Les Études classiques 88 (2020), p. 3-4.

Tam discretus quam egregius HOMMAGE AU PROFESSEUR LAMBERT ISEBAERT

Bono uino hedera non opus est. L'enthousiasme qu'a suscité l'appel à contribuer à ces deux volumes de *Mélanges* en l'honneur de Lambert Isebaert en dit long sur l'affection que lui portent ses collègues et anciens élèves. En juin 2020, alors que ses étudiants passaient leurs examens dans les conditions bizarres imposées par l'épidémie de covid 19, masqués ou en distanciel, Lambert a fêté ses 65 ans. Promu au rang de professeur émérite en octobre 2020 – malheureusement sans les festivités habituelles –, il peut se prévaloir d'une carrière longue, riche et exceptionnellement variée. Professeur aux universités de Namur, Louvain-la-Neuve et Louvain (Leuven), dans deux régimes linguistiques, il a transmis, pendant près de quarante ans, avec autant de dévouement que d'efficacité, sa passion pour les langues anciennes à plusieurs générations d'étudiants ; il a dirigé en même temps d'innombrables mémoires et thèses de doctorat, et aidé de nombreux jeunes chercheurs à entamer une carrière académique. La grande diversité de ses cours et de ses publications témoigne de l'extrême variété de ses champs d'intérêt et de ses compétences, du proto-indo-européen au néo-latin et du vieux perse au grec ancien, sans oublier le tokharien, langue sur laquelle il avait fait sa thèse de doctorat et dont il est l'un des rares spécialistes au monde. Tous ceux qui ont eu le privilège de fréquenter son enseignement gardent en mémoire l'étendue de ses connaissances et en particulier son prodigieux talent pédagogique, servi par une rigueur méthodique, un sens indéfectible de la précision et de la structure, et un enthousiasme contenu mais perceptible – tout cela invariablement assaisonné d'un humour raffiné.

Sa lourde charge d'enseignement ne l'a pas empêché d'assumer un grand nombre de tâches administratives tant à l'Université de Namur, où il a été Doyen de la Faculté de philosophie et lettres, qu'à l'UCLouvain, où il géra en toute discrétion d'importantes réformes facultaires.

Attentif aux traditions, Lambert a pourtant toujours montré un vif intérêt pour les idées et méthodologies nouvelles – à condition qu'elles comportent une valeur ajoutée démontrable. C'est un homme aux convictions fermes,

mais sans partis pris, toujours prêt à ajuster ses opinions à la lumière des faits, un intellectuel exigeant qui croit à la force du débat contradictoire où le choc des idées fait jaillir la lumière. Conscient du péril de la pensée unique épousant les vogues ambiantes, il a toujours souhaité que les milieux universitaires restent des hauts lieux de la réflexion critique. Ces *Mélanges* se veulent à l'image de l'homme qu'ils honorent, non seulement par la diversité des champs couverts, mais aussi par la présence de l'un ou l'autre point de vue à contre-courant des idées reçues (et qui n'est pas nécessairement partagé par les éditeurs).

Collègues ou élèves, tous tiennent Lambert en haute estime. Connu pour sa sagesse, son expérience et sa discrétion, il a acquis auprès d'eux le prestige d'une éminence grise dont on cherche et suit volontiers les conseils.

Laissons le mot de la fin à son collègue latiniste Dirk Sacré (professeur émérite à la KULeuven) qui, relevant chez notre *honorandus* l'excellence de son *ingenium* et de son *ars*, salue surtout son *indoles* : « son style, son affabilité, sa discrétion, son engagement désintéressé pour le bien commun ». *Ad multos annos, Lamberte !*

Anne-Marie DOYEN-HIGUET

Herman SELDESLACHTS

Toon VAN HAL

Les Études classiques 88 (2020), p. 5-30.

Basilicam opere mirabili extruere ... CONSIDERAZIONI SULLA BASILICA CIVILE NELLE PROVINCE GALLICHE DELL'IMPERO: RUOLO E DECORAZIONE

Résumé. — Dans l'ample panorama historique et géographique des provinces gauloises de l'Empire, nombreuses sont les cités et agglomérations de moindre importance qui ont conservé des vestiges architecturaux de forums et plus particulièrement de basiliques. L'étude de la fonction de ces édifices et de leur portée idéologique sur la base de leur décoration architecturale et sculpturale présente maintes difficultés, notamment méthodologiques. À la diversité culturelle des trois provinces formant la *Gallia Comata*, auxquelles il faut ajouter, pour être complet, la *Provincia* (*quasi Italia* selon Pline, *N.H.*, II, 4), correspondent des schémas interprétatifs qui se laissent définir avec précision : ces formules et solutions communes doivent être étudiées dans le cadre plus large de la nature et de la signification politique et religieuse que revêt la basilique civile dans cette région nord-occidentale de l'Empire. Dans cette perspective, une démarche comparative fondée sur l'évidence archéologique de la Cisalpine – jusqu'ici trop souvent considérée, de façon hâtive et simpliste, comme un laboratoire de romanisation « prêt-à-porter » – ne peut être menée qu'avec précaution. — Se fondant sur les données éditées, souvent fragmentaires et dispersées (alors que dans les différentes provinces cisalpines sont connues de nombreuses basiliques), la présente contribution, qui ne prétend certes pas à l'exhaustivité, propose quelques lignes de conduite concernant l'aménagement sculptural et son interprétation.

Abstract. — Many small towns and cities (the so-called *agglomérations secondaires*, *centri minori*, etc.) within the Gallic provinces show architectural traces of pre-existing *fora* and, more specifically, of basilicas. To analyse systematically the problem of functions and ideological values in relation to sculptural and architectural decoration would prove a difficult task from various points of view, not least methodologically. The "cultural variety" of the three provinces making up the so-called *Gallia Comata*, to which we add for completeness the *Provincia tout court* (almost Italy for Pliny, *N.H.* II, 4), "opens up" the idea of precise and defined interpretative models, for common formulas and solutions, which do exist, must be set and studied in a much broader context. A context which, in particular, pays attention to the nature and political and religious significance of the civil basilica in these north-western regions of the Empire. In this sense, even a comparison with the archaeological evidence from the Cisalpine province – which sometimes is simplistically and *a priori* considered a laboratory of Romanization *prêt-à-porter* – must be handled

with caution. On the basis of published evidence, often fragmented and sometimes dispersed, the paper tries to synthesize some guiding concepts about the sculptural furniture and meanings connected to it.

Introduzione

Questa *Festschrift* in omaggio al collega ed amico Lambert Isebaert mi consente, dopo diversi anni, di tornare a quello che fu il tema dei miei primi passi nella ricerca archeologica: la decorazione architettonica e scultorea della basilica forense in Italia [1]. Un soggetto che ho ripreso in mano nel tempo, declinandolo sotto vari profili [2] ed ampliandolo ad altri ambiti geografici, come quello transalpino [3] qui in oggetto, fino ad un'ultima relazione presentata ad un convegno romano [4] e mai pubblicata. Date la vastissima cultura, pur se *in primis* linguistico-letteraria, e *curiositas* dell'*honorandus*, sono certo che anche un testo a natura storico-archeologica, per di più di ambito provinciale, incontrerà il suo indulgente ma pur sempre sincero interesse.

Numerose sono le città ed i centri minori (le cosiddette *agglomérations secondaires*, *small towns*, etc.) che nell'ampio panorama storico e geografico delle province galliche hanno conservato tracce architettoniche di complessi forensi e, nello specifico, basilicali. Un'analisi sistematica del problema relativo alle funzioni ed alle valenze ideologiche in rapporto alla decorazione scultorea ed architettonica sarebbe compito arduo sotto diversi profili, non

---

1. M. Cavalieri, *La decorazione architettonica e scultorea delle basiliche forensi in Italia*, tesi di laurea, relatore S. Santoro, Università degli Studi di Parma, a.a. 1995-1996; Id., "La basilica in Italia: decorazione scultorea e sue valenze politico-culturali", *Athenaeum* fasc. II (2000), p. 465-476; Id., "Originalità e diffusione della basilica civile a Roma e in Italia", *Athenaeum* fasc. II (2003), p. 309-329.

2. Id., "Il modello forum-basilica e la sua 'evoluzione' tra la *Cisalpina* e la *Narbonensis*", *Archeologia dell'Emilia Romagna* III (1999), p. 85-101; Id., "La basilica civile nel *de Architectura* di Vitruvio: prassi e codificazione in Italia e a Parma", *Archivio Storico per le Province Parmensi* LIII (2001), p. 516-533; Id., *Fora Galii Cisalpińskiej Narbońskiej a zmiany architektoniczne w procesie romanizacji*, in P. Dyczek (a cura di), *Novensia. Ośrodek Badań Archeologicznych w Novae Uniwersytetu Warszawskiego* 16, Uniwersytet Warszawski, 2005, p. 141-175.

3. Id., *La basilica civile: sperimentazioni urbanistiche nei fora delle* Tres Galliae *nei primi tre secoli dell'impero*, tesi di specializzazione, relatore R. Pierobon Benoit, Università degli Studi di Firenze, a.a. 1998-1999; Id., Auctoritas aedificiorum. *Sperimentazioni urbanistiche nei complessi forum-basilica delle* Tres Galliae *et* Narbonensis *durante i primi tre secoli dell'Impero* (Quaderni del seminario di Archeologia, Università di Parma – Istituto di Storia dell'Arte, 21), Parma, 2002.

4. Si tratta delle Giornate di studio dal titolo *Basilica und Bilder*, organizzate a Roma dal Deutsches Archäologisches Institut in collaborazione con l'Österreichisches Historisches Institut il 6-7 giugno 2013. Il contenuto della relazione è lo stesso del presente contributo. È evidente che il testo è stato rivisto ed aggiornato in occasione della presente edizione.

ultimo quello metodologico. La “varietà culturale” delle tre province formanti la cosiddetta *Gallia Comata* cui si aggiunge, per completare il quadro, la *Provincia tout court*, la *Narbonensis*, limita la concezione di modelli interpretativi precisi e definiti: formule e soluzioni comuni, che pur esistono, devono essere studiate nell'ambito ben più vasto della natura e del significato politico e religioso che la basilica civile riveste in queste regioni nord-occidentali dell'Impero. In tal senso, come si vedrà *infra*, anche una *démarche* comparativa con le evidenze archeologiche della Cisalpina – talora semplicisticamente e aprioristicamente considerata un laboratorio di romanizzazione *prêt-à-porter* – dovrà essere impiegata con una cautela circostanziata. Il contributo, quindi, tenta di sintetizzare senza pretesa d'esaustività, sulla base di dati editi, spesso frammentati e talora dispersi – fatto paradossale a fronte della conoscenza di numerosi edifici basilicali sparsi nelle varie province transalpine – qualche concetto-guida in merito all'arredo scultoreo ed ai significati connotati ad esso attribuiti.

Il contesto complesso dell'analisi

Le pagine che seguiranno sono solo una riflessione e non certo un quadro esaustivo sulla decorazione architettonica e scultorea delle basiliche forensi nelle province galliche transalpine. Il tema, infatti, di rado è stato affrontato a livello di sintesi regionali e provinciali [5], sia che si tratti della *Narbonensis* che della cosiddetta *Gallia Comata*, e ciò malgrado i numerosi contributi, anche piuttosto recenti, sull'urbanistica, l'architettura e la scultura dei *fora* delle città e dei siti minori gallo-romani [6]. I motivi che hanno provocato tale “ritardo”, saranno sinteticamente indicati di seguito.

Le città – e non solo in verità – delle Gallie hanno conosciuto negli ultimi dieci anni un notevole avanzamento nella conoscenza della loro topografia, ancorché ampie zone d'ombra restino presenti: si pensi, per esempio, ai casi di *Tolosa*, *Narbo*, Fréjus, Saint-Bertrand-de-Comminges, Périgueux, Reims, Bavay etc. Le ricerche, comunque si sono svolte con ritmi e modalità dissimili, fatto che mostra le evidenti diversità regionali in termini di

---

5. Un esempio in controtendenza, pur se di più ampio respiro tematico, è il volume di Y. MALIGORNE, *L'architecture romaine dans l'Ouest de la Gaule*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006. Inoltre, ricca di dati e casi esemplari è anche l'opera collettanea di J. BOILÈVE, K. JARDEL e G. TENDRON (a cura di), *Décor des édifices publics, civils et religieux en Gaule durant l'Antiquité (Ier-IVe siècle) : peinture, mosaïque, stuc et décor architectonique*. *Actes du colloque de Caen 7-8 avril 2011* (Mémoire, 45), Chauvigny, Association des publications chauvinoises (APC), 2012.

6. A. BOUET (a cura di), *Le* forum *en Gaule et dans les régions voisines* (Mémoires, 31), Bordeaux, Ausonius Editions, 2012, oppure, per quanto riguarda il mondo orientale, L. CAVALIER, R. DESCAT e J. DES COURTILS (a cura di), *Basiliques et agoras de Grèce et d'Asie Mineure* (Mémoires, 27), Bordeaux, Ausonius Éditions, 2012.

obiettivi e metodi di ricerca, in parte dovuti alla natura dei resti architettonici e scultorei, spesso ben più monumentali nel Sud-Ovest e Sud-Est della Francia, in parte alle tradizioni di studi, talora orientate con maggiore sistematicità [7] sull'analisi della cultura materiale nel Nord. In questo panorama differenziato una notevole spinta all'omogeneizzazione e commensurabilità dei dati è certamente da attribuire alla ricca collezione della *Carte archéologique de la Gaule*, che sistematicamente, città dopo città, offre una sintesi storico-diacronica, dei rinvenimenti archeologici dei singoli centri. Il limite ed al contempo il pregio maggiore di questi volumi è l'approccio tecnico-analitico alla materia, non sempre però seguito da un'esaustiva interpretazione del dato stesso: d'altronde non era questo l'obiettivo negli intenti editoriali. Inoltre, se alcuni *fora* hanno beneficiato di scavi approfonditi e sistematici, di altri i dati di cui si dispone sono ancora insufficienti; la stessa considerazione vale per i cosiddetti siti minori, ancora solo parzialmente conosciuti per caratteristiche e natura [8]. Questo rapido panorama mostra quanti progressi siano oggi attribuibili all'archeologia *des centres civils gallo-romains*, ancorché insufficienti, a nostro parere, per stabilire un bilancio completo sui *fora* stessi e sulle loro caratteristiche architettoniche e scultoree. Questo inevitabilmente ci porterà alla definizione di un quadro provvisorio e incompleto.

La basilica è il cuore della vita pubblica della città romana, lo spazio delle attività amministrative, politiche e giudiziarie; il luogo simbolo dell'appartenenza alla comunità dei cittadini, luogo della memoria della comunità, luogo di scambio, d'insegnamento, degli affari e del commercio [9]; essa in quali termini eredita queste funzioni e questa identità nelle province occidentali del Nord Europa?

Nel 13 a.C., mentre a Roma il Senato decide d'erigere l'*ara Pacis*, destinata, per un verso, a commemorare le vittorie d'Augusto nelle *Hispaniae* e nelle *Galliae* e, per l'altro, a celebrare la conseguente *pax Augusta* a dimensione ormai universale (almeno per la propaganda), l'organizzazione dei territori gallici è in corso di completamento. In un decennio sono state create quattro nuove province: quella che era stata la *Transalpina*, divenuta

7. Affermazione che deve essere stemperata soprattutto a partire dall'ultimo decennio, come attestano volumi quali C. COQUELET, *Les capitales de cité des provinces de Belgique et de Germanie. Étude urbanistique*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2011.

8. E questo nonostante regionalmente si siano tentate solide sintesi, come quella di R. BRULET (a cura di), *Les Romains en Wallonie*, Bruxelles, Éditions Racine, 2008, p. 81-110.

9. W. ECK, "*Basilicae* und ihre epigraphischen Texte: Kommunikation nach außen und innen", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 206 (2018), p. 3-19.

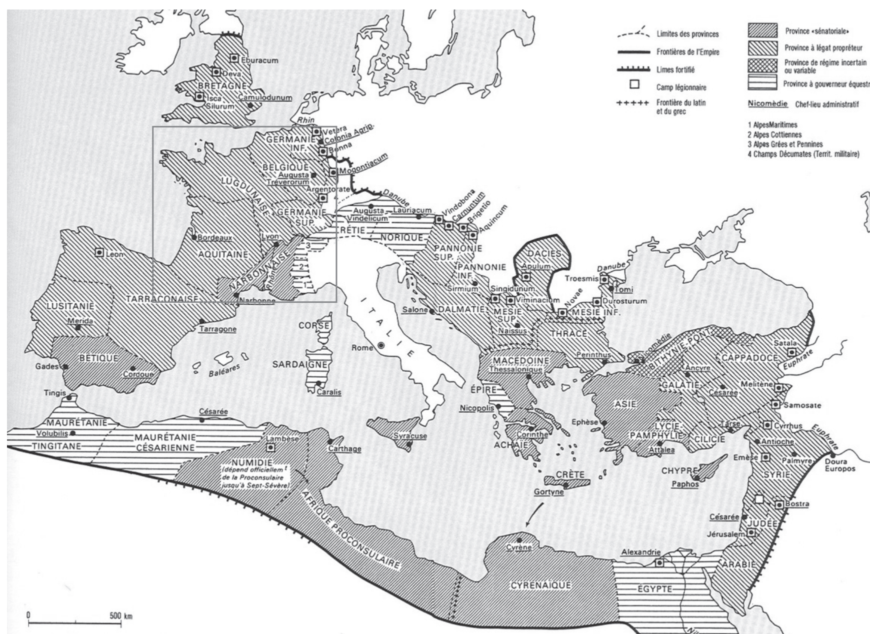


Fig. 1. Carta politica dell'Impero romano, all'età di Adriano.
Evidenziate da un rettangolo le province galliche, quelle germaniche e i distretti alpini (da P. GROS, *op. cit.* [n. 31], p. 487).

Narbonensis nel 27 a.C., è posta sotto diretto controllo imperiale; di contro la *Gallia comata* è suddivisa in tre province, *Aquitania*, *Lugdunensis* e *Belgica* (senza dimenticare i distretti alpini e la creazione del sistema viario di Agrippa) (**fig. 1**). Questa ridefinizione amministrativa crea un ordine ed un'unità di facciata che, tuttavia, cela realtà spesso non equiparabili: una *Narbonensis*, già profondamente romanizzata [10] da un secolo (la prima deduzione coloniaria di Roma è nel 118 a.C. *Narbo Martius*) da un lato, una *Gallia comata* il cui territorio presenta ancora forti retaggi del mondo celtico, senza parlare del da poco pacificato arco alpino, forte del suo ruolo strategico per Roma. Qualora si volesse applicare al fenomeno urbano delle province galliche la frase che A. Grenier, ormai più di un secolo fa, scriveva in maniera iperbolicamente compiaciuta sulla fase preromana di Bologna/*Felsina*, *les terres de l'Europe ont fourni les peuples, mais les flots*

10. Per quanto attiene al denso e talora nebuloso significato attribuito al termine "romanizzazione", *cfr.* quanto già dallo scrivente espresso in termini di analisi ed adozione di tale categoria storiografica, M. CAVALIERI, "Ὥς χιὼν ἡ Ῥώμη πάντα καλύπτει. Fonti e categorie storiografiche sull'identità romana", *RANT* 10 (2013), p. 41-84.

de la Méditerranée ont apporté les arts[11], sarebbe già possibile spiegare la diversità delle *Tres Galliae* in rapporto alla *Narbonensis*. La presenza, infatti, dell'ἀποικία focese di Marsiglia, fin dal 600 a.C., ed una precoce romanizzazione (e uso questo termine così controverso nella sua accezione politica, di controllo ed organizzazione culturale da parte di Roma di quel territorio più tardi definito da Plinio per l'appunto *Italia uerius quam prouincia*[12]) rappresentano apporti diretti e qualificanti nella storia della *Transalpina*. In essa Roma fondò colonie – latine e romane – e agì mediante lo sviluppo di un'urbanistica programmata e fortemente "romana" (tanto è vero che già nel 22 a.C. la regione, secondo Augusto, risulta pacificata ed è riconsegnata al Senato)[13]; le *Tres Galliae*, invece, rimasero per lungo tempo sotto controllo imperiale e piuttosto che colonie videro la creazione di *civitates peregrinae*, riunite attorno all'*ara Romae et Augusti ad Confluentem*. Questa diversità deve essere tenuta in conto, soprattutto in rapporto ai tempi e agli esiti di alcune espressioni funzionali e decorative dei complessi basilicali forensi, nonché alla presenza delle immagini imperiali.

La basilica, funzione e significato nelle province galliche

Nell'*Historia Augusta*, com'è noto, una raccolta di biografie dell'età imperiale (redatta nel IV sec. d.C.), che comprendeva le vite degli imperatori, cesari, pretendenti e usurpatori da Adriano a Numeriano, si legge che Adriano, ritornando dalla *Britannia*, in viaggio attraverso le Gallie, fu avvisato della morte di Plotina e *per idem tempus in honorem Plotinae basilicam apud Nemausum opere mirabili extruxit*[14]. L'imperatore, quindi fece erigere un monumento di particolare bellezza/monumentalità nella colonia di Nîmes, in onore di chi tanto si era speso per la sua ascesa al trono[15]. Ma che cosa identifica la fonte con questo termine, uno spazio coperto, e di particolare magnificenza, attiguo al foro quale sua parte integrante? È assai improbabile. In effetti, nella *Histoire de la Gaule* già C. Jullian, nel 1920, osservava che *il pourrait y avoir plusieurs basiliques dans une ville, car je crois que l'on désignait par ce mot, non seulement un palais de justice,*

---

11. A. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque, VIIIe-IVe siècles avant notre ère* (BEFR, 106), Rome, 1912, opera recensita da D. Anziani, *REA* 15-1 (1913) p. 95-99, cit. p. 97.

12. Plin., *N.H.*, II, 4.

13. Cass. Dio, LIII, 12.

14. *Hist. Aug.*, *vita Hadriani*, 12, 2.

15. Cassio Dione, LXIX, 10, fa menzione di un ναός alla memoria di Plotina senza precisare ove l'edificio fosse ubicato. Secondo alcuni, tra cui P. Gros, il passaggio potrebbe fare allusione allo stesso edificio ricordato con il nome di basilica nell'*Historia Augusta* di cui alla nota 14. P. Gros, "Basilica sous le Haut-Empire. Ambiguïtés du mot, du type et de la fonction", *BABESCH* 78 (2003), p. 191-204, in particolare p. 197.

mais sans doute une bourse, et peut-être la curie, toute sorte de lieu de réunion etc.[16]. In effetti, anche sulla scorta di P. Gros, si è chiarito che il termine basilica con il tempo arrivi a ricoprire significati differenti e designare volumi e strutture altrettanto vari sul piano morfologico, ampliando così sia la sua portata semantica che, di conseguenza, le sue funzioni; perdendo un evidente rapporto con il foro (a meno che l'aggettivo *forensis* non la qualifichi), essa diviene sinonimo di sala, di una certa ampiezza, a carattere pubblico (civile e non solo)[17]. Un esempio è ravvisabile nel famoso *Sanctuaire de la Fontaine*, ancora a Nîmes. Questo spazio, consacrato alla divinità eponima *Nemausus* già precedentemente la conquista romana, fu oggetto di trasformazioni finalizzate ad una sua romanizzazione fin dal 25 a.C.; alcune iscrizioni con dediche da parte dei *flamines* provinciali del culto imperiale[18], hanno fatto ritenere che si possa trattare di un *Augusteum*. Un'interessante ipotesi riconosce la *basilica Plotinae* di *Nemausus* nei monumentali propilei d'accesso al complesso santuariale: posizionato al centro del lato mediano della *porticus triplex*, l'edificio, una sala ipostila in verità, sulla base del confronto di capitelli corinzi in marmo (rinvenuti nel XVIII secolo nei paraggi e attribuiti alla sala) con quelli della *basilica Neptuni* di Roma[19], si daterebbe ad età adrianea. In questo caso, quindi, il termine *basilica* sarebbe in associazione ad un complesso cultuale, all'occorrenza imperiale. Non si tratterebbe di un caso isolato nelle Gallie, ove apparentemente la distinzione tra *aedes* e *basilica* non pare così evidente[20], come ricorda un'iscrizione dalla *Narbonensis* ove la parola *basilica* sembra sinonimo di tempio, quasi un'anticipazione dell'impiego che essa avrà in ambito cristiano[21]: *Iovi O(ptimo) M(aximo) basilicam C(aius) Licinius Calvinus.* Un secondo esempio che associa una *basilica* ed un tempio proviene da Rennes, in Bretagna: perduto il contesto archeologico, il complesso è conosciuto grazie ad una serie di documenti epigrafici rinvenuti reimpiegati in diversi punti delle mura della città. L'iscrizione più lunga[22], datata al 135 d.C., in funzione dell'indicazione dei due consoli, riveste in questa sede l'interesse maggiore. Essa è inserita sulla base di una statua e dedicata a *T. Flavius*

16. V, p. 64, nota 8.
17. P. GROS, *op. cit*. (n. 15).
18. Sulle iscrizioni rinvenute *in situ*, *cfr*. P. GROS, *op. cit*. (n. 15), p. 203, nota 65.
19. M. CAVALIERI, "Βιβλιοθήκη/bibliotheca *: le mot et la chose en Grèce et à Rome*", in M. CAVALIERI *et al.* (a cura di), Locum Armarium Libros. *Livres et bibliothèques dans l'Antiquité* (Fervet Opus, 2), Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2017, p. 23-125, in particolare p. 73.
20. Come del resto anche a Roma, dove, pur se nel IV secolo, si assocerebbe il termine a spazi porticati alla stregua di quanto succede nelle province d'Oriente ove *basilica* è sinonimo di στοά; P. GROS, *op. cit*. (n. 15), p. 195.
21. CIL XII, 2332.
22. AE 1969/70, 405a = AE 2001, 1383.

Postuminus, *sacerdos Romae* e *flamen* di *Mars Mullo*, per due volte *IIvir*. Il testo inoltre ricorda la presenza di una *basilica* in stretto rapporto con il tempio della divinità: *basilica templi Martis Mullonis* (linee 17 e 19) (**fig. 2**). Y. Maligorne ritiene che, in funzione dell'espressione riportata, si possa trattare di una struttura integrata al tempio e non semplicemente giustapposta: il termine *templum*, quindi indicherebbe correttamente lo spazio del santuario (peri-urbano) e non l'edificio sede del simulacro divino [23]. Il contesto evocato nell'iscrizione, quindi, induce a ritenere che non si tratti di una basilica forense, anche se le interpretazioni sull'articolazione dell'edificio non sono univoche: da una *cour à portiques*, ad un portico (ad uno o più bracci?) a sé stante, una sistemazione che potrebbe ricordare quella del tempio di Matidia nel Campo Marzio [24], o anche il complesso della cosiddetta *Tour de Vésone* a Périgueux [25]; più semplicemente, tuttavia, si potrebbe trattare anche di sale rettangolari, forse inquadrate e concluse da absidi come a Vendeuvre-du-Poitou [26] o a *Tignica*, municipio africano dove la *basilica* [27] si caratterizzerebbe per le sue ridottissime dimensioni, 7,20 x 4,65 m. Per Rennes, l'assenza di dati di carattere archeologico non lascia spazio ad altre argomentazioni. Y. Maligorne comunque ritiene che la *basilica templi* fosse distinta dai portici che, come in altri casi di santuari delle Gallie romane – e non solo – dovevano circondare le aree e gli edifici di culto con ampi bracci a tre o quattro lati. Inoltre, nell'ultima parte dell'iscrizione si sintetizza il testo di un decreto dell'*ordo ciuitatis* locale, il quale autorizza l'erezione di diverse statue onorifiche a un tal Postumino (almeno due) il quale aveva ordinato (*edixerat*) d'innalzare nella basilica del santuario delle statue dei *numina pagorum* [28]. Questo fatto potrebbe significare che la basilica fosse articolata in differenti spazi o che essa fosse una sala sufficientemente grande.

---

23. Y. MALIGORNE, *op. cit.* (n. 5), p. 40.

24. P. GROS, *op. cit.* (n. 15), p. 195.

25. CIL XIII, 950-954.

26. M. G. NICOLINI, "Les sanctuaires ruraux de Poitou-Charentes : quelques exemples d'implantation et de structures internes", *Le vicus gallo-romain*, *Caesarodunum* XI (1986^2), p. 256-272. Sempre in Aquitania, va ricordato anche il sito di Vendœuvres-en-Brenne (Indre) ove, presso un *vicus* a connotazione santuariale, un'iscrizione riporta nella *parure* monumentale del centro di culto al *numen* di Augusto anche *basilicam cum su*/[*is ornamentis... b*]*asilicas, diribitoria, por*/[*ticus quibus thermae cinguntur*?] *et a foro adeuntur*, CIL XIII, 11151. M. DONDIN-PAYRE, "Vendœuvres-en-Brenne (Indre), Vicus et sanctuaire du territoire des Bituriges Cubes", *Gallia* 68, 2 (2011), p. 291-311. Su santuari extraurbani delle Gallie in rapporto ai contesti vicensi, *cfr.* M. CAVALIERI, "I santuari extraurbani delle *Tres Galliae* e il loro territorio dalla conquista romana al IV sec. d.C.", *Ostraka* X, 1-2 (2001), p. 25-57.

27. AE 1992, 1817.

28. *... et in eadem basilica loca sta*[*t*]*uarum quas positurum se numinibus* [*pa*]*gorum edixerat*.



Fig. 2. Rennes, Musée de Bretagne, base di statua dedicata dall'*ordo Riedonum* a *T(ito) Fl(avio) Postumino sac(er-)doti Rom(ae) et Aug(usti)* ove è menzione di *statuas quae in basilica templi Martis Mullonis* (Wikimedia Commons).

In definitiva dobbiamo sottolineare come spesso la terminologia antica, anche quella che pare più "tecnica", non sia sempre così precisa e tanto meno biunivoca. Tale assunto è particolarmente evidente in ambito epigrafi-

co: così come riporta W. Eck, l'occorrenza della parola *basilica* in tutte le iscrizioni di lingua latina (più di 280 volte nel *database* Clauss-Slaby) [29], non solo si riferisce spesso ad ambito cristiano, ma anche quando questo non sia, essa designa non solo gli spazi della vita pubblica di una città, ma anche quelli appartenenti ai contesti vicensi (aggettivo inteso *sensu lato* identificando qui genericamente ogni sorta di sito minore) o militari. E comunque, anche quando si tratti di edifici siti in città, la funzione degli spazi basilicali può discostarsi dall'ambito forense per collegarsi a contesti teatrali (locali annessi alla scena) [30], o termali, nelle fonti tarde, le famose *basilicae thermarum* [31]. Infine, anche nella stessa Roma si evidenzia come la *basilica*, in qualità di spazio integrante il foro, a funzione giudiziaria o comunque legata alla vita pubblica dei cittadini, a parità di funzione, non presenti caratteristiche spaziali ed architettoniche sempre univoche. È nota infatti, pur senza definitive prove archeologiche o storico-epigrafiche [32], l'identificazione in una basilica Giulia del porticato nord-occidentale del Foro d'Augusto, laddove l'abside avrebbe contenuto le statue degli antenati della *gens Iulia* [33].

Città e centri minori: *basilica* come *decorum*

Da quanto fin qui sintetizzato, emerge che la *basilica* nelle Gallie, non solo non sia un edificio univocamente caratterizzabile per forma e funzioni, ma neppure per contesto. Infatti, la sua presenza è attestata anche al di fuori di spazi urbani, come santuari e/o *uici*, le cosiddette *agglomérations mineures*. A tal proposito, tuttavia, è necessario ricordare che la presenza di edifici con funzione di basiliche civili (o forensi) sia da mettere in relazione al processo di urbanizzazione delle Gallie che, nel Nord e nell'Est, manifestamente risulta più tardo rispetto alla *Narbonensis*, con una fondazione di nuove città a cavallo della nuova era, e un vero e proprio loro decollo architettonico alla fine del regno di Augusto [34]. Queste variazioni cronologiche

29. W. ECK, *op. cit.* (n. 9).
30. CIL XI, 5820a = ILS 5531.
31. CIL XII, 4342; IRT 352. P. GROS, *L'architecture romaine du début du IIIe siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire. 1. Les monuments publics* (Les manuels d'art et d'archéologie antiques), Parigi, Picard, 1996, p. 400.
32. *Cfr.* E. LA ROCCA, "La nuova immagine dei fori Imperiali. Appunti in margine agli scavi", *RM* 108 (2001), p. 171-213, in particolare p. 192-195.
33. E. CARNABUCI, *I luoghi dell'amministrazione della giustizia nel Foro di Augusto,* Napoli, Jovene, 1996, p. 66 ss.
34. G. I. LUZZATTO, *Roma e le province. Organizzazione, economia, società, 1*, Bologna, Istituto Nazionale di Studi Romani, 1985, p. 206; le medesime considerazioni sono riprese, da un punto di vista più archeologico, in M. REDDÉ, "Vetera et nova", in M. REDDÉ *et al.* (a cura di), *Aspects de la Romanisation dans l'Est de la Gaule* (Bibracte, 21, vol. 2), Glux-en-Glenne, Bibracte, Centre Archéologique Européen, 2011, p. 945-962.

hanno evidenti conseguenze sulla nostra percezione storica delle istituzioni politiche e religiose delle città galliche in età alto-imperiale. Infatti, la costruzione di una basilica e di un foro, come quella di un santuario al culto imperiale etc. sono da considerare come gli elementi di un nuovo paesaggio civile e di un cambiamento di statuto che trasforma le *ciuitates peregrinae* della *Comata* in municipi [35]. In effetti, i dati archeologici mostrano come le *parures* monumentali delle città delle *Tres Galliae* siano *de facto* più tarde rispetto a quella che le fonti indicano come la fase d'impulso ad una regolamentazione amministrativa delle Gallie da parte di Augusto. Contrariamente a quanto asserito anche di recente [36], il confronto con la *Cisalpina* è fuorviante, almeno sotto il profilo archeologico. Infatti, l'assunto per cui la fase di creazione dei centri pubblici monumentali di questa regione non sia anteriore al regno di Augusto sta perdendo fondamento con l'avanzare delle nostre conoscenze, come attestano i pur sparsi ed ancora frammentati ma significativi ritrovamenti sia in *Cispadana* che in *Transpadana* [37]. Qui il *ius Latii*, attribuito da una *lex Pompeia* nell'89 a.C., fu poi superato dal *plenum ius* della *lex Roscia* nel 49 a.C., la *Traspadana* conoscendo da allora un processo generalizzato di municipalizzazione. Per la fase anteriore, tra 89 a.C. e 49 a.C., sempre più edifici pubblici necessari all'*urbanitas* emergono dal sottosuolo: si pensi alla più completa sequenza strutturale del foro di Zuglio (*Iulium Carnicum*), risalente al II sec. a.C., o alla basilica di *Bononia*, databile tra fine II ed inizi I sec a.C. [38]. Ritornando alle Gallie, il quesito, dunque, cui ora non si sa rispondere, è se le fasi precedenti al principato siano state cancellate dalla nuova monumentalizzazione, o non siano mai esistite, la vita pubblica accontentandosi nel frattempo di strutture provvisorie, come attestato, per esempio, a Waldgirmes, sito a 100 km da *Mogontiacum*, dove recenti scavi hanno rinvenuto, una città romana in costruzione, dotata di un

35. W. Van Andringa, "Sanctuaires et genèse urbaine en Gaule romaine", in D. Castella e M.-F. Meylan-Krause (a cura di), *Topographie sacrée et rituels. Le cas d'Aventicum, capitale des Helvètes*, *Actes du colloque international d'Avenches 2-4 novembre 2006* (Antiqua, 43), Basilea, Archéologie suisse, 2008, p. 121-135.

36. M. Reddé, *op. cit.* (n. 34).

37. Val la pena sottolineare che, nella determinazione dell'apparato monumentale civico e cultuale, non sembra neppure così dirimente lo statuto dell'insediamento, come si evidenzia, solo per fare un esempio di sintesi, ne AA. VV., "I simboli delle città", in L. Malnati e V. Manzelli (a cura di), *Brixia. Roma e le genti del Po. Un incontro di culture III-I secolo a.C.*, Firenze, Giunti, 2015, p. 148-208.

38. *Cfr.* la nota precedente rispettivamente alle p. 200 e 175. Per un approfondimento della questione della municipalizzazione e dell'urbanizzazione della Cisalpina, *cfr.* M. Cavalieri, *op. cit.* (n. 10), p. 45 ss.

proto-foro, distrutto a seguito del cambiamento di strategia in *Germania* da parte di Roma, conseguente alla sconfitta di Varo a Teutoburgo nel 9 d.C. [39].

In ogni caso, è pur vero che la città romana è un'emanazione politica, culturale e religiosa dei suoi cittadini e che la sua panoplia monumentale è l'espressione delle sue istituzioni, così come i suoi edifici ne rappresentano il *decorum*. Nei siti minori delle Gallie, tuttavia, il fatto di aver rinvenuto edifici che presentano analogie planimetriche e talora anche decorative con *basilicae forenses* proprie di contesti urbani, non significa che le funzioni, nei due casi, siano state le medesime. Infatti, la scelta di alcuni schemi architettonico-decorativi può derivare dal prestigio che essi ricoprivano, senza implicare necessariamente conclusioni d'ordine politico o religioso [40]. Per questo motivo la scoperta di una "basilica" presso l'*oppidum* di *Bibracte* (*Lugdunensis*), che per di più è stata datata agli anni 40-30 a.C., pone alcuni problemi: essa presuppone che gli Edui potessero godere del *ius Latii*, più o meno quando un gran numero di città peregrine della futura *Narbonensis* ne erano dotate [41], ovvero prestissimo, trattandosi della *Comata*, una provincia conquistata da poco, ancora ampiamente non organizzata sotto il profilo giuridico-amministrativo. L'edificio, una sala rettangolare di 24 x 14 m con una *mediana testudo* definita da 4 x 8 colonne, presenta una planimetria senza dubbio basilicale. Gli alzati sono ricostruibili sulla base di alcuni *disiecta membra* che conservano frammenti architettonici d'ordine corinzio e altri tuscanico: forse riferibili ai due livelli dell'edificio? Ma questo ne fa di necessità una *basilica forensis*? La presenza di un tale edificio in una fase così alta della conquista romana, in un contesto non urbano, presupporrebbe l'attribuzione di una vera e propria *urbanitas* all'*oppidum*, una autonomia amministrativa e politica, magistrati etc. Un quadro difficilmente immaginabile. Invece, più plausibile sarebbe ravvisare nell'edificio qualcosa di simile a quanto Vitruvio [42] evoca come spazio indi-

39. Si tratterebbe non tanto di un accampamento militare quanto di un vero centro urbano (7,7 ha), pur se difeso da un doppio fossato con aggere, caratterizzato da edifici monumentali quali la basilica ed il foro su cui erano erette statue equestri dorate i cui resti sono stati rinvenuti negli scavi. Una fondazione che sanciva l'occupazione romana: una città ancora in parte in legno e terra, ma che risponde in pieno a quanto attesta Cassio Dione (LVI, 18, 2) circa la fondazione di città (πόλεις συνῳκίζοντο) da parte dei Romani, prima del 9 d.C.; S. von Schnurbein, "Waldgirmes : une ville romaine éphémère située en Germanie à l'est du Rhin", in P. Ouzoulias e L. Tranoy (a cura di), *Comment les Gaules devinrent romaines*, Parigi, La Découverte, 2010, p. 85-96.

40. J.-Y. Marc, "*Un excès de romanisation ? L'identification dans les villes gauloises de monuments civiques romains*", in M. Reddé *et al.* (a cura di), *Aspects de la Romanisation dans l'Est de la Gaule* (Bibracte, 21, vol. 1), Glux-en-Glenne, Bibracte, Centre Archéologique Européen, 2011, p. 309-317.

41. Plin., *N.H.*, III, 36 ss.

42. Vitr., VI, 5, 2.

spensabile alla *dignitas* di una *domus* aristocratica. È evidente che una tale sala monumentale in un contesto domestico sarebbe da mettere in relazione alla presenza di una *élite* romanizzata.

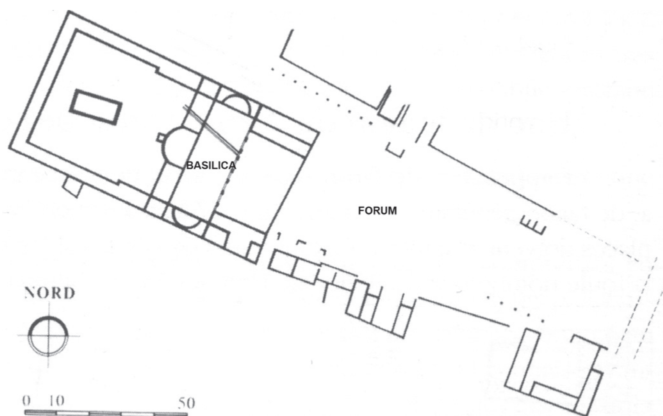


Fig. 3. Alesia, restituzione della cosiddetta area forense del *vicus*
(Wikimedia Commons).

Altri casi, sempre relativi a siti minori, si caratterizzano per la presenza di *parures* monumentali degne di un *decorum* urbano, ancorché non sempre all'edificio a pianta basilicale sia associato uno spazio forense. Infatti se ad Eysses (*uicus Excisi*), a Villeneuve-sur-Lot (*Aquitania*), a Verdes (*Lugdunensis*) e presso il più famoso *vicus Alesiae* (*Lugdunensis*), l'associazione piazza-basilica è ben attestata, in siti come *uicus Boutae*[43] (*Narbonensis*) o presso *vicus Lousonnae* (*Germania Superior*), queste sale monumentali non compaiono in relazione a spazi urbani aperti, in altre parole, a *fora*[44]. In particolare nel luogo che fu la celebre roccaforte dell'estrema resistenza gallica a Cesare, nel II sec. d.C. si realizza un monumentale complesso, costituito da basilica e "foro", il tutto posto nel centro monumentale del sito, in prossimità di un teatro, aree porticate e cultuali. La basilica, a unica navata e absidi longitudinali, presenta sul lato di fondo di NO, un ampio locale interpretato come *curia* (**fig. 3**). È evidente che l'edificio, nel suo insieme, sia il risultato di un progetto comune, forte di colonne che scandiscono gli spazi interni, provviste di bei capitelli corinzi e *crustae marmoreae* alle pareti[45]. Ma anche di fronte ad un tale dispendio di mezzi e

43. L'attestazione è anche epigrafica: CIL XII, 2533, [*basi*]*lica cum p*[*orticibus*].

44. Per i siti citati, per i quali si sottolineano datazioni spesso non coeve, *cfr.* M. CAVALIERI, Auctoritas aedificiorum […], *op. cit.* (n. 3).

45. F. CREUZENET e A. OLIVIER, "La basilique civile d'Alésia (Alise-Sainte-Reine, Côte d'Or) : nouvelles observations sur la façade", *REA* 56 (2007), p. 337-348.

ad un'evidente volontà di dotarsi di un edificio alla romana, questo basta per definire il complesso una *basilica forensis*? In effetti, l'impiego di termini quali *basilica* e *forum*, per ogni centro ove una piazza ed una sala basilicale esistano, deve restare prudente: parlare di foro per un centro come *Alesia*, quando il sito non compare nella lista pliniana dei *populi* della *Lugdunensis*, può creare dei fraintendimenti, anche se l'esistenza di una piazza pubblica è acclarata. Come conciliare questa *parure* con il rango di *vicus*? Nella creazione del *decorum* monumentale alcuni centri come Besançon, Reims, Langres, sicuramente *oppida* protostorici, divengono *capita civitatis* e resistono quali centri egemoni regionali fino ai nostri giorni, mentre altri, quali *Alesia*, senza essere capitali, continuano ad avere un ruolo regionale e a svilupparsi monumentalmente. In verità, quindi, pare chiaro che la presenza di edifici monumentali non sia univocamente connessa al ruolo giuridico e allo statuto della comunità, ma che parametri quali l'importanza economica, la posizione strategica e l'appartenenza etnica abbiano un ruolo da giocare.

***Ornamenta*: la decorazione architettonica**

Soprattutto in Francia, Svizzera e Belgio la ricerca sugli apparati decorativi architettonici, in ambito pubblico e privato, è stata oggetto, negli ultimi anni, di un rinnovato interesse da parte degli studi sul mondo romano delle Gallie, producendo un'ampia e approfondita bibliografia utile a costituire un circostanziato ed aggiornato *status quaestionis* sul problema. In particolare ci riferiamo a due convegni i cui atti, rapidamente pubblicati [46], hanno fornito una solida base di dati e riflessioni sull'interazione tra decorazione (scultura, pittura, stucco, mosaico etc.) e contesto architettonico. Nelle pagine che seguiranno, si è partiti da quest'ampia messe di nuove o reinterpretate informazioni, concentrando l'attenzione unicamente sulla categoria degli *édifices publics civils*, nello specifico, le basiliche forensi. La ricerca sull'analisi decorativa è stata integrata ad un ambito di studi da sempre particolarmente prolifico, quello sull'architettura romana che, per quanto attiene alle province transalpine e non solo, ha una lunghissima tradizione, a partire da C. Jullian, passando per A. Grenier fino ad arrivare a P. Gros, solo

---

46. AA. VV., *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Mosaïque, peinture, stuc*, in C. Balmelle, H. Eristov e F. Monier (a cura di), *Actes du colloque international de l'Université de Toulouse II-Le Mirail, 9-12 octobre 2008* (Aquitania, supplément 20), Bordeaux, Éditions de la Fédération Aquitania, 2011. AA. VV., *Décor des édifices publics civils et religieux en Gaule durant l'Antiquité, Ier-IVe siècle. Peinture, mosaïque, stuc et décor architectonique*, in J. Boislève, K. Jardel e G. Tendron (a cura di), *Actes du colloque de Caen du Service Archéologie, Conseil général du Calvados, 7-8 avril 2011* (Mémoire, XLV), Chauvigny, Association des publications chauvinoises (APC), 2012.

per citare alcuni dei nomi più noti. Questa tradizione ha prodotto opere di sintesi preziose [47] (ancorché non sempre prive di pericolose semplificazioni!) [48] non solo in merito allo studio dei programmi monumentali delle comunità urbane (e vicensi, come si è già visto), ma anche sulle identità ed i significati attribuiti a questi programmi: un paesaggio architettonico, quindi, che diviene il riflesso della *ciuitas* (o meglio della sua *élite*). Il paradosso in questa messe di ricerche sulla decorazione architettonica è che, fatta eccezione per alcuni casi, in verità poco numerosi nelle *Tres Galliae* [49], ove l'identificazione del complesso forense è certa o probabile, spesso accade che esso sia stato identificato su base indiziaria, su ipotesi urbanistiche a natura comparativa, sulla lettura di Vitruvio o ancora in funzione di schemi urbanistici portati a norma, *in primis* il bloc-forum (o foro tripartito: tempio, *area forensis* e basilica) [50], struttura oggi semplificata in una regola di bipartizione (tempio ed *area forensis*) [51] che, comunque presenta anch'essa numerose eccezioni, quali, ad esempio, *Ruscino* (*Narbonensis*), ove all'*area forensis* e alla *basilica* non è associata alcuna *aedes*. In altre parole il contesto archeologico, ove si situa l'elemento decorativo, non sempre risulta certo nella sua natura e funzione. A ciò si aggiunga che, tra tutti i fori, accertati e presunti, delle Gallie, solo alcuni hanno evidenziato edifici basilicali. Tale è il quadro di studio, certamente non semplificato dal fatto che gli elementi decorativi, architettonici o statuari che siano, si conservano in condizioni di alta frammentarietà e di difficile attribuzione a contesti spaziali in seno agli edifici dell'area forense. Infine, va da sé che la nostra analisi si baserà su un campione, il più rappresentativo possibile di casi, di contesti sparsi attraverso le quattro province galliche.

Al di là di queste premesse d'ordine metodologico, lo studio degli *ornamenta* architettonici riveste senza dubbio un interesse culturale maggio-

---

47. J. Ch. BALTY, Curia Ordinis. *Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain* (Mémoires de la classe des beaux-arts, XV, 2), Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1991; Y. MALIGORNE, *op. cit*. (n. 5); A. BOUET, *op. cit*. (n. 6).

48. *Cfr.* M. CAVALIERI, recensione a A. BOUET (a cura di), *Le* forum *en Gaule et dans les régions voisines* (Mémoires, 31), Bordeaux, Ausonius Éditions, 2012, *Latomus* 74, 3 (2015), p. 798-804.

49. Secondo Y. MALIGORNE, *op. cit*. (n. 5), p. 35, note 1, i contesi ove un foro è accertato sono: Alesia, Amiens, Augst, Avenches, Bavay, Feurs, Limoges, Parigi, Martigny, Nyon, Périgueux, Rodez, Saint-Bertrand-de-Comminges, Treviri e Vannes. I *fora* probabili: Corseul, Jublains, Lillebonne, ovvero diciotto casi sulle sessanta o sessantaquattro *civitates* che costituivano le *Tres Galliae*.

50. P. GROS, *op. cit*. (n. 31), p. 224.

51. ID., "Organisation de l'espace et typologie monumentale, à propos de quelques forums "tripartis" de la Cisalpine", in L. BRECCIAROLI TABORELLI (a cura di), *Forme e tempi dell'urbanizzazione nella Cisalpina (II sec. a.C. – I sec. d.C.). Atti delle giornate di studio di Torino, 4-6 maggio 2006*, Firenze, All'Insegna del Giglio, p. 179-187.

re: infatti, seguendo ancora una volta P. Gros, l'ordine corinzio, ad esempio, l'ordine più maestoso, è quello più diffuso tra gli edifici religiosi d'epoca imperiale e la sua scelta non sarebbe una semplice opzione decorativa, ma la traccia tangibile dell'adesione delle *élites* locali a un sistema di valori, quelli veicolati da Roma, di cui esse conoscono e sposano i codici visivi [52]. Come per il grado di urbanizzazione e le sue implicazioni statutarie, anche nell'analisi dell'*ornamentum* è necessario porre dei *distinguo* d'ordine cronologico e regionale: infatti, nelle regioni dell'Est delle Gallie la storia della decorazione architettonica non può sempre essere utilizzata per comprendere il grado di romanizzazione. Di qui, tenuto conto di un certo ritardo nella trasmissione dei modelli, non può essere scartata a priori la presenza, spesso frammentata, di strutture decorate secondo uno stile precoce per queste contrade, il quale testimonia di pratiche e di programmi decorativi presi a prestito dalla *Narbonensis* a partire dall'epoca augustea [53].

Fino a non molti anni orsono, era opinione comune tra gli studiosi che la ricerca nella *Lugdunensis*, e in particolar modo nell'area armoricana (Bretagna), soffrisse della povertà di dati archeologici così come di fonti scritte; la conseguenza fu nel tempo una difficoltà nel comprendere i tempi ed i modi della ricezione e dell'applicazione di formule culturali, anche architettonico-decorative, in territori percepiti come lontani non solo da Roma, ma anche dalla *Narbonensis*. Gli studi di Y. Maligorne, invece, hanno compiutamente mostrato, a seguito di numerosi scavi, la presenza di centri urbani o a connotazione architettonica urbana che attestano come anche in quest'angolo isolato della *Lugdunensis* le forme dell'organizzazione politica e sociale romana fossero giunte e avessero attecchito come nel resto della provincia. Questo non toglie che i dati archeologici di cui si dispone siano quantitativamente ben inferiori rispetto alle altre regioni dell'Occidente provinciale. Uno dei siti oggi meglio studiati è sicuramente Vannes/*ciuitas Venetum, caput ciuitatis* dei Veneti. Qui si è rinvenuto un complesso forense al cui centro è posta una basilica (m 55 x 26,60), composta da una *mediana testudo* delimitata da un muro attorno al quale si pone un deambulatorio largo m 5,50 (**fig. 4**). L'entrata dell'edificio è posta sul lato SE, monumentalizzata da un accesso voltato. Di fronte a questa struttura, sul lato opposto, si pone un'esedra, forse da interpretare con l'*aedes*

52. Id., "La sémantique des ordres à la fin de l'époque hellénistique et au début de l'Empire. Remarques préliminaires", in G. Cavalieri Manasse e E. Roffia (a cura di), Splendida civitas nostra. *Studi archeologici in onore di A. Frova* (Studi e ricerche sulla Gallia Cisalpina, 8), Roma, Quasar Edizioni, 1995, p. 23-33.

53. M. Reddé, *op. cit.* (n. 34).

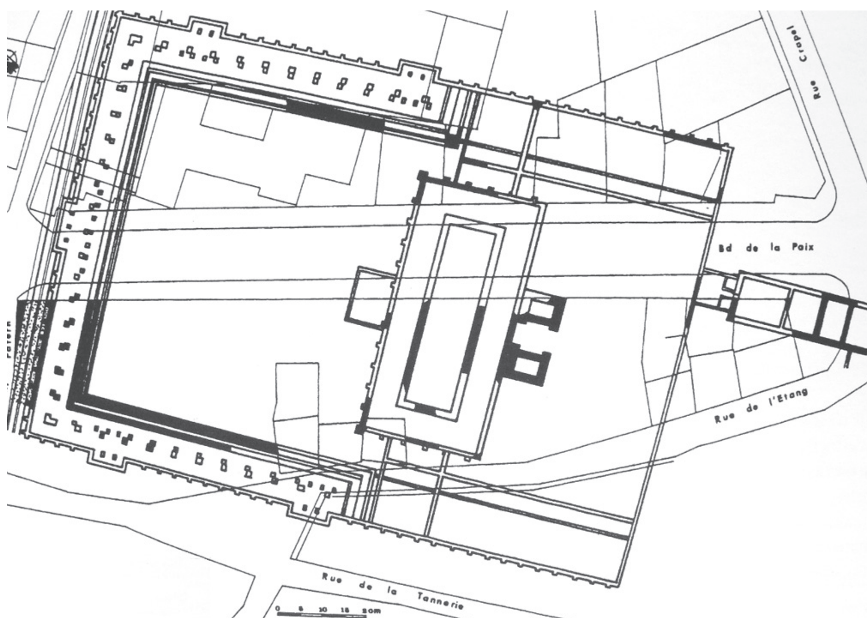


Fig. 4. Vannes, restituzione grafica del complesso forense nella sua fase monumentale: al centro la *basilica* posta a diaframma al centro dell'*area forensis* (da Y. MALIGORNE, *op. cit.* [n. 5], p. 22).

Augusti/tribunal di vitruviana memoria[54] ove trovava sede l'*ordo*: uno schema noto in altri edifici provinciali, quali *Alesia* e *Augusta Raurica* (*Germania Superior*)[55]. L'edificio basilicale si apriva su una piazza inquadrata a NE e SO da portici, alla quale, tuttavia, non è chiaro come si accedeva. A NO della basilica si pone un altro spazio aperto, delimitato da una *porticus triplex* sopraelevata, al centro della quale è possibile ipotizzare un altare piuttosto che un tempio (di cui non si è trovata traccia), fatto che la qualificherebbe quale *area sacra*. Ritornando all'edificio basilicale, per comprenderne la funzione non si hanno che dati planimetrici: lo stato di conservazione è quello di una completa rasatura a livello delle fondazioni e talora anch'esse sono conservate parzialmente. Gli alzati, dunque, sono praticamente sconosciuti, mentre gli elementi della decorazione architettonica sono numerosi ma frammentati: poco identificabili e difficilmente databili. Si tratta di resti in tufo calcareo trovati sezionati per farne calce e per questo sempre in giacitura secondaria; due tamburi di colonna (lisci con un

54. Vitr., V, 1, 8.

55. Purtroppo nulla rimane della decorazione architettonica della *basilica* di questa importante colonia; L. BERGER *et al.*, *Führer durch Augusta Raurica*. 7. Auflage, Basilea, Schwabe Verlag, 2012.

diametro di m 0,54 e 0,57) provengono dalla *basilica* e forse costituivano parti delle colonne che circoscrivevano la navata centrale. Per l'esterno una grossa base di parasta, forse d'ordine tuscanico, doveva scandire l'ordine inferiore della facciata. Ipoteticamente la facciata doveva mostrare due ordini di paraste, proiezione esterna di una ripartizione interna sempre d'ordine tuscanico (va detto che per l'interno nessun frammento architettonico è stato rinvenuto dell'ordine superiore). Un frammento di capitello composito, il cui valore semantico spesso è associato a spazi di passaggio, è stato inserito nell'entrata voltata d'accesso alla *basilica* [56].

Nella *Narbonensis*, la *colonia Iulia Ruscino*, caratterizzata da un foro privo di tempio, la basilica misurava m 47 x 19 ed è databile tra la fine del I sec. a.C. e gli anni venti del I sec. d.C. La decorazione architettonica rinvenuta si presenta fortemente frammentata e difficilmente ricontestualizzabile rispetto ai singoli edifici del complesso. In ogni caso essa si qualifica per la varietà dei materiali: pavimentazioni in *opus sectile* (travertino e scisto nero) e *crustae marmoreae* (marmo grigio venato) alle pareti, corredate di cornici e zoccolature sempre in marmi bianchi locali; senza contare uno dei più ampi *corpora* d'iscrizioni statuarie d'età giulio-claudia poste a *ornamentum* di foro e basilica [57].

Emerge con chiarezza, per quello che riguarda i grandi centri coloniari, quali Lione (*Lugdunensis*), Nyon (*Germania superior*), passando per Narbonne (*Narbonensis*), quanto la prossimità spaziale con l'Italia, pur le città appartenendo a diversi distretti provinciali, sia fondamentale. In particolare, presso la colonia *Iulia Equestris* o *Noviodunum*, il complesso forense ha rivelato due fasi edilizie, l'una augustea e l'altra tra gli anni 50 e 70 d.C., allorquando si assiste ad una monumentalizzazione della *basilica*. L'edificio, 62 x 26,50 m, si caratterizzava per una facciata a due piani decorata da fregi a palmette e cornici a modiglioni, intervallate da elementi scolpiti a protome di *Iuppiter Ammon* (**fig. 5**); il secondo piano, decorato anch'esso di palmette, invece si connotava per la presenza di *clipei* marmorei scolpiti nella struttura architettonica [58]. È chiaro il riferimento decorativo,

---

56. Y. MALIGORNE, *op. cit.* (n. 5).

57. M. CAVALIERI, Auctoritas aedificiorum [...], *op. cit.* (n. 3), p. 74 s.; I. RÉBÉ-MARICHAL, "Recherches récentes sur la partie orientale du *forum* de *Ruscino* (Perpignan, Pyrénées-Orientales)", in M. REDDÉ *et al.* (a cura di), *Aspects de la Romanisation dans l'Est de la Gaule* (Bibracte, 21, vol. 1), Glux-en-Glenne, Bibracte, Centre Archéologique Européen, 2011, p. 141-147.

58. M. E. FUCHS, "Décors officiels à Avenches et à Nyon (Suisse)", *Décor des édifices publics civils et religieux en Gaule durant l'Antiquité, Ier-IVe siècle. Peinture, mosaïque, stuc et décor architectonique*, in J. BOISLÈVE, K. JARDEL e G. TENDRON (a cura di), *Actes du colloque de Caen du Service Archéologie, Conseil général du*

altamente significativo, al *Forum Augusti* di Roma: un palinsesto iconografico particolarmente caro a diversi complessi monumentali delle province occidentali, soprattutto nelle *Hispaniae*[59].

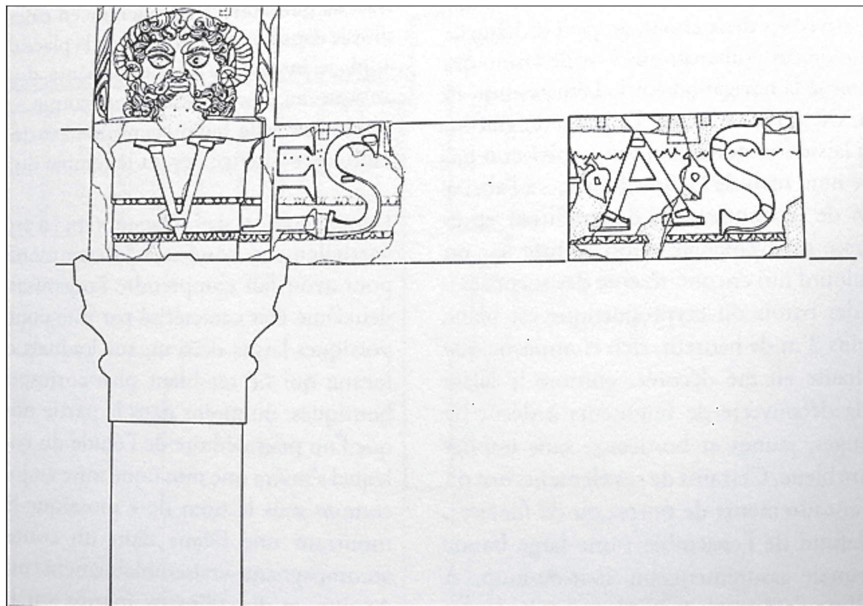


Fig. 5. Nyon, *basilica*. Ricostruzione grafica della trabeazione in facciata rappresentante una maschera di *Iuppiter Ammon*
(da E. FUCHS, *op. cit.* [n. 58], p. 458).

Terminiamo questa breve panoramica di esempi con il caso di Bavay/*Bagacum* (*Belgica*), capitale della *civitas Nerviorum*, dove si conserva un monumentale foro di 2,5 ha. Due le fasi che interessano la nostra analisi: la prima tra 50-75 d.C., la seconda datata alla fine del II sec. d.C., allorquando il foro è oggetto di importanti trasformazioni (**fig. 6**). È nella prima fase che la basilica, equipaggiata di una grandiosa *mediana testudo* di 16 x 4 colonne a fusto scanalato, si caratterizza per una pavimentazione probabilmente lignea, in forte contrasto, quanto a *luxuria*, con il pavimento in *opus sectile* (tra cui anche del *giallo antico*) della sala posta a chiusura del lato

---

Calvados, 7-8 avril 2011 (Mémoire, XLV), Chauvigny, Association des publications chauvinoises (APC), 2012, p. 447-466.

59. S. ENSOLI, “Clípeos figurativos de los Foros de edad imperial en Roma y en las provincias occidentales. De signo apotropaico a símbolo de divinización imperial”, in J. ARCE, S. ENSOLI e E. LA ROCCA (a cura di), Hispania romana. *Desde tierra de conquista a provincia del imperio*, Madrid, Electa España, 1997, p. 161-175.

orientale, ove gli scavi hanno rinvenuto un apprestamento che farebbe pensare a quanto resta di basse gradinate semicircolari atte ad accogliere seggi (una *curia*?); insomma, una planimetria simile a quella della basilica di *Augst*. Ai grandi lavori della seconda fase non corrispondono porzioni scultoree di sicura provenienza né dal foro né dalla *basilica*. In ogni caso, le analisi sui capitelli corinzi rinvenuti, i quali attestano, comunque, la diffusione di questo ordine nel Nord delle Gallie, farebbero propendere per una datazione ad età severiana [60]. In effetti, nonostante, i numerosi rinvenimenti architettonici emersi dagli scavi (basi, fusti di colonne, capitelli corinzi, architravi e fregi vari), nessun elemento è stato rinvenuto in giacitura primaria, in quanto tutti reimpiegati nella terza fase dell'edificio, allorquando il foro fu trasformato in una poderosa fortezza nelle cui mura spesso furono reimpiegati i materiali dei precedenti monumenti della *ciuitas*.

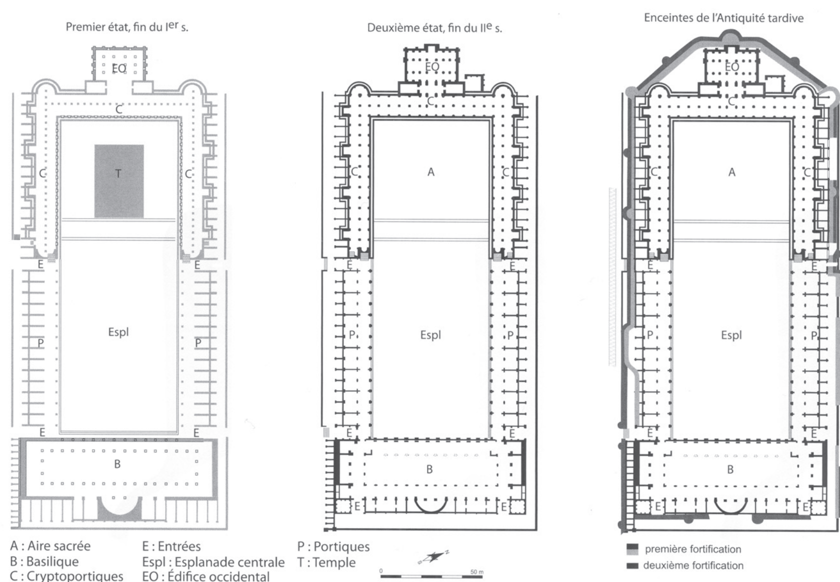


Fig. 6. Bavay, carta sinottica delle tre fasi monumentali del forum della *civitas Nerviorum* (Wikimedia Commons).

60. I. Bollard-Raineau e Ch. Louvion, "Les décors du forum de Bavay (Nord) sous l'Empire : bilan des découvertes et pistes de réflexion sur la hiérarchisation des espaces", *Décor des édifices publics civils et religieux en Gaule durant l'Antiquité, Ier-IVe siècle. Peinture, mosaïque, stuc et décor architectonique*, in J. Boislève, K. Jardel e G. Tendron (a cura di), *Actes du colloque de Caen du Service Archéologie, Conseil général du Calvados, 7-8 avril 2011* (Mémoire, XLV), Chauvigny, Association des publications chauvinoises (APC), 2012, p. 17-30.

Pur se *disiecta membra*, i dati qui presentati ci permettono di trarre qualche spunto di riflessione. Il lusso decorativo che connota la *basilica* in Italia, *locus celeberrimus*, non sembra avere la stessa diffusione nelle *Tres Galliae*, dove anche la semantica dell'ordine corinzio, fortemente connessa al principato, pare più stemperata. Mentre nei casi di *Alesia* e Vannes, è attestato l'ordine tuscanico: allo stato attuale delle nostre conoscenze risulta difficile dire se per ragioni di casualità o meno. Se alcune forme di *luxuria* sono evidenti nell'impiego di marmi esotici a decorazioni di pareti e pavimenti, sia a *Ruscino* che a Bavay, in entrambi i casi databili al I sec. d.C., pur se in contesti geograficamente e culturalmente molto distanti, risulta evidente che l'influsso del modello italiano, o meglio di Roma, è direttamente proporzionale sia alla contiguità geografica rispetto alla penisola che allo statuto giuridico delle città.

Statue e *tituli*

Come sostiene E. Rosso, l'immagine scolpita (la statua dell'imperatore, della sua famiglia o anche, anche se in minor misura, degli evergeti locali) era onnipresente nella vita quotidiana delle popolazioni provinciali, e prendeva connotazioni differenti a seconda del luogo d'esposizione [61]. Il contesto d'esposizione dell'immagine, quindi, è una delle chiavi di lettura più efficaci per comprendere la funzione della stessa, di qui la topografia degli "omaggi" diviene fonte di ricostruzione dei circuiti della vita pubblica (politica e religiosa). In generale la ripartizione geografica delle testimonianze iconografiche mostra come nella stragrande maggioranza dei casi statue e epigrafi provengano da centri urbani di primaria importanza, dalle "vetrine" del potere di Roma: colonie romane o latine; inoltre, i primi dedicanti per quantità sono le autorità municipali che offrivano onori pubblici, mentre i luoghi di esposizione sono gli edifici pubblici, il foro *in primis*.

Trattando di ritratti ed epigrafi nelle Gallie, da subito si ha a che fare con un problema generale: solo 3 dei circa 300 ritratti recensiti da E. Rosso sono stati rinvenuti *in situ*, ovvero in giacitura primaria. La metà delle testimonianze, poi, non ha un contesto di provenienza archeologica né preciso né sicuro. A questo primo limite contestuale, si aggiunga anche che bisogna distinguere tra luogo di rinvenimento dell'oggetto archeologico e luogo d'esposizione in antico, senza per altro concludere necessariamente che statue rinvenute in un medesimo deposito archeologico, facessero in origine parte di un medesimo programma iconografico. Un esempio a tal riguardo è il gruppo di teste marmoree della colonia romana di *Baeterrae*/Béziers

61. E. Rosso*, L'image de l'empereur en Gaule romaine. Portraits et inscriptions*, Parigi, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2006.

(*Narbonensis*) dove un ripostiglio, rinvenuto non lontano dalla zona del foro, ha conservato dieci magnifici ritratti, nove appartenenti alla famiglia giulio-claudia (Augusto, Tiberio, Agrippa, Giulia, Agrippa Postumo, Germanico, Druso Minore, Livia e Antonia Minore), un ultimo, diverso per stile e dimensioni, con le fattezze di Antonino Pio (**fig. 7**). Quindi un excursus cronologico di più di un secolo che, secondo J. Ch. Balty [62], potrebbe far ipotizzare in origine un ciclo scultoreo come quelli noti in Italia (*Veleia*, *Rosellae*, Luni, Otricoli, *Lucus Feroniae*, *Herdonia*, *Cosa* etc.) [63]. Dato l'eccellente stato di conservazione dei ritratti, lo studioso ritiene che la provenienza sia da un luogo al coperto, forse la *basilica* o uno dei suoi annessi. Vale la pena ricordare, tuttavia, che la *basilica* della città è solo presunta, in funzione di imponenti strutture murarie in fondazione rinvenute durante gli scavi. In altre parole, nell'attribuzione dell'originaria collocazione gioca la prossimità tra luogo del rinvenimento e ipotizzata *basilica*, mentre nessun elemento prova un'originaria pertinenza ad un unico ciclo scultoreo, anche se è evidente l'appartenenza ad una medesima tipologia statuaria: infatti, le teste, laddove conservate, presentano tipiche inserzioni a "pan di zucchero", fatto che presupporrebbe corpi di ancoraggio.

Inoltre, la ripartizione delle testimonianze di statue imperiali sul territorio delle Gallie è fortemente sproporzionata, non solo da una provincia all'altra, ma anche nell'ambito di una stessa provincia: le regioni comprese tra l'attuale Bretagna e la Borgogna, hanno conservato una sola immagine imperiale; più in generale, se le regioni interne sono spesso prive di immagini, quelle del Sud-Est, invece ne sono ricche, con una preponderanza della *Narbonensis* (160 occorrenze: 90 ritratti e 70 basi), ovvero più o meno la metà del *corpus* recensito per tutte le Gallie; la *Narbonensis* da sola, quindi ha più occorrenze delle *Tres Galliae* messe insieme [64]. In altre parole, più si avanza verso il Nord, più i ritratti diventano rari e questo fenomeno vale anche per le iscrizioni [65]. Infine, come per la decorazione architettonica, si evidenzia, all'interno della medesima provincia, una corrispondenza tra statuto

62. J. Ch. Balty e D. Cazes, *Portraits impériaux de Béziers. Le groupe statuaire du forum*, Musée Saint-Raymond de Toulouse, 1995.

63. M. Cadario, "'Cicli' statuari e memoria civica nelle basiliche in Italia", relazione inedita presentata alle Giornate di studio *Basilica und Bilder*, Roma, 2013. Parte delle riflessioni è in M. Cadario, "Gli spazi pubblici di rappresentazione tra memoria civica e celebrazione imperiale a Luni e in Cisalpina", in S. Agusta-Boularot e E. Rosso (a cura di), Signa et Tituli. *Monuments et espaces de représentation en Gaule Méridionale sous le regard croisé de la sculpture et de l'épigraphie* (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, 18), Arles, Éditions Errance, 2015, p. 91-110.

64. E. Rosso, *op. cit.* (n. 61).

65. W. Van Andringa, *Religions et cités en Gaule romaine au Haut-Empire*, Thèse de doctorat, II voll., Université de Toulouse, 1996.

delle città e presenza di immagini imperiali. In generale, su tutte le Gallie, ivi comprese la *Narbonensis*, le *Tres Galliae* e i distretti alpini, i ¾ delle attestazioni provengono da *capita civitatis*. Il fenomeno delle statue imperiali è quindi urbano. Siccome il Nord delle Gallie e soprattutto la *Belgica* erano regioni meno romanizzate, quindi, urbanizzate, meno frequenti erano i contesti, tra cui la *basilica forensis*, ove le immagini imperiali potevano essere esposte.



Fig. 7. Tolosa. Otto dei dieci ritratti provenienti dai pressi dell'area del foro di Béziers e ipoteticamente ricollocabili in antico all'interno della *basilica* della città. Da sinistra a destra e dal basso verso l'alto si riconoscono 1. Augusto; 2. Agrippa; 3. Tiberio; 4. Druso Minore; 5. Giulia; 6. Antonia Minore; 7. Agrippa Postumo; 8. Antonino Pio. (Foto ricomposta dall'Autore. Musée Saint-Raymond de Toulouse).

Ad concludendum, melius ad continuandum

Se la qualità dell'archeologia moderna permette un approccio analitico straordinario all'evidenza architettonica, il livello interpretativo circa la natura dell'edificio (o del complesso d'edifici) e dei suoi programmi decorativi risulta di più difficile comprensione, soprattutto laddove, come nelle regioni del Nord, la conoscenza dei grandi complessi monumentali risulta più frammentaria e ciò che emerge dagli scavi, fatta salva la ricostruzione planimetrica, sono strutture architettoniche, spogliate dei loro *ornamenta*. La disper-

sione degli apparati scultorei e architettonici, in antico e non solo, complica ulteriormente la possibilità di ricostruire i contesti originari di provenienza: esemplari a tal riguardo sono casi come Béziers o Bavay, ove importanti gruppi scultorei a rilievo e a tutto tondo ad oggi sono supposti provenire da contesti basilicali o più generalmente forensi. In tal senso, può talora venire in soccorso il dato epigrafico, tenendo presente, però, che esso sarà quantitativamente più rilevante in ambito narbonense (vedi il caso di *Ruscino* con ben 19 iscrizioni, di cui alcune opistografe, provenienti dal foro) o comunque, nel Sud delle Gallie.

Un rapporto stretto unisce dunque l'architettura basilicale ai valori e alle norme dell'*urbanitas*. Ma l'asserzione non è sempre così semplice da dimostrare in regioni che raramente sono ricordate dalle fonti letterarie e dove le fonti epigrafiche sono piuttosto rare. Quindi, affinché lo studio delle architetture e delle loro decorazioni (intese anche come scultura) possa avere un qualche successo, bisogna sempre più prestare attenzione a non fare degli edifici dei semplici "oggetti ornamentali", e a non considerare la *parure* monumentale come elemento esornativo della città, ma come ambito concreto del contesto civile. Ma questo non è sempre così semplice né immediato: considerando solo il dato epigrafico, per esempio, il momento d'acquisizione dello *ius Latii* da parte delle città delle *Tres Galliae* è, in effetti, oggetto di dibattito tra coloro che fanno risalire la concessione di tale condizione (alle *civitates* che non ne beneficiavano ancora) all'età di Claudio, da un lato, ed altri che pensano piuttosto all'età di Vespasiano [66].

La questione in definitiva è comprendere se *capita ciuitatis* come Vannes (*Lugdunensis*), a statuto peregrino ancora nella prima metà del I sec. d.C., potessero dotarsi di strutture urbane proprie ai *municipia* o a colonie latine. Ancora, si è cercato d'identificare spazi a carattere forense (funzioni politiche, civili, amministrative, culturali) anche nelle cosiddette *agglomérations secondaires*, senza rendersi conto della difficoltà che ciò comporta laddove non esista una *dignitas ciuitatis*.

Dobbiamo rassegnarci che, allo stato attuale delle ricerche archeologiche, nelle Gallie purtroppo non tutti gli edifici della panoplia forense possono essere oggetto d'investigazione approfondita: alcune tipologie edilizie, come la *basilica*, sono rappresentate in maniera frammentata, lacunosa e dispersa, e questo porta ad evidenziare limiti nell'analisi e quindi ad uno studio certo non esaustivo. Inoltre, se come ci pare doveroso metodologicamente, si tenta un aggancio tra edificio, funzione, decorazione e statuto urbano, l'insufficienza delle fonti documentarie, soprattutto epigrafiche, risulta immediatamente un limite insormontabile, una difficoltà generalizzata,

66. Y. MALIGORNE, *op. cit.* (n. 5), p. 16, nota 18 per bibliografia.

ancorché nel Nord generalmente più sensibile. Ecco che allora si può cadere nel tranello di argomentare la condizione giuridica della città solo sulla base della monumentalità o della più o meno esplicita allusione a modelli provenienti dall'Italia: un'ambiguità imposta da una documentazione sempre troppo avara, che può funzionare, ma non sempre.

In definitiva un quadro generale sulle basiliche delle Gallie è complicato da mettere a fuoco, forse anche perché in maniera cosciente o no, si cerca di trovare modelli predefiniti, senza talora integrarli in realtà provinciali spesso caratterizzate culturalmente in modo vario e talora anche contradditorio. Le Gallie sono un vero *melting pot* culturale, ove il confronto/incontro/scontro con Roma fu nel tempo differente, talora non concluso, un mondo ove le tradizioni locali potevano sopravvivere sotto il "rivestimento" dell'*urbanitas* molto più di quanto si sia pensato in passato.

In base ai dati raccolti, quindi, (a causa delle *aleae* dell'archeologia?) il ruolo che la *basilica* sembra avere così caratterizzato in Italia (luogo della memoria), nelle Gallie pare fosse meno specifico a quell'edificio e forse ridistribuito ad altri luoghi, come i centri santuariali, contesto privilegiato delle manifestazioni collettive della comunità civica. Ciò spiegherebbe anche perché sia un capoluogo di comunità che un cosiddetto sito minore possano dotarsi di *parures* monumentali in modo tale da apparentarsi ad una città.

Marco CAVALIERI
Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve
marco.cavalieri@uclouvain.be

Abbreviazioni

AE: *L'Année épigraphique*
CIL: *Corpus Inscriptionum Latinarum*
ILS: *Inscriptiones Latinae Selectae*
IRT: *The Inscriptions of Roman Tripolitania*

Les Études classiques 88 (2020), p. 31-65.

THE AUGMENT USE IN *ILIAD* 10: A Test Case from Later and Non-Homeric (?) Greek Epic *

Résumé. — Cet article examine l'emploi de l'augment dans le dixième chant de l'*Iliade* (connu comme la *Dolonie*). Comme il est assez généralement admis que ce livre est un ajout postérieur à l'*Iliade*, il permet de vérifier si les explications que j'ai proposées ailleurs concernant l'emploi de l'augment chez Homère sont également valables pour des compositions postérieures ou si les poètes plus tardifs se servent de l'augment comme simple expédient métrique. On distingue les formes qui sont métriquement sûres (type A), les formes qui peuvent être déterminées par reconstruction et comparaison internes (type B) et les formes qui sont peu sûres et indéterminables (type C). Les formes de type A et B sont soumises à une analyse syntaxique, sémantique et pragmatique. L'analyse syntaxique examine la « règle des clitiques » et la « règle de réduction ». L'analyse sémantique part d'observations faites par divers chercheurs selon lesquelles les formes augmentées se réfèrent à des actions passées récentes, proches du locuteur et de l'auditeur : l'augment y met en évidence les éléments qui sont au centre de l'histoire ou fonctionne comme une sorte de marqueur évidentiel indiquant que le locuteur ou le narrateur a été lui-même témoin des événements et s'en porte garant ; l'absence de l'augment signifierait que le locuteur n'en a pas de connaissance directe et/ou ne veut pas faire de déclaration catégorique à ce sujet. L'analyse montre que la présence de l'augment dans le chant X de l'*Iliade* peut effectivement s'expliquer par ces facteurs sémantiques et pragmatiques, alors qu'une explication métrique supposerait une distribution beaucoup plus aléatoire.

Abstract. — This article addresses the augment use in Book 10 of the *Iliad* (the so-called *Doloneia*). As most scholars assume that this book is not genuinely Homeric, but a later addition to the *Iliad*, it could serve as a test case to see if the explanations I provided elsewhere for the augment use are valid for later works as well or if the author(s) of these later works use(s) the augment as a metrical tool. I distinguish between forms that are metrically secure (type A), forms that can be determined by

* This article was made possible by a fellowship BOF.PDO.2016.0006.19 of the research council of the Universiteit Gent (BOF, *Bijzonder Onderzoeksfonds*), by a travel grant V426317N for a research stay in Oxford (provided by the FWO Vlaanderen, *Fonds voor Wetenschappelijk Onderzoek Vlaanderen*, Science Foundation Flanders) and by a postdoctoral fellowship 12V1518N, granted by the FWO Vlaanderen. I would like to thank the anonymous reviewers and the editors, Herman Seldeslachts and Toon Van Hal, for their detailed feedback and useful comments, and for the invitation to contribute to this Festschrift-edition of *LEC*. All errors, inconsistencies and shortcomings are mine.

internal reconstruction and comparison (type B) and forms that are insecure and undeterminable (type C). The A and B forms are subjected to a syntactic, semantic and pragmatic analysis. For the syntactic analysis, I investigate the clitic and the reduction rule. For the semantics, I start from observations on the augment use by various scholars who stated that the augmented forms refer to recent past actions, close to speaker and hearer, and that the augment highlights the more pivotal elements in the story or that it is a kind of evidential marker indicating that the speaker or narrator vouches for his statement by claiming that he has “witnessed” the events himself; the absence of the augment would mean that the speaker has no direct knowledge of it and/or does not want to make an emphatic statement about it. The analysis shows that the augment use in *Iliad* 10 can indeed be explained by these semantic and pragmatic factors, whereas a metrical explanation would require a much more random distribution.

1. Introduction

This article addresses the augment use in the controversial Book 10 of the *Iliad* (the so-called *Doloneia*). As most scholars assume that this book is not genuinely Homeric (see especially G. Danek [1988]), but a later addition to the *Iliad* (although the exact date is debated) [1], it could serve as a test case to see if the explanations provided for the augment use are valid for later works as well or, conversely, if such later works simply use the augment as metrical tool. Before examining possible syntactic, semantic and pragmatic accounts for explaining the absence or presence of the augment, I will first distinguish between forms that are metrically secure (type A, discussed in § 2), forms that can be determined by internal reconstruction and comparison (type B), and forms that are insecure and undeterminable (type C). Types B and C are the topic of § 3. After surveying the evidence (§ 4), the A and B forms will be the basis for the actual investigation (§ 5).

My starting point is the hexameter, here printed in the notation of M. Janse (2003; 2014):

— ⏕ // — ⏕ // — ⏕ // — ⏕ // — ⏕ // — ⏓

1a 1b 1c 2a 2b 2c 3a 3b 3c 4a 4b 4c 5a 5b 5c 6a 6b

2. The metrically secure forms

To determine the metrically secure status of an (un)augmented form, caesurae, metrical bridges, and (un)permitted elisions are to be taken into

1. In assuming that Book 10 might be of later date I follow especially G. Danek (1988), but I have not investigated the issue in detail myself.

account. More in particular, an (un)augmented form is metrically secure, if the opposite form requires [2]

i. the elision of a dative singular ending in -ι;
ii. elision of the -ι in τι;
iii. the elision of the -ι in περι-/περί;
iv. the elision of a dative plural ending in -σι of the consonant stems (but not in -εσσι, which can be elided, although it is not that common);
v. the elision of an -υ (which is *never* elided);
vi. the creation a short monosyllabic verb form (regardless whether at the end of the verse, before a caesura or anywhere else in the verse);
vii. the violation of Hermann's Bridge: this metrical law, which is probably the strictest of all bridges, states that there cannot be a word end between 4b and 4c;
viii. the violation of Varro's Bridge: Varro stated that every Greek verse had to have a caesura in the third foot, and consequently, this rules out the existence of the so-called bipartite hexameters, i.e. hexameters that have a word end at 3c without a caesura at 3a of 3b;
ix. a collision of an elision and a caesura (especially at 3a and 3b);
x. the violation of Gerhard's Bridge: this metrical law states that if the 5th foot is a spondee, there should not be word end at 5c;
xi. the violation of Giseke's (- Meyer's) Law; this law states that a word starting in the first foot of the hexameter should not end at the end of the second foot (i.e. at 2c), be it in spondaic or dactylic form;
xii. the violation of Gerhard - Hilberg's Law; this law is closely related to the previous one and states that if the second foot of the hexameter is a spondee, word end at 2c is only allowed if the second half foot is long by nature;
xiii. the violation of "Nikanor's Bridge" (also known as Meyer's first Law): this law states that a word that starts in the first foot should not end at 2b;
xiv. the violation of Meyer's third law: this bridge states that there should not be a word end after 5a, if there is already a word end at 3a;
xv. the violation of Tiedke's law (also known as "Meyer's fourth law"): this metrical bridge (which is related to the previous one to a certain extent) states that there should not be a word end at 4a and 5a in the same verse. Tiedke stated that clitics and prepositions are allowed exceptions (because

2. For a more detailed account of these principles and detailed references, see F. DE DECKER (2016b, p. 260-268; 2017a, p. 59-73; 2019a, p. 47-52; 2020, § 3, forthcoming a, § 2, forthcoming b, § 2); a description of (some of) the laws can also be found in D. KORZENIEWSKI (1968, p. 30-35), M. WEST (1982, p. 35-38), A. VERGADOS (2013, p. 59-61) and S. OSWALD (2014). I cannot discuss the individual metrical phenomena in detail here.

they count as belonging to the preceding or following words), so that word end after ὁ (ὃ) δέ does not count as a violation;

xvi. the violation of Gerhard - Wernicke's Law: this bridge is closely related to the ones by Giseke (cf. xi) and Gerhard - Hilberg (cf. xii) and states that if the fourth foot is a spondee and has word end at 4c, the second half foot should only be naturally long.

These criteria, allowing us to determine the presence and absence of the augment in about 220 forms, are catalogued as type A.

3. Judging the metrically insecure forms

The criteria in § 2 leave more than 100 forms undetermined.

In order to address them I proceed as follows, with the transmitted form(s) being the starting point (in decreasing order of importance)[3]:

(1) at verse end forms of the shape ᴗ – ᴗ or ᴗ – – are preferred; if the debated form / one of the debated forms has this format, it is preferred; this guarantees the augment in the following forms: ἔκειτο (75, 504), ἔμελλεν (336), ἐνώμα (358), ἔθηκε (466)[4];

(2) as was stated above, word end at 2c with a spondee in the second foot is rare, and a spondee with the second half foot long by position is extremely rare (especially when the word starts in the 1st foot; cf. Gerhard - Giseke - Hilberg); when the 2nd foot is a dactyl and the debated forms both violate Giseke's and Meyer's Laws (word end at 2c and 2b of word starting in the first foot), the variant that violates 2b has preference, because word end at 2b of word starting in the first foot is more common than word end at 2c; this explains the augment in ἔμελλε (365) and ἔπεφνεν (488; cf. *infra* for both forms); the instances of δῶκε (255, 268) are exceptions and will be discussed later on;

(3) if the final syllable of the word preceding the debated form / one of the debated forms form is never elided or always elided elsewhere in epic, it is likely that it will be the case in the instance under investigation; this guarantees the augment in ὣς ἄρ' ἐφώνησεν (465), because ὣς ἄρ' is always elided when followed by a finite verb form and especially in speech conclusions, as is the case here (moreover,

---

3. For more details and references, see F. De Decker (2016b; 2017; forthcoming b: § 3) and earlier also I. Taida (2004; 2007; 2010). Below I only discuss the rules that apply to Book 10.

4. I use the edition by H. van Thiel (1996; 2011) but always compare it with those of A. Ludwich (1892), D. Monro and T. Allen (1908) and M. West (1998).

the 34 instances of the unaugmented φώνησεν are all of the type φώνησέν τε);

(4) if a debated form does not yield word end at 2b or 2c, that one is preferred, as word end at 2b or 2c is less common (even if the word does not start in the 1st foot), unless the words are proclitic as is the case in τοὶ δ’ ἐπέτοντο (514; cf. *infra*);

(5) if a debated form does not create a spondee with a second half foot being long by position, that one is preferred; this means that the augment in ἦλθε (140), ὤτρυνε (158), ἠρτύνετο (302), ἐπέφνομεν (478), ὥρμαινε (507) is secure, as the short versions would create a second half foot long by position. This also means that the forms of the type ὤτρυνε are impossible to judge (type C), when the (augmented) vowel appears under the ictus, as is the case in: ἕλκετο (15), ἐφίζανε (26), ἐπέγρετο (124), ἑδριόωντο (198), ἦρχε (203), ὡρμήθησαν (359), ἶξον (470), ὤρνυτ’ (483), ὦρσεν (518), ᾤμωξεν (522), ὦρτο (523), ἠσπάζοντο (542), ἐφιζανέτην (578);

(6) dual forms and pluperfects are more likely to be unaugmented, which guarantees the absence of the augment in βάτην (469);

(7) if no other criteria are available, the number of metrically secure attestations of the same paradigm decide[5]: if there are more unaugmented than augmented forms, the unaugmented variant is more likely to be correct and vice versa; this determines the augment in the following forms: ἔκλυον (47; 25/15)[6], ἔρεξ’ (51; 5/1), ἔφαθ’ (218, 227, 313)[7], ἔφατ’ (240)[8], ἐνόησεν (224; 53/17), ἕσπεο (285; 8/0)[9], ἔκλυε (295; 25/15), ἔμελλε (365; 21/5)[10], ἐνόησα (550; 53/17); as Toon Van Hal points out to me, this criterion is only valid in case the (un)augmented form is much more common and therefore one can ask if the numbers alone for ἐπέφνομεν (478; 8/5, but see also § 3.5)[11] and ἔπεφνεν (488; 8/5, but see also § 3.2) suffice to state that the augmented form is preferred;

(8) when the Homeric Greek data is insufficient or inconclusive, I take the post-Homeric epic works into account as well; this determines the augment in the following forms: ἔστενε (16; in Homer there are no metrically secure instances, but in post-Homeric epic Greek, there

5. Cf. W. Barrett (1964, p. 361-362) and I. Taida (2007; 2010).
6. Cf. I. Taida (2007, p. 7-8), F. De Decker (2017, p. 82-83 and 92-93).
7. Cf. F. De Decker (2016a, p. 273-274).
8. Cf. F. De Decker (2016a, p. 273-274).
9. F. De Decker (2017, p. 158-159).
10. F. De Decker (2016a, p. 273).
11. F. De Decker (2016a, p. 271).

are 35 augmented forms and no unaugmented ones), ἐκίχανον (150; 3/0 in Homer and 4/1 in post-Homeric epic Greek);

(9) if still no decision can be reached, the form cannot be determined and is omitted from the analysis. Contrary to Barrett and Taida, who argued that in such cases a unanimous reading of the codices should be respected and adopted *faute de mieux* [12] (in case of different readings no decision is possible), I will not include those forms, because I prefer some internal support for the forms.

(10) In case of compound forms: the number of metrically secure forms of the simplex decide on the compound form, unless one of the previous criteria (especially on the type of form or passage) takes preference. As such, the following compound forms have an augment of type B: προσέειπε (36, 81, 168, 248, 412; 135/64), προσέειπεν (64, 119, 340), ἐπέτρεψεν (116; 4/2 in Homer, 5/3 in post-Homeric epic), διέσσυτο (194; 7/1), ἀπετράπετ' (200; 10/2), μετέειπε (219, 241; 135/64), μετέειπεν (233), παρέδραμεν (350; 2/0), ἐπεβήσετο (529; 8/2), κατέβησαν (541; 8/5, moreover, the unaugmented βῆσαν is only attested at the beginning of the verse and after the bucolic caesura). All the other compound verb forms have an insecure augment (type C): ἀνεστενάχιζ' (9; no simplex instances attested), ἐπετράπομεν (59; 0/1), ἀπέπεμπεν (72; 5/27), ἐπέτρεπε (79; 0/5), διεφαίνετο (199; 6/24), ἐπεμαίετο (401, no simplex forms attested), κατέδησαν (567; 7/11), ἀπενίζοντο (572; no simplex forms attested) [13], ἀνέψυχθεν (573; no simplex forms attested). In spite of the simplex figures, we can consider the following forms to be secure as well: the unaugmented ἔνδυνε (21, 131; 9/8), because the augmented ἐνέδυνε is never attested (in spite of it being metrically more convenient with its two short syllables instead of a single syllable long by position length; cf. *infra* and *supra*); ἐπιδραμέτην (354), because dual forms are much more likely to be unaugmented than augmented [14] (J. La Roche printed ἐπεδραμέτην, because the compound forms never lacked the augment elsewhere [15]); κατένευσε (393), because

12. W. Barrett (1964, p. 362), I. Taida (2010, p. 257).

13. Codices A and W have the unaugmented ἀπονίζοντο (M. West 1998, p. 311).

14. C. Grashof (1852, p. 29), J. La Roche (1870a, p. xv; 1882, p. 19, but see following note), A. Platt (1891, p. 213-214), E. Schwyzer (1939, p. 651), L. Bottin (1969, p. 94, with reference to E. Schwyzer), H. Blumenthal (1974, p. 75), P.-A. Mumm (2004, p. 148), F. De Decker (2015a, p. 54; 2015b, p. 247). Already F. von Thiersch (1826, p. 338) alluded to the unaugmented nature of compounded dual forms.

15. Cf. J. La Roche (1870c, p. 62 and 142-143; 1871, p. 73).

there is a form καννεύσας attested [16], so if the poet wanted to use an unaugmented form, he could have written κάννευσε; ἀνέσχεθε (461), because the unaugmented ἄνσχεθε could also have been used and κατεδύσετο (517), because the unaugmented δύσετο is only used in verse-initial position or after the bucolic caesura and never in the middle of the verse;

(11) The last problem concerns those verb forms that start either with a syllable that is long by position or with a diphthong. The rule in Greek grammar is that verbs starting with a short vowel form their augment by lengthening the vowel. One could argue that verbs starting by a vowel could have added an additional augment, as was the case in ἔην besides ἦν, but when no "augmented" forms are attested, I prefer to catalogue these forms as insecure: since there is no *ἔηστο attested besides ἧστο, I consider the latter to be insecure rather than unaugmented. The same applies to forms of the type ἱλάσκοντο. Verbs starting with a long vowel α are insecure too, because the metre does not allow to distinguish between the "unaugmented" long α and the augmented η. This is especially the case for the forms of ἀΐσσω with its long initial syllable. As a consequence, the following forms are insecure as well: εὗδον (2, 152, 471), εὗρ' (34), εὗρεν (74), εὗδ' (155), ἔστρωτο (155), προσηύδα (163, 191), εὗρον (181), εἵατο (182), ηὔδα (377, 461), εὗδε (474), ἐπῴχετο (487), ἕστασαν (520, 569), ἄϊε (532), εἴρητο (540). One could argue that forms such as the unaugmented iterative ὀτρύνεσκον are securely unaugmented, because iteratives are never augmented, but as they are always found in the first half of a foot, the absence is not secure. The same applies to the verb αὐδάω: it has an unaugmented iterative form αὐδήσασκε and an unaugmented dual form προσαυδήτην (both being elements favouring the absence of the augment), next to the augmented speech introductions ηὔδα and προσηύδα [17], but as the forms cannot be determined with certainty, I have to leave them out of the discussion.

When the criteria mentioned above can be used to ascertain the status of a form, this form is catalogued as type B; if not, it is of type C. There are however a number of more complicated cases where other elements play a role as well, which I discuss below.

ὣς ἔφατ', ἔδδεισεν δὲ περὶ ξανθῷ Μενελάῳ (240)

So he spoke and he feared for blond Menelaos.

---

16. *Odyssey*, 15, 464.

17. For an analysis of these speech introductions, see F. DE DECKER (2015a, p. 54, 61, 63; 2015b, p. 257-261).

As I have argued elsewhere [18], the augmented ἔδδεισεν has preference, because the unaugmented form is only attested at the beginning of the verse or after the bucolic caesura and there are no certain instances of the unaugmented δεῖσεν with an anlaut *dw*-, whereas all secure augmented forms are always scanned -*dd*- or -*dw*-.

Τυδεΐδῃ μὲν δῶκε μενεπτόλεμος Θρασυμήδης (255)

Thrasymedes with his mind set on battle gave it to the son of Tydeus.

This is a very problematic instance, because all codices have the unaugmented δῶκε, but this form violates Giseke - Meyer's and Gerhard - Hilberg's Laws. Bekker suggested to read ἔδωκε [19], but this does not solve the problem. The only reason to accept the transmitted δῶκε is that the augmented ἔδωκε in Homer almost exclusively occurs at the end of the verse.

Σκάνδειαν δ' ἄρα δῶκε Κυθηρίῳ Ἀμφιδάμαντι (268)

He gave Skandeia to Amphidamas from Kythera.

This instance is very similar to the previous one: as violations of Nikanor's Bridge are more common than that of Giseke - Meyer (in the 7483 verses of *Iliad* 1, 2 [v. 1-483], 3-9, 11, 16, 22 and 24, there are 466 instances on 7483 that have word end at 2b with a word starting in the first foot, whereas only 217 end at 2c when the word starts in the first foot), one would expect the augmented ἔδωκε (as printed by Bekker) [20], but all codices have the unaugmented δῶκε. The only reason to accept the unaugmented δῶκε is the fact that the augmented ἔδωκε is almost exclusively found in Homer at the end of the verse.

οὐδὲ μὲν οὐδὲ Τρῶας ἀγήνορας εἴασεν Ἕκτωρ (299)

Hektor did not let the brave Trojans (sleep).

At first sight the form εἴασεν has a metrically secure augment, but the verb ἐάω has also forms with anlaut εἰ- in non-past tenses, with the εἰ- being the result of metrical lengthening. When εἴ- occurs under the ictus, its length is secure, but when it appears in the second half foot, it can very often conceal older uncontracted forms that underwent metrical lengthening, after the contraction occurred: when the imperfect εἴων appears in the second half foot, it can contain an older and uncontracted ἐάον, but under the ictus this is not possible. The same applies to the apparent augmented iteratives εἴασκον: all these forms possibly reflect an older ἐάασκον [21]. As the length

18. Cf. F. De Decker (2017, p. 79-80).
19. Cf. I. Bekker (1858, p. 156).
20. Cf. I. Bekker (1858, p. 156).
21. Cf. C. Grashof (1852, p. 14), A. Nauck (1877, p. 133), R. Kühner and F. Blass (1892, p. 406). W. Veitch (1873, p. 208) consider the forms εἴασχ' / εἴασκ to

of εἴασεν is secure here, I would consider εἴασεν to be a type B augment (not type A, as I cannot rule out metrical lengthening entirely).

> ἔλπετο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀποστρέψοντας ἑταίρους (355)
>
> For he hoped in his heart that his friends from the Trojans were coming to turn him back.

In this instance one could argue that the form ἔλπετο is insecure, because the initial ε appears under the ictus and can thus be long by position (cf. *infra*), but as the augmented ἐέλπετο is also attested and since ἔλπετο is followed by a clitic, it is more likely that this form is an original unaugmented form (type B).

> ποικίλου ἐκ δίφροιο νοήσατο χερσὶν ἑλέσθαι (501)
>
> He thought to grasp it with his hands from the nicely-wrought chariot.

There are no metrically secure instances of the middle aorist forms of νοέω, but what argues in favour of the transmitted form νοήσατο is the fact that tetrasyllabic verb forms generally tend to be unaugmented [22], that the genitive in -οιο is more common than that in -ου and that the form νοήσατο (and not ἐνοήσατο) is quoted in the lexica and commentaries (such as Eustathios). Moreover, Apollonios of Rhodes, *Argonautika*, IV, 1409, has an unaugmented νώσατο (the contracted version of νοήσατο).

> τόξῳ· τοὶ δ' ἐπέτοντο θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν (514)
>
> with the bow. They jumped towards the fast ships of the Akhaians.

In this case the avoidance of word end at 2b is not applicable, since τοὶ δ' could be interpreted as being proclitic to the next word. There are 2 metrically secure augmented and 1 unaugmented form in early Greek epic (I assume here that the language of the *Shield of Herakles* is early epic Greek) and 1 metrically secure augment in post-Homeric epic Greek. Unfortu-

---

be from εἰάω, a metrically lengthened epic from, see also P. CHANTRAINE (1968, p. 308-309). D. MONRO (1891, p. 61) only states that εἰ- was the augment of ἐάω, but did not discuss the iterative forms. The most thorough treatment of this verb is offered by A. NUSSBAUM (1998, p. 1-84, and especially p. 70-72 for the iterative forms). J. POKORNY (1959, p. 915) and Hj. FRISK (1960, p. 434) discuss the etymology, but are silent on the augment. P. CHANTRAINE (1948, p. 319, 323) and E. SCHWYZER (1939, p. 682, 752) discuss the forms, but not the augment or the (supposed) metrical lengthening, whereas M. KÜMMEL (2001, p. 254) refers to A. NUSSBAUM (1998) for the Greek forms. Surprisingly enough, the verb is not discussed in W. WYATT (1969), the standard work on metrical lengthening, nor is the metrical lengthening mentioned in P. CHANTRAINE *et al.* (2009, p. 248).

22. In the *Iliad* there are 21 (17A) augmented and 214 (177A) unaugmented tetrasyllabic verb forms, in the *Odyssey* there can be found 14 (12A) augmented and 149 (128A) unaugmented tetrasyllabic verb forms, and in *Iliad* 10 we find 9 (8A) unaugmented tetrasyllabic forms but no augmented forms.

nately, the small numbers make it impossible to judge the form and hence ἐπέτοντο is of type C.

οὐδ' ἀλαοσκοπιὴν εἶχ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων (515)

Apollon did not have a blind sight.

In this instance the unaugmented form ἔχεν would have been possible as well and the elided form εἶχ' is only attested once elsewhere (Hesiod, *WD*, 89), whereas ἔχεν is attested 30 times and metrically secure 23 times. The reason why I would preserve the reading here and consider it secure, is that it would be difficult to see how the augmented εἶχ' would have ousted the unaugmented ἔχεν, as the latter was much more common.

4. The augment: facts and figures

The criteria described above yield the following data [23]:

Iliad 10	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
Book 10						
Aorist	56	90	75	80	43	53
Imperfect	34	52	44	47	44	53
Pluperfect	*1*	*1*	*10*	*10*		
Total	91	144	129	137	41	51
Speeches						
Aorist	17	25	15	15	53	63
Imperfect	*1*	*2*	*2*	*2*		
Pluperfect	*1*	*1*	*0*	*0*		
Total	19	28	17	17	53	62
Narrative						
Aorist	36	51	55	61	40	46
Imperfect	16	32	40	43	29	43
Pluperfect	*0*	*0*	*10*	*10*		
Total	52	84	105	114	33	42
Speech introductions						
Aorist	*2*	*14*	*5*	*5*		
Imperfect	*17*	*18*	*2*	*2*		
Pluperfect	0	0	0	0		
Total	19	32	7	7	73	82

23. When scarcity of data (less than 25 instances) prevented me from making a judgement, I italicised the figures and did not calculate an average.

Based on the data of A and B forms, I will analyse the presence and absence of the augment in *Iliad* 10 by scrutinising possible syntactic, semantic and pragmatic explanations. I start with the syntactic level, where I subsequently investigate the clitic and the reduction rule.

5. The syntax of the augment in *Iliad* 10

5.1. *Drewitt (- Beck)'s clitic rule* [24]

In early epic Greek the augment is very often (but not always) "missing", when the verb form is followed by a "2nd position clitic" [25]. A verb form remains generally unaugmented, when it is followed by a 2nd position clitic or postpositive. This was first noted by J. Drewitt and expanded to all "Wackernagel-clitics" by W. Beck and I therefore decided to call it "Drewitt - Beck's clitic rule" [26]. I interpret this as a syntactic phenomenon, because it is closely related to Wackernagel's Law [27], which states that clitics appear in the 2nd position in the sentence [28]. The reason for the absence of the augment is that in a sequence γνῶ δὲ … the verb is the first accented word of the sentence or colon, and the particle is thus linked to it; if the form were augmented, i.e. ἔγνω δὲ …, we would have a sequence *(h_1)é-ĝneh$_3$-de* in which the enclitic verb form would precede the enclitic particle, but this is a violation of the clitic chain rules: in a sequence of enclitic or postpositive words, the connective particles come first, then the other particles, while the pronouns and the verb forms are only put at the end of the chain [29] (even if one does not assume that the verb in PIE was enclitic,

24. Cf. J. Drewitt (1912b, p. 104; 1913, p. 350) and W. Beck (1919). W. Beck specifically linked this phenomenon and the placement of the "Wackernagel clitics". See also B. Marzullo (1952, p. 415), L. Bottin (1969, p. 99-102), H. Rosén (1973, p. 316-320), E. Bakker (1999, p. 53-54), Ch. de Lamberterie (2007, p. 53), J.-L. García-Ramón (2012, B.2.3), F. De Decker (2015a, p. 56; 2015b, p. 249-250, 312; 2016a, p. 56-58; 2017, p. 128-129; 2019a, p. 78-79, forthcoming b, § 8.1), I. Hajnal (2016a, p. 13; 2016b, p. 446-447), S. Rodeghiero (2017, p. 634).

25. By this I mean an enclitic or a word that cannot be put at the beginning of a sentence. These are sometimes called "Wackernagel clitics" too.

26. This was first noticed by J. Drewitt (1912b, p. 104, 1913, p. 350) and was expanded by W. Beck (1919). The rule is therefore best called "Drewitt - Beck's Rule". Beck specifically linked this phenomenon and the placement of the "Wackernagel clitics". See also B. Marzullo (1952, p. 415), L. Bottin (1969, p. 99-102), H. Rosén (1973, p. 316-320), E. Bakker (1999, p. 53-54), Ch. De Lamberterie (2007, p. 53), J.-L. García-Ramón (2012, B.2.3), F. De Decker (2015a, p. 56; 2015b, p. 249-250, 312; 2016, p. 56-58; 2017, p. 128-129), I. Hajnal (2016a, p. 13; 2016b, p. 446-447).

27. Cf. J. Wackernagel (1892).

28. For this explanation, see F. De Decker (2016a, p. 56-58; 2016b, p. 285-286; forthcoming b, § 8.1). See already W. Beck (1919).

29. This had been noticed already by D. Monro (1891, p. 335-338), before J. Wackernagel posited his famous Law. For the clitic chain see J. Wackernagel

the sequence augmented verb form followed by a clitic would still violate Wackernagel's Law, because in that case, the Wackernagel clitic would only appear in the 3rd position, viz. *(h_1)*é-ĝnéh*$_3$*-de*). The overall data of epic Greek show the following:

Iliad	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	676	694	107	124	86	85
Speech	53	54	12	14	82	79
Narrative	595	612	90	105	87	85
Speech introductions	28	28	5	5	85	85

Odyssey	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	443	452	114	138	80	77
Speech	60	63	21	28	74	69
Narrative	301	305	64	72	82	81
Apologoi [30]	56	58	25	34	69	63
Menelaos's speech [31]	6	6	2	2	75	75
Speech introductions	20	20	2	2	91	91

(1892, p. 336), B. DELBRÜCK (1900, p. 51-53, with reference to D. Monro), K. BRUGMANN (1904, p. 682-683), Th. KRISCH (1990, p. 73-74), C. J. RUIJGH (1990), J. WILLS (1993), C. WATKINS (1998, p. 70).

30. The *Apologoi* refer to Books 9-12 in which Odysseus explains to the Phaiakians how his men died due to their own stupidity and how he tried to save them in vain. Because he tries to justify his actions, these books are called *Apologoi*. In those books, there are also "genuine" speeches, e.g. when Odysseus speaks to his men or to the gods.

31. In Book 4, Menelaos was asked why he did not act and avenge the death of his brother Agamemnon. In a very long speech, he tried to defend himself and explain why he could not have done anything to prevent the murder from happening. I consider this to be a special case as well.

Theogony	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	33	34	8	10	80	77

Works and Days	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	*6*	*7*	*0*	*0*		

HH 2	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	22	26	3	3	88	90

HH 3	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	27	27	2	2	97	97

HH 4	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	*12*	*12*	*4*	*4*		

HH 5	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	*9*	*9*	*3*	*3*		

When we apply this to *Iliad* 10, we obtain the following data:

Iliad 10	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Narrative	22	23	8	9	73	72
Speech	*0*	*0*	*1*	*1*		
Speech introduction	*2*	*2*	*3*	*4*		
Total	24	25	12	14	67	64

It is true that *Iliad* 10 only has 579 verses and that one book might not be statistically relevant [32], but it is remarkable that the figures differ significantly from the other epic works (including the *Homeric Hymns*, or at least the ones that have enough data).

5.2. *P. Kiparsky's reduction rule*

The second syntactic observation involves the use of the augment in a sequence of more than one past tense form. P. Kiparsky argued that in PIE in a sequence of marked forms only the first one was marked and the others appeared in the neutral form [33]: in a sequence of past tense forms only the first one was put in the indicative (with augment in Indo-Iranian and Greek) and the others following it in the injunctive, as this form was both tenseless and moodless. He called this phenomenon *conjunction reduction*, although "markedness reduction" might have been a better term. As can be seen by the number of exceptions, the absence of the augment cannot be the result of a simple syntactic rule alone but other factors must have played a role. One therefore wonders whether this phenomenon was a strict rule, or only a tendency, or a rule that was no longer understood as such, or not a rule at all. The problem is that there are a considerable number of exceptions (or passages where at least one form did not undergo the "expected" reduction). The data for epic Greek are:

Iliad	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	2955	3671	1302	2239	69	62
Speech	441	513	328	530	57	49
Narrative	2479	3118	968	1693	72	65
Speech introductions	35	40	6	16	85	71

32. As Toon Van Hal points out to me, the data of Book 10 might be statistically relevant after all. It would be interesting to recreate this test with other non-early-epic works.

33. Cf. P. Kiparsky (1968; 2005). See also I. Hajnal (1990, p. 54-55; 2016a, p. 13; 2016b, p. 447-448), O. Szemerényi (1990, p. 282-284; 1996, p. 265-266), F. Pagniello (2002, p. 8-17), J.-L. García-Ramón (2012, § B.2), S. Luraghi (2014) and F. De Decker (2015a, p. 57-59; 2015b, p. 250-254; 2016a, p. 53 and 58-71, 2016b, p. 286-288; 2017, p. 83-84, 103, 129-134), S. Rodeghiero (2017, p. 634); for a detailed discussion, see F. De Decker (2016a, p. 58-71).

Odyssey	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	2070	2522	1152	1890	64	57
Speech	491	588	434	681	53	46
Narrative	1068	1339	437	778	71	63
Apologoi	442	517	259	398	63	57
Menelaos's speech	30	36	15	22	67	62
Speech introductions	39	42	7	11	85	79

Theogony	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	190	198	110	152	63	57

Works and Days	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	26	29	37	53	41	35

HH 2	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	99	106	52	68	66	61

HH 3	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	81	90	43	60	65	60

HH 4	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	66	74	69	95	49	44

HH 5	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Overall	46	54	25	40	65	57

We clearly see that the number of observations differs from text to text and according to text type (narrative, speech, speech introduction, etc.) and it is therefore obvious that we cannot speak of a rigid rule. When we apply this to *Iliad* 10, we obtain the following data:

Iliad 10	A observed (unaugm.)	A+B observed (unaugm.)	A exceptions (augmented)	A+B exceptions (augmented)	% A observed	% A+B observed
Narrative	71	92	39	61	65	60
Speech	*7*	*10*	*8*	*12*	*47*	*45*
Speech introductions	*1*	*2*	*0*	*0*		
Total	79	104	47	73	63	59

The “reduction data” involving the augment use are much closer to the data of the rest of epic Greek. The conclusion is that the syntactic data on the augment provide a diffuse picture: the clitic data deviate from the other Greek epic works, but the reduction data are what one would expect. In short, the differences between Book 10 and the rest cannot be explained in terms of syntax (alone).

On the other hand, other types of reduction make it very likely that the concept as described by P. Kiparsky was not completely inexistent in Indo-European. It may therefore be better to argue that the reduction was restricted to actions within the same semantic frame (e.g. the process of preparing a feast, the act of speaking, the act of recognising someone, etc.) [34], and that the use of augmented and unaugmented forms side by side was not a random poetic choice, but a relic from the period in which this constraint was still operative. One additional example is the use of the dual: in a series of

34. This was described by A. MEILLET (1913, p. 115-116) for Armenian and expanded to the other languages exhibiting the augment by Ch. DE LAMBERTERIE (2007, p. 39,45).

forms referring to two entities [35], only the first appeared in the dual, whereas the others could appear in the plural, because the idea of duality is already present in the first verb form and therefore there is no need for the subsequent forms to express this idea again [36]. There are some examples of (and exceptions to) this reduction in *Iliad* 10:

τὼ δ’ ἐπεὶ οὖν ὅπλοισιν ἔνι δεινοῖσιν ἐδύτην,
βάν ῥ’ ἰέναι, λιπέτην δὲ κατ’ αὐτόθι πάντας ἀρίστους.
τοῖσι δὲ δεξιὸν ἧκεν ἐρωδιὸν ἐγγὺς ὁδοῖο
Παλλὰς Ἀθηναίη· τοὶ δ’ οὐκ ἴδον ὀφθαλμοῖσι
νύκτα δι’ ὀρφναίην, ἀλλὰ κλάγξαντος ἄκουσαν. (272-276).

When they then had armed themselves with their terrible weapons, they went on their way, left all the best fighters there on the same place. Pallas Athene sent them a favourable bird on their right side. They did not see it, because of the dark night, but they heard it crying.

In this passage the poet describes how Odysseus and Diomedes prepared for battle, left the others in the camp, received a favourable bird omen by Athene, and while they did not see it, were able to hear it. The first verb is put in the dual, ἐδύτην, but of the four verbs following it, three are in the plural (βάν, ἴδον, ἄκουσαν) and only one in the dual (λιπέτην).

χλωρὸς ὑπαὶ δείους: τὼ δ’ ἀσθμαίνοντε κιχήτην
χειρῶν δ’ ἁψάσθην: ὃ δὲ δακρύσας ἔπος ηὔδα (376-377).

[…] green from fear. Breathing heavily they caught him and seized him by the hands. Crying he spoke a word […]

In this instance the poet describes how Odysseus and Diomedes capture Dolon and seize him with their hands. As both verbs are in the dual (κιχήτην and ἁψάσθην), the “number reduction rule” is violated.

---

35. In most cases a dual form refers to two entities, but there are instances in which a dual form was used to refer to more than two elements or persons, see J. La Roche (1893, p. 175-180), D. Monro (1891, p. 162), R. Kühner and B. Gerth (1898, p. 16), E. Schwyzer and A. Debrunner (1950, p. 46-51), P. Chantraine (1953, p. 28-29), A. Vergados (2013, p. 548). R. Kühner, B. Gerth and P. Chantraine ascribed the variation between the two numeri in many instances to metrical reasons. See most recently C. Viti (2011).

36. This analysis goes back to Wilhelm von Humboldt in 1827, quoted in K. Strunk (1975, p. 237). K. Strunk (1975, p. 234-239) provides an analysis of Homeric and Attic (Xenophontic) instances to show that Greek did not need to mark the dual more than once. See K. Strunk (1975, p. 234-239), C. Viti (2011, p. 598-604), M. Fritz (2011, p. 50-51, with reference to P. Kiparsky [1968] and K. Strunk [1975]). See also F. De Decker (2015b, p. 157, 252) for examples in speech introductions, Id. (2016a, p. 288) for instances in *Iliad* 6 and Id. (2017, p. 132-134) for *Iliad* 1. For the co-occurrence of dual and plural forms, see especially J. La Roche (1893, p. 175-180) and also the previous footnote.

αὐτοὶ δ’ ἱδρῶ πολλὸν ἀπενίζοντο θαλάσσῃ
ἐσβάντες κνήμας τε ἰδὲ λόφον ἀμφί τε μηρούς.
αὐτὰρ ἐπεί σφιν κῦμα θαλάσσης ἱδρῶ πολλὸν
νίψεν ἀπὸ χρωτὸς καὶ ἀνέψυχθεν φίλον ἦτορ,
ἔς ῥ’ ἀσαμίνθους βάντες ἐϋξέστας λούσαντο.
τὼ δὲ λοεσσαμένω καὶ ἀλειψαμένω λίπ’ ἐλαίῳ
δείπνῳ ἐφιζανέτην, ἀπὸ δὲ κρητῆρος Ἀθήνῃ
πλείου ἀφυσσόμενοι λεῖβον μελιηδέα οἶνον. (572-579)

They themselves washed the abundant sweat off their shins, neck and thighs by going into the sea. When the waves of the sea had washed away the abundant sweat and their beloved heart had cooled down, they stepped into the well-polished bathtubs and bathed themselves. After they had bathed and anointed them with the fat olive oil, they sat down for dinner, drew wine from a large jar and poured it offering it to Athene.

This last example shows that it cannot even be ruled out that the poet did no longer know the dual, as he seems to use plural and dual forms side by side, beginning with a plural form ἀπενίζοντο and then alternating in both participles (plurals in ἐσβάντες, βάντες, and duals in λοεσσαμένω and ἀλειψαμένω) and finite verbs (plurals in λούσαντο and λεῖβον, and a dual in ἐφιζανέτην). Remarkably, the metre cannot have been the main cause, because in ἀπενίζοντο, ἐφιζανέτην and λεῖβον the plural form cannot be exchanged for a dual or vice versa (and maybe also in βάντες, since βάντε would create a hiatus before the caesura), but in ἐσβάντες, λούσαντο, λοεσσαμένω, ἀλειψαμένω and ἀφυσσόμενοι the plural and dual forms are metrically equivalent.

6. The semantics and pragmatics of the augment in *Iliad* 10

Stating that the semantics and pragmatics of the augment have been amply studied, is an understatement [37]. Early on, K. Koch already noted that the augment was used more frequently in speeches than in narrative, unless the speeches contained narrative elements as well (e.g. Nestor’s speech in *Iliad* 1) [38]. A. Platt and J. Drewitt showed that (1) the augment was used with verbal forms that have general validity, (2) have present reference, (3) can be translated with the English present perfect (e.g. in gnomes and *similia*) [39], and (4) was avoided in genuine past contexts. In his analysis of the augment in Archaic Greek, L. Bottin confirmed the preference for

37. For recent studies (besides E. Bakker [1999; 2002; 2001] and P.-A. Mumm [2004]), see F. De Decker (2015a; 2016a; 2016b; 2017; 2018; 2019a; 2019b; forthcoming a; forthcoming b), R. Allan (2017), S. Rodeghiero (2017), R. Lazzeroni (2017).

38. K. Koch (1868, especially p. 24-32); for Nestor’s speech, see also F. De Decker (2017, p. 96, 136-138).

39. A. Platt (1891); J. Drewitt (1912a; 1912b; 1913).

unaugmented forms in narrative parts, styling this particular usage as “lo stile narrativo”[40]. Later on, L. Basset distinguished between *discours* and *récit*[41]. For Vedic Sanskrit, K. Hoffmann described the use of the unaugmented forms as *erwähnend* and specific to mythical descriptions[42], contrasted them with the indicative forms, which belonged to the *historische Vergangenheit*[43]. Recently, E. Bakker, elaborating on these observations, argued that the augment marked completion of the verbal action and nearness to the speaker (“a deictic suffix that marked the completion of the action near the speaker”)[44]. Along similar lines, P.-A. Mumm described the function of the augment as adding emphasis[45]. The explanations mentioned above can be combined and summarised as follows: by using unaugmented forms (injunctives), the speakers and/or narrators describe and mention what has happened[46], whereas by using augmented forms (the indicatives) they do not only relate it, but also state it as a fact and reaffirm its value[47]. This may explain the presence of the augment in gnomes, *similia* and speech introductions, and its absence in iterative forms[48]. *Iliad* 10 confirms this hypothesis, but we only have one gnomic aorist (224), one simile (7) and one iterative form (490). Elsewhere, I have shown that speech introductions take the augment when they are constructed with an addressee[49], which is confirmed by the data of speech introductions in *Iliad* 10 and the whole of the *Iliad* and *Odyssey*:

---

40. L. Bottin (1969, p. 110-128).

41. L. Basset (1989).

42. K. Hoffmann (1967, p. 198): *Injunktiv-Reihen lassen sich, dem Hauptthema des Ṛg-Veda entsprechend, vor allem bei der Darstellung mythologischer Tatbestände aufzeichnen* [underlining is mine].

43. K. Hoffmann (1967, p. 160-213; for the use of the indicative forms in the actual past, see p. 145-160); see also W. Euler (1995) and P.-A. Mumm (1995).

44. E. Bakker (2001, p. 15; 2005, p. 147).

45. E. Bakker (1999, p. 59; 2001, p. 14-23; 2005, p. 123-124); P.-A. Mumm (2004, especially § 8). See also O. Hackstein (2010, p. 405): “the augment serves as a foregrounding device attaching salience to the proposition”.

46. Cf. K. Hoffmann (1967, p. 104-106 and 266-267): *Zeitstufenlosigkeit und Nicht-Bericht („Erwähnung“) sind demnach der Funktion des Injunktivs eigentümlich* [p. 267].

47. P.-A. Mumm (2004, § 8 and § 10). The use of a less remote past tense to add emphasis to a statement is not a specificity of Indo-European languages and can be found in Amerindian languages as well, see J. Martin (2010).

48. See especially E. Bakker (1999, 2001).

49. Cf. F. De Decker (2015a).

Iliad 10	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
With[50] addressee	16	28	3	3	84	90
Without[51] addressee	*3*	*4*	*3*	*3*		

Iliad	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
With addressee	214	320	71	86	75	79
Without addressee	34	46	65	69	34	40

Odyssey	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
With addressee	190	364	54	61	78	86
Without addressee	35	43	82	86	30	33

Below I give the overall data (speech and narrative) of *Iliad* 10 compared to the *Iliad* and the *Odyssey*, showing that there is only little difference between the "genuine" epic works and the controversial book 10, if any.

Book 10	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
Overall	91	144	129	137	41	51
Speeches	19	28	17	17	53	62
Narrative	52	84	105	114	33	42

50. The augmented speech introductions with an addressee are 36 (B), 42 (A), 60 (A), 64 (B), 81 (B), 86 (A), 102 (A), 119 (B), 128 (A), 140 (A), 143 (A), 168 (B), 219 (B), 233 (B), 241 (B), 248 (B), 277 (B), 302 (B), 318 (A), 340 (B), 382 (A), 390 (A), 412 (B), 423 (A), 426 (A), 446 (A), 508 (A), 554 (A). The unaugmented ones are 81 (A), 328 (A), 476 (A).

51. The augmented speech introductions without addressee are 158 (B), 283 (A), 369 (A), 400 (A) and the unaugmented instances are 158 (A), 532 (A), 543 (A).

Iliad	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
Overall	2211	3394	4015	4425	36	43
Speeches	621	884	655	712	49	55
Narrative	1332	2125	3201	3532	29	38

Odyssey	A augments	A+B augments	A unaugmented	A+B unaugmented	% A augments	% A+B augments
Overall	1981	3044	2939	3262	40	48
Speeches	718	1026	709	807	50	58
Narrative	673	1064	1560	1715	30	38
Apologoi	326	483	476	529	41	48
Menelaos's speech	23	37	37	39	38	49

The figures quoted above show that the traditional distinction between speech and narrative applies to *Iliad* 10 as well, but the mere appearance of a verb in a speech or narrative does not automatically render it (un)augmented (as was the case in the other songs of the *Iliad* and *Odyssey* as well)[52]. It is therefore necessary that we take a closer look at the 41 speeches and 23 narrative passages[53], although most speeches do not have past tense verbs. We would expect that the passages and speeches that describe the entry and the (inter)actions of the main protagonists (Diomedes, Odysseus, Dolon, and to a lesser extent Nestor and Agamemnon) have augmented verb forms to describe these highlights. The data are more diffuse, however. In the first narrative passage (1-35) we find 8 (7A) augmented and 11 (10A) unaugmented verb forms. The passage describes how Agamemnon and Menelaos were uncertain about which actions to take. Agamemnon therefore decided to consult Nestor. We note that in this passage only one augmented verb refers to Menelaos, namely εἵλετο (31). Most augmented forms refer to Agamemnon (ἔστενε, 16; ἐδήσατο, 22; ἑέσσατο, 23; εἵλετο,

52. As can be seen in the analyses of *Iliad* 1 (F. De Decker 2017), *Iliad* 6 (F. De Decker 2016a), and of epic Greek in general (F. De Decker forthcoming a and forthcoming b).

53. The speeches are 37-41, 43-59, 61-63, 65-71, 82-85, 87-101, 103-118, 119-127, 129-130, 141-142, 144-147, 159-161, 164-167, 169-176, 192-193, 204-217, 220-226, 234-239, 242-247, 249-253, 278-282, 285-294, 303-312, 319-327, 329-331, 341-348, 370-371, 378-381, 383-389, 391-399, 401-411, 413-422, 424-425, 427-445, 447-453, 462-464, 477-481, 509-511, 533-539, 544-553, 555-563. The narrative parts are 1-35, 72-80, 131-140, 148-157, 162, 177-190, 194-202, 218, 227-232, 240, 254-277, 295-301, 313-317, 328, 332-329, 349-368, 372-377, 454-461, 465-475, 482-507, 512-532, 540-542, 564-579.

24; and also ἤνασσε, 33) or to the suffering of the Greek (ἤλυθον, 28); the augmented ἐπάλυνεν (7) appears in a simile. This makes it more probable that the emphasis was not put on Menelaos (which is confirmed by Nestor's later statements). Besides the use of the augmented forms, there are also unaugmented forms in contexts where we would expect an augmented form: as φαίνετο (17) describes how Agamemnon decides to consult Nestor, we would expect this form to be augmented, but this is not the case.

No (un)augmented verb forms occur in the speech 37-41. In the next speech (43-59) we find 4 (2A) augmented and 3 (A) unaugmented verb forms. In that speech Agamemnon voices his discontent about Zeus' favouring of the Trojans in general and of Hektor in particular. Of the 5 verbs, 3 are augmented. The unaugmented θῆχ' (46) and μήσατ' (52) can be explained, because the former has already been announced by ἐτράπετο (45) and the latter brings nothing new either (ἔρρεξε, 49, and ἔρεξ', 51, have already described Hektor's *aristeia*). The forms ἰδόμην and ἔκλυον (both 47) both refer to something that Agamemnon has experienced himself and one would therefore assume the forms to be augmented. Why the first one is unaugmented and the second one is augmented, remains unclear. In the two next speeches (61-63, 65-71) there are no (un)augmented forms.

The narrative part following these speeches (72-80) describes Agamemnon's consultation of Nestor. This request for advice constitutes an important moment in this book, but nevertheless the narrative description contains 3 (A) unaugmented forms and only one (B) augmented one.

We have no past tense forms in Nestor's speech (82-85). In his answer to Nestor (87-101), Agamemnon complains that of all mortals Zeus has made him endure the most. Given that this is the most important statement in the conversation, it does not surprise that the verb is augmented (ἐνέηκε, 89). Nestor's response (103-118) contains only one unaugmented verb (ὄφελεν, 117), but this form introduces a wish and is thus not entirely linked to a real verbal action. Nestor voices his discontent about the fact that it should actually be Menelaos, and not Agamemnon, who should be leading the expedition. In his response (119-127) Agamemnon tries to defend Menelaos, but he mostly describes his own actions and initiatives. As his speech refers to his own actions, performed in the recent past, the verb forms used in it are all augmented (3A). In Nestor's answer (129-130) there are no past tense forms.

In the next narrative passage (131-140) the poet relates how Nestor prepares for battle and proceeds to Odysseus' tent. The description of Nestor preparing for battle follows the narrative of a typical scene: in these scenes, the poet describes a warrior gearing for battle, an assembly being summoned, the preparation of a sacrifice and subsequent meal, or a guest

being welcomed [54]. As such, these scenes are often related with augmented verb forms, as was the case in the *Iliad* and *Odyssey*: these events are an integral part of the story and are not only used to "fill the lines", but also to create a connection with the audience, draw it into the story and mark what is important [55]. After the dressing scene, the poet describes Nestor's arrival at Odysseus' tent. Odysseus, noticing that people are approaching, inquires about who they are and why they have come to him. The passage has 4 (3A) augmented and 4 (A) unaugmented forms. Odysseus' reactions (ἤλυθ', 139; ἐκ δ' ἦλθε, 140) are described with augmented forms, as are the verbs in the description of Nestor preparing for battle (ἐδήσατο, 132; εἵλετο, 135), but contrary to other arming scenes, such as *Iliad* 2, 37-47; 3, 330-338; 15, 478-483; 16, 130-139 and 19, 369-374 (all involving εἵλετο as well), there are less augmented forms here. The most problematic form in this series is undoubtedly ἀνέγειρε (138). As the most important action in this description is that Nestor awakens Odysseus, one would expect that verb form to be augmented, yet this is not the case. In the subsequent speeches between Odysseus and Nestor (141-142, 144-147) there are no past tense forms. Nestor succeeds in convincing Odysseus to accompany them and they proceed to Diomedes' tent. The next passage (148-157) describes their journey to Diomedes. It contains 9 (A) unaugmented verb forms and only one (B) augmented form. This is very surprising, given the fact that Odysseus and Diomedes will be the Greek protagonists of the story.

In the interactions between Nestor and Odysseus on the one hand and Diomedes on the other (159-161, 164-167) there are no past tense forms, and in Nestor's response to Diomedes (169-176) there is one augmented form (ἔειπες, 169), which refers to something that Diomedes has just said. After that Diomedes prepares himself and dresses for battle as well. Afterwards the three warriors proceed to the guards of the camp (177-190). The passage has 3 (A) augmented and 6 unaugmented (A) forms: the augmented ones refer to Diomedes' preparations (ἑέσσατο, 177; εἵλετο, 178) and to the arrival of the three at the encampment (ἔμιχθεν, 180). In the next narrative passage (194-202) the poet describes how the leaders of the army meet after darkness has fallen. The augmented verb forms refer to Nestor's continuous walking forward (διέσσυτο, 177), the arrival of Meriones and Nestor's son (two additional warriors who will join the council, ἤϊσαν, 199), how the night has fallen (ἐκάλυψεν, 201) and how the place where they will meet on has been abandoned by Hektor (ἀπετράπετ', 200). The unaugmented verb

54. For analyses of typical scenes, see W. Arend (1933), B. Fenik (1968), E. Visser (1987), S. Reece (1993), C. Bozzone (2016), E. Minchin (2016), and for *Iliad* 10, see G. Danek (1988, p. 205-229).

55. For this analysis, see E. Minchin (2016).

forms relate that the leaders follow Nestor (ἕποντο, 194; κεκλήατο, 195), that Meriones and Nestor's son asked themselves to participate (κάλεον, 197 – the poet wants to emphasise that they joined, not why they decided to do so), and that the two new warriors were speaking among themselves (πίφαυσκον, 202), before Nestor was going to address them. The focus in this passage is on Nestor and less on the other Greek leaders.

In his speech (204-217), Nestor refers to Hektor's murderous *aristeia*, but in spite of the clear link to the present, the verb is unaugmented (δαμάσαντο, 210). In Diomedes' response (220-226), there is one augmented form, the gnomic aorist ἐνόησεν (224).

After hearing Diomedes, many Greek warriors express their willingness to participate in the expedition (227-232): this is reflected by 7 augmented and one unaugmented verb forms, emphasising the unity within the Greek camp. In the speeches following their expressed commitment (234-239, 242-247, 249-253) there are no past tense forms.

In the next passage (254-277), the poet narrates the final preparations by Diomedes and Odysseus, the origins of their weaponry and the divine support they will receive during their expedition. This passage has 4 (A) augmented and 17 (15A) unaugmented verb forms. As expected, the gearing-for-battle scene is described with augmented verb forms (ἐδύτην, 254, 272; ἔθηκε, 257, 261) and the origins of the armour with unaugmented forms (as they lie in a more remote past and are not part of the main storyline), but what remains unexplained is why the verb referring to the divine support of the gods (ἧκεν, 274) does not have an augment [56].

Then both Odysseus and Diomedes pray to Athene. In Odysseus' prayer (278-282) we find no past tense forms, but in Diomedes' one (285-294) there are 4 augmented and 3 unaugmented forms. The forms without augment refer to events in a more remote past and the absence of the augment is expected. Two of the augmented verb forms refer to help provided by Athene to Diomedes' father (ἕσπεο, 285; παρέστης, 290). For these two verbs a link between speaker and addressee can be established and the presence of the augment is therefore not surprising. The form ᾔει (286) refers to Diomedes' father who was a herald in the Greek army, and this could be compared to what Diomedes is about to do at that very moment. As such, the augment in that form is also expected. One augmented verb form (ἤγαγεν, 293), however, remains to be explained: it refers to the sacrificial animal that Diomedes will offer to Athene upon successful completion of

56. It has been argued that ἧκε and its compounds were in fact augmented (A. Platt 1891, p. 218), but the fact that an augmented ἕηκε also exists, makes this less likely, see D. Monro (1891, p. 60) and P. Chantraine (1948, p. 481).

the expedition, but whether this suffices to explain the use of the augment is doubtful.

The next narrative passage relates how Odysseus and Diomedes prepare for battle (3 augmented and one unaugmented verb form) and how Hektor incites the Trojans to remain attentive; as the verbs εἴασεν (299) and κικλήσκετο (300) refer to the same action, only one of them is augmented, whereas ἔσαν (301) is unaugmented, because it belongs to the background description the Trojan army. In Hektor's speech to the Trojans (303-312) there are no (un)augmented verb forms. In response to Hektor's speech, Dolon steps forward and his entry (313-317) is described with 5 augmented verb forms, because he is one of the important characters of the story in Book 10. In Dolon's speech to Hektor (319-327) and in Hektor's answer (329-331) there are no past tense verb forms.

In the next narrative passage, Hektor finishes his speech, Dolon prepares for his expedition and embarks on it. The verbs with an augment are (1) ἀπώμοσε (332), because it refers to the fact that Hektor's oath will not be fulfilled, (2) ἐβάλλετο (333), because it is the first verb in the description of Dolon's battle preparations (in fairness, the use of the augmented imperfect form ἐβάλλετο is extremely rare), (3) ἔμελλεν (336), because the verb foretells that Dolon will never return (this verb form was also used in *Iliad* 16, 46-47 to predict that Patroklos' request for Akhilleus' armour was equal to him asking for his own death) and (4) ἐφράσατο (339), because it highlights that Odysseus has noticed Dolon. The other verbs remain unaugmented. After seeing Dolon, Odysseus addresses Diomedes (341-348), but there are no past tense forms in that speech. In the next narrative passage (349-368), the poet describes the encounter between Diomedes and Odysseus, and Dolon. In this description there are no augmented verb forms referring to Diomedes and Odysseus nor to Athene's support for these Greek heroes, but only the verbs describing Dolon's actions (but not all of them) have an augment (παρέδραμεν, 350; ἀπέην, 351; ἔστη, 354; ἐνώμα, 358; ἔμελλε, 365). Then, Diomedes notices Dolon as well and tells him to stand still (370-371). In Diomedes' speech to Dolon there are no (un)augmented verb forms. The narrative passage following that speech (372-377) relates that Diomedes throws a missile at Dolon, deliberately missing him, that Dolon is struck with fear and that Odysseus and Diomedes succeed in catching him. The augmented verb forms refer to Diomedes' intended miss (ἡμάρτανε, 372), the spear's entry into the earth (and this belongs to the missing by Diomedes, ἐπάγη, 374), Dolon's standing still (ἔστη, 374). Dolon's fear is unexpectedly described with an unaugmented verb form (τάρβησεν, 374 and γίνετ', 375), and equally unexpected is the use of the unaugmented κιχήτην (376) to refer to Dolon's capture.

After being taken captive, Dolon pleads for his life (378-381), but there are no (un)augmented verb forms in that speech. Odysseus responds (382-389) by asking whether he was sent by Hektor or came on his own command. In the first question the augmented form προέηκε (388) is used and in the second one, the unaugmented ἀνῆκε (389) [57]. At first sight, one could argue that this passage is a perfect illustration of the reduction rule, as both verbs have the same pragmatic status, but upon closer inspection one can also state that Odysseus considers the first suggestion to be more likely, and that his assumption would explain "his" use of the augment in the first form, but not in the second. Dolon answers truthfully (391-399) and as he refers to actions in his immediate past and vicinity, all verbs are augmented. Odysseus continues interrogating Dolon (401-411), but the use of the augment surprises: there are no augmented verbs in his speech and while one could explain τέκε (404) as referring to a more remote past and maybe also δαμάσαντο (411) as belonging to the background of the situation (although this is very much present in the Greeks' minds), one cannot easily explain the unaugmented λίπες (406), because this refers to an action and a person that are very much present. In the subsequent interactions (413-422, 424-425) there are no past tense forms. Dolon continues providing information and reveals to Odysseus and Diomedes where he found the horses. The use of the augment in ἔειπον (445) is easily explained, as it refers to the immediate past, but the combination of the unaugmented ἴδον (436) and the augmented ἤλυθ' (440) to refer to the same action in the more remote past, is unexpected. In response to Dolon's request to be spared, Diomedes answers that he is now in their power and that there is no reason for them to spare him, as he could continue to cause sorrows to the Greek, if he stayed alive (447-453). The verb (ἵκεο, 448) refers to the immediate past and is therefore augmented.

In the lines 454-461 Dolon's death is described in graphic terms. There are 4 (A) augmented forms, the speech conclusion of Diomedes' speech (ἦ, 454), Dolon's attempt to plead for his life (ἔμελλε, 454) and the description of how the head is hewn off, while it was still speaking (ἐμίχθη, 457). The fourth augmented verb is ἀνέσχεθε (461) and appears when Odysseus thanks Athene for her help by pointing out the spoils. In Odysseus' actual grateful prayer to the goddess (462-464) there are no past tense forms.

The next passage (465-475) describes how Dolon's spoils are taken away from him and how Odysseus and Diomedes proceed in their search for the horses. There are only two augmented verbs and 4 (3A) unaugmented verbs in this passage: ἐφώνησεν (465) is a speech conclusion, but that alone

57. See the previous note.

cannot account for the augment (although speech conclusions have much more augmented than unaugmented forms) [58] and ἔθηκε (466) is augmented, not because it describes the spoil-taking, but because it refers to the fact that these spoils will act as marking point for Odysseus and Diomedes later on, when they return from battle (526-529).

After finding the horses, Odysseus informs Diomedes that these are the horses about which Dolon had been speaking (477-481). There is one unaugmented form, πίφαυσκε (478), and one augmented one, ἐπέφνομεν (478). Both verbs clearly refer to the recent past, and the only possible difference in augment use is that the latter refers to the speaker and addressee themselves, whereas the former refers to the slain Dolon, who is obviously no longer present. In lines 482-507 the battle between the guardians of the horses and Odysseus and Diomedes is described: there are 7 (4A) augmented and 11 (10 A) unaugmented forms in this passage. The augmented forms refer to the killing of opponents (ἔπεφνεν, 488; ἀπηύρα, 495; ἐπέστη, 496) and to the stealing of the horses (ἤειρεν and ἐξήλαυνεν, 499), both of which are the most important elements in the story. Surprising is the absence of the augment in ἔμπνευσε (482), which describes Athene's inciting of the heroes, she being the main guardian angel of both Greek heroes, and in λύε (498), although it also refers to the stealing of the horses. Equally unexpected are the augments in ἔκειτο (504) and ὥρμαινε (507), especially since μερμήριζε (503) was unaugmented, although it refers to the same action as ὥρμαινε.

In Athene's speech to Diomedes (509-511) there are no (un)augmented verb forms.

In lines 512-532, the battle between Diomedes and Odysseus and the Trojans is related, as is their return to the camp of the Greeks. There are 10 (6A) augmented and 8 (A) unaugmented forms in this passage. Augmented are the verbs that refer to Diomedes' noticing of Athene's support (ξυνέηκε, 512), to the entry into the battle by Diomedes and Odysseus (ἐπεβήσετο, 513; ἐπέτοντο, 514), Apollon's intervention into the battlefield (εἶχ', 515; κατεδύσετο, 517), to the killing of Dolon (ἵκανον and ἔκταν, both 526), to the return of Odysseus and Diomedes (ἔβαν, 525; ἐπεβήσετο, 529) and to Odysseus' approval and satisfaction about what had happened (ἔπλετο, 531). Surprising is the absence of the augment in τίθει (529), because it refers back to the spoils of Dolon, and in πετέσθην (530), because it refers to the return to the Greek camp.

58. In the *Iliad* there are 218 augmented (83A) augmented and 99 (98A) unaugmented speech conclusions, and in the *Odyssey* 207 (87A) augmented and 108 (105A) unaugmented speech conclusions.

When Nestor notices Diomedes and Odysseus approaching the camp, he starts shouting and addresses them. In his speech (533-539) there are no past tense forms. The poet then describes the successful return of the two warriors and joyful welcome they receive in the camp. Nestor immediately notes the horses and inquires about their origin. This speech (544-553) contains 1 (B) augmented and 3 (A) unaugmented verb forms. The low number of augmented forms is surprising given the fact that Nestor refers to something that is clearly close to all of them and happened in the very recent past. The only unaugmented form that can reasonably be explained is πόρεν (546), because it has an undefined subject and refers to a less concrete event, but the other verbs refer to either the addressees (λάβετον, 545) or the speaker (the unaugmented ἴδον and the augmented ἐνόησα, both 550). In his answer (555-563), Odysseus describes what happened and uses 3 (A) augmented verb forms to do so. This is noteworthy, because these verbs refer to the same actions as Nestor described in his speech.

The last passage (564-579) describes how Odysseus shows the horses to the army, how the soldiers rejoice in seeing them, how they welcome back Diomedes and Odysseus, and how they start preparing sacrifices for Athene, the protector of the two heroes. There is only one augmented form, διήλασε (564), in the description, as the verb refers to the horses about which Nestor inquired and Odysseus answered. The other verb forms are unaugmented, because they describe actions that are less important for the story. Contrary to what would be expected, θῆκ' (571) and λεῖβον (579) are also unaugmented, in spite of the fact that the former refers to the display of Dolon's spoils and the latter to the sacrifice in honour of Athene.

7. Conclusion

This paper has shown that the semantic and pragmatic explanations for the augment use in epic Greek are generally speaking also applicable to *Iliad* 10. In so doing, we assume that the dichotomy Dolon vs. Diomedes - Odysseus is the main storyline (with Dolon being more prominent than the two others). We also have to mention some remarkable exceptions, such as the absence of the augment in the descriptions of Nestor and Odysseus going to Diomedes, the divine support by Athene, Dolon's capture and the sacrifice to Athene, and in the speeches by Odysseus interrogating Dolon and Nestor inquiring about the origin of the horses.

After analysing Book 10 and comparing it with the rest of the epic corpus, it is thus safe to state that the augment use in Book 10 does not significantly differ from the rest of the epic corpus (with the exception of the clitic rule). It cannot be denied that there are some notable exceptions in the semantic analysis, but other analyses (such as the ones of *Iliad* 1 and 6, and

of HH 2 and 5) showed that those works also had (several) instances where the use of the (un)augmented form could not easily be explained. The overall distinction between narrative and speeches, the data of the speech introductions and the clitic rule (in spite of the fact that there are much more exceptions in Book 10 than elsewhere) rule out that the augment use was metrically motivated. My conclusion is therefore that at least in the use of the augment no real differences between the *Doloneia* and the rest of the epic corpus can be discerned. This would not be surprising per se, if one assumes that it was an addition originating in the early Greek epic period (this agreement in augment use does not invalidate the divergences between the *Doloneia* and the *Iliad* in the [formulaic] language, as was shown by G. DANEK [1988]). Future research will have to determine the extent to which / if the augment use in other non-Homeric epic works displays (significant) differences from that in "genuine" early epic Greek.

Filip DE DECKER
FWO Vlaanderen & Universiteit Gent
filipdedecker9@gmail.com

Bibliographical references

Online databases:

Thesaurus Linguae Graecae: http://stephanus.tlg.uci.edu/Iris/inst/tsearch.jsp

Chicago Homer: https://homer.library.northwestern.edu/html/application.html

Perseus: http://www.perseus.tufts.edu/hopper/collection?collection=Perseus:collection:Greco-Roman

R. ALLAN (2017): "Tense and Aspect in Greek: Two Historical Developments; Augment and Perfect", in S. RUNGE and C. FRESCH (eds.), *The Greek Verb Revisited*, Bellingham, p. 81-121.

W. AREND (1933): *Die typischen Scenen bei Homer*, Berlin.

E. BAKKER (1999): "Pointing to the Past: Verbal Augment and Temporal Deixis in Homer", in J. KAZAZIS and A. RENGAKOS (eds.), *Euphrosyne. Studies in Ancient Epic and its Legacy in Honor of Dimitris. N. Maronitis*, Stuttgart, p. 50-65.

E. BAKKER (2001): "Similes, Augment and the Language of Immediacy", in J. WATSON (ed.), *Speaking Volumes. Orality & Literacy in the Greek & Roman World*, Leiden, p. 1-23.

E. BAKKER (2002): "Remembering the God's Arrival", *Arethusa* 35, p. 63-81.

E. BAKKER (2005): *Pointing at the Past: from Formula to Performance in Homeric Poetics*, Cambridge (MA).

W. BARRETT (1964): *Euripides Hippolytos. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford.

L. BASSET (1989): "L'augment et la distinction discours/récit dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*", in M. CASEVITZ (ed.), *Études homériques*, Lyon, p. 9-16.

W. BECK (1919): *De augmenti apud Homerum usu*, Giessen.

I. BEKKER (1858): *Carmina Homerica. Volumen prius. Ilias*, Bonn.

I. BEKKER (1863): *Homerische Blätter.* Erster Band. Beilage zu dessen *Carmina Homerica*, Bonn.

I. BEKKER (1872): *Homerische Blätter.* Zweiter Band. Beilage zu dessen *Carmina Homerica*, Bonn.

H. BLUMENTHAL (1974): "Some Homeric Evidence for the History of the Augment", *Indogermanische Forschungen* 79, p. 67-77.

L. BOTTIN (1969): "Studio dell'aumento in Omero", *Studi micenei ed egeo-anatolici* 10, p. 69-145.

C. BOZZONE (2016): "The Mind of the Poet: Cognitive and Linguistic Perspectives", in F. GALLO (ed.), *Omero: Quaestiones Disputatae* (Ambrosiana Graecolatina, 5), Milano, p. 79-105.

K. BRUGMANN (1900): *Griechische Grammatik*, München.

K. BRUGMANN (1904): *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strassburg.

K. BRUGMANN (1916): *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II.3, Strassburg.

P. CHANTRAINE (1948): *Grammaire homérique.* Tome I : *Phonétique et morphologie*, Paris.

P. CHANTRAINE (1953): *Grammaire homérique.* Tome II : *Syntaxe*, Paris.

P. CHANTRAINE (1964): *Morphologie historique du grec*. Deuxième édition revue et augmentée, Paris.

P. CHANTRAINE (1968): *Dictionnaire étymologique de la langue grecque.* Tome I : A – K, Paris.

P. CHANTRAINE, O. MASSON, J. PERPILLOU and J. TAILLARDAT (2009): *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. *Achevé par Olivier Masson, Jean-Pierre Perpillou et Jean Taillardat. Avec, en supplément, les* Cahiers d'étymologie grecque (1-10), *par Alain Blanc, Charles de Lamberterie et Jean-Louis Perpillou*, Paris.

J. CLACKSON (2007): *Indo-European Linguistics: An Introduction*, Cambridge.

G. DANEK (1988): *Studien zur Dolonie*, Wien.

F. DE DECKER (2015a): "The Augment in Homer, with Special Attention to Speech Introductions and Conclusions", in F. DE DECKER *et al.* (eds.), *JournaLIPP 4. Proceedings of the 21st LIPP Symposium*, p. 53-71. Online publication: https://lipp.ub.lmu.de/index.php/lipp/article/view/4841/2723

F. DE DECKER (2015b): *A Morphosyntactic Analysis of Speech Introductions and Conclusions in Homer*, PhD Thesis LMU München. Online publication: https://edoc.ub.uni-muenchen.de/17995/

F. DE DECKER (2016a): "The Augment Use in *Iliad* 6: an Evidential Marker?", *Les Études classiques* 84, p. 259-317.

F. DE DECKER (2016b): "A Contrastive Analysis of the Homeric and Hesiodic Augment, with Special Focus on Hesiod", *International Journal of Diachronic Linguistics and Linguistic Reconstruction* 13, p. 33-128.

F. DE DECKER (2017): "Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν: an Analysis of the Augment Use in *Iliad* 1", *Journal of Indo-European Studies* 45, p. 58-171.

F. DE DECKER (2018): "The Use and Absence of the Augment in the Forms ἔδωκ(ε)(ν) and δῶκ(ε)(ν) in the *Odyssey*, with a Brief Discussion of the Origin of the Augment", *Listy filologické* 141, p. 7-44.

F. DE DECKER (2019a): "The Augment Use in the *Homeric Hymn to Demeter* (HH 2)", *Glotta* 85, p. 46-100.

F. DE DECKER (2019b): "The Augment Use of Greek ἔειπον / εἶπον in Epic Greek: an Evidential Marker?", *Symbolae Osloenses* 92, p. 2-56.

F. DE DECKER (forthcoming a): "The Semantics and Pragmatics of the Augment in Epic Greek", in *Proceedings of the International Congress of Ancient Greek Linguistics.*

F. DE DECKER (forthcoming b): "A Morphosyntactic Analysis of the Augment in Epic Greek", in *Proceedings of the Arbeitstagung of the Indogermanische Gesellschaft.*

B. DELBRÜCK (1900): *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, III, Strassburg.

J. DREWITT (1912a): "The Augment in Homer", *Classical Quarterly* 6, p. 44-59.

J. Drewitt (1912b): "The Augment in Homer (continued)", *Classical Quarterly* 6, p. 104-120.

J. Drewitt (1913): "A Note on the Augment", *Classical Philology* 8, p. 349-353.

W. Euler (1995): "Der Injunktiv, die archaischste Verbalkategorie im Indogermanischen", in W. Smoczyński (ed.), *Kuryłowicz Memorial Volume*, Part 1, Cracow, p. 137-142.

B. Fenik (1968): *Typical Battle Scenes in the Iliad: Studies in the Narrative Techniques of Homeric Battle Description*, Wiesbaden.

H. Fraenkel (1960): "Der homerische und der kallimachische Hexameter", in H. Fraenkel, *Wege und Formen frühgriechischen Denkens. Literarische und philosophiegeschichtliche Studien*. Herausgegeben von Franz Tietze, Zweite, erweiterte Auflage, München, p. 100-156.

Hj. Frisk (1960): *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Band I: A-Ko, Heidelberg.

M. Fritz (2011): *Der Dual im Indogermanischen*, Heidelberg.

J.-L. García-Ramón (2012): "TAM, Augment and Evidentiality in Indo-European". Handout from the Workshop *Grammatische und lexikalische Strukturen im Wandel* Held in Cologne, March 21st-23rd 2012.

G. Giannakis (ed.) (2014): *The Encyclopaedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden.

C. Grashof (1852): *Abhandlung zur Kritik des homerischen Textes in Bezug auf die Abwerfung des Augments*, Düsseldorf.

O. Hackstein (2010): "The Greek of Epic", in E. Bakker (ed.), *A Companion to the Ancient Greek Language*, Malden, p. 401-423.

I. Hajnal (1990): "Die mykenische Verbalform *e-e-to*", *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* 51, p. 21-75.

I. Hajnal (2016a): "Induktive versus abduktive Rekonstruktion: das Beispiel des griechischen Augments". Handout from the Workshop in Honour of Michael Job, Held on March 2, 2016 in Göttingen.

I. Hajnal (2016b): "Induktive versus abduktive Rekonstruktion: das Beispiel des griechischen Augments", *Indogermanische Forschungen* 121, p. 435-453.

K. Hoffmann (1967): *Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg.

R. Janko (1982): *Homer, Hesiod and the Hymns: Diachronic Development in Epic Diction*, Cambridge.

R. Janko (1992): *The Iliad: A Commentary.* Volume 4: *Books 13-16*, Cambridge.

M. Janse (2003): "The Metrical Schemas of the Hexameter", *Mnemosyne* NS 56, p. 343-348.

M. Janse (2014): *Inleiding tot de Homerische taal en metriek*, Gent.

P. Kiparsky (1968): "Tense and Mood in Indo-European Syntax", *Foundations of Language* 4, p. 30-57.

P. Kiparsky (2005): "The Vedic Injunctive: Historical and Synchronic Implications", in *The Yearbook of South Asian Languages and Linguistics,* 2005 [accessed online: http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/injunctive.article.pdf].

K. Koch (1868): *De augmento apud Homerum omisso*, Braunschweig.

D. Korzeniewski (1968): *Griechische Metrik*, Darmstadt.

Th. KRISCH (1990): “Das Wackernagelsche Gesetz aus heutiger Sicht”, in H. RIX and H. EICHNER (eds.), 1990, p. 64-81.

R. KÜHNER and F. BLASS (1892): *Griechische Grammatik. Formenlehre*. Zweiter Band, Hannover.

R. KÜHNER and B. GERTH (1898): *Griechische Grammatik. Satzlehre.* Erster Band, Hannover.

M. KÜMMEL (2001): “*h_1u̯eh$_2$* ‘verlassen, aufgeben; ablassen, aufhören’”, in LIV², p. 254

Ch. DE LAMBERTERIE (2007): “L’augment dans le texte arménien de l’Évangile”, *Revue des Études arméniennes* 30, p. 31-57.

J. LA ROCHE (1869): *Homerische Untersuchungen*, Leipzig.

J. LA ROCHE (1870a): *Homer für den Schulgebrauch erklärt. Gesang I-IV*, Berlin.

J. LA ROCHE (1870b): *Homer für den Schulgebrauch erklärt. Gesang V-VIII*, Berlin.

J. LA ROCHE (1870c): *Homer für den Schulgebrauch erklärt. Gesang IX-XII*, Berlin.

J. LA ROCHE (1871): *Homer für den Schulgebrauch erklärt. Gesang XXI-XXIV*, Berlin.

J. LA ROCHE (1882): *Das Augment des griechischen Verbum*, Linz.

J. LA ROCHE (1893): *Homerische Untersuchungen*. Zweiter Theil, Leipzig.

J. LATACZ (ed.) (2000): *Homer Gesamtkommentar. Prolegomena*, Berlin.

R. LAZZERONI (1977): “Fra glottogonia e storia: ingiuntivo, aumento e lingua poetica indoeuropeo”, *Studi e saggi linguistici* 17, p. 1-30.

R. LAZZERONI (2017): “Divagazioni sull’aumento in Omero”, in G. MAROTTA and F. STRIK LIEVERS (eds.), *Strutture linguistiche e dati empirici in diacronia e sincronia*, Pisa, p. 33-56.

LIV² = H. RIX *et al.* (eds.) (2001): *Lexikon der indogermanischen Verben*, Wiesbaden.

LSJ = H. LIDDELL, R. SCOTT, H. JONES and R. MCKENZIE (1996): *Greek-English Lexicon*, with a Revised Supplement, Oxford.

A. LUDWICH (1892): *Homeri Carmina recensuit et selecta lectionis varietate instruxit Arthurus Ludwich. Pars prima. Homeri Ilias. Volumen prius*, Leipzig.

S. LURAGHI (2014): “Conjunction Reduction”, in G. GIANNAKIS (ed.), 2014, p. 362-363.

B. MARZULLO (1952): *Il problema omerico*, Firenze.

A. MEILLET (1913): *Altarmenisches Elementarbuch*, Heidelberg.

E. MINCHIN (2016): “Repetition in Homeric Epic: Cognitive and Linguistic Perspectives”, in M. ANTOVIĆ and C. PAGÁN CÁNOVAS (eds.), *Oral Poetics and Cognitive Science*, Berlin, p. 12-29.

D. MONRO (1884): *Homer. Iliad Books I-XII*, Oxford.

D. MONRO (1891): *A Grammar of the Homeric Dialect*, Oxford.

D. MONRO and T. ALLEN (1908): *Homeri Opera: Iliadis libros I-XII continens*, Oxford.

P.-A. MUMM (1995): “Verbale Definitheit und der vedische Injunktiv”, in H. HETTRICH and W. HOCK (eds.), *Verba et Structurae. Festschrift für Klaus Strunk*, Innsbruck, p. 169-193.

P.-A. MUMM (2004): “Zur Funktion des homerischen Augments”, in Th. KRISCH (ed.), *Analecta homini universali dicata. Festschrift für Oswald Panagl*, Stuttgart, p. 148-158.

A. MURRAY and W. WYATT (1999): *Homer Iliad*. Books 1-12, Cambridge (MA).

A. NAUCK (1877): *Homeri Ilias cum potiore lectionis varietate edidit Augustus Nauck. Pars prior*, Berlin.

A. NUSSBAUM (1998): *Two Studies in Greek and Homeric Linguistics*, Göttingen.

S. OSWALD (2014): “Metrical Laws”, in G. GIANNAKIS (ed.) (2014), p. 419-423.

F. PAGNIELLO (2002): *The Augment in Homer*, PhD Thesis, University of Georgia (Atlanta).

F. PAGNIELLO (2007): “The Past-Iterative and the Augment in Homer”, *Indogermanische Forschungen* 112, p. 105-123.

A. PLATT (1891): “The Augment in Homer”, *The Journal of Philology* 19, p. 211-237.

J. POKORNY (1959): *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Bern.

H. RIX (1992): *Historische Grammatik des Griechischen. Laut- und Formenlehre*, 2., korrigierte Auflage. Darmstadt. 2. erweiterte und verbesserte Auflage.

H. RIX and H. EICHNER (1990) (eds.): *Sprachwissenschaft und Philologie. Jakob Wackernagel und die Indogermanistik heute*, Wiesbaden.

S. REECE (1993): *The Stranger's Welcome: Oral Theory and the Aesthetics of the Homeric Hospitality Scene*, Ann Arbor.

S. RODEGHIERO (2017): “L'aumento in Omero tra narrazione e sintassi”, in F. LOGOZZO and P. POCCETTI (eds.), *Ancient Greek Linguistics. New Approaches, Insights, Perspectives*, Berlin, p. 625-640.

H. ROSÉN (1973): “Satzbau und augmentloses Tempus in Homerischen Tatsachenbericht”, *Folia Linguistica* 6, p. 315-330.

C. J. RUIJGH (1971): *Autour de “τε épique”*, Amsterdam.

C. J. RUIJGH (1990): “La place des enclitiques dans l'ordre des mots chez Homère d'après la loi de Wackernagel”, in H. RIX and H. EICHNER (eds.) (1990), p. 213-233.

E. SCHWYZER (1939): *Griechische Grammatik auf der Grundlage Karl Brugmanns Griechischer Grammatik*. Band 1: *Allgemeiner Teil, Lautlehre, Wortbildung, Flexion*, München.

E. SCHWYZER and A. DEBRUNNER (1950): *Griechische Grammatik*. Band II: *Syntax*, München.

C. J. SICKING (1993): *Griechische Verslehre*, München.

B. SNELL (1982): *Griechische Metrik*, Göttingen.

K. STRUNK (1975): “Zum Verhältnis von Wort und Satz in der Syntax des Lateinischen und Griechischen”, *Gymnasium* 82, p. 225-239.

O. SZEMERÉNYI (1990): *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*. 4. erweiterte Ausgabe, Darmstadt.

O. SZEMERÉNYI (1996): *Introduction to Indo-European Linguistics*, Oxford.

I. TAIDA (2004): “Elision and Augment in the Homeric Hymn to Aphrodite”, *Research Journal of Graduate Students of Letters* (Hokkaido University) 4, p. 95-103.

I. TAIDA (2007): "Elision and Augment in the *Homeric Hymn to Demeter*", *Exemplaria Classica* 11, p. 3-12.

I. TAIDA (2010): "Augment in the *Homeric Hymn to Hermes*", *Hermes* 138, p. 250-258.

H. VAN THIEL (1996): *Homeri Ilias*, Hildesheim.

H. VAN THIEL (2011): *Homeri Ilias.* Second edition, Hildesheim.

F. VON THIERSCH (1826): *Griechische Grammatik, vorzüglich des homerischen Dialektes*, Leipzig.

W. VEITCH (1873): *Greek Verbs. Defective and Irregular*, Oxford.

A. VERGADOS (2013): *The Homeric Hymn to Hermes: Introduction, Text and Commentary*, Berlin.

E. VISSER (1987): *Homerische Versifikationstechnik. Versuch einer Rekonstruktion*, Stuttgart.

C. VITI (2011): "The Use of the Dual Number in Homer", in Th. KRISCH and Th. LINDNER (eds.), *Indogermanistik und Linguistik im Dialog: Akten der XIII. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 21. bis 27. September 2008 in Salzburg*, Wiesbaden, p. 595-604.

J. WACKERNAGEL (1892): "Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung", *Indogermanische Forschungen* 1, p. 333-436 [= J. WACKERNAGEL (1953), p. 1-104].

J. WACKERNAGEL (1906): "Wortumfang und Wortform", *Göttinger Gelehrte Nachrichten*, p. 147-184 [= J. WACKERNAGEL (1953), p. 148-185].

J. WACKERNAGEL (1953): *Kleine Schriften*, I. Göttingen.

C. WATKINS (1998): "Proto-Indo-European: Comparison and Reconstruction", in A. GIACALONE RAMAT and P. RAMAT (eds.), *The Indo-European Languages*, London, p. 25-73.

M. WEST (1982): *Greek Meter*, Oxford.

M. WEST (1989): "An Unrecognized Injunctive Usage in Greek", *Glotta* 67, p. 135-138.

M. WEST (1998): *Homeri Ilias*. Volumen I: *Rhapsodiae I-XI*, Berlin.

J. WILLS (1993): "Homeric Particle Order", *Historische Sprachforschung* 106, p. 61-81.

W. WYATT (1969): *Metrical Lengthening in Homer*, Roma.

Les Études classiques 88 (2020), p. 67-84.

OTIUM : MODE D'EMPLOI
L'ode d'Horace à Grosphus (*carm.* II, 16)

Résumé. — Dans l'*Ode* II, 16, Horace adresse à un de ses amis, riche propriétaire terrien, une « théorie » de l'*otium*. La lecture linéaire du poème enseigne que l'*otium* n'est pas un temps de la vie ; il est une sagesse qui doit occuper tous les temps de la vie, quel que soit l'état de fortune dont on jouit, modeste pour les uns, confortable pour les autres. Grosphus peut dès lors connaître un vrai *otium*, sauf si le souci de son patrimoine perturbe sa sérénité intérieure : c'est la leçon des circularités du poème. Entre *otium* et *uolgus*, qui s'opposent aux deux extrémités de l'ode, Horace définit alors, au centre, le lieu du véritable *otium* : ni chez les dieux ni dans les richesses ni dans les honneurs, mais dans l'accord avec soi-même, loin du tumulte de la foule.

Abstract. — In *carm.* II, 16, Horace addresses to one of his friends, a rich landowner, a "theory" of *otium*. A linear reading of the poem makes clear that *otium* is not a period of life, but a wisdom which must guide us in all periods of our life, whether we enjoy a modest or a confortable fortune. Grosphus can therefore experience true *otium* as long as his concern with fortune does not disturb his inner serenity: such is the lesson of a circular reading of the poem. Between *otium* and *uolgus* – placed in opposition to one another at the beginning and the end of the ode –, Horace then defines, in the middle of the poem, the true place of *otium*: it is not something to be expected from the gods nor is it to be found in wealth or honours, but it consists in harmony with oneself, far from the roaring crowd.

Otium ! Dans la pensée commune, le mot annonce un temps de recul, de rupture, d'abstention, de repos, de retraite, d'éloignement, de loisir ou même d'oisiveté. Quelle que soit la manière dont chacun le vit, ce temps prend tantôt la tangente intérimaire dans le cycle des obligations quotidiennes, tantôt y met un terme en ouvrant une manière de perspective inversée sur le *curriculum uitae* : la « carrière » organisée dans le temps contraint de la vie publique ou professionnelle s'interrompt pour ouvrir la « course » de la vie privée à de nouvelles activités qui relèvent du temps libre. Le sujet a intéressé les philosophes et les moralistes de toute époque et de toute école, jusqu'à nos jours, où il continue d'intéresser les sociologues du loisir, notamment inspirés par l'*Éloge de l'oisiveté* publié par Bertrand Russell en 1932. Si l'on s'en tient au monde romain antique, on sait combien l'*otium* hante la pensée, notamment politique, de Cicéron, en lien

avec les exigences de la *dignitas*, par exemple dans la formule fameuse « *Otium cum dignitate* » du *Pro Sestio*, pour ne rien dire des aspirations plus privées à un *honestum otium* qui ponctuent la *Correspondance* de l'homme officiel saturé par les charges et les embarras de la vie publique. Chez Sénèque, l'*otium* mérite un dialogue qui lui est entièrement consacré, même s'il nous est parvenu dans un état fragmentaire et inachevé : sans renier l'héritage cicéronien qui impose au sage de pratiquer un *otium* utile à la cité et, plus largement, à l'humanité, le philosophe y revendique le renoncement aux affaires comme une des caractéristiques de l'homme libre, et c'est bien en ce sens que les *Lettres à Lucilius* ont parfois été présentées comme « le livre de l'*otium* », écrit à l'écart des engagements publics, mais au service de l'*humanitas*. À défaut d'exhaustivité, on rappellera aussi combien les lettres de Pline le Jeune surabondent de cet art de la retraite, conçu à la fois comme la satisfaction d'être dégagé de toute contrainte sociale et le plaisir de pouvoir consacrer tout son temps aux joies de l'étude.

Tout cela est bien connu et a fait l'objet de travaux nombreux et savants qu'il n'y a pas lieu d'évoquer ici [1]. Mais il y a aussi une autre manière de penser l'*otium*, moins comme un exutoire, une esquive ou simplement une alternative aux pesanteurs sinon aux angoisses des exigences quotidiennes, que comme un art de vivre en conformité avec soi-même à l'occasion d'un retrait, temporaire ou définitif, par rapport à ces exigences ou même en leur sein. En ce sens, l'*otium* est alors moins un repli qu'un choix de vie ou une éthique, un divertissement, au sens pascalien du terme, qu'une sagesse ; plutôt qu'un désengagement, il induit une liberté qui nous ramène toujours à l'essentiel de ce que nous sommes, quelle que soit l'activité pressentie. Quitte à ce que cette activité soit celle de n'en pratiquer aucune, comme le revendique l'épicurien lorsqu'il répond à l'illusoire *otium* du marin bientôt rattrapé par l'appât du gain et le prurit du commerce dans la première ode d'Horace : en « ne méprisant ni les coupes d'un vieux massique ni de prélever une partie du jour entier, les membres étendus maintenant sous un ar-

---

1. Quelques titres simplement pour les auteurs latins que je viens de citer : J.-M. ANDRÉ, « *Otium*, retraite et conversion à la sagesse chez Sénèque. L'évolution des dialogues aux lettres », dans ID., *Recherches sur l'*otium *romain* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 52), Paris, « Les Belles Lettres », 1962, p. 27-81 ; ID., *L'*otium *dans la vie morale et intellectuelle romaine, des origines à l'époque augustéenne* (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Sorbonne. Recherches, 30), Paris, Presses universitaires de France, 1966 ; C. LEBLOND et F. FERREIRA (éd.), *L'*otium : *loisirs et plaisirs dans le monde romain. De l'objet personnel à l'équipement public.* Actes de la journée doctorale tenue à l'INHA (Paris) le 12 janvier 2012, Paris, Université Paris-Sorbonne, 2013 (en ligne à l'adresse : https://www.orient-mediterranee.com/IMG/pdf/Otium.pdf) ; N. MÉTHY, *Les lettres de Pline le Jeune. Une représentation de l'homme* (Roma Antiqua), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007.

bousier vert, maintenant près de la source calme d'une eau sacrée », le poète, qui se cache derrière ce sage, prétend exercer un *otium* qui reconnaît les vertus du *far niente* en lien avec celles de l'instant présent [2]. Cette manière d'*otium* est, bien sûr, un lieu commun du recueil des odes d'Horace ; il protège le poète contre les vicissitudes de la vie, les souffrances de la passion ou des rivalités amoureuses, contre l'inconstance des foules ou l'incertitude des richesses, contre l'approche de la mort et la fuite du temps. Et il prend des formes diverses telles que la sieste prolongée de l'épicurien, le vin de Leuconoé, la chambre bien chauffée de Thaliarque, le doigt d'une jeune fille mollement résistant dans le coin secret d'une place à la tombée de la nuit, les rumeurs et les danses printanières, ou encore la fraîcheur des vallées sabines à l'abri de la canicule.

Outre ces moments d'*otium* privilégiés, Horace en fait aussi la « théorie » dans une ode célèbre qu'il adresse à un riche propriétaire terrien, un certain Grosphus, pour l'inviter à ne pas se tromper sur la manière de l'acquérir (*carm.* II, 16). Le poème est souvent cité, traduit, paraphrasé ou commenté, mais, étrangement, on en élude d'ordinaire ce qui en fait la qualité majeure : il convient, bien sûr, d'en analyser les sources, notamment philosophiques et lucrétiennes, d'en commenter les *realia*, d'en démonter l'argumentation, mais, davantage encore, me semble-t-il, il importe de faire valoir l'originalité littéraire de cette méditation morale, à savoir l'art de la forme poétique et de la construction textuelle qui lui donnent ses « lettres de sagesse » [3].

Otium diuos rogat in patenti
prensus Aegaeo, simul atra nubes
condidit lunam neque certa fulgent
sidera nautis ;

otium bello furiosa Thrace,
otium Medi pharetra decori,
Grosphe, non gemmis neque purpura ue-
nale nec auro.

2. Voir Hor., *carm.*, I, 1, 19-22 : *Est qui nec ueteris pocula Massici / nec partem solido demere de die / spernit, nunc uiridi membra sub arbuto / stratus, nunc ad aquae lene caput sacrae*. Cette première ode du recueil annonce, du reste, plusieurs thèmes de l'ode II, 16 : l'opposition entre les portraits du sage et des trois catégories du marin commerçant, du soldat et de l'homme public, les valeurs de la vie simple, de l'instant présent, de l'inspiration et de la gloire poétiques opposées aux embarras de la fortune, de la guerre, des séjours lointains et de la malveillance profane.

3. À ce titre, une des analyses les plus inspirées et les plus inspirantes de cette ode est celle de Gregson DAVIS, *Polyhymnia. The Rhetoric of Horatian Lyric Discourse*, Berkeley - Los Angeles - Oxford, University of California Press, 1991, p. 205-215.

Non enim gazae neque consularis
summouet lictor miseros tumultus
mentis et curas laqueata circum
tecta uolantis.

Viuitur paruo bene, cui paternum
splendet in mensa tenui salinum
nec leuis somnos timor aut cupido
sordidus aufert.

Quid breui fortes iaculamur aeuo
multa ? Quid terras alio calentis
sole mutamus ? Patriae quis exsul
se quoque fugit ?

Scandit aeratas uitiosa nauis
cura nec turmas equitum relinquit,
ocior ceruis et agente nimbos
ocior Euro.

Laetus in praesens animus quod ultra est
oderit curare et amara lento
temperet risu : nihil est ab omni
parte beatum.

Abstulit clarum cita mors Achillem,
longa Tithonum minuit senectus,
et mihi forsan, tibi quod negarit,
porriget hora.

Te greges centum Siculaeque circum
mugiunt uaccae, tibi tollit hinnitum
apta quadrigis equa, te bis Afro
murice tinctae

uestiunt lanae : mihi parua rura et
spiritum Graiae tenuem Camenae
Parca non mendax dedit et malignum
spernere uolgus.

« Le repos, voilà ce que demande aux dieux celui qui est surpris au large de la mer Égée, sitôt qu'un nuage noir a caché la lune et que les astres ne brillent plus pour guider les marins en toute sécurité ; // le repos, dans les fureurs de la guerre, voilà ce que demande la Thrace, voilà ce que demandent les Mèdes décorés de leur carquois, Grosphus, le repos que n'achètent ni pierreries ni pourpre ni or. // Car ni les trésors ni le licteur consulaire n'écartent les tumultes malheureux de l'esprit et les soucis qui volent autour des plafonds lambrissés. // On vit bien à peu de frais, lorsque brille sur une table légère la salière de ses aïeux et que la crainte ou la vile convoitise ne détruisent pas un délicieux sommeil. // Pourquoi en une vie si courte lançons-nous avec énergie de nombreux projets ? Pourquoi cherchons-nous ailleurs des terres réchauffées par un autre soleil ? Celui qui s'exile de sa patrie s'est-il jamais fui soi-même ? // Il embarque sur des bateaux garnis de

bronze, le mauvais Souci, et il ne lâche pas les escadrons de cavaliers, plus vif que les cerfs et plus vif que l'Eurus qui pousse les nuages. // Un cœur heureux pour sa vie présente, qu'il répugne à se soucier de ce qui vient après et qu'il modère ses peines d'un rire tranquille, car il n'est rien qui soit bonheur en tout. // Une mort précoce a emporté l'illustre Achille, une longue vieillesse a diminué Tithon, et l'heure peut-être m'offrira ce qu'elle t'aura refusé. // Autour de toi mugissent cent troupeaux – et ce sont des vaches siciliennes – ; celle qui pousse son hennissement pour toi est une cavale que l'on attache aux quadriges ; toi, tu t'habilles de laines deux fois teintes de murex africain. // Mais pour moi, un petit domaine et le souffle léger de la Camène grecque, voilà ce que m'a donné la Parque qui ne ment pas, et aussi de mépriser la foule malveillante. »

On sait peu de choses à propos du dédicataire de cette ode, Grosphus. Son nom apparaît au vers 7 et on l'identifie habituellement avec Pompéius Grosphus cité par Horace dans une épître adressée à Iccius, un intendant des domaines siciliens de Vipsanius Agrippa, le gendre et proche conseiller d'Auguste (*epist.* I, 12). La fin du poème suggère, en tout cas, qu'il était à la tête d'un élevage richement doté en troupeaux de vaches siciliennes et en chevaux d'attelage. Certains commentateurs ont aussi émis l'hypothèse que, sinon Grosphus lui-même, des membres de sa famille auraient exercé une activité militaire. Si l'on en croit Cicéron, un membre plus âgé de la famille de Grosphus avait été victime des exactions de Quintus Apronius, un des plus cruels décimateurs de Verrès ; mais, visiblement, l'exploitation familiale avait retrouvé son lustre et sa prospérité à l'époque de Pompéius, s'il s'agit bien de lui, car, dans sa lettre à Iccius, Horace demande à son correspondant de se montrer bienveillant à l'égard d'une requête que Pompéius Grosphus pourrait introduire auprès de lui, laissant entendre qu'il se trouvait alors dans une situation plus précaire [4]. Le domaine aurait-il alors connu un ralentissement de production ou une quelconque dégradation, ou bien s'agit-il d'un revers de fortune personnel ou d'une demande de faveur particulière ? Ce n'est pas le lieu ici de nous interroger davantage sur cette question, mais il n'est pas inutile de savoir que Jean-Yves Maleuvre a tiré argument de la comparaison entre les deux poèmes d'Horace pour proposer et argumenter l'hypothèse hasardeuse d'une identification cryptée entre le dédicataire de notre ode et Agrippa [5].

---

4. Cf. Cic., *II Verr.*, III, 56 ; Hor., *epist.*, I, 12, 22.

5. Voir J.-Y. MALEUVRE, « Iccius et Pompéius ou Horace a-t-il vraiment jeté son bouclier à Philippes ? (*Odes* I, 29, II, 7 et 16, *Epist.* I, 12) », *RbPH* 70 (1992), p. 93-108, qui défend également l'hypothèse controversée d'une identification avec le dédicataire Pompéius de l'ode II, 7, un ancien compagnon d'armes d'Horace, aussi mal inspiré que lui lorsqu'ils ont choisi le parti des assassins de César avant d'être réhabilités par son héritier ! Cet article est accessible en ligne à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1992_num_70_1_3815. Voir aussi un commentaire de

Le poème est composé de quarante vers distribués en dix strophes saphiques. Comme on le sait, le recueil des *Odes* d'Horace compte vingt-cinq poèmes de ce type, auxquels il faut ajouter le *Chant séculaire*, et les poètes latins ont fait évoluer le modèle grec de ce mètre, entre autres contraintes, vers une forme à quatre vers où la brièveté du dernier adonique ponctue chaque strophe d'un relief particulier [6]. L'ode à Grosphus présente la particularité d'une référence souvent observée à un des premiers témoins latins de la strophe saphique : le célèbre poème 51 de Catulle qui décrit les effets physiques du sentiment amoureux. Les deux premières strophes du poème d'Horace présentent, en effet, une anaphore du mot *otium* à l'intonation des vers 1, 5 et 6, imitant ainsi l'anaphore du même mot à l'intonation des trois premiers vers de la dernière strophe du poème de Catulle ; et on pourrait même ajouter qu'Horace complète l'anaphore en lecture verticale par le vocatif du destinataire du poème, *Grosphe*, là où Catulle faisait suivre la première occurrence du mot *otium* par le vocatif *Catulle* [7]. Rapprochement fortuit ou non, toujours est-il que la comparaison entre les deux poèmes fait valoir deux attitudes contrastées par rapport à l'*otium*, même si le sens du mot a considérablement évolué, dans la mesure où Horace lui donne une charge épicurienne absente chez Catulle. Mais il s'agit bien du même mot et donc d'une même « valeur » qui, en l'occurrence, se décline sous deux formes opposées : là où Catulle considère l'*otium* comme une oisiveté dangereuse, certes nécessaire à l'exercice de la passion amoureuse, mais qui absorbe et détruit toutes les forces de celui qui le pratique, Horace le conçoit, au contraire, comme un état de tranquillité et de repos, malheureusement souvent mal compris par ceux qui y aspirent et qui en perdent tous les bénéfices, préférant alors, eux aussi, retourner aux embarras de la vie active, comme le marin de la première ode. Et parmi eux, il y a peut-être Grosphus que le poète voudrait convaincre de ne pas se tromper quand il s'agit de penser à la qualité de son bien-être.

En première lecture, le poème laisse une curieuse impression de partir en tout sens, sinon de se « laisser aller à une succession de lieux communs », comme on a pu le lui reprocher. L'ode commence par évoquer, dans les trois premières strophes, différentes catégories de personnes qui, victimes des violences de la mer ou de la guerre, demandent aux dieux de

---

l'ode II, 16 par Jean-Yves Maleuvre à l'adresse : https://www.espace-horace.org/jym/odes_2/O_II_16.htm.

6. Pour les particularités métriques de notre ode, je relève les quatre élisions aux vers 8, 25, 26, 37, la synaphie par élision qui affecte le passage du vers 34 au vers 35 (*hinnitum / apta*), et la synaphie par coupure de mot qui affecte le dernier mot du vers 7 (*uenale*) (cf. *carm.*, I, 2, 19 ; I, 25, 11).

7. Cf. Hor., *carm.*, II, 16, 1-7 et Catulle, LI, 13-16 : *Otium, Catulle, tibi molestum est ; / otio exultas nimiumque gestis. / Otium et reges prius et beatas / perdidit urbes.*

leur accorder l'*otium* que ni la fortune ni les honneurs ne peuvent leur obtenir, eu égard aux soucis qui les accompagnent. Mais à partir de la quatrième strophe, au risque de ce qui pourrait apparaître comme un manque de cohérence, le discours semble oublier son objet initial – la recherche de l'*otium* – et le poète rebondit sur la vanité des richesses en lien, cette fois, avec la recherche du bonheur : à cet égard, il promeut une aisance modeste, loin de la crainte et de l'âpreté au gain, qui menacent la tranquillité du sommeil. Les cinquième et sixième strophes complètent l'arsenal des vains désirs de l'homme, en dénonçant les comportements, projets ou voyages lointains qui ne pourront jamais lui faire oublier la brièveté de la vie et la réalité de sa propre condition. À quoi bon, par ailleurs, embarquer sur de solides bateaux ou chercher la gloire au combat : ni les uns ni l'autre ne pourront jamais nous préserver du Souci qui, quoi qu'il arrive, nous y rattrape. Plus positivement, mais sans lien obvie avec ce qui précède, la septième strophe définit alors le bonheur comme l'état de celui qui se réjouit toujours de l'instant présent et en accepte joyeusement ses fragilités, car – nouvelle surprise – le bonheur absolu n'existe pas : l'homme heureux serait donc celui qui se résignerait à ne pas l'être toujours : mort précoce pour les uns, vieillesse pénible pour les autres, en toute situation, la vie accorde aux uns ce qu'elle refuse aux autres ; le vrai bonheur est de s'en accommoder. Du général au particulier, Horace en donne une illustration dans les deux dernières strophes, en revenant à la mise en situation de son poème : Grosphus est riche de son élevage et d'une luxueuse garde-robe ; en revanche, Horace se plaît à vivre dans un domaine modeste, tout à son activité poétique et loin de la malveillance des foules.

Où est la cohérence de tout cela ? Quel est, en définitive, le propos de cette ode, dont on pressent qu'il dépasse les poncifs d'un épicurisme conventionnel ? Pour percevoir tous les enjeux de ce poème, il faut d'abord en éliminer le passif d'interprétations qui restent à la surface d'une lecture au fil du texte. Il est vrai que les lieux communs défilent, qu'on n'en comprend pas d'emblée la portée, que l'objet du poème est fuyant, que son contenu n'impose pas une structure évidente. Ce n'est pas le lieu d'en faire ici l'inventaire, mais les divisions et les analyses de l'ode proposées en sens divers par les commentateurs sont, à cet égard, très éloquentes, et je ne suis pas convaincu que ces désaccords confirment, comme on l'a prétendu, un art du brouillage ou même de la dissimulation consistant à induire le lecteur en erreur en lien avec la pratique d'un ton informel et une forme de renoncement pédagogique chez un poète qui pourtant définissait lui-même son esthétique comme un *lucidus ordo*, « un ordre d'où naît la lumière » [8].

8. Voir Hor., *ars*, 40-41 : *Cui lecta potenter erit res, / nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.* Quand il s'agit de définir la structure et l'argument de cette ode, les

Car, on oublie trop souvent cette évidence : Horace est, avant toute chose, un poète et donc un maître des mots, un maître de composition. Le sens d'une ode d'Horace ne se laisse pas découvrir à la surface de ses lieux communs, de ses sources ou de ses paraphrases ; il est dans les résonances textuelles qui construisent le poème en réseaux de significations, et qui, comme toute œuvre d'art, dépassent largement la somme des éléments qui la composent.

Et tout d'abord, précisément, le destinataire du poème. Comme dans d'autres odes, il serait étrange qu'il y fût seulement présent dans le vocatif du vers 7 et dans l'avant-dernière strophe, le reste de l'ode développant des considérations extérieures à ce personnage. Il faut, je crois, au contraire, partir du principe que si cette ode est adressée à un certain Grosphus, c'est qu'il est le premier concerné par son propos. Richissime éleveur et propriétaire terrien, sa fortune n'était sans doute pas étrangère à de lucratifs échanges commerciaux en cours ou pressentis, peut-être même au-delà des mers, si l'on considère *ad hominem* les exemples du marin, qui introduit la pièce, de celui qui multiplie les projets ou qui part à la recherche de terres « chauffées par un autre soleil ». Les allusions aux nuisances, aux métiers et aux arts de la guerre pourraient confirmer les antécédents militaires du personnage ou de sa famille, et, en tout cas, l'étymon grec de Grosphus – le « javelot » (γρόσφος) – suggère une référence au soldat, sans compter l'emploi métaphorique du verbe *iaculari* au vers 18, où le « lanceur de javelot » devient un « lanceur de projets ». Cela étant, *nauta*, *mercator*, *miles* et les lointains voyages sont aussi des lieux communs chez Horace pour dénoncer, dès la première ode du recueil, des activités contraires à l'idéal de vie du poète, et on pourrait même leur ajouter celui des ambitions politiques, dont Horace déplore également la vanité dans la première pièce à Mécène et dans les références aux honneurs de la « pourpre » et au « licteur » qui accompagne et protège les déplacements du consul dans notre ode. Mais ici aussi, sans aller jusqu'aux conclusions controversées de Jean-Yves Maleuvre, on peut penser qu'il s'agit d'un référent *ad hominem*, où Horace dissuaderait son ami de chercher à obtenir l'*otium* dans l'exercice du pouvoir, eu égard aux affinités qu'il pourrait entretenir avec quelqu'un comme Vipsanius Agrippa, homme de guerre, ancien consul précisément et familier de l'empereur, par l'intermédiaire d'Iccius, son intendant en Sicile.

---

commentaires sont loin de s'accorder sur une analyse unanime, comme le constate notamment D. WEST, *Horace Odes II.* Vatis amici. *Text, translation and commentary,* Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 110-119 (en particulier p. 114). Et on pourrait ajouter à cet inventaire la critique de K. QUINN, *Horace. The Odes* (Classical Series), Edinburgh, Nelson, 1980, p. 229-231, qui n'hésite pas à déclarer que cette ode se réduit à n'être qu'une accumulation de lieux communs moraux (p. 229).

Considéré sous cet angle, Pompéius Grosphus n'est donc pas un destinataire purement rhétorique ; c'est bien la situation particulière de cet ami fortuné qui justifie et conditionne l'argument du poème, qui lui donne son unité et sa cohérence.

À partir de là, la méditation sur l'*otium* prend une tournure moins conventionnelle et désordonnée qu'il y paraît. Le mouvement de l'ode fait apparaître un double avertissement destiné à la fois au destinataire direct du poème et au lecteur par-delà. À l'adresse du lecteur, une structure linéaire définit l'*otium* comme un état qui ne s'achète ni ne s'échange ponctuellement, mais qui se vit et se réjouit toujours de l'instant présent, en s'accommodant de toutes les vicissitudes de l'existence, heureuses ou malheureuses, et consiste à être en harmonie avec soi-même. À l'adresse de Grosphus, cette structure est complétée par des circularités et des symétries strophiques qui reconnaissent que l'on peut certes profiter d'un heureux *otium* dans l'opulence et les richesses, mais qui avertissent qu'elles peuvent aussi le compromettre dès lors qu'elles suscitent la crainte de les perdre ou l'envie de les accroître sans cesse. À l'inverse, l'exemple d'Horace atteste que l'on peut aussi vivre un *otium* heureux, et, pour le coup, à l'abri du souci, à peu de frais au sein d'un petit domaine sans prétention.

Après le mot qui introduit le poème et en définit la préoccupation centrale, et qui est répété trois fois pour en convaincre le lecteur – *otium* –, l'ode procède par un mouvement linéaire qui progresse d'un discours à la troisième personne vers un propos explicitement dialogué à la fin du poème et annoncé entre temps par le vocatif *Grosphe* au vers 7. Entre ces ceux pôles, la quatrième strophe, impersonnelle, – « On peut vivre heureux à peu de frais » – consonne avec la dernière strophe, qui en illustre doublement la pertinence dans la modeste propriété du poète – *paruo* (v. 13) / *parua* (v. 37), dans les deux cas au premier vers de la strophe – et son goût pour la simplicité – *tenui* (v. 14) / *tenuem* (v. 38), à la même place métrique dans le deuxième vers de chaque strophe. Sans rompre l'unité de l'ode, ce découpage distingue clairement un discours linéaire en deux temps : huit strophes consacrées à un argument général, exposé en un « doublon » de deux fois quatre strophes, et deux strophes consacrées à un dialogue qui entre en résonance avec lui dès la transition de l'argument mythologique, et inattendu, de la huitième strophe [9].

9. Ce découpage a déjà été proposé par Gregson DAVIS (voir *supra*, n. 3), qui a bien observé les éléments de symétrie entre les huit strophes « généralistes ». Je compléterai et nuancerai ici sa réflexion en faisant valoir d'autres implications de ce découpage pour une meilleure compréhension de la structure de l'ode et, par conséquent, de certains arguments exploités par le poète.

Les quatre premières strophes de l'ode ont en commun de rassembler quatre catégories de personnages en quête d'*otium*, en tout cas pour les trois premiers : l'anaphore du mot *otium*, complétée par l'omission du verbe *rogat*, resserre les deux premières strophes, qui présentent respectivement le marin et le soldat ; la troisième strophe, qui leur ajoute l'homme de pouvoir, est unie aux deux premières par l'adverbe *enim*. Pour autant, ce lien marque un glissement dans la présentation des personnages. Dans les deux premières strophes, le marin et le soldat sont inclus dans des collectivités (*nautis*, et deux peuples belliqueux), alors que l'homme de pouvoir est désigné au singulier par l'antonomase de son garde du corps, qui ne parvient pas à « écarter » les soucis comme il écarte les foules. Les vies du marin et du soldat sont physiquement menacées par les dangers de la tempête ou de la guerre, dans des régions lointaines et inhospitalières aux confins du *limes*, annonçant ainsi le prochain discrédit sur les voyages lointains (v. 17-20) ; l'homme public n'est pas non plus épargné par de « malheureux tumultes », sans doute ceux qui relèvent des embarras de la brigue et de l'exercice du pouvoir, mais il vit surtout en notable dans une maison cossue aux plafonds décorés, et les craquements de la tempête ou des armes sont ici ceux des soucis qui harcèlent ses pensées. Le lien entre les trois catégories d'hommes sont « les gemmes, la pourpre et l'or », – le *tricolon* des vers 7-8 –, autant de « trésors » au parfum oriental (*gazae*), insignes de richesses ou de pouvoir recherchés par les uns et les autres sans qu'ils puissent leur obtenir l'*otium* souhaité, et préparés par les parures qui ornent le carquois des Mèdes – ou des Parthes –, et qui leur sont bien inutiles dans la fureur des combats.

En contraste, la quatrième strophe dessine le portrait du sage épicurien qui vit heureux avec peu de choses, comme celui de Lucrèce : *paruo* (v. 13) s'oppose à *gazae* (v. 9), à la césure des deux vers [10]. Chez lui, l'« éclat » d'une simple salière, polie par l'usage et l'héritage, l'emporte sur celui d'objets de prix (gemmes, or ou pourpre) ternis par la « sordide » avarice (*splendet* et *sordidus* allitèrent au début des vers 14 et 16), et une « table modeste » est un meuble plus apprécié que les lambris d'une riche demeure en même temps qu'une synecdoque pour signifier la simplicité d'un repas frugal. Car cette sobre aisance met cet homme à l'abri de la crainte et de la convoitise, protégeant ainsi son sommeil, où le *leuis somnus* croise celui qui s'est emparé de Palinure, aussi profond que lui, mais, certes, moins défini-

10. Voir Lucr., V, 1117-1119 : *Quod si quis uera uitam ratione gubernet, / diuitiae grandes homini sunt uiuere parce / aequo animo ; neque enim est umquam penuria parui.* Voir aussi D. WEST, *op. cit.* (n. 8), p. 112-113, qui cite d'autres passages de Lucrèce en lien avec le propos d'Horace.

tif [11] ! Le rapport du sage à l'*otium* est également très différent de celui des trois autres : le marin, le soldat et le notable y aspirent dans l'urgence du danger (*simul* v. 2) ou pour évacuer l'angoisse des affaires ; le sage le « vit » comme une valeur en soi dans son existence quotidienne et sobre, symbolisée par les objets communs de la salière et de la table ; il n'a besoin ni des dieux ni des richesses ni des honneurs pour trouver ce qu'il possède déjà et en permanence.

Les quatre strophes suivantes redoublent peu ou prou les premières strophes, mais au fil d'un discours poétique très différent qui, à l'exception du sage clairement défini à la strophe 7, fusionne notamment les *exempla* dans des images et expressions communes ou ambivalentes, non sans ajouter des apostilles à caractère gnomique. Les strophes 5 et 6 réunissent ainsi les trois catégories du marin-marchand, du soldat et du notable, reconnaissables globalement, mais sans qu'on puisse les identifier précisément. Les trois interrogations rhétoriques de la cinquième strophe peuvent, en effet, s'adresser à chacun et aux trois indifféremment, tout en les incluant dans la communauté plus large du genre humain concernée en tous ses membres par la première personne du pluriel des verbes. Sans préjudice du jeu étymologique sur le nom de Grosphus, la formule *fortes iaculamur* peut s'appliquer indifféremment à tous les humains qui, notamment soldat, marin ou puissant, « projettent avec énergie » des combats ou des initiatives multiples alors que la vie est courte, le neutre pluriel nominalisé *multa* ne permettant pas d'isoler une activité parmi d'autres. De même, dans la deuxième interrogation, même si le verbe *mutare* semble évoquer plus particulièrement des « échanges » commerciaux, son emploi ici inclut toutes les personnes qui cherchent à « changer d'air » en courant le monde en quête d'autres horizons. Et celui qui est en « exil de sa patrie », dans la troisième interrogation, peut, bien sûr, désigner le soldat, le marchand ou l'homme public qui, volontairement ou non, se sont éloignés de chez eux, mais aussi, de manière plus générale, tous ceux qui ont quitté le pays de leurs ancêtres. La construction savante de ces interrogations semble, du reste, traduire, dans la composition même du vers, une sorte de « trinité » des personnes, à la fois distinctes, mais toutes égales, comme pour désigner plutôt des comportements que des activités spécifiques. Chaque question comporte, en effet, six mots et procède par un enjambement qui rejette chaque fois au vers suivant un mot supplémentaire jusqu'à conclure sur le rejet des trois mots de l'adonique pour résumer la vanité de ces comportements : *multa* (v. 18) s'oppose à *breui* (v. 17) ; (*alio*) *sole mutamus* (v. 19) est proprement impossible, puisqu'il n'y a qu'un seul soleil, et dit autrement

11. Voir la formule *leuis Somnus* en Verg., *Aen.*, V, 838.

la folie de ceux qui « en courant à travers la mer changent de ciel et non d'esprit » ; ce que confirme la dernière séquence : hormis celui de l'éternité évoqué ailleurs, aucun « exil » n'a jamais permis à personne de « se fuir soi-même », selon une formule encore empruntée à Lucrèce [12]. Car personne n'échappe à ces deux nécessités qui ouvrent et ferment la strophe : la brièveté de la vie et l'évidence inéluctable de nous-mêmes.

La sixième strophe réunit, pour la troisième et dernière fois, les trois personnages, menacés par la figure allégorique du Souci – *cura*, en rejet au vers 22 –, qui assure l'unité de la strophe. Le bateau renvoie, bien sûr, d'abord au marin de la première strophe. Pourvu d'une armure d'airain, il semble pouvoir résister à tous les dangers extérieurs, mais l'adjectif *aeratas*, fortement appuyé par le molosse, est aussitôt démenti, après la coupe, par un autre adjectif qui lui oppose la malice d'un passager allégorique monté à bord avec de mauvaises intentions : *uitiosa ... cura*. Le soldat est identifié dans les « escadrons de cavaliers » harcelés par le même Souci. L'un et l'autre se retrouvent dans le chiasme des deux derniers vers, qui répond au chiasme des verbes *scandit ... relinquit* : les cavaliers ne peuvent rien contre cet ennemi qui court plus vite que les cerfs ; le marin ne peut résister à la violence de son agresseur, plus puissant que les déchaînements tempétueux de l'Eurus. Mais où est le notable, dont l'opulente maison est hantée par le « vol des soucis » aux vers 11-12 ? David West rappelle à cet endroit que, selon le témoignage de Suétone, Auguste avait rétabli l'imposante et rituelle parade des riches chevaliers romains qui défilaient à Rome chaque année en trabées à la date du 15 juillet [13]. Parmi les figurants de cette somptueuse cavalcade se trouvaient des notables fortunés qui possédaient des bateaux privés amarrés dans les stations balnéaires de la baie de Naples ; ainsi, par exemple, dans la première ode du troisième livre, ce riche propriétaire d'une « trirème garnie de bronze » (*aerata triremis*), dont « ne s'éloigne pas le noir souci qui chevauche derrière son cavalier » [14]. Peu importe qu'il soit équipé d'un rostre d'airain défensif ou décoratif, qu'il soit militaire ou de plaisance, le bateau de la sixième strophe devient alors un lieu symbolique,

---

12. Voir Lucr., III, 1068 : *Hoc se quisque modo fugit*, dans un passage qui évoque les vains efforts de celui qui cherche à se fuir lui-même et qui revient sans cesse à soi. Horace dénonce également la folie de ceux qui courent au-delà des mers en croyant s'échapper à eux-mêmes, en *epist.*, I, 11, 27 : *Caelum non animum mutant qui trans mare currunt.* Le seul exil qui emporte définitivement l'homme loin de chez lui est l'exil de la mort : *(Sors) nos in aeternum / exilium impositura cumbae* (Hor., *carm.*, II, 3, 27-28).

13. Voir D. WEST, *op. cit.* (n. 8), p. 117, qui renvoie à Suet., *Aug.*, XXXVIII, 3 ; et Den. Hal., VI, 13, 4.

14. Voir Hor., *carm.*, III, 1, 37-40 : *Sed Timor et Minae / scandunt eodem quo dominus, neque / decedit aerata triremi et / post equitem sedet atra Cura.*

celui-là même qui, chez Horace, concentre toutes les folies des hommes depuis l'ode au bateau de Virgile, et qui, en l'occurrence, abrite la menace du Souci pour tous ceux qui embarquent à son bord : marins, soldats de service ou de parade, bourgeois enrichis.

La septième strophe renoue avec la figure du sage épicurien, mais sur le ton d'une exhortation morale ponctuée par deux subjonctifs à l'entrée des deux vers centraux (*oderit* ... *temperet*) et deux adjectifs synonymes aux deux extrémités de la strophe (*laetus* ... *beatum*). Comme à la strophe 4, le sage s'oppose aux trois insensés de l'ode, particulièrement en refusant de se laisser gagner par le « Souci » qui les poursuit : *curare* (v. 26) répond à *cura* (v. 11 et 22). Mais il ne s'agit plus ici des soucis liés à la fortune, à sa conservation ou à son acquisition, dont s'est débarrassé le sage de la strophe 4 ; il s'agit des soucis liés au temps, à ses incertitudes et à ses vicissitudes. Le point de contraste n'est plus l'opposition entre les richesses et la modestie ; il est dans l'opposition entre un bonheur qui se satisfait en permanence des biens présents – *in praesens* inclut un sens temporel et matériel – et un bonheur derrière lequel l'homme n'arrête pas de courir, éperonné par le souci de demain (*quod ultra est*). Au galop frénétique du Souci allégorisé dans l'anaphore de *ocior* à l'intonation des vers 23 et 24, le sage oppose son refus de s'inquiéter pour l'avenir et la « lenteur » de son sourire qui lui fait accepter le temps comme il passe, dans ses bons et ses mauvais moments. De *laetus* à *beatus*, il y a la différence qui sépare « le bonheur de maintenant » (*in praesens*) et « le bonheur de toujours » (*ab omni parte*) ; le premier est le privilège du sage, le deuxième l'illusion du fou.

Dans la structure linéaire de l'ode, cette septième strophe se distingue de la quatrième, avec laquelle elle joue pourtant clairement la symétrie des contenus, par une position asymétrique où elle ne conclut pas le deuxième groupe des quatre strophes. Les deux premiers vers de la strophe 8, qui est de toute évidence associée à ce groupe, proposent, en effet, une illustration mythologique de l'aphorisme selon lequel le bonheur absolu n'existe pas. Par ailleurs, les deux vers suivants (v. 31-32) basculent sur la conclusion dialoguée de l'ode en réalisant l'exemple mythologique dans la situation particulière de Grosphus et du poète. Achille a connu la gloire, mais aussi une mort précoce ; Tithon n'a pas connu la mort, mais une interminable et misérable vieillesse : *cita mors* au centre du vers 29 pour Achille ; *longa* ... *senectus* aux deux extrémités du vers 30 pour Tithon, à qui les dieux avaient promis l'immortalité, mais avaient oublié de lui associer l'éternelle jeunesse. La destinée de l'un est-elle plus enviable que celle de l'autre ? Les symétries recherchées dans la versification et la syntaxe me laissent penser que tel n'est pas le propos de cette strophe : tout en s'opposant, les deux destins s'équivalent quand il s'agit d'évaluer la part de bonheur de chacun.

Du reste, rien dans la phrase n'impose de donner à l'un des deux verbes en chiasme – *abstulit / minuit* – un affect différent. Au contraire, Horace fait valoir la valeur négative des deux destins : la séquence *abstulit clarum* dévalue la gloire d'Achille : à quoi bon être glorieux si c'est pour mourir jeune ; la séquence *minuit senectus* dévalue la vieillesse de Tithon : à quoi bon vieillir longtemps si c'est pour connaître les nuisances d'un âge indûment prolongé [15]. En tout état de cause, on ne peut pas tout avoir !

À ces deux *exempla* contrastés, qui ont vécu dans un passé mythique, répondent les deux datifs des pronoms du dialogue : *mihi / tibi*, qui ramènent le discours au temps de l'ode et à ses protagonistes : à l'exemple d'Achille et de Tithon, ni Grosphus ni Horace ne pourront jamais prétendre connaître un bonheur absolu. Pour autant, le parallèle n'est pas aussi exact qu'il y paraît. Sous les traits de « l'heure », qui peut être *atrox*, comme dans l'ode sur la fontaine de Bandusie, le temps reste maître du jeu quand il accorde aux uns et aux autres ses faveurs qui, en l'occurrence, dépassent la simple durée de vie, comme l'indique le neutre *quod* [16]. Mais, contrairement aux personnages mythiques, ce partage ne place pas « je » et « tu » dans un rapport de stricte égalité, car le temps offrira « peut-être » (*forsan*) au premier ce qu'il aura refusé au second, sans que la réciproque soit évoquée ; et aux deux parfaits du mythe succèdent les deux futurs du temps de l'ode, mais l'un des deux est révolu par rapport à l'autre (*negarit / porriget*). Est-ce à dire que le bonheur du premier pourrait être plus grand que celui du second, que Grosphus pourrait être moins heureux qu'Horace, qu'il ne pourrait pas jouir du même *otium* que le poète ?

Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, les deux dernières strophes ne répondent pas à cette question, du moins explicitement. Elles prolongent la comparaison entre « je » et « tu », en inversant l'ordre des protagonistes, mais ne se prononcent pas sur la qualité du bonheur de l'un ou de l'autre en lien avec l'état de sa fortune. Certes le bonheur est une valeur incertaine, mais elle l'est pour tous, quelle que soit finalement la prospérité matérielle de chacun. Les situations respectives de Grosphus et d'Horace sont opposées en termes de richesses, et les deux tableaux sont antithétiques de ce point de vue. Sans compter la valeur concrète des biens de Grosphus – nombreux bétail de qualité, cavale de compétition, vêtements de luxe – les vers qui lui sont consacrés multiplient les tournures plurielles (*greges centum*, *uaccae*, *quadrigis*, *bis*, *lanae*), alors que la strophe consacrée à Horace ne comporte qu'un seul pluriel *rura*, dévalué anticipativement

15. On observera qu'en dehors du verbe *minuit*, Horace n'en évoque aucune, alors que ces nuisances sont bien documentées dans le mythe, comme si le poète voulait absolument éviter de hiérarchiser les deux situations.

16. Voir Hor., *carm.*, III, 13, 9 : *Atrox hora (Caniculae).*

par l'adjectif *parua*, et que les biens du poète relèvent d'une richesse abstraite, celle de l'inspiration et de l'orgueilleuse exception poétiques. D'autre part, là où Grosphus est entouré du bruit et de l'agitation des animaux de sa ferme, Horace se contente du « souffle léger » de sa Camène qui le rend sourd aux méchants propos du peuple, comme les dénonçait déjà Archiloque : à *mugiunt* à l'intonation du vers 34, relayé par *hinnitum* à la fin du vers, répondent *spiritum* (*tenuem*) au début du vers 38 et *malignum* ... *uolgus* à la fin des deux derniers vers de l'ode [17].

Mais ce constat n'induit, à ce stade, aucun jugement de valeur formel quant à la supériorité du bonheur de l'un ou de l'autre, même si Grosphus et Horace ne partagent sans doute pas les mêmes modes de vie. En revanche, tout est mis en œuvre dans le texte pour garder une équivalence entre les deux personnages et, d'une certaine manière, lier leur sort. Chacune des deux strophes est construite sur un *tricolon*, ponctué par l'anaphore du pronom personnel de la deuxième personne en asyndète pour la strophe 9, et par la répétition de la conjonction *et* pour la strophe 10. Le dernier vers de la strophe 9 déborde sur le premier hémistiche de la strophe 10, créant ainsi un enjambement d'une strophe à l'autre, unique dans le poème. Du reste, l'enjambement est la règle générale dans la construction de ces deux strophes, assurant ainsi une continuité étroite entre les vers qui les constituent.

Qui de Grosphus ou d'Horace connaît alors le véritable *otium* ? La lecture linéaire de l'ode ne permet pas de trancher. Chacun peut connaître un vrai *otium*, pour autant qu'il sache se contenter de la part de destin qui lui est consentie par la volonté souveraine de « l'heure » ou les arrêts infaillibles de « la Parque qui ne ment pas », l'une et l'autre entourant les deux strophes dialoguées de la fin de l'ode. Car Horace l'annonce dès l'ouverture : on ne conquiert pas l'*otium* à coups de prières, d'argent ou de notoriété, quand on est dans la difficulté ; l'*otium* n'est pas un remède contre les désagréments de la vie ; il est un état qui doit animer tous les instants de l'existence, quelles qu'en soient les inconstances, et cela est vrai pour Grosphus comme pour Horace. Sauf que les biens dont jouit Horace lui ont été effectivement donnés par la Parque, alors qu'elle est, semble-t-il, étrangère à la fortune matérielle de Grosphus.

À la fin de l'ode, cet indice, complété par les reprises *parua / paruo* et *tenuem / tenui* que j'ai déjà évoquées, invite à une autre lecture, indirecte, où les strophes se répondent en réseaux de sens pour faire surgir un message nouveau, complémentaire du premier. Car la Parque, qui est la divinité du

17. Voir Archil., frg. 10 Lasserre : Αἰσιμίδη, δήμου μὲν ἐπίρρησιν μελεδαίνων / οὐδεὶς ἂν μάλα πόλλ' ἱμερόεντα πάθοι.

destin, a donné gratuitement à Horace ce que demandaient aux dieux les personnages des premières strophes : *rogat* (v. 1) et *dedit* (v. 39) s'opposent au même endroit du vers en deux attitudes qui définissent deux rapports à l'*otium*, celui du marin ou du soldat qui l'implorent comme un répit au milieu de la tempête ou de la guerre, et celui du poète qui le reçoit comme un don divin dans la simplicité de son existence. D'autre part, en même position métrique à la fin du premier vers des strophes 1 et 10 s'opposent l'espace ouvert et menaçant d'une mer tempétueuse (*in patenti*) et l'espace fermé et rassurant d'un petit domaine à la campagne (*parua rura*). Et au premier mot de l'ode – *otium* – répond par l'absurde le dernier mot – *uolgus* –, avec toute la charge négative que porte ce mot chez Horace, tant il est vrai que, pour le sage épicurien, un des traits majeurs de l'*otium* est d'ignorer les turbulences de la foule que Lucrèce comparait précisément à celles d'une tempête marine [18].

L'adresse de l'ode *ad hominem* réunit les strophes 2 et 9 : à l'impératif *Grosphe* en tête du vers 7 répond le pronom de la deuxième personne *Te* en tête du vers 33 ; et le *murex* africain qui colore les vêtements de Grosphus dans la neuvième strophe rappelle la pourpre (*purpura*, v. 7) et les peuples lointains, Thraces et Mèdes, de la deuxième strophe. Les strophes 3 et 8 soulignent l'imperfection d'une certaine forme de bonheur : les trésors et les honneurs publics ont pour revers la confusion et les soucis, de la même manière que ni Achille ni Tithon ne furent pleinement heureux malgré les avantages dont ils ont été gratifiés, figurant ainsi dans un *exemplum* mythologique l'inégalité des dons qu'accordera le temps à Grosphus et Horace. Les trois premières strophes de l'ode sont ainsi organisées autour de trois catégories d'insensés : le marin, le soldat, l'homme public ; les trois dernières strophes, ponctuées par les pronoms de la première et de la deuxième personnes, sont organisées autour d'Horace et de son ami.

Ces deux groupes de trois strophes précèdent et suivent respectivement les deux portraits du sage, en miroir dans les strophes 4 et 7. Ce qui apparaissait comme une dissymétrie dans la structure linéaire du poème, où la strophe 7 ne conclut pas le deuxième groupe de quatre strophes, devient un

18. On connaît la célèbre ouverture de Lucr., II, 1-4 : *Suaue, mari magno turbantibus aequora uentis, / e terra magnum alterius spectare laborem ; / non quia uexari quemquamst iucunda uoluptas, / sed quibus ipse malis careas quia cernere suaue est*, et le vers fameux qui ouvre le livre III des *Odes* d'Horace : *Odi profanum uolgus et arceo*. L'incompétence, la vulgarité et la versatilité des foules sont des lieux communs de la sagesse antique quand il s'agit de dénoncer les comportements grégaires de l'humanité ordinaire. Dès la première ode du recueil, Horace revendiquait déjà cette distance dans l'exercice de son art : Hor., *carm.*, I, 29-32 : *Me doctarum hederae praemia frontium / dis miscent superis, me gelidum nemus / Nympharumque leues cum Satyris chori / secernunt populo*.

ensemble parfaitement symétrique dans la composition circulaire de l’ode, et les deux qualités du sage sont annoncées au premier hémistiche de chaque strophe : *uiuitur paruo* (v. 13) / *laetus in praesens* (v. 25), celles-là mêmes que partage Horace dans la dernière strophe de son poème : modestie et consentement aux arrêts de la Parque. Entre les deux strophes du sage prennent place deux nouvelles strophes qui opposent à ce modèle celui des trois insensés : les trois interrogations rhétoriques de la strophe 5 les associent dans un désaveu commun ; la strophe 6 les réunit sur des bateaux dangereusement affrétés par le « mauvais Souci ». Au centre de ces deux strophes, on pointe le centre de l’ode tout entière sous la forme d’une question dans l’adonique du vers 20 : « Qui s’est jamais fui lui-même ? » C’est la clé qui résout toutes les contradictions de l’ode et qui définit, en dernière analyse, le lieu du véritable *otium* : ni chez les dieux ni dans les richesses ni dans les honneurs, mais au plus profond du cœur humain. C’est dans cette instance intime qu’il convient de combattre le fracas des tempêtes et le harcèlement des soucis dont il est question dans la strophe qui précède chaque portrait du sage : *tumultus mentis* / *curas* (v. 10-11) ; *uitiosa ... cura* (v. 21-22) ; c’est là également que l’*animus* du sage doit haïr d’« avoir du souci (*curare*) pour ce qui est au-delà » : au-delà du temps, et donc se contenter du temps présent (v. 25) ; au-delà de ce que l’on possède, et donc vivre de peu (v. 13).

Plutôt qu’une question, la formule centrale du vers 20 est alors la réponse qu’il convient de méditer pour tous ceux qui recherchent l’*otium*. L’*otium* n’est pas un temps de la vie, il est une sagesse qui doit occuper tous les temps de la vie dès lors que l’on vit en harmonie avec soi-même, quel que soit l’état de fortune dont on jouit : c’est la leçon de la lecture linéaire du poème. Grosphus peut dès lors connaître un vrai *otium* sauf si le souci de son patrimoine perturbe sa sérénité intérieure : c’est la leçon des circularités de l’ode. Dans un sens ou dans l’autre, en relayant les enseignements des strophes 4 et 7, la dernière strophe définit ainsi la meilleure garantie pour s’assurer un *otium* de qualité : se contenter, comme Horace, de ce que le sort nous a donné, même si c’est peu de chose, peu importe l’avenir, mais à l’abri des soucis qui accompagnent tôt ou tard une fortune excessive et des lendemains incertains. Quant à l’activité qu’il convient d’exercer en accord avec cet *otium*, sans imposer ni recommander à son ami quelque occupation que ce soit, Horace donne pour seul conseil qu’elle respecte cette consigne, comme il se plaît lui-même au « souffle léger » d’une poésie souveraine, insensible aux rumeurs de la malveillance ordinaire, et ajustée sans mensonge, comme la Parque qui l’en a gratifié, à son exigence de sagesse personnelle. Ultimement et nonobstant une variation sur le temps du verbe, le poète n’appellerait-il pas alors discrètement son ami à trouver son bien

dans une éthique de la liberté, loin des arènes de toute obédience et résumée par ces trois mots qui balisent le poème en ses marges et en son centre : *Otium fugit uulgus* ? Soit, bien avant Montaigne, une exhortation à cultiver l'*otium* comme un art de « ménager la liberté de notre âme » à l'abri de toute « agitation tumultuaire » [19].

Paul-Augustin DEPROOST
Université catholique de Louvain
Louvain-la-Neuve
paul.deproost@uclouvain.be

19. Michel DE MONTAIGNE, *Essais,* III, 10.

Les Études classiques 88 (2020), p. 85-115.

EVER CLOSER TO *BHĀROPĪYASTHĀN*
State of the Art of the Out-of-India Debate

Résumé. — Assez courante vers 1800, l'hypothèse selon laquelle le berceau de la famille des langues indo-européennes se trouvait en Inde ne fut plus prise en considération pendant près d'un siècle et demi, avant de resurgir dans les années 1980. Elle rivalise désormais avec le paradigme dominant d'une immigration « aryenne » en Inde. Les tentatives récentes (surtout à partir de 2006) d'étouffer le débat, qui se déroule malheureusement dans une atmosphère particulièrement acrimonieuse, sont regrettables en l'état actuel des données.

Abstract. — After having been widely assumed ca. 1800, the Out-of-India scenario of the Indo-European family's genesis went dormant until its revival in the 1980s. It is now the main challenger to the dominant scenario of an "Aryan" immigration into India. Unfortunately, the debate has been hampered by acrimony and, certainly from 2006 onwards, by stonewalling, even though the evolution of the evidence does not warrant this.

1. Shifting homelands

In the 1980s, when attending Prof. Lambert Isebaert's course of Indo-European (IE; in modern Sanskrit: *Bhāropīya,* = *Bhārat* + *Yuropīya*) Linguistics at Catholic University of Leuven (now KU Leuven), we once asked him if there was any proof for the dominant Steppe Homeland Theory that he seemed to assent to. With no idea yet of the recently revived Out-of-India Theory (OIT), we knew already that the homeland search had had a chequered history, so I wondered: what did the Steppes have that the other homeland candidates did not? To the best of my memory, this was literally his answer: "That has been proven …" Perhaps my memory has become a little vague about the sequel: "… by archaeology". But that is the answer that I received from numerous back-bench Indo-Europeanists whom I met and asked the same question at successive scholarly conferences.

Another professor of mine, the leading Dutch Indologist Pierre Eggermont, spoke in the same vein, and also named his source: Prof. B. B. Lal's 1950s' discovery of the Painted Grey Ware (PGW), a type of pottery that he explained as typical of the Aryans penetrating deeper into

India [1]. Till today, that finding is still being cited as proof of an Aryan invasion, e.g.: "Lal considered PGW to be intrusive" [2].

For any non-specialist in archaeology, this reliance on an external authority should be acceptable, and at the time, it reflected the state of the art. But that state of the art has evolved since then.

The lone archaeological witness to the Indo-European (IE) immigration into India, Prof. B. B. Lal, has changed his mind. During the last two decades, he has published several books in which he disowns his old interpretation of his PGW discovery [3], culminating in a hefty tome dedicated to a reasoned argumentation in favour of the OIT, including a refutation of the counter-arguments already given by then, where he pleads that "the civilization that prevailed in the Sarasvati valley from the 5th millennium BCE to the 3rd millennium BCE is indeed that of the Rigvedic people" [4]. He explained to me in 2017 how, as a junior scholar, fresh from studies under the pioneering invasionist Sir Mortimer Wheeler, he had force-fitted his findings into the dominant paradigm, but had later come to understand that his explanation was merely an application of the paradigm, not a proof of it.

B. B. Lal's is a modern return to the assumption of an Indian homeland common in Europe in the half-century around 1800: "At the time when the Indo-European family was first discovered and scholars began to speculate on their probable place of origin, their initial thoughts were directed toward India because of the evident antiquity of Sanskrit" [5]. The OIT is not some far-fetched novelty, but stood at the cradle of the very notion of an Indo-European language family.

This was, though not logically compelling, an economical hypothesis given the central role of Sanskrit in the discovery of Indo-European. It was considered the language closest to the putative ancestral language or Proto-Indo-European (PIE), and from linguistic closeness, geographical closeness was inferred.

It helped that there was a slight Indomania in Europe's cultural climate. In a 1775 letter, Voltaire (apparently aware of Gaston-Laurent Cœurdoux's first mapping of the Indo-European family, sent as a *Mémoire* to the French *Académie des Inscriptions et Belles Lettres* in 1767) already speculated that the "dynasty of the Brahmins" taught the rest of the world: "I am convinced

1. Starting with B. B. LAL (1950-52), ID. (1952), and still ID. (1981).
2. S. V. PRADHAN (2014), p. 67.
3. B. B. LAL (2002), ID. (2005).
4. B. B. LAL (2015), p. 125.
5. R. S. P. BEEKES (2011), p. 48. For the original Dutch version, see ID. (1990), p. 73.

that everything has come down to us from the banks of the Ganges" [6]. In that same phase of intellectual-cultural development of Enlightenment Europe, Immanuel Kant suggested: "The culture of the Indians, as is known, almost certainly came from Tibet, just as all our arts like agriculture, numbers, the game of chess, etc., seem to have come from India" [7]. The battle hymn of this temporary Indocentrism was Friedrich Schlegel's 1808 book *Sprache und Weisheit der Indier* ('Language and Wisdom of the Indians').

But gradually, the difference between PIE and Sanskrit came into sharper focus. Thus, the distinction between the vowels *a*/*e*/*o* in Greek was collapsed into *a* in Sanskrit, arguably not the other way around; and Greek *k* more or less continued the PIE consonant, whereas the Sanskrit *c*/*ś*/*ṣ* had to be an evolved form. Thus, Greek ὀκτώ ('eight') was deemed true to the PIE original, whereas Sanskrit *aṣṭa* came to be considered as an evolute or "deviation" from the original. It was deduced, plausibly but not logically compellingly, that this linguistic distance between PIE and Sanskrit should translate into a geographical distance between the homeland and India.

Together with the background influence of India's ongoing decline from an exotic trading-partner to a mere colony, this caused a shift to what Indians still call the Aryan Invasion Theory (AIT): locating the homeland in Bactria, Russia, Anatolia or Europe, so that the presence of Sanskrit in India could only be explained through an invasion. In 1834, August Schlegel (Friedrich's brother) located the homeland around the Caucasus mountains. From there, the putative homeland would travel a bit, but in recent decades stabilize again in the peri-Caspian steppes [8].

In India, the AIT never caught on except among the discourse-dominant part of the anglicized minority, best exemplified by Hindu nationalist B. G. Tilak's hypothesis of a homeland in the Arctic [9] (often cited as evi-

6. *Je suis déjà entièrement de votre avis qu'il n'est pas possible que différents peuples se soient accordés dans les mêmes méthodes, les mêmes connaissances, les mêmes fables, et les mêmes superstitions, si tout cela n'a pas été puisé chez une nation primitive qui a enseigné et égaré le reste de la terre. Or il y a long-temps que j'ai regardé l'ancienne dynastie des brachmanes comme cette nation primitive.* […] *je suis convaincu que tout nous vient des bords du Gange, astronomie, astrologie, métempsycose, etc.* (letter to M. Bailly of December 15, 1775; see A.-J.-Q. BEUCHOT [1834], p. 447-448).

7. Quoted in C. HALE (2003), p. 61. German original: *Die Gelehrsamkeit der Indier namentlich rührt mit ziemlicher Gewißheit aus Tibet her, so wie dagegen alle unsere Künste aus Indostan hergekommen zu sein scheinen, z.B. der Ackerbau, die Ziffern, das Schachspiel u.s.w.* (I. KANT, *Physische Geographie* [1802], Zweiter Abschnitt: *Vom Lande*, § 37).

8. Cf. the discussion in B. FORTSON (2010), p. 43-49, or the book by A. PERELTSVAIG and M. W. LEWIS (2015).

9. B. G. TILAK (1903).

dence from the Indian tradition itself for the AIT); Jawaharlal Nehru's evocation of the Aryan riders storming down the Khyber Pass in his book *The Discovery of India*[10]; and archaeologist V. S. Agarwal's suggestion (made famous by Sir Mortimer Wheeler) that as the Aryan war-god, "Indra stands accused" of destroying the Harappan civilization[11].

Those anglicized intellectuals who objected to the AIT, like Sri Aurobindo Ghose, Dr. B. R. Ambedkar (who, to the chagrin of his followers, articulately rejected it[12]) or Guru M. S. Golwalkar, were a bit subdued about it because of "the blind belief in the fallacy that linguists have established that the original homeland of the Indo-European family of languages was located outside India"[13]. There was in decades only one book that tried to argue the case against the AIT, invoking the traditional grammarians, and it got no further than proving that *Ārya* never had a linguistic or racial meaning[14], about which there was already a consensus among post-1945 linguists. Only traditional Pandits fully rejected the AIT, or had simply never heard of it, as it is not indicated in the Vedas.

In the 1980s, however, the OIT began to reassert itself. The opening shot was fired in the book *Karpāsa in Prehistoric India* by K. D. SETHNA (1982), a Parsi and the elderly former secretary of Sri Aurobindo. He found that *karpāsa* ('cotton') had been absent from the *Ṛg-Veda* (RV) but present in the Harappan cities in the same area, mainly the Sarasvati basin. He concluded that the RV (perhaps minus its 10th book, which is centuries younger), predates -2600, when the high tide of Harappan city culture started. A sceptic judges that it "discussed in an outwardly rational fashion, without overt signs of nationalism or chauvinism"[15].

The rejection became a big movement by the mid-1990s. It attracted the cooperation of Western scholars like Professors Edmund Leach, Georg Feuerstein, Klaus Klostermaier and Nicholas Kazanas, while the archaeologist duo J. Shaffer and D. Lichtenstein[16] had not waited for this opinion wave. In India, it caught the attention of the Hindu nationalists, and the negative attention of political movements drawing on the AIT (cf. *infra*, p. 90-93 and p. 98-100). For a short while around 2000, it enjoyed a fairly friendly interest from the Indo-Europeanist establishment, mainly several

10. J. NEHRU (1946).
11. R. E. M. WHEELER (1947), p. 82.
12. See K. ELST (1993), p. 15-30; Sh. TALAGERI (2000), p. 384-397; A. SHARMA (2005).
13. Sh. TALAGERI (2000), p. 384.
14. Cf. K. S. RAO (1957 [2015]).
15. M. WITZEL (2006), p. 208.
16. J. SHAFFER and D. LICHTENSTEIN (1995) and ID. (2013).

papers in G. ERDOSY (ed.) (1995) and in J. BRONKHORST and M. DESHPANDE (eds.) (1999), Edwin Bryant's doctoral research into the debate and its publication [17], the fall/winter 2002 issue of *Journal of Indo-European Studies* hosting a pro-OIT paper by N. KAZANAS (2002) with comments, and finally E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005).

The pivotal year was 2000, when a book was published that changed the terms of the debate. Till then, the AIT was confronted by its opposite, the non-AIT, which saw the Indo-Aryans as native to India but showed no interest in the non-Indian IE languages (with the exception of the linguist S. S. MISRA [1992], improved in ID. [2005]). The term OIT, launched by Edwin Bryant around the same time, was a bit flattered: Westerners thought that any choice of PIE homeland implied a scenario for bringing the other branches to their historical habitat, but most Indians never thought that far. But with the book *The Rigveda, a Historical Analysis*, by Shrikant Talageri, a self-taught historian, the AIT came to be challenged by a fully equipped alternative: North India had been the homeland, and it was the Ṛg-Veda that contained a memory of the first emigrations plus an actual description of the last emigrations. This implies a high chronology: third millennium BCE and even beyond, based mainly on the internal logic of the literary data and on coordination with archaeological data.

In India and among Non-Resident Indians, the persuasion caught on that the AIT had been refuted and that "nobody believes in it anymore". Hindu nationalist mathematician N. S. Rajaram declared the debate over. He presented a "Sanskritic" decipherment of the Harappan script [18] but provoked only sceptical and debunking reactions, culminating in the scathing "Horseplay at Harappa" cover-story in the Marxist fortnightly *Frontline* (October 2000) [19]. This critique contained the false allegation of "fraud" when he had only been deluded by wishful thinking: he saw a horse in a defaced bull on a Harappan seal (just as a top Indologist had read a contrived Aryan invasion reference in a Vedic text [20]), but as a demolition of his anti-invasionist narrative, it was otherwise pertinent.

This deluded triumphalism further led to a tragi-comical overreach by Non-Resident Indians in the California Textbook Affair of 2005-2007 (about amending the history textbooks in a less anti-Hindu sense), triggered by their claim that "the AIT has been discarded" and ending in their total

---

17. E. BRYANT (2001), a model of "scholarly fair play" according to J. P. Mallory's blurb.

18. N. JHA and N. S. RAJARAM (2000).

19. Details in K. ELST (2018a), p. 210-214.

20. M. WITZEL (1995), p. 321, debunked in K. ELST (1999), p. 164-167; human psychology allows for more options that "truth" vs. "fraud".

defeat[21]. This episode featured a breath-taking hatred on both sides, and after that, a distinct hostility has remained throughout an otherwise uneventful decade.

2. The parties to the debate

The majority opinion in the West today takes a steppe homeland for granted but is temperamentally agnostic. Scholars consider the whole controversy obsolete: questions of origins remind them of the Biblical or feudal emphasis on ancestry. Also, they vaguely know that the homeland quest has been tainted by politics, first in Britain, then in Germany, and even now in India, and they do not want to be implicated in this (but cf. *infra*, p. 98-99). This is one of the reasons for Western Indo-Europeanists' irritation at many Indians' deadly serious insistence on rejecting the AIT, even before going into the merits of the rivalling theories.

Among Westerners, advocates of an OIT are a mere handful. In India too, it is actively pursued only by a handful of people: apart from a few amateurs, most notably "the bank clerk" (as his rank-pulling enemies never fail to emphasize) Sh. Talageri, we note archaeologists, historians, Sanskritists, now also geneticists. Our insiders' testimony that even in India the OIT is a minority view may come as a surprise, given all the noise made on internet forums by Indian AIT opponents.

An AIT sceptic is something else than an OIT advocate. Many reject that the "Aryans" came from across the Khyber Pass, but are just not interested in anything that happened beyond it: no migration towards India but neither an emigration from India. They just do not want anything Indian to be related to anything external: it might be a neo-colonial ruse by "the foreign hand". They ignore or even deliberately reject the very notion of an IE language family.

Though complete outsiders, they pontificate that Comparative and Historical Linguistics is only "a pseudo-science", where "a conjecture is turned into a hypothesis to be later treated as a fact in support of a new theory"[22]. They contend that Sanskrit is not more akin to Greek than to Dravidian, and that all Indian languages should together count as one language group, distinct from all non-Indian languages; if there are any similarities with these, it must be due to transmission[23]. Thus, typifying how in the absence of philological professionals, amateurs grab the microphone, a surgeon elabo-

21. Details in K. ELST (2012), p. 145-155.
22. N. S. RAJARAM (1995), p. 217.
23. It is to them that Sh. Talageri addressed his paper explaining the notion of language family; in vain (Sh. TALAGERI [2017b]).

rately derides reconstructed PIE through comparison with the failed Phlogiston hypothesis[24].

Sh. TALAGERI (2000), p. 403, lists 5 problems in this anti-AIT party: (1) rhetoric rather than analysis; (2) hyperfocus on the early Orientalists' alleged motives; (3) answering invasionist arguments by evasion; (4) not understanding the issues; (5) blind glorification of the Vedic Aryans. This list is practically echoed by several Western critics in E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005). To the second point: the association of the AIT with colonialism (or indeed of the OIT with Hindu nationalism) is now the biggest hurdle for meaningful debate. To focus on ancient events, we seem to need a moratorium on discussion about recent opinions.

Not only AIT advocates have a negative impression of many AIT denouncers. The latter's arrogant smugness has even put off non-Indian OIT defenders, such as Nicholas Kazanas, Igor Tonoyan-Belyayev (who has argued for lexical exchanges between PIE and its neighbour Tibetan, thus establishing PIE's presence in North India[25]) and Aleksandr Semenenko (who has matched many Harappan findings with Veda passages and offered genetic evidence for a westward emigration[26]). Indeed, A. Semenenko, who had founded a Facebook group for discussion of OIT evidence, decided after a year to throw hundreds of vocal Hindu nationalist off and change the name to an unambiguous "Anti-Hindutva RigVedaSamhita without any trash under the name 'Vedic'".

Many of these history rewriters thought that with Narendra Modi's accession to power in 2014, their time had come, and they sent in "research proposals" to the Indian Council of Historical Research (ICHR). None of these was accepted because they ignored the elementary rules of scholarship. Any thesis student knows that before developing your own hypothesis, you must first survey the field and assess what previous scholars have found, but these traditionalists couldn't be bothered. Contrary to a rumour about a Modi conspiracy against proper history-writing, they were given short shrift.

At the same time, though supporting the OIT, the Hindu nationalist establishment invests strictly nothing in the scholarly legwork needed to buttress it. Contrary to Western fantasies about "fanatical Hindus", this movement's leaders are just time-servers with a strong anti-intellectual prejudice and limited ideological commitment[27]. Thus, Human Resources Develop-

24. Sh. SASTRY (2018), answered by K. ELST (2018).
25. See I. TONOYAN-BELYAYEV (2017) and ID. (2018).
26. See A. SEMENENKO (2019).
27. See K. ELST (2015), p. 160-170.

ment Minister Prakash Javadekar declared he was proud of "not having re-written a single chapter in four years" in the history textbooks (*India Today*, 27 Sep. 2018). While formally controlling the Republic's educational and research institutions, the government does nothing to promote its agenda through university nominations, grants, or setting up research projects. Instead it uses its power to give posts in the ICHR as rewards to lethargic and incompetent gerontocrats.

So, committed scholars simply try to make the most of whatever little opportunity they get. When history professors Meenakshi Jain and Saradindu Mukherji and archaeology professor Michel Danino (French-born naturalized Indian) fortuitously gained a temporary position in the ICHR (2015-2018), they used it to organize a top-notch conference, "Indian History: Emerging Perspectives" on 5-7 March 2018 in Delhi, and purposefully invited the leading Out-of-India theorists; proceedings forthcoming.

As shown by the example of B. B. Lal, valorized by the AIT camp as long as he was their sole source of hard "evidence", most OIT advocates are people of equal academic rank as their lambasters. But one would not think so if one saw the scatology, not otherwise allowed, in which OIT defenders get covered in cursory media of Western academe (*Religion in South Asia* list, *Indo-Eurasian Research* list, *Indology* list, or the Facebook group *PIE*). Indians interpret these double standards as evidence of racism. Probably race has little to do with it anymore, but in a time of assuaging or revaluating non-Western cultures, this behaviour is nonetheless anomalous.

We do not consider it appropriate to quote from this informal discourse, but a published text that has benefited from the author's leisurely reflections and an editor's attention should be allowed as an example of the steep inequality assumed by the AIT party between themselves and the OIT party.

A still mild but very representative example is H. H. HOCK (1999b): all while producing a rare serious argumentation against the OIT, Hans Hock systematically identifies the invasion sceptics as "Hindu Nationalists", which – though not logically of consequence (people can have political or other commitments yet speak the truth) – happens to be untrue. For one counter-example: the present writer is neither Hindu nor nationalist. Nor are the Western scholars enumerated above. And for those who are, it is still unpleasant to be pigeon-holed in their ideological corner instead of criticized for their scholarly conclusions. We see here in a nutshell the same conspiracy theory as among Indian polemicists: a (racist-colonial c.q. Hindu nationalist) politician sits thinking how to fool everyone, shouts *Eureka*, and comes up with a scholarly theory (AIT c.q. non-AIT). Both parties are mistaken in thinking that a theory can simply be "concocted".

A sharper example is Stephanie Jamison's review of E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005), which includes chapters by several indigenists:

> […] the parallels between the Intelligent Design issue and the Indo-Aryan "controversy" are distressingly close. The Indo-Aryan controversy is a manufactured one with a non-scholarly agenda, and the tactics of its manufacturers are very close to those of the ID proponents mentioned above. However unwittingly and however high their aims, the two editors have sought to put a gloss of intellectual legitimacy, with a sense that real scientific questions are being debated, on what is essentially a religio-nationalistic attack on a scholarly consensus [28].

This is flatly untrue: the OIT never posited a supernatural intervention. A number of scholars have no national or religious dog in this fight. It is no less rational than the Anatolian Homeland Theory, found wrong but taken seriously [29]; the eccentric location of its chosen homeland is not stranger than the undoubted eccentric homelands of Austronesian, Bantu, Russian, or Arabic; and a thickly-populated homeland is likelier than the thinly-populated steppes. In practice, this was an explicit call to what has become, from the contemporaneous California Textbook Case onwards, a general policy of the AIT camp: contemptuous stonewalling. The OIT school was henceforth treated as flat-earthers on whom no breath or ink should be wasted.

The OIT party can be harsh on its opponents too, but in a different sense: they highlight alleged polemical malpractice. At the ICHR 2018 conference, Danino's paper was titled: "Fabricating Evidence in Support of the AIT". Sh. Talageri regularly lambasts "the joke that is Western Indology" [30], not sparing even the biggest names in detailed critiques. Thus, he makes fun of the "radical damage control measures" and "weird about-turns" by the AIT party, such as the "Stalin-era-like" retraction by Johanna Nichols of her plea for an Asian origin of linguistic features in West-Asian languages, attributed to "peer pressure" [31]. She had, in her own words, first contributed "a beautiful theory that accounts elegantly for a great deal of the dynamic and linguistic geography of the IE spread" which "still stands" [32]; but now she disowns the logical conclusion of her own still-standing research, allegedly because it adds evidence for an eastern homeland.

---

28. S. W. JAMISON (2006), p. 255-256.
29. Cf. B. FORTSON (2010), p. 48, and especially A. PERELTSVAIG and M. W. LEWIS (2015).
30. Sh. TALAGERI (2017a).
31. Sh. TALAGERI (2017c).
32. J. NICHOLS in a note preceding the academia.edu version of her 1997 paper.

3. "Invasion"

Let us clear the air about an unnecessary quarrel that further bedevils even the mere restart of a debate. Many Indo-Europeanists refuse to engage with the Out-of-India school, citing the objection that the description of their own position as "invasionist" is inaccurate, unfair and partisan. Is it?

We do not mind reading "AIT" as *Aryan Immigration Theory*, if that can serve some diplomatic purpose; but we will still know that what the AIT people mean, is really an invasion. First of all, the term is historically accurate. As soon as the wellspring of IE was relocated to a territory outside India, its intrusion into India, like that into Europe, was conceived of as a military conquest. For a generation that remembered a World War or had learned how entire continents were hispanized or anglicized via conquest, this was natural.

The narrative was given an ideological colouring: the Aryans were warlike and patriarchal, their Old European and Harappan victims peace-loving. Marija Gimbutas and the Feminists took the latter's side whereas Rightists threw their weight behind the Aryans, thinking these had a Darwinian right over their weaker adversaries. In spite of opposing sympathies, both parties had a conquest in mind.

This scenario was explicitly defended by Bernard Sergent, son of a *Résistance* couple. He acknowledges the attempt to outgrow the old-school view of history as a series of battles: "This is healthy, I say, because in doing so, one takes into account the slow movement in history, the long term, whereas the heuristic value of the event is superficial"[33]. He however adds:

> Unfortunately, the result of this tendency […] is the refusal, sometimes systematic, of an explanation of brutal historical change and of the very notion of invasion. […] In that case methodical doubt and prudence have inverted themselves into dogma. Yet in the case of India and many other countries, history […] teaches the reverse, namely the frequency and essential role of invasions[34].

B. Sergent counts nine invasions into India from the 6th century BCE to the 5th CE. None of those, nor the later Arab, Turkish and Afghan conquests, nor the peaceful settlement of the Jews, Syrian Christians and Parsis, led to displacement of a native language, nor even to maintenance of the immigrants' own language. While infusing their genes in the Indian population, they all assimilated linguistically. The same goes for the parallel case of Mesopotamia, where we note the Aryan-like "imperceptible influx of pastoral people" but also "outright invasion by motley groups of border peo-

33. B. SERGENT (1997), p. 153 (my translation).
34. B. SERGENT (1997), p. 153 (my translation).

ples" such as "the Guti, Lullubi, Kassites, and Mitanni" [35]. Whether invaders or infiltrators, they all lost their languages, much in contrast with the putative Aryan immigrants.

Even though AIT-minded archaeologists have been looking for signs of a non-violent immigration into India, they still have not found them: "the so-called 'invasion' of IA speakers is not (yet) visible in the archaeology" [36]. If it had become visible, this would have been highlighted in cover-stories, in India if not in the West. *Quod non*.

Moreover, emphatic immigrationists often turn out to be invasionists once they reconstruct their immigration, e.g. describing the horse and chariot, supposedly Aryan imports, as a military advantage. Several battles mentioned in the RV, foremost the Battle of the Ten Kings (chiefly RV 7:18, 33, 83), are still generally presented as Aryan against Native: "Indra subjected the aboriginal tribes of the *Dāsa*s/*Dasyu*s to the Aryans" [37]. Or: "The Vedic Aryans made their way, fighting, into the Indian subcontinent" [38]. A recent paper speaks of "the Bharatas' trail of conquest" and "the Vedic conquerors" [39].

What makes an immigration into an invasion is not the means used but the end achieved: after an "invasion", the former outsiders are not merely *in*, they are also *in charge*. If the newcomers end up imposing their (religious, linguistic) identity rather than adopting the native identity, the result is like after a military conquest: the natives become second-class citizens in their own country. In the case of the hypothetical Aryan invasion, the result clearly is that North India got Aryanized. Allegedly they even subjugated the natives permanently through caste. It is entirely reasonable to call this an "invasion".

While this concept fully applies to the AIT, its materialization is completely absent in India, which contrasts with the situation in Europe. As B. FORTSON (2010), p. 48-49, notes:

> But in the period 3100-2900 BC came a clear and dramatic infusion of Yamna cultural practice, including burials, into Eastern Hungary and along the lower Danube. With this we are able to witness the beginnings of the Indo-Europeanization of Europe.

The Aryan immigration into Europe was the kind of "clear and dramatic infusion" that scholars have been looking for in India, in vain. Science jour-

35. M. WITZEL (2006), p. 213.
36. M. WITZEL (2006), p. 213.
37. T. ELIZARENKOVA (1995), p. 36.
38. F. STAAL (1996), p. 154.
39. R. STUHRMANN (2016), responded to by Sh. TALAGERI (2017a).

nalist Colin Barras summarizes: "Five thousand years ago the Yamnaya people started a violent conquest of Europe […]. Genetic research shows that the old Britons who built Stonehenge must have disappeared soon after" [40]. Archaeologist Kristian Kristiansen postulates that the coming of these Indo-European speakers "must have been a kind of genocide" [41].

The last few years have seen a wave of enthusiasm among AIT supporters for geneticist David Reich's (2018) interpretation of his own findings as confirming their "immigration" scenario. That genes "immigrated" into India is in itself no problem: what else did the Shakas, Greeks, Huns etc. do before they adopted the native language? But the pro-AIT journal *Scroll.in* reports "the aggressive nature of Indo-Aryan migration into India" [42].

D. Reich himself is quoted as confirming with understatement that this encounter between the Steppe pastoralists and the Harappans "cannot have been entirely friendly" [43]. Till now, the AIT party might have hoped that, unlike the Shakas and Hunas, the Aryans were successful in maintaining and imposing their language precisely *because* they did not "invade", instead immigrating peacefully. That, however, is not what D. Reich has in mind; he clearly means conquest. What the AIT party is applauding for, is purported evidence for an invasion. The term "immigration" on which they nowadays insist, is but a weasel word for "invasion".

India shows great material and cultural continuity even in the period when an Aryan invasion with its dramatic shift in language should have caused great discontinuity. In addition, the wide presence of Harappan produce in Central Asia, Mesopotamia, and the trading outpost in Bactria (Shortugai), show the existence of Harappan trade networks there, hence a familiarity with this area, facilitating an emigration into their backyard when the need arose. Already in 1995, G. Erdosy noted "the gulf still separating archaeology and linguistics" [44], i.e. between evidence favouring the OIT and a near-consensus around the AIT.

4. The *Asiknī*

For many people, the word "Aryan" makes an alarm bell go off because of a non-linguistic connotation: racism. This political overtone is partly rooted in a linguistic mistake: a mistranslation. This was not a deliberate "concoction", as Indian polemicists allege, but a side-effect of the racial

40. C. Barras (2019b), p. 41 and 45.
41. Quoted by C. Barras (2019a).
42. Sh. Daniyal (2019).
43. Sh. Daniyal (2019).
44. G. Erdosy (1995), p. xiii.

prejudices common around 1900, that acted as coloured glasses through which translators read the Vedas.

The RV repeatedly refers to "black" entities. Sometimes this innocently refers to natural phenomena that are actually black, e.g. *kṛṣṇa tvac*, RV 9:41:1, 'the black cover', may signify the night. But mostly, this usage follows the universal tendency to represent enemies as black: "When there is sufficient context for interpretation, we find that the notions can at least equally well be read as an 'ideological' distinction between the 'dark/black' world of the *dāsas*/*dasyus* and the 'light/white' world of the *āryas*"[45]. Indeed, as late as World War II, the collaborators with the Axis were called "black", the resisters "white", e.g. in British reports, Subhas Bose's soldiers counted as "black"[46]. So, the racial interpretation of "black" has now partly been discarded in scholarly circles, at least consciously.

One case where an innocent designation as "black" is racially interpreted, is *asikni* characterizing a military enemy in the Battle of the Ten Kings (RV 7:5:3, repeated in 9:73:5). Combined with *viśa*, it is translated as 'the dark-complexioned races' (H. H. WILSON [1997 (1866)]), 'the dark-hued races' (R. GRIFFITH [1991 (1889)]), '*die schwarzen Stämme*' (K. F. GELDNER [2003 (ca. 1928)]), and even very recently 'dark clans' (S. W. JAMISON and J. P. BRERETON [2014]). Moreover, Vedic priest *Vasiṣṭha* and the Vedic *Tṛtsu* clan happen to be described as *śvitya*, 'white-clad' (RV 7:33:1 and 7:83:8), which some translators render as 'white-complexioned' (thus H. H. WILSON [1997 (1866)]). This battle description became the crowning evidence of the grand AIT narrative, where the white Aryan invaders defeat the black aboriginals.

But in fact, this is a pun on the enemies' provenance: *Asiknī*, 'the black (river)', is simply the Sanskrit name of the river whence they come, the Chenab (to the *west* of the Vedic tribe's Ravi). So, 'the Chenab crowd'. The enemies are led into battle by a king with an Iranian name, *Kavaṣa*. Their tribal names and nicknames are all known from Iranian and Greek sources to refer to Iranian communities. Their religion is described as having distinctively Mazdean characteristics: without *Indra* or *Deva*s (who have been demonized) and without fire-sacrifice (because fire is elevated so far as to taboo throwing things into it). Obviously, the enemies of the Vedic people at that time were Iranian, not "black aboriginal". This is attested from so many angles that one wonders how this mistake could have been made at all.

The mistake was reproduced by numerous authors, including many without ideological agenda. Thus, "the *śūdra*s were *an-ārya*, 'non-Aryan',

45. H. H. HOCK (1999b), p. 154.
46. Quotes in G. D. BAKSHI (2019a), p. 67 and 153.

referring to the darker-skinned elements of the population (the Sanskrit term for 'caste', *varṇa*, means 'colour')"[47]. In fact, *varṇa* means 'one in a spectrum': a colour in the visual spectrum, a letter in the sound spectrum (hence *varṇamālā* for 'alphabet'), and a class in the social spectrum. The identification of a social class with a colour is a fossilized metaphor. The same symbolic meaning counts for Avestan *pištra*, roughly 'caste' but literally 'colour'[48].

Today, the dominant egalitarian paradigm projects the same categories onto ancient texts: "The Dalit [*'broken', the Untouchables*] were the original inhabitants of India and resemble the African in physical features"[49], but with the opposite valuation: now the "black aboriginals" count as the good ones, entitled to compensation, the "white invaders" as the bad ones, summoned to discharge their historical guilt. Fanciful racial notions continue to divide India.

5. Political dimension

The Indian rejection of the AIT makes an Indologist protest "to what degree the question of Indo-Aryan origins has become politicized"[50]. But seen from India, this makes you wonder what planet the scholar has been living on; probably "the West", where they know nothing about AIT's much older divisive effect on India. And even inside the West, the Indo-Europeanist research itself has been deconstructed as a deeply politicized undertaking[51]. It is comical to find academics, as if blushing virgins, run away from the OIT because of its alleged political taint, while having no qualms about espousing the AIT, politicized since far longer, in many more countries, and not as a pastime of a few historians but as the basis for gory government policies. Political applications of the AIT include:

47. J. PUHVEL (1989), p. 45.
48. Cf. H. H. HOCK (1999b), p. 155.
49. V. T. RAJSHEKAR (2009), p. 43.
50. L. M. FOSSE (2005), p. 434.
51. See e.g. S. ARVIDSSON (2006) and J.-P. DEMOULE (2014). This is not to say, however, that the views of these authors should be uncritically accepted. On J.-P. Demoule's ideologically motivated misrepresentation of Indo-European linguistics and historical linguistics in general, see A. PERELTSVAIG (2015), R. GARNIER (2015-2016), and especially the systematic refutation of his arguments by Th. PELLARD, L. SAGART and G. JACQUES (2018). Another recent attempt (by Angela Marcantonio) to deconstruct the Indo-European hypothesis is equally unconvincing (see I. YAKUBOVICH [2011], p. 227-228). But it does say that the PIE hypothesis itself has proven as vulnerable to this political explaining-away of scholarly theories as is now being tried on the OIT.

- the colonial justification of rule by the British pure Aryans over the upper-caste mixed Aryans and the lower-caste non-Aryans;
- the perfect illustration of the Nazi scheme of rule by the pure Aryan race and the degeneracy through race-mixing with a lower race, in spite of a commendable effort to prevent this through caste apartheid;
- post-war, a galaxy of Rightist groups in the West still use the AIT to buttress their identity project, see e.g. the relevant "Survive the Jive" Youtube videos by historian Thomas Rowsell, or the periodicals *Terre et Peuple*, *Éléments* and *Nouvelle École*; and some even attribute the successes of the IE family to an intrinsic European superiority:

  > What then does account for the remarkable conquests of the Indo-Europeans? […] The simplest explanation is that the original speakers of *PIE* possessed, on average, considerably higher intelligence than most of the people they defeated [52].

- anti-Brahminism, an Indian replica of anti-Semitism ("Brahmins, go back to Central Asia");
- Dravidianism, a Tamil cultural separatism, from 1947 till 1962 also political;
- the Dalit movement a.k.a. Ambedkarism;
- the British-cum-missionary construction of the Tribals as *Ādivāsī*s ('Aboriginals'), an ancient-sounding neologism from the early 20th century, pregnant with the message that the non-Tribals are intruders [53].

One ideology associated with the AIT was National-Socialism. In order to justify the untouchability of the OIT, invasionist polemicists sometimes try to link it to Nazism, and this not just on Twitter and in yellow journalism, e.g. that Brahminism resulting from the AIT was the "father of Fascism, Racism, Nazism" [54]. This swollen rhetoric is even used among top academics [55]. Possibly these scholars do not realize what they are saying, but this is really not innocent: in contemporary Western culture, association with National-Socialism is the single worst allegation possible. Yes, AIT

52. M. HART (2007), p. 187.
53. See Sh. TALAGERI (2016).
54. V. T. RAJSHEKAR (1994).
55. E.g. R. ZYDENBOS (1993), unpacked in K. ELST (1999), p. 57-78; Sh. POLLOCK (1993), rebutted by R. GRÜNENDAHL (2012), and by K. ELST (2018), p. 97-105; and M. WITZEL (2006), p. 227.

sceptics have behaved impolitely; but none of their swearwords can match this level of incrimination.

Yet, there is nothing Nazi about the OIT, on the contrary. It is the AIT that served as the perfect paradigm of the Nazi worldview, and that was taught in the history textbooks under Nazi control: "In the Third Reich, even schoolchildren knew from their textbooks that this race had spread from the north to the south and east, and not the other way around" [56]. The Nazi top "race scientist", Hans F. K. Günther, thought that the Indo-Europeans had penetrated the north of the Indian Subcontinent some centuries BCE [57].

Among Adolf Hitler's own rare utterances on the Hindus, each of them negative, was a racial interpretation of the AIT: "We know that the Hindus in India are a people mixed from the lofty Aryan immigrants and the dark-black aboriginal population, and that this people is bearing the consequences today; for it is also the slave people of a race that almost seems like a second Jewry" [58]. He even followed the now-fashionable use of "immigrant" (*Einwanderer*) instead of "invader".

In India, this racialized AIT is still very alive. In November 2015, Congress leader Mallikarjuna Kharge shouted in a parliamentary debate: "You Aryans are from outside India!" A press comment radicalized this perception: "The only indigenous people in India are the adivasis" [59]. The non-Indo-Aryan-speakers are pitted against the Indo-Aryans, and most of all, the Tribals/"*Ādivāsī*s" against the non-Tribal "invaders". In less extreme form, this racial vision still informs India's caste-based reservation policy. This way, the 19th-century racial AIT interpretation serves as a poison injecting division and resentment into Indian society even today. That is why the Hindu nationalists clutch at any possible refutation of the AIT.

6. Linguistics

Linguists are rather modest about their ability to prove the location of a homeland: "Our knowledge of these migrations [*that broke PIE unity*] is

---

56. Savitri Devi MUKHERJI (1976), p. 273, quoted in K. ELST (2001), p. 561. She was *née* Maximiani Portas, French-Greek, married to Asit Krishna Mukherji from Kolkata, both Hitler admirers.

57. H. F. K. GÜNTHER (1987), p. 122. But see also H. F. K. GÜNTHER (1934), p. 25: *Die Zuwanderungen der Inder nach Nordwestindien haben wahrscheinlich das 15. und 14. Jahrhundert erfüllt; einzelne erste Zuwanderergruppen mögen Nordwestindien vielleicht schon vorher erreicht haben*.

58. A. HITLER (1920), reproduced in E. JÄCKEL and A. KUHN (1980), p. 195 (my translation).

59. M. GURUSWAMY (1995).

very limited. On a linguistic basis, little can be said about them"[60]. If the anti-AIT party were to care for reading dusty linguists, it would quote this with glee.

In the already limited circle of OIT advocates, linguistically capable people are even fewer. One of the rare linguistic arguments offered to refute the OIT concerns the *isoglosses*, i.e. the changes commonly affecting some IE member languages but not others, indicating that the affected languages have gone through a common development after the dispersal of the common ancestor language. In Hans Hock's opinion, the pattern of isoglosses is incompatible with the distribution of languages necessitated by an Indian homeland[61]. Sh. Talageri responded to this argument at length[62], as did N. Kazanas[63], and K. Elst[64]. It is outside the purview of this paper to discuss the arguments; but do note that, after the demise of S. S. Misra, these are the only names one needs to remember in this respect.

Another linguistic topic, first raised by Sri Aurobindo in a lecture on the Vedas ca. 1915 (published 1956)[65], is the deeper rootedness within Sanskrit. The word *wolf*/*vṛka* is taken to be related to the verbal root *vṛk-* 'to tear' (whence *vṛkṇa* 'a cut, wound'), so 'wolf' would really mean 'the tearer', whereas elsewhere it only means 'wolf'[66]. Likewise, it is claimed that only Sanskrit can deduce the pan-IE term *name* from a verbal root: *nāma* from *nam-*, *namati* 'to greet'[67]. N. KAZANAS (2015), p. 43-124, worked out an annotated list of 393 such roots. Thus while Latin *pater* seems isolated, Sankrit *pitā*, *pitṛ* can be interpreted as an agent noun from *pā-*, *pāti* 'to protect'; and unlike Greek θυγάτηρ or English *daughter*, Sanskrit *duhitā*, *duhitṛ* finds an explanation within the language itself, cf. *duh-*, *dugdha* 'to milk' (i.e. 'milkmaid')[68]. This would indicate that the other languages have cre-

60. R. S. P. BEEKES (1990), p. 70 (my translation). Cf. also R. S. P. BEEKES (2011), p. 46: "Linguistic information offers us no basis for determining the moments of time at which the Indo-European peoples began to inhabit the areas where they eventually settled."

61. See H. H. HOCK (1999a), p. 13-17.

62. See Sh. TALAGERI (2000), p. 266-282; ID. (2008), p. 205-236; (2020).

63. See N. KAZANAS (2013), p. 110-163.

64. See K. ELST (2007b), p. 29-35.

65. Sri AUROBINDO GHOSE (1956).

66. According to mainstream IE linguistics, this hypothesis can no longer be maintained since PIE **wĺ̥kʷos* 'wolf' contained a labiovelar whereas the root 'to tear' ended in a pure velar; see M. MAYRHOFER (1956-76), vol. III, p. 240, and ID. (1986-2001), vol. III, p. 571.

67. This may be no more than a folk etymology, however. On the problem of the etymology of PIE 'name', see M. MAYRHOFER (1986-2001), vol. II, p. 36, and especially S. NERI (2005), p. 212-213, fn. 50.

68. Although such speculation on the origin of IE kinship terms in *-*ter*- as agent nouns can boast a long history and has not yet died out, it is rarely taken seriously to-

olized somewhat, mixing each with the local substrate language of their respective newfound habitats.

N. KAZANAS (2015), p. 43, concludes:

> Sanskrit appears to have lost far fewer items and preserves much greater organic coherence than the other branches. This supports the general idea that Sanskrit is much closer to Proto-Indo-European and that, since this could only happen in sedentary conditions, the Indoaryan speakers of Sanskrit did not move (much) from the original homeland.

Here he reiterates the case he had earlier made in Comparative Mythology: the Vedic pantheon has a completeness in comparison with the bits and pieces in other branches, which often cannot be connected with one another except by bringing in the Vedic version as middle term, so:

> This then I call the Preservation Principle […]: the people or culture that has preserved most, *ceteris paribus* has moved least [69].

We could extend this principle to another finding in Comparative Mythology. Nick Allen, who never questioned the AIT, has left us a discovery that arguably supports the OIT. Seeing numerous similarities between Homer's epics and the *Mahābhārata*, he realized the latter had yogic elements that are missing in the corresponding Homeric passages. N. Allen argues that the proto-narrative already contained yoga features, which were lost in the Greek version:

> *Either* the proto-journey was like the Greek and contained nothing relating to *yoga*, in which case the yogic aspect of the Sanskrit story was an innovation […]. *Or* the proto-journey was like the Sanskrit and was quasi-yogic or proto-yogic in character, in which case Greek epic tradition largely or wholly eliminated that aspect of the story. […] I argue that some significant and fairly precisely identifiable features of *yoga* go back to the culture of those who told the proto-narrative – who […] may well have been proto-Indo-European speakers [70].

The logical but missing explanation stares him in the face: this dimension was lost by the Greeks in the rough and tumble of the trek westwards.

---

day; cf. the thorough discussion – not devoid of sarcasm – by G.-J. PINAULT (2009 [2010]), p. 27-28, who concludes that "*tous les rattachements supposés à des racines verbales sont aussi vains que ridicules*" [p. 28] and also provides a detailed rebuttal of the often attempted derivation of PIE **d^hugh$_2$-tér-* 'daughter' from the root **d^heug^h-* [p. 30].

69. N. KAZANAS (2002), p. 300. It must be noted, however, that N. KAZANAS' methodology, if better known, would be considered misconceived because there is no natural relationship between the degree of archaism of a given language and its geographic proximity to the original homeland of the language family to which it belongs (see I. YAKUBOVICH [2011], p. 231-232, in a review of an earlier publication by the same author).

70. N. ALLEN (1998), p. 3; about whom, see K. ELST (2020).

Just as in a decomposing corpse, the brain disintegrates fast while the skeleton remains, the most precious elements in a tradition get lost most easily. They need constant nurturing, which is more difficult during a long-distance migration in premodern conditions. Only the Indians had the comfort of a stable situation where they could preserve them.

Other linguistic topics investigated include the loanwords into Sanskrit (or their absence where they had been expected, as in the Northwest-Indian hydronyms), the loan pattern between Indo-Iranian and Uralic, and linguistic palaeontology. This work is among the least read in the world: no reviews, no response papers, not even quotations. On social media and other forums, the "Aryan Invasion" is actively debated, e.g. to connect Vedic literary data with Harappan archaeological discoveries, or now to digest new genetic findings, but the linguistic dimension is either starkly ignored or filled up with fantasies.

Some Indian linguists do apply the comparative and historical methods to the relation between the Indian languages [71], but the Indo-European level is somehow beyond their research interest. Most AIT sceptics treat it with disdain or hostility, thinking that Linguistics is necessarily linked to the AIT. The most negative book reviews (now lost in cyberspace) of K. ELST (2007) and Sh. TALAGERI (2008) were not by invasionists but by their *bête noire*, N. S. Rajaram.

7. Literary evidence

Most Indo-Europeanists assume some two thousand years between the disintegration of PIE and the first literary testimonies of Hittite, Mycenaean Greek and Vedic Sanskrit. What Sh. TALAGERI (2000 and 2008, summarized and updated 2020a and 2020b) gathered from the Vedic and Avestan corpus will remain his major claim to fame (for the OIT party) or ridicule (for the AIT and anti-AIT parties): the surprising thesis that literary evidence reaches back far enough to provide information on PIE's disintegration.

Here, the Vedic tradition evolved in the 3rd millennium BCE and even beyond, within the *Paurava* tribe based in the *Sarasvatī* basin. The RV still remembered their coexistence with the *Druhyu* tribe until it largely emigrated under duress (RV 1:107:8, 6:46:8, 7:18, 8:10:5, 10:134), then describes co-existing with the *Ānava* tribe in the northwest until it, too, emigrates under duress; and also with other tribes east and south. These were not daughters but sisters of the Vedic community, so the Vedic traditions represent only one line within the commonwealth of Hinduism, whereas both Hindu nationalists and AIT-minded outsiders commonly assume the

71. E.g. G. N. JHA (2013), p. 19-38.

Vedas, composed near the supposed invaders' entry point, to be the source of Hinduism.

The *Druhyu*s went northwest to Central Asia, shed their Tocharian branch on the way (Anatolian may represent an even earlier emigration) and imposed their dialects on the steppe region, whence their mixed progeny conquered most of Europe, yielding Italo-Celtic, Germanic and Balto-Slavic. The *Ānava*s also went northwest and their Scythian branch was to equally fill up the steppes, but most Iranians and the ancestors of the Armenians, Phrygians, Greeks and Albanians took the route south of the Caspian Sea.

The steppes certainly were a secondary homeland, a staging-ground for the "Aryan invasion" of the European subcontinent, but not the ultimate homeland of PIE. In the words of E. CALLAWAY (2015):

> Less clear is whether all Indo-European languages derive from this group, or whether just a subset do, says Paul Heggarty, a linguist at the Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology in Leipzig, Germany. He suspects that the Yamnaya people spoke a language that later developed into Slavic, Germanic and other northern European tongues, but he doubts that they imported the predecessor of southern European languages such as ancient Greek, or those of eastern Indo-European languages such as Sanskrit.

Exactly. In Sh. Talageri's reconstruction, most languages of Europe derive from the *Druhyu* tribe's emigration, which settled in Russia and mixed with the locals, linguistically assimilating them, before intruding into Central Europe [72]. The Greeks, Albanians and Armenians, by contrast, were peripheral groups in a largely Iranian *Ānava* tribe and emigrated in a second wave still described in books 7 and 4 of the RV [73]. An even later emigration – issued from the stay-behind *Paurava* tribe – yielded the Sanskrit traces in Kassite and Mitannic.

An uncontroversial Indologist theory by Hermann Oldenberg about the layeredness of the Vedic text (resented by traditionalists as "reducing a divine revelation to mere history") yields a sequence of the different chapters. This shows that the older chapters mention eastern rivers, fauna, etc., and the later chapters more westerly ones, so that the RV describes an east-to-west gradient, just the opposite of what the AIT posits. The most Afghanistan-oriented chapter is the late 8th, not the oldest chapters as the AIT would imply.

A closer analysis of verse forms and name types proves that the Sanskrit-speaking founders of the Mitanni culture are of a piece with the

72. Sh. TALAGERI (2000), p. 269-282; ID. (2008), p. 223-225 and 246-250.
73. Sh. TALAGERI (2000), p. 163-231 and 267-270.

youngest layer of the RV. This in turn allowed for absolute chronological information: the late RV predates by centuries the Mitanni kingdom of the mid-2nd millennium.

Astronomical evidence confirms Sh. Talageri's relatively high chronology. The useful references in the Vedas are few and far between, sometimes hard to interpret with precision [74], but still numerous enough, and consistent: not a single one of them supports the low AIT-implied chronology.

Most point to the asterism *Kṛttikā* on the spring equinox or the asterism *Maghā* on the summer solstice, both timed by their precessional movement at ca. 2300. They concern the RV's 10th book, the *Yajur* and *Atharva Veda*s and the *Brāhmaṇa*s, implying a higher age for the Family Books: up to and even beyond 3000 BCE [75]. One cannot explain them all away as either just wrong and confused, or as mere reminiscences of past observations [76]. Such special pleading can work once, but not in every instance; Occam's razor applies.

The *Vedāṅga Jyotiṣa*, a post-Vedic manual of observational astronomy, definitely not dealing in reminiscences, is unambiguous. It dates itself in two different ways (*Dhaniṣṭha* solstitial, *Bharaṇī* equinoctial) to ca. 1300 BCE, a time when the AIT hardly has the *Ṛg-Veda* being composed. It "gives very precise information on all four solstitial and equinoctial points corresponding to the late 2nd millennium BCE, and this text is very much later than the Brāhmaṇas. These data are as valid evidence for an early date for the *Ṛg-Veda* (which long preceded all these texts) as any evidence brought forward to promote a later date" [77]. This latter proof is then said to pertain to the existence of chariots and iron implements, two types of evidence that happen to be in flux due to new discoveries, unlike the precessional data.

It is unbecoming of scholars to cavalierly shift this date down to 500 or even 200 BCE, as is common, pleading that the evolution rate of language necessitates this denial of the astronomical information (what if this soft linguistic evidence, predicated on low Vedic dates, is circular?); or to put a position of *Maghā* on the Solstice at 800 BCE, as A. A. MACDONNELL and A. B. KEITH (1912 [1982]), p. 422-424, did, fully 1500 years later than what the *Brāhmaṇa* text and elementary astronomy tell us. So, as historical evidence goes, the astronomical data provide strong evidence for Sh. Talageri's high chronological estimate.

---

74. As shown by H. H. HOCK (2005), p. 295-303.

75. Cf. U. SEN (1974).

76. "Information from much earlier times can get embedded in ritual and through this channel continue into later times" (R. THAPAR [2006], p. 27).

77. E. BRYANT (2002), p. 348.

8. Genetics

Educated Indians, steadfast in their willful illiteracy in linguistics, are more on their home turf in the hard sciences. Strictly, these have at most a minor impact on the linguistic homeland question: "Racial movements allegedly traced on the basis of genomes and haplogroups *cannot* help us trace the history of the Indo-European *language* migrations" [78]. This is but a modernized variation on what we all learned about skull-type Indo-Europeanism in our IE courses: it was a pre-war mistake to identify physical groups with linguistic communities. Yet somehow the AIT school, after having totally avoided taking cognizance of the advancing OIT case for more than a decade, suddenly turned jubilant over certain findings by geneticists.

The bygone identification of a race with a language is hailed again, though now defined by genotype. Invasionist polemicists argue in all seriousness about the evidential value of the "Aryan gene", R1a1 [79]. Genes, like skulls, do not speak: while a human migration may be proven by a sufficient number of such findings, we still would not know what happened to their language.

Yet, genetic discoveries favouring migrations *out of India* exist but have been passed over in silence. Thus, S. SHARMA, E. RAJ and R. JENA (2009) claim to show that R1a1, widely present in Central Siberia, Eastern Europe and North India, has its origin in the latter [80]. But now that research by David REICH (2018) seemed to support an AIT scenario, this made headlines. It was applauded among pro-AIT scholars and their political followers worldwide [81].

The recent AIT applause for D. Reich was centred on his claim of the R1a1 genes' eastward movement. This does not impress the Indians anymore, as they claim to have solid evidence for the reverse:

> The haplogroup R1a* originated in India approximately 15,450 – 18,500 years ago. […] The westward Indo-Aryan expansion is a plausible explanation for the male-mediated demic expansions of R1a1a (R-M17) into Europe beginning around 2,500 BCE, which, to a large extent, replaced indigenous European males and their Y-chromosome strata [82].

Impeccable scientists have demonstrated many migrations from India, affecting both the human and in their wake several non-human species

78. Sh. TALAGERI (2018).
79. As cited by, e.g., G. D. BAKSHI (2019b), p. 172.
80. Cited by G. D. BAKSHI (2019b), p. 200, as "never refuted".
81. E.g., for the *Nouvelle Droite*, P. BOUTS (2019); and in India, T. JOSEPH (2018), responded to in Sh. TALAGERI (2019).
82. A. L. CHAVDA (2017).

(even mice, see P. PRIYADARSHI [2012]). Thus, genetic evidence for Indian cows' genes in Ukrainian cows shows an Indian presence on the steppes:

> However, in some areas of the Eurasian continent, phenotypically humpless cattle are known to have been influenced by historical admixture from zebu cattle […]. This study suggests that the Ukrainian and the Central Asian regions belong to hybrid zones where taurine-zebu crossbreds have existed [83].

So, accompanying human emigrants, Indian cattle migrated all the way to Ukraine. By contrast, there is no sign that Western cattle were brought into India: the Aryan invaders were cowherds without cows.

Indologist Giacomo BENEDETTI (2012) comments: "Then, the presence of zebu genes and representations in Asia and Europe seem to be […] a confirmation that there was an important movement from South Asia to the West".

The genetic debate has technical aspects that exceed our competence. What we can report, though, is the much increased self-confidence in the new generation of OIT-minded researchers. After the AIT crowd has thrown the gauntlet regarding genetic evidence, they are meeting the challenge quite well. As we witnessed at the conference "Bharat beyond Aryan Invasion Myth in the Light of Recent Discoveries" (Hyderabad, 7 December 2019, organized by Indic Academy and Pragna Bharati), they still wax indignant about Western "manipulations of evidence", but they also provide excellent counter-evidence.

9. Conclusion

The polemicists for and against the AIT have a lot in common. They attribute political motives to their opponents and deduce from these imagined motives a justification for ignoring the evidence presented. Not that the debate is entirely symmetrical: though the AIT sceptics *talk* in the same vein, a few of them nonetheless do provide responses to all the opposing argumentations that reach their attention. This is much less the case in the other direction: "An ostrich-like attitude is perpetuating the Aryan invasion myth" [84].

So, we plead against this rhetoric of excluding opponents from the debate. It is unbecoming of scholars to declare themselves above pertinent evidence, even if coming from a school alleged to have unpleasant motives. Moreover, given the fast-shifting international power equation, this attitude

83. J. KANTANEN *et al.* (2009), p. 404.
84. B. B. LAL (2010).

of Western scholars ignoring their Indian counterparts, or at best talking down to them, strikes us as increasingly anomalous.

Koenraad ELST
Indus University, Ahmedabad, India
koenraad.elst@gmail.com

Bibliographical references

Nicholas ALLEN (1998): "The Indo-European Prehistory of Yoga"*, International Journal of Hindu Studies* 2 (1), p. 1-20.

Stefan ARVIDSSON (2006): *Aryan Idols. Indo-European Mythology as Ideology and Science*. Translated by Sonia Wichmann, Chicago - London, University of Chicago Press.

Sri AUROBINDO GHOSE (1956): *Secret of the Veda*, Pondicherry.

Gagan Deep BAKSHI (2019a): *Bose or Gandhi, Who Got India Her Freedom?*, Delhi Knowledge World - KW Publications.

Gagan Deep BAKSHI (2019b): *The Sarasvati Civilization. A Paradigm Shift in Ancient Indian History*, Gurugram, Garuda Prakashan.

Colin BARRAS (2019a): "Story of Most Murderous People of All Time Revealed in Ancient DNA", *New Scientist*, 27 March 2019.

Colin BARRAS (2019b): "Een geschiedenis van geweld" ['A History of Violence'], *New Scientist*, Dutch edition, Oct. 2019, p. 41-46.

Robert S. P. BEEKES (1990): *Vergelijkende Taalwetenschap. Tussen Sanskrit en Nederlands*, Utrecht, Het Spectrum.

Robert S. P. BEEKES (2011): *Comparative Indo-European Linguistics. An Introduction*. Second edition, revised and corrected by Michiel DE VAAN, Amsterdam - Philadelphia, John Benjamins.

Giacomo BENEDETTI (2012): "The Wonderful Adventures of *bos Indicus* across Eurasia", blogsite *New Indology*, 6 April 2012. http://new-indology.blogspot.com/2012/04/wonderful-adventures-of-bos-indicus.html

[Adrien-Jean-Quentin] BEUCHOT (1834): *Œuvres de Voltaire avec préfaces, avertissements, notes, etc.*, Tome LXIX : *Correspondance* – tome XIX, Paris, Lefèvre - Firmin Didot frères.

Roger BLENCH and Matthew SPRIGGS (eds.) (1997): *Archaeology and Language*, I: *Theoretical and Methodological Orientations*, London, Routledge.

Patrick BOUTS (2019): "Le peuplement de l'Europe. La révolution de la paléo-génétique et les Indo-Européens", Paris, Nouvelle École.

Johannes BRONKHORST and Madhav DESHPANDE (eds.) (1999): *Aryan and Non-Aryan in South Asia. Evidence, Interpretation and Ideology*, Cambridge (MA), Harvard University Department of Sanskrit and Indian Studies.

Edwin BRYANT (2001): *The Quest for the Origins of Vedic Culture*, Oxford, University Press.

Edwin BRYANT (2002): "'Somewhere in Asia', and No More: Response to 'Indigenous Indo-Aryans and the Ṛgveda' by N. Kazanas", *Journal of Indo-European Studies* 30, p. 341-352.

Edwin BRYANT and Laurie PATTON (eds.) (2005): *The Indo-Aryan Controversy: Evidence and Inference in Indian History*, London - New York, Routledge.

Ewen CALLAWAY (2015): “European Languages Linked to Migration from the East”, *Nature*, April (12 Feb.) 2015. Published online http://www.bioedonline.org/news/nature-news-archive/european-languages-linked-migration-east/

A. L. CHAVDA (2017): “Propagandizing the Aryan Invasion Debate: A Rebuttal to Tony Joseph”, *India Facts*, 22 June 2017. Published online http://indiafacts.org/propagandizing-aryan-invasion-debate-rebuttal-tony-joseph/

Michel DANINO (2017): “Discovering the Sarasvati River: from 1855 to 2014”, in B. R. MANI, *Indus-Sarasvati (Harappan) Civilization vis-a-vis Rigveda*, p. 15-28, Delhi, B. R. Publishing Corporation in association with Draupadi Dream Trust.

Shoaib DANIYAL (2019): “Two New Genetic Studies Upheld Indo-Aryan Migration. So Why Did Indian Media Report the Opposite?”, *Scroll.in*, 12 September 2019.

Jean-Paul DEMOULE (2014): *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d’origine de l’Occident* (La librairie du XXI[e] siècle), Paris, Le Seuil.

Tatyana ELIZARENKOVA (1995): *Language and Style of the Vedic Ṛṣis*, Albany, SUNY Press.

Koenraad ELST (1993): *Dr. Ambedkar, a True Aryan*, Delhi, Voice of India.

Koenraad ELST (1999): *Update on the Aryan Invasion Debate*, Delhi, Aditya Prakashan.

Koenraad ELST (2001): *The Saffron Swastika. The Notion of “Hindu Fascism”*, Delhi, Voice of India.

Koenraad ELST (2005): “Linguistic Aspects of the Aryan Non-Invasion Theory”, in E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005), p. 234-281.

Koenraad ELST (2007): *Asterisk in Bhārapīyasthān, Minor Writings on the Aryan Invasion Debate*, Delhi, Voice of India.

Koenraad ELST (2012): *The Argumentative Hindu. Essays by a Non-Affiliated Orientalist*, Delhi, Aditya Prakashan.

Koenraad ELST (2015): *On Modi Time*, Delhi, Voice of India.

Koenraad ELST (2018a): *Still No Trace of an Aryan Invasion*, Delhi, Aryan Books International.

Koenraad ELST (2018b): “AIT and the Science of Linguistics”, *Pragyata*, 26 May 2018.

Koenraad ELST (2020): “Nick Allen, More Seer than Is Realized”, *Swarajya*, 25 May 2020.

George ERDOSY (ed.) (1995): *The Indo-Aryans of Ancient South Asia*, Berlin, Walter de Gruyter.

Benjamin FORTSON (2010): *Indo-European Language and Culture: An Introduction*. Second edition, Oxford, Blackwell.

Lars Martin FOSSE (2005): “Aryan Past and Post-Colonial Present: the Polemics and Politics of Indigenous Aryanism”, in E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005), p. 434-467.

Romain GARNIER (2015-2016): Review of J.-P. DEMOULE (2014), *Wékʷos* 2, p. 279-283.

Karl Friedrich GELDNER (2003 [ca. 1928]): *Der Rig-Veda*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

Ralph T. H. GRIFFITH (1991 [1889]): *The Hymns of the Ṛgveda*, Delhi, Motilal Banarsidass.

Reinhold GRÜNENDAHL (2012): "History in the Making: On Sheldon Pollock's 'NS Indology' and Vishwa Adluri's 'Pride and Prejudice'", *International Journal of Hindu Studies* 16, p. 189-257.

Hans F. K. GÜNTHER (1934): *Die Nordische Rasse bei den Indogermanen Asiens*, Munich, J. F. Lehmann.

Hans F. K. GÜNTHER (1987): *Religiosité indo-européenne*, Puiseaux, Pardès [Translation of Hans F. K. GÜNTHER *Frömmigkeit nordischer Artung*, Jena, Eugen Diederichs, 1934].

Mohan GURUSWAMY (2015): "Can Indians even Claim They're from India?", *DailyO*, 27 November 2015.

Christopher HALE (2003): *Himmler's Crusade. The True Story of the 1938 Nazi Expedition into Tibet*, London, Bantam Press.

Michael HART (2007): *Understanding Human History. An analysis including the effects of geography and differential evolution*, Augusta (GA), Washington Summit Publishers.

Adolf HITLER (1920): *Warum sind wir Antisemiten?*, in E. JÄCKEL and A. KUHN (eds.) (1980), p. 184-204.

Hans Henrich HOCK (1999a): "Out of India? The Linguistic Evidence", in J. BRONKHORST and M. DESHPANDE (eds.) (1999), p. 1-18.

Hans Henrich HOCK (1999b): "Through a Glass Darkly: Modern 'Racial' Interpretations vs. Textual and General Prehistoric Evidence on *ārya* and *dāsa/dasyu* in Vedic Society", in J. BRONKHORST and M. DESHPANDE (eds.) (1999), p. 145-174.

Hans Henrich HOCK (2005): "Philology and the Interpretation of the Vedic Texts", in E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005), p. 282-308.

India Today (2018): "Not Rewritten a Single History Chapter in 4 Years: Javadekar", 27 September 2018.

Eberhard JÄCKEL and Axel KUHN (eds.) (1980): *Hitlers sämtliche Aufzeichnungen*, 1905-1924, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt.

Stephanie W. JAMISON (2006): Review of E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005), *Journal of Indo-European Studies* 34, p. 255-261.

Stephanie W. JAMISON and Joel P. BRERETON (2014): *The Rigveda: the Earliest Religious Poetry of India*, Oxford, University Press.

Girish Nath JHA (2013): "Some Remarks on the Origin and Development of Indian Languages and Linguistic Area", in A. MARCANTONIO and G. N. JHA (eds.) (2013), p. 19-38.

Natwar JHA and Navaratna S. RAJARAM (2000): *The Deciphered Indus Script*, Delhi, Aditya Prakashan.

Ram Nath JHA, Shashi TIWARI and Nicholas KAZANAS (eds.) (2013): *Vedic Venues*, Vol. 2, Delhi, Aditya Prakashan.

Tony JOSEPH (2018): *Early Indians. The Story of Our Ancestors and Where We Came From*, Delhi, Juggernaut Books.

Juha KANTANEN *et al.* (2009): "Maternal and Paternal Genealogy of the Eurasian Taurine Cattle (*bos taurus*)", *Heredity* 103, p. 404-415.

Nicholas KAZANAS (2002): “Indigenous Indo-Aryans and the Ṛgveda”, *Journal of Indo-European Studies* 30, p. 275-334.

Nicholas KAZANAS (2013): “Indo-European Isoglosses: What They (Don’t) Show Us”, in R. N. JHA, Sh. TIWARI and N. KAZANAS (eds.) (2013), p. 110-163.

Nicholas KAZANAS (2015): *Vedic and Indo-European Studies*, Delhi, Aditya Prakashan.

Lothar KILIAN (1983): *Zum Ursprung der Indogermanen: Forschungen aus Linguistik, Prähistorie und Anthropologie* (Habelt Sachbuch), Bonn, Habelt.

Braj Basi LAL (1950-52): “Excavation at Hastinapura and Other Explorations in the Upper Ganga and Sutlej Basins”, *Ancient India* (Bulletin of the Archaeological Survey of India) 10-11, p. 5-151.

Braj Basi LAL (1952): “New Light on the ‘Dark Age’ of Indian History: Recent Excavations at the Hastinapura Site, Near Delhi”, *Illustrated London News*.

Braj Basi LAL (1981): “The Indo-Aryan Hypothesis vis-à-vis Indian Archaeology”, Moscow, EPHCA.

Braj Basi LAL (2002): *The Sarasvati Flows On: the Continuity of Indian Culture*, Delhi, Aryan Books International.

Braj Basi LAL (2005): *The Homeland of the Aryans. Evidence of Rigvedic Flora and Fauna, and Archaeology*, Delhi, Aryan Books International.

Braj Basi LAL (2010): “An Ostrich-like Attitude Is Perpetuating the ‘Aryan Invasion’ Myth”, in B. R. SINGH (ed.) (2010), p. 23-36.

Braj Basi LAL (2015): *The Rigvedic People: ‘Invaders’/’Immigrants’? or Indigenous? Evidence of Archaeology and Literature*, Delhi, Aryan Books International.

Arthur Anthony MACDONNELL and Arthur Bernedale KEITH (1912 [1982]): *Vedic Index of Names and Subjects*, Delhi, Motilal Banarsidass.

Buddha Rashmi MANI (ed.) (2017): *Indus-Sarasvati (Harappan) Civilization vis-a-vis Rigveda*, Delhi, B. R. Publishing Corporation in association with Draupadi Dream Trust.

Angela MARCANTONIO (ed.) (2009): *The Indo-European Language Family: Questions about its Status* (Journal of Indo-European Studies, Monograph Series, 55), Washington, Institute for the Study of Man.

Angela MARCANTONIO and Girish Nath JHA (eds.) (2013): *Perspectives on the Origins of Indian Civilization*, Dartmouth (MA), Center for Indic Studies - Delhi, D. K. Printworld.

Manfred MAYRHOFER (1956-76): *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des Altindischen / A Concise Etymological Sanskrit Dictionary*, vols. I-III, Heidelberg, Carl Winter.

Manfred MAYRHOFER (1986-2001): *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, vols. I-III, Heidelberg, Carl Winter.

Satya Swarup MISRA (1992): *The Aryan Problem*, Delhi, Munshiram Manoharlal.

Satya Swarup MISRA (2005): “The Date of the Rigveda and the Aryan Migration: Fresh Linguistic Evidence”, in E. BRYANT and L. PATTON (eds.) (2005), p. 181-233.

Savitri Devi MUKHERJI (1976): *Souvenirs et réflexions d’une Aryenne*, Delhi, privately published.

Jawaharlal NEHRU (1946): *The Discovery of India*, Calcutta, The Signet Press.

Sergio NERI (2005): "Riflessioni sull'apofonia radicale di proto-germanico **namōⁿ* 'nome'", *Historische Sprachforschung* 118, p. 201-250.

Johanna NICHOLS (1997): "The Epicenter of the Indo-European Linguistic Spread", in R. BLENCH and M. SPRIGGS (eds.) (1997), p. 122-148.

Thomas PELLARD, Laurent SAGART and Guillaume JACQUES (2018): "L'indo-européen n'est pas un mythe", *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 113, p. 79-102.

Asya PERELTSVAIG (2015): "Are Indo-Europeans 'Untraceable'? — A Response to Jean-Paul Demoule", https://www.languagesoftheworld.info/bad-linguistics/are-indo-europeans-untraceable-a-response-to-jean-paul-demoule.html.

Asya PERELTSVAIG and Martin W. LEWIS (2015): *The Indo-European Controversy: Facts and Fallacies in Historical Linguistics*, Cambridge, University Press.

Georges-Jean PINAULT (2009 [2010]): Review of X. TREMBLAY (2003), *Kratylos* 54, p. 24-36.

Sheldon POLLOCK (1993): "Deep Orientalism? Notes on Sanskrit and Power Beyond the Raj", in Carol A. BRECKENRIDGE and Peter VAN DER VEER (eds.), *Orientalism and the Postcolonial Predicament*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

S. V. PRADHAN (2014): *The Elusive Aryans. Archaeological Search and Vedic Research; The Origin of the Hindus*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars.

Premendra PRIYADARSHI (2012): "Of Mice and Men: DNA, Archaeological and Linguistic Correlation of the Two Linked Journeys of Mice and Men", *Vedic Venues* 1, p. 317-354, Kolkata, Kothari Charity Trust.

Jaan PUHVEL (1989): *Comparative Mythology*, Baltimore - London, Johns Hopkins University Press.

Navaratna S. RAJARAM (1995): *The Politics of History*, Delhi, Voice of India.

Vontibettu Thimmappa RAJSHEKAR SHETTY (1994): *Brahminism, Father of Fascism, Racism and Nazism*, Bengaluru, Dalit Sahitya Akademy.

Vontibettu Thimmappa RAJSHEKAR SHETTY (2009): *Dalit, the Black Untouchables of India*, 3rd edition, Atlanta, GA, Clarity Press.

Kopalle Sivakameswara RAO (1957 [2015]): *The Aryan Home*, Kakinada (AP).

David REICH (2018): *Who We Are and Where We Came From. Ancient DNA and the New Science of the Human Past*, Oxford, University Press.

Shivsankar SASTRY (2018): "PIE or LIE: Why Linguistics Is Not a Science", *Swatantra*, 2 May 2018.

Aleksandr Andreyevich SEMENENKO (2019): "The Spread of Zebu Cattle from South Asia to the East Mediterranean Region as a Marker of Indo-European Population Dispersal", *Bulletin of Social-Economic and Humanitarian Research* 2 (4), p. 3–22.

Umapada SEN (1974): *The Rig Vedic Era*, Kolkata, Sumitra Sen.

Bernard SERGENT (1997): *Genèse de l'Inde*, Paris, Payot.

Kaikhosru Danjibuoy SETHNA (1982): *Karpāsa in Prehistoric India*, Delhi, Biblia Impex.

Jim SHAFFER and Diane LICHTENSTEIN (1995): “The Concepts of ‘Cultural Tradition’ and ‘Palaeoethnicity’ in South-Asian Archaeology”, in G. ERDOSY (ed.) (1995), p. 126-154.

Jim SHAFFER and Diane LICHTENSTEIN (2013): “South-Asian Prehistoric Settlement Dynamics”, *Vedic Venues* 2, p. 248-268, Kolkata, Kothari Charity Trust.

Arvind SHARMA (2005): “Dr. B. R. Ambedkar on the Aryan Invasion and the Emergence of the Caste System in India”, *Journal of the American Academy of Religion* 73 (3), p. 843-870.

Savarkar SHARMA, Ekta RAJ and Mamta JENA (2009): “The Indian Origin of Paternal Haplogroup R1a Substantiates Autochthonous Origin of Brahmins and Caste System”, *Journal of Human Genetics* 54 (1), p. 47-55.

Bal Ram SINGH (2010): *Origin of Indian Civilization*, Dartmouth (MA), Center for Indic Studies - Delhi, D. K. Printworld.

Frits STAAL (1996): *Ritual and Mantras: Rules without Meaning*, Delhi, Motilal Banarsidass.

Rainer STUHRMANN (2016): “Die Zehnkönigsschlacht am Ravifluß” (‘The Ten Kings’ Battle on the Ravi’), *Electronic Journal of Vedic Studies*, Volume 23 (2016), Issue 1.

Shrikant TALAGERI (2000): *The Rigveda, an Historical Analysis*, Delhi, Aditya Prakashan.

Shrikant TALAGERI (2008): *The Veda and the Avesta: the Final Evidence*, Delhi, Aditya Prakashan.

Shrikant TALAGERI (2016): “Are Indian Tribals Hindus?”, talageri.blogspot.com.

Shrikant TALAGERI (2017a): “Stuhrmann, Witzel and the Joke that is Western Indology”, talageri.blogspot.com.

Shrikant TALAGERI (2017b): “Are German and French Closer to Sanskrit than Malayalam, Kannada and Telugu?”, talageri.blogspot.com.

Shrikant TALAGERI (2017c): “The ‘Aryan’ Story vs. True Aryan History”, talageri.blogspot.com.

Shrikant TALAGERI (2018): “What is the Value of the New ‘Genomic Evidence’ for the Aryan Invasion/Migration Theory versus the Out-of-India Theory?”, talageri.blogspot.com.

Shrikant TALAGERI (2019): *Genetics and the Aryan Debate: ‘Early Indians’, Tony Joseph’s Latest Assault*, Delhi, Aditya Prakashan.

Shrikant TALAGERI (2020a): “Rigveda and the Aryan Theory: a Rational Approach”, talageri.blogspot.com.

Shrikant TALAGERI (2020b): “The Chronological Gulf between the Old Rigveda and the New Rigveda”, http://academia.edu/43896621.

Romila THAPAR (2006): “The Historiography of the Concept of ‘Aryan’”, in Romila THAPAR, *Historical Beginnings and the Concept of the Aryan*”, p. 1-40, Delhi, National Book Trust.

Bâl Gangâdher TILAK (1903): *The Arctic Home in the Vedas*. Poona, Tilak Bros, Galkwar Wada.

Igor TONOYAN-BELYAYEV (2017): “A Brief Note on the Two Older Indo-European Words – for ‘*Earth*’ (*d^{h}g[']^{h}em-) and a Dialectal One for ‘*Man*’ (*g$^{'h}$omon-) as Compared to [the] Tibetan Root Inventory”, http://academia.edu/35493286.

Igor TONOYAN-BELYAYEV (2018): "Tibetan *bya rgod* and *rgod ma* vs. Sanskrit *garuḍa* and *ghōṭa*", http://academia.edu/36816769.

Xavier TREMBLAY (2003): *La déclinaison des noms de parenté indo-européens en* -ter-. Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.

R. E. Mortimer WHEELER (1947): "Harappa 1946", *Ancient India* 3, p. 58-130.

Horace Hayman WILSON (1997 [1866]): *Ṛg-Veda Saṁhitā*, Delhi, Parimal Publications.

Michael WITZEL (1995): "Vedic History: Poets, Chieftains and Politics", in G. ERDOSY (1995), p. 307-352.

Michael WITZEL (2006): "Rama's Realm: Indocentric Rewritings of Early South Asian History", in Garrett FAGAN (ed.), *Archaeological Fantasies: How Pseudoarchaeology Misrepresents the Past and Misleads the Public*, London - New York, Routledge, p. 457-499.

Ilya YAKUBOVICH (2011): Review of A. MARCANTONIO (ed.) (2009), *Journal of Language Relationship* 6, p. 227-233.

Robert ZYDENBOS (1993): *The Concept of Divinity in Jainism*, Toronto, University of Toronto Press.

Les Études classiques 88 (2020), p. 117-144.

SEISACHTHIE
LE TERME AU CENTRE DE L'ÉQUATION SOLONIENNE [*]

Résumé. — La présente étude traite de la réforme solonienne dénommée *Seisachthie*. Après avoir donné un catalogue des principaux témoignages antiques relatifs à cette mesure – qui indiquent unanimement qu'elle visait à soulager les Athéniens de l'endettement –, nous tenterons de déterminer la nature des dettes concernées en reprenant l'analyse du récit de la *Constitution d'Athènes*, dont le principal enjeu sera de déterminer ce que l'auteur entendait, au chapitre VI, par « dettes publiques » (χρέα δημόσια). Selon le point de vue ici défendu, il s'agirait de l'équivalent des dettes publiques à Athènes durant l'époque classique, c'est-à-dire celles contractées automatiquement lorsque l'on ne versait pas à la cité un loyer ou une redevance qui lui était dû, ce qui implique que l'ἕκτη doit dès lors être considérée comme un versement découlant d'une obligation elle aussi publique, du moins inscrite dans la πολιτεία. La dernière partie de cette étude tentera d'établir à quoi faisait référence le mot « ἄχθος » qui a servi à forger le terme *Seisachthie*, en établissant un parallèle avec un extrait du poème intitulé *Eunomie* attribué à Tyrtée.

Abstract. — The present study is devoted to the Solonian reform called *Seisachtheia*. After providing a catalogue of the ancient testimonies related to this measure – which indicate unanimously that it was linked to the indebtedness of the Athenians –, the main challenge will be to define the nature of those debts by analysing the account of the Aristotelian *Constitution of Athens*, focusing on the "public debts" (χρέα δημόσια) mentioned in chapter VI. According to the view here advanced, they would be equivalent to the public debts in Athens during the classical period, namely those contracted automatically when one failed to pay to the city a rent or a fee, a conclusion which implies considering the ἕκτη a payment resulting from an obligation that has also to be regarded as "public", or at least inscribed in the πολιτεία. The last part of this study attempts to establish to what was referring the word "ἄχθος" from which was coined the term *Seisachtheia*, by drawing a parallel with a fragment from the poem entitled *Eunomy* attributed to Tyrtaeus.

La *Seisachthie* fut incontestablement la plus emblématique des réformes soloniennes. Si l'action du législateur a engendré une bibliographie considérable, force est toutefois de constater que la plupart des études portent, en réalité, sur les fameux ὅροι que Solon se vante d'avoir arrachés dans ses

* Nous tenons à remercier tout particulièrement ici notre collège Charles Doyen pour sa relecture attentive de cette étude et ses précieux commentaires.

poèmes[1], sur les mystérieux « hektémores » et leurs rapports avec une situation d'endettement généralisé, ou encore sur le statut des terres à l'époque archaïque[2]. Comparativement peu, en revanche, se focalisent sur la *Seisachthie*, et tentent dès lors d'aborder par ce biais ce qu'il est convenu d'appeler la « crise solonienne ». Il est vrai que la véritable nature de cette mesure et, plus fondamentalement encore, la signification exacte de ce terme faisaient déjà l'objet de vifs débats dans le milieu des érudits qui, dès l'époque classique, s'intéressèrent aux reformes soloniennes, avec bien souvent comme seule arme l'étymologie, soit qu'ils jugeaient les infor-

1. Frag. 36 (West), v. 6, dans lesquels on a vu, tour à tour, des bornes hypothécaires, des marqueurs de propriété ou de limites, le symbole de la domination des Eupatrides, des bornes indiquant le statut « servile » de celui qui en exploitait la terre, ou bien une simple métaphore susceptible d'être évidemment interprétée de multiples façons. On se contentera de renvoyer, à propos de ces différentes interprétations, à M. NOUSSIA-FANTUZZI (2010), p. 39-40.

2. Ces deux questions sont, en réalité, intimement liées au sein des interprétations qu'en proposent aujourd'hui les Modernes. Il est impensable de détailler ici l'ensemble de la bibliographie consacrée aux réformes soloniennes. Nous signalons ici au lecteur le titre de plusieurs études où il pourra aisément se la procurer : P. CASSOLÀ (1964) (surtout utile pour la bibliographie ancienne) ; Cl. MOSSÉ (1979), p. 85-97, ainsi que les discussions qui ont suivi cette communication synthétisées aux p. 99-150 du même ouvrage ; P. J. RHODES (1993), p. 92-97 ; L.-M. L'HOMME-WÉRY (1996), p. 25 et s. ; M. NOUSSIA (2001), p. 35 et s. ; J. A. ALMEIDA (2003), p. 28 et s. ; M. NOUSSIA-FANTUZZI (2010), p. 32 et s. ; M. MEIER (2012), p. 9-20 ; M. FARAGUNA (2012) ; J. BLOK et J. KRUL (2017), p. 613-614. On brossera toutefois, à très grands traits, les principales orientations de la recherche en signalant les publications jugées les plus représentatives de chaque courant. Fondamentalement, l'hektémorat a été interprété de deux manières radicalement différentes : soit il s'agirait d'une sorte de statut (dans le sens défini par J. ZURBACH [2013-2014]), soit d'une situation résultant d'un processus d'endettement. Ces deux grandes voies interprétatives se trouvent en réalité formulées dès la fin du XIX[e] s., respectivement par N. FUSTEL DE COULANGES (1891), p. 122-144, et P. GIRAUD (1893), p. 103-105. Au sein des études qui ont suivi la thèse de l'endettement, il faut distinguer entre celles qui admettent l'aliénabilité des terres des petits paysans (principalement A. FRENCH [1956] ; la plupart sont cités dans P. CASSOLÀ [1964], p. 28-32) et ceux qui s'y refusent (principalement W. J. WOODHOUSE [1938]). Parmi ceux qui conçoivent l'hektémorat comme un statut, la diversité d'opinions est considérable : les propositions vont de l'assimilation à une forme de métayage (idée surtout relancée par G. KIRK [1977] ; cf. T. W. GALLANT [1982] et en dernier lieu J. ZURBACH [2017]) jusqu'à celui d'un statut de paysans « dépendants » ou « tributaires », un peu à l'image des serfs du Moyen Âge (notamment R. DESCAT [1990], O. MURRAY [1995], I. MORRIS [2003]). Ici aussi, la nature des terres cultivées par les hektémores fait débat : il pourrait s'agir de leurs propres terres sur lesquels d'autres auraient détenu des droits « éminents » (les plus clairs sont M. I. FINLEY [1981] ; A. BISCARDI [1984] ; R. DESCAT [1990] ; J. BINTLIFF [2006]), soit des terres communes (P. B. MANVILLE [1990], p. 107-123 ; E. T. RIHLL [1991]) ou non attribuées (F. CASSOLÀ [1964], H. SANCISI-WEERDENBURG [1993]), voire des terres de confins (T. W. GALLANT [1982] ; V. D. HANSON [1999], p. 122-125) que les « riches » s'étaient appropriées.

mations à leur disposition incohérentes, soit que ces dernières leur faisaient tout simplement défaut. Dans ces conditions, les Modernes qui, bien des siècles plus tard, s'attelèrent à résoudre ces mêmes questions, et qui disposaient forcément d'une documentation beaucoup plus réduite par rapport à leurs devanciers, avaient-ils réellement plus de chances de succès ?

Après avoir interprété dans tous les sens possibles les témoignages antiques relatifs aux réformes soloniennes [3] – non sans les avoir soumis au lit de Procuste de conceptions sur l'économie athénienne des VIIe-VIe s. aux accents parfois fort modernes [4] – et jugé qu'aucune explication cohérente ne pouvait en émerger, certains les ont finalement délaissés pour rechercher une solution dans les avancées de la « nouvelle archéologie » [5], ou encore dans des comparaisons avec des situations jugées semblables, mais survenues en d'autres lieux ou en d'autres temps [6], éclairées, par surcroît, de grilles d'analyses forgées dans le cadre d'autres sciences humaines et sociales [7]. Le succès fut-il pour autant au rendez-vous ? Nous ne le pensons pas.

Notre *honorandus* est, comme chacun sait, un homme des textes et des mots ; ce serait pour moi lui rendre modestement hommage que de remettre cette question sur le métier, et de tenter de dégager une solution qui tiendrait

---

On signalera encore que d'autres études tentent de combiner les deux approches (en dernier lieu J.-M. ROUBINEAU [2007]), ou alors s'écartent – parfois considérablement – des principaux schémas explicatifs ici résumés, comme R. SEALEY (1976), p. 111 ; H. VAN EFFENTERRE (1977) (suivi par L.-M. L'HOMME-WÉRY [1996]) ; N. G. L. HAMMOND (1961), p. 76-86. T. ITO (2004), et M. MEIER (2012) tentent même, pour leur part, de démontrer que les hektémores n'ont jamais existé, et qu'il s'agit d'une « invention » du IVe s. Toutefois, contrairement à ce que laisse entendre M. FARAGUNA (2012), p. 171, nous n'avons jamais prétendu, dans notre étude de 2007, que nous considérions qu'il s'agissait là d'un terme inventé par le Ps.-Aristote ; au contraire, cf. Chr. FLAMENT (2007), p. 312-313.

3. É. WILL (1969) posait déjà le même constat à la fin des années 1960.

4. C'est surtout pour expliquer les origines de la crise traversée par Athènes au début du VIe s. que des notions telles que celles d'« économie de marché », ou d'émergence d'une « classe moyenne » ont été utilisées ; on trouvera un exposé des différentes voies explicatives proposées et des conceptions de l'économie attique qui les sous-tendent dans L. FOXHALL (1997), p. 115-119, ainsi que dans J. A. ALMEIDA (2003), p. 28-56, avec le tableau synthétique à la p. 57.

5. On songera évidemment en premier lieu à l'ouvrage de I. MORRIS (2003). Mais cf. également J. BINTLIFF (2006) ; S. FORSDYKE (2006).

6. Comme le soulignent notamment T. W. GALLANT (1982), p. 111, L. FOXHALL (1997), p. 119, ainsi que S. FORSDYKE (2006), p. 335-338. On citera, à titre d'exemple, G. THOMSON (1954), ou encore C. G. STARR (1977) ; même M. I. FINLEY (1965), p. 177-180, y avait succombé ; plus récemment J. BLOK et J. KRUL (2017).

7. Même constat dans J. ZURBACH (1999), p. 11-12, et ID. (2017), p. 17. Parmi les travaux les plus représentatifs de ce courant, on citera J. A. ALMEIDA (2003), ainsi que P. V. STANLEY (1999).

compte, au mieux, des données de la tradition littéraire [8]. Le point de départ de cette enquête ne pouvait être qu'un catalogue des principaux témoignages antiques relatifs à la *Seisachthie*, qu'il fut très aisé de constituer grâce au recueil des *testimonia Soloniana* compilés par A. Martina [9], mais pourtant absent des études consacrées à ce sujet [10].

Androtion (*FGrH* 324 F34J), *apud* Plutarque, *Solon*, XV, 3-4 [11] :

> Καίτοι τινὲς ἔγραψαν, ὧν ἐστιν Ἀνδροτίων, οὐκ ἀποκοπῇ χρεῶν, ἀλλὰ τόκων μετριότητι κουφισθέντας ἀγαπῆσαι τοὺς πένητας, καὶ σεισάχθειαν ὀνομάσαι τὸ φιλανθρώπευμα τοῦτο καὶ τὴν ἅμα τούτῳ γενομένην τῶν τε μέτρων ἐπαύξησιν καὶ τοῦ νομίσματος τιμήν. Ἑκατὸν γὰρ ἐποίησε δραχμῶν τὴν μνᾶν πρότερον ἑβδομήκοντα καὶ τριῶν οὖσαν, ὥστ' ἀριθμῷ μὲν ἴσον, δυνάμει δ' ἔλαττον ἀποδιδόντων, ὠφελεῖσθαι μὲν τοὺς ἐκτίνοντας μεγάλα, μηδὲν δὲ βλάπτεσθαι τοὺς κομιζομένους.
>
> Cependant, certains, dont Androtion, ont écrit qu'il ne s'agissait pas d'une abolition des dettes, mais d'une réduction des taux d'intérêt et que les pauvres, soulagés, furent contentés et appelèrent *Seisachthie* cette mesure philanthropique ainsi que l'augmentation des mesures et de la valeur de la monnaie survenue au même moment. Car Solon fit alors de cent drachmes la mine qui était auparavant de soixante-treize, de sorte qu'en donnant en nombre la même chose, on donnait moins en valeur, soulageant ainsi grandement ceux qui remboursaient sans que les destinataires ne soient pour autant lésés.

[Aristote], *Constitution d'Athènes*, VI, 1 :

> Κύριος δὲ γενόμενος τῶν πραγμάτων Σόλων τόν τε δῆμον ἠλευθέρωσε καὶ ἐν τῷ παρόντι καὶ εἰς τὸ μέλλον, κωλύσας δανείζειν ἐπὶ τοῖς σώμασιν, καὶ νόμους ἔθηκε καὶ χρεῶν ἀποκοπὰς ἐποίησε, καὶ τῶν ἰδίων καὶ τῶν δημοσίων, ἃς σεισάχθειαν καλοῦσιν, ὡς ἀποσεισάμενοι τὸ βάρος.
>
> Devenu maître des affaires, Solon libéra le peuple pour le présent et pour l'avenir en interdisant de gager les prêts sur les corps, et il établit des lois et il fit une abolition des dettes, à la fois privées et publiques, qu'ils [les Athéniens] appellent *seisachthie*, puisqu'ils avaient secoué le fardeau.

---

8. C'est précisément ne pas avoir assez tenu compte de la tradition littéraire qui constitue, selon nous, le principal reproche que l'on pourrait adresser à l'étude récente de J. Blok et J. Krul (2017), notamment de ne pas avoir bien mesuré la place qui est réellement accordée à l'endettement dans le récit du Ps.-Aristote (ce qui les a conduit à assimiler les hektémores à des endettés ; cf. à ce propos *infra*, p. 129 et s.), et dès lors d'avoir considéré qu'il s'agissait du principal problème que connaissait alors Athènes.

9. Plus précisément A. Martina (1968), p. 141-147.

10. J. Zurbach (2017), p. 365-366, ne présente en effet qu'une sélection.

11. Sauf indication contraire, les traductions sont de l'auteur.

Philochore (III[e] s.) *apud* Photius, *s.v.* « σεισάχθεια » (Naber) :

> Σεισάχθεια· χρεωκοπία δημοσίων καὶ ἰδιωτικῶν ἣν εἰσηγήσατο Σόλων· εἴρηται δὲ παρ' ὅσον ἔθος ἦν Ἀθήνησι τοὺς ὀφείλοντας τῶν πενήτων σώματι ἐργάζεσθαι τοῖς χρήσταις· ἀποδόντας δὲ οἱονεὶ τὸ ἄχθος ἀποσείσασθαι, ὡς Φιλοχόρῳ δὲ δοκεῖ, ἀποψηφισθῆναι τὸ ἄχθος.
>
> *Seisachthie*. Abolition des dettes publiques et privées proposée par Solon. Le mot s'utilise de la sorte parce que c'était la coutume à Athènes que les débiteurs parmi les pauvres mettent leur corps au service de leurs créanciers. En remboursant, c'est comme s'ils avaient secoué le fardeau. Selon ce que pense Philochore, le fardeau fut écarté.

Diodore de Sicile I, 79, 4 :

> Τῶν δὲ ὀφειλόντων τὴν ἔκπραξιν τῶν δανείων ἐκ τῆς οὐσίας μόνον ἐποιήσατο, τὸ δὲ σῶμα κατ' οὐδένα τρόπον εἴασεν ὑπάρχειν ἀγώγιμον […]. Δοκεῖ δὲ καὶ τοῦτον τὸν νόμον ὁ Σόλων εἰς τὰς Ἀθήνας μετενεγκεῖν, ὃν ὠνόμασε σεισάχθειαν, ἀπολύσας τοὺς πολίτας ἅπαντας τῶν ἐπὶ τοῖς σώμασι πεπιστευμένων δανείων.
>
> En ce qui concerne les débiteurs, la restitution des prêts ne pouvait être opérée que sur leurs biens ; leur personne ne pouvait en aucun cas être saisie […]. Il paraît que Solon avait aussi apporté une telle loi à Athènes, à laquelle il donna le nom de *Seisachthie*, et qu'il délivra tous les citoyens des dettes qui avaient été gagées sur les corps.

Denys d'Halicarnasse, V, 65, 1 :

> Ἐξαριθμησάμενος δὲ πολλὰ καὶ ἐκ πολλῶν παραδείγματα πόλεων τελευταίαν παρέσχετο τὴν Ἀθηναίων πόλιν μεγίστου τότε τυγχάνουσαν ὀνόματος ἐπὶ σοφίᾳ, οὐ πρὸ πολλῶν χρόνων, ἀλλὰ κατὰ τοὺς πατέρας αὐτῶν ἄφεσιν χρεῶν ψηφισαμένην τοῖς ἀπόροις Σόλωνος καθηγησαμένου.
>
> Après avoir cité de nombreux exemples de nombreuses cités, il produisit enfin celui de la cité d'Athènes, qui passait alors pour la plus renommée pour sa sagesse, et qui, non pas depuis des temps considérables, mais de l'époque de leurs pères, avait décidé une remise de dettes pour les pauvres sous la houlette de Solon.

Plutarque, *Solon*, XV, 2 ; 5 :

> Πρώτου Σόλωνος ἦν, ὡς ἔοικε, σόφισμα τὴν τῶν χρεῶν ἀποκοπὴν σεισάχθειαν ὀνομάσαντος. Τοῦτο γὰρ ἐποιήσατο πρῶτον πολίτευμα, γράψας τὰ μὲν ὑπάρχοντα τῶν χρεῶν ἀνεῖσθαι, πρὸς δὲ τὸ λοιπὸν ἐπὶ τοῖς σώμασι μηδένα δανείζειν […].
> Οἱ δὲ πλεῖστοι πάντων ὁμοῦ φασι τῶν συμβολαίων ἀναίρεσιν γενέσθαι τὴν σεισάχθειαν, καὶ τούτοις συνᾴδει μᾶλλον τὰ ποιήματα. Σεμνύνεται γὰρ Σόλων ἐν τούτοις ὅτι τῆς τε θ' ὑποκειμένης γῆς.
>
> Ὅρους ἀνεῖλε πολλαχῇ πεπηγότας· πρόσθεν δὲ δουλεύουσα, νῦν ἐλευθέρα·
>
> καὶ τῶν ἀγωγίμων πρὸς ἀργύριον γεγονότων πολιτῶν τοὺς μὲν ἀνήγαγεν ἀπὸ ξένης,

> Γλῶσσαν οὐκέτ' Ἀττικὴν ἱέντας, ὡς ἂν πολλαχῇ πλανωμένους·
>
> τοὺς δ' ἐνθάδ' αὐτοῦ δουλίην ἀεικέα ἔχοντας
>
> ἐλευθέρους φησὶ ποιῆσαι.
>
> Le premier de ces euphémismes fut, à ce qu'il semble, le fait de Solon, qui appela *Seisachthie* une abolition des dettes. C'est en effet le premier acte politique qu'il réalisa : il écrivit que les dettes existantes étaient abolies, et qu'à l'avenir on ne pourrait plus prêter en prenant comme gage les corps. […] Mais la plupart conviennent que la *Seisachthie* consista à annuler tous les contrats et ses poèmes sont davantage en accord avec cela. Car Solon y dit fièrement à propos de la terre hypothéquée,
>
> « *D'avoir supprimé les bornes partout plantées, Et, d'asservie qu'elle était, de l'avoir libérée* »,
>
> et aussi d'avoir ramené de l'étranger des citoyens qui avaient été appréhendés pour dettes,
>
> « *Qui ne parlaient plus la langue de l'Attique, tant ils avaient erré de pays en pays* »,
>
> et d'avoir rendu libres
>
> « *Ceux qui subissaient dans leur propre pays un honteux esclavage* ».

Plutarque, *Préceptes politiques*, 807d :

> Τοῦτο γὰρ καὶ Σόλωνα κατῄσχυνε καὶ διέλαβε πρὸς τοὺς πολίτας. Ἐπεὶ γὰρ ἐν νῷ λαβὼν τὰ ὀφλήματα κουφίσαι καὶ τὴν σεισάχθειαν – τοῦτο δ' ἦν ὑποκόρισμα χρεῶν ἀποκοπῆς – εἰσενεγκεῖν, ἐκοινώσατο τοῖς φίλοις, οἱ δ' ἔργον ἀδικώτατον ἔπραξαν.
>
> Cela déshonora Solon et le discrédita aux yeux de ses concitoyens. Alors qu'il avait dans l'esprit d'alléger les dettes et d'introduire la *Seisachthie* – c'était en réalité un terme adouci désignant une suppression des dettes –, il mit des amis dans la confidence, qui commirent un acte des plus injustes.

Diogène Laërce, *Vie des philosophes illustres*, I, 45 :

> Σόλων Ἐξηκεστίδου Σαλαμίνιος πρῶτον μὲν τὴν σεισάχθειαν εἰσηγήσατο Ἀθηναίοις· τὸ δὲ ἦν λύτρωσις σωμάτων τε καὶ κτημάτων. Καὶ γὰρ ἐπὶ σώμασιν ἐδανείζοντο καὶ πολλοὶ δι' ἀπορίαν ἐθήτευον. Ἑπτὰ δὴ ταλάντων ὀφειλομένων αὐτῷ πατρῴων συνεχώρησε πρῶτος καὶ τοὺς λοιποὺς τὸ ὅμοιον προὔτρεψε πρᾶξαι. Καὶ οὗτος ὁ νόμος ἐκλήθη σεισάχθεια· φανερὸν δὲ διὰ τί.
>
> Solon, fils d'Exèkestidès, de Salamine introduisit en premier lieu la *Seisachthie* auprès des Athéniens. Il s'agissait d'une libération des corps et des biens. Car on prêtait en prenant comme gage les corps et beaucoup travaillaient comme thète en raison de leur pauvreté. Alors qu'on lui devait sept talents de son héritage paternel, le premier il y renonça, et exhorta les autres à en faire de même. Et cette loi fut appelée *Seisachthie* ; on en voit assez clairement la raison.

Dion Chrysostome, *Or.* 31, 69 :

> Καίτοι τὸ μὲν περὶ χρεῶν γεγονὸς εὕροι τις ἂν καὶ ἐν ἄλλῳ χρόνῳ καὶ Σόλωνα λέγεται παρὰ Ἀθηναίοις ποτὲ ποιῆσαι. Δίχα γὰρ τοῦ πολλάκις ἀναγκαίως αὐτὸ συμβαίνειν ἐκ τῆς ἀπορίας τῶν δεδανεισμένων, ἔσθ' ὅτε οὐδὲ ἀδίκως γίγνεται διὰ τὸ μέγεθος τῶν τόκων, ὅταν τινὲς πολλάκις ὦσιν ἐν τούτοις τὰ ἀρχαῖα κεκομισμένοι.
>
> Et ainsi, en matière de dettes on trouvera que cela est également survenu en d'autres temps. On dit ainsi que Solon l'a réalisé un jour chez les Athéniens. Car, mis à part le fait que cela est souvent rendu nécessaire en raison de l'indigence des débiteurs, il y a des circonstances où cela est devenu totalement justifié en raison des hauts taux d'intérêts pratiqués, lorsque ces intérêts ont rapporté aux prêteurs plusieurs fois l'équivalent du capital prêté.

Julien, *Lettres à Thémistios*, 262c :

> Ἐπεὶ καὶ τὸν Σόλωνα τὸν σοφὸν ἀκούω μετὰ τῶν φίλων συμβουλευσάμενον ὑπὲρ τῆς τῶν χρεῶν ἀναιρέσεως τοῖς μὲν εὐπορίας ἀφορμήν, αὑτῷ δὲ αἰσχύνης αἰτίαν παρασχεῖν, καὶ ταῦτα τῷ πολιτεύματι τὸν δῆμον ἐλευθερώσαντα.
>
> Ainsi, j'entends dire que le sage Solon, ayant consulté des amis à propos de l'abrogation des dettes, leur fournit une source d'enrichissement facile, mais qui fut pour lui une cause de déshonneur, même si cette mesure libéra le peuple sur le plan politique.

Etymologicum Gudianum, 498, I2 (Sturz) :

> Σεισάχθεια, χρέων [*l.* χρεῶν] ἀποκοπή· οἱ Ἀθηναίων παῖδες δανεισάμενοι ποτὲ παρὰ τῶν πλουσίων, καὶ ἀποροῦντες ἠναγκάσθησαν μισθοῖς αὐτοὶ διαπελάζειν καὶ ἀγωνίαν [*l.* ἀγωνιᾶν].
>
> *Seisachthie*, abolition des dettes. Les enfants des Athéniens qui avaient emprunté un jour auprès des riches, et qui étaient dans l'indigence étaient forcés de se mettre à leur service (?) pour un salaire et de souffrir.

Etymologicum magnum, 710, 31 (Gaisford) :

> Σεισάχθεια· Σημαίνει τὸ ἀποσείεσθαι τὸ ἄχθος. [τὸ, δὲ,] παρὰ τὸ σείω. Οὕτω Χοιροβοσκός. Πλούταρχος ἐν Σόλωνι· ἡ σεισάχθεια χρεῶν ἦν ἀποκοπὴ παρὰ Ἀθηναίοις. Τινὲς δέ φασι τόκων μετριότητα εἶναι, καὶ μέτρων ἐπαύξησιν, καὶ τιμὴν τοῦ νομίσματος. Ἐγὼ ἀνέγνων.
>
> *Seisachthie*. Cela signifie le rejet du fardeau, de « secouer ». Ainsi que le dit Choiroboskos. Plutarque dans la *Vie de Solon* [dit] que la *Seisachthie* était une abolition des dettes chez les Athéniens. Certains disent que ce fut une réduction des taux d'intérêts, et une augmentation des mesures ainsi que de la valeur de la monnaie. Moi, je l'ai lu.

Apostolius XV, 39 (*Paroem. Gr.* II, Leutsch) [12] :

> Σεισάχθεια σοι μηδέποτε γένοιτο· τοῦτ' ἔλεγον οἱ Ἀθηναῖοι πρὸς τοὺς ὀφείλοντας καὶ οὔπω τὸ δάνειον ἀποδόντας· λέγεται δὲ σεισάχθεια

12. Cf. à ce propos I. M. Linforth (1919), p. 270.

> χρεοκοπία δημοσίων καὶ ἰδιωτικῶν, ἣν ἡγήσατο Σόλων. Εἴρηται δὲ παρόσον ἔθος ἦν Ἀθήνησι τοὺς ὀφείλοντας τῶν πενήτων σώματι ἐργάζεσθαι τοῖς χρήσταις· ἀποδόντας δὲ οἱονεὶ τὸ ἄχθος ἀποσείσασθαι, ὡς Φιλοχόρῳ δὲ δοκεῖ, ἀποψηφισθῆναι τὸ ἄχθος.
>
> « Que la *Seisachthie* ne te survienne jamais ». Les Athéniens disaient cela aux débiteurs qui n'avaient pas encore remboursé leur prêt. On appelle *Seisachthie* une abolition des dettes publiques et privées introduite par Solon. Le mot s'utilise de la sorte parce que c'était la coutume à Athènes que les débiteurs qui étaient pauvres mettent leur corps au service de leurs créanciers. En remboursant, c'est comme s'ils avaient secoué le fardeau. Selon ce que pense Philochore, le fardeau fut écarté.

Ce catalogue met très clairement en évidence que les différents auteurs qui se penchèrent sur la *Seisachthie* s'accordent sur le fait qu'elle portait sur l'endettement. Mais ce qui frappe bien davantage est la très grande diversité des opinions émises à propos des autres aspects de la mesure. Sur les formes d'endettement tout d'abord : certaines dettes auraient été gagées sur les biens – essentiellement des terres si l'on en croit le récit de Plutarque dans sa *Vie de Solon* – ; d'autres, sur la personne des débiteurs eux-mêmes, situation qui aurait impliqué, selon certains, une forme de « servitude pour dettes » [13], mais qui aurait mené, pour d'autres, à l'asservissement pur et simple, et à la réduction à l'état de marchandise (ἀγώγιμοι) [14]. Les différents auteurs ne s'entendent pas non plus sur l'ampleur de l'« allègement » opéré par Solon. L'atthidographe Androtion [15] – mais il n'était apparemment pas le seul à défendre ce point de vue, si l'on en croit Plutarque [16] – prétendait ainsi – de manière particulièrement anachronique [17] – qu'il s'agissait d'une simple réduction des taux d'intérêts au moyen d'une manipulation monétaire ; Plutarque, entre autres, insiste sur le fait que l'abolition fut totale [18],

---

13. Cf. J. ZURBACH (1999), p. 33, à propos de la situation qu'aurait décrite Philochore dans l'extrait reproduit ci-dessus. Cette interprétation est peut-être destinée à justifier l'existence d'esclaves en Attique-même, mentionnés dans le frag. 36 (West), v. 13-15, que citait notamment Plutarque dans l'extrait de sa *Vie de Solon* reproduit plus haut.

14. On trouvera un bilan commode des différentes situations susceptibles de découler de l'endettement dans A. TESTART (2000) ; cf. également E. M. HARRIS (2002), p. 415-419.

15. Même s'il n'est pas nommément cité par le Ps.-Aristote, beaucoup estiment que ce dernier connaissait et avait utilisé son *Atthis* : cf., entre autres, T. HENDRICKSON (2013), p. 13, n. 46, hypothèse à laquelle s'oppose toutefois P. HARDING (1994), p. 132-133.

16. Qui précise en effet (*Solon*, XV, 3) καίτοι τινὲς ἔγραψαν ...

17. On consultera à propos de l'interprétation d'Androtion, K. KRAFT (1959-60) ; M. CHAMBERS (1973), p. 8-9 ; P. HARDING (1974) et ID. (1994), p. 129-133, et surtout V. VAN DRIESSCHE (2009), p. 115-122, et EAD. (2018).

18. Plusieurs, dont A. FRENCH (1956), p. 11, ont souligné qu'une mesure aussi radicale était peu conforme à une politique « du milieu » que semblait défendre Solon dans

ce qui laisse évidemment entendre que d'autres avaient dû prétendre que la remise des dettes fut partielle, une interprétation dont on trouve peut-être trace chez Diodore de Sicile, où il est uniquement question de supprimer les dettes gagées sur les personnes[19]. Ajoutons encore qu'en employant le terme λύτρωσις[20], Diogène Laërce suggère que Solon n'aurait pas purement et simplement annulé les dettes mais que, d'une manière ou d'une autre, il avait dû les acquitter auprès des créanciers, et « racheter » ainsi les Athéniens asservis. Quant à Diodore de Sicile et Plutarque, ils suggèrent que l'annulation des dettes fut assortie de l'interdiction de prendre les personnes pour gage, alors que le Ps.-Aristote, lui, considère qu'il s'agit là d'une mesure distincte. Plus fondamentalement encore, le statut « légal » de la mesure semblait également faire débat : certains, comme Diodore de Sicile, ou encore Diogène Laërce, considéraient la *Seisachthie* comme un νόμος, tandis que le vocabulaire utilisé par Plutarque laisse entendre qu'elle aurait pu être promulguée sous la forme d'un décret[21] ; le Ps.-Aristote, lui, mettait très clairement la *Seisachthie* à part des lois établies par Solon[22], qu'il détaille ensuite.

En somme, nous avons véritablement l'impression d'être face à un catalogue des différentes formes d'endettement et de remises de dettes possibles durant l'Antiquité. L'éventail est d'ailleurs à ce point large que les Modernes ont pratiquement toujours réussi à y trouver des témoignages susceptibles de corroborer les différentes hypothèses interprétatives proposées. En réalité, s'il y a un réel enseignement à tirer d'une telle diversité, c'est avant tout que les Anciens disposaient manifestement de très peu d'informations sur la *Seisachthie*[23]. Il est patent de constater qu'aucun n'est apparemment en mesure d'en produire le texte, ce qui signifie qu'il ne devait figurer sur

---

ses poèmes, si l'on en croit l'école aristotélicienne en tout cas. Dans la *République* (565e-566a), Platon considère qu'une abolition des dettes est une mesure injuste, typique des tyrans.

19. Même avis dans G. SCHILS (1991), p. 81, n. 21.

20. Comme l'explique A. BIELMAN (1994), p. 267, n. 209, le terme « λύτρωσις » désigne le plus souvent un rachat contre rançon. Il va sans dire qu'un tel rachat à l'échelle de l'Attique aurait posé d'énormes problèmes pratiques, comme le soulignent notamment A. FRENCH (1984), p. 5, et V. EHRENBERG (2011), p. 52.

21. Certains avaient même estimé que si la *Seisachthie* était considérée comme le premier acte officiel de Solon, c'est parce qu'on l'a assimilée à la déclaration faite par l'archonte lors de son entrée en charge : cf. U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (1893), II, p. 62, mais opinion réfutée dans I. M. LINFORTH (1919), p. 269.

22. Certains proposent cependant d'exclure la mention « νόμους ἔθηκε » du texte aristotélicien reproduit ci-dessus : cf. à ce propos P. J. RHODES (1993), p. 47, qui milite, quant à lui, pour son maintien.

23. Même constat dans J. DAY et M. CHAMBERS (1962), p. 76-77.

aucun des dispositifs – *axones* ou *kyrbeis*[24] – censés conserver les lois de Solon[25]. Il est également légitime de penser que Solon n'y faisait aucune allusion non plus dans ses poèmes[26]. On aura d'ailleurs perçu que bon nombre des notices reproduites ci-dessus semblent uniquement se fonder sur l'étymologie[27], comme si seul le terme avait survécu, tel un slogan lié à l'action libératrice de Solon, peut-être en raison de l'existence, à l'époque classique, d'un festival du même nom commémorant la mesure solonienne[28]. Néanmoins, on ne peut prétendre que le terme, en lui-même, soit très explicite : comme l'indique le Ps.-Aristote, σεισάχθεια signifiait littéralement le « rejet du fardeau ». Mais qu'entendre par « rejet » et qu'entendre par « fardeau » ? Le champ des interprétations ainsi ouvert était évidemment particulièrement vaste. Or, si, comme on pouvait s'y attendre,

---

24. Cf. à ce propos H. R. IMMERWAHR (1985) ; R. S. STROUD (1989) ; G. DAVIS (2011) ; D. F. LEÃO et P. J. RHODES (2015), p. 1-9.

25. Cf. également P. HARDING (1994), p. 132 ; V. EHRENBERG (2011), p. 57. On ne voit donc pas sur quoi s'appuie D. ASHERI (1969), p. 74, pour affirmer que l'interdiction de prendre les personnes pour gage figurait sur les *axones*. Plus fondamentalement encore, les Anciens qui ont traité des mesures soloniennes ne se réfèrent jamais aux *axones*, alors qu'ils le font volontiers pour d'autres aspects de sa législation, et que plusieurs mesures qui y étaient retranscrites concernaient manifestement le secteur agricole, très clairement en cause ici (cf. P. CASSOLÀ [1964], p. 53). Le cas le plus limpide est celui de l'école d'Aristote, dont on sait pourtant qu'elle avait consacré un traité particulier aux *axones* de Solon, comme le signale dûment P. J. RHODES (1993), p. 25. Toutefois, l'attribution de ce traité à l'école aristotélicienne a été mise en doute, estimant qu'on aurait pu confondre cette œuvre avec celle de Démétrios de Phalère intitulée περὶ τῆς Ἀθήνησι νομοθεσίας, composée de cinq livres, elle aussi, ou encore avec les *Lois* de Théophraste. En réalité, il ne faut guère s'étonner de l'absence d'une telle mesure des *axones* et des *kyrbeis* : comme l'écrivait déjà I. M. LINFORTH (1919), p. 272, contrairement à l'ensemble des dispositions qui devaient y être consignées, une suppression des dettes était destinée à remédier à une situation précise et ponctuelle, et pas à demeurer éternellement en vigueur. Toutefois, P. J. RHODES (2006), p. 253, estime qu'il devait pourtant exister une copie de la loi de Solon qui abolissait le statut d'hektémore et l'esclavage pour dettes, quelle qu'en fut la forme, et que la source commune utilisée par le Ps.-Aristote et Plutarque l'avait consultée. Dans ce cas, on s'étonnera bien évidemment de son absence de la tradition littéraire.

26. Même si notre connaissance du *corpus* solonien est des plus lacunaires, il paraît évident, en effet, que si l'un ou l'autre vers de Solon y avait fait explicitement allusion, les Anciens nous l'auraient transmis, comme le soulignaient notamment H. VAN EFFENTERRE (1977), p. 122, et A. FUKS (1953), p. 16.

27. Même constat dans A. FRENCH (1984), p. 12.

28. Mentionné par Plutarque, *Solon*, XVI, 5 ; cf. à propos de ce festival L.-M. L'HOMME-WÉRY (1996), p. 26, n. 2 (qui souligne qu'il devait alors figurer dans les *kyrbeis*) ; S. FORSDYKE (2005), p. 88. W. R. CONNOR (1987), p. 49, imaginait que la destruction symbolique des ὅροι aurait pu constituer le cœur de ce festival. Toutefois, il se peut que son existence doive être remise en question, car Plutarque est en réalité le seul à en faire mention ; cf. à ce propos déjà les doutes exprimés par I. M. LINFORTH (1919), p. 271.

les différents témoignages reproduits divergent effectivement sur les modalités du « rejet », il est remarquable, en revanche, que tous aient compris que le « fardeau » renvoyait aux dettes : ce sont en effet principalement les modalités de cet endettement, on l'a vu, qui divergent d'un auteur à l'autre. Pareille unanimité révèle que la tradition relative à Solon tenait incontestablement l'endettement pour l'un des problèmes majeurs de son époque, au point que les érudits qui tentèrent d'élucider la signification du terme « σεισάχθεια » ne pouvaient concevoir d'autre fardeau que celui-là. D'où tenaient-ils donc cette information ? Vraisemblablement pas des poèmes de Solon : nous avons tenté de démontrer ailleurs [29] que le problème de l'endettement ne reposait pas – initialement en tout cas – sur une lecture – même erronée – de ses fragments poétiques. En réalité, cette question demeure insoluble en l'état actuel de la documentation, ce qui est d'autant plus irritant qu'aucune des sources à notre disposition n'explique clairement comment cet endettement était survenu et, surtout, comment il aurait fini par constituer un phénomène à ce point généralisé et préoccupant au début du VIe s.

Quoi qu'il en soit, ces considérations liminaires permettent de définir clairement les principaux enjeux d'une étude consacrée à la *Seisachthie* : il s'agira, *primo*, de préciser la nature de l'endettement concerné ; *secundo*, et plus fondamentalement encore, de déterminer si cette mesure peut effectivement se résumer à une simple annulation des dettes. Une précision transmise par plusieurs des témoignages reproduits ci-dessus et à laquelle on a cependant très rarement accordé l'attention qu'il lui sied, offre un point de départ tout indiqué à cette enquête : les dettes abolies par Solon y sont qualifiées à la fois de privées et de publiques. Le plus ancien texte livrant cette indication est celui du Ps.-Aristote, et il est fort probable que c'est de lui que les autres auteurs tirent cette information ; son témoignage figurera donc au cœur de notre analyse.

On perçoit d'emblée que la notion de dettes publiques fait difficulté : puisqu'il ne peut évidemment s'agir de dettes publiques au sens où on l'entend aujourd'hui dans nos économies modernes – c'est-à-dire celui de « dettes souveraines » [30] –, de quoi serait-il exactement question ? La plupart des solutions avancées jusqu'ici nous semblent avoir trop rapidement évacué ce problème : pour certains, il se serait simplement agi de prêts

29. Chr. FLAMENT (à paraître).

30. On se reportera à propos de l'endettement des cités grecques durant l'Antiquité à L. MIGEOTTE (2006).

consentis soit par la cité [31], soit par des temples ou des associations [32], voire par plusieurs débiteurs en même temps [33] ; pour d'autres, ces dettes auraient été celles contractées par la cité pour racheter les rapatriés [34] ; la possibilité que nous ayons simplement affaire ici à une formule anachronique n'est pas non plus exclue [35]. Quelle que soit la solution retenue, on conviendra alors que l'irruption de ces « dettes publiques » au moment où le Ps.-Aristote traite de la *Seisachthie* aurait été totalement gratuite, voire de nature à semer dangereusement la confusion, car il n'a absolument jamais été question de ce type d'endettement dans l'énoncé des problèmes traversés alors par Athènes que dresse l'*Athenaion Politeia* [36].

Nous sommes persuadé, au contraire, que cette précision tient un rôle majeur dans l'exposé du Ps.-Aristote, et qu'elle doit forcément faire écho à l'un des problèmes qu'il plaçait au cœur de la crise solonienne. Pour comprendre, il convient de se pencher à nouveau sur le texte de la *Constitution d'Athènes*, mais en évitant soigneusement de tomber dans un piège qui, selon nous, a longtemps conduit la recherche dans une impasse. Depuis le commentaire de P. J. Rhodes [37], on admet en effet généralement que le Ps.-Aristote et Plutarque avaient puisé à la même source [38] pour traiter des réformes soloniennes ; dans ces conditions, les chercheurs se croyaient évidemment autorisés à éclairer le texte du Ps.-Aristote par celui de Plutarque, persuadés qu'ils décrivaient une situation identique. C'est là l'erreur à ne

31. Hypothèse proposée par J. ZURBACH (2017), p. 368.

32. P. J. RHODES (1993), p. 126, suivi par P. B. MANVILLE (1990), p. 111-115, J.-M. ROUBINEAU (2007), p. 192.

33. A. FRENCH (1956), p. 21, n. 2.

34. L.-M. L'HOMME-WÉRY (2008), p. 407.

35. Ajoutons que P. V. STANLEY (1999), p. 212 et s., estimait que les dettes privées et publiques renvoyaient, respectivement, à des emprunts « non-productifs » (c'est-à-dire à des fins privées) et des emprunts « productifs », destinés à accroître le patrimoine de l'emprunteur.

36. Cf. le texte du chapitre II reproduit ci-dessous.

37. P. J. RHODES (1993), p. 24 ; 118-119. Même opinion dans L. CANFORA (1994), p. 103 ; E. STEHLE (2006), p. 102. Il est bien difficile de déterminer l'identité de cette source ; on songe la plupart du temps à une *Atthis* : cf. notamment J. DAY et M. CHAMBERS (1962), p. 11, qui estimaient que la *Constitution d'Athènes* aurait emprunté beaucoup à Kleidémos pour traiter de Solon ; cf. encore M. R. LEFKOWITZ (2012), p. 47. F. E. ADCOCK (1912), p. 15, penchait pour celle d'Androtion, mais P. J. RHODES (1993), p. 118, rejette cette identification, sans écarter l'hypothèse qu'il s'agirait bien d'une *Atthis*, mais songe également à un autre ouvrage consacré à Solon.

38. Dont serait issu, selon P. J. RHODES (1993), p. 28, la matière des chap. II-XII. Il relevait en effet qu'au chap. V, 3, les vers cités n'illustrent pas le sujet annoncé, mais que le commentaire, lui, est correct, estimant dès lors que le Ps.-Aristote avait abrégé la citation du poème qui figurait dans sa source, sans prendre garde qu'il en avait omis l'élément essentiel qui appuyait son propos.

pas commettre car, comme nous avons tenté de le démontrer ailleurs [39], même s'ils ont effectivement utilisé la même source, il faut bien convenir que le tableau dressé par Plutarque de l'Attique pré-solonienne, où l'endettement apparaît clairement comme l'unique source des maux dont souffraient alors les Athéniens, est très différent de celui que brosse le Ps.-Aristote. En réalité, il convient d'aborder le texte de l'*Athenaion Politeia* pour lui-même, sans idée préconçue, et d'en affronter honnêtement les difficultés.

[Aristote], *Constitution d'Athènes*, II, 1-3 :

> Μετὰ δὲ ταῦτα συνέβη στασιάσαι τούς τε γνωρίμους καὶ τὸ πλῆθος πολὺν χρόνον [[τὸν δῆμον]]. Ἦν γὰρ αὐτῶν ἡ πολιτεία τοῖς τε ἄλλοις ὀλιγαρχικὴ πᾶσι, καὶ δὴ καὶ ἐδούλευον οἱ πένητες τοῖς πλουσίοις καὶ αὐτοὶ καὶ τὰ τέκνα καὶ αἱ γυναῖκες. Καὶ ἐκαλοῦντο πελάται καὶ ἑκτήμοροι· κατὰ ταύτην γὰρ τὴν μίσθωσιν ἠργάζοντο τῶν πλουσίων τοὺς ἀγρούς. Ἡ δὲ πᾶσα γῆ δι' ὀλίγων ἦν· καί εἰ μὴ τὰς μισθώσεις ἀποδιδοῖεν, ἀγώγιμοι καὶ αὐτοὶ καὶ οἱ παῖδες ἐγίγνοντο· καὶ οἱ δανεισμοὶ πᾶσιν ἐπὶ τοῖς σώμασιν ἦσαν μέχρι Σόλωνος· οὗτος δὲ πρῶτος ἐγένετο τοῦ δήμου προστάτης. Χαλεπώτατον μὲν οὖν καὶ πικρότατον ἦν τοῖς πολλοῖς τῶν κατὰ τὴν πολιτείαν τὸ δουλεύειν· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ἐδυσχέραινον· οὐδενὸς γάρ, ὡς εἰπεῖν, ἐτύγχανον μετέχοντες.
>
> Après cela, il arriva que les nobles et la foule furent en dissension pendant longtemps. Car le régime politique était alors oligarchique en tout, et plus particulièrement les pauvres, eux, leurs enfants et leurs femmes, étaient soumis aux riches. Et on les appelait « pélates » et « hektémores », car c'est en échange de ce loyer qu'ils travaillaient sur les champs des riches. Toute la terre était contrôlée par un petit nombre, et s'ils ne versaient pas leur loyer, ils pouvaient être saisis pour être vendus, eux et leurs enfants. Et les prêts avaient tous les personnes pour gage jusqu'à Solon qui devint le premier chef du peuple. Donc, le plus difficile et le plus amer pour le grand nombre était cette soumission en vertu du régime politique. Mais il y avait bien d'autres sujets de mécontentement, car, pour ainsi dire, ils n'avaient part à rien [40].

L'exposé du Ps.-Aristote est construit de manière extrêmement logique : le fond du problème n'est pas l'endettement de la population, mais la πολιτεία qui, selon lui, était oligarchique en tout [41]. Cette oligarchie extrême

39. Chr. FLAMENT (à paraître).
40. P. J. RHODES (1993), p. 97, estime que cette dernière exclusion valait aussi bien pour la possession des biens que pour l'accès à la justice.
41. C'est là un jugement qui est peut-être hérité de l'enseignement de son maître, car on peut lire exactement le même constat dans la *Politique* d'Aristote (II, 12, 2 = 1273b) qui, on en convient généralement, serait antérieure à la *Constitution d'Athènes* : cf. P. J. RHODES (1993), p. 51-63. Pour les relations entre ce passage de la *Constitution d'Athènes* et les enseignements de la *Politique*, cf. J. DAY et M. CHAMBERS (1962), p. 171.

se traduit notamment par le fait que les pauvres étaient « esclaves » des riches. Cet esclavage ne résulte donc en aucun cas d'un processus d'endettement, mais découle directement de la πολιτεία. Par ailleurs, il faut sans doute entendre le terme « esclavage », non pas comme se rapportant aux esclaves-marchandises, mais plutôt comme désignant la soumission d'un groupe social à un autre [42], sens qui est manifestement celui que lui donne également Solon dans le frag. 11 (West).

Viennent ensuite les informations relatives aux hektémores. Bien qu'elles soient introduites par une conjonction de coordination (καί), il peut difficilement s'agir d'un problème qui s'ajouterait à la soumission du peuple inscrite dans la πολιτεία : en effet, les verbes « ἐκαλοῦντο » et « ἠργάζοντο » ne peuvent évidemment se rapporter qu'aux πένητες. Dès lors, le Ps.-Aristote considérait non seulement l'hektémorat comme la forme la plus visible de cette soumission, mais encore que l'ensemble du δῆμος possédait alors ce statut [43]. Il indique ensuite que ce nom leur venait de la redevance qu'ils devaient verser [44], qualifiée de μίσθωσις, ce que l'on traduit habituellement par « loyer » [45]. Cette précision fait directement le lien avec ce qui suit, à savoir que « toutes les terres étaient dans un petit nombre de

42. Sens que l'on retrouve notamment chez Thucydide, I, 18 ; 98, 4, et plus particulièrement pour désigner la dépendance des cités sujettes d'Athènes (V, 9). C'est en tout cas celui qui est généralement retenu : cf. M. I. FINLEY (1965), p. 168 ; M. SAKELLARIOU (1979), p. 101 ; T. W. GALLANT (1982), p. 124 ; A. FRENCH (1984), p. 1 ; W. BERINGER (1985), p. 52 ; G. SCHILS (1991), p. 80 ; M. NOUSSIA-FANTUZZI (2010), p. 36.

43. Comme l'avait bien compris A. FRENCH (1984), p. 7.

44. Il y a débat au sein des érudits de l'Antiquité, comme au sein des Modernes, quant à savoir si la sixième part est ce que devaient verser les hektémores, ou ce qu'ils conservaient, même s'il semble que ce soit la première solution qui soit la plus généralement admise. Parmi les témoignages antiques considérant que la sixième partie est celle que conserve l'hektémore : Photius, *s.v.* πελάται ; Eustathe, *Od.* XIX, 28. Parmi les Modernes : W. J. WOODHOUSE (1938), p. 47 ; G. KIRK (1977) ; T. W. GALLANT (1982), p. 123 ; J. ZURBACH (2017), p. 339 et s. Certains considèrent également que ce n'est pas parce que le nom « hektémore » était bâti sur la proportion du sixième que cela correspondait forcément au taux réel de la proportion versée : T. J. BYRES (1983), p. 3-4 ; A. M. BIRASCHI (2006).

45. Sur l'usage du terme μίσθωσις comme désignant le loyer, cf. notamment Isée, XI, 42. Comme le soulignait G. SCHILS (1991), p. 80, cela ne peut en aucun cas être confondu avec le remboursement d'une dette ; c'est pourtant comme cela que le concevaient I. M. LINFORTH (1919), p. 63-64 ; C. G. STARR (1977), p. 182-184 ; J.-M. ROUBINEAU (2007), p. 186. Il est vrai, comme le souligne N. G. L. HAMMOND (1961), p. 93-94 (même s'il n'adhère pas à la solution), que le mot μίσθωσις pourrait à la limite convenir pour un remboursement dans le cadre d'une πρᾶσις ἐπὶ λύσει, dont ceux qui ont suivi W. J. WOODHOUSE (1938) postulent l'existence dès l'époque archaïque.

mains »[46] : si les hektémores paient un loyer, c'est évidemment parce que la terre qu'ils cultivent ne leur appartient pas[47].

C'est uniquement à ce point de l'exposé qu'intervient le problème de l'endettement : si l'on en croit le Ps.-Aristote, lorsqu'ils ne versaient pas leur μίσθωσις, les hektémores pouvaient être emmenés en servitude[48], eux et leurs enfants. Il en vient alors au fait que tous les prêts étaient gagés sur les personnes des débiteurs. L'articulation de cette indication avec ce qui précède pose une nouvelle fois problème, car le Ps.-Aristote l'introduit également par la conjonction « καί ». Certains, dont R. Descat[49], ont dès lors considéré que le problème de la dette s'ajoutait, en réalité, au cas des hektémores défaillants. Toutefois, on conçoit difficilement que la précision relative aux prêts gagés sur les personnes, à l'endroit où elle intervient dans l'exposé, n'aurait pas eu pour objet d'expliquer pourquoi les hektémores pouvaient être saisis lorsqu'ils ne payaient pas leur μίσθωσις[50]. Par ailleurs, le fait que les prêts contractés par les hektémores ne pouvaient qu'être gagés sur leur personne découle très logiquement de ce qui précède : c'est en effet là l'unique garantie qu'ils pouvaient offrir puisque, selon le Ps.-Aristote, ils ne possèdent pas de terres !

In fine, l'exposé que dresse le Ps.-Aristote de l'Athènes pré-solonienne se révèle donc parfaitement cohérent : le problème principal est la forme très oligarchique de la πολιτεία, dont l'aspect le plus visible est l'hektémorat ; dans son schéma, l'endettement n'intervient que dans un second temps et ne concerne, qui plus est, qu'une partie de la population, c'est-à-dire les hektémores incapables de verser leur μίσθωσις. Plus fondamentalement, il est clair que l'hektémorat se trouve au cœur des différents problèmes énoncés. *Primo*, ce statut découlait directement de la nature de la πολιτεία. *Secundo*, la μίσθωσις qu'ils devaient verser permet de faire le lien avec le problème de la concentration des terres : c'est en effet en échange de

46. Beaucoup mettent en cause ce phénomène, mais certains l'acceptent, comme par exemple H. VAN WEES (2009), p. 16, qui estime en trouver la trace dans les poèmes d'Hésiode et de Théognis.

47. Cf. encore H. SANCISI-WEERDENBURG (1993), p. 17.

48. Littéralement « rendus ἀγώγιμοι », terme qui s'emploie, à l'époque classique, pour désigner la cargaison d'un navire, comme le souligne Cl. MOSSÉ (1979), p. 89, citant Xénophon, *Anabase*, V, 1, 6, et Platon, *Protagoras*, 313c.

49. R. DESCAT (1990). On se reportera à J.-M. ROUBINEAU (2007), p. 189-192, pour une critique de la proposition de R. Descat. M. I. FINLEY (1965), p. 170, faisait également part d'une hésitation assez similaire : le terme ἀγώγιμοι se rapportait-il uniquement aux hektémores défaillants, ou s'appliquait-il également aux autres débiteurs ?

50. Il faudrait donc comprendre, à l'instar de J. ZURBACH (2017), p. 338, qu'en cas de non-versement, l'hektémore était contraint d'emprunter et, comme tous les prêts étaient alors gagés sur les personnes, il pouvait être réduit en esclavage s'il ne remboursait pas à terme.

cette redevance qu'ils sont autorisés à cultiver les domaines détenus par les riches. Enfin, les hektémores sont également, selon le Ps.-Aristote, les principales victimes des prêts gagés sur les personnes.

Dans ces conditions, on peut penser que la résolution des différents problèmes aurait dû impérativement passer par la suppression – ou, du moins, par la modification – du statut d'hektémore. Or, c'est précisément ici que l'exposé du Ps.-Aristote semble perdre la parfaite cohérence qui le caractérisait jusqu'alors, car il ne sera plus jamais question ensuite des hektémores, même pas lors de l'évocation des mesures prises par Solon au chapitre VI [51] ! Plus concrètement, on a toutes les peines du monde à percevoir comment les trois mesures énoncées dans ce dernier chapitre étaient censées résoudre les différents problèmes exposés au chapitre II. En effet, si l'interdiction de prêter en prenant les personnes pour gages [52] répondait parfaitement à l'un des griefs, si on peut penser que l'établissement de νόμοι devait remédier au caractère oligarchique de la πολιτεία, on ne voit cependant pas immédiatement comment l'abolition des dettes – que, rappelons-le, le Ps.-Aristote assimile à la *Seisachthie* – aurait pu mettre fin à la concentration des terres et, plus fondamentalement encore, au statut d'hektémore.

C'est précisément à ce stade du raisonnement que R. Descat [53] proposait de revenir sur la distinction qu'opérait le Ps.-Aristote entre dettes privées et dettes publiques. Selon lui, les premières auraient été celles contractées personnellement par les hektémores incapables de payer leur loyer [54]. Quant aux dettes publiques, il proposait de les relier directement au problème pour lequel on ne voyait, *a priori*, pas de solution, c'est-à-dire l'hektémorat, en considérant que la dette publique n'était autre que l'ἕκτη, soit la redevance que les hektémores étaient tenus de verser et qui se trouvait à l'origine-même de leur nom. Ce sixième des récoltes aurait été, selon lui, un tribut exigé par les γνώριμοι qui auraient encore disposé, à cette époque, de « droits éminents » sur les terres cultivées par les hektémores. Il semble en effet que les Grecs avaient de la peine à comprendre les principes d'un prélèvement tributaire : ainsi estimaient-ils, par exemple, que si le Grand Roi

51. Dont le texte est reproduit *supra*, p. 120.

52. A. BIELMAN (1994), p. 316, n. 336, ainsi que E. M. HARRIS (2002), signalent toutefois plusieurs cas de servitude pour dettes après Solon : Antiphon, V, 63 ; Lysias, XII, 98 ; Isocrate, XIV, 48 ; Diodore I, 79, 3-5.

53. R. DESCAT (1990), plus particulièrement p. 92.

54. Comme le souligne J. ZURBACH (1999), p. 3, et ID. (2013/4), p. 970, les arriérés de la rente auraient alors été assimilés à une dette. Signalons qu'il est également question de « dettes privées » dans le serment des héliastes inséré dans Démosthène (xxiv, 149), mais dont l'authenticité fait grandement débat : cf. à ce propos M. CANEVARO (2013), p. 173-180.

achéménide percevait un tribut sur ses sujets, c'est parce qu'il était le propriétaire de toutes les terres de son royaume [55]. C'est *a priori* le même type de confusion qu'aurait commise le Ps.-Aristote en indiquant que les γνώριμοι étaient les propriétaires des terres sur lesquelles ils percevaient l'ἕκτη, redevance qu'il assimile précisément, on l'a vu, à un loyer. En réalité, l'expression qu'il utilise alors est beaucoup moins catégorique qu'il n'y paraît : comme le souligne E. T. Rihll [56], le διά dans l'expression « ἡ χώρα δι' ὀλίγων ἦν » n'implique pas forcément une possession de la part des riches, mais davantage un contrôle [57].

Dans le schéma proposé par R. Descat, en supprimant l'ἕκτη – c'est-à-dire les dettes publiques –, Solon mettait automatiquement fin à l'hektémorat, ainsi qu'aux droits exercés par les γνώριμοι sur les terres du δῆμος ; les anciens hektémores devenaient désormais pleinement propriétaires d'un domaine [58] qui leur appartenait déjà, en réalité. La *Seisachthie* aurait alors effectivement à la fois mis fin au statut d'hektémore – puisqu'elle impliquait, comme le dit le Ps.-Aristote, l'abolition des dettes « publiques » qu'il conviendrait donc d'assimiler à l'ἕκτη, c'est-à-dire à un tribut –, mais également résolu le soi-disant problème de concentration des terres – en réalité, le problème de domination exercée sur les terres – sans aucune redistribution agraire, conformément à ce que disait Solon lui-même dans le frag. 34 (West).

Toutefois, si le terme « μίσθωσις » semble effectivement avoir été employé par certains auteurs grecs pour désigner un tribut [59], celui de « χρέος » – même qualifié de δημόσιον – paraîtra, quant à lui, beaucoup moins approprié [60]. Certes, certains [61] ont mis en avant que ce mot pouvait revêtir un sens beaucoup plus large que celui de simple « obligation de

55. Cf. P. Carlier (1978), p. 57 ; R. Descat (1990), p. 88.

56. E. T. Rihll (1991), p. 101-102.

57. Il est vrai que dans sa *Politique* (1270b), Aristote évoque également un cas de concentration des terres (à Sparte cette fois), mais emploie alors une expression très différente : εἰς ὀλίγους ἧκεν ἡ χώρα.

58. J. Zurbach (2013-2014), p. 989-990, explique que l'époque archaïque se caractérise précisément par une définition plus claire de la propriété privée pleine et entière.

59. Cf. R. Descat (1990), p. 95, citant Diodore de Sicile, II, 40, 5.

60. Cf. J.-M. Roubineau (2007), p. 191. Même si l'on peut faire valoir certains parallèles, mais en dehors du monde grec toutefois. Ainsi, dans la *Genèse* (xlvii, 13-26), on tentait d'expliquer l'obligation imposée aux Hébreux de verser au Pharaon un cinquième de leurs récoltes à l'époque de Joseph comme découlant d'une dette. Ce passage avait évidemment été relevé par M. I. Finley (1965), p. 69, n. 38, ainsi que par P. J. Rhodes (1993), p. 94.

61. C'est le cas notamment de W. J. Woodhouse (1938), M. Mühl (1953), A. Andrewes (1982), p. 377-382, T. W. Gallant (1982), p. 111-112 ; P. B. Manville (1990), p. 110-111 ; Cl. Leduc (1991), p. 311 ; J. Lewis (2004), p. 28.

remboursement d'un emprunt », à l'instar de M. I. Finley[62], pour qui la notion de « dette » pouvait recouvrir, dans l'Antiquité, un champ très large de relations de dépendance sociale[63], mais pareille interprétation est toutefois loin de faire l'unanimité[64]. Dans ce cas, à quoi auraient donc correspondu ces dettes « publiques » ?

Si on veut qu'elles fassent effectivement écho à l'un des éléments exposés au chapitre II, nous ne voyons d'autre solution que de les tenir pour équivalentes des dettes publiques à Athènes durant l'époque classique, c'est-à-dire de dettes contractées automatiquement lorsque l'on ne versait pas à la cité un loyer ou une redevance[65] qui lui était dû. Celui qui était en défaut de paiement était alors inscrit sur la liste des débiteurs publics et devenait normalement ἄτιμος[66], c'est-à-dire qu'il perdait une grande partie de ses droits civiques. En transposant cette situation à l'époque de Solon, les fameuses dettes publiques n'auraient-elles pas pu précisément correspondre, dans le chef du Ps.-Aristote ou d'une de ses sources, à celles contractées par les hektémores incapables de payer leur μίσθωσις ? Ce parallèle avec la situation de l'époque classique permettrait, en tout cas, de comprendre pourquoi ces défauts de paiement auraient été, *ipso facto*, considérés comme des dettes ! Quant aux dettes privées, il s'agirait alors d'emprunts comparables à ceux contractés par les *chréôcopides*[67] pour acquérir de vastes domaines, une opération qui relevait effectivement de la sphère d'activités privée. Si l'on veut bien nous suivre ici, les dettes privées et publiques évoquées au chapitre VI correspondraient alors effectivement à deux réalités précé-

---

62. M. I. FINLEY (1965), p. 151-152. Cf. encore à ce propos G. SCHILS (1991), p. 78.

63. On lira également à ce propos M. GODELIER (2010), p. 24-28.

64. Cf. J. ZURBACH (2017), notamment p. 366.

65. Entendons par là une somme versée à échéance déterminée en échange d'une concession ou d'un service.

66. On se reportera à ce propos à A. R. W. HARRISON (1971), p. 170 et s. ; M. H. HANSEN (1976) ; D. M. MACDOWELL (1978), p. 165 et s. ; V. HUNTER (2000). On sait qu'une loi relative aux *atimoi* était précisément attribuée à Solon (Plutarque, *Solon*, XIX, 4, indique même qu'il s'agissait de la huitième loi sur le treizième *axone*), mais son authenticité fait débat. Il y aurait lieu de reconsidérer cette mesure à la lumière des conclusions de la présente étude, et de la mettre en relation avec la *Seisachthie*, comme le faisait E. RUSCHENBUSCH (2010), p. 136-137, dans son commentaire, mais on constate que cela est remis en cause dans D. F. LEÃO et P. J. RHODES (2015), p. 35-36.

67. Anecdote mentionnée dans [Aristote], *Constitution d'Athènes*, VI, 2-3, et Plutarque, *Solon*, XV, 7-9. Beaucoup estiment, étant donné les noms mentionnés par Plutarque (Conon, Clinias, Hipponicos), que cette histoire a été forgée à la fin du Ve s. : cf. I. M. LINFORTH (1919), p. 273-274 ; A. FUKS (1953), p. 49 ; C. HIGNETT (1958), p. 6-7 ; M. MILLER (1968), p. 71-72 ; P. V. STANLEY (1999), p. 214. Mais J. ZURBACH (2017), p. 367, pense que l'histoire n'est pas dénuée de tout fondement.

demment évoquées par le Ps.-Aristote ; son texte n'était donc en définitive pas dépourvu de cohérence.

Quelles répercussions cette nouvelle interprétation est-elle susceptible d'avoir sur la définition du statut d'hektémore ? Si un défaut de versement de la μίσθωσις était considéré comme une « dette publique », c'est qu'il devait s'agir d'un versement découlant d'une obligation *a fortiori*, elle aussi, publique. Cela est parfaitement en accord avec l'exposé du Ps.-Aristote, pour qui, rappelons-le, le statut d'hektémore était, en quelque sorte, inscrit dans la πολιτεία. On en conclura donc qu'en vertu de l'organisation politique en place à Athènes au début du VIe s., la grande majorité des Athéniens devaient céder une partie de leurs récoltes aux autorités de la cité, que l'on ne peut qu'assimiler, ici, à ceux que le Ps.-Aristote qualifie de γνώριμοι au début du chapitre II. Voilà évidemment pourquoi le taux de versement était uniformément d'un sixième : cette proportion n'avait pas été déterminée au cas par cas, comme dans le cas d'un emprunt de personne à personne, mais collectivement, par une autorité « publique » [68]. Une telle lecture exclut bien évidemment que l'hektémorat aient été, dans le chef du Ps.-Aristote en tout cas, une forme d'endettement, ou encore de métayage [69]. En revanche, notre interprétation n'est pas du tout incompatible avec celle faisant des hektémores des tributaires ; le versement de l'ἕκτη aurait en effet pu leur être réclamé en vertu de droits éminents [70] dont les γνώριμοι disposaient effectivement sur leurs terres. La différence est que, dans la lecture que l'on suggère ici, l'ἕκτη ne peut plus être assimilée à une forme de dette.

Exposée de la sorte, cette dernière précision peut *a priori* sembler relever de la simple nuance ; elle a pourtant des répercussions considérables sur la définition de la *Seisachthie* : si cette mesure consista uniquement en une abolition des dettes, comme semblent en convenir les témoignages antiques, elle n'aurait alors mis fin qu'à l'une des conséquences – certes, la plus pénible – découlant du système politique, à savoir l'endettement et, à terme, l'asservissement de ceux qui étaient incapables de verser leur μίσθωσις, mais pas au système politique lui-même, et donc pas non plus au statut d'hektémore. En d'autres termes, la *Seisachthie* n'aurait été qu'une sorte de mesure transitoire, destinée à apaiser les esprits et à donner à Solon du

---

68. Même remarque dans H. ANDO (1988), p. 325.

69. Nous renvoyons ici à la note 3 de la présente étude pour la bibliographie et un exposé des principales voies interprétatives proposées pour rendre compte de la situation des hektémores.

70. J. ZURBACH (2017), p. 89, emploie plutôt les termes de « propriété partagée », qu'il évoque déjà pour l'époque mycénienne, et qui sont peut-être plus justes.

temps pour mettre en place des réformes institutionnelles de plus grande envergure.

En somme, nous voilà donc revenus au paradoxe de départ, à savoir que c'est le statut d'hektémore qui posait fondamentalement problème, mais que le Ps.-Aristote n'indique pas explicitement comment Solon y avait mis fin. Or, sauf à admettre que ce dernier avait laissé subsister l'hektémorat – ce qui paraît hors de question, étant donné qu'il se trouve au cœur de tous les problèmes [71] –, ou que l'exposé aristotélicien soit dépourvu de toute logique, la solution doit impérativement figurer parmi les différentes mesures que le Ps.-Aristote prête au législateur à partir du chapitre VI. Or ce dernier nous donne peut-être un indice à ce propos, lorsque, pour introduire le fameux frag. 36 (West), il évoque à nouveau la *Seisachthie* au chapitre XII :

> Πάλιν δὲ καὶ περὶ τῆς ἀποκοπῆς τῶν χρεῶν καὶ τῶν δουλευόντων μὲν πρότερον, ἐλευθερωθέντων δὲ διὰ τὴν σεισάχθειαν […]
>
> Et de nouveau, à propos de la suppression des dettes et de ceux qui, auparavant asservis, furent libérés par la *Seisachthie* [...]

Le Ps.-Aristote distingue en effet ici deux choses : l'abolition des dettes et la libération de personnes qui étaient auparavant asservies. On admet généralement que ces dernières étaient les Athéniens asservis pour dettes, mais cette solution est en réalité loin de s'imposer. En effet, aux chapitres II et V [72] où sont évoqués les différents problèmes qui minent l'Athènes présolonienne, c'est systématiquement à propos de la πολιτεία qu'il est question de δουλεία ; le Ps.-Aristote utilise en réalité le terme « ἀγώγιμοι » pour qualifier la situation des hektémores défaillants. En toute logique, ne devrait-on pas alors considérer que l'on a affaire au même type d'asservissement au chapitre XII qu'au chapitre II, c'est-à-dire un asservissement découlant de l'organisation politique, autrement dit, si l'on tient compte de nos précédentes considérations, l'hektémorat ? Si l'on veut donc bien nous suivre ici, ce serait en définitive la *Seisachthie* qui avait mis fin au statut d'hektémore [73]. Mais une importante difficulté surgit alors : comme on l'a souligné à plusieurs reprises, les anciens commentateurs considéraient unanimement que le terme σεισάχθεια renvoyait à une abolition de dettes. Mais peut-on réellement réduire cette mesure à une χρεῶν ἀποκοπή ? C'est cette ultime question qu'il faut à présent aborder.

Étant donné qu'ils éprouvaient toutes les peines du monde à en préciser le sens, il paraît évident que les érudits de l'Antiquité n'avaient pas inventé

---

71. Pratiquement tous les Modernes en conviennent : cf. par exemple V. Ehrenberg (2011), p. 52.

72. [Aristote], *Constitution d'Athènes*, V, 1 : Τοιαύτης δὲ τῆς τάξεως οὔσης ἐν τῇ πολιτείᾳ, καὶ τῶν πολλῶν δουλευόντων τοῖς ὀλίγοις.

73. C'est ce qu'avait déjà perçu notamment Cl. Mossé (1979), p. 90.

le terme σεισάχθεια pour les besoins de leurs explications [74] ; il y a donc de fortes chances pour que ce mot remonte à l'époque de Solon [75], voire qu'il ait été forgé dans l'entourage de ce dernier comme l'un des slogans de sa politique [76]. Quoi qu'il en soit exactement, le choix du terme ἄχθος n'avait certainement pas été fait au hasard ; il devait revêtir, à l'époque de Solon, une résonnance particulière. Comme tous les commentateurs antiques l'ont parfaitement compris, il s'agit évidemment d'une métaphore, mais renvoyait-elle réellement au poids des dettes ? En bonne méthode, il conviendrait d'en éclairer la signification, non pas à la lumière de spéculations d'auteurs de l'époque classique, voire postérieurs, mais au moyen de références pertinentes pour l'époque archaïque. Or, à cet égard, un extrait de Tyrtée a particulièrement retenu notre attention. Il s'agit d'un des plus célèbres, celui où le poète décrivait la condition des Messéniens, réduits au statut d'hilotes au sortir des guerres de Messénie :

> ὥσπερ ὄνοι μεγάλοις ἄ χ θ ε σ ι τειρόμενοι
> δεσποσύνοισι φέροντες ἀναγκαίης ὑπὸ λυγρῆς
> ἥμισυ παντὸς ὅσον καρπὸν ἄρουρα φέρει.

> Tels des ânes ployant sous le faix de leur bât,
> Soumis à une loi d'airain,
> À leur maître ils remettent la moitié de tout ce que la terre porte comme fruit. (Tyrtée, frag. 5 [Gentili - Prato] [77].)

On constate que, dans cet extrait, Tyrtée utilise le terme ἄχθος pour qualifier l'obligation désormais imposée aux Messéniens de verser aux Spartiates la moitié de leurs récoltes. Loin de nous l'idée de prétendre, comme certains l'ont fait [78], que le statut d'hektémore était assimilable à celui de hilote, mais les deux situations n'en présentent pas moins un point commun : l'obligation de céder à d'autres une partie de leurs récoltes, ce que précisément Tyrtée désigne métaphoriquement par ἄχθος. Par analogie, et sachant, par surcroît, que Solon avait manifestement connaissance de l'œuvre de Tyrtée [79], ne serait-ce dès lors pas l'ἕκτη que sa propagande avait assimilée à un fardeau pesant sur les épaules des hektémores ?

---

74. *Contra* T. Ito (2004).
75. Ce n'est cependant pas l'avis de I. M. Linforth (1919), p. 270-271.
76. Mêmes réflexions dans P. Cassolà (1964), p. 52. E. Suárez de la Torre (2003-2004) a par ailleurs mis en évidence le goût de Solon pour les néologismes.
77. Trad. L. Canfora (1994), p. 95, légèrement modifiée.
78. Le rapprochement de l'hektémorat d'un statut de type hilotique a été proposé, notamment, par G. Busolt et H. Swoboda (1926), et plus récemment par G. Németh (2005).
79. Cf. notamment D. A. Campbell (1983), p. 92 ; O. Murray (1995), p. 201 ; E. Irwin (2005), p. 110. Par ailleurs, certains ont prétendu que les réformes soloniennes auraient pu être inspirées par celles mises en place à Sparte : cf. notamment R. W. Wallace (2007), p. 68.

On peut se demander d'ailleurs si on ne trouve pas un écho direct aux vers du poète spartiate que l'on vient de citer dans le fameux frag. 36 (West, vv. 13-15), lorsque Solon présente les Athéniens comme étant, à l'instar des Messéniens, entièrement à la merci de leurs maîtres (δεσπόται) : τοὺς δ' ἐνθάδ' αὐτοῦ δουλίην ἀεικέα ἔχοντας, ἤθη *δεσποτῶν* τρομεομένους, ἐλευθέρους ἔθηκα[80]. Or, si l'on suit littéralement le commentaire précédemment analysé, par lequel le Ps.-Aristote introduisait ce poème, ces Athéniens tremblant devant l'humeur de leur maîtres auraient précisément été libérés par la *Seisachthie*[81]. Au terme de ce raisonnement, nous sommes donc tout naturellement amené à nous demander si, sous les traits de ces Athéniens asservis en Attique, Solon n'évoquait pas, en réalité, les hektémores eux-mêmes.

Selon la lecture suggérée ici, le « rejet du fardeau » aurait donc avant tout consisté à supprimer la redevance d'un sixième, ce qui revenait, en réalité, à abolir le statut d'hektémore, c'est-à-dire l'état de soumission (δουλεία) dans lequel était maintenue la grande majorité de la population athénienne jusqu'à l'intervention de Solon. Voilà donc quelle aurait été la véritable nature de la *Seisachthie*. En ce sens, elle pouvait effectivement être perçue comme une authentique libération, et considérée, à ce titre, comme la mesure-phare des réformes soloniennes, d'où le fait que le souvenir en avait été conservé. Certes, le Ps.-Aristote la tenait avant tout pour une abo-

---

80. Signalons encore que cette image d'asservis tremblant devant leur maître fut également utilisée par Euphorion de Chalcis pour désigner les Mariandyniens, un autre peuple que l'on range habituellement parmi les dépendants de type « hilotique » : τάχ' οὖν διὰ τοῦτο καὶ Εὐφορίων ὁ ἐποποιὸς τοὺς Μαριανδυνοὺς δωροφόρους κέκληκεν· Δωροφόροι καλεοίαθ' ὑποφρίσσοντες ἄνακτας. C'est sans doute pour cette raison que le poète épique Euphorion a lui aussi appelé les Mariandyniens « porteurs de présents » : « qu'ils soient (?) appelés porteurs de présents, tremblant devant leurs maîtres » (trad. J. DUCAT [1990], p. 35).

81. Il s'agit bien, en effet, des seuls à qui Solon dit explicitement avoir rendu la liberté. On aurait pu penser que l'acte de libération que proclame Solon au v. 15 s'appliquait à l'ensemble des personnes dont il est question aux v. 8-15, mais cela peut difficilement être le cas en raison de l'intercalation, aux v. 10-12, des personnes qui avaient fui en raison de la « nécessité terrible », puisque ces dernières n'ont pas besoin, en effet, d'être libérées, étant donné qu'elles ne sont pas tombées en esclavage. Il faut donc, selon nous, distinguer deux groupes de personnes parmi celles qu'évoque Solon dans ce poème. D'une part, les Athéniens partis à l'étranger, vendus ou exilés, qu'il dit avoir ramenés (ἀνήγαγον), mais dont il ne précise pas le sort une fois revenus en Attique ; on peut gager que cela ne devait concerner qu'un nombre relativement restreint de personnes, car il est facile de concevoir les problèmes pratiques qu'un tel rapatriement à grande échelle aurait engendrés : recherche des personnes concernées, négociations avec leurs propriétaires, financement des rachats, réintégration dans la société, etc. De l'autre côté, il y aurait eu les Athéniens « asservis » en Attique même ; c'est uniquement ceux-là qui, en définitive, auraient été concernés par l'acte de libération dont se vantait Solon.

lition des dettes, mais il n'est pas difficile de concevoir que la suppression de la redevance avait dû s'accompagner d'une mesure annulant également les dettes contractées dans le cadre de cette obligation. Il est clair qu'au fil du temps ce volet de la mesure avait dû passer à l'avant-plan, premièrement parce que la question de l'abolition des dettes était devenue un thème important dans les discours politiques [82], ensuite parce que les statuts de paysans-dépendants devenaient de moins en moins évidents à comprendre ; et pour cause : ils avaient pratiquement disparu de Grèce à l'époque où le Ps.-Aristote s'était penché sur la crise solonienne [83]. Cette question de la dépendance disparaîtra d'ailleurs complètement des récits postérieurs où, comme on peut le lire notamment chez Plutarque, l'endettement était devenu alors l'unique origine des maux dont souffrait Athènes, et où les hektémores étaient désormais assimilés à de simples débiteurs ayant hypothéqué leurs terres. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la mention de dettes publiques a été complètement évacuée du récit du Chéronéen : de telles dettes n'entraient absolument plus dans le schéma explicatif retenu alors ; les seules dettes envisageables ne pouvaient plus être désormais que de nature « privée ».

Christophe FLAMENT
Professeur
Département de Langues et Littératures classiques
Fontes Antiquitatis (*PaTHs*)
christophe.flament@unamur.be

82. Cl. MOSSÉ (1962) et (1973) ; M. I. FINLEY (1975), p. 106-109.
83. Cf. H. VAN WEES (2003), p. 73.

Références bibliographiques

F. E. ADCOCK (1912) : « The Source of the Solonian Chapters of the *Athenaion Politeia* », *Klio* 12, p. 1-16.

J. A. ALMEIDA (2003) : *Justice as an Aspect of the Polis Idea in Solon's Political Poems*, Leyde.

H. ANDO (1988) : « A Study of Servile Peasantry of Ancient Greece: Centering around Hectemoroi of Athens », dans T. YUGE et M. DOI (éd.), *Forms of Control and Subordination in Antiquity*, Leyde, p. 323-330.

A. ANDREWES (1982) : « The Growth of the Athenian State », *CAH* 3.3 (2e éd.), p. 377-382.

D. ASHERI (1969) : « Leggi greche sul problema dei debiti », *Studi classici e orientali* 18, p. 5-122.

W. BERINGER (1985) : « Freedom, Family and Citizenship in Early Greece », dans W. EADIE et J. OBER (éd.), *The Craft of the Ancient Historian: Essays in Honor of Chester G. Starr*, Lanham, p. 41-56.

A. BIELMAN (1994) : *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne. Recueil d'inscriptions honorant des sauveteurs et analyse critique*, Athènes - Lausanne.

J. BINTLIFF (2006) : « Solon's Reform: an Archaeological Perspective », dans J. H. BLOK et A. P. M. H. LARDINOIS (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde - Boston, p. 321-333.

A. M. BIRASCHI (2006) : « Un'ipotesi sugli ectemori », *PdP* 61, p. 264-270.

A. BISCARDI (1984) : « Nota minima sugli ectemoroi », dans *Aux origines de l'hellénisme : la Crète et la Grèce. Hommage à H. van Effenterre, présenté par le Centre Gustave Glotz,* Paris, p. 193-197.

J. BLOK et J. KRUL (2017) : « Debt and Its Aftermath. The Near Eastern Background to Solon's *Seisachtheia* », *Hesperia* 86, p. 607-643.

G. BUSOLT et H. SWOBODA (1926) : *Griechische Staatskunde*, Munich.

T. J. BYRES (1983) : « A Sharecropping in Historical Perspective: A General Treatment », dans T. J. BYRES (éd.), *Sharecropping and Sharecroppers*, Londres, p. 2-39.

D. A. CAMPBELL (1983) : *The Golden Lyre. The Themes of the Greek Lyric Poets*, Londres.

M. CANEVARO (2013) : *The Documents on the Attic Orators: Laws and Decrees in the Public Speeches of the Demosthenic Corpus (with a chapter by E. M. Harris)*, Oxford.

L. CANFORA (1994) : *Histoire de la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Paris.

P. CARLIER (1978) : « L'idée de monarchie impériale dans la Cyropédie », *Ktéma* 3, p. 133-163.

P. CASSOLÀ (1964) : « Solone, la terra, e gli ectemori », *PdP* 19, p. 26-68.

M. CHAMBERS (1973) : « Aristotle on Solon's Reform of Coinage and Weights », *CSCA* 6, p. 1-16.

W. R. CONNOR (1987) : « Tribes, Festivals and Processions: Civic Ceremonial and Political Manipulation in Archaic Greece », *JHS* 107, p. 40-50.

G. DAVIS (2011) : « Axones and Kyrbeis: A New Answer to an Old Problem », *Historia* 60, p. 1-35.

J. DAY et M. CHAMBERS (1962) : *Aristotle's History of Athenian Democracy*, Berkeley - Los Angeles.

R. DESCAT (1990) : « De l'économie tributaire à l'économie civique : le rôle de Solon », dans M.-M. MACTOUX et E. GENY (éd.), *Mélanges Pierre Lévêque.* vol. 5 : *Anthropologie et société* (Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 121), Paris, p. 85-100.

J. DUCAT (1990) : *Les Hilotes* (BCH Suppl., 20), Athènes - Paris.

V. EHRENBERG (2011) : *From Solon to Socrates. Greek History and Civilization during the 6th and 5th Centuries B.C.* (Routledge Classics), New York.

M. FARAGUNA (2012) : « *Hektemoroi*, *isomoiria*, *seisachtheia*: ricerche recenti sulle riforme economiche di Solone », *Dike* 15, p. 171-193.

M. I. FINLEY (1965) : « La servitude pour dettes », *RD* 43, p. 161-184.

M. I. FINLEY (1975) : *Le monde grec et l'Orient*, Paris.

M. I. FINLEY (1981) : *Economy and Society in Ancient Greece.* Edited with an Introduction by B. D. Shaw et R. P. Saller, Londres.

Chr. FLAMENT (2007) : « Que nous reste-t-il de Solon ? Essai de déconstruction de l'image du père de la πάτριος πολιτεία », *LEC* 75, p. 289-318.

Chr. FLAMENT (à paraître) : « Solon cité par Aristote. Quelle place occupent les poèmes soloniens dans le portrait de la crise athénienne du début du VIe s. dressé par le philosophe et son école ? », dans les Actes du colloque *Aristotele 'citatore': un esempio di riappropriazione da parte della filosofia di discorsi di sapere anteriori* (Turin, 27-29 mars 2019).

S. FORSDYKE (2005) : « Revelry and Riot in Archaic Megara: Democratic Disorder or Ritual Reversal? », *JHS* 125, p. 73-92.

S. FORSDYKE (2006) : « Land, Labor and Economy in Solonian Athens: Breaking the Impasse between Archaeology and History », dans J. H. BLOK et A. P. M. H. LARDINOIS (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde - Boston, p. 334-350.

L. FOXHALL (1997) : « A View from the Top: Evaluating the Solonian Property Classes », dans L. G. MITCHELL et P. J. RHODES (éd.), *The Development of the* Polis *in Archaic Greece*, Londres - New York, p. 113-136.

A. FRENCH (1956) : « The Economic Background to Solon's Reforms », *CQ* 50, p. 11-25.

A. FRENCH (1984) : « Solon's Act of Mediation », *Antichthon* 18, p. 1-12.

A. FUKS (1953) : *The Ancestral Constitution. Four Studies in Athenian Party Politics at the End of the Fifth Century B.C.*, Londres.

N. FUSTEL DE COULANGES (1891) : *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, Paris.

T. W. GALLANT (1982) : « Agricultural Systems, Land Tenure, and the Reforms of Solon », *ABSA* 77, p. 111-124.

P. GIRAUD (1893) : *La propriété foncière en Grèce*, Paris.

M. GODELIER (2010) : *L'idéel et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris.

N. G. L. Hammond (1961) : « Land Tenure in Attica and Solon's Seisachtheia », *JHS* 81, p. 76-86.

M. H. Hansen (1976) : Apagoge, Endeixis *and* Ephegesis *against* Kakourgoi, Atimoi *and* Pheugontes. *A Study in the Athenian Administration of Justice in the Fourth Century B.C.* (Odense University Classical Studies, vol. 8), Odense.

V. D. Hanson (1999) : *The Other Greeks. The Family Farm and the Agrarian Roots of Western Civilization*, 2e éd., Berkeley.

P. Harding (1974) : « Androtion's View of Solon's "Seisachtheia" », *Phoenix* 28/3, p. 282-289.

P. Harding (1994) : *Androtion and the Atthis.* The Fragments. Translated with Introduction and Commentary by Phillip Harding, Oxford.

E. M. Harris (2002) : « Did Solon Abolish Debt-Bondage ? », *CQ* 52/2, p. 415-430.

A. R. W. Harrison (1971) : *The Law of Athens. Procedure*, II, Oxford.

T. Hendrickson (2013) : « Poetry and Biography in the Athenaion Politeia: the Case of Solon », *CJ* 109/1, p. 1-19.

C. Hignett (1958) : *A History of the Athenian Constitution to the End of the Fifth Century B.C.*, Oxford.

V. Hunter (2000) : « Policing Public Debtors in Classical Athens », *Phoenix* 54, p. 21-38.

H. R. Immerwahr (1985) : « The Date of the Construction of Solon's *Axones* », *BASP* 22, p. 123-135.

E. Irwin (2005) : *Solon and Early Greek Poetry. The Politics of Exhortation*, Cambridge.

T. Ito (2004) : « Did the Hektemoroi Exist? », *PdP* 59, p. 241-247.

G. Kirk (1977) : « The Hektemoroi of Pre-Solonian Athens Reconsidered », *Historia* 26/3, p. 369-370.

K. Kraft (1959-1960) : « Zur Übersetzung und Interpretation von Aristoteles, Athenaion Politeia, Kap. 10 », *JNG* 10, p. 21-46.

D. F. Leão et P. J. Rhodes (2015) : *The Laws of Solon. A New Edition with Introduction, Translation and Commentary*, Londres - New York.

Cl. Leduc (1991) : « Comment la donner en mariage ? La mariée en pays grec (IXe-IVe s. av. J.-C.) », dans P. Schmitt Pantel (éd.), *Histoire des femmes en Occident*, I, *L'Antiquité*, Paris, p. 259-316.

M. R. Lefkowitz (2012) : *The Lives of the Greek Poets*, 2e éd., Baltimore.

J. Lewis (2004) : « Slavery and Lawlessness in Solonian Athens », *Dikè* 7, p. 21-40.

L.-M. L'Homme-Wéry (1996) : *La perspective éleusinienne dans la politique de Solon* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 268), Genève.

L.-M. L'Homme-Wery (2008) : « Perdre sa liberté et la retrouver dans l'Athènes de Solon », dans *La fin du statut servile ? Affranchissement, libération, abolition. Volume II. Besançon 15-17 décembre 2005* (Actes des colloques du Groupe de recherche sur l'esclavage dans l'antiquité, 30-2), Besançon, p. 395-408.

I. M. Linforth (1919) : *Solon the Athenian*, Berkeley.

D. M. MacDowell (1978) : *The Law in Classical Athens* (Aspects of Greek and Roman Life), Londres.

P. B. Manville (1990) : *The Origins of Citizenship in Ancient Athens*, Princeton.

A. Martina (1968) : *Solon: Testimonia Veterum collegit Antonius Martina* (Lyricorum Graecorum quae extant, 4), Rome.

M. Meier (2012) : « Die athenischen Hektemoroi – eine Erfindung? », *Historische Zeitschrift* 294/1, p. 1-29.

L. Migeotte (2006) : « L'endettement des cités grecques dans l'Antiquité », dans J. Andreau, G. Béaur et J.-Y. Grenier (éd.), *La dette publique dans l'histoire. Les Journées du Centre de Recherches Historiques*, Paris, p. 115-128.

M. Miller (1968) : « Solon's Timetable. From the Paralysis of the Previous Government to the Apodemia », *Arethusa* 1, p. 62-81.

I. Morris (2003) : *Burial and Society. The Rise of the Greek City-State*, 2e éd., Cambridge.

Cl. Mossé (1962) : *Aspects sociaux et politiques du déclin de la cité grecque au IVe siècle avant J.-C. La fin de la démocratie athénienne*, Paris.

Cl. Mossé (1973) : « Le statut des paysans en Attique au IVe s. », dans M. I. Finley (éd.), *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris, p. 179-186.

Cl. Mossé (1979) : « Les dépendants paysans dans le monde grec à l'époque archaïque et classique », dans *Terre et paysans dépendants dans les sociétés antiques. Colloque international tenu à Besançon les 2 et 3 mai 1974*, Paris, p. 85-97.

M. Mühl (1953) : « Solons sogenannte *chreon apokope* im Lichte der antiken Überlieferung », *RhM* 96, p. 214-223.

O. Murray (1995) : *La Grèce à l'époque archaïque*, Toulouse.

G. Németh (2005) : « On Solon's Land Reform », *Acta Antica* 45/2, p. 321-328.

M. Noussia (2001) : *Solone. Frammenti dell'opera poetica. Premessa di Herwig Maehler, introduzione e commento di Maria Noussia, traduzione di Marco Fantuzzi* (BUR Classici Greci e Latini), Milan.

M. Noussia-Fantuzzi (2010) : *Solon the Athenian, the Poetic Fragments*, Leyde - Boston.

P. J. Rhodes (1993) : *A Commentary on the Aristotelian* Atheniaon Politeia, Oxford.

P. J. Rhodes (2006) : « The Reforms and Laws of Solon: An Optimistic View », dans J. H. Blok et A. P. M. H. Lardinois (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde - Boston, p. 248-260.

E. T. Rihll (1991) : « EKTHMOPOI: Partners in Crime », *JHS* 111, p. 101-127.

J.-M. Roubineau (2007) : « Les Hektémores », dans J. Andreau et V. Chankowski (éd.), *Vocabulaire et expression de l'économie dans le monde antique*, Bordeaux, p. 177-209.

E. Ruschenbusch (2010) : *Solon: Das Gesetzeswerk - Fragmente: Übersetzung und Kommentar* (Historia Einzelschriften, 215), Stuttgart.

M. Sakellariou (1979) : « Discussions », dans *Terre et paysans dépendants dans les sociétés antiques. Colloque international tenu à Besançon les 2 et 3 mai 1974*, Paris, p. 99-113.

H. Sancisi-Weerdenburg (1993) : « Solon's Hektemoroi and Pisistratid Dekatemoroi », dans H. Sancisi-Weerdenburg (éd.), *De Agricultura, In Memoriam Pieter Willem de Neeve (1945-1990)*, Leyde, p. 13-30.

G. Schils (1991) : « Solon and the *Hektemoroi* », *Ancient Society* 22, p. 75-90.

R. Sealey (1976) : *A History of the City States*, Berkeley.

P. V. Stanley (1999) : *The Economic Reforms of Solon* (Pharos. Studien zur griechisch-römischen Antike, 11), St. Katharinen.

C. G. Starr (1977) : *The Economic and Social Growth of Early Greece,* New York.

E. Stehle (2006) : « Solon's Self-Reflexive Political Persona and its Audience », dans J. H. Blok et A. P. M. H. Lardinois (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde - Boston, p. 79-113.

R. S. Stroud (1989) : *The Axones and Kurbeis of Drakon and Solon*, Berkeley - Los Angeles - Londres (University of California Publication, Classical Studies, 19).

E. Suárez de la Torre (2003-2004) : « On Some Linguistic Features of Solon's Laws », *Ploutarchos* 1, p. 97-106.

A. Testart (2000) : « Importance et signification de l'esclavage pour dettes », *Revue française de sociologie* 41/4, p. 609-641.

G. Thomson (1954) : *Studies in Ancient Greek Society. Vol. I. The Prehistoric Aegean*, Londres.

V. Van Driessche (2009) : *Des étalons pré-monétaires au monnayage en bronze* (Études de métrologie grecque, 1), Louvain-la-Neuve.

V. Van Driessche (2018) : « Les réformes 'monétaires' de Solon », *LEC* 86/2, p. 137-152.

H. Van Effenterre (1977) : « Solon et la terre d'Éleusis », *RIDA* 24, p. 91-130.

H. van Wees (2003) : « Conquerors and Serfs. Wars of Conquest and Forced Labour in Archaic Greece », dans N. Luraghi et S. Alcock (éd.)*, Helots and Their Masters in Laconia and Messenia,* Washington, p. 33-80.

H. van Wees (2009) : « The Mafia of Early Greece. Violent Exploitation in the Seventh and Sixth Centuries B.C. », dans K. Hopwood (éd.), *Organised Crime in Antiquity*, Londres, p. 1-51.

R. W. Wallace (2007) : « Revolution and A New Order in Solonian Athens », dans K. Raaflaub (éd.), *Origins of Democracy in Ancient Greece*, Berkeley, p. 49-82.

U. von Wilamowitz-Moellendorff (1893) : *Aristoteles und Athen*, 2 vol., Berlin.

É. Will (1969) : « Soloniana », *REG* 82, p. 104-116.

W. J. Woodhouse (1938) : *Solon the Liberator. A Study of the Agrarian Problem in Attika in the Seventh Century,* Oxford.

J. Zurbach (1999) : « Paysannerie en Grèce archaïque », *Histoire et sociétés rurales* 3, p. 9-44.

J. Zurbach (2013-2014) : « La formation des cités grecques. Statuts, classes et systèmes fonciers », *Annales HSS*, octobre - décembre, p. 957-998.

J. Zurbach (2017) : *Les hommes, la terre et la dette en Grèce c. 1400 - c. 500 a.C.,* volume 1 (Scripta Antiqua, 95), Bordeaux.

Les Études classiques 88 (2020), p. 145-161.

A NEW MATHEMATICAL TEXT FROM ANTOINE THOMAS (1685), NOW IN NEW YORK

Résumé. — Des recherches systématiques font de plus en plus resurgir des manuscrits négligés ou non identifiés d'Antoine Thomas, S.J., qui fut d'abord l'assistant de Ferdinand Verbiest, avant de lui succéder. Nous publions ici un nouveau texte, directement lié à l'enseignement des mathématiques que Thomas prodigua au *Colégio das Artes* de Coimbra, qui montre comment il a relancé les cours de mathématiques dans le principal collège jésuite du Portugal en s'appuyant sur les ouvrages de mathématiciens français contemporains.

Abstract. — Pursued research surfaces more and more overlooked or unidentified manuscripts of Antoine Thomas, S.J., the assistant and later successor of Ferdinand Verbiest. We publish here a new text which is directly linked to Thomas' mathematics teaching at the Coimbran *Colégio das Artes* and shows how he re-established mathematical instruction at the main Portuguese Jesuit college on the basis of contemporary French mathematical treatises.

Introduction

Over the entire 17th century, there was a remarkable "boom" of spiritual vocations in the Jesuit Province of Belgium, which had been split into two separate provinces in 1612, viz. the *Provinciae Flandro-Belgica* and *Gallo-Belgica* (see the figure in E. PUT *et al.* [1991], p. 32). This resulted in a quick spread of colleges and residences throughout the country, especially in the Flandro-Belgian province. Thanks to the very flourishing Jesuit cultural life, their educational institutions attracted a large number of students. On the occasion of the first centenary of the *Societas Jesu* in 1640, the order "exposed" and celebrated these facets of a rich Jesuit life for the first time, finding its most spectacular bookish expression in the *Imago Primi Saeculi* (Antwerp, *ex Officina Plantiniana*). One year later, Ferdinand Verbiest (1623-1688), a true *coryphee* of the 17th-century Jesuit Missions in China, entered the *Societas Jesu* in the Flemish Province (viz. in Mechelen). Four years later, Antoine Thomas, who would become another spearhead of the Chinese missions, was born in Namur, a town in the Gallo-Belgian province. The lives of both personalities of Belgian origin, Verbiest and

Thomas, would become mutually intertwined in China (Peking): Thomas was appointed Verbiest's collaborator in the management of the Imperial Astronomical Bureau (*Qintianjian*) and the calculation of the yearly calendar in 1685 before succeeding Verbiest after his passing away in January 1688 [1].

From the very outset, Thomas had enjoyed a Jesuit education. Starting at the local Jesuit *Collège* (Namur, *rue de la Marcelle*) from 1652 to 1660 (see P. SAUVAGE [2017] on this period), he pursued his studies at colleges in Mons, Tournai and Douai, the main centers of the *Provincia Gallo-Belgica* (see M. HERMANS [2017]). In the margins of this education, mainly as the fruit of *studium privatum*, he acquired good mathematical and astronomical skills, which contributed decisively to the approval of his successive applications for the China mission (*Litterae Indipetae*). This selection brought him, in a first phase, through Paris (where he had contact with Jean de Fontenay, astronomer and future head of the "*5 mathématiciens du Roy*"), over Burgos (Spain), to the *Colégio das Artes* in Coimbra. After arriving in March 1678, he started teaching the local students – Jesuits and laymen, *Indipetae* and others – mathematics from 1677 to 1680. For lack of competent professors, all mathematical instruction had been interrupted for several years, which might have led to an average level of *grands débutants*. His courses, based on a wide reading of contemporary mathematical literature and observational practice, found their way to the press: *Synopsis Mathematica* was printed in Douai (1685), in two volumes. Without being a great success, it circulated within Jesuit educational institutions until ca. 1740.

This printed course and its reception were the object of earlier publications [2]. Meanwhile, hitherto unknown manuscript texts have resurfaced (also in rather unexpected places of conservation), which were successively produced in Coimbra, Goa and Macau. The first of these texts – an introduction to the entire range of mathematical sciences, 16 in total – refers to Thomas's instruction in Coimbra. As a token of sympathy for my old friend Lambert Isebaert, himself during his education and part of his professional life closely connected to the Jesuit institution of Namur, this text will be discussed in the present contribution.

1. For a narrative biography of Ferdinand Verbiest, see R. A. BLONDEAU (1970); on Antoine Thomas, see Y. DE THOMAZ DE BOSSIERRE (1977).

2. See N. GOLVERS (2017). For an earlier analysis with an emphasis on mathematics, see H. BOSMANS (1925).

I traced the autograph manuscript of this *Introductio* – written in Thomas's well-known calligraphic handwriting, and certainly not a draft – in the collections of the *Hispanic Society of America* in New York (call number Ms. HC 371/277: *A. Thomas: Introductio ad scientias mathematicas*). The item was acquired from an auction of the House Hiersemann in Leipzig in 1909, and was described in their *Katalog* 371 (*Americana et Hispanica rariora,* Leipzig, 1909, p. 93), as part of a collection of papers, entitled: *China: 8 Briefe*; all other items are related to the same China mission in the Verbiest - Thomas period (between 1678-1682), and it is clear that they have the same origin. This may have been the personal archive or library of *Duquesa* Maria Guadalupe de Lencastre (1630-1715), who was, living in Madrid, a prominent Portuguese benefactor of the Jesuit missions in the East (Japan / China) and West Indies. Having built an intense letter exchange with Antoine Thomas in particular (E. J. BURRUS [1965] & J. GILLESPIE [2016], p. 128-133), she was also the "patron" of the *Synopsis Mathematica*, as can be inferred from the dedication in the first volume.

To the best of my knowledge, this document was only mentioned once, without attracting any further attention so far [3]. Another hand "introduced" it in Spanish on the preceding folio: *Papel de la Introducion de matematicas q. embio el P(adre) An(tonio) Thomas de Lisboa*. This enables us to determine the date of the text (or at least, of its sending, and indirectly a *terminus ante quem* of the draft), as Thomas left Lisbon for China – after the end of his didactical commitment in Coimbra – on 3 April 1680.

The title of the document is its program: *Introductio ad scientias mathematicas*. The targeted audience is identified in the next line: "*Aditum ad artes mathematicas duo reddere tyronibus difficilem solent*": the *tyrones* mentioned constituted also the intended readership of the *Synopsis*, and refer to the same public of his courses. The same didactic approach as in the *Synopsis* is again present in this *Introductio*: it includes a preference for a concise formulation, a focus on "definitions" (Art. 1 and 2); attention to the "order" of the didactic progression, going from more general to more specific parts (Art. 3), "concentration" of the presentation on the "essential" aspects of the various sciences, with intentional exclusion of too "specialized" aspects, reduction to the basic authors for further reading in every part. Therefore, there is a direct relation between this *Introductio* and the production of the *Synopsis*, which was rather brutally interrupted shortly be-

3. See R. STREIT *et al.* (1929 [1964]), p. 910, sub 8°. 4, without clear bibliographical reference. A long bibliographic research led me first to the Hiersemann Auction Catalogue, and from there to the (unmentioned) buyer.

fore 22 January 1680, when he left Coimbra for a farewell visit to Salamanca (31 January), Madrid (where he met Maria de Guadalupe on 8 February 1681), Beja (7 March) and Lisbon (25 March), leaving on 3 April for China.

(Text edition)

Introductio
Ad scientias mathematicas

Aditum ad artes mathematicas duo reddere tyronibus difficilem solent.

Primum quod earum scriptores plerique parum se tyronum imbecillitate accomodare voluerint, ne forte doctis displicerent: alterum, quod plerique eorum, qui haec studia capessunt, certum ordinem, qui in omni scientia ediscenda accurate servari debet, non teneant. Quare praecipua pars difficultatis, quae in harum artium aditu occurrit, non tam ex earum propria obscuritate, quam ex tradendi ratione haec studia inchoantibus parum accomodata, et ex ipsorum Tyronum vitio aptam sibi viam non tenentium petenda est.

Igitur ut facilis ad illas scientias reddatur aditus, partim proponendi sunt ii autores, quibus potissimum utendum sit, indicatis etiam iis, quae seligere, quae omittere oporteat: partim

(p. 2) certus ordo tradendus, quo veluti gradatim ad penitiorem harum artium cognitionem, et sublimiores demonstrationes ascendatur.

Utrumque ut clarius perficiatur, primum trademus generalem quondam mathematicae eiusque partium notitiam, agendo de eius obiecto, natura, divisione, deinde certam seriem proponemus artium mathematicarum, secundum quam progredi tyronem oporteat, adscriptis ad singulas partes autoribus, quibus eum uti, ad illas facilius ediscendas oporteat.

Articulus primus.
Quid sit Mathesis,
Eius obiectum et natura?

Mathesis (quod nomen ex Graeco vocabulo mathesis, disciplinam sive doctrinam significat) hanc appellationem prae caeteris aliis scientiis habuit, quod e certis et evidentibus principiis omnes suas conclusiones demonstrare soleat; vel, ut alii volunt, quod in scholis Graecorum, olim

(p. 3) inter alias scientias, omnium prima esset ediscenda.

Obiectum mathematicae ab omnibus communiter assignatur quantitas terminata tam continua quam discreta. Discreta quidem, quia versatur circa

numeros, eorum numerandi modum, ac proprietates tradens, atque varias diversorum numerorum inter se comparationes ac proportiones. Continua autem, quia circa lineas, superficies et corpora, prout varie terminantur, et varias efficient figuras, scilicet angulos, triangula, quadrata, circulos, cubos, globos, pyramides cylindros etc.

Non tamen omnes mathematicae partes eodem modo circa quantitatem versantur. Aliae enim quantitatem discretam considerant, ut ab omni materia sensibili abstractam. Talis est arithmetica, quae naturam et proprietates numerorum considerat, methodosque tradit numerandi, abstrahendo ab hac vel illa materia numerabili, scilicet pecunia, lignis, saxis, hominibus etc.

Aliae quantitatem eandem discretam **(p. 4)** considerant in certa tantum materia, v.g. musica, quae pro obiecto habet numerum in sono.

Aliae similiter versantur circa quantitatem continuam abstrahendo a certa et determinata materia, ut geometria speculativa, quae linearum, superficierum et corporum naturam ac proprietates, independenter a quavis materia expendit: neque enim triangulum, circulum etc. quatenus in auro sunt aut ligno considerat, sed sine ullo respectu ad materiam determinatam. Item geometria practica, quae tradit modum metiendi lineas, superficies, corpora, quacumque in materia reperiantur.

Aliae autem eandem quantitatem continuam in certa tantum materia pro obiecto habent. ut optica in radiis visualibus, architectura in aedificiis, astronomia in caelo, geographia in globo terrestri. Ex his variae divisiones artium mathematicarum oriuntur, de quibus articulo sequenti agetur.

Collige ex dictis, quae sit Mathematicae natura seu definitio: est nempe scientia tractans de quantitate terminata, abstracta, vel ad certam materiam determinata.

(**p. 5**) Articulus secundus.
Quae sit diversio
Artium mathematicarum?

Antiquissimi philosophi et Mathematici Pythagorici, quos plurimi deinceps secuti sunt, mathematicas disciplinas in quatuor partes diviserunt, Arithmeticam, Musicam, Geometriam et Astronomiam. Fundamentum autem huius divisionis hoc videtur fuisse: scilicet quod quantitas, quae est obiectum Matheseos, duplex sit, nempe continua et discreta sive multitudo et magnitudo, utraque autem considerari possit dupliciter, vel secundum se, vel prout ad certam materiam determinata.

Igitur, consentaneum putarunt, iuxta quadruplicem illam quantitatis considerationem, quatuor constituere mathematicae species. Illam igitur speciem, quae quantitatem discretam seu numerum considerat, secundum se,

inquirendo et explicando numerorum proprietates, appellarunt Arithmeticam sive scientiam de numeris. Quae eandem quantitatem discretam considerat determinatam, scilicet ad sonum, contemplando numerum sonorum sive sonum numerorum et harmonicum

(**p. 6**) appellarunt Musicam: quae quantitatem continuam secundum se considerat, Geometriam: quae eandem comparatione seu respectu ad aliud, nempe ad magnitudinem et motum corporum caelestium, Astronomiam appellarunt.

Verum haec Antiquorum divisio, quantumvis ingeniosa, in hoc tamen videtur deficere, quod omnes mathematicae partes non comprehendat, ut mox videbitur. Quare alia divisio assignanda est, non tamen longe ab illa diversa hoc modo.

Mathesis omnis, ut supra dictum est, versatur circa quantitatem terminatam, discretam vel continuam, abstractam a certa materia vel determinatam. Quae circa discretam et abstractam a certa materia versatur (i.e.) circa numerum secundum se consideratum, dicitur Arithmetica; speculativa quidem, si speculative consideret numeros eorumque proprietates, practica vero si methodum tradat numeris utendi. In hunc etiam locum venit Algebra, quae quidem modum numerandi tradit abstractum a certa materia, quod cum Arithmetica commune est; sed aliam longe methodum habet specieque diversam, ideoque alteram numerandi scientiam constituit.

(**p. 7**)
Quae circa eandem discretam quantitatem, determinatam ad certam materiam versatur, scilicet, quae circa numerum sonorum dicitur Musica seu speculativa seu practica, prout speculative aut practice circa numerum sonorum versatur.

Quae quantitatem continuam pro obiecto habet, sed a materia sensibili abstractam, Geometria communiter dicitur; alia quidem speculativa, quae in sola speculatione naturae et proprietatum istius quantitatis sistit, alia practica, quae ulterius tendit ad praxim, sive ad lineas, superficies et corpora metienda.

Quae autem circa eandem continuam quantitatem in certa materia versatur, in plures dividitur species, Antiquorum divisione prius allata non comprehensas.

Hae sunt:

Astronomia tam speculativa quae corporum caelestium magnitudinem motusque metitur, quam practica quae varias praxes docet, quibus Kalendarium conscribi, Astrorum observationes fieri, horologia designari, naves dirigi ex astris possint.

Optica quae scientia considerat

(p. 8) radios visuales, sub ratione linearum, superficierum, angulorum, etc., modosque et causas variae obiectorum apparentiae demonstrat. Et quoniam triplex est radius visualis, directus, reflexus et refractus, ideo optica in tres dividitur species: quarum ea, quae radium directum considerat, simpliciter optica dicitur, quae reflexum catoptrica, et quae refractum dioptrica appellatur. Optica alia speculativa, quae in sola obiecti cognitione ac demonstratione sistit: alia practica, quae modum tradit, quo obiectorum visualium apparenta possit in tabella exhiberi, eaque pars huius scientiae dicitur perspectiva.

Geographia quae globum terrae metitur et describit.

Hydrographia, quae de oceano, mari variisque ad navigationem pertinentibus tractat.

Mechanica, quae versatur circa machinarum constructionem, et per eas movendi gravia methodum tradit ac demonstrat.

Statica, quae est ponderandi corpus grave scientia, simulque multiplices gravitatis effectus ostendit.

Hydraulica, quae de fontibus, praesertim artificialibus agit.

(p. 9)
Architectura, quae praecepta tradit, quibus fabrica ex arte exstrui possit. Alia civilis, quae de aedificiis publicis aut privatis tractat, ad utilitatem aut ad ornatum: alia militaris, quae munimentis ad locorum defensionem excitandis intendit. Ad hanc quoque pertinet aggrediendi leges tradere, atque etiam machinas bellicas exstruendi.

Articulus Tertius.
Quis ordo servandus sit
in mathematicis discendis?
Et quibus libris utendum?

Duobus ad has artes velut fundamentis opus est, scilicet Arithmetica et geometria; quarum quidem notitia ita ad caeteras partes necessaria est, ut vix ulla, sine earum subsidio perfecte et commode edisci possit. Igitur

1° Arithmetica discenda, in qua quidem Tyro primum quatuor communes regulas ediscet, nempe additionem, subtractionem, multiplicationem et divisionem: deinde regulam proportionalium quae *aurea* dicitur, regulam Societatis, positionis, alligationis etc. Post haec percurret librum septimum et octavum Euclidis

(p. 10)
qui scilicet ad Arithmeticam pertinent.

> Vide libellum Arithmeticae Patris Tacquet, demonstrationibus tamen praetermissis.

2° Geometria speculativa sive Elementa Euclidis, saltem quae sex primis et undecimo libro continentur. In his quoque a Tyrone variae demonstrationes omitti possunt, quae plus difficultatis habent quam utilitatis, et tantum praecipuae seligi, quas ediscat: caeterarum autem solam propositionem quae demonstratur, memoria utcumque tenere sufficit.

> Vide libellum geometricum Patris Tacquet aut P(atris) Dechalles.

3° Trigonometria: haec ad geometriam pertinet et ad plerasque partes mathematicae utilissima est. Ea tradit methodum, qua certarum tabularum ope et beneficio regulae aureae, ex tribus cognitis in triangulo, v.g. uno latere et duobus angulis, caetera, quae ignota sunt cognoscuntur, idque tam in triangulis rectilineis quam sphaericis. Haec scientia in paucis regulis cognoscendis, et ad usum applicandis consistit; quarum demonstratione necesse non est Tyronem detineri.

> Vide libellum, cui titulus: Canones sinuum, tangentium, secantium vel Trigonometriam Patris Dechalles.

(p. 11)
Nota hanc trigonometriam per tabulas communes sinuum, tangentium, secantium, pati nonnihil difficultatis in eo, quod calculus aliquanto longior plerumque adhibendus sit, cum fiat per multiplicationem et divisionem magnorum numerorum, adeoque longa et nonnihil molesta sit operatio.

Quare tabulae Logarithmicae a recentioribus ingeniose excogitatae fuerunt, quibus multo facilius triangula quaelibet resolvuntur, ideoque his potius quam prioribus est utendum.

> Vide libellos logarithmorum impressos Parisiis, Lugduni vel etiam tractatum P(atris) Dechalles de Logarithmis.

4° Geometria practica utilissima, et facilis scientia. Ea docet artem metiendi quamlibet quantitatem continuam, v.g. turrium, montium, nubiumque altitudinem, hortorum et camporum aream, cuiusvis corporis soliditatem, vasorum naviumque capacitatem, etc.

> Vide tractatum Patris Dechalles et praecepta Archimedis in fine Geometriae Patris Tacquet.

5° Mechanica, quae tradit machinas, quibus potentia movens augetur ad gravia movenda. Hanc artem, uti et geometriam practicam praecipue illustravit Archimedes, variis demonstrationibus ingeniosissime excogitatis.

Vide similiter P(atrem) Dechalles de Mechanicis

(p. 12)

6° Statica. Hanc partem varii confundunt cum Mechanica, sed male: cum Mechanica gravium movendorum, statica vero eorundem ponderandorum sit scientia; aliud enim est gravia per machinas movere, aliud pondera eorum explorare, quod ad staticam pertinet.

Vide elegantem tractatum
apud P(atrem) Dechalles.

in quo solide probat contra plerosque philosophos, quod aqua intra anthliam non metu vacui sed propter aeris, exterius aquae incumbentis gravitatem ascendat; et per hanc omnia explicat, quae philosophi metu vacui evenire semper docuerunt.

7° Hydraulica. Haec pars agit de fontibus tam naturalibus quam artificialibus. De his pulcherrimum scripsit tractatum Hiero antiquus scriptor.

Vide Patris Scotti librum de fontibus.
Item Patrem Dechalles.

8° Musica, quam Euclides definit contemplandi et concentum exercendi scientiam. De ea tractarunt, post Euclidem, Ptolemaeus, Boëthius, Stabulensis, Keplerus, Kirkerus, aliique multi insignes Mathematici, ut merito inferri possit eam non esse inter mathematicas artes ultimam.

Vide Athanasium Kirkerum et
Patrem Dechalles.

(p. 13)

9° Optica, est scientia, quae considerat, ut supra diximus, radios visuales. Agit primum de oculi structura, partibus etc., deinde de radiis directis, modumque tradit obiectorum apparentiam in tabulam transferendi; item artificium, quo pictura deformis ex certo loco visa effigiem aliquam elegantem exhibeat etc. Tum tractat de radiis per speculum reflexis, variasque experientias ingeniose excogitatas tradit. Denique agit de radiis refractis, ac nominatim tuborum cuiusvis generis artificium exhibit.

Vide insignem tractatum P(atris) Dechalles,
in quo experientiae novae non desiderantur.

10°. Architectura civilis et militaris. Prior tradit artificium domos, palatia, templa construendi; agit de columnarum varietate, et certas, quae servari debeant, adfert proportiones ex Vitruvio antiquo autore.

Vide Patrem Dechalles.

Militaris agit primum de modo loca tam regularia quam irregularia muniendi; deinde de urbium oppugnatione et defensione, ac denique de castrorum metatione, ordinatione exercituum, bellicorum tormentorum directione, aliisque machinis et inventis bellicis.

> Vide Les travaux de Mars
> Libellum D(omi)ni Fruitac et D(omini) Pagan.
> Et P(atrem) Dechalles, in libello de munitionibus.

(p. 14)

11° Astronomia. Est scientia, quae situm, ordinem, motum, magnitudinem, distantiam aliaque phaenomena et accidentia siderum considerat. Haec pars mathematicae omnium nobilissima est, sive obiecti spectat dignitatem, sive antiquitatem scientiae, quae multo ante Christum natum habuit Chaldaeos, deinde Hipparchum Rhodium, et Bithinum observatores et scriptores insignes, qui prima Astronomiae fundamenta tradiderunt; sive etiam procedendi in tam sublimi contemplatione methodum: ob quae iure merito haec scientia magno in honore ab antiquis philosophis, et a plurimis Regibus habita est, quorum etiam varii, ut Ptolemaeus Rex Aegypti et Alphonsus Castellus etc. ei operam suam diligenter tradidere. Hanc etiam magnopere commendat, eius beneficio, Evangelii ad Sinas propagatio, eius ad caelestia et ad amorem Conditoris animos erigendi potentia, de qua Plato Dialogo 7 ait: "Nonne caelestium varietate utendum est, velut exemplo quodam, ad supernarum rerum contemplationem? Idem facturum censeamus verum Astronomum, quando motus siderum intuebitur, arbitraturum scilicet quam pulcherrime ab ipso Caeli conditore, caelum

(p. 15)
ipsum, et quae in eo sunt, esse fabricata."

Huius scientiae rudimenta ordiri primum oportet a tractatu de sphaera in communi, deinde de sphaera caelesti et elementari.

> Vide de his commodum tractatum
> apud P(atrem) Ricciolum, initio Almagesti,
> tum etiam apud P(atrem) Dechalles.

Deinde assumendus est tractatus de motu solis et lunae, et utriusque eclipsibus

> Vide P(atrem) Dechalles et Mullerum.
> Item P(atrem) Ricciolum et P(atrem) Tacquet
> sed variis praetermissis, quae ad
> artis peritos pertinent.

Post haec videndus tractatus de stellis fixis, de quinque minoribus planetis, denique de cometis, de vanitate Astrologiae iudiciariae.

> Vide P(atres) Ricciolum, Tacquet,
> Dechalles.

12° Kalendarium, quod ex Astronomia nominatim deducitur. Ibi agitur de annis antiquis diversi generis, de ratione eos numerandi, de Olympiadibus, annis Iulianis, de Kalendarii reformatione anno 1582 per Gregorium 13 Pontificem Romanum, de cyclis solis et lunae, de indictionibus, epactis, luna Paschali, festis mobilibus, etc.

Vide Mullerum in fine; P(atrem) Deschalles
et P(atrem) Gautruche in Synopsi Mathematica.

(p. 16)

13° Horologiographia, vetustissima scientia, docet methodum conscribendi horologia, tum Geometricam, tum Arithmeticam, quae postrema methodus, sua facilitate, longe praeferenda est priori.

Vide P(atrem) Gautruche in Synopsi math(ematica) (,)
P(atrem) Dechalles.

14° Geographia, scientia perquam utilis. Tradit divisionem terrae in certas zonas, climata etc., item in regna, provincias, quarum certas proprietates, v.g. amplitudinem, praecipuas civitates, fluvios, incolarum mores etc. describit.

Vide P(atrem) Deschalles; P(atrem) Gautruche
ac nominatim libros geographicos
D(omi)ni Sanson, eiusque chartas
geographicas.

15° Hydrographia, non solum de Oceani ac marium extensione, profunditate, fluxu et refluxu agit, verum etiam de navium fabricatione, oneribus, gubernatione, de ventis, de acu nautica, aliisque ad navigandum instrumentis.

Vide P(atrem) Fournier, P(atrem) Dechalles,
Petrum Herigonium, Stevinum, etc.

16° Algebra, quae est subtilior ars numerandi, ab Arabibus excogitata, deinde a P(atre) Clavio S.J. magnopere illustrata ac deinde a D(omino) Decartes in novam methodum longe meliorem traducta, quae proinde dicitur “algebra speciosa”. Hanc partem Tyronibus parum accomodatam in hunc locum reiciamus. Vide Clavium, Dechalles, Gottinez.

Finis

Discussion

The parallels between this Introduction and the text of *Synopsis*, composed between 1678 and 1680 (probably also relying on pre-existent notes dating from the period of his activity in Douai), are obvious. Nevertheless, some differences stand out:

- the order of the parts is partly different. The position of *astronomia* is probably the most striking difference: while being n° 15 in the *Synopsis*, constituting the final target of the entire mathematical education, it is n° 10 in the *Introductio*. Similarly, the cluster *geographia - hydrographia*, n°s 5 and 6 in the *Synopsis*, appears as n°s 14-15 in the new text.
- The *Synopsis* version has a separate section on "algebra" (more specifically the *algebra speciosa*), as n° 16 and the very last in the series, which Thomas explains by the fact this discipline was less "adapted" to the young *tyrones* (i.e. "beginners"). This is probably also the reason why a separate chapter on algebra is missing in the *Synopsis*. Still, it is not inconceivable that Thomas had the ambition to include it into the *Synopsis* as the last discipline, but that this was thwarted by his seemingly sudden departure from Coimbra. Whatever the case, it is certain that during the entire 17th century algebra was only slowly and with much restraint accepted and included into the Jesuit school curricula in Europe.
- The authors or sources cited here are clearly selected for their (relatively speaking) "basic" and "didactic" approach (*adscriptis ad singulas partes autoribus, quibus eum [= tyronem] uti, ad illas facilius ediscendas oporteat*). For obvious reasons, a large proportion of the authors included in the "further reading" section are the same in both cases: Claude-François Milliet Dechalles is the main source of reference. There is no doubt that his *Cursus Mathematicus*, published in Lyon in 1674, is meant here (cf. T. MULCRONE [2001]; ANON. [2018]), a very successful mathematical textbook in France, which was highly praised for its comprehensive and clear explanations [4].
- The wording is different.

4. Still five copies of it are surviving in the Beitang Collection in Peking (H. G. VERHAEREN [1949], nos 1259-1263), viz. two of the first edition 1674, and three of the revised edition (Lyon, 1690). N° 1259, which has the library indication: *Coll[egii] Pek[inensis] S[ocietatis] J[esu]* – the Nantang College in Peking, where A. Thomas lived – might be a copy brought by Thomas himself.

Still, the *Introductio* mentions a number of other authors, to whom there is no reference in the *Synopsis*. The most important of these is another Jesuit mathematician, Pierre Gautruche (Orléans, 1602 - Caen, 1681), professor of mathematics at the University of Caen (1667-1681), and quoted by Thomas as the author of a *Synopsis mathematica*, probably an informal title either for his *Mathematicae totius Institutio* (Caen, Cavelier, 1635) or his *Philosophiae ac Mathematicae totius Institutio. Cum assertionibus disputatis, et vario genere problematum*, vol. III: *Mathematica,* Caen, A. & J. Cavelier, 1656 (cf. H. BEYLARD [2001], *s.v.* “Gautruche (Gaultruche), Pierre”; Ch. E. O’NEILL [2018]). He was mentioned as an authority in calendar making and horologiography; which is somewhat unexpected, since Gautruche was mainly renowned for his works on music, mythology and philosophy (cf. L. W. B. BROCKLISS [1995], p. 187-219).

Other authors recommended to his students are:

- Boethius (ca. 480 - 525), for Music;
- Fournier, Georges, S.J., *Hydrography*, Paris, 1633; Fournier (1595 - 13 April 1652) was a student from the S.J. college in Caen, Andin (1629-1633) a mathematics teacher at the S.J. college of La Flèche;
- Friutac, i.e. Fritach or Freitag, Adam (1600-1699), author of *Architectura militaris*, translated into French as *L’architecture militaire ou la fortification*, Paris, 1657;
- Gottinez, recommended author for algebra, i.e. Gilles-François de Gottignies[5] (1630-1689), “Belgian” student of André Tacquet in Antwerp; professor of mathematics at the *Collegio Romano* between 1662-1689;
- Hiero, certainly to be understood as Hero (Alexandrinus);
- *Les travaux de Mars*, by Alain Manesson Mallet (1630-1706), author of an homonymous work, in 3 vols, 1st ed. 1671-1672;
- Pagan, Blaise François, another French author on military architecture, author of *Les fortifications du comte du Pagan*, Paris, 1645, etc.
- Schottus, Gaspar, S.J. (1608-1666), “de fontibus”, in all probability a reference to his work on hydraulics, viz. *Mechanica hydraulico-pneumatica*, Frankfurt, 1657 (dealing, among others, with *alvei, canales, fontes salientes, siphones, tubi* ...);

5. For the spelling *Gottinez*, cf. Gio. D. CASSINI, *Lettere astronomiche* […] *sopra la varietà delle machie osservate in Giove*, Roma, 1665, p. 1; the same author spells *Gottignez* in his *Epistola ad P. Fr. de Gottignez responsoria* (Bononiae, 1665).

- Stabulensis, i.e. Faber (Jacobus) Stabulensis (ca. 1450 - 1536); his recommended treatise on music must be *Musica libris demonstrata quattuor*, published together with *Arithmetica decem libris demonstrata* and *Epitome in duos libros arithmeticos divi Severini Boetii*, Paris, 1496, 1507, 1514.

This extension does not change the overall picture represented by the sources mentioned in the *Synopsis,* as listed in N. Golvers (2017, p. 140-145). It confirms indeed the outspoken "Jesuit" and "French" character of Thomas's sources, as witnessed by the presence of prominent Jesuit mathematicians of the 17th century, such as Christopher Clavius; Andre Tacquet, François de Gottignies, Giovanni Battista Riccioli, Millet De Challes, many of whom were French. If we compare this picture with an overview of the (French) Jesuit courses that were in circulation, it turns out that there were a number of "missing" items, such as Marolois (1st ed. 1616), Boulenger (1630), Bourdin (1639). the most striking absent item is probably the course of Pardies (1671) (see the overview in L. C. Karpinski and F. W. Kokomoor [1928] and in L. C. Karpinski [1928]).

Neither of these two characteristics will be surprising, given the above-mentioned Jesuit and French curriculum and background: the prominent presence of French mathematical books in his courses at the *Colégio das Artes* in Coimbra indeed reflects his own education (especially in Tournai and Douai), but probably also the lack of appropriate printed manuals on mathematics in Portuguese, or manuals whatsoever, as can be inferred from the complaints the author voiced upon arriving in Coimbra [6].

Finally, it remains unclear whether these references are merely echoes of his own reading memory, probably supported by notes he made in the past, before he arrived in Coimbra, or whether he brought or ordered these books from France to Coimbra. In any case, it remains interesting to see how in 1679, when Thomas arrived in Coimbra, he tried to "revive" or restore mathematical teaching – which had been very irregular for many decades in the absence of competent Portuguese professors – by relying on mainly French mathematicians.

The relationship between this *Introductio* from 1685 and the *Synopsis Mathematica*, which was printed in Douai that same year, remains somewhat unclear, even though the connection between the two texts is undeniable. Since the *Synopsis* has in fact no introduction, and starts – after the

6. *Perveni Conimbricam vigesimâ quintâ huius, a R(everen)do Patre Provinciali missus ad docendas scientias mathematicas hoc anno. Quare intra paucos dies illas inchoabimus, omni fere librorum subsidio destituti, eo quod in his regionibus vix ulli mathematici libri reperiantur*: see M. Guadalupe de Lencastre (1975), vol. 2, p. 157.

dedications, the *Privilegia* and the *Index* – immediately with *Caput primum*, one could assume that this text was conceived as the missing introduction to the *Synopsis*, and was written as the last phase of the writing process. For some reason, it was eventually omitted in the printing process. A counterindication, however, is that the order of the chapters is different, as are (part of) the recommended authors for each chapter. Nevertheless, the *Introductio* remains a revealing new testimony of the didactic practices *in mathematicis* of a great *Namurois* in such an interesting milieu as the *Colégio das Artes*, while preparing himself and some of his students for the Chinese mission.

Noël GOLVERS
KU Leuven
Research Group Sinology
Blijde-Inkomststraat 21 - bus 3318
3000 Leuven
noel.golvers@kuleuven.be

Bibliographical references

ANON. (2018): “Claude-François Milliet de Chales (1621-1678)”, in *Jesuit Science Network*, version 03/11/2018. URL: http://jesuitscience.net/p/185/.

H. BEYLARD (2001): “Gautruche (Gaultruche), Pierre”, in Charles E. O’NEILL (ed.), *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Madrid, Universidad Pontificia Comillas, p. 1591.

Roger A. BLONDEAU (1970): *Mandarijn en astronoom. Ferdinand Verbiest, S.J. (1623-1688) aan het hof van de Chinese keizer*, Brugge - Utrecht, Desclée de Brouwer.

Henri BOSMANS (1925): “L’œuvre scientifique d’Antoine Thomas de Namur, S.J. (1644-1709) [1re partie]”, *Annales de la Société Scientifique de Bruxelles* 44, p. 169-208.

Laurence W. B. BROCKLISS (1995): “Pierre Gautruche et l’enseignement de la philosophie de la nature dans les collèges jésuites français vers 1650”, in Luce GIARD (ed.), *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 187-219.

Ernest J. BURRUS (1965): *Kino Writes to the Duchess. Letters of Eusebio Francisco Kino, S.J., to the Duchess of Aveiro* (Sources and Studies for the History of the Americas, 1), Rome - St. Louis, Jesuit Historical Institute.

Jeanne GILLESPIE (2016): “The ‘Mother of Missions’: The Duchess of Aveiro’s Global Correspondence on China and Japan, 1674-1694”, *Laberinto Journal* 9, p. 128-133.

Noël GOLVERS (2017): “Antoine Thomas, S.J. and his *Synopsis Mathematica*: Biography of a Jesuit Mathematical Textbook for the China Mission”, *East Asian Science, Technology and Medicine* 45, p. 119-183.

[Maria GUADALUPE DE LENCASTRE, duquesa d’Aveiro] (1975): *The Far Eastern Catholic Missions, 1663-1711. The Original Papers of the Duchess d’Aveiro*, Tenri, Tenri Central Library.

Michel HERMANS (2017): “Le temps de préparation d’Antoine Thomas pour la Chine : une formation de part et d’autre de la frontière franco-belge (Tournai, Douai, Lille, Armentières, Namur, Huy)”, in Michel HERMANS *et al.*, *The Itinerary of Antoine Thomas S.J. (1644-1709), Scientist and Missionary from Namur in China* (Leuven Chinese Studies, XXXIII), Leuven, F. Verbiest Institute, p. 133-162.

Louis Charles KARPINSKI and Franklin Wesley KOKOMOOR (1928): “The Teaching of Elementary Geometry in the Seventeenth Century”, *Isis* 10.1, 1928, p. 21-32.

Louis Charles KARPINSKI (1928): “The Textbooks”, *Isis* 11.1, p. 85-110.

T. MULCRONE (2018): “Chales (Challes, Deschales, Dechales), Claude-François Milliet de”, in Charles E. O’NEILL (ed.), *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Madrid, Universidad Pontifica Comillas, p. 478-479.

Charles E. O’NEILL (2018): “Pierre Gautruche (1602-1681)”, in *Jesuit Science Network*, version 03/11/2018. URL: http://jesuitscience.net/p/480/.

Eddy PUT *et al.* (ed.) (1991): *De jezuïeten in de Nederlanden en het prinsbisdom Luik* (1542-1773), Brussel, Algemeen Rijksarchief.

Pierre SAUVAGE (2017): “Antoine Thomas, élève au Collège des Jésuites à Namur (1652-1660)”, in Michel HERMANS *et al.*, *The Itinerary of Antoine Thomas S.J. (1644-1709), Scientist and Missionary from Namur in China* (Leuven Chinese Studies, XXXIII), Leuven, F. Verbiest Institute, p. 115-132.

Robert STREIT *et al.* (1929): *Bibliotheca Missionum. Fünfter Band. Asiatische Missionsliteratur 1600-1699*, Aachen, Franziskus Xaverius Missionsverein [2., unveränderte Auflage, Rom - Freiburg - Wien, Herder, 1964].

Mme Yves DE THOMAZ DE BOSSIERRE (1977): *Un Belge mandarin à la cour de Chine aux XVII*[e] *et XVIII*[e] *siècles*, Paris, Les Belles Lettres.

Hubert Germain VERHAEREN (1949): *Catalogue de la bibliothèque du Pé-t’ang*, Pékin, Mission catholique des Lazaristes.

Les Études classiques 88 (2020), p. 163-180.

When God is Forgotten …
THE ORTHOGRAPHY OF THE THEOPHORIC ELEMENT *HU(M)BAN* IN ELAMITE AND MESOPOTAMIAN ONOMASTICS *

And how is it that we hear, each of us in his own native language? Parthians and Medes and Elamites and residents of Mesopotamia, Judea and Cappadocia, Pontus and Asia, Phrygia and Pamphylia, Egypt and the parts of Libya belonging to Cyrene, and visitors from Rome, both Jews and proselytes, Cretans and Arabians – we hear them telling in our own tongues the mighty works of God.

Acts 2:8-11

Résumé. — Cet article examine les différentes graphies de l'élément théophore *Hu(m)ban* dans l'onomastique élamite, attesté dans les textes sumériens, akkadiens, élamites et achéménides. En étudiant, principalement à l'aide des données de la linguistique historico-comparative, l'influence des évolutions phonétiques sur les pratiques des scribes, nous cherchons à obtenir une meilleure compréhension du contexte dans lequel ces variations graphiques furent employées.

Abstract. — This article investigates the multiple orthographies of the theophoric element *Hu(m)ban* in Elamite onomastics, attested in the Sumerian, Akkadian, Elamite and Achaemenid text corpus. By studying the impact of phonological evolutions on scribal practice, often based on cross-linguistic evidence, one aims to obtain a better understanding of the context in which these variations on the theophoric element *Hu(m)ban* were used.

* Among these many languages of the Ancient Near East, I am fortunate to share a passion for Iranian languages with Prof. Lambert Isebaert. With an expert in Indo-Iranian comparative linguistics across the hall, I have the enormous privilege of exchanging thoughts and ideas with Lambert on etymologies of names occurring in Indo-Iranian as well as in Semitic texts. Inspiring as these scholarly discussions have been, Prof. Lambert Isebaert left his mark on all members of the *Institut orientaliste* with his warm and kind personality. With his final promotion among the ranks of the emeriti, I can only express my gratitude to have learned from him and my hopes that he will continue to advocate in his new role the importance and diversity of the *Institut orientaliste* in times of rapid change. The paper I would like to present in honour of Prof. Lambert Isebaert can therefore be seen against the backdrop of linguistic exchange.

1. Introduction: Linguistic variety in the Ancient Near East

The Ancient Near East was a region where numerous people of different ethnic and geographic origins found a place to call their home. Some groups arrived in the Near East through migration, others were forced to settle in certain areas through political relocations. Some of these people founded cities, states and even empires with highly-developed government systems. Other groups kept to their ancestral traditions, having an extended family way of life with various forms of pastoralism adapted to the particular environment in which they lived. This densely populated region where each group of people spoke its own language was a stage for intercultural exchange, ethnic acculturation, and linguistic diversity.

As R. ZADOK notes (1984, p. 45),

> The Elamite onomasticon is documented from the earliest period of the cuneiform tradition, namely the middle of the third millennium, until the Hellenistic period. During over 2000 years it had an intensive contact with most of the other onomastica of Iran and Mesopotamia. […] Most of these names are Akkado-Elamite from approximately 2500-1500, the time of intensive Akkadian influence in Susiana.

Similarly as to the Akkadian onomastic tradition, Elamite names are generally composed of two elements (e.g. *Tallak-kutur*) or – although less frequently – of three elements (e.g. *Huban-hal.taš*) (R. ZADOK [1984], p. 49-59). One-element anthroponyms are rarely attested in Elamite onomastics, unless they were hypocoristics (e.g. *Šutruru*) (cf. E. GORRIS [forthcoming]). Often one of these onomastic elements in compound names, the so-called theophoric element, was the name of an Elamite divinity (e.g. *Tepti-Huban-Inšušinak*). The article will focus more particularly on the theophoric element *Hu(m)ban* in Elamite onomastics. The god Hu(m)ban was one of the principal gods of the Elamite pantheon and consequently a popular element in Elamite name-giving in the Sumerian, Akkadian, Elamite and Achaemenid text corpora.

2. The orthography of the theophoric element *Hu(m)ban*

Since the Old Elamite period, the theophoric element *Hu(m)ban* in Elamite anthroponyms has received a variety of orthographies in the Elamite and Mesopotamian text corpora [1]. According to R. ZADOK (1983, p. 95), *Hu(m)ban* has both a modified (**humba*-, e.g. *Umbaba*) and non-modified hypocoristic root (**humpan*, e.g. *Ummanana*). Among these different attestations one can find *hu-um-ba(n), hu-un-ba(n), hum-ba(n), um-ba(n), im-ba(n), am-ba(n), um-ma(n), im-ma(n), hu-ba(n)*, and occasionally

1. This research is mostly based on the references in the *Elamisches Wörterbuch* (ElW), R. ZADOK's (1984, n. 48) onomasticon and J. TAVERNIER's (2007) *Iranica*.

even personal names in which the theophoric element *Huban* is (partially) omitted.

2.1. Hu-um-ban/ba-an, Hu-un-ba-an *and* Hum-ba [2]

The most common orthography in the Old Elamite period for personal names with this theophoric element is *hu-um-ban/ba-an*. Anthroponyms with such an element are attested in Sumerian, Akkadian, as well as Elamite texts. In all likelihood, the UM sign expressed the nasal variant of the /u/ vowel (cf. J. TAVERNIER [2018], p. 424) in Elamite phonology. Either the orthography for this sound was an Elamite feature copied in Sumerian and Akkadian writings, or this nasalized vowel combination was an Akkadian way of expressing this phoneme, as Old Elamite Susiana was under strong Semitic influence [3].

The orthography *hu-un-ba-an* in the name *Da.Hunban* is attested only once in an Ur III text from Puzriš-Dagan (cf. P. STEINKELLER [1982], p. 262 fn. 97; ElW, p. 267). This individual belonged to a contingent of Elamite soldiers. The writing *Hunban* could be an orthographic mistake for the combination *hu-um-ba-an*, which is the most common orthography for the *hum-ban* element in this Old Elamite period. However, since both the labial /m/ and dental /n/ nasal sonorants were used in Elamite to render the nasalized /u/ phoneme (e.g. *sunki.r* > *sugi.r* 'king'), the Sumerian scribe with knowledge of Elamite could have expressed the same sound by this orthography.

In the Middle Elamite period, the orthography *hu-um-ban/ba-an* is attested in the royal name *Humbanumena* and in the name of the god *Humban* (§ 3.1).

Although no Neo-Elamite names are attested with the CV-VC combination HU-UM, a few Neo-Assyrian attestations (ElW, p. 715-716), such as *Humban.un.daša*, *Humba.nigaš*, *Humba.ri-eš* and *Humbi-e*, have a *hu-um-ba-an* orthography. Otherwise, the CVC orthography *hum-ba* in personal names, such as *Humba.haldašu*, *Humba.nigaš*, *Humba.ri-eš* and *Humbi-e*, is exclusively attested in Neo-Assyrian and Neo-Babylonian sources (ElW, p. 696-698). This can be explained by the fact that the sign HUM does not occur in the Elamite cuneiform script. This sign HUM (R. LABAT [1988], n. 565) is a commonly attested syllabic value in Mesopotamian cuneiform script and is particularly popular among Neo-Assyrian scribes to render the theophoric element *Humban*.

2. For the reduction of the final *n*, see J. TAVERNIER (2018, p. 424-425) and E. GORRIS (forthcoming).

3. For more information on the Semitic influence on Elamite onomastics, see R. ZADOK (1984, p. 56).

2.2. Um-ba(n)

All *um-ba(n)* attestations date from the first millennium BC and occur in Neo-Assyrian, late Neo-Elamite, and Achaemenid texts (ElW, p. 1225-1226). The anthroponyms *Umba.dara*, *Umba.habua* and *Umba.kidini/u* are all Neo-Assyrian renderings of Elamite personal names attested in the Annals of Assurbanipal (R. BORGER [1996]) and the contemporaneous Bel-ibni Archive (J. DE VAAN [1995]). The Neo-Elamite *um-ba(n)* references, such as *Umba*, *Umbaba*, *Umbazizi*, are all hypocoristic forms (R. ZADOK [1983]) from the Susa Acropole Archive (MDP 9). Perhaps there is also one individual *Um(?)-ban(?).haltaš* from the group of Elamite Nineveh Letters (NIN 25:12) with this form. Both these archives are dated to the same period, i.e. end 7th century BC to the early 6th century BC [4], and deal with political and economic developments in the Susiana region. In the first half of the first millennium BC, the Elamite lowland region of Susiana bordered to several provinces of the Neo-Assyrian Empire and shared the strategically important access to the Persian Gulf with its Mesopotamian neighbours Assyria and Babylonia. The Southern Marshlands at the head of the Persian Gulf were populated with Chaldean tribes and the Elamite-Assyrian border with Aramean groups. During that same period, Susiana also had an influx of a recently immigrated (Indo-)Iranian population. Traces of this ethnic diversity can be found in Babylonian and Elamite sources, especially in the anthroponyms occurring in these texts. The Elamite Nineveh Letters mention for instance individuals with hybrid Elamite-West Semitic names (E. GORRIS [2018], p. 318), while the Acropole texts comprise Elamite renderings of Iranian names (e.g. *Umman.dada* as an Elamite rendering of the Iranian *(H)uvan.dāta*; see J. TAVERNIER [2007], p. 213; ID. [2011], p. 240-242).

One can argue that the omission of the *h* in the script reflects the Elamite phonological evolution by which the Old and Middle Elamite /h/ loses its phonemic value and gradually disappears in writing during the first millennium BC (cf. J. TAVERNIER [2011], p. 218, 425, 439; ID. [2018], p. 425). However, the chronology of the *um-ba(n)* names seems to contradict this theory. There are no attestations of *um-ba(n)* in the Elamite text corpus before the end of the 7th century BC, meaning that the Elamite UM-BA orthography only came into use around the fall of the Neo-Assyrian Empire (612 BC). The fact that the omission of the *h* in the Akkadian dialects predates the Neo-Elamite evolution might be related to the Akkadian pro-

4. See E. GORRIS (2020, p. 64-71 and 92-96) for a detailed description of the chronology of the Susa Acropole Archive and the Elamite Nineveh Letters.

nunciation. Whereas Elamite possessed the voiceless laryngeal fricative /h/ (cf. J. TAVERNIER [2018], p. 425), Akkadian had a voiceless velar fricative /ḫ/ (GAG § 25), which did not match the Elamite sound (see also H. PAPER [1955], p. 24-25). Being unfamiliar with the voiceless laryngeal fricative /h/, the Akkadian scribes instinctively replaced it by no sound at all [5]. As a result of the script following the actual pronunciation in Akkadian, the /h/ disappeared at a faster pace in Akkadian than in Elamite.

So the processes of omitting the initial /h/ in both Akkadian and Elamite may have been independent from each other. However, taking into account that *mb* spellings were out of fashion in Elamite by the time of the Igihalkid dynasty (1400-1200 BC) at the latest and that *hu-ban* was the most common orthography in the Neo-Elamite period (cf. § 2.6), one can only suggest that, due to the proximity of the Mesopotamian territory, this UM-BA orthography must have been the subject of language exchange around the end of the 7th century BC.

2.3. Im-ba(n)

There are only a few personal names with an *im-ba* variant, such as *im-ba.ambu*, *imba.appi*, *imba.dara'* and *imba.dena*. These names occur in Middle Babylonian, Neo-Assyrian and Neo-Babylonian texts (ElW, p. 753). The omission of the *h* follows the pattern described in the previous section (§ 2.2).

The initial vowel *i* is more difficult to explain. Similarly as to the omission of the *h* in the section 2.2, this vowel change cannot be related to the late Elamite vowel shift extensively described by J. TAVERNIER (2007b, p. 278-289) for Neo-Elamite texts. Since the orthography *im-ba* does not occur in indigenous Elamite sources, no linguistic exchange between Akkadian and Elamite could have happened.

R. ZADOK (1967, p. 63) already pointed out that the *i* and *u* vowels before the *m* are interchangeable in Akkadian renderings of the theophoric element *Hu(m)ban*. Perhaps the nasalized /u/ (cf. J. TAVERNIER [2018], p. 424), spelled UM, sounded similar to /im/ to the ears of Akkadian scribes [6]. Since there are several instances of this spelling, a scribal error can be excluded.

---

5. One may compare the neglect of the aspiration in the French pronunciation of names and words taken over from English (e.g. *le prince Harry*, *un home*).

6. If one might assume rounding of [i] to [u] before the labial [m], IM could be a reverse spelling for UM.

2.4. Am-ba(n)

The *am-ba(n)* orthographic references can mostly be found in texts from the first millennium BC. The majority of these texts belongs to the Persepolis Fortification Archive, which obliges us to take Old Persian influence into account. Indeed, all of the personal names with an *am-ba(n)* element from the Persepolis Fortification Archive can be traced back to an Old Persian root [7]. The AM-BA orthography in personal names such as *am-ba-du*, *am-ba-du-iš*, *am-ba-mi-ya*, *am-ba-na*, *am-ba-ra-ba-ra*, *am-ba-ra-ba-ráš*, *am-ba-ra-bar-ra*, *am-ba-ra-bar-ráš*, *am-ba-ráš*, *am-ba-ri-ya-iš*, *am-bar-za*, *am-ba-u-za* (ElW, p. 49-50) seems to be a Neo-Elamite rendering for Old Persian names starting with the element *ham-* (cf. J. TAVERNIER [2007], p. 193-194; ID. [2011], p. 193-212), meaning 'co-, together, same' [8]; the consecutive *b* is consequently the first consonant of the second onomastic element of the Old Persian compound name. The reason why the Old Persian syllable /ham/ was rendered /am/ in Late Elamite is probably related to the gradual disappearance of the [h] sound from the Elamite phonetic inventory (cf. J. TAVERNIER [2011], p. 220; ID. [2018], p. 425). Since, unlike the *Hu(m)ban* element, these Old Persian names had no centuries-old orthographical tradition in Elamite, they were subject to the most recent Late Elamite writing with the initial *h* missing.

Among the *am-ba* examples, a few personal names such as *Amba.appa/i*, *Amba.habua*, *Amba.ziniza* appear in Akkadian texts dating from the Neo-Assyrian and Neo-Babylonian periods. According to W. HINZ and H. KOCH (ElW, p. 49) *Amba.appi* is a short form for *Huban-ahpi* with orthographic variations, such as *Umman-appa/i*, *Umman-abba* and *Imba-appi*. *Amba.habua* is an orthographic variant of *Umba/imba.habua* (ElW, p. 49, 1225). F. VALLAT (1996) already noticed that AM and UM are interchangeable in Elamite and Iranian names, but did not attempt to explain this orthographic flexibility.

R. ZADOK (1976, p. 63) points out that Amba was an early Mesopotamian deity. Amba may equally have been an Elamite god, as he was mentioned in the Naram-Sin treaty after Hu(m)ban (EKI 2). The list of gods in the Naram-Sin treaty indicates that no identification of Amba with Hu(m)ban was possible in the third millennium BC. Based on the existing variations in the Akkadian literature of the first millennium BC, however, one can safely assume that *am-ba* refers to the Elamite god Hu(m)ban. Al-

---

7. For a detailed onomastic description of the personal names with an *am-ba* orthography in Old Persian, see J. TAVERNIER (2007, p. 193-194).

8. The element هم *ham* 'too' (cf. also با هم *bā ham* 'together') is still used in modern Farsi in the same context.

ternatively, R. ZADOK (1976, p. 63) suggests that the *am-ba* variant may have been the result of a vowel harmony in Akkadian of the Neo-Babylonian period. However, in cases of first millennium BC vowel harmonies of /a/ and /u/, the /u/ usually gets the upper hand (cf. R. HASSELBACH [2005], p. 123), resulting in an **um-bu* form. Although such a variant is attested in the Susa Acropole texts (e.g. *Umbubu*) as a hypocoristic with reduplicated final syllable (MDP 9, n. 182; see also R. ZADOK [1983], p. 100), this form does not occur in the Mesopotamian text corpus. So the suggestion of R. Zadok may need to be revised. It is possible that the AM orthography should be explained in the same way as the IM in Akkadian (§ 2.3), i.e. as an alternative writing for the nasalized /u/ sound.

As to the *am-ba* element, the references in the Persepolis Fortification Texts are Elamite renderings of Persian names. The few Neo-Assyrian and Neo-Babylonian attestations of the theophoric element are orthographic variations of the *um-ba* and *im-ba* elements. So *am-ba* is not attested in indigenous Elamite sources.

2.5. Um-ma(n) / Im-ma(n)

The majority of the anthroponyms containing an *um-ma(n)* element are attested in Neo-Assyrian sources, e.g. *Umman.haldašu*, *Umman.mena(nu)*, *Umma.nikaš*, *Umman.appi*, *Umman.šibar* and *Te.umman* (ElW, p. 1230-1231). In addition, there is a group of late Neo-Elamite and Achaemenid attestations, mostly from the Susa Acropole Archive and the Persepolis Fortification texts, where the Elamite origin is questionable. R. ZADOK (1984, n. 48) for instance places the name *Umman.dada* among the names with a *hu(m)ba* root, while J. TAVERNIER (2007, p. 213) clearly demonstrates that *Umman.dada* is an Elamite rendering of an Iranian name **(H)uvandāta*. The Neo-Babylonian *Imma.ni-e-šu* and the Elamite *Umbe.nu-iš* may be various renderings of the Iranian *Imaniš* (R. HALLOCK [1969], p. 769; contra R. ZADOK [1984], n. 48 and J. TAVERNIER [2011], p. 240).

Although W. HINZ and H. KOCH (ElW, p. 1231) believe that the Elamite *Ummanunu* with its many variant spellings, viz. *Um-ma-na-na* (PFT), *Um-man-na* (MDP 9), *Um-ma-na-u-nu* (PFT), *Um-ma-nu-nu* (EKI 78; MDP 9; MDP 11, n. 301-307; PFT), derives from the Iranian *Imaniš*, R. HALLOCK (1969, p. 93, p. 769) and R. ZADOK (1984, n. 48) analyse this anthroponym as a hypocoristic form of *Hu(m)ban*, probably with an Elamite diminutive suffix -*unu*. This suggestion might be confirmed if one considers the Neo-Assyrian renderings *im-ma-nu*, *im-ma-nu-u*, *im-man-nu-u* to be variations on the Elamite name *Ummanunu*. These orthographies are all attested in

Neo-Assyrian texts from the late 8th century BC, which excludes Old Persian influence.

As mentioned in the *im-ba* section (§ 2.3), both the UM and IM signs seem to render the nasalized /u/. The assimilation of the *mb* to a geminate *mm* is, however, more challenging to explain. From the abovementioned attestations, one can conclude that *um-ma(n) / im-ma(n)* was written at least a century before the orthography was introduced in the Elamite Susiana corpus. The fact that this assimilation is manifested in Neo-Assyrian sources around the 8th century BC, exactly when the *hu-ban* orthography (without *m*) is the norm in Elam, is at least striking. Although far better solutions may be proposed in the future, one may look for this orthographic change in the phonetic evolution of the Neo-Assyrian dialect. In the history of Assyrian grammar (GAG § 27c), the labial cluster *-bm-* assimilates to *-mm-*. However, in the case of *humban* the consonants appear in the reverse order, which seems to suggest that *-mb-* likewise assimilated to *-mm-* in Neo-Assyrian [9].

Another possible explanation is the variety in script. In first millennium BC Akkadian script, the signs MA (R. Labat [1988], n. 342) and BA (R. Labat [1988], n. 5) are drawn very similar, so scribal confusion or erroneous reading by modern scholars cannot be excluded. As the table below indicates, the Elamite cuneiform script had evolved independently from the Mesopotamian cuneiform script.

	Mesopotamian/Akkadian		Elamite	
	Neo-Assyrian	Neo-Babylonian	Neo-Elamite	Achaemenid
BA				
MA				

Table 1. First millennium BC orthographies of the signs BA and MA in Akkadian and Elamite texts

9. This is a quite natural process for which parallels can be found in the history of many languages.

As a result of these scribal evolutions, the late Elamite sign MA (M.-J. STEVE [1992], n. 342) did not resemble its Mesopotamian variants at all. Instead, the Late Elamite MA sign looks like the Mesopotamian KU sign (R. LABAT [1988], n. 536). The Late Elamite BA sign on the other hand can be easily confused with the Mesopotamian MA sign. So if Mesopotamian scribes would have read a Neo-Elamite or Achaemenid Elamite inscription, they could have mistakenly identified the Late Elamite BA sign as a MA sign. Since it is highly likely that Mesopotamian scribes came into contact with these Elamite cuneiform signs due to the numerous Neo-Assyrian campaigns in the Elamite border region and in Susiana, the *um-ma* orthography could have been erroneously transmitted by Mesopotamian scribes into Mesopotamian texts.

However, by the end of the 7th century BC the *um-ma* orthography must have travelled with the *um-ba* variant (§ 2.2) again in the opposite direction to the Elamite-Mesopotamian border region in order to make a (re-)entry in the late Neo-Elamite Susiana corpus.

2.6. Hu-ban

A few anthroponyms, such as *Huba.mirsini* and *Hubani.hani-eš*/*Hu-ba.ni-eš* (ElW, p. 677-678) and *Kuk.Huban* (ElW, p. 563), date from the Ur III/Old-Elamite period. The name of the 13th-century BC king *Hu(m)banumena* has a variant with the *hu-ban* element (see § 3.1). Also *Kutir-Huban*, the name of the son of the Middle Elamite king Šilhak-Inšušinak, is written with this orthography, but these texts originate from the Elamite highland region (see § 3.2).

However, the largest group by far of *hu(m)ban* attestations is the one with the *hu-ban* orthography. According to F. VALLAT (1998, p. 335-336), *Huban* becomes a popular element in both royal and non-royal compound names in the Neo-Elamite period, and appears as a theophoric element in half of the royal names and in many other names as well. In Neo-Elamite this theophoric element is rather consistently written *hu-ban* in royal inscriptions. The vanishing of the medial *-m-* can be explained by an evolution or simplification of Elamite orthography in the later periods. A similar evolution can be witnessed in the theophoric element **tempti*, which is written either *te-em-ti* or *te-ep-ti* [10]. It seems that the orthographic combination

10. These may be two different attempts to express a nasal vowel.

m-b/p [11] has always been difficult to express, resulting in the long run in the omission of the *m* [12].

2.7. *Omission of the theophoric element*

In my paper on Elamite names in Neo-Babylonian sources (E. Gorris [forthcoming]), I already indicated that there is an overwhelming amount of Elamite hypocoristics in Neo-Assyrian and Neo-Babylonian sources [13]. Since the names of the Elamite deities were not similar to those figuring in the Babylonian theophoric onomasticon, the theophoric part was not perceived as highly relevant to the Babylonian scribes. When Elamite personal names were transcribed into first millennium BC Assyrian or Babylonian, the theophoric element was either omitted or Akkadianized.

The fact that all the names with an omitted *Hu(m)ban* element can be dated to later periods may suggest that late Neo-Elamite onomastics was influenced by the Akkadian tradition. *Menana*, the short form for *Huban.menanu*, appears in letters from the Neo-Assyrian king Assurbanipal (S. Parpola [2018], n. 43 and 58) and in the Babylonian Chronicle (ABC 1 iii: 15-16), but also in the Susa Acropole texts (MDP 9, n. 104 and 119). The Neo-Babylonian rendering *Aldašu* (ElW, p. 46; R. Zadok [1976], p. 63) and Achaemenid *Haldaš* (PF 362) are abbreviated forms for the Elamite name *Huban-haltaš*. Then, the Neo-Assyrian rendering *am-ba-ba* (R. Zadok [1983], p. 99; ElW, p. 49) and the Neo-Elamite *am-pi-pi* (MDP 9, n. 137) are hypocoristic forms of *Huban-amba*. Although the examples mentioned in this section are probably not the only existing instances, retracing an omitted element can solely be done when a compound variant of such a name is attested in the Elamite onomastic corpus. The few examples in this section do indicate a growing flexibility in the orthography of the Late Elamite onomasticon under the influence of their Semitic and Indo-Iranian neighbours.

---

11. Scholars studying the Elamite language have argued that there is no phonological opposition between voiced and voiceless consonants, i.e. no difference between a /p/ and /b/ phoneme in Elamite (see M. Stolper [2004], p. 70, for further references).

12. This recalls the regular or occasional omission of preconsonantal nasals in many ancient scripts (e.g., preconsonantal nasals were neither written in the Mycenaean Linear B script nor in the Old Persian cuneiform script).

13. About 33 % of the Elamite names occurring in Akkadian texts from the first millennium BC are reduplicated hypocoristics. Adding the other groups of hypocoristics (for a full overview of Elamite hypocoristics, see R. Zadok [1983]) to that number, one probably arrives at around 50 % of all Elamite names in Akkadian texts.

3. The peculiar case of the royal name *Hu(m)banumena*

3.1. *The orthography of the royal name* Hu(m)banumena

The earliest attestation of a royal name with the theophoric element *Hu(m)ban* dates from the Igihalkid dynasty (1400-1200 BC), where two kings, Hu(m)banumena (IRS 21; EKI 4B&C) and Untaš-Napiriša (IRS 22-25, 28-30), mention the name *Hu(m)banumena*. The king Hu(m)banumena uses the *hu-um-ban* orthography on a brick inscription found at the Susa Acropole (EKI 4A), while the titulary on the bricks of the sanctuary in Liyan (Bandar Bušehr) exhibits a *hu-ban* writing (EKI 4B&C). Also the Untaš-Napiriša inscriptions use two different orthographies for Untaš-Napiriša's patronym: *Humban-numena* (IRS 22, 25, 28, 30) and *Huban-(n)umena* (IRS 23-25, 28, 29, 31). All the Untaš-Napiriša inscriptions with a *Hu(m)ban* element were written on bricks used for building activities in either Susa or Chogha Zanbil. As to the Chogha Zanbil bricks, it seems that those with a *hu-um-ban* orthography were employed for nearly all temple and gate constructions, with the exception of the main ziggurat dedicated to Inšušinak (MDP 41) [14]. Numerous inscriptions of Untaš-napiriša thus exhibit the spelling with *-m-*.

During the Šutrukid dynasty (1200-1100 BC), inscriptions of king Šutruk-Nahhunte I (IRS 34; EKI 19), Kutir-Nahhunte II (IRS 37; EKI 31), and Šilhak-Inšušinak I (IRS 39; EKI 48, 57-59) contain references to anthroponyms with the *Hu(m)ban* element. With the exception of the dedicatory text of Šilhak-Inšušinak I found at the Inšušinak sanctuary on the Susa Acropole (EKI 48) containing the form *Humban-umena*, all royal inscriptions of the three Šutrukid kings mentioning the name *Huban-numena* (IRS 34, 37, 39; EKI 19, 31, 57-59) originated from the Kiririša temple of Bandar Bušehr (ancient Liyan) [15].

---

14. MDP 41, n. 10-20, 23, 25-28, 31, 32, 38, 40, 44, 46, 53, 56, 58. These inscriptions come from the temples of Pinigir, [d]IM & Šala, Šimut & Belet-ali, Napratip, Hišmitik & Ruhuratir, all situated between the first and second enclosure of the city Dur-Untaš-Napiriša (Chogha Zanbil). Also the series of inscriptions with a *hu-um-ban* orthography are connected with the building of the temples of Nuški, Kiririša, Sunkir.riša, Nahhunte, Napiriša & Inšušinak, Huban and the construction of "la grande porte" between the second enclosure and the city wall that included the palace area. As far as I can determine from M.-J. STEVE's publication (MDP 41), the only inscriptions with a *hu-um-ban* orthography within the first enclosure (the ziggurat area) were engraved on bull statues.

15. F. KÖNIG (EKI 19) restored the *Huban* element in this inscription, while F. MALBRAN-LABAT (IRS 34) does not indicate such a restoration. They do, however, refer to the same five bricks. F. König argues that they were found in Bandar Bušehr, while F. Malbran-Labat ascribed their provenance to the Susa temple of Kiririša. F. VALLAT (1997) corrects F. Malbran-Labat in stating that all Kiririša bricks came from Liyan.

Several texts on an alabaster horn (EKI 71), a foundation tablet (IRS 57; EKI 72), and three building bricks (EKI 73) from the reign of Šutruk-Nahhunte II (717-699 BC) name Hubanimena (patronym) as the father of this Neo-Elamite king. On the Neo-Elamite foundation tablet, king Šutruk-Nahhunte II describes his patrilineal ancestry more extensively. Not only goes his father by the name Hubanimena, Šutruk-Nahhunte II also traces his ancestral lineage back to the last kings of the Middle Elamite Šutrukid dynasty, among whom Hubanumena (written *hu-ban.im-me-na* [16]). The Šutruk-Nahhunte II texts hereby indicate that the *hu-ban* orthography received the upper hand in Elamite script during the Neo-Elamite period, an evolution that was already underway during the Middle Elamite period as seen in the majority of the Šutrukid inscriptions.

In fact, the *hu-ban* writing was probably already the most common orthography during the late Middle Elamite period. This can be supported by a royal individual Kutir-Huban who is mentioned many times as the son of Šilhak-Inšušinak I (IRS 47, 48, 50; EKI 34, 40, 41, 45-47, 54, 59), the brother of Hutelutuš-Inšušinak in the Anšan text (ElW, p. 548; M. LAMBERT [1972], p. 64), and in the Tall-i Malyan Archive (M. STOLPER [1984], n. 102). With an additional name *Huban.miriš* (M. STOLPER [1984], n. 18, 43, 67, 68, 90) in this latter archive, one can be sure that by the late Middle Elamite period the *hu-ban* orthography had become the rule.

3.2. *Historical context for the royal name* Hu(m)banumena

At first glance, the *hu(m)ban* orthographies seem to be randomly chosen. Yet, when taking a look at the historical background and the geographical distribution of the inscriptions, one gains a better understanding of the symbolic value of these orthographies.

Based on the description of the occurrences of *Hu(m)ban* in the previous section (§ 3.1), one can formulate three general remarks:

1) All *hu-um-ban* references occur on inscribed bricks used for building activities in Susiana, i.e. the lowland region that interacted with Mesopotamia. The inscribed bricks with the *hu-ban* element of the Middle Elamite kings Hu(m)banumena (EKI 4B&C), Šutruk-Nahhunte I, Kutir-Nahhunte II, and Šilhak-Inšušinak I were found at the Kiririša sanctuary at Liyan. This harbour town along the Persian Gulf coast was located far more south than Susiana and was connected to the highland network. The texts from the Elamite highland capital Anšan (Fars) seem to confirm that Elamite scribes

16. The vowel change *u* > *i* in *Hu(m)ban.***u***mena* > *Huban.***i***mmena* is a later phonological development, on which see J. TAVERNIER (2007b, p. 278-285) and ID. (2018, p. 424-425).

had more orthographic flexibility when having only indirect contact with Mesopotamia. Since the Akkadian scribal tradition kept using the Old Elamite variant *hu-um-ban* until the first millennium BC (§ 2.1), the Susiana scribes must have been more hesitant towards scribal innovations on royal inscriptions.

2) The *hu-um-ban* orthography, as present in the royal inscriptions of the Igihalkid kings Humbanumena and especially Untaš-Napiriša, is traditionally recorded in Old Elamite onomastics. Either the Igihalkid dynasty followed the Old Elamite orthography with the eye on tradition and continuity in their official inscriptions, or the Susiana region kept using the traditional Old Elamite writing under the influence of their Babylonian neighbours, with whom the Igihalkid dynasty had an inter-dynastic marriage policy. The Berlin letter states that several Elamite kings of the Igihalkid dynasty were married to Babylonian princesses of the Kassite dynasty [17]. Humbanumena (written: *hu-um-ba-an-im-me-ni*) was married to the daughter of Kurigalzu I (c. 1375 BC), while his son Untaš-Napiriša was wedded to the daughter of Burna-Buriaš II (1354-1328 BC). Based on the content of the Humbanumena inscription (EKI 40/IRS 59), D. POTTS (2014, p. 211-212) assumes that Humbanumena I's accession to the Elamite throne had not been a smooth one, since he states that the god Napiriša singled him out as king due to the "continuity of his mother" (IRS 21:3). Thanks to this inter-dynastic marriage policy, Humbanumena may have received Babylonian assistance for claiming the Elamite throne (cf. D. POTTS [2014], p. 211-212), and perhaps he therefore married a daughter of Kurigalzu I in return. This Kassite princess gave Humbanumena an heir to the Elamite throne, Untaš-Napiriša. These generations of inter-dynastic marriages between Elamite kings and Babylonian princesses must have influenced the language used at the Elamite court.

3) After the Igihalkid dynasty, the *hu-um-ban* orthography is not attested anymore in Elamite texts, with the exception of one dedicatory text of the Šutrukid king Šilhak-Inšušinak I at the Inšušinak sanctuary on the Susa Acropole (IRS 39; EKI 48). As for this most recent attestation of *hu-um-ban* in the royal Elamite corpus, there is a well-defined historical link to the great Elamite rulers of the Igihalkid dynasty. Šilhak-Inšušinak had undertaken major restoration activities on the Acropole temple complexes at Susa. In his

17. For a detailed analysis of the Berlin letter, see S. PAULUS (2014, p. 429-449).

dedicatory inscription, Šilhak-Inšušinak mentions the rulers of the Igihalkid dynasty who preceded him in (re-)construction works on the Inšušinak temple (cf. D. POTTS [2004], p. 205) among whom Untaš-Napiriša, son of Humbanumena. The *hu-um-ban* orthography is identical to attestations found in the royal inscriptions of the Igihalkid kings Humbanumena and Untaš-Napiriša on the Acropole hill and in broader Susiana. The brick of Humbanumena also derived from the Susian Acropole, while the Untaš-Napiriša bricks were used as building materials at both the Acropole as well as the Chogha Zanbil sanctuary. Since bricks of Humbanumena and Untaš-Napiriša were inserted in the same Inšušinak temple, the scribes of Šilhak-Inšušinak had an unmistakable reference to the historical orthography.

Whether this orthographic conundrum resulted from the presence of bilingual scribes (Mesopotamian vs. Elamite orthography) from perhaps different workshops, as could have been the case for the Chogha Zanbil group (cf. fn. 14), or from a Babylonian-Kassite influence at the Elamite court in Susa and by extension the entire Susian region, or whether it reflects merely a transitional period in which the notation of the nasalized vowel gradually disappears from the Elamite script is uncertain. It is, however, a fact that the Elamite kings of the Šutrukid dynasty, Šutruk-Nahhunte I, Kutir-Nahhunte II and Šilhak-Inšušinak I, used systematically the *hu-ban* orthography – a trend that continued into the Neo-Elamite writings.

4. Conclusion

Whereas the majority of the *hu-um-ba(n)* attestations comes from the Old Elamite period, the *hu-ban* orthography is the most common variant in Neo-Elamite texts. The Middle Elamite period seems to be a transition phase. Based on the royal name *Hu(m)banumena*, one can argue that this transition was completed in the Elamite highlands before it reached the Susiana lowlands. On the one hand, this could be related to the proximity of Mesopotamia, where the *hu(m)ban* names continued to follow the orthography of the Old Elamite period. On the other hand, Susa has always been the capital of the Elamite kingdom and with that status a tradition in royal monumental script was firmly established. Regardless of a person's social position, traditional name-giving created a sense of continuity and often authority.

Except for the *hu-ban* orthography, the Neo-Assyrian and Neo-Babylonian attestations of this theophoric element embrace all varieties of the *Hu(m)ban* writing. Since *Hu(m)ban* was an Elamite deity unknown to the Mesopotamian pantheon, no specific traditions were connected to the

word. The variants *im-ba* and *im-ma* occur in Mesopotamian texts, especially those from the first millennium BC. As to the *am-ba* element, the instances in the Persepolis Fortification Tablets are Elamite renderings of Persian names. The few Neo-Assyrian and Neo-Babylonian attestations of the theophoric *am-ba* element are orthographic variants of the *im-ba* element. So *im-ba, im-ma* and *am-ba* are not attested in indigenous Elamite sources. The variety of orthographies in Mesopotamian texts may be explained either by Akkadian scribes wishing to express sounds that were absent in the Akkadian phonetic system, and/or possibly by a miscomprehension of the Elamite orthographic/scribal tradition.

Late Elamite and Achaemenid Elamite writings give a more colourful representation of the *Hu(m)ban* orthography. The majority of the Neo-Elamite individuals with *um-ba* and *um-ma* names make their appearance in the Susa Acropole Archive, the Elamite Nineveh Letters, and the Persepolis Fortification texts. With the exception of the omission of the initial *h*, there is no ground to evolve from the Neo-Elamite *hu-ban* orthography to the *um-ba* and *um-ma* orthography in the Elamite language. This can only be explained by the cultural and political setting of the Susiana region in the late 7th century BC. The intercultural exchange, the ethnic and linguistic diversity of that region created the perfect climate for these orthographic transfers, which gave way to a plurality of new orthographic shapes on both sides of the Elamite-Mesopotamian border.

Elynn GORRIS
Centre d’études orientales – Institut orientaliste (CIOL)
Université catholique de Louvain
Place Blaise Pascal, 1 (L03.03.32)
1348 Louvain-la-Neuve (Belgium)
elynn.gorris@uclouvain.be

Bibliographical References

ABC = Albert K. GRAYSON (1975): *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Locust Valley, Augustin.

EKI = Friedrich W. KÖNIG (1977): *Die elamischen Königsinschriften* (AfO, 16), Osnabrück, Biblio Verlag.

ElW = Walther HINZ and Heidemarie KOCH (1987): *Elamisches Wörterbuch* (AMI. Ergänzungsband 17), 2 vols., Berlin, Dietrich Reimer.

GAG = Wolfram VON SODEN (1995): *Grundriss der akkadischen Grammatik* (Analecta Orientalia, 33), Roma, Pontificio Istituto Biblico.

IRS = Florence MALBRAN-LABAT (1995): *Les inscriptions royales de Suse. Briques de l'époque paléo-élamite à l'Empire néo-élamite*, Paris, Réunion des Musées Nationaux.

MDP 9 = Vincent SCHEIL (1907): *Textes élamites-anzanites* (MDP, 9), Paris, Leroux.

MDP 11 = Vincent SCHEIL (1911): *Textes élamites-anzanites* (MDP, 11), Paris, Leroux.

MDP 41 = Marie-Joseph STÈVE (1967): *Tchoga Zanbil III : textes élamites et accadiens de Tchoga Zanbil* (MDP 41), Paris, Paul Geuthner.

NIN = Franz H. WEISSBACH (1902): "Susische Thontäfelchen", *Beiträge zur Assyriologie und semitischen Sprachwissenschaft* 4, p. 168-201.

PFT = Richard HALLOCK (1969): *Persepolis Fortification Tablets* (OIP, 92), Chicago, The University of Chicago Press.

Rykle BORGER (1996): *Beiträge zum Inschriftenwerk Assurbanipals. Die Prismenklassen A, B, C = K, D, E, F ,G, H, J und T sowie andere Inschriften*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.

Elynn GORRIS (2018): "Crossing the Elamite Borderlands: A Study of Interregional Contacts between Elam and 'Kingdom' of Hara(n)", in Jan TAVERNIER, Elynn GORRIS, Kathleen ABRAHAM and Vanessa BOSCHLOOS (eds.), *Topography and Toponymy in the Ancient Near East: Perspectives and Prospects* (PIOL, 71), Leuven, Peeters, p. 336-367.

Elynn GORRIS (2020): *Power and Politics in the Neo-Elamite Kingdom* (Acta Iranica, 60), Leuven, Peeters.

Elynn GORRIS (forthcoming): "Chapter 16: Elamite Names", in Caroline WAERZEGGERS and Melanie GROSS (eds.), *Guide to Personal Names in Cuneiform Texts from Babylonia (c. 750-100 BCE)*, Cambridge, University Press.

Richard HALLOCK (1969): *Persepolis Fortification Tablets* (OIP, 92), Chicago, The University of Chicago Press.

Rebecca HASSELBACH (2005): *Sargonic Akkadian: A Historical and Comparative Study of the Syllabic Texts,* Wiesbaden, Harrassowitz.

René LABAT (1988[6]): *Manuel d'épigraphie akkadienne (Signes, Syllabaire, Idéogrammes),* Paris, Paul Geuthner.

Maurice LAMBERT (1972): "Hutelutush-Inshushinak et le pays d'Anshan", *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* 66, p. 61-76.

Herbert H. PAPER (1955): *The Phonology and Morphology of Royal Achaemenid Elamite*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

Simo PARPOLA (2018): *The Correspondence of Assurbanipal.* Part I. *Letters from Assyria, Babylonia and Vassal States* (SAA, 21), Helsinki, The Neo-Assyrian Text Corpus Project.

Susanne PAULUS (2014): "Beziehungen zweier Großmächte – Elam und Babylonien in der 2. Hälfte des 2. Jt. v. Chr. Ein Beitrag zur internen Chronologie", in Katrien DE GRAEF and Jan TAVERNIER (eds.), *Susa and Elam. Archaeological, Philological, Historical and Geographical Perspectives. Proceedings of the International Congress Held at Ghent University, December 14-17, 2009* (MDP, 58), Leiden - Boston, Brill, p. 429-449.

Daniel T. POTTS (2014): *The Archaeology of Elam. Formation and Transformation of an Ancient Iranian State*, Cambridge, University Press.

Piotr STEINKELLER (1982): "The Question of Marḫaši: A Contribution to the Historical Geography of Iran in the Third Millennium B.C.", *Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete* 72, p. 237-265.

Marie-Joseph STÈVE (1992): *Syllabaire élamite : histoire et paléographie* (Civilisations du Proche Orient, Série 2 : Philologie 1), Neuchâtel, Recherches et publications.

Matthew W. STOLPER (1984): *Texts from Tall-i Malyan I. Elamite Administrative Texts (1972-1974)* (Occasional Publications of the Babylonian Fund, 6), Philadelphia, University Museum.

Matthew W. STOLPER (2004): "Elamite", in Roger D. WOODARD (ed.), *The Cambridge Encyclopaedia of the World's Ancient Languages*, Cambridge, University Press, p. 60-94.

Jan TAVERNIER (2007): *Iranica in the Achaemenid Period (ca. 550-330 B.C.). Lexicon of Old Iranian Proper Names and Loanwords Attested in Non-Iranian Texts* (OLA, 158), Leuven, Peeters.

Jan TAVERNIER (2007b): "On Some Elamite Signs and Sounds", *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 157, p. 265-291.

Jan TAVERNIER (2011): "Iranians in Neo-Elamite Texts", in Javier ÁLVAREZ-MON and Marc B. GARRISON (eds.), *Elam and Persia*, Winona Lake, Eisenbrauns, p. 191-262.

Jan TAVERNIER (2018): "The Elamite Language", in Javier ÁLVAREZ-MON, Gian Pietro BASELLO and Yasmina WICKS (eds.), *The Elamite World* (The Routledge Worlds Series), London - New York, Routledge, p. 416-449.

Joop M. C. T. DE VAAN (1995): *"Ich bin eine Schwertklinge des Königs". Die Sprache des Bēl-ibni* (AOAT, 242), Neukirchen-Vluyn, Butzon & Kevelaer.

François VALLAT (1996): "Le royaume élamite de SAMATI", *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires* 1996/31.

François VALLAT (1997): "La politesse élamite à l'époque des Igihalkides", *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires* 1997/74.

François VALLAT (1998): “Elam. VI. Elamite Religion”, in Ehsan YARSHATER (ed.), *Encyclopaedia Iranica* 8, London, Routledge, p. 335-342. [Online version: http://www.iranicaonline.org/articles/elam-vi. Last updated: December 13, 2011.]

Ran ZADOK (1976): “On the Connections between Iran and Babylonia in the Sixth Century B.C.”, *Iran* 14, p. 61-78.

Ran ZADOK (1983): “A Tentative Structural Analysis of Elamite Hypocoristica”, *Beiträge zur Namenforschung* N.F. 18, p. 93-120.

Ran ZADOK (1984): *The Elamite Onomasticon* (Supplemento n. 40 agli Annali vol. 44. 3), Napoli, Istituto Universitario Orientale.

Les Études classiques 88 (2020), p. 181-199.

CHILDREN, LIFE COURSE AND FAMILIES ON THE LEAD TABLETS OF DODONA *

Résumé. — Ceci est la première étude qui exploite systématiquement le matériel survivant de l'oracle de Dodone pour reconstituer le parcours de vie d'individus. Elle combine une approche quantitative (avec une attention particulière au vocabulaire et à la terminologie) avec un choix raisonné d'inscriptions accompagnées d'une traduction et d'un commentaire afin de jeter une nouvelle lumière sur la riche diversité des préoccupations d'une population dans l'Antiquité gréco-romaine.

Abstract. — This article for the first time systematically studies the surviving material from the oracle of Dodona for the subject of life course. It combines a quantitative approach – with special attention to vocabulary and terminology – with a careful selection of some telling and revealing instances of inscriptions that are translated and commented upon. In all, this study covers what is probably the best available random sample to imagine if not recreate the rich diversity of a population's concerns in Graeco-Roman Antiquity.

1. Introduction

Somewhere in the middle of the fourth century BC, a man called Epilytos, who probably travelled all the way from the South of Italy, consulted the oracle of Zeus Naios and Diona at Dodona in North West Greece. As an enquirer, he wrote down his questions and concerns in a simple and condensed style on a lead tablet – note the clumsy grammar and the switch of subjects:

> God and good fortune. Epilytos asks Zeus Naios and Diona by doing what and by offering to whom of the gods he would succeed in life. Also whether

* I owe many thanks to Mark Golden (University of Winnipeg) for a first reading and language revision. Throughout this chapter, I use the editions by É. Lhôte (2006) and S. Dakaris, J. Votokopoulou and A. P. Christidis (2013). (References to inscriptions included in these seminal works are signalled as follows: É. Lhôte (2006), n. [#] and DVC [#], whereas I make clear use of the page number for other references). Readers can also consult the project Dodona Online [https://dodonaonline.com/], which is still very much a work under construction. This project surely cannot take away the necessity of going through a bibliography which is essentially in French or in Modern Greek (see A. Rubel [2019]). As the interpretation of many readings of the tablets is often debatable or unsure, both Lhôte and DVC need to be read together with J. Méndez Dosuna (2008) and Id. (2016).

> I should perform the trade in which I was educated, or start something different. Whether I shall shine in whatever he attempts to do [*sic*]. And whether I should take Phainomena as my wife, or another woman. And whether I should take a wife or remain as I am [1].

Tantalizingly little is known on how the priests dealt with Epilytos' enquiries. Did they formulate their answers orally after consultation? Did they pick up lots, a technique that was also used in the so-called "ticket oracles" of Ptolemaic and Roman Egypt? Or was it rather the enquirers who chose "their own lot"? The fact that only a very small number of tablets with answers survives makes such questions all the more difficult to answer [2].

The observation, however, that over 4200 of such tablets from Dodona have survived and are now accessible via excellent and thorough editions should excite socio-cultural historians of Antiquity to a much higher degree than it has done so far. In fact, what we have at our disposal is a splendid and rich collection that offers almost direct access to sorrows and preoccupations of thousands of ordinary men and women over a period of about four centuries, from the mid of the sixth century to the middle of the second century BC (the site of Dodona was destroyed by the Romans in 167 BC). While most of the enquirers presumably came from the same region, at least some of them travelled a considerable distance to consult the oracle [3]. Above all, this is a collection of evidence that has not been "filtered" by any ancient author – the tablets have survived at random and were recovered during various campaigns of excavations.

The initial enthusiasm about such unique pieces of evidence requires some hedging though. Possibly half of the material from the Dodona tablets is still waiting for an edition [4]. Even after thorough editorial work, a consid-

---

1. DVC 2367: Θεὸς τύχα ἀγαθά. Ἐπίλυτος ἐπερωτῆι τὸν Δία τὸν Νάϊον / καὶ τὰν Διώναν τί κα ποιῶν εὐτυχιοῖ καὶ τίνι θεῶν θύσας / καὶ πότερα τὰν τέχναν hὰν ἐπαιδεύθην ἐργάζωμαι ἢ ποτ' ἄλ/λο τι hορμάσω καὶ ἦ λαμψῶμαι αἴ κ' ἐπιχηρῆι καὶ πότερα τὰν / Φαινομέναν γυναῖκα λάβω ἢ ἄλλαν καὶ πότερα καὶ δὴ / λάβω ἢ ποτιμένω.

2. An excellent and most readable introduction is provided by R. PARKER (2016), spec. p. 69-75, with quote on p. 69: "Beyond these generalities, however, almost everything is contestable" (on the way enquiries were dealt with). There are many introductions to the shrine and excavations at Dodona. J. PICCININI (2017) is a recent accessible introduction for both academics and a general audience.

3. V. ROSENBERGER (2003) mentions, apart from Taranto, mainly cities from the North of Epirus and from Corcyra as place of origin of visitor enquirers of Dodona (p. 35-36). Since É. LHÔTE (2006) and DVC, we now have testimonies of people from Thessaly, from Illyrian communities, and from Boeotia. See R. PARKER (2016), p. 75-77.

4. See É. LHÔTE (2006), p. 1-8, and R. PARKER (2016), p. 71-72, on the story of the edition (started in the 1980's, after excavations in 1875-1877, 1928-1932, 1935, and 1952-1959), and on the numbers: some 4000 tablets – most of the finds of the campaign of 1952-1959 – are still waiting to be edited.

erable part of the documents remains barely legible. The tablets were often folded, as the questions were supposed to be private and only to be read by the priests. These folds are often subject to corrosion, as is the lead itself, making many enquiries illegible. Tablets were reused; it comes as no surprise that the reading of such palimpsests is even harder. Among other factors contributing to the difficulties, one could list clumsy and/or careless handwriting, very condensed formulation that makes the question only understandable to the enquirer, wording that is unparalleled in other documentation, the use of dialects that are otherwise hardly known [5]. In preparing this article, I have carried out a "rough counting" of those lead tablets that do not contain any specific information about the enquiry: tablets that contain only a name, or those that contain only one letter or are totally illegible [6]. Even though such categories are inevitably somewhat arbitrary, the overall results are clear: 131 tablets contain only a name [7], while 1049 have only one letter or are completely illegible. This means that 1180 out of 4200 inscriptions, or roughly at least 30 % of the total, consist of texts that are so fragmentary that nothing can be concluded on the content [8]. I estimate that a more radical counting, dismissing as illegible all the texts that do not seem to make any sense (again, lines are hard to draw), would add another ten to twenty percent of texts too fragmentary to secure any conclusions, leading to the sobering conclusion that about half of the material is of no use for the present study. Moreover, the dating of the inscriptions is almost exclusively done on palaeographical grounds, and is often most uncertain [9]. For those who lean too much on the interpretations and solutions of the editors, the danger of "writing history from square brackets" is never far away [10]. As I will show in this paper, S. DAKARIS, J. VOTOKOPOULOU and A. P. CHRISTIDIS (2013) in particular have more than once proposed "adventurous" readings

5. Cf. É. LHÔTE (2006), p. 8-11.

6. This is not to say that these tablets were devoid of any meaning in their original context. Lead tablets that only contain the name of the enquirer might have been related with an oral question, or with an enquiry not outspoken, for which the fact that the priest picked out this particular tablet could have been significant by itself. In the same way, the use of one single letter could have served as a token of recognition (ἀναγνωριστικόν) for the enquirer, who was perhaps illiterate.

7. According to J. PICCININI (2013), such tablets were souvenirs left by visitors, who wanted to have their oracle visit remembered.

8. In all, I have done a very conservative and cautious counting: only those inscriptions that are rendered in capitals by the DVC editors have been considered as illegible. This means that instance like DVC 175A (πε[ρὶ ---]); 216 (ἢ οὔ;); 3244A ([---] καὶ [---]) or 3420B (πὲρ [---]) have not been counted as illegible, neither those instances in which, apart from one word, the rest of the lines are indecipherable.

9. Cf. É. LHÔTE (2006), p. 15-21.

10. See J. BODEL (2001), p. 52-55, on the danger for epigraphists to write history from square brackets.

that are not supported by what is actually on the tablets. Lastly, there has not been any systematic study of other votive objects that should be studied together with the inscriptional evidence in order to get a fuller overview of what really moved and motivated enquirers to consult the oracle [11].

Based on an extensive reading of the material from Dodona that is now available in editions, this article will tackle the subjects of children and childhood, life course and family in the collection. For this, I will combine a quantitative approach, with special attention given to vocabulary and terminology, while carefully selecting some telling and revealing instances of inscriptions which I will translate and comment upon. It is only by doing some basic counting that general patterns of concerns and questions can be revealed – therefore, it will also become clear for what reasons an inscription can be considered as "special" or out of the normal. In sum, this will be one of the first studies ever to cover what is probably the best available random sample to imagine if not recreate the rich diversity of a population's concerns in Graeco-Roman Antiquity [12].

2. Offspring and children

2.1. *A topic that matters*

As S. Dakaris, J. Votokopoulou and A. P. Christidis (2013) have noted themselves, the short question "regarding offspring" (περὶ γενεᾶς) is among the most frequent of the oracle enquiries [13]. The conciseness of the question leaves open a vast domain of possibilities and scenarios that were known only to those who made the enquiry and are therefore forever beyond our reach of knowing. Are we dealing with enquirers who were concerned about having offspring, somewhere in the future? Or rather future fathers or mothers, worried by the actual perils of pregnancy? Was the actual offspring already alive, and subject of concerns? Were these more general concerns ("may my children have a good life") or were they inspired by a current crisis situation? The best an epigraphist can do is sketch in what way the enquiries about offspring are formulated in the available source material.

11. See S. Hoffmann (2019), p. 61-76, for a study of terracotta figurines in sanctuaries.

12. R. Parker (2016), p. 72, mentions that the material from Dodona far exceeds in quantity what we find in Demotic, Greek, and Coptic oracle evidence. For what can be done for the study of socio-cultural history by the study of these other oracles, see E. Eidinow (2007). Parker's study already pays some attention to some life course issues (p. 77-86: "private enquiries"). See also J. Piccinini (2015).

13. See the extensive comment in DVC 5A and J. Piccinini (2015), p. 141 and 147. For γενεά with the meaning of "offspring", see LSJ I 3.

There are 128 of instances "concerning offspring" in the Dodona lead tablets [14]. Charting the different situations leads to the following table:

Gender of the enquirer	**Number of cases**
Male	30
Female	10
Male + female (couple)	7
Uncertain	81

Table 1. Enquiries about offspring [15]

It is safe to assume that in the vast majority of the cases – those labelled as "uncertain" – the enquirers for offspring were men. In some cases, the question rather awkwardly asks whether the enquirer will have a child "from the wife he currently has", at least leaving open the possibility of divorce in case the result would be that no children would come out of the marriage [16]. The graphic depiction of a phallus is another possible indication of a male wish for fertility [17]. Three tablets possibly refer to temporary sexual abstinence in order to evoke fertility afterwards [18]. On the other hand, women themselves appear as agents explicitly asking for offspring, in eight cases without the mention of a husband, or with the husband in a rather subordinate role [19]. Among these are two remarkable instances: Kleunika asks

---

14. Admittedly, this is only about 3 % for the total of approximately 4200 inscriptions, or 4-6 % of the inscriptions of which we can make sense. Cf. *supra*, note 8 on the difficulties involved in such counting. The 128 cases also contain instances in which the reconstruction of the formula περὶ γενεᾶς is somewhat doubtful. This number also includes the rare cases, seven in total, where τέκνον is used to denote offspring. See DVC II, p. 586 (*s.v.* τέκνον).

15. J. PICCININI (2015), p. 141-147, distinguishes the same categories, but only offers some examples of each.

16. The word νῦν in connection with wife and possible offspring occurs in DVC 2493A; 3481 (doubtful reading) and 3554B.

17. Cf. É. LHÔTE (2006), n. 49, and *infra*, note 31. See V. DASEN (2015), p. 305-309, for other possible interpretations as protection against the Evil Eye. J. PICCININI (2015), p. 146, observes that, unlike other shrines, the oracle of Dodona "was not specialised in questions concerning fertility".

18. See DVC 59B (fragmentary inscription and doubtful reading); 532A (ἒ μἒ́) and 534B (ἒ μὲ̄ θίγō).

19. When the verb τεκνοῦν ("to bear children") is used to express the longing for offspring, women were obviously the enquirers. See DVC 885A (Selenis); 2552A (Kleunika); 2609A (Plaurata); 4164B (unnamed woman, εἰ τέξω). Other tables with women asking for offspring include DVC 342B; 347A; 1318A (ἐξ ἀνδρός); 1909B; 3289A; 4115A.

Zeus Naios and Diona whether she could have offspring "from another husband" (ἐξ ἄλλω [ἀ]νδρός), while Plaurata informs whether she should "have intercourse" (ἐντυγχάνουσα) with Plator, son of Karpon, in order to secure male children for herself [20]. The presence of female consultants and the particular case of questions by women about offspring is a striking occurrence in the evidence from Dodona, which confronts us with the *ipsissima verba* of women concerned to maintain their position in the οἶκος and the family – a position that could only be maintained by generating children [21].

The total of 128 is a rather cautious and conservative count though. Since παῖς can refer to both a slave and a child, the enquiries containing this word were not included. However, 36 of these instances do not exclude the possibility of parents asking a question about their offspring [22]. Two other tablets mention a παιδίον, clearly a young child for whom the parents wished a long and happy life [23].

In the case of tablets related to εὐτοκία we are reminded of the perils of giving birth: a tablet imploring help from Artemis (DVC 541B) [24], a request to Demeter (DVC 585A), and a rather uncertain reading of the word εὐτοκία (DVC 2270B). One lead tablet shows the drawing of a womb, in the form of an upturned jug, which has a key poised at the mouth. Such a sketch could point to a variety of obstetrical problems. Should the womb be "locked" to preserve the baby, or rather "unlocked" to allow sperm to go in or the child to come out safely [25]?

---

20. See DVC 2552A (Kleunika). Also 2555B mentions "another husband" in connection with the name Kleunika: the tablet possibly was a summary of the more extended request of 2552A. DVC 2609A (Plaurata) on ἐντυγχάνειν as "a proper but no nonsense word for intercourse", as defined in S. Deacy and K. F. Pierce (1997), p. 56. The word appears three times in the tablets of Dodona, but only once with a female subject. For men using the verb ἐντυγχάνειν in connection with women, see DVC 2229A and 2231B. See É. Lhôte (2006), n. 44, where the participle χρωμένη is used with the same meaning, in the case of a woman asking for offspring (É. Lhôte refers to Herodotus, *Hist*., 2, 181, for a similar use of this term).

21. Both J. Piccinini (2015), p. 148-149, and R. Parker (2016), p. 79-80, refer to the unique evidence of female consultants at Dodona.

22. From the list in DVC II, p. 566-567 (*s.v.* παῖς), only 22A and 76 unambiguously refer to παῖδες as slaves.

23. See DVC 251A: καὶ τὸ παιδίον / μοι ἀφίξεται / ἰς ἥβας τέλος; DVC 2187B: Νικόδōρος ἐ[περōτεῖ ---] / τὸ παιδίον [---].

24. See the rich commentary in DVC on Artemis and pregnancy – note that in this inscription, the word εὐτοκία is not used, and childbirth is suspected because of the mention of the name Ἀρτάμιτι.

25. See DVC 486B, referring *inter alia* to S. I. Johnston (1991), p. 186. More evidence on "the key to the womb", also on amulets and in medical/magical texts, is collected by V. Dasen (2015), p. 68-72.

2.2. *Some specific concerns*

Given the demographic regime, the question "will the child survive?" would be an obvious one [26]. About ten tablets possibly point to this wish in the case of newborns [27]. A father asks whether it would be good for his son to send him to Arybbas, possibly a doctor [28]. At least one tablet explicitly testifies to the loss of a former child [29], while such instances of loss may well have been the experience of many of the enquirers hoping for future surviving offspring.

Another particular male concern turns up in questions about legitimate fatherhood. "Does the child belong to Alexander, son of Neoptolemos?" [30]. "Lysanias asks Zeus Naios and Dione whether the child Annyla bears is not his" is another explicit instance [31]. Tablet 623B mentions a young woman, not married yet ([τ]ὰν παρθένο[ν ---]), her father (πατέρα) and illegitimacy ([μὴ] νομίμ[ως ---]). It takes a sort of leap of faith to believe, with the editors, that this query relates to a discussion about legitimate fatherhood. The clearest instance is the following question:

> [ἐ͂ Ἀμ]φινόō τέκνο(ν) ἐστὶ (τὸ) Τάτα (βέ)βλ(ε̄)κε (?) I[- - -] ;
>
> Whether the child that Tata is carrying/is having (?) is from [Am]phinoos [32].

As the DVC editors rightfully remark, this might be an instance of a slave owner asking the question about his female slave Tata, who was pregnant.

It should come as no surprise that male offspring was particularly wished for. Eighteen tablets contain an explicit wish for male children [33].

---

26. About 30 % of the infants would die before reaching their first birthday. See C. LAES (2011a), p. 23-27.

27. See DVC 145A (but more on youth); 1459B (on γενεᾶς); 2493A (explicit); + seven cases of παραμόνιμος in index.

28. See É. LHÔTE (2006), n. 50: περὶ ὑ{Π}ὸς {ὑὸς} ὑγι[είας] {Π} ἦ ὠνέωμα̣[ι]; οὗτος δὲ εἰ μὴ πέμπω ποτ' Ἀρύββαν, ἀλλ' αὐτεῖ μένη[ι];

29. See DVC 401B (παῖδα ἄλλον – suggesting the loss of a former son).

30. DVC 41A: ἦ Ἀλεξάνδρου τοῦ Νε/οπτολέμου υἱοῦ.

31. É. LHÔTE [2006], n. 49: ἐρωτῇ Λυσα/νίας Δία Ναῖον / καὶ Δηώνα<ν> ἦ οὐκ ἔστι ἐξ αὐτοῦ / τὸ παιδάριον / ὃ Ἀννύλα κυεῖ. Cf. already *supra*, note 17, on this inscription, with depiction of a phallus.

32. DVC 3550B: Additional commentary and new reading by J.-M. CARBON and É. LHÔTE (4/4/2019) on Dodona Online. An alternative reading could be ἄμβλōκε (the Doric variant of ἤμβλωκε, perf. of ἀμβλίσκω "cause to miscarry"). I owe this suggestion to Herman Seldeslachts (UCLouvain & Université de Namur).

33. See the list in DVC 313A: 150A; 342B; 401B; 542A; 833A; 1594B; 1776A; 1895A; 1979A; 2441A; 3130A; 3297A; 3302B; 3335B; 3344A; 3554B; 4161B. The rich commentary refers to literary passages such as Euripides, *Bacch.*, 1305 (ὅστις ἄτεκνος ἀρσένων παίδων γεγώς), and Demosthenes, *Or.*, 43, 12 (μάλιστα μὲν ηὔχετο τοῖς θεοῖς υἱὸν αὐτῷ γενέσθαι).

The opposite case, the explicit desire for a daughter to be born, would be an exceptional occurrence. S. DAKARIS, J. VOTOKOPOULOU and A. P. CHRISTIDIS (2013) seem to discern four instances, but on closer inspection, all are doubtful. "Will I never get a girl?" might as well be read as a request by a bachelor [34]. Tablet 373A is a doubtful reading, while tablet 429B rather seems to be about the marriage of a girl [35]. The last example, 1538B, could be read as a question about a brother getting a girl out of his marriage, though it could relate to the health of a brother's daughter as well [36].

Children should also be "useful". This is the explicit message of one of the oldest lead tablets, written in *boustrophedon* between 525 and 500 BC.

> Hermon – to which of the gods should he pray to get offspring from Kretaia that will be useful, in addition to the one he already has [37]?

The term ὀνάσιμος does not make clear what sort of "usefulness" is meant, but it leaves open possibilities such as good health (and consequently no sickness or impairing conditions), the capability of performing physical labour, or taking care of the parents in later life (the idea of γηροτροφία) [38].

With the verb ἡβᾶν, seven inscriptions explicitly point to the stage of attaining puberty [39].

> Praying and offering to whom of the gods will he mature fruitfully [40]?

Unfortunately, not a single one of these tablets offers enough information about the gender of either the enquirers or their offspring. Reaching biological adulthood was an important phase in the life course, which meant that an individual had survived the perils of infancy and childhood. Throughout the Greek and Roman world, this was celebrated with ceremonies of *rites de passage*, mostly in the case of boys [41]. It also meant that other important stages of life came closer: marriage and having children.

34. See DVC 38A: αἴτε οὐδε/μία κόρα μοι / γίνυτα(ι).

35. See DVC 373A: [--- πὲρ] τᾶς / [---] γενεᾶς / [---]Ε θῆλυ; DVC 429B: [--- λώϊο]ν καὶ ἄμει[ν]ον [---] / [--- περὶ θυγ]ατρὸς τῶ Διονυσίω [---] / [---] καὶ περὶ τᾶς γυναι[κὸς ---] / [--- πο]τθεμένα γ[υ]ναῖκα [---].

36. See also the very fragmentary DVC 909B, where the words κόρα and ἐμοί are discernible on lines 3 and 4. Again no certainty can be reached about the meaning.

37. É. LHÔTE (2006), n. 41: *H*έρμο̄ν τίνα / κα θεο̂ν ποτθέμ/ενος γενεά ϝ/οι γένοιτο ἐκ Κ/ρε̄ταίας ὀνά/σιμος πὸτ τᾶι ἐ/άσσαι;

38. The term ὄνασις relating to offspring occurs in DVC 313A; 2768B; 3297A. See also DVC 145A for a similar idea. See É. LHÔTE (2006), n. 52, l. 2-3 for an explicit mention of the γηροτροφία: καὶ παῖδες ἔσονται / [γη]ροτρόφοι Ἰσοδήμωι.

39. See DVC 145 A, 251A, 344A, 780A, 1455A, 3798, 3928. Other tablets that refer to "living further on", without explicit use of the term ἡβᾶν or reference to youth, include 413B, 414A, 1391A, 1459B, 2493A, 2768B, 3297A, 3828A, 3982B.

40. DVC 145A: [τίνι κα θεο̄ν εὐχόμενος] καὶ θύο̄ν *h*(ε̄)βο̄́οι / [---] εὐκαρπιάο̄ν.

Therefore, the death of young adults was often considered as a particularly dramatic instance, with youthful ages at death being well represented in funerary commemoration [42]. The seven lead tablets from Dodona clearly point to (in all likelihood) the parents' wish for their child to once reach that important stage, or maybe to young people already close to the moment of their initiation rite, with their parents asking the god for a further safe future [43].

3. Families and Households

There has been an ongoing debate between historians of families in the ancient world about the exact relationship between household composition and commemoration. When one studies patterns of commemoration on inscriptions, the nuclear family unit (father, mother and children) comes up time and again as the main focus of emotional attention. However, studies on habitation and co-residence have demonstrated that ancient households were much more fluid units: extended or multiple families lived together, next to other household forms such as non-family households, individuals living with slaves or servants, and simple or nuclear family units. Household composition often changed according to the variations and stages of the human life cycle [44]. Meanwhile, an important article by Sabine Huebner has settled the debate. Comparing the census evidence from Graeco-Roman Egypt with the epigraphical documentation of the same territory has made clear that these two approaches are not in direct opposition to each other. While Egyptians indeed showed a preference for commemorating nuclear family bonds on gravestones, thereby making these family members the focus of emotional attention, they at the same time lived together in households that were often quite dissimilar from our present-day core family units [45].

In the next table, I will make clear how the evidence from Dodona can contribute to the debate. Potentially, we could meet enquirers asking questions on behalf of their families in the broad sense of the word, of the group

---

41. Cf. C. Laes and J. Strubbe (2014), p. 49-60, offering evidence from both the Greek East and the Latin West.

42. L. Revell (2005) has aptly summarised this topic. Admittedly, most of the inscriptional evidence on ages is Latin, since the Greek epigraphical habit was less inclined to mention chronological age.

43. See in particular the commentary at DVC 145A, with reference to R. Garland (1990).

44. Very similar images emerge from the study of the Greek and the Roman world. See K. Bradley (1991); M. Golden (2015²); W. Schmitz (2007) – to name just a few important surveys.

45. Cf. S. Huebner (2011).

of people with whom they co-habited, or simply of those who were in their close emotional proximity. Also, the evidence might reveal something about family life in the region of Dodona, which was always considered as a remote inland area, at the fringe of the Greek world, with little urban agglomeration, having more emphasis on custom than on law, and no clearly developed civic life [46].

Pattern of relationship of the person for whom the request is done	**Number of lead tablets**	**Inscriptions**
Children	164	Cf. *supra*, p. 186
Marriage (“will I get married?”)	121	DVC 1
Wife	30	DVC II, p. 573 (*s.v.* περὶ γυναικός)
Daughter	28	DVC 38A and 429
Siblings	22	DVC 96B
Slaves	18	DVC 170A (runaway slaves); II, p. 496 (*s.v.* ἀνδράποδον); II, p. 508 (*s.v.* δοῦλος); II, p. 531 (*s.v.* (ϝ)οικέτας)
Mother	12	DVC II, p. 557 (*s.v.* μάτηρ)
Father	5	DVC II, p. 569 (*s.v.* πατήρ)
Spouse	4	DVC II, p. 496 (*s.v.* ἀνήρ); p. 584 (*s.v.* σύμβιος)
Son	2	DVC II, p. 594 (*s.v.* υἱός)

Table 2: Patterns of family relationships [47]

At first sight, the table points overwhelmingly to the significance of the core family unit consisting of husband, wife, and children. The only excep-

46. On family structures in Epirus and surroundings, see J. K. Davies (2000) and P. Cabanes (2010).

47. Also for this list, we have to acknowledge that the context of the request often remains unclear. When a son prefers to mention the name of his mother, rather than his father’s name, would this point to a request on behalf of his mother (DVC 693A: Εὐδοκίας υἱός)? And does the use of the patronym point to a request in favour of the father (DVC 984A: Λυκώτα υἱός)?

tion seem to be the slaves, about whom concerns mainly arose when they ran away [48]. Apparently, they were regarded as cases of lost property. Other family relations are strikingly absent. There are no grandparents or grandchildren, no aunts or uncles, no nephews or nieces mentioned in the collection of Dodona tablets. Even household personnel such as wet-nurses, nannies or pedagogues/childcarers do not occur in the evidence. The strong emphasis on daughters is explained by parental concerns about getting their girls married, while sons are surely not absent. Parents were indeed repeatedly concerned about the procreation of male offspring (cf. s*upra,* note 33). The nuclear family unit is even numerically more prevalent, if one counts the fourteen instances in which a son asks whether it would be profitable to him to continue “the father’s trade” (πατρωΐα τέχνα, DVC II, p. 569).

The evidence unambiguously shows how marriage and children were a crucial focus of emotional concerns to the visitors of the shrine of Dodona. There seems to be no trace of “other” family structures, as they appear in other epigraphical evidence from North-West Greece. Yet stating that the nuclear family unit was the sole focus of attention as far as family matters were concerned, would be stretching the evidence too far. No fewer than 67 tablets record a request “about my whole environment” (περὶ παμπασίας). The term παμπασία almost exclusively belongs to the Dodona region, and it might very well be the case that the enquirer had his wider family network or other household members in mind, while formulating his request [49]. The

48. A particular case in DVC 1422A, which seems to suggest the desire for revenge on the female slave of the person who killed a slave of the enquirer: ἒ τοῦ παιδο[λ]έτου παι(δὸ)ς μõλε̄/τὰν ἔχõν τύχοιμι. See the commentary for the word παιδολέτωρ in Aeschylus, *Septem contra Thebas*, 726 and the flawed syntax of the lead tablet text, which should probably read παῖδα instead of παῖς. Recently, É. LHÔTE put forward the following interpretation: “*Est-ce que je peux me trouver dans le cas d’avoir un accusateur de l’infanticide (que je suis) ?*”. He takes together DVC 1424B, 1423A, 1422A, and 1425B. His reconstruction of a possibly intriguing story is worth citing in full: *On peut imaginer le scénario suivant : un maître a eu un enfant illégitime avec une esclave, et ils l’ont fait disparaître, non par exposition, comme c’était la coutume la plus répandue, mais en le tuant, volontairement ou non. Ils sont venus visiter ensemble l’oracle, et c’est d’abord l’esclave qui a consulté : la meilleure solution consiste évidemment à affranchir immédiatement l’esclave, sans clause de* παραμονή, *et à la laisser partir bien loin, de manière à éviter des poursuites judiciaires. Cependant, la malheureuse ne désire pas quitter son maître, d’où sa question. Il faut savoir qu’en cas d’accusation, l’esclave sera la première interrogée, et peut-être torturée.* (Dodona online, 6/2/2019.) See also R. PARKER (2016), p. 84-85, on the Dodona evidence documenting slaves running away.

49. See DVC 25A; II, p. 567 (*s.v.* παμπασία), and LSJ, where the term παμπησία is only mentioned in the Supplement (p. 113), with reference to Dodona and Epirus.

same concern may be behind the circa twenty requests "about the house" (περὶ (ϝ)οἰκίας), a term that possibly entailed more than just the building [50].

4. Tales of families – some case stories

Even though it has been demonstrated that ancient Epirus had specific patterns of family networks (in which major institutions such as the γένος and φυλή played a more significant role) (cf. *supra*, note 46), the pattern that emerges from the Dodona inscriptions rather confirms well-known facts of ancient Greek family life. Marriage was essentially virilocal [51]. Hence, marrying one's daughter off essentially meant bringing her to the house of another man [52]:

> Theon asks Zeus Naios and Diona whether it will be better and more desirable for his daughter Thaleia to live with a man. And whether she will have offspring [53].

The place of dwelling turns up on some other lead tablets. A first instance possibly refers to a sort of suspicion for brother and sister/sister-in-law living together.

> And whether I myself and my wife should live together with her, who is my/her (?) sister [54].

Another possible interpretation might be "and whether I should live with one who is my sister, myself and my wife", in which the second line possibly belongs to a different question. In this case, the enquiry might have been about marriage and having sex with siblings or half-siblings [55].

When a brother was left with his sister when their parents had died, it was up to him to take care of marrying off his sister before he could think about marriage himself:

50. See DVC II, p. 531 and 562.

51. Cf. W. Schmitz (2007), p. 27-30 and 59-62.

52. Cf. R. Parker (2016), p. 78-79, on the importance of marriage in the Dodona inscriptions.

53. DVC 2508A: ἐπερωτῇ Θέων τὸν Δία τὸν Νάϊον καὶ / Διώναν πότερα οἰκῆσαι Θαλείαι τᾶι θυγατρὶ ποτ' ἄνδρα / λώϊον καὶ ἄμεινον ἐσσεῖται καὶ γενεὰ / αὐτᾶι ἐσσεῖται.

54. DVC 1193A: καὶ πότερα κάσι / ἐάσσαι συνϝοικέω / αὐτὸς χὰ γυνά. The commentary refers to e.g. Plato, *Pol.*, 461e: […] ἀδελφάς τε καὶ ἀδελφούς, ὥστε, ὃ νυνδὴ ἐλέγομεν, ἀλλήλων μὴ ἅπτεσθαι. See, however, É. Lhôte (2006), n. 56, where a man asks whether it would be better to move in with his brother.

55. Cf. R. Parker (2016), p. 80, who also states that "[t]his would be a rare case of the oracle being enlisted as a moral arbiter".

> God and good fortune! Whether all will be well after he has taken care of his sister Aristokleia [56].

The central position of the dwelling also speaks from this inscription, which reveals sorrows in the case of small children moving out:

> Whether Eurynos' small children will do better leaving their house [57].

A particular instance of physically moving out a family are cases in which a man was the father of the children of a slave woman who belonged to another master. In such cases, the father had to buy his partner and her children, after which he could take the opportunity of freeing his new family.

> About Korydalla and Korydalla's children, whether I will succeed in buying them, as I am the father [58].

Health obviously was an important issue on the lead tablet requests, as is testified by the numerous questions concerning health (περὶ ὑγιείας) and welfare (περὶ σωτηρίας) [59]. Quite unsurprisingly, eye diseases were the main concern. The following two inscriptions closely link disease with family matters:

> God and good fortune. Agilaidas and his relatives ask about the illness of the eyes that had affected their ancestors. Sacrificing to whom of the gods might there be a remedy for the others and good health [60]?

Apart from the peculiar vocabulary [61], this text is quite unique in showing a family that for generations had known eye problems. Should we think of a congenital condition, or a blemish that affected a whole clan? Or were the eye problems of a more common occurrence, as for instance infections or sight diminishing with old age? In the latter case, it is hard to understand

56. DVC 1051A: [θεὸς τύ]χα ἀγαθ(ά). Ἀριστοκ/[λεί]ας ἀδελφεᾶς μερ/[ιμνά]σας τυνχάνοι(τ)ο. The commentary refers to e.g. Demosthenes, *Or.*, 40, 19: […] ἥ τε μήτηρ μου τάλαντον ἐπενεγκαμένη προῖκα, ἐκδοθεῖσα ὑπὸ τῶν ἀδελφῶν τῶν αὑτῆς, ὥσπερ οἱ νόμοι κελεύουσιν, συνῴκησεν τῷ πατρί.

57. DVC 354; É. Lhôte (2006), n. 55. The commentary suggests the possibility of migration, but it could as well refer to taking possession of another house.

58. DVC 22A: περὶ Κορυ(δ)άλλας καὶ τῶν Κορυδάλλα/ς παίδων πότερά κα τυγχάνοιμι / πεπαμένος [κ]αθάπερ πατήρ. See also DVC 2383A for a similar case, and É. Lhôte (2006), n. 54, about moving out to the countryside.

59. R. Parker (2016), p. 83-84, calls health "a routine subject of enquiry". The indices in DVC reveal 53 instances of περὶ ὑγιείας and 49 cases of περὶ σωτηρίας.

60. DVC 556A: Θεὸς τύχα ἀγαθά. ἐρωτᾶι Ἀ/γιλαΐδας καὶ οἱ συγγενέες / πὲρ τοῦ ἀρρωστε̄́ματος τ/ῶν ὀφθαλμῶν τῶν οἱ π/ατέρες ἀρρωστήσαεν / αἰ ἔστι κίννι κε θεῶν / δρᾶντες τοῖς λοιποῖς / στάμα γενηθείε̄ / καὶ ὑγίεια.

61. For the word ἀρρώστημα, see LSJ, *s.v.*, and the commentary in DVC – more than νόσος it refers to a particular disease.

why Agilaidas and his relatives would link the disease directly to their ancestors [62].

A rather unique instance is a lead tablet that possibly refers to a boy with speech impairment, or even to the case of a mute child:

> About the boy. Will he produce sounds [63]?

If the reading is correct (and again, the DVC editors seem rather keen to accept such "adventurous" readings), this inscription should be added to the not very long list of the healing of either a speech impairment or a condition of muteness. As often, the ancient vocabulary does not allow for accurate retrospective diagnosis [64].

5. Conclusion

This contribution set out to introduce and study a unique body of evidence, the importance of which can hardly be overstated. The difficult access, however, to a two-volume edition entirely written in Modern Greek, may be responsible for the fact that this gold mine has not been exploited to its full extent by the global community of scholars. Next to family historians and historians of the human life course, linguists, specialists of ancient religion, economy and social history, with subjects as migration, illness or slavery, come to the mind [65].

In no way can a study like this, based on a careful reading of the epigraphic texts, pretend to be comprehensive. Studies on ancient sanctuaries have by now moved on, not only paying close attention to objects of cult and votive statuettes [66], but also to subjects such as the archaeology of space and senses [67]. For the sanctuary of Dodona, all these aspects have been badly understudied, and it is to be hoped that more sophisticated studies will approach the evidence in its entirety, thereby asking how enquirers – men and women, maybe accompanied by children, people in good health and the sick – must have felt when they walked around in Dodona, and how they

62. R. PARKER (2016), p. 86, points out that attempts to link diseases with past offences are very rare in the Dodona tablets: "The dominant ethos was to seek a cure and not to admit fault."

63. DVC 3027B: [περὶ] παιδὸς [αἰ κ]ατα(φθεγ)ξεῖ.

64. C. LAES (2011b) and ID. (2013), provide such lists of instances. For inscriptional evidence of healing at a sanctuary, see ID. (2011b), p. 466 (two cases from Epidaurus) and ID. (2013), p. 170-171 (Battus and the oracle of Delphi).

65. Some of these themes have been touched upon by R. PARKER (2016), p. 81-82 (mobility, migration and travel); p. 82 (farming); p. 82 (social level of the consultants); p. 82-83 (lending of money). É. LHÔTE (2006) pays considerable attention to linguistic matters, as does J. Méndez Dosuna in his publications.

66. S. HOFFMANN (2019) is a good example of such new approaches.

67. Cf. E. J. GRAHAM (2017); J. HUGHES (2017).

gave utterance to their sorrows and concerns in other ways than just by the written record.

Meanwhile, this article has drawn a rather conventional image of ancient Greek thoughts and practices of personal life. This should not come as a surprise. After all, the concerns uttered at Dodona in some way or another belonged to the public sphere. One should not expect enquirers to express intimate feelings or unconventional thoughts before an audience of priests and presumably surrounded by many bystanders and potential buyers. "Get married, have a house with your wife, take care of your children, and look for a comfortable life for yourself and your family" seems to be the popular wisdom with which most of the Dodona consultants would agree. This wasn't necessarily a world of fixed stability. Some asked about the possibility of moving out or migration, and it was questioned whether continuing "the trade of the father" was the best way to get on with life. It surely was a world of fragility, where the physical health and wellbeing of the members of the close family unit was a matter of constant concern. Early infancy, puberty, and pregnancy were seen as particular perils. In the world of ancient Epirus, slaves were all around [68]. People considered buying them ("will it be a good deal?"). The possibility of freeing slaves, and even raising a family with another one's slave, was not regarded as an impossible option.

Popular wisdom also entails a practical, no nonsense approach to facts of life. Men considered marrying another wife in case the first marriage turned out to be childless; another child could compensate for the loss of a former one; every now and then women asked about the possibility of having another husband; "having intercourse with" is mentioned several times without any prudery. Strikingly little is said on "other people". This was a society in which one was happy to take care of those in close proximity, and to generally keep a low profile: a quietistically resigned attitude to life, in which one ought to respect the limits. Yet this did not prevent people from searching for new opportunities in life.

In all, the large bulk of the requests on tablets is traditional and conservative – testifying to "the anxiety of continuity", as Keith Bradley has aptly named it. The sort of questions that are asked belong to a *longue durée* of centuries of the ancient Mediterranean, at least from Greek Antiquity up to the late ancient world. As such, they add to the evidence of

68. Slavery in the Dodona tablets has been the subject of a separate study by E. Eidinow (2011), p. 244-271.

dream-books, fables, or proverbs – all fascinating sources that somehow bring us closer to the voices of those too little heard in Antiquity [69].

Christian LAES
University of Manchester
christian.laes@manchester.ac.uk

69. For the analysis of dream-books, fables and proverbs as regards life course and family life, see K. BRADLEY (2001); A. J. POMEROY (1991); C. LAES (2006); K. BRADLEY (2019), p. 65-89.

Bibliographical references

C. ANTONETTI (ed.) (2010): *La spazio ionico e le comunità della Grecia nord-occidentale: territorio, società, istituzioni: atti del Convegno internazionale Venezia, 7-9 gennaio 2010*, Pisa.

J. BODEL (2001): *Epigraphic Evidence. Ancient History from Inscriptions*, London - New York.

K. BRADLEY (1991): *Discovering the Roman Family*, Oxford.

K. BRADLEY (2001): "Children and Dreams", in S. DIXON (ed.) (2001), p. 43-51.

K. BRADLEY (2019): "Publilius Syrus and the Anxiety of Continuity", *Mouseion* 16, p. 65-89.

R. BROCK and S. HODKINSON (eds.) (2000): *Alternatives to Athens: Varieties of Political Organization and Community in Ancient Greece*, New York - Oxford.

P. CABANES (2010): "La structure familiale dans le cadre social et économique de l'Épire antique", in C. ANTONETTI (ed.) (2010), p. 327-339.

S. DAKARIS, J. VOTOKOPOULOU and A. P. CHRISTIDIS (2013): *Τα χρηστήρια ελασμάτα της Δωδώνης των ανασκαφών Δ. Ευαγγελίδη*, 2 vols., Athens.

V. DASEN (2015): *Le sourire d'Omphale. Maternité et petit enfance dans l'Antiquité*, Rennes.

J. K. DAVIES (2000): "A Whole Non-Aristotelian Universe: the Molossians as Ethnos, State, and Monarchy", in R. BROCK and S. HODKINSON (eds.) (2000), p. 234-258.

S. DEACY and K. F. PIERCE (1997): *Rape in Antiquity: Sexual Violence in the Greek and Roman Worlds*, London.

S. DIXON (ed.) (2001): *Childhood, Class and Kin in the Roman World*, London - New York.

E. EIDINOW (2007): *Oracles, Curses, and Risk Among the Ancient Greeks*, Oxford.

E. EIDINOW (2011): "'What Will Happen to Me If I Leave?' Ancient Greek Oracles, Slaves and Slave Owners", in S. HODKINSON and D. GEARY (eds.) (2011), p. 244-271.

R. GARLAND (1990): *The Greek Way of Life. From Conception to Old Age*, Ithaca, New York.

M. GOLDEN (2015²): *Children and Childhood in Classical Athens*, London - Baltimore.

E. J. GRAHAM (2017): "Mobility Impairment in the Sanctuaries of Early Roman Italy", in C. LAES (2017), p. 248-266.

S. HODKINSON and D. GEARY (eds.) (2011): *Slaves and Religions in Graeco-Roman Antiquity and the Modern America*s, Newcastle upon Tyne.

S. HOFFMANN (2019): "Terracotta Figurines as Votive Offerings for Both the Individual and the Family", in K. B. JOHANNSEN and J. Hj. PETERSEN (eds.) (2019), p. 61-76.

S. HUEBNER (2011): "Household and Family in the Roman East and West – What Do We Know?", in B. RAWSON (ed.) (2011), p. 73-91.

J. HUGHES (2017): “Souvenirs of the Self. Personal Belongings as Votive Offering in Ancient Religion”, *Religion in the Roman Empire* 3, p. 143-163.

K. B. JOHANNSEN and J. Hj. PETERSEN (eds.) (2019): *Family Lives. Aspects of Life and Death in Ancient Families*, Copenhagen.

S. I. JOHNSTON (1991): *Restless Dead. Encounters Between the Living and the Dead in Ancient Greece*, Berkeley - Los Angeles - London.

C. LAES (2006): “Children in Fables, Children and Fables in Hellenistic and Roman Antiquity”, *Latomus* 65, p. 898-914.

C. LAES (2011a): *Children in the Roman Empire. Outsiders Within*, Cambridge.

C. LAES (2011b): “Silent Witnesses. Deaf-mutes in Greco-Roman Antiquity”, *CW* 104, p. 451-473.

C. LAES (2013): “Silent History? Speech Impairment in Roman Antiquity”, in C. LAES, C. GOODEY and M. L. ROSE (eds.) (2013), p. 145-180.

C. LAES (2017): *Disability in Antiquity*, London - New York.

C. LAES, C. GOODEY and M. L. ROSE (eds.) (2013): *Disabilities in Roman Antiquity. Disparate Bodies* A Capite ad Calcem, Leyden.

C. LAES and J. STRUBBE (2014): *Youth in the Roman Empire. The Young and the Restless Years?*, Cambridge.

É. LHÔTE (2006): *Les lamelles oraculaires de Dodone*, Geneva.

J. MÉNDEZ DOSUNA (2008): “Novedades en el oráculo de Dodona: a propósito de una reciente monografía de Éric Lhôte”, *Minerva* 21, p. 51-79.

J. MÉNDEZ DOSUNA (2016): “Some Critical Notes on the New Dodona Lead Tablets”, *ZPE* 197, p. 119-139.

R. PARKER (2016): “Seeking Advice from Zeus at Dodona”, *G&R* 63, p. 69-90.

J. PICCININI (2013): “Beyond Prophecy: the Oracular Tablets of Dodona as Memories of Consultation”, *IncidAntico* 11, p. 63-76.

J. PICCININI (2015): “Longing for Children in Dodona. Considerations of the Epigraphic Evidence”, *PP* 70, p. 139-151.

J. PICCININI (2017): *The Shrine of Dodona in the Archaic and Classical Ages: A History*, Macerata.

A. J. POMEROY (1991): “Status and Status-Concern in the Greco-Roman Dream-Books”, *AncSoc* 22, p. 51-74.

B. RAWSON (ed.) (2011): *A Companion to Families in the Greek and Roman Worlds*, Oxford, p. 73-91.

L. REVELL (2005): “The Roman Life Course: A View from the Inscriptions”, *European Journal of Archaeology* 8, p. 43-63.

V. ROSENBERGER (2003): “Reisen zum Orakel: Griechen, Lyder und Perser als Klienten hellenischer Orakelstätten”, in M. WITTE and S. ALKIER (eds.) (2003), p. 25-57.

A. RUBEL (2019): “Quo Vadis Altertumswissenschaft? The Command of Foreign Languages and the Future of Classical Studies”, *Classical World* 112, p. 193-223.

W. SCHMITZ (2007): *Haus und Familie im antiken Griechenland*, Munich.

M. Witte and S. Alkier (eds.) (2003): *Die Griechen und der Vordere Orient: Beiträge zum Kultur- und Religionskontakt zwischen Griechenland und dem Vorderen Orient im 1. Jahrtausend v. Chr.*, Göttingen.

Les Études classiques 88 (2020), p. 201-226.

INTRODUCTION À LA *BORBONIADE* DE LOUIS DES MASURES, ÉPOPÉE D'UN GENRE NOUVEAU

Résumé. — Épopée en douze chants consacrée au récit des guerres civiles qui continuent de déchirer la France au moment même où elle composée, la *Borboniade* du poète protestant Louis des Masures (c. 1510-1574) est restée à l'état de manuscrit et, en un certain sens, inachevée. De ce fait, elle a peu retenu l'attention des critiques. Le présent article se conçoit d'abord comme une présentation de ce texte singulier et comme un historique de sa composition, démarche complexe mais indispensable si l'on veut comprendre le rôle que joue cette épopée dans le projet poétique de Louis Des Masures.

Abstract. — The Protestant poet Ludovicus Masurius (c. 1510-1574) left a long Latin epos about the French Wars of Religion, which were still raging at the time of composition. This Borbonias remained unedited and, like the events that the poem intended to describe, unachieved. Hence it received little attention from critics and scholars. This paper aims to trace the history of this unusual text, and to place it into the context of Masurius' poetic project.

« Il y a là l'opportunité de défricher un terrain encore vierge. » C'est par cette métaphore géorgique, ou par une formule du même ordre, que le Professeur Lambert Isebaert m'a jadis convaincu, comme tant d'autres philologues formés par lui, d'aller faire un tour du côté de la littérature néo-latine. Longtemps négligé par les latinistes traditionnellement focalisés sur les auteurs de l'Antiquité classico-classique, ce domaine se révèle en effet, sitôt qu'on y pose le pied, un terrain de jeu quasi infini pour qui souhaite connaître la sensation grisante d'être le premier à traduire, à éditer voire à étudier telle œuvre ou tel auteur.

Mais comme me l'avaient appris la lecture de *Pinocchio* ainsi qu'une série d'expériences désastreuses dans des parcs d'attraction, un terrain de jeu se révèle souvent un lieu de perdition, et c'est pour éviter de me perdre sur cette *terra incognita* que, muni du précieux Guide des professeurs J. IJsewijn et D. Sacré [1], je cherchai pour commencer mon exploration une

1. J. IJsewijn et D. Sacré (1990) & (1998).

œuvre avec laquelle j'aurais pu avoir quelque familiarité. Pourquoi ne pas étudier, par exemple, un auteur de ma région ? J'aurais, de la sorte, un pied en pays de connaissance.

C'est ainsi qu'en suivant l'index du *Companion* précité, je tombai sur le poète d'origine tournaisienne Louis Des Masures, en son temps célèbre traducteur de Virgile et auteur d'une épopée en douze chants et plus de dix mille vers intitulée *Borbonias*[2] opportunément restée inédite, et consacrée au récit des guerres de religion qui déchiraient la France du XVIe siècle. « Inédite ! » Une gigantesque zone à débroussailler se présentait donc devant moi, et j'aiguisai déjà ma houe philologique.

Mais ce que s'était bien gardé de me dire mon professeur, c'est que si certaines œuvres demeurent enfouies dans l'oubli et les ténèbres aveugles, c'est parfois pour une bonne raison. La *Borboniade* s'avérait une œuvre accidentée, un champ de ronces caillouteux et escarpé. Trop longue, poussive, percluse de récits fastidieux et répétitifs de sièges, de mouvements de troupes et de batailles, la *Borboniade* est décevante et, osons le mot, terriblement ennuyeuse. Au surplus, elle défie fréquemment le traducteur zélé dans les passages particulièrement nébuleux où l'auteur transpose en hexamètres latins les clauses de textes officiels dont il se sert comme documentation (traités, édits, discours juridiques, déclarations de guerre ou de capitulation, etc.).

Tiraillée entre plusieurs ambitions, historique, apologétique, dévotionnelle, pédagogique, l'œuvre manque d'une cohérence qui permettrait de la situer précisément dans le chant littéraire. Pire : Des Masures y revendique un rejet de la poésie. En effet, il stigmatise dans sa préface les « vains délires des poètes » (*poetarum deliria*) ainsi que les procédés esthétiques, typiques de cette engeance, qui altèrent la véridicité. Poème sans poésie et *carmen heroïcum* sans héros, la *Borboniade* en devient pour ainsi dire un « objet littéraire non identifié ». Bien sûr, il ne fallait pas s'attendre à une nouvelle *Énéide*, mais n'étions-nous pas en droit d'espérer autre chose d'un poète plus qu'honnête et de surcroît pétri de Virgile ?

*

Faute d'être le découvreur d'un chef d'œuvre inconnu (du reste pas si inconnu[3]), au moins serait-il possible de tirer de ce texte de quoi alimenter

2. Titre complet : *Borboniados, siue de bello ciuili, ob Religionis causam in Gallia gesto libri duodecimi* (Bibliothèque de Genève, Ms. lat. 100).

3. Hormis quelques notices de catalogues, nous avons trouvé à propos de la *Borboniade* les trois travaux suivants : une thèse réalisée à l'Université de Louvain par

une étude plus générale sur la poétique de Louis Des Masures, objet de ma recherche doctorale[4]. Mais là aussi, la démarche devait se heurter à une série de difficultés qui tiennent à la nature même du texte : consacrée au récit des Guerres de religion qui déchirent la France au XVI[e] siècle, la *Borboniade* a subi les cahots de l'histoire qu'elle raconte. Apparemment commencé vers 1568 (voir *infra*, p. 206) avec l'ambition de remonter aux causes lointaines de la guerre (ambition croissante de Rome, culminant avec le pontificat de Paul IV, 1555-1559), le texte en vient à raconter des événements de plus en plus proches du temps de sa composition, et *in fine* quasi contemporains de celle-ci. La *Borboniade* se fait alors, au jugement de Jean Senebier qui l'a cataloguée dans les fonds de la Bibliothèque de Genève, une « gazette versifiée »[5] rendant compte de faits et de gestes que lui ne pouvait traiter avec recul, et dont le caractère inattendu pour l'auteur a laissé des marques dans le texte même. Pour ne citer qu'un exemple, le personnage Catherine de Médicis (*Medice*, dans le texte) passe brutalement du statut de victime des Guises (le duc François de Guise et le cardinal Charles de Lorraine, les plus farouches adversaires des huguenots) à celui de complice, signe, peut-être, d'une évolution dans le cours de l'histoire que Des Masures n'avait pu anticiper.

*

À cause de tels soubresauts, il nous a donc paru indispensable, avant de prétendre étudier ce texte, d'en faire « l'archéologie », au sens où il s'est constitué en strates, et où chaque strate recèle des éléments qui lui sont propres et doivent être exploités différemment.

Nous disposons, pour réaliser ce travail, de données issues du paratexte (préfaces, dédicaces, notes) ou du texte lui-même, mais aussi de quelques données exogènes, tirées notamment des autres œuvres de Des Masures et de ce que nous pouvons savoir de sa vie[6].

Paul DEWALLEF (1966). Ce travail se penche sur les notices bibliographiques de notre auteur et livre une description technique du manuscrit qui nous intéresse. Dans sa thèse privilégiant une approche sociohistorique de la littérature, Emma HERDMAN (2004, p. 144-174) consacre un chapitre à la *Borboniade*, dont elle tente d'identifier les sources et voies de diffusion. Enfin, Olivier MILLET (2010) a situé la *Borboniade* dans le champ des épopées historiques de son temps.

4. Voir M. MINET (2014).

5. *Catalogue des manuscrits de Genève*, Genève, 1779. Précisons : « […] gazette versifiée, sans chaleur ni vie. »

6. On trouvera une bibliographie quasi exhaustive de son œuvre chez A. CULLIÈRE (1985). Sur la vie du poète tournaisien, nous renvoyons à l'introduction biographique que nous avons ménagée au seuil de notre édition du premier recueil de Louis Des

Ces données, il s'agira de les croiser et d'en articuler les informations chronologiques, relatives ou absolues, que nous pouvons en extraire, en remontant aux origines et aux préfigurations du projet. Mais avant cela, il convient de faire au lecteur une présentation de cette œuvre telle qu'elle se donne à voir.

1. Description et histoire du manuscrit

Le manuscrit de la *Borboniade* (en deux volumes in-folio de formats différents, 33 x 22 et 28 x 18 cm) nous livre – chose rare – un texte à l'état d'« épreuve » finale, d'une mise au net préliminaire à une retranscription typographique [7]. En effet, les feuillets ont tout, excepté leur graphie manuelle, d'un texte tel qu'édité :

- une page de titre avec un poème en exergue ;
- des textes liminaires (une première dédicace, adressée à Gaspard de Coligny – un addendum faisant allusion au massacre de la Saint-Barthélemy qui vient d'avoir lieu et d'emporter son dédicataire – une seconde dédicace au même Gaspard de Coligny – une préface aux douze livres – quelques poèmes liminaires, d'Odoart Bizet, Philippe Le Brun, Paul Melissus, Nicolas Clément, François Perrot) ;
- un index latin-français des noms propres recensés dans l'épopée (plus d'un demi-millier d'entrées) ;
- douze livres [8] avec, pour chacun d'eux, un titre complet, un *argumentum*, des indications marginales et un *excipit*. Chaque feuillet de texte comporte, par ailleurs, un en-tête, différent pour le recto et le verso. Le livre V a une postface (voir *infra*, p. 210).

L'écriture est nette, lisible et régulière ; une même main a mis toute l'œuvre sur papier, hormis le titre du poème d'Odoard Bizet sur le fol. 4r, et les bif-

Masures, *Carmina* (1557) [M. MINET (2017)]. Cette présentation, basée essentiellement sur ce que l'auteur veut bien nous dire de sa propre existence, devra être enrichie et même occasionnellement retouchée à la lumière de A. CULLIÈRE (2018), qui a mené le même travail de reconstitution biographique, mais sur la base de sources archivistiques, principalement notariales. Nous tenons à remercier ici Alain Cullière, qui a attiré notre attention de biographe naïf sur la complémentarité de ces deux types de sources.

7. Dans sa description du manuscrit, Théophile Dufour est catégorique : « Copie préparée pour l'impression et qui aura été envoyée à Genève pour être imprimée … La première partie me paraît filigranée aux lettres BB ; le papier est trop mince pour être de provenance bâloise. La 2e partie offre la crosse de Bâle, avec une très petite contremarque, deux variétés que M. Briquet n'a pas rencontrées à Bâle ; il est vrai que dans ses recherches il n'a guère dépassé 1570. » (*Non uidimus*. Cité par R. LEBÈGUE [1929], p. 514).

8. Nous proposons, en annexe au présent article, un résumé de l'épopée.

fures et corrections à partir du fol. 27r. Titres et informations marginales sont écrits dans une autre encre que le corps de texte[9].

Les seuls « défauts » du manuscrit consistent en : la rédaction brouillonne de l'index (où la main principale est intervenue après coup pour ajouter des entrées) ; certaines – très rares – biffures et corrections proposées par une seconde main à l'écriture peu lisible ; une erreur dans la pose de la reliure au XIX[e] s. (avec pour conséquence la dispersion des pages de l'index à deux endroits du manuscrit) ; l'absence de la majeure partie du chant VI (soit que le chant n'ait pas été terminé, soit que ses feuillets, qui sont les derniers du premier volume, aient été perdus avant la pose de la reliure, ce qui est bien plus vraisemblable).

De la circulation et la diffusion du texte, nous avons peu de traces : tout au plus, nous savons qu'un registre de l'université de Bâle mentionne, parmi les nouveaux inscrits de l'année 1572-1573, *Ludovicus Masurius Nervius, scriptor Borboniatos* [*sic*]. *Claudius Masurius Selenopolitanus, Ludovici filius*[10]. Ceci indique que Des Masures a acheminé lui-même son ouvrage – quel que fût son état d'avancement – en Suisse, avec l'espoir de l'y faire imprimer. Mais l'œuvre resta inédite, sauf les premiers livres dont circulaient peut-être, aux dires de Des Masures lui-même (dans la dédicace à Gaspard de Coligny que nous étudierons plus loin), des versions pirates[11].

2. Aux origines de la *Borboniade*

Si Des Masures était depuis longtemps un expert du genre épique[12], à quand remonte son ambitieux projet d'un *carmen heroïcum* historique à

9. Nous devons cette description à P. DEWALLEF (1966), p. 92-93.

10. Notre introduction à Louis Des Masures, *Carmina* (1557) [éd.-trad. M. MINET (2017), p. 48-49].

11. Quelques notices bio-bibliographiques anciennes font bien état d'une parution des XIV (sic) livres de la *Borboniade*, en 1579, mais P. DEWALLEF (1966) a rendu compte sans trop de peine de cette erreur : la mention fautive, dans d'anciens catalogues, d'une parution de poèmes de Des Masures en 1579 (par confusion avec les *Poemata* de 1574), avait induit des savants soit à imaginer une seconde parution des *Poemata* soit à rapprocher cette « œuvre-fantôme » de la *Borboniade* manuscrite, dont ils avaient eu connaissance.

12. Rappelons que de la carrière de Des Masures, la version française de l'*Énéide* constitue le fait d'armes le plus impressionnant et le plus ancien (publication étalée sur les années 1547-1560). Le poète gérera encore les rééditions de son grand œuvre virgilien jusqu'en 1572. Mais il a également traduit (1556) le *Ludus Scacchia*, épopée didactique de Girolamo Vida, et inséré des épisodes épiques dans certains de ses *Carmina* (1557) : les exploits militaires des Guises émaillent ce recueil, qui contient également un épyllion sur la mort de Jean sans Peur qui trouvera certains échos dans *Borb*. IX. Enfin, c'est à la veine épique encore qu'on peut rattacher sa « tragédie sainte » *David* (1566) inspirée du Livre des Rois.

l'appui de la cause réformée ? D'après la dédicace de l'œuvre adressée à Gaspard de Coligny, c'est après son installation en Alsace, en 1567, qu'il s'attèle à réaliser des vers « latins ou français » consacrés à « la gloire de Dieu et la consolidation de son Église » (*ad immortalis Dei gloriam, atque illius Ecclesiae*, fol. 2r). Mais peut-on préciser cette indication ?

Une élégie à François Perrot [13] fournit sur ce point un précieux renseignement. Après avoir longuement évoqué, comme un événement récent, la « troisième reprise » [14] (1568) des guerres civiles (*bella ter indomitus repetit ciuilia Mauors*, v. 1), Des Masures y annonce :

> *Carmine facta Dei meditor :* noua carmina *condo :*
>   *Materies numeris est Deus una meis*
> *Conscius e celsa grauibus Deus arce querelis,*
>   *Dum resonant auidas antra nemusque preces :*
> *Voce supina uagus tango iuga, carmine rupes,*
>   *Et nemus, et sparsas per nemus omne feras.*
> *Sic Ascraea miser qui rura colebat, apertos*
>   *Edidit in rigido monte poeta sonos.*

> Je compose en un chant les exploits de Dieu : je crée des *chants inédits* [15]. Dieu est seul matériau de mes vers, lui qui du haut de sa citadelle connaît mes plaintes, quand les antres et le bois font résonner mes prières impatientes : m'adressant au ciel, j'émeus dans mon errance les collines, les rochers, le bois et les bêtes sauvages parcourant tout le bois. Tel, l'infortuné poète qui habitait les campagnes d'Ascra a poussé au loin ses accents sur sa rude montagne. (v. 117-126.)

La connexion de cette épître avec la *Borboniade* est, à plus d'un titre, évidente : on y retrouve des éléments programmatiques de l'épopée, à savoir le rejet de l'inspiration profane ainsi que cette référence hésiodique explicitée dans la dédicace précitée à Coligny :

> […] *mihi, dum hic deliteo, uel Hesiodum qui Ascram, ac Heliconis radices, rus asperum colens, uersus decantabat, uel potius errantem Dauidem, speluncis abditum, et diuinis intentum laudibus (quod etiam aliquot a me edita testantur cantica) imitari, meque ipsum, illius exemplo, meis carminibus solari uideor.*

> […] caché ici, j'ai l'impression d'imiter Hésiode, l'habitant d'Ascra et des racines de l'Hélicon – rude campagne –, lorsqu'il déclamait ses vers ; ou plutôt, j'ai l'impression d'imiter David, qui errait, caché dans les rochers, et

13. *Ludovici Masurii nervii Poemata. Secunda edita, ab authore ipso recognita, et nouis aucta*, Bâle, 1574 (ci-après *Poemata*), fol. 81r-83r (= *Poem*. XXXIX dans notre édition – à paraître – de ce recueil).

14. L'expression *ter repetit* est pléonastique, et ne doit pas être entendue comme l'expression d'une « quatrième » occurrence.

15. Le soulignement, dans le texte et sa traduction, est de notre fait. De même, toutes les traductions sont nôtres.

> s'adonnait aux louanges divines (j'ai moi aussi produit des cantiques qui en témoignent). Et à l'exemple de David, je crois trouver du réconfort dans mes chants. (*Borb.*, fol. 2r.)

L'annonce de Des Masures à Perrot prend place, qui plus est, à la suite d'une énumération d'événements que l'on retrouvera dans la *Borboniade* ; l'identité du dédicataire, enfin, n'est pas anodine. François Perrot est en effet l'un des auteurs des poèmes liminaires à l'épopée. Ceci étant établi, nous pouvons affirmer que, si Des Masures dit vrai, la *Borboniade* était déjà sur le métier lors de (ou peu après ?) la troisième guerre civile (1568-1570).

Un autre témoignage nous aiguille encore vers cette période. Dans une épître adressée par le Tournaisien à Théodore de Bèze [16], l'auteur conclut par cette question l'énumération des revers essuyés dans le courant des années 1568-1569 par le camp protestant, en ce compris la mort de Louis de Bourbon-Condé lors de la bataille de Jarnac :

> *Omnia sed facili percurrere crimina uates*
> *Voce quis eualeat ? Quis luctu aequare dolores ?*
>
> Mais quel poète serait à même d'énumérer tous ces crimes d'une voix docile ? Qui saurait, par sa complainte, rendre compte de ce chagrin ? (v. 68-69.)

Ces deux vers nous semblent une préfiguration de la *Borboniade* : ils formulent explicitement la nécessité qu'il y avait de produire un récit « à la mesure exacte » (le verbe *aequare* est important) des malheurs des fidèles au moyen d'un chant de deuil (*luctus*), ce qui correspond à la double dynamique formulée dans l'exorde de la *Borboniade*. Si l'on prend ce passage au pied de la lettre, l'intention de composer la *Borboniade* remonterait à la mort de Condé [17]. Ce qui n'aurait rien d'étonnant : l'intention de célébrer un grand homme n'est jamais aussi urgente qu'après sa mort. Or il y a, derrière ce conditionnel, un champ infini de possibles : Des Masures peut tout aussi bien avoir commencé son récit avant les événements de 1569, et décidé après coup d'intégrer ceux-ci dans la lignée de son entreprise.

*

Et l'hypothèse d'une datation haute prend force si l'on remarque les similitudes entre la *Borboniade* et un épyllion satyrico-allégorique, intitulé

---

16. *Poemata,* fol. 75r-78v. (= *Poem.* XXXVII dans notre édition en préparation).

17. D'après E. MUHLENBECK (1881), Des Masures aurait eu l'idée de composer la *Borboniade* à Sainte-Marie en 1570, alors qu'il se trouvait « sans employ ordinaire ». Emma HERDMAN (2004, p. 148), ne semble pas envisager d'autre possibilité.

Babylone, que Des Masures avait fait paraître en 1563 déjà [18]. On notera en effet que : 1° le livre I de la *Borboniade* reprend le plan général et la chronologie de *Babylone* ; 2° le livre IV de l'épopée célèbre le même épisode que l'épyllion (l'intervention de Théodore de Bèze au colloque de Poissy de 1561) ; 3° on reconnaît le souvenir du dénouement heureux de *Babylone* (libération du peuple des fidèles) à la fin du livre VIII, où est narrée la paix d'Amboise (1563) :

Fertur ouans, et per Francorum libera fines
Pax graditur, populumque sinu fouet undique passo.
Conueniunt coetus, animos ad sidera tollunt,
Ingentique uouent alacres noua gaudia Christo :
Laudibus antra sacris, unda, nemus, oppida, uici,
Umbrosae resonant ualles, collesque supini.
Aetherea sedet arce potens, et laeta piorum
Regna tenet, summoque aeternum numine uiuit
Christus, et imperio populum moderatur ouantem.

La paix triomphante, libérée, avance sur la terre de France, et choie le peuple répandu sur son sein. Les communautés se réunissent, lèvent leurs cœurs vers les astres, vouant prestement leur joie nouvelle au Christ infini : prosternés, ils font vibrer de louanges sacrées les antres, les flots, les bois, les cités, les villages, les vallées ombragées et les collines bossues. Le Christ puissant siège sur sa citadelle éthérée et garde les riants royaumes des pieux. Il vit à jamais, par sa suprême volonté, et gouverne de son pouvoir le peuple triomphant. (v. 855-864.)

Ce passage incline à penser qu'à l'origine, Des Masures avait cet épisode en ligne de mire, et tenait peut-être sa fin théorique. Et ceci est d'autant plus manifeste à la lecture du livre IX, qui résonne comme un second début de l'épopée : on y retrouve la même description de l'état du monde et du pouvoir romain que dans le livre I.

Quoi qu'il en soit, l'épopée existait déjà au moins en germe dès 1563, et la question oratoire adressée par Des Masures à Bèze doit plutôt s'interpréter comme une manière implicite pour Des Masures de s'annoncer comme l'auteur d'un « grand œuvre » historique tel que Bèze l'attendait. Rappelons en effet que dès le synode de Lyon en 1563, Bèze avait émis le souhait de voir se constituer une histoire de la cause protestante en France [19], dans la li-

---

18. Titre complet : *Babylone, ou, La ruine de la grande cité, et du regne tyrannique de la grande Paillarde Babylonienne, par L. Palercée, s. l.*, 1563. Publié sous pseudonyme, ce texte est traduit en latin par Des Masures dans ses *Poemata* (†1574), et ouvre même le recueil.

19. Aymon, *Tous les synodes* …, La Haye, 1710, vol. 1, p. 47 (cité par A. DUFOUR [2006], p. 149).

gnée du martyrologe de Jean Crespin, entamé en 1554 [20]. Lui-même s'était attelé à la tâche, mais ne put s'y consacrer pleinement, faute de temps, avant les années 1577-1578. L'impulsion était néanmoins donnée : dans le sillage du synode lyonnais, nombre de chroniques traitant de la religion réformée avaient vu le jour [21], et c'est sans conteste dans ce courant que Des Masures entend inscrire son épopée [22].

Les points suivants, qui tentent de retracer l'élaboration même de l'œuvre, nous permettront d'affiner notre compréhension du contexte d'où elle émane.

3. Reconstitution des différentes étapes de rédaction

Sur la réalisation de la *Borboniade* et le processus ayant mené à l'état actuel du texte, la plupart des renseignements nous sont fournis par les indications paratextuelles (préfaces, dédicaces, hommages, etc.), qui témoignent pour la plupart de différents « jalons » dans l'élaboration de l'œuvre et de son projet d'édition, et livrent au surplus des indications de chronologie plus ou moins solides.

La première préface, où l'auteur – alors à Sainte-Marie-aux-Mines, où il finira ses jours [23] – dédie l'œuvre à Gaspard de Coligny (*Praestantissimo heroi Gaspari Collignio, Galliarum Thalassiarcho, Christiani exercitus Imperatori fortiss*<*imo*>, fol. 2r-2v), est datée d'août 1572. L'auteur ne prétend pas y introduire l'épopée entière, mais seulement la publication des cinq premiers livres, destinée à court-circuiter la diffusion des chants inaboutis qu'il avait envoyés au fil de la rédaction :

> […] *Illius* <*operis*> *autem nunc libros quinque, dum reliquos meditor, eo consilio excudendos dedi ut illis occurram qui, ad rem forte auidiores, ob intricatam quorundam, quae alibi extant, exemplariorum scripturam, eos minus emendatos publicare possent.*

---

20. *Histoire des martyrs ...,* Genève, 1554-1564 et <trad. Claude Baduel,> *Acta martyrum*, Genève, 1556. Voir J.-Fr. GILMONT (1981a) & (1981b).

21. Citons, avec Emma HERDMAN (2004, p. 166-167) : [Pierre de La Place], *Commentaires de l'Estat de la Religion, et Republique sous les Rois Henry et Francois seconds, et Charles neufieme*, s. l., 1565 ; [Jean de Serres], *Rerum in Gallia ob religionem gestarum libri tres …*, s. l., 1570. La préface de ce dernier texte signale qu'il est destiné à la *uera Germania*, de même que la *Borboniade* s'adresse sans doute à un public germain.

22. Ainsi qu'une épître adressée à Michel de L'Hospital publiée en 1566 et rééditée plus tard dans les *Poemata* (*Poem*. XXVII dans notre édition à paraître), où le Tournaisien entame une description pathétique des guerres de religion (v. 15-64).

23. Voir notre introduction à Louis Des Masures, *Carmina* (1557) [éd.-trad. M. MINET (2017), p. 44-50].

> […] Or à ce jour, j'ai donné à imprimer cinq livres de cet ouvrage, tandis que je prépare les autres, dans le but de devancer ceux qui, par attrait excessif pour ce sujet, à cause de l'écriture embrouillée de certains exemplaires qui existent par ailleurs, pourraient les publier dans des versions trop peu corrigées.

Le poète en vient ensuite à expliquer le choix du titre *Borbonias* :

> *Titulus* […]*, qui operi a me inscribitur, illustre illud Borboniae domus nomen prae se fert ac sonat, quam Deus ad hoc ipsum bellum sua sibi manu consecrare ipse dignatus est.*
>
> […] Le titre inscrit en tête de l'œuvre célèbre et proclame le nom illustre de la maison de Bourbon, maison qui a reçu de la main même de Dieu l'honneur de Lui être consacrée en vue de cette guerre même.

Il annonce également la parution imminente d'autres livres :

> *Ego quando quod aggredi sum ausus, ex tuis literis, quas nuper accepi, tibi probari ac placere intelligo, conabor illud omne, Dei fretus auxilio, ad finem usque tandem perducere.*
>
> Moi, puisque ta récente lettre me laisse entendre que tu agrées et apprécies mon entreprise, j'essaierai de la mener enfin à son terme, fort de l'aide de Dieu.

Cette dédicace est pourvue d'un addendum (fol. 3r) rédigé de la même main, mais évoquant Des Masures à la 3e personne et au passé, signe que le manuscrit n'est pas autographe, mais est bien le fait d'un copiste ultérieur. Cet addendum précise que, quelques jours après avoir signé la lettre à Coligny, Des Masures apprit la mort de son dédicataire (et pour cause, Coligny périt au cours du massacre de la Saint-Barthélemy) ; qu'à la suite à cette nouvelle, il se promit d'achever cette épopée, dont Coligny avait déjà reçu deux chants.

Ces dernières informations se retrouvent dans la postface que Des Masures a ménagée à la fin du chant V, et dont l'addendum précité n'est en fait qu'un résumé. Nous lisons en effet :

> […] *Collegi tandem animum, et atrocis facinoris indignitate commotus, non modo mihi ab opere non abstinendum, sed illud eo uehementius prosequendum duxi, quo rem, ut gesta est, carmine conscribam, et posterorum memoriae, si qua possim, latius commendem.*
>
> […] Finalement, reprenant mes esprits, bien qu'ébranlé par l'indignité de cet ignoble forfait [= le massacre de la Saint-Barthélemy], j'ai estimé que non seulement je ne devais pas abandonner l'œuvre, mais qu'en plus je devais la poursuivre avec une ardeur d'autant plus grande, *afin de consigner en vers l'événement tel qu'il s'est déroulé*, et afin de le confier plus largement, autant que je le peux, à la mémoire des hommes à venir. »

L'auteur précise dans cette même postface que les deux premiers chants avaient été envoyés à Coligny via Claude Des Masures, enfant unique du

poète alors étudiant à Paris, dans le but que les fils et neveux de l'amiral (François, Odet et Guy-Paul) y apprennent les lettres latines sous la férule de leur précepteur Étienne Legresle.

Pour anecdotique qu'elle semble, cette donnée nous fournit incidemment une précieuse information chronologique : attendu que, d'une part, nous savons grâce à la correspondance de Coligny que Legresle devait s'occuper de ces enfants jusqu'à leurs quinze ans[24], et que, d'autre part, l'aîné de ceux-ci, Guy-Paul, était né en 1555, nous obtenons, comme *terminus ante quem* de l'envoi des livres I et II à l'amiral, l'année 1570.

Cette donnée tend à corroborer – sans la confirmer positivement – notre hypothèse que l'épopée avait été entamée avant la mort de Louis de Bourbon-Condé (mars 1569). Ce qui apparaît plus convaincant, c'est que si Des Masures se met en peine de justifier auprès de Coligny – lequel suivait le projet depuis ses débuts – le choix du titre *Borbonias*, c'est que cette intitulation a suivi la rédaction des livres I-II. Nous supposons donc que Jarnac, qui consacrait Louis de Condé en martyr et Henri de Navarre en champion en puissance de la cause, aura induit Des Masures à se choisir a posteriori des héros éponymes.

Le projet d'édition des livres I-V a laissé d'autres marques dans le manuscrit, qu'il semble même « parasiter » par endroits.

1° la préface de l'épopée (fol. 3v-4r) est ainsi intitulée *Praefatio in XII libros Borboniados*, alors qu'elle porte très clairement sur l'édition des cinq premiers livres déjà évoquée par l'auteur dans la dédicace. En effet, le vieux Des Masures (il dit avoir passé les soixante ans) y exprime le souhait de voir achevé ce qu'il appelle « cette moitié de l'œuvre entreprise » (*hoc totius suscepti laboris dimidium*)[25]. À cette fin, il prie Dieu de lui donner des forces ou de lui fournir un successeur (auquel il lègue un distique

---

24. Dans une lettre-testament datée du 18 mai 1569, l'amiral écrit : « Pour laisser la paix entre mes enfants [les siens propres et ceux de feu son frère François d'Andelot, dont il avait la tutelle], et qu'il la fault premièrement chercher avecques Dieu qu'ailleurs, je pry et ordonne qu'ils soient toujours nourris et entretenus en l'amour et crainte de Dieu le plus qu'il sera possible. Et d'aultant que j'ay grand contentement du soing et bon debvoir que Legresle, leur précepteur, a toujours faict auprès d'eux, je luy prie qu'il vueille continuer jusques à ce qu'ils soient plus grands et qu'ils ayent atteint l'aage de quinze ans, car lors il leur faudra bailler quelques gentilshommes pour les accompagner, ce que je remets à la discrétion de ceulx qui seront leurs tuteurs et que je déclareré ci-après. J'ay dict que je veulx qu'ils continuent leurs estudes jusques à quinze ans, sans interruption, pour ce que j'estime ce temps-là estre mieulx employé que de les mettre à la court ny à la suitte d'aulcun seigneur […]. » (D'après J. DELABORDE [1879], t. 3, p. 131.)

25. Comme l'avait déjà remarqué P. DEWALLEF (1966, p. 88). Le titre fallacieux induit O. MILLET (2010, p. 409), et Emma HERDMAN (2004, p. 153), à comprendre que cette invitation à poursuivre l'œuvre concerne toute l'épopée.

d'encouragement). Cet appel a donc été écrit avant la postface au chant V, où nous voyons Des Masures se promettre d'achever lui-même le travail à la suite du choc de la Saint-Barthélemy.

On peut donc retracer « l'épopée éditoriale » de la *Borboniade* comme suit : alors que les livres I-V sont sous presse ou peu s'en faut, les événements d'août 1572 le convainquent d'annuler cette publication, pour intégrer ces derniers développements de l'histoire dans un ouvrage plus vaste et plus ambitieux.

2º On trouve dans les poèmes liminaires (fol. 4r-5r) une autre référence à cette version « provisoire » de la *Borboniade* : ainsi, le dernier poème, adressé à Des Masures par François Perrot, encourage Des Masures à achever son texte. Ceci contraste avec le premier poème liminaire, signé par O<doard> B<izet>, qui félicite le poète d'avoir rendu compte des « guerres renouvelées, puis menées une troisième et une quatrième fois à cause des serments bafoués » (*bella iterum, elusa terque quaterque fide*, v. 14), allusion aux deuxième, troisième et quatrième guerres de religion, dont le déroulement n'est pas raconté dans les chants I à V.

*

Ces derniers éléments, qui mettent en lumière non seulement la part importante censée revenir à l'édition avortée des livres I-V, mais aussi les interventions tardives non imputables à l'auteur, suscitent de délicates questions quant à l'autorité de Des Masures sur les chants écrits après 1572.

Il est en effet à noter que la dernière donnée paratextuelle livrée par Des Masures sur son œuvre est précisément la postface au chant V, qui annonçait sa décision de poursuivre son projet après la mort de Coligny. Nous ne disposons par conséquent d'aucune préface ou dédicace de Louis Des Masures lui-même qui s'applique *réellement* aux douze chants achevés. S'il est toujours dangereux de manipuler des arguments *e silentio*, il est néanmoins étonnant qu'une telle introduction fasse défaut.

Et nos soupçons s'amplifient quand nous constatons que le texte de la *Borboniade* s'achève sur la bataille de Jarnac (mars 1569) et non – comme cela était prévu – sur la Saint-Barthélemy. Mais à cela encore, on pourra répondre que le massacre du 24 août 1572 est évoqué au livre VIII (qui raconte les trois premiers mois de l'année 1563), dans ces quelques vers tirés d'une prophétie divine :

Insonti uideo stagnantes sanguine ripas,
Et stragem, cui nulla prius par uisa, piorum.
Occidit indigne Collignius, occidit una

Colligni comitum numerus, quos ultima longis
Eripimus per fata malis, caeloque locamus.

Je vois les rives baignées d'un sang innocent, et un monceau d'hommes pieux comme jamais on n'en vit. Gaspard de Coligny tombe – outrage ! – et avec lui une foule de compagnons : en achevant leur destin, nous les arrachons aux maux tenaces et les installons au ciel. (v. 324-328.)

Sur la base de ces deux observations, on pourrait imaginer, pour achever l'historique du manuscrit, les deux scénarios suivants : 1º Des Masures a composé lui-même les livres VI-XII mais, faute de temps, n'a pu pousser son récit jusqu'aux événements de 1572. Il s'est contenté de greffer le récit de la Saint-Barthélemy là où cela pouvait s'y prêter. L'état actuel du texte serait le fruit d'une collation, par un éditeur, de l'édition abandonnée des livres I-V augmentée des derniers livres que l'auteur avait eu le temps de composer et de quelques textes liminaires (l'addendum à la dédicace et – peut-être – le poème d'Odoard Bizet, l'index et les *argumenta*) ; 2º Les chants postérieurs au livre V, ou une partie d'entre eux, sont apocryphes : un poète anonyme (travaillant en milieu bâlois sur la base du texte apporté par Des Masures), conformément au souhait exprimé par l'auteur de voir achever son œuvre, a mené ce projet jusqu'à sa prépublication. Mais on peut dès lors s'étonner qu'un tel successeur en soit resté pour toute conclusion à la fin « ouverte » du chant XII.

Quoi qu'il en soit, le projet ne dépassa pas le stade de la prépublication, et nous ne nous prononcerons pas sur la raison de cette interruption du processus : la production d'un livre dépend de contingences si nombreuses et diverses que toute spéculation sur ce point serait hasardeuse. Ce qui est sûr, c'est qu'un lectorat protestant ne pouvait se satisfaire d'une épopée historique où la Saint-Barthélemy n'est évoquée que par une courte allusion : l'événement avait rapidement pris trop d'importance dans la mémoire collective et dans la construction identitaire réformée pour tenir en cinq vers. Rétrospectivement, ce massacre éclipsait par son horreur les dernières années voire décennies, et rendait la *Borboniade* obsolète.

4. Récapitulatif et nuances importantes

Croiser les réalités matérielles si particulières du manuscrit avec les données textuelles, paratextuelles et historiques a permis d'identifier plusieurs « moments » dans l'élaboration du texte de la *Borboniade* :

1. 1563-1567 : l'idée naît chez Des Masures d'une épopée historique sur les conflits de son temps, une sorte de pendant épique à sa satire *Babylone*. La Paix d'Amboise (1563) est alors en vigueur : peut-être Des Masures ambitionne-t-il de mener son récit jusqu'à cette trêve.

2. 1567 - mars 1569 : Des Masures entame véritablement son *carmen heroïcum* dans un contexte d'exil (il vient de s'installer en Alsace) et de reprise des conflits (à partir de septembre). Les chants sitôt écrits sont envoyés à Gaspard de Coligny pour l'édification de ses fils et neveux. À ce stade, il ne peut encore envisager quelle sera la fin de son histoire, qui s'écrit sous ses yeux. Il sait qu'il devra ménager un « second début » à son épopée pour évoquer le déclenchement de la deuxième guerre de religion.
3. Mars 1569 - août 1572 : l'issue de Jarnac transforme l'épopée en une *Borboniade*. Des Masures achève les livres I-V et avance déjà sur la suite [26], sans être sûr d'arriver lui-même au terme de son récit. En 1572, les cinq premiers livres sont prêts à être publiés, avec une série de dédicaces, une préface et des poèmes liminaires. Des Masures lance le processus de publication d'un premier volume.
4. Août 1572 : la Saint-Barthélemy fait avorter le projet de publication, et incite Des Masures à mener l'œuvre à son terme. Au fil des mois qui suivent, sont ajoutés à la partie déjà prête de nouveaux textes liminaires, en premier chef la postface au livre V où Des Masures exprime son souhait d'achever lui-même son œuvre. Suivront les livres – déjà sur le métier avant 1572 – que l'auteur a le temps d'écrire (ou, à défaut, un éventuel successeur). Une évocation de la Saint-Barthélemy est greffée au milieu du livre VIII (mais pourquoi là ?). Enfin, la préface aux cinq premiers livres est rebaptisée préface aux douze livres.

*

Cette reconstitution, on le voit, repose en grande partie sur la foi qu'on accorde aux dédicaces et aux post- et préfaces émanant de l'auteur lui-même. Or il y a dans ce scénario spectaculaire d'une entreprise de publication interrompue *in extremis* par la mort – et quelle mort ! – de son dédicataire, quelque chose de trop peu fortuit, ou de trop tragique pour être vrai. La connexion directe entre ces événements et le travail d'édition a pu être, au moins en partie, romancée par Des Masures voire ménagée après coup, peut-être pour souligner l'immixtion de l'histoire de France dans celle du texte.

---

26. Des Masures, évoquant en dédicace le moment où il veut publier le début de l'épopée, précise : *dum reliquos <libros> meditor* (voir *supra*, p. 209).

À l'appui du récit que nous fait Des Masures et contre notre scepticisme, on pourrait noter qu'une rupture nette – déjà signalée en introduction du présent article – s'opère après le livre V dans la figuration du personnage de Catherine de Médicis, qui passe de victime à complice des Guises, et il est tentant de voir dans ce revirement, à la lumière de la postface, le signe que la Saint-Barthélemy a laissé son empreinte sur le texte. Or la reine était devenue ouvertement hostile aux huguenots dès septembre 1567, et cette évolution – si elle peut effectivement servir de jalon chronologique pour dater l'œuvre, ce qui n'est pas certain [27] – ferait remonter de quelques années l'achèvement des livres I-V (et potentiellement le projet « fantôme » d'une première publication, qu'on peut imaginer différé par la reprise des conflits en 1567 qui rendait sa fin incertaine).

Cette datation ne nous gêne pas, puisque, comme signalé plus haut, Des Masures semble avoir initialement ciblé la Paix d'Amboise comme fin – heureuse – de son épopée. Il faudrait dès lors supposer quelques entorses à la vérité dans la dédicace et postface : l'auteur aurait eu achevé non pas les cinq premiers livres, mais les huit premiers, au moment de la mort de Coligny. Mais comme le premier volume était déjà quasi sous presse, il était plus commode pour Des Masures de prétendre qu'il en était arrivé là. Ce scénario présente l'avantage d'expliquer pourquoi la prophétie annonçant la Saint-Barthélemy est placée au livre VIII, et pourquoi le chant XI marque une telle rupture, dans le ton et dans la chronologie, au sein de l'épopée. Mais nous ne nous permettrons pas d'affirmer quoi que ce soit avec certitude.

5. Conclusions méthodologiques

Si de nombreux doutes sont permis sur l'histoire du texte, nous pouvons néanmoins tirer d'incontestables conclusions sur l'histoire du projet en général : premièrement, l'épopée n'obéit pas à un plan préconçu. Des Masures ne pouvait savoir, en entamant cette œuvre, où elle le mènerait. Et même si une fin était d'emblée prévue, celle-ci a été plusieurs fois repoussée, au fil des nombreux aléas politiques et militaires contemporains de la rédaction. Ainsi composée comme à tâtons dans le noir, la *Borboniade* échappe, voire renonce, à toute cohérence d'ensemble : censée chanter les exploits de Dieu dans la vaste perspective d'une lutte entre le Bien et le Mal, elle tourne bien vite en une chronique au jour le jour de faits humains qui paraissent bien prosaïques.

---

27. Des Masures considère peut-être, même après septembre 1567, que Catherine était initialement dans le camp des victimes, mais le passage où a dû s'opérer sa mue devait figurer dans la fin perdue du livre VI.

La proximité croissante entre le temps des événements et celui de leur narration, d'un côté, et les différents bouleversements historiques qui reconfigurent sans cesse le passé, de l'autre, expliquent l'inconfortable goût d'inachevé de la *Borboniade*. La construction en strates du texte, qui découle de ces deux réalités, fournit la première clé de lecture de l'œuvre, car à « chaque phase » correspond un statut différent de la *Borboniade* sur le plan littéraire.

Nous sommes ainsi en présence, dans un premier temps, d'une œuvre pédagogique : pour rappel, elle entend édifier les fils et neveux de l'amiral, en plus de leur proposer un beau texte latin. D'une certaine manière, ce début de l'épopée consiste en une refonte *ad usum juvenum*, si l'on ose dire, de sa *Babylone*, débarrassée de son double caractère satirique et apocalyptique mais conservant le même sujet : l'emprise politique progressive de Rome sur une Église originellement pure et non hiérarchisée.

La démarche est également, dès le début, proprement « historienne », au sens où Des Masures entend construire son récit en l'articulant autour de documents. Cela rencontre le souhait de sa communauté (représentée par Bèze), mais le texte ne semble pas faire fi d'un éventuel lectorat neutre ou anti-huguenot : en nombre d'endroits, Des Masures écrit comme s'il répondait à des reproches adressés à l'endroit de Condé, Coligny, etc. Pour ne citer qu'un exemple, son récit de la « Surprise de Meaux » (septembre 1567) entend expliquer, tel le plaidoyer d'un avocat, les intentions de Louis de Bourbon, qui avait alors été accusé de commettre un attentat. Et symétriquement, les opposants à la religion réformée font l'objet de portraits à charge sans nuance, qui attribuent toutes leurs actions à l'impiété ou au *cupido regni* : apologie et invective servent donc une même propagande.

Dans les derniers livres, l'œuvre perd quelque peu son caractère historien et apologétique pour tendre dans une double direction. D'une part vers la satire : renouant pour un temps – en début de livre IX – avec l'allégorie, le récit dissimule moins qu'en début d'épopée la propagande sous les scrupules documentaire et argumentaire. D'autre part vers l'hommage : les honneurs funèbres sont ainsi rendus à Louis de Bourbon-Condé, et Des Masures ne se fait pas faute de narrer la geste des personnages auxquels il doit sa protection.

*

S'il est une constante dans l'œuvre, par contre, c'est sa vocation dévotionnelle, qui traverse d'ailleurs tout le projet poétique de l'auteur dans les dernières années de sa vie. Les prières ou scènes de prière ponctuent le

récit et unifient la communauté dont l'histoire est racontée. La composition de cette épopée incongrue, comme les incursions de Des Masures dans les autres genres littéraires à la même période, s'apparente ainsi à un exercice de piété, une sorte d'ascèse poétique ou de *remedium doloris* qui s'assimile et qu'il assimile lui-même (cf. l'extrait précité de la dédicace, p. 206) au chant « davidique », horizon esthétique des poètes réformés [28] qui entendent rejeter la poésie vaine et frivole, et subordonner la quête du Beau à celle du Vrai.

Mathieu MINET
Université de Namur
mathieu.minet@unamur.be

28. Sur la réforme poétique, voir V. FERRER (2009) et (2010).

Bibliographie

M. Chopart (1984) : « Louis Des Masures en Lorraine : une source de l'*Histoire des martyrs* de Crespin », dans *Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, 1984, p. 629-639.

A. Cullière (1985) : « Bibliographie de Louis Des Masures », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 47, p. 637-656.

A. Cullière (2018) : « Le "dur exil" de Louis des Masures », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 80, p. 35-75.

J. Delaborde (1879) : *Gaspard de Coligny, amiral de France*, 3 tomes, Paris.

P. Dewallef (1966) : *Overzicht van de Neolatijnse epische poëzie in de Nederlanden, met een proeve van editie van het eerste boek van Ludovicus Masurius' Borbonias*, Leuven.

A. Dufour (2006) : *Théodore de Bèze. Poète et théologien* (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 78), Genève.

V. Ferrer (2009) : « La lyre protestante : Calvin et la réforme poétique en France », *Revue de l'histoire des religions* 1, p. 55-75.

V. Ferrer (2010) : « Pour une poétique réformée : l'influence de Calvin sur les poètes des XVIe et XVIIe siècles », *Revue d'histoire littéraire de la France* 110, p. 883-899.

J.-Fr. Gilmont (1981a) : *Jean Crespin, un éditeur réformé du XVIe siècle* (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 186), Genève.

J.-Fr. Gilmont (1981b) : *Bibliographie des éditions de Jean Crespin, 1550-1552* (Livres, idées, société), 2 vol., Genève.

E. Herdman (2004) : *Changing Sides, Changing Styles: The Example of Louis Des Masures (c. 1510-1574)*, Thèse défendue à l'Université d'Oxford.

J. IJsewijn et D. Sacré (1990) : *Companion to Neo-Latin Studies*, *Part I: History and Diffusion of Neo-Latin Literature*, Leuven.

J. IJsewijn et D. Sacré (1998) : *Companion to Neo-Latin Studies*, *Part II: Literary, Linguistic, Philological, and Editorial Questions*, Leuven.

R. Lebègue (1929) : *La tragédie religieuse en France. Les débuts (1514-1573)*, Paris.

O. Millet (2010) : « Entre documentation et apocalypse. *Babylone* et *Borbonias* de Des Masures, Les *Tragiques* d'Aubigné et le modèle scaligérien de l'épopée historique », dans O. Pot (éd.), *Entre Clio et Melpomène. Les fictions de l'histoire chez Agrippa d'Aubigné* (Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne, 65), Paris, p. 389-417.

M. Minet (2014) : *Louis Des Masures et la réforme poétique. La conversion d'une Muse latine*. Thèse défendue à l'Université catholique de Louvain.

M. Minet (2017) : *Louis Des Masures*. Carmina. *Introduction, édition, traduction et notes* (Anecdota Lovaniensia Nova. Humaniora, 2), Louvain-la-Neuve.

E. MUHLENBECK (1881) : *Claude Rouget : une église calviniste au XVIe siècle, 1550-1581. Histoire de la communauté réformée de Sainte-Marie-aux-Mines*, Strasbourg.

Annexe : résumé des douze livres de la *Borboniade*

Nous proposons ici, pour les lecteurs et chercheurs que ce texte pourrait intéresser, un *digest* de l'épopée[29]. Pour la commodité, nous avons pris soin de dater les événements qui sont évoqués, le manuscrit ne fournissant pas ces indications. Le découpage proposé, ainsi que la numérotation des vers, sont de notre fait, le texte original n'étant pas chapitré.

Nous présentons ces « épisodes » sans égard pour la réalité historique, mais en nous bornant à résumer le récit forcément partisan de l'auteur. Çà et là, nous livrons quelques commentaires qui nous paraissent l'éclairer, soit qu'ils fournissent une clé de lecture de tel ou tel passage, soit qu'ils attirent l'attention du lecteur sur un élément notable ou digne d'intérêt.

Nous nous tenons à la disposition de toute personne qui souhaiterait disposer du texte et/ou de la traduction d'un passage.

Livre I

(v. 1-17) Exorde – **(v. 17-135)** description de la souffrance des fidèles – **(v. 136-308)** histoire de la consolidation du pouvoir romain sous le pontificat de Paul IV, marquée par des exactions contre les fidèles et par des manifestations d'idolâtrie – **(v. 304-474)** développements de l'histoire de France depuis la défaite de Saint-Quentin (août 1557) jusqu'à la victoire des Guises à Calais (janvier 1558), Guises dont l'influence va croissant – **(v. 475-703)** après une brève transition morale, récit des tractations menées par Anne de Montmorency auprès de Philippe II pour rétablir la paix entre la France et l'Espagne, ce qui aboutit à la paix de Cateau-Cambrésis (avril 1559) – **(v. 790-825)** Excursus sur la vanité des entreprises humaines, qui se traduit par différents *exempla*, tels que la mort de Paul IV (août 1559), le naufrage de Philippe II et la précarité de la couronne de France du fait des Guises, auxquels s'opposent les Bourbons.

Commentaire. — On comparera ce plan avec celui de l'épyllion *Babylone*, composé en français par Des Masures (sous pseudonyme) puis traduit en latin par ses soins. Avec Olivier MILLET (2010), on remarquera que les deux textes s'articulent sur une chronologie mixte, qui s'ancre tantôt dans des faits historiques bien identifiables, tantôt dans une historicité allégorique et biblique. Ce schéma, notons-le, ne sera plus celui des livres suivants, purement « historiaux » si l'on exclut quelques insertions et digressions sporadiques.

À titre d'anecdote, précisons que le passage décrivant l'influente famille de Guise, placé dans la bouche de la foule parisienne (v. 414-474), cite mot pour mot des passages d'un poème que Des Masures avait composé à la gloire des mêmes Guises, quand il cherchait à les courtiser (dédicace aux *Carmina* de 1557). Un habile recyclage, en forme de palinodie.

---

29. Notons que les *argumenta* introduisant chaque livre ne rendent que très partiellement compte de leur contenu.

Livre II

(v. 1-115) Tenue d'une mercuriale convoquée par Henri II (10 juin 1559), ce qui suscite l'inquiétude des protestants, défendus par Anne du Bourg, lequel sera dès lors condamné à mort avec ses partisans – **(v. 116-266)** Mort d'Henri II (juillet 1559) au cours d'un tournoi – **(v. 267-497)** Causes, déroulement et répression du « Tumulte d'Amboise » (mars 1560), qui visait les Guises et non le roi – **(v. 498-599)** Transition mettant en scène la fourberie des Guises – **(v. 600-844)** Assemblée des notables (août 1560) convoquée par le jeune François II et orchestrée par Michel de L'Hospital, enchaînement de discours favorables aux protestants (Gaspard de Coligny) et plaidant pour la tenue d'États généraux, modérés (Monluc, Marillac) et hostiles (François de Guise, Charles Cardinal de Lorraine).

Commentaire. — Alors que le livre I envisageait l'histoire dans la perspective – encore apocalyptique – d'une lutte du bien contre le mal dans un cadre universel, le propos prend ici une tournure franco-française, et réduit les motifs du conflit naissant à la sphère institutionnelle et juridique : d'une part, il s'agit pour les protestants de défendre leur loyauté à la couronne de France, et de combattre sur le terrain du droit la suprématie des Guises ; de l'autre, ces derniers justifient leurs manœuvres (notamment l'imposition d'une tutelle sur le jeune François II) par les menaces politiques pesant sur le royaume. L'aspect confessionnel, *in fine*, est peu présent, et toujours subordonné au politico-institutionnel. D'ailleurs, l'enjeu final – maintes fois évoqué – des nombreux échanges qui scandent ce livre est la tenue des États généraux de France. Il n'est pas fortuit, dans ce contexte, que les quelques héros de ce livre II soient des hommes de loi, tel Anne du Bourg, qui fait figure de « proto-martyr ».

Livre III

(v. 1-172) Machination ourdie par les Guises pour faire soupçonner les Bourbons de trahison, et arrestation de Louis de Condé – **(v. 173-340)** Mort du jeune roi (5 décembre 1560) – **(v. 340-550)** Tenue des États généraux (13 décembre 1560), ouverts par la harangue de Michel de L'Hospital en faveur de la concorde entre les trois corps constituant le royaume, à savoir le tiers-état, la noblesse et le clergé, qui se succèdent **(v. 552-665)** pour exposer leur position – **(v. 666-731)** Opposition entre les Bourbons et les Guises, forcés de se réconcilier pour la forme – **(v. 732-813)** Préparatifs (retardés par les manœuvres d'Hippolyte d'Este, ambassadeur de Rome) du colloque de Poissy (sept.-oct. 1561) où les fidèles, via Théodore de Bèze, pourront faire entendre leur voix.

Commentaire. — Pour sa retranscription de la harangue de Michel de L'Hospital, noyau de ce troisième livre, Des Masures utilise un résumé rédigé par Pierre de La Place, auteur des *Commentaires de l'Estat de la Religion* (1565), source majeure de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodore de Bèze [30].

---

30. D'après Emma HERDMAN (2004), p. 166.

Livre IV

(v. 1-73) Contexte du Colloque de Poissy, discours inauguraux et tentatives d'obstruction – **(v. 14-31)** Préambule du discours de Bèze, précautions oratoires et discours d'allégeance au roi, appel à la clémence de l'auditoire – **(v. 326-364)** Brève somme sur les points de dogme qui font consensus – **(v. 365-610)** explication des causes des divergences confessionnelles, à savoir les ajouts humains à la parole divine, notamment sur la question du salut – **(v. 611-783)** Explications de Bèze sur les sacrements – **(v. 784-861)** Conclusion du discours sur la supériorité du pouvoir divin sur les institutions humaines, ce qui doit encourager le roi à aplanir les différends et à disqualifier les superstitions.

Commentaire. — Davantage encore que le livre III, le quatrième est marqué par le scrupule documentaire de Des Masures. La quasi-totalité du chant consiste en effet en une reformulation du texte même de Bèze, tel que nous pouvons le trouver dans sa *Harangue des ministres de la parole de Dieu faite en l'assemblee de Poissi, le neufième jour de septembre, mil cinq cens soixante et un*, Poissy (Lyons), 1561. Aux yeux de Des Masures, cette prise de parole semble représenter le *momentum* capital de l'histoire réformée : il y fait de nombreuses allusions, et c'est même le point culminant de sa *Babylone*, dont on trouve de nombreux échos dans ce livre.

Ajoutons que Des Masures avait traduit en français un traité dogmatique de Bèze sur les sacrements : *Vraye et droite intelligence de ces paroles de la Saincte Cene de Jesus Christ […] et nouvellement pas traduit en François par Monsieur Pierre de Cologne […]. Autre bref traitté des Sacremens en general, fait en Latin par M. Theodore de Beze, et nouvellement traduit en François par M. Louis des Masures*, Metz, 1564.

Livre V

(v. 1-154) Entre autres protestations, réplique de Charles Cardinal de Lorraine rappelant la soumission du royaume à l'autorité romaine, débats avec Bèze, à qui l'on refuse un droit de réponse – **(v. 155-223)** Déroulement et conséquences (funestes pour les protestants) du Tumulte de la Saint-Médard (27 décembre 1561), présenté comme une conséquence de l'appel à la violence adressé par le haut-clergé à Poissy – **(v. 224-328)** Trahison d'Antoine de Bourbon, suborné par Hippolyte d'Este, et formation d'une coalition l'unissant à Anne de Montmorency, François de Guise et Jacques d'Albon de Saint-André (1561) – **(v. 329-407)** Manœuvres diplomatiques des Guises, qui s'inquiètent de l'édit de Saint-Germain (janvier 1562) – **(v. 408-557)** Commission, par François de Guise et son escorte, du Massacre de Wassy (1er mars 1562) – **(v. 558-719)** Phase de querelles, tractations et manœuvres où chaque camp tente de faire valoir sa loyauté, et qui débouche sur la séquestration, par François de Guise, de la famille royale à Melun (sous prétexte de protection) – **(v. 720-855)** Pacte des chefs réformés (15 avril 1562) à Orléans, prise par François d'Andelot, pour le salut du roi.

Commentaire. — Le compte rendu du pacte (v. 761-855) est une libre paraphrase du *Traicté d'Association faicte par Monseigneur le Prince de Condé avec les Princes, chevaliers de l'Ordre, Seigneurs Capitaines, Gentilshommes et autres de tous les estats, qui sont entrez, ou entreront cy apres en la dicte association, pour*

maintenir l'honneur de Dieu, le repos de ce Royaume, et l'estat de liberté du Roy soubs le gouvernement de la Reyne sa mere …, 1562. Élément notable : en exergue de ce texte figure le verset du Ps. 139 (« Seigneur, n'auray-je point en haine tes haineux … ? ») que Des Masures cite en marge de son *Epistre a Madame la Duchesse de Lorraine, Madame Claude de France, pour la defense des fideles … par Louis des Masures Tournisien,* Lyon, 1564, premier texte où il révèle officiellement sa nouvelle confession.

Livre VI

(v. 1-135) Suite aux exactions du camp des Guises (séquestration de la famille royale à Vincennes, destruction de temples) et aux secrets appels de Catherine de Médicis, déclaration de guerre (1562) prononcée par Louis de Condé sur le thème de la loyauté à la couronne et la protection de la liberté de conscience – **(v. 136-180)** Poursuite des persécutions contre les protestants – **(v. 181-…)** Opérations militaires autour de Valence.

La partie perdue devait couvrir les événements de l'année 1562 et donc l'entame officielle de la première guerre de religion sur ses différents fronts. Il devait s'achever – au vu également de l'état du récit au début du chant VII – sur le coup de force du 27 mars 1562, quand les triumvirs (Saint-André, Montmorency et Guise) contraignirent Catherine de Médicis à gagner Paris.

Livre VII

(v. 1-67) Préparatifs de guerre chez Condé et Guise (en vue de la prise/défense de Paris), siège de Rouen par Claude d'Aumale – **(v. 68-263)** Conflit au sud de la France (Montpellier, Avignonnais, Narbonnaise, Dauphiné) et chassé-croisé entre les troupes des deux camps – **(v. 264-335)** Manœuvres en Bourgogne puis prise de Bourges (sept. 1562) par Guise – **(v. 336-436)** Opérations en Poitou et siège de Rouen, au cours duquel meurt Antoine de Bourbon (17 nov. 1562), fournissant un nouvel *exemplum* de ce que réserve la vengeance divine – **(v. 437-579)** Suite à l'entrée dans le conflit de troupes venues d'Angleterre et de Hesse, négociations en vue de la paix engagées par Catherine à Saint-Marcel, et menées entre Condé et le trône, qui sous l'influence de Guise rejette les revendications de Condé – **(v. 580-859)** Repli de Condé, qui espère rejoindre les troupes anglaises au Havre, et sanglante bataille de Dreux (19 déc. 1562), au cours de laquelle Louis de Condé est capturé.

Commentaire. — Conçu pour l'essentiel comme une énumération de manœuvres militaires (et occasionnellement diplomatiques), le livre VII quitte rarement le terrain de l'histoire-bataille. On pointera néanmoins quelques passages rappelant la vocation « dévotionnelle » de l'œuvre : les prières et exhortations adressées par quelques chefs et ministres réformés dans les situations les plus critiques tiennent de la lyrique vétérotestamentaire, et opèrent la distinction entre les deux camps sur le plan de la foi.

Livre VIII

(v. 1-84) Situation des deux camps après Dreux – **(v. 85-185)** Luttes sur le front lyonnais et trahison du baron des Adrets – **(v. 164-331)** Réflexions stratégiques et

manœuvres menées par Coligny et Guise autour d'Orléans, que Guise finit par prendre – **(v. 332-496)** Assassinat de François de Guise par Poltrot de Méré (24 février 1563), qui fuit mais est rattrapé et mis à mort – **(v. 496-863)** Négociations menées par Catherine aboutissant au traité d'Amboise (19 mars 1563) qui réjouit les fidèles.

Commentaire. — Ce chant réinsère la trame des éléments factuels dans une chronologie symbolique telle qu'observée au chant I, celle du « plan divin ». On sent l'influence d'un plan préconçu de l'épopée, et basé sur celui de la *Babylone*, dont on reconnaît la fin heureuse dans le descriptif des réjouissances consécutives à la Paix d'Amboise.

Livre IX

(v. 1-234) Jubilation de Satan, qui voit l'impiété (Islam, Inquisition, papisme) progresser dans les différentes parties du monde, et notamment aux Pays-Bas – **(v. 113-234)** Martyr des protestants de ces régions, avec comme point d'orgue la mise à mort des comtes d'Egmont et de Hornes sur la Grand-Place de Bruxelles (5 juin 1568). – **(v. 235-324)** En France, échec du traité d'Amboise, qui reste sans force, et exacerbation des tensions par Catherine de Médicis, aiguillonnée par Charles Cardinal de Lorraine – **(v. 325-424)** Expédition (la Surprise de Meaux, 28 sept. 1567) menée par Condé <libéré suite au traité d'Amboise> pour forcer une entrevue avec le roi – **(v. 425-644)** Infructueuses négociations de paix menées entre Condé et Michel de l'Hospital – **(v. 645-948)** Revue des forces en présence et déroulement de la Bataille de Saint-Denis (10 déc. 1567), qui voit périr Anne de Montmorency et tourne à l'avantage de Louis de Condé.

Commentaire. — Comme expliqué plus haut, ce chant signe un nouveau départ pour l'épopée : la portion de 234 vers qui ouvre ce livre dresse un état général du monde et de l'époque similaire à l'entame du chant I. Cela peut s'expliquer par le fait que, si l'épopée a bien été entamée avant 1567, Des Masures est désormais parvenu aux événements ultérieurs à ce point de départ de la rédaction.

Livre X

(v. 1-184) Manœuvres diverses et expédition des troupes de Condé vers la Lorraine, afin de rejoindre des troupes germaniques alliées – **(v. 185-285)** Négociations diplomatiques infructueuses menées par Lansac, ambassadeur des Guises, afin de retourner Frédéric de Saxe contre Condé – **(v. 387-518)** Nouveaux déplacements de troupes dans le centre de la France – **(v. 519-702)** Divers sièges et mouvements menées par les troupes de Jacques de Crussol dans le Sud (Montpellier, Nîmes, Aquitaine, Dauphiné et Auvergne) – Bataille de Cognat (janvier 1568) en Auvergne et **(v. 703-849)** poursuite des luttes en Dauphiné – **(v. 850-884)** Siège de Chartres.

Commentaire. — Avec les derniers chants et la proximité croissante entre temps des événements et temps de la rédaction, le travail de Des Masures s'apparente de plus en plus à celui d'un journaliste. Cette contrainte n'est sans doute pas étrangère au « délitement » du plan des derniers chants : dès le livre IX (après l'intervention

de Satan) et jusqu'à la fin de l'épopée, le texte se fait l'égrenage des manœuvres, sièges, batailles et trêves qui se succéderont jusqu'à la mort de Condé, en fin de chant XII. Il devient difficile, dès lors, de faire émerger de ces derniers livres une structure ou même une « unité narrative » telle qu'observée dans les premiers chants, centrés quant à eux chacun sur un fait saillant.

Livre XI

(v. 1-112) Infructueuse paix de Longjumeau (23 mars 1568), sapée par Catherine sous l'influence du Duc d'Albe – **(v. 113-210)** Délibérations de Condé et Coligny qui, retranchés à Noisy, décident de gagner La Rochelle – **(v. 211-387)** Depuis La Rochelle, sélection des capitaines qui devront reprendre les armes, tel François Andelot qui vainc Martigues et peut ainsi rallier le Poitou – **(v. 388-564)** Renfort de Jeanne d'Albret, qui parvient également à rejoindre La Rochelle – **(v. 565-760)** Mouvements des troupes de Crussol et de Mauvins, en Dauphiné et en Vivarais, afin de rallier le Poitou – **(v. 761-859)** Préparatifs de la reprise des combats, dans un contexte de durcissement des positions de Charles IX contre les protestants – **(v. 860-952)** Excursus sur le sort des Français réfugiés à Strasbourg sous la protection de Wolfgang de Deux-Ponts.

Commentaire. — Dans ce chant, de nombreuses allusions et digressions sont consacrées à des personnages avec qui Des Masures entretient des rapports privilégiés. Ainsi, François d'Andelot, proche ami du poète [31], fait l'objet d'un long éloge, dans la bouche de son émule et opposant le sieur de Martigues (v. 268-301) ; la description des enseignes de Jacques de Crussol (v. 701-714) nous rappelle également les liens que l'auteur entretenait, sans doute via son ami Le Brun, avec la famille d'Acié [32] ; illustration plus frappante encore du même phénomène, Des Masures ménage un important excursus, en fin de chant (v. 860-952), sur la situation des Français exilés à Strasbourg dans le giron de Wolfgang de Deux-Ponts, équipée auquel l'auteur lui-même prit part.

Livre XII

(v. 1-136) Tractations du camp protestant avec Elisabeth d'Angleterre, qui arme sa flotte – **(v. 137-240)** Siège de Sancerre par les troupes royales, mises en échec par un habile stratagème des défenseurs de la cité – **(v. 241-406)** Organisation (et justification) de l'intervention de Wolfgang de Deux-Ponts sur le territoire français – **(v. 616-871)** Succession ininterrompue de sièges, escarmouches et mouvements de troupes – **(872-1024)** Bataille de Jarnac (13 mars 1569), qui voit tomber des chefs des deux camps, dont Louis de Condé, et fait émerger la figure d'Henri de Bourbon.

Commentaire. — En cette fin d'épopée, le récit s'empêtre plus que jamais dans une énumération de manœuvres militaires, en l'occurrence les déplacements de troupes débouchant sur la bataille de Jarnac, et sur la mort de Louis de Bourbon-Condé. Mais rien, donc, ne vient éclairer l'événement à la lumière du plan divin, ou

31. En atteste la lettre de Des Masures à Jean de Salignac : voir M. CHOPART (1984).

32. Voir les *Poemata*, fol. 96r-v (= *Poem*. XLV dans notre édition à paraître).

apporter un terme « narratif » au récit, telle une vision prospective contrebalançant l'*in illo tempore* initial. Ce point de suspension, qui laisse l'œuvre gisant aux côtés de son héros éponyme, doit s'expliquer, précisément, par l'absence de la fin « réelle ». En effet, Des Masures, comme il le précise dans la postface au livre V, espérait poursuivre son récit jusqu'à la Saint-Barthélemy. Sans doute est-ce la mort, ou plus simplement l'âge et la maladie, qui interrompirent le texte à cette fin intermédiaire. D'ailleurs, la longueur exceptionnelle du livre XII (1024 v.) semble indiquer le souci de tirer le récit jusqu'à ce terme, de parvenir à toute force (et aux dépens, il faut le dire, de la qualité poétique) à l'évocation du trépas de Condé.

Les Études classiques 88 (2020), p. 227-262.

LES INSCRIPTIONS HIÉROGLYPHIQUES DE L'ÉPOQUE PERSE AU OUADI HAMMAMAT (ÉGYPTE) *

Résumé. — Étude des 22 inscriptions hiéroglyphiques gravées au Ouadi Hammamat, à mi-chemin entre Coptos et la mer Rouge, durant la Première domination perse, plus précisément entre 496 et 449 avant J.-C. Accompagnée de photographies récentes de qualité, cette étude philologique et historique propose également une traduction revue des textes et une analyse iconographique des scènes associées.

Abstract. — Study of the 22 hieroglyphic inscriptions engraved in Wadi Hammamat, halfway between Coptos and the Red Sea, during the First Persian domination, more precisely between 496 and 449 BC. Accompanied by recent quality photographs, this philological and historical study also offers a revised translation of the texts and an iconographic analysis of the associated scenes.

Spécialiste des langues indo-européennes, Lambert Isebaert a introduit au programme de l'UCLouvain l'enseignement du vieux perse, qui est devenu effectif à partir de la rentrée 2014. Ce cours bisannuel, bien que non obligatoire, a rencontré un franc succès auprès des étudiants en philologie classique et orientale, en raison de la personnalité de l'enseignant et de l'attrait pour la Perse achéménide. En ajoutant à leur formation l'apprentissage de l'élamite et de l'akkadien, certains d'entre eux étaient en mesure d'appréhender les textes achéménides dans leurs différentes versions épigraphiques. Avec Lambert Isebaert et Jan Tavernier, j'eus le plaisir d'encadrer Laure-Anne Vandersteen dans la rédaction du mémoire qu'elle consacra aux inscriptions multilingues de Darius Ier en Égypte, car ces inscriptions associent non seulement le vieux perse, l'élamite et l'akkadien, mais aussi l'égyptien hiéroglyphique. Il s'agissait pour elle de réexaminer les stèles du canal du Nil à la mer Rouge et les inscriptions de la statue de Darius découverte à Suse en 1972, en vue de proposer une mise à jour des traductions et d'en réexaminer les implications historiques.

* Je remercie Jean-Claude Haelewyck et Jan Tavernier pour leur aide concernant les langues proche-orientales, ainsi que Daniel Malnati pour sa relecture du manuscrit.

L'objet de cet article est de réexaminer une série d'inscriptions hiéroglyphiques, échelonnées de l'an 26 de Darius Ier (496 avant J.-C.) à l'an 14 d'Artaxerxès Ier (449 avant J.-C.), qui furent laissées par trois hauts fonctionnaires de passage au Ouadi Hammamat (ég. Rohanou), à mi-chemin entre la ville de Coptos sur le Nil et la mer Rouge. C'est aux carrières de Rohanou que, dès l'Ancien Empire, les Égyptiens allaient chercher la pierre de bekhen (grauwacke) qui servit à fabriquer notamment des statues et des sarcophages [1]. C'est de là que provient la pierre utilisée pour sculpter la statue de Darius découverte devant la porte du palais de Suse [2], où elle fut transportée, sans doute sous Xerxès Ier, après avoir été installée en Égypte vers 490 [3].

Le corpus des inscriptions

Les inscriptions à examiner sont au nombre de vingt-deux : dix sont dues à Khnemibrê, huit mentionnent Atiyawahy et quatre ont été laissées par Ariyawrata (voir **Tableau 1**) [4]. Dix-neuf d'entre elles présentent une date de règne, huit indiquant le mois de l'année et cinq précisant le jour. Dix-sept de ces vingt-deux inscriptions furent relevées en mars-avril 1845 par l'expédition prussienne dirigée par Carl Richard Lepsius, qui les publia dans ses *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien* [5]. Elles figurent avec quatre inscriptions supplémentaires dans l'édition typographique des inscriptions du Ouadi Hammamat publiée par Pierre Montet en 1912, accompagnées de photographies noir et blanc de Jean Couyat [6]. En 1936, dans l'ouvrage qu'il consacra à la Première domination perse en Égypte, Georges Posener présenta ces inscriptions selon leur chronologie, révisant l'édition de

1. Plusieurs statues privées de l'époque perse sont en pierre de bekhen : voir J. YOYOTTE (2010), p. 269.

2. J. TRICHET et F. VALLAT (1990), p. 205-208 ; J. YOYOTTE (2010), p. 268 et n. 27.

3. Après avoir proposé Héliopolis comme lieu où la statue aurait été installée (J. YOYOTTE [1972], p. 263), Jean Yoyotte s'est plus tard rallié à l'avis de E. BRESCIANI (1998), p. 103-111, pour privilégier Per-Atoum (Tell el-Maskhoutah), la Pithom de l'*Exode*, où l'une des stèles du canal avait été retrouvée (Caire JE 48855 : G. POSENER [1936], p. 50-63, pl. IV) : voir J. YOYOTTE (2010), p. 274.

4. Dans ce tableau, les dates absolues sont reprises telles quelles de l'ouvrage de G. POSENER (1936). Une proposition de révision de la succession royale entre Darius et Xerxès, avec co-royauté d'une dizaine d'année, a été faite récemment par G. GERTROUX (2018), p. 179-206. Selon lui, l'an 1 de Xerxès correspondrait à l'an 27 de Darius. Affaire à suivre.

5. C. R. LEPSIUS (s.d.), III, pl. 275 (a, b, d) et 283 (b à q).

6. J. COUYAT et P. MONTET (1912), *passim*. Les inscriptions sont numérotées en fonction de leur localisation sur le site : d'abord les inscriptions gravées sur les rochers du côté sud, de l'ouest vers l'est, puis celles qui se trouvent du côté nord.

	Inscriptions de Khnemibrê					
1	Montet 18	Posener 12		(a) Darius, an 26 (b) sans date	496	Chémou II.10
2	Montet 91	Posener 15	Lepsius 283 b	Darius, an 26	496	Chémou IV
3	Montet 92-93	Posener 14	Lepsius 275 a	sans date		(généalogie de Khnemibrê)
4	Montet 90	Posener 23	Lepsius 275 d	sans date		
5	Montet 193	Posener 16	Lepsius 283 d	Darius, an 27	495	Akhet III
6	Montet 14	Posener 18	Lepsius 283 g	Darius, an 27	495	Péret IV.13
7	Montet 134	Posener 19	Lepsius 283 c	Darius, an 28	494	Chémou I.11
8	Montet 135 + Goyon 108	Posener 20		sans date		
9	Montet 190	Posener 21	Lepsius 283 e	Darius, an 30	492	Péret IV.15
10	Montet 186	Posener 22	Lepsius 283 f	Darius, an 30	492	Péret IV
	Inscriptions d'Atiyawahy					
11	Goyon 109	—		Darius, an 26	496	(deux inscriptions selon Yoyotte)
12	Montet 146	Posener 24	Lepsius 283 h	Darius, an 36	486	
13	Montet 50	Posener 25	Lepsius 283 n	Xerxès, an 2	484	Akhet I.19
14	Montet 266	Posener 26	Lepsius 283 l	Xerxès, an 6	480	(non retrouvée par Montet)
15	Montet 106	Posener 27	Lepsius 283 k	Xerxès, an 10	476	mentionne Ariyawrata
16	Montet 164	Posener 28	Lepsius 283 m	Xerxès, an 12	474	mentionne l'an 6 de Cambyse et l'an 36 de Darius
17	Montet 148	Posener 29	Lepsius 283 o	Xerxès, an 12	474	
18	Montet 13	Posener 30	Lepsius 283 i	Xerxès, an 13	473	mentionne l'an 36 de Darius
	Inscriptions d'Ariyawrata					
19	Montet 144	Posener 31	Lepsius 283 q	Artaxerxès, an 5	461	
20	Montet 145	Posener 32	Lepsius 283 p	Artaxerxès, an 16	450	
21	Montet 72	Posener 33		Artaxerxès, an 16	450	mentionne l'an 17 d'Artaxerxès
22	Montet 95	Posener 34		sans date		

Tableau 1. Liste des inscriptions

Montet et proposant une traduction française commentée [7]. En 1948 et 1949, le dégagement d'éboulis au pied des rochers a permis à Georges Goyon de découvrir de nouvelles inscriptions, parmi lesquelles une inscription de l'an 26 de Darius associée au nom d'Atiyawahy [8]. Des inscriptions supplémentaires furent découvertes lors des travaux menés sur le site par Annie Gasse en 1987 et 1988, mais aucune ne date de l'époque perse [9]. La majorité des inscriptions du dossier perse sont encore visibles sur le site de nos jours, mais on déplorera la disparition de deux d'entre elles (Montet 90 et 91) entre février 2010 et février 2017 [10].

Le contenu des inscriptions

Les inscriptions de l'époque perse gravées au Ouadi Hammamat se limitent en général à la mention d'une date suivie de l'identité du fonctionnaire. Aucune information n'est donnée quant aux objectifs de la mission, au personnel employé et aux blocs à acheminer vers la Vallée du Nil, comme c'est le cas dans nombre d'inscriptions des époques antérieures.

Dans les inscriptions de l'Égyptien Khnemibrê, la mention de celui-ci, avec titres et filiation éventuelle, fait suite à la date par simple juxtaposition [11].

> An 30, 4e mois de Péret, jour 15, du Roi de Haute et de Basse Égypte, Maître des Deux Terres, Darius, vivant (soit-il) éternellement !, aimé de tout dieu. Le contrôleur des travaux dans le pays entier, responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Khenmibrê, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Ahmose-sa-Neith. (Inscription n° 9.)

Mais dans les inscriptions des Perses Atiyawahy et Ariyawrata, l'identité du fonctionnaire est généralement introduite par la forme relative *ỉr(w).n* « ce qu'a fait » [12].

> An 2, 1er mois d'Akhet, jour 19, du Dieu parfait, Maître des Couronnes, Maître du rituel, Xerxès. Ce qu'a fait le *saris* de Perse, Atiyawahy. (Inscription n° 13.)

Les inscriptions n° 1 b, 3, 4, 8 et 22 mentionnent l'identité du fonctionnaire sans afficher de date. Mais celle-ci peut souvent être précisée.

---

7. G. Posener (1936), p. 88-130.

8. G. Goyon (1957), p. 28-29, p. 118-120, pl. XXXIV (109). J. Yoyotte (2010), p. 298, n. 16, pense que la date et la mention d'Atiyawahy constituent deux inscriptions différentes non contemporaines.

9. Communication personnelle.

10. Les dates sont celles de photographies prises de la paroi sur laquelle elles se trouvaient. Ce ne sont pas les premières inscriptions à avoir été emportées : voir P. Posener-Kriéger (1989), p. 313.

11. Inscriptions n° 1, 2, 5, 6, 7, 9 et 10.

12. Inscriptions n° 11 à 19.

Un facteur mis en évidence par G. Posener est la proximité d'une inscription datée.

– Les titres et nom de Khnemibrê (n° 1 b) figurant sous le cadre de l'inscription n° 1 (Montet 18) datée de l'an 26 de Darius offrent des hiéroglyphes d'une facture très similaire, œuvre probable du même graveur. On peut se demander pourquoi il a été décidé de répéter les deux titres et le nom de Khnemibrê qui figuraient déjà dans le cadre.

– L'inscription n° 3 (Montet 92-93), longue de trente-trois lignes disposées en deux colonnes, est de toute évidence contemporaine de l'inscription n° 2 (Montet 91), située en dessous et datée de l'an 26 de Darius. Elle offre une séquence détaillée des titres de Khnemibrê et précise la filiation de celui-ci en remontant jusqu'au règne de Ramsès II.

– Située à droite de l'inscription n° 2, l'inscription n° 4 (Montet 90), lui serait contemporaine d'après G. Posener [13], mais elle est clairement l'œuvre d'un autre graveur, comme en témoignent la facture de certains signes (écriture cursive) et la forme différente du signe *kꜣ*. En outre, la figure divine qui lui est associée est réalisée dans un style très différent de celui des figures au trait situées à gauche de l'inscription n° 3.

– La brève inscription n° 8 (Montet 135), à compléter par le fragment Goyon 108 trouvé au pied du rocher [14], est située non loin de l'inscription n° 7 (Montet 134) de l'an 30 de Darius, avec qui elle partage des traits spécifiques dans la gravure des signes. Elle offre d'ailleurs un titre qui n'est attesté pour Khnemibrê que dans les inscriptions n° 7 et 8 : *ỉmy-r(ꜣ) kꜣt nbt n(y)t nsw* « responsable de tous les travaux du roi » [15].

– L'inscription n° 22 (Montet 95) est la seule inscription non datée d'Ariyawrata, qui a dirigé des opérations sous le seul règne d'Artaxerxès. Dès lors, le roi anonyme qui effectue une offrande au dieu Min dans la scène associée est probablement à identifier à Artaxerxès.

Les divinités présentes

La région du Ouadi Hammamat dépendait du nome de Coptos, si bien que Min, dieu de la fertilité et dieu principal de cette ville, est souvent mentionné et figuré dans les inscriptions des différentes époques. Il en va de même d'Isis et d'Horus, qui sont à Coptos l'épouse et le fils de Min.

Les divinités peuvent être mentionnées à la fin de l'énoncé de la date, dans la formule utilisant le terme *mry* « aimé ». Dans les inscriptions n° 9 et

---

13. G. Posener (1936), p. 115.
14. J. Yoyotte (2010), p. 298, n. 35.
15. G. Posener (1936), p. 112-113.

10, Darius est « aimé de tout dieu », tandis qu'il est « aimé de Min le grand, qui réside à Coptos » dans l'inscription n° 12. La formule se retrouve sous Artaxerxès, dans les inscriptions voisines n° 19 et 20 [16]. La première (an 5) se présente comme un tableau au centre duquel le cartouche vertical du roi voisine avec une figuration de Min : sous ce grand cartouche, Artaxerxès est dit « aimé des dieux » [17], mais la notation du mot « dieux » se trouve décalée vers la gauche ; on se demandera si *mry* n'est pas à associer aussi à la légende notée devant la figure de Min, auquel cas le roi serait « aimé de Min de Coptos, Maître de la chapelle-*sḥnt* [18] ». La seconde (an 16) comporte un cartouche similaire, sous lequel on lit cette inscription disposée en deux petites lignes : « Pharaon, le Grand (roi) [19], doué de vie (soit-il) éternellement comme Rê ! ». À droite de la seconde ligne a été ajouté le terme *mry* sans mention de dieu, mais il convient sans doute de se reporter à l'image du dieu Min figurant au centre du graffito voisin [20].

Des divinités sont également mentionnées dans une formule qui suit les titres et nom du fonctionnaire, qui emploie les formes verbales *mn.(w)* « durable (soit-il) » et *wꜢḥ.(w)* « endurant (soit-il) », qui sont des pseudo-participes. Elle est attestée pour Khnemibrê : (n° 2) « durable durable (soit-il), endurant endurant (soit-il) pour l'éternité [21] ! » ; (n° 3) « durable (soit-il) pour l'éternité ! » ; (n° 5) « durable (soit-il) (en) présence (*bꜢḥ*) de Min, d'Horus et d'Isis, d'Amon, de Mout et de Khonsou, pour l'éternité ! » [22] ; (n° 6) « durable durable (soit-il), endurant endurant (soit-il) en présence (*m-bꜢḥ*) de Min de Coptos, d'Harsiésis, d'Isis la grande, mère du dieu, d'Harpocrate le grand, premier (né) d'Amon, pour l'éternité ! » ; (n° 7)

16. Pour celles-ci, voir aussi N. GUILHOU (1998), p. 27-30.

17. Le signe du dieu n'est suivi que de deux traits, comme dans l'inscription n° 21 (mention d'Amon-Rê). Plutôt que d'y voir un duel, qui serait étrange, G. POSENER (1936), p. 125, suggère de considérer la partie inférieure de la barre du signe divin comme le premier des trois traits nécessaires à la notation du pluriel.

18. Sur cette chapelle archaïque du dieu Min, voir H. GAUTHIER (1931), p. 142-150, qui analyse les attestations des différentes époques.

19. La séquence *pr-ꜤꜢ, pꜢ ꜤꜢ*, est attestée sur des vases de Xerxès et d'Artaxerxès : G. POSENER (1936), p. 1241, 146. *PꜢ ꜤꜢ* « le grand (Roi) » est suivi de *pꜢ wr n(y) nꜢ wrw* « le roi des rois », littéralement « le grand des grands », dans les inscriptions de la statue de Suse et des stèles de Tell el-Maskhoutah et de Chalouf.

20. G. POSENER (1936), p. 127.

21. L'expression *šꜢꜤ ḏt* « pour l'éternité », « pour toujours », figure dans les inscriptions n° 2-3 et 5-7 de Khnemibrê : G. POSENER (1936), p. 90. Elle est aussi attestée à la fin de la formule utilisant le verbe *mn* dans plusieurs graffiti démotiques laissés par des carriers au Ouadi Hammamat : H.-J. THISSEN (1979), n° 5-7, 12, 16, 18-24, 26-30, 32-35, 39.

22. La formule figure sur la stèle de Khnemibrê (Berlin 20120), datée du même mois, que G. POSENER (1936), p. 108-109, ajoute au dossier (Posener 17) : « durable (soit-il) (en) présence (*bꜢḥ*) de Min, d'Horus et d'Isis de Coptos ».

« durable (soit-il) (en) présence (*bꜣḥ*) de Min, d'Horus et d'Isis de Coptos, pour l'éternité ! ». Dans les inscriptions des Perses Atiyawahy et Ariyawrata, la préposition *m-bꜣḥ* « en présence (de) » est remplacée par *m-ḥr* « en face (de) ». Pour Atiyawahy, une seule inscription : (n° 16) « durable (soit-il) en face (*m-ḥr*) de Min, Celui-qui-est-sur-le-reposoir-*ẖt* [23] ! ». Pour Ariyawrata, trois inscriptions [24] : (n° 19) « Durable (soit) son (nom) en face (*m-ḥr*) de Min, d'Horus et d'Isis de Coptos ! » ; (n° 21) « Durable (soit) son (nom) en face (*m-ḥr*) de … [25] ! » ; (n° 22) « Durable (soit) son (nom) en face (*m-ḥr*) de Min, Maître de la vie ! ». Les trois inscriptions d'Ariyawrata attestent la présence d'un pronom suffixe *f* devant le verbe *mn.(w)*, que G. Posener propose de compléter comme *(ỉw).f mn.(w)* (proposition non verbale) [26]. Je propose de restituer plutôt *(Rn).f mn.(w)*, sur la base des attestations de cette séquence après la mention d'un individu (titre, nom et filiation éventuelle) dans plusieurs inscriptions démotiques du site [27].

Aux inscriptions n° 4, 19 et 22 sont associées des représentations du dieu Min ityphallique, tenant le *flagellum* et coiffé de deux hautes plumes associées au soleil, qui sont gravées dans un style assez similaire d'une inscription à l'autre. La légende identifie Min de Coptos et ajoute une épithète qui diffère d'une inscription à l'autre : (n° 4) « Min de Coptos, le Grand dieu qui donne la vie (à) Khnemibrê (etc.) » [28] ; (n° 19) « Min de

---

23. L'épithète *ḥry-ẖt* (avec ici l'omission du *t*) est attestée aussi dans l'inscription n° 15, de peu antérieure, où *ẖt* est suivi du signe de la ville : voir G. Posener (1936), p. 121-123. Il s'agit d'une variante de l'épithète *ḥry-ẖt.f* « Celui-qui-est-sur-son-reposoir-*ẖt* », bien connue pour Min de Coptos, attestée dans l'inscription Montet 6 : voir C. Traunecker (1992), p. 61-63 ; C. Leitz (2002), V, p. 373-374. Préconisée par *Wb.* III, 349.1, la lecture *ẖtyw* est employée par H. Gauthier (1929), p. 41-82, qui se réfère aux graphies du Moyen Empire attestées par les stèles Caire CG 20089 et 20703. Après examen des attestations du terme *ẖt(yw)*, H. Gauthier conclut qu'il s'agissait d'un reposoir où la statue de Min était exposée temporairement pour recevoir les offrandes (voir aussi H. Gauthier [1931], p. 91). C. Traunecker privilégie la traduction de *ẖt* par « estrade ».

24. Dans les inscriptions n° 19 et 21, le signe bilitère *mn* est remplacé par un *m* (côtes de gazelles).

25. Le texte s'interrompt de la sorte, mais pour G. Posener (1936), p. 128 (f) il faut se référer aux noms divins figurant au centre de l'inscription, soit Min, Horus et Amon-Rê, pour le compléter.

26. G. Posener (1936), p. 126 (d).

27. H.-J. Thissen (1979), n° 5, 15, 26, 29, 30, 32-35, 37, 39, 40 : « INDIVIDU. Que son nom soit durable ici devant Min […] ». Dans d'autres graffiti, le nom de l'individu est intégré : « Que le beau nom de INDIVIDU soit durable ici devant Min […] » (H.-J. Thissen [1979], n° 6, 7, 9, 11, 12, 14, 16, 18, 19, 21).

28. G. Posener (1936), p. 116, traduisait : « Puisse Min de Coptos, dieu grand, donner la vie <à> Khnemibrê, le chef des travaux ». Je préfère y voir un participe. La structure est attestée en hiéroglyphes dans l'inscription n° 21 (Montet 72) et dans l'inscription Montet 15 d'un carrier, gravée sous l'inscription n° 6 (Montet 14), ainsi

Coptos, Maître de la chapelle-*sḥnt* » ; (n° 22) « Min de Coptos, le Maître de la vie » [29]. Le dieu de l'inscription n° 19 est figuré entre son édifice dont sortent des laitues et un autel surmonté d'une fleur de lotus ; celui de l'inscription n° 22 le montre entre sa chapelle-*sḥnt* et un autel où sont posés deux vases à eau.

L'inscription n° 15 gravée en l'an 10 de Xerxès par Atiyawahy est associée à la gravure de la châsse portative de l'image voilée du dieu, étudiée par Claude Traunecker [30]. Le dieu est figuré émergeant de son naos les épaules voilées, protégé par une déesse aux ailes déployées. La châsse est pourvu de barres de portage (une seule est visible) et son flanc est orné d'un lion surmonté d'un sphinx à tête royale. Cette châsse portative est bien attestée pour le dieu thébain ityphallique Amon d'Opé, mais la légende indique qu'il s'agit ici de « Min le grand, Celui-qui-est-sur-le-reposoir-*ẖt* » [31]. La structure sur laquelle est placée la châsse dans la figuration de l'inscription n° 15 ne pourrait-elle pas être précisément ce reposoir-*ẖt* ? Un relief de Coptos datant de Caligula représente la procession de cette châsse portée par des prêtres, associée à une légende qui adresse des recommandations au « prêtre de Min, Celui-qui-est-sur-son-reposoir-*ẖt* (*ḥry-ẖt.f*) », lorsqu'il s'agit de ramener le dieu dans sa demeure [32]. Par ailleurs, l'inscription Montet 58 du Ouadi Hammamat présente une série de figures divines légendées, dont la dernière est une châsse similaire de « Min de Ipou, grand de victoires, aimé d'Osiris le Bien-aimé », s'agissant ici du dieu Min de la ville d'Akhmim (Panopolis) en aval de Coptos [33].

Une scène composée de deux personnages non légendés est gravée à gauche de l'inscription n° 3 de Khnemibrê. Les personnages sont dessinés au trait et se font face : à droite, un personnage masculin présente son flabellum à un personnage féminin de taille plus importante, gravé à gauche. Si le premier est sans doute Khnemibrê, le second est difficile à identifier. Habillée d'une longue robe et portant des bracelets aux poignets

---

que dans les inscriptions Montet 25, 27 (avec *n* du datif), 49, 57, 73, 88, 89, 117, 136, 141, G. Goyon 114, 115, 119. La présence occasionnelle de *wḏꜣ* et *snb* à la suite de *ʿnḫ* plaide en faveur de l'analyse de *ʿnḫ* comme un nom plutôt que comme verbe au prospectif. La structure figure également dans plusieurs graffiti démotiques du Ouadi Hammamat : voir H.-J. THISSEN (1979), n° 20 (avec *n* du datif), 23, 24, 27, 28.

29. L'épithète est notée ici avec l'article : G. POSENER (1936), p. 129 (b).

30. C. TRAUNECKER (1992), p. 202-205.

31. Et non pas d'Amon comme on le lit chez N. GUILHOU (1998), p. 28.

32. C. TRAUNECKER (1992), p. 193-210.

33. C. TRAUNECKER (2002), p. 360-361, fig. 3. Voir aussi C. TRAUNECKER (1992), p. 359. L'inscription date du premier millénaire et non du règne de Touthmosis III, dont le cartouche superposé par la figuration d'« Osiris le Bien-aimé » est antérieur à la gravure de la litanie des dieux (J. COUYAT et P. MONTET [1912], p. 55-56). C'est en troisième position que se trouve « Min de Coptos, Maître de la vie ».

et aux biceps, la dame tient le signe *ânkh* dans une main et le sceptre *ouas* dans l'autre, attributs d'une déesse. Mais sa coiffe ronde à uræus, surmontée d'un mortier où se fiche une coiffe de deux hautes plumes associées au soleil encadré de deux cornes allongées, est attestée, avec ou sans ruban dans le dos, à la XIXe dynastie pour Néfertary, la grande épouse royale de Ramsès II [34], et à la XXVIe dynastie pour les divines adoratrices Nitocris Ire et Ânkhnesnéféribrê [35]. L'inscription Montet 137 mentionne Khnemibrê en compagnie de son père en l'an 44 d'Amasis, lorsque la divine adoratrice Ânkhnesnéféribrê était encore en fonction, ce qui pourrait expliquer le caractère hybride de la figuration de la déesse.

Enfin, l'inscription n° 21 d'Ariyawrata présente en son centre la figuration d'un faucon sur un pavois légendée comme « (Horus) le grand, fils d'Isis » et encadrée de deux colonnes mentionnant, d'une part, « Min, Horus et Isis de Coptos », d'autre part, « Amon-Rê, roi des dieux et maître du ciel ». À ces trois noms divins, il convient de rapporter le début du texte figurant en dessous : « qui donnent la vie (au) chef de Perse Ariyawrata (etc.) » [36].

Les données sur les fonctionnaires

Khenmibrê est mentionné pour la première fois en l'an 44 d'Amasis (526 avant J.-C.), dans l'inscription Montet 137 [37]. Le chef de l'expédition est le père de Khnemibrê, le responsable des travaux, Âhmose-sa-Neith. Khenmibrê est mentionné à sa suite comme son fils aîné, avec le même titre. C'est trente ans plus tard que Khnemibrê revient sur le site pour effectuer des travaux au profit, cette fois, de Darius Ier. Sans doute a-t-il été choisi en raison de l'expérience acquise précédemment au contact de son père, qu'il mentionne régulièrement dans ses propres inscriptions [38], de même que sa mère Sat-Néfertoum qui est, quant à elle, la fille du père divin du Mur Blanc (*sc.* Memphis), Psammétique (inscriptions n° 2 et 6).

---

34. Scène de couronnement du petit temple d'Abou Simbel, procession sur le mur occidental de l'avant-cour de Louqsor.

35. Reliefs de Nitocris Ire (chapelle de Médinet Habou et tombe de Pabasa), statue d'Ânkhnesnéféribrê Caire CG 42025 (provenant de la cachette de Karnak, actuellement au Musée de la Nubie à Assouan). Cette statue montre la divine adoratrice esquissant un pas, comme dans l'image du Ouadi Hammamat. Je remercie pour leur aide Marie-Cécile Bruwier, Nicolas Gauthier et Marine Libert.

36. G. POSENER (1936), p. 128, traduit « <puissent-ils> donner la vie <à> ».

37. Voir aussi G. POSENER (1936), p. 88-91 (Posener 11).

38. Les lignes 8 à 31 de l'inscription n° 3 présentent la filiation de son père, en partie fictive, qui remonterait au vizir Râhotep (XIXe dynastie, règne de Ramsès II). Le texte cite même le fameux Imhotep (IIIe dynastie, règne de Djoser).

L'inscription n° 3 présente une longue séquence des titres de Khnemibrê, qui révèle le rôle important qui était le sien en Basse Égypte. La même séquence figure également sur une table d'offrandes de Khnemibrê découverte à Coptos [39]. À Memphis (Mur Blanc), il est « père divin du Mur Blanc » comme son grand-père et « prêtre de Ptah maître de Maât » ; à Héliopolis (Iounou), il est « père divin d'Héliopolis », « scribe du livre divin d'Héliopolis » et « prêtre de Sekhmet qui réside dans le Grand-Temple » ; dans la zone des carrières de calcaire de la rive orientale au sud du Caire actuel, il est « prêtre de Khonsou-Horus dans Tourah », « prêtre de Ptah dans Tourah », « prêtre d'Anubis maître de Sépa » et « prêtre des dieux dans la carrière d'Ânou » ; un titre obscur en fait un prêtre dans la ville de Bouto (Pé), au nord du Delta.

Ses titres les plus réguliers sont « responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte » et « contrôleur des travaux dans le pays entier ». Il est aussi « contrôleur des travaux dans la découpe de colline de toute région montagneuse » (inscriptions n° 2, 5, 6, 7), ce qui explicite la nature de ses missions aux carrières. Les compétences de Khnemibrê s'étendent donc sur l'ensemble du pays, même si, à ma connaissance, on n'a pas trouvé son nom dans les carrières de calcaire de Tourah. Il est encore « responsable de tous les travaux du roi (inscriptions n° 7 et 8) et « responsable des travaux en tous les monuments de Haute et de Basse Égypte » (inscription n° 5), indiquant son implication dans la construction d'édifices, sans doute à Memphis et à Héliopolis. Il ajoute régulièrement les titres de « chef de la troupe », en tant que chef d'expéditions, de « chef des archers », puisque ces expéditions étaient encadrées de militaires, et de « responsable des grands artisans », puisqu'elles emmenaient des spécialistes dans la taille de la pierre destinée à devenir des statues [40].

Les Perses Atiyawahy et Ariyawrata sont deux frères [41], fils d'un certain Artamès et d'une dame nommée Qendjou [42]. Le nom d'Atiyawahy offre des variantes dans sa notation hiéroglyphique : les unes commencent par un aleph (inscriptions n° 11, 13, 15, 16, 18), les autres par un yod (inscriptions n° 12, 14, 17) ; certaines notent la dentale *T* par le signe *tꜣ* (n° 11, 16), les autres par le signe *ti͗* ; certaines ajoutent *Y* après la dentale (n° 11, 13, 16,

39. Caire JE 48439. Voir G. POSENER (1936), p. 92-97 (Posener 13).

40. Sur Khnemibrê, voir aussi L. BONGRANI FANFONI et F. ISRAEL (1994), p. 77-78 ; P. BRIANT (1996), p. 497 ; J. YOYOTTE (2010), p. 270-271. Ce dernier mentionne une empreinte de sceau à son nom découverte à Memphis (British Museum EA 48927).

41. P. Montet commet une erreur en parlant de trois frères (J. COUYAT et P. MONTET [1912], p. 18), erreur reprise par N. GUILHOU (1998), p. 28.

42. À lire *Ganzavā ou *Ganjavā, selon G. VITTMANN (2004), p. 167. Voir aussi G. POSENER (1936), p. 119. Sur la possibilité que sa mère soit plutôt égyptienne, voir P. BRIANT (1997), p. 99, n. 256.

18) [43], les autres non [44]. Ces graphies notent le perse **Āθi(ya)vahyā*, dont la signification est « meilleur en (période de) calamité » [45]. Le nom d'Ariyawrata (ꜣ*RYWRT* ou *ỈRYWRT*) note le perse **Ariyāvrata-*, qui signifie « commandant sur les Iraniens » [46]. Ariyawrata a aussi un surnom égyptien, Djedhor (inscription n° 21) [47].

Les titres portés par les frères sont différents. Atiyawahy est *srs/srst n(y) Prs*, « *saris* de Perse », et on lui ajoute, dans les inscriptions n° 11, 14 et 18, le titre de *(ỉ)r(y)-pꜥt Gbtyw* « gouverneur de Coptos », qui explique son implication dans les travaux du Ouadi Hammamat. Inconnu en vieux perse, le terme *srs* vient de l'araméen et résulte d'un emprunt à l'akkadien *ša reš šarri* « celui qui se tient à la tête du roi » [48]. Il fut utilisé soit pour désigner des eunuques, soit comme titre aulique [49]. Dans les inscriptions n° 19 et 21, Ariyawrata a un titre noté *r Prs*. Il est peu probable que ce *r* soit une abréviation de *srs*, car l'inscription n° 22 offre une variante utilisant le signe du ciel (*ḥr*), notation du titre *ḥr(y)* « supérieur » ou « chef ». G. Posener pense qu'il s'agit d'une transposition égyptienne du terme araméen *srs* [50].

Atiyawahy est attesté en l'an 26 de Darius (496) dans l'inscription n° 11, puis de l'an 36 de Darius à l'an 13 de Xerxès (de 486 à 473). Il a donc été en fonction durant plus de vingt ans. On notera que l'an 36 de Darius est mentionné aussi dans les inscriptions n° 16 et 18, respectivement de l'an 12 et de l'an 13 de Xerxès, pour une raison qui reste à expliquer. C'est aussi le cas de l'an 6 de Cambyse, mentionné dans l'inscription n° 16 [51]. Une explication serait également à trouver pour la notation de l'an 17 d'Artaxerxès, à gauche de son an 16, dans l'inscription n° 21 d'Ariyawrata. Ce dernier a été en fonction sous Artaxerxès, mais son nom figurait déjà, sans aucun titre, dans l'inscription n° 15 de son frère, sous la barre de portage de la châsse portative.

---

43. J. TAVERNIER (2007), p. 127 (4.2.205).
44. J. TAVERNIER (2007), p. 127 (4.2.203).
45. J. TAVERNIER (2007), p. 127. Voir aussi W. HINZ (1975), p. 50.
46. J. TAVERNIER (2007), p. 127. Voir aussi W. HINZ (1975), p. 42.
47. Djedhor est aussi le nom d'un roi égyptien de la XXX[e] dynastie, en grec Tachôs ou Téôs.
48. G. POSENER (1936), p. 118. Voir aussi F. JONCKHEERE (1954), p. 150-151 ; Th. PETIT (1990), p. 73, n. 252 ; L. KOEHLER et W. BAUMGARTNER (1995), p. 727 ; P. BRIANT (1996), p. 287-288.
49. P. BRIANT (1996), p. 288, exprime sa préférence pour le titre aulique en ce qui concerne Atiyawahy.
50. Voir la discussion de G. POSENER (1936), p. 126 (c).
51. Je ne pense pas que l'on puisse en déduire qu'Atiyawahy a été actif au Ouadi Hammamat durant 51 années, comme on le lit chez G. GOYON (1957), p. 119-120 ; P. BRIANT (1996), p. 497.

Les données figurant dans les dates

Avec dix-huit dates échelonnées de l'an 26 de Darius à l'an 17 d'Artaxerxès, les inscriptions perses du Ouadi Hammamat permettent d'effectuer plusieurs observations intéressantes. On notera d'abord, dans les inscriptions des deux fonctionnaires perses, la façon originale de noter l'« An (de règne) » où le *t* habituel est remplacé par un trait ondulé, attesté par ailleurs à la Basse Époque [52]. En ce qui concerne le cartouche royal, il prend place dans la ligne horizontale qui inclut la date dans les inscriptions de Khnemibrê, mais il est gravé en position verticale dans toutes celles d'Atiyawahy et d'Ariyawrata. Dans l'inscription n° 12, les données relatives à la date et aux épithètes royales sont disposées autour du cartouche en faisant fi de la syntaxe. Dans l'inscription n° 13, il est gravé dans une taille largement supérieure à celle des autres hiéroglyphes. Dans les inscriptions n° 19 et 20 d'Ariyawrata, ils sont surmontés du soleil et des deux hautes plumes, dans l'intention de sacraliser le nom d'Artaxerxès comme une figure royale autonome, selon un procédé bien attesté au Nouvel Empire [53].

L'un des intérêts majeurs des inscriptions perses du Ouadi Hammamat réside dans la variété des graphies hiéroglyphiques des noms des souverains, dont l'évolution peut être fixée dans le temps grâce à la date qui leur est associée [54]. Le nom de Cambyse (*KNBWḎ*), noté dans l'inscription nº 16 d'Atiyawahy, de l'an 12 de Xerxès, offre une graphie différente de celle qui est attestée durant son règne (*KMBỈṮT*). La graphie *TRWŠ* du nom de Darius caractérise les inscriptions n° 1, 2, 5 et 6 datées de l'an 26 et 27 [55], tandis que la graphie *NTRWŠ* [56] est attestée dès l'an 28 et en l'an 30 par les inscriptions n° 7, 9 et 10. Dans l'inscription n° 12 de l'an 36, elle est notée en *NTRYWŠ* [57], graphie reprise dans les inscriptions n° 16 et 18 qui sont postérieures au règne de Darius. Les graphies *NTRYWŠ* et *NTRYŠ* sont attestées sur les stèles du canal et dans les inscriptions de la statue de Suse,

---

52. G. POSENER (1936), p. 118.

53. C. SPIESER (2000). Au Ouadi Hammamat : inscription Montet 46 du règne de Séthy II. Khnemibrê lui-même place son nom dans un cartouche, car il s'agit du nom d'intronisation du roi Amasis, et il n'hésite pas à lui adjoindre le soleil et les plumes lorsqu'il est noté verticalement (inscriptions n° 2, 4, 7, 8).

54. G. POSENER (1936), p. 161-163. Voir aussi G. GOYON (1957), p. 119 ; J. YOYOTTE (1972), p. 266.

55. Cette graphie est employée sur les stèles du Sérapéum de Memphis datées de l'an 4 de Darius : G. POSENER (1936), p. 37-39. La table d'offrande de Khnemibrê (Caire JE 48439), découverte à Coptos en 1923, atteste la variante *ṮRYWŠ* : G. POSENER (1936), p. 13, pl. XVI.

56. La nasale initiale se rencontre aussi en lycien : G. POSENER (1936), p. 161.

57. Voir aussi G. POSENER (1936), p. 138-139, pour des vases de l'an 33 et de l'an 34 ; J. YOYOTTE (1972]), p. 266, qui mentionne des stèles du Sérapéum de l'an 31 et de l'an 34.

que l'on a proposé par conséquent de dater au plus tôt de l'an 28 de Darius, soit 494 avant J.-C. [58]. Le nom de Xerxès est noté *ḪŠYꜣRŠ* dans les inscriptions n° 13, 14, 15 et 18, qui vont de l'an 2 à l'an 13[59], mais *ḪŠYRŠ* dans les inscriptions n° 16 et 17 de l'an 12. Enfin, le nom d'Artaxerxès est noté *ꜣRTḪŠSS* dans l'inscription n° 19 de l'an 5, mais *ꜣRTḪŠSŠ* dans les inscriptions n° 20 et 21 de l'an 16.

Ajoutée au dossier par G. Goyon en 1957, l'inscription n° 11 mérite une attention particulière. Elle voisine une mention d'Atiyawahy, date de l'an 26 de Darius et présente une graphie originale du nom royal (*TRYWHŠ*), qui inclut le *h* attesté en araméen et parfois en vieux perse. Jean Yoyotte a émis l'idée que la date ne serait pas contemporaine de la mention d'Atiyawahy, sans expliciter davantage son point de vue [60], mais la manière de noter le nom royal diffère totalement de ce que l'on observe dans les inscriptions de Khnemibrê datées de l'an 26 et des années suivantes. La façon de noter l'« an (de règne) » et la disposition verticale du cartouche s'apparentent à ce que l'on observera, à partir de l'an 36, dans les inscriptions d'Atiyawhay et d'Ariaywrata. Si la graphie du nom royal rend mieux compte de sa notation en araméen et en vieux perse, c'est sans doute parce qu'elle résulte du travail d'un scribe qui connaissait ces langues. Tout semble dès lors indiquer que la date et la mention d'Atiyawahy peuvent être contemporaines, comme le pensait G. Goyon. Si le *saris* de Perse et gouverneur de Coptos était en fonction en l'an 26, il a très bien pu effectuer cette année-là une visite préliminaire au Ouadi Hammamat, en vue d'ordonner ensuite l'envoi d'une ou de plusieurs expéditions qui allaient être dirigées par Khnemibrê. Lorsque ces missions ne furent plus menées par ce dernier, après l'an 30, c'est le nom du *saris* de Perse que l'on choisit de faire figurer de nouveau dans les inscriptions de la carrière, sans doute comme l'autorité coptite sur la région. Enfin, dans la longue séquence de titres qui précède le cartouche, on remarque la présence de *ḥḳꜣ ḥḳꜣw* « souverain des souverains », qui s'offre comme une variante du titre *wr n(y) nꜣ wrw* « grand des grands » qui, en égyptien, rend d'ordinaire le titre perse de « roi des rois ». Ce titre *ḥḳꜣ ḥḳꜣw* n'avait jamais été employé pour désigner un roi d'Égypte, mais, comme le

58. J. Yoyotte (2010), p. 272. G. Posener (1936), p. 163, reste prudent sur ce point, car il relève un *NTRYWŠ* dans un texte démotique de l'an 25.

59. *ḪŠYꜣRŠꜣ* sur les vases de l'an 2 à l'an 5 de Xerxès : G. Posener (1936), p. 141-142.

60. J. Yoyotte (2010), p. 298, n. 16.

note J. Yoyotte [61], il avait été utilisé ponctuellement au Nouvel Empire dans le nom de statues colossales d'Aménophis III [62] et de Ramsès II [63].

Un autre intérêt de ces dates égyptiennes réside dans la mention du mois dans huit d'entre elles. En convertissant ces dates égyptiennes en dates grégoriennes en usage de nos jours, il est dès lors possible de savoir à quel moment de l'année chaque inscription a été gravée sur le site [64]. Une comparaison avec les dates attestées aux autres périodes permettra de mieux appréhender la réalité des missions de l'époque perse au Ouadi Hammamat.

Sans entrer dans les détails, le calendrier égyptien en usage dès le début de l'Ancien Empire était un calendrier solaire de 365 jours sans réajustement périodique d'un jour tous les quatre ans (calendrier julien). Il se composait de trois saisons (dans l'ordre Akhet, Péret et Chémou) de quatre mois de trente jours chacun, avec cinq jours supplémentaires en fin d'année, les fameux jours « épagomènes » d'Hérodote. L'usage de ce calendrier par les Égyptiens, trop court par rapport à l'année tropique de 365, 2422 jours, eut pour conséquence un décalage progressif d'un jour tous les quatre ans (occasionnellement tous les trois ans) par rapport au cycle annuel des saisons, décalage dont les Égyptiens avaient connaissance grâce à l'observation du lever héliaque de Sothis avec lequel coïncidait, idéalement, le début de la crue du Nil[65].

---

61. J. YOYOTTE (2010), p. 266.

62. Le nom des colosses dits « de Memnon » à Thèbes ouest est « Nebmaâtrê souverain des souverains (*ḥḳꜣ ḥḳꜣw*) » et le même nom accompagne la représentation d'un colosse de ce roi sur le graffito de Men à Assouan et sur la stèle Bruxelles E 2400 : S. BICKEL (2002), p. 68, 76-79, fig. 7-8.

63. Le nom « Ramsès-Méryamon souverain des souverains (*ḥḳꜣ ḥḳꜣw*) » accompagne la figuration d'un colosse sur la stèle Munich 287 du vizir Râhotep : L. HABACHI (1969), fig. 21. Par ailleurs, on connaît à Louqsor, au Ramesséum, à Abou Simbel et à Pi-Ramsès, des colosses de Ramsès II dont le nom est *Rꜥ n(y) ḥḳꜣw*, « Soleil des souverains » : C. OBSOMER (2012), p. 420-421. L'un d'eux est mentionné dans le graffito de Minemheb sur l'îlot d'Hassanawarti, à l'est d'Éléphantine : L. HABACHI (1969), p. 26. C'est ce nom qui a pu inspirer la mention du titre βασιλεὺς βασιλέων dans la description du colosse d'Osymandyas, au Ramesséum, transmise par Diodore, *Bibliothèque historique*, I, 47.

64. L'un des premiers à avoir saisi l'intérêt de cette démarche est E. MEYER (1912), p. 254-261, qui mentionne quelques inscriptions du Ouadi Hammamat. Un relevé des dates du Ouadi Hammamat a été publié par P. MONTET (1959), p. 94-103, qui n'effectue toutefois pas la conversion de ces dates dans le calendrier grégorien. Il en conclut que « la vallée de Rohanou pouvait être fréquentée en toute saison par des prospecteurs, des agents de la force publique, mais que les carriers quelle que fût l'importance de leur travail s'arrangeaient pour le terminer à la fin de l'hiver pour permettre aux convois d'arriver à quai en Égypte en mars ou avril ».

65. Au Nouvel Empire, l'« an 1 » d'un roi commençait le jour de son avènement pour s'achever l'année civile suivante la veille du jour anniversaire de cet avènement. Mais à la XXVIe dynastie saïte on avait adopté la pratique du Moyen Empire : l'« an 1 »

Voici à quoi correspondent les huit dates du dossier perse, une fois converties dans notre calendrier grégorien [66] :

– Darius an 26, Chémou II.10 (inscr. n° 1) : ± 26 septembre 496
– Darius an 26, Chémou IV (inscr. n° 2) : mi-novembre à mi-décembre 496
– Darius an 27, Akhet III (inscr. n° 5)[67] : mi-février à mi-mars 495
– Darius an 27, Péret IV.13 (inscr. n° 6) : ± 31 juillet 495
– Darius an 28, Chémou I.1 (inscr. n° 7) : ± 18 août 494
– Darius an 30, Péret IV.15 (inscr. n° 9) : ± 1er août 492
– Darius an 30, Péret IV (inscr. n° 10) : mi-juillet à mi-août 492
– Xerxès an 2, Akhet I.9 (inscr. n° 13) : ± 26 décembre 485

On observe d'emblée une grande variété de dates. En l'an 26, c'est en automne que les inscriptions furent gravées. La première inscription de l'an 27 pointe la fin de l'hiver. Les quatre inscriptions suivantes ont été gravées en plein été, au moment des fortes chaleurs. En l'an 2 de Xerxès, il s'agit du début de l'hiver. Afin de poursuivre l'analyse de ces dates, il convient d'examiner quelles étaient la ou les pratiques au cours des périodes précédentes.

Le **Tableau 2** reprend les dates converties des inscriptions gravées sur le site aux autres périodes [68] .

d'un roi correspondait à la fin de la dernière année civile entamée par son prédécesseur, le début de l'« an 2 » et des années suivantes commençait en Akhet I.1, coïncidant avec l'année année civile. Pour la XXVIIe dynastie achéménide, on poursuivit le système en vigueur à la dynastie saïte, en pré-datant de trois mois le début des règnes par rapport au comput effectué en Perse utilisant le calendrier babylonien (d'après une communication de Gérard Gertroux, que je remercie).

66. Les calculs sont effectués au départ de l'équation offerte par la date sothiaque du *Décret de Canope*, en l'an 9 de Ptolémée III (238 avant J.-C.) : Chémou II.1 égale 19 juillet julien ou 15 juillet grégorien. Le décalage par rapport à Akhet I.1 était alors de 270 jours. On comptera 206 jours de décalage pour l'an 26, 27 et 28 de Darius (15 juillet grégorien = Péret III.27) ; 207 jours pour l'an 30 de Darius (= Péret III.28) ; 209 jours pour l'an 2 de Xerxès (= Péret III.30). Les dates absolues sont reprises de la publication de G. Posener.

67. Même date sur la stèle de Khnemibrê (Berlin 20120) : G. Posener (1936), p. 108-109.

68. Je fais grâce au lecteur du détail des calculs préalables à l'établissement des dates converties figurant dans le tableau, mais ceux-ci ont été effectués au départ de la date sothiaque de l'an 7 Sésostris III à el-Lahoun (± 1866 avant J.-C.) : Péret IV.17 (latitude de Memphis) égale 17 juillet julien (à convertir en date grégorienne, variable selon le siècle). Je n'ai pas repris dans le tableau les dates figurant dans les inscriptions Montet 169 (Akhet IV.2), 152 (Chémou III.2), 149 (Chémou IV.3), car elles ne mentionnent pas le règne. On devra ajouter au dossier une inscription encore inédite de l'Ancien Empire, découverte par Annie Gasse.

Ancien Empire			
Pépy I[er], an apr. le 18[e] recens. (± 2260)	Montet 107	Chémou III.27 :	± 10 janvier
Moyen Empire			
Mentouhotep III, an 8 (± 1993)	Montet 114	Chémou I.3 :	± 16 août
Mentouhotep IV, an 2 (± 1988)	Montet 110	Akhet II.3 :	± 16 janvier
Mentouhotep IV, an 2 (± 1988)	Montet 113, Goyon 53	Akhet II.15 :	± 28 janvier
Mentouhotep IV, an 2 (± 1988)	Montet 192	Akhet II.15 : Akhet II.27 :	± 28 janvier ± 09 février
Mentouhotep IV, (an 2) (± 1988)	Montet 191	Akhet II.23 :	± 05 février
Sésostris I[er], an 2 (± 1957)	Goyon 67	Péret III.20 :	± 25 juin
Sésostris I[er], an 16 (± 1943)	Montet 123 = Goyon 64	Akhet III.3 :	± 04 février
Sésostris I[er], an 38 (± 1921)	Goyon 61	Akhet III.25 : Akhet III.27 :	± 21 février ± 23 février
Sésostris I[er], an 38 (± 1921)	Montet 87	Akhet IV.4 : Akhet IV.6 : Akhet IV.20 :	± 02 mars ± 04 mars ± 18 mars
Sésostris II, an 2 (± 1878)	Montet 104	Akhet IV.8 : Péret I.4 :	± 24 février ± 22 mars
Sésostris III, an 14 (± 1859)	Montet 47	Akhet IV.16 :	± 29 février
Amenemhat III, an 2 (± 1852)	Montet 43, Goyon 70	Akhet III.1 :	± 12 janvier
Amenemhat III, an 3 (± 1851)	Montet 96	Akhet III.3 :	± 14 janvier
Amenemhat III, an 19 (± 1835)	Montet 48	Péret I.15 :	± 20 mars
Amenemhat III, an 20 (± 1834)	Montet 42	Akhet III.12 :	± 18 janvier
Nouvel Empire			
Aménophis IV, an 4 (± 1352)	Goyon 90, 91	Akhet III.12 :	± 25 novembre
Ramsès IV[69], an 1 (± 1153)	Goyon 89	Péret II.14 :	± 08 novembre
Ramsès IV, an 1 (± 1152)	Montet 86	Chémou III.5 :	± 29 mars
Ramsès IV, an 2 (± 1152)	Montet 240	Akhet II.2 :	± 29 juin
Ramsès IV, an 3 (± 1151)	Montet 223	Chémou I.26 :	± 18 février
Ramsès IV, an 3 (± 1151)	Montet 12, 222	Chémou II.27 :	± 21 mars

Tableau 2. Dates converties des inscriptions gravées aux autres périodes

La majorité de ces documents offre une date qui s'échelonne entre le 10 janvier et le 29 mars (en grisé dans le tableau). L'hiver est de toute évidence la période de prédilection pour les opérations d'extraction de la pierre de bekhen au Ouadi Hammamat, car il s'agit de profiter des mois les plus frais de l'année. Dans certains cas, le texte se contente de mentionner les noms de membres présents (Pépy I[er], an 16 de Sésostris I[er] [70], an 2, 3 et 20

69. L'avènement de Ramsès IV eut lieu en Chémou III.15 : C. VANDERSLEYEN (1995), p. 616.

70. Elle mentionne la présence du général Héqa-ib avec 5 000 hommes.

d'Amenemhat III). Dans d'autres cas, il précise l'objet de la mission : prélever des « monuments » pour le dieu Hérychef d'Héracléopolis (an 14 de Sésostris III), prélever des « monuments » pour le complexe funéraire d'Haouara et le domaine de Sobek de Chédyt (an 19 d'Amenemhat III). Mais les textes les plus intéressants sont ceux qui offrent des détails sur le timing des différentes opérations mises en œuvre dans le cadre de la mission.

En l'an 2 de Mentouhotep IV, la mission conduite par le vizir Amenemhat, à la tête de 10 000 hommes, extrait la cuve et le couvercle d'un sarcophage : vers le 16 janvier (Akhet II.3), on trouve la pierre qui pourra constituer le couvercle, là où une gazelle est en train de mettre bas ; les inscriptions officielles sont gravées douze jours plus tard ; on découvre huit jours plus tard une citerne jusque-là inconnue, qui sera utile à l'approvisionnement en eau ; enfin, quatre jours plus tard, le couvercle du sarcophage est descendu de la colline et l'on effectue un sacrifice, tandis qu'une troupe de 3 000 hommes s'apprête à l'acheminer vers la Vallée.

En l'an 38 de Sésostris I[er], le héraut Amény emmène plus de 18 000 hommes sur le site et en extrait 210 blocs de pierre de bekhen destinés à devenir 150 statues et 60 sphinx [71] : Amény arrive sur place vers le 21 février (Akhet III.25) et commence les travaux d'extraction deux jours plus tard ; l'un de ses adjoints, Amenemhat, arrive vers le 2 mars (Akhet IV.4) et part dès le surlendemain (Akhet IV.6) avec une partie de la troupe pour acheminer les 80 premiers blocs sur les 85 kilomètres qui mènent à la Vallée ; il arrive au Nil quatorze jours plus tard (Akhet IV.20), après quoi il revient au Ouadi Hammamat pour graver son inscription ; la date à laquelle le reste de la troupe quitte le site avec le reste des blocs n'est pas précisée. En l'an 2 de Sésostris II, la mission arrive sur le site vers le 24 février (Akhet IV.8) et le quitte 26 jours plus tard en emportant 200 blocs.

Sous Ramsès IV, en l'an 1, l'inscription Montet 86 mentionne l'arrivée vers le 29 mars (Chémou III.5) du premier prophète de Montou, Touro, sans plus d'information sur l'objet de sa visite. La mission de l'an 3 du même roi est beaucoup plus détaillée. Le document principal est la grande stèle rupestre gravée à l'entrée du ouadi, côté sud (Montet 12), dont la date correspond environ au 21 mars (Chémou II.27) [72]. Comme la fin du texte (l. 21-22) mentionne les sacrifices adressés aux divinités, il est clair qu'il s'agit de la date de la fin des travaux, avant le retour vers la Vallée. Les lignes qui précèdent (l. 12-21) mentionnent l'ordre royal (ramener des pierres vers l'Égypte) donné au premier prophète d'Amon et directeur des travaux,

71. C. OBSOMER (1995), p. 365-376.
72. Cf. L. CHRISTOPHE (1948), pl. I.

Ramsèsnakht [73], puis elles précisent la liste des 8 368 hommes qui l'ont accompagné et le ravitaillement qui leur a été fourni [74]. On peut y rattacher deux inscriptions gravées du côté nord du ouadi : l'une (Montet 223) mentionne, vers le 18 février (Chémou I.26), l'ordre royal donné à un officier de la charrerie de « prendre en charge les missions (à remplir) pour la Place de Maât (*sc.* Deir el-Médineh) avec le responsable des travaux et premier prophète d'Amon Ramsèsnakht » ; l'autre (Montet 222) mentionne l'ordre royal en date de Chémou II, sans indication de jour. La première partie du texte de la stèle Montet 12 présente d'abord les titres du roi et un long éloge (l. 1-9), puis il est question de la présence du roi sur le site, de la gravure d'une stèle à son nom et de la constitution d'une commission chargée de « rechercher les missions (à remplir) pour la Place de Maât » (l. 9-12). Ces faits sont clairement antérieurs aux travaux menés par Ramsèsnakht. La stèle mentionnée est la stèle rupestre Montet 240, gravée du côté nord du ouadi, dont le texte, qui se limite à vanter les mérites du roi et offre une date antérieure d'un an et demi à celle de la stèle Montet 12.

Parmi les cinq dates qui sont en dehors de la période qui va de début janvier à fin mars, trois se situent en été et deux en automne. Il convient de comprendre, grâce à leur texte, à quoi elles peuvent correspondre.

La date de la stèle Montet 240 (Akhet II.2), dont il vient d'être question, correspond au début de l'été (vers le 29 juin) et pourrait bien être celle du passage du roi Ramsès IV au Ouadi Hammamat, lorsqu'il prit la décision des recherches qui allaient aboutir à la grande expédition de Ramsèsnakht durant l'hiver de l'année suivante. Avec une date (Péret III.20) qui la situe vers le 25 juin, l'inscription de l'an 2 de Sésostris Ier atteste la présence sur le site d'un intendant Antef, sans offrir aucune information supplémentaire : il peut très bien s'agir d'une mission de reconnaissance. La dernière inscription à avoir été gravée en été, vers le 16 août (Chémou I.3), est la fameuse inscription Montet 114, qui décrit une mission de l'intendant Hénou sous Mentouhotep III [75] : après avoir traversé le désert avec 3 000 hommes, de Coptos à la mer Rouge, pour y assembler une flotte et envoyer celle-ci vers Pount en bénéficiant des vents et courants favorables de l'été, Hénou revint vers la région thébaine, avec les hommes qui ne participaient pas à l'expédition navale, et il fit un détour par le Ouadi Hammamat pour en ramener des pierres de qualité destinées à devenir des statues, saisissant ainsi l'occasion de rentabiliser son trajet retour.

---

73. Il s'agit du grand-prêtre du temple de Karnak.

74. Ce type d'inscription insiste souvent sur le fait qu'il n'y a pas eu de pertes humaines. Ici, au contraire, on n'hésite pas à mentionner les 900 morts. La proportion de militaires par rapport aux travailleurs est énorme (5 000 hommes).

75. Analyse détaillée dans C. OBSOMER (2019), p. 13-16, 34-36.

Les deux dernières dates concernent l'automne. En l'an 4 d'Aménophis IV, futur Akhenaton, la date (Akhet III.12) de l'inscription Goyon 90, environ le 25 novembre, « correspond à » [76] l'ordre royal donné au premier prophète d'Amon, Mây, de ramener un bloc destiné à devenir une statue royale. Il ne s'agit donc pas de la date où ce bloc fut extrait de la carrière : la mission, qui a permis de graver l'inscription, a pu être envoyée aux carrières l'hiver suivant. En l'an 1 de Ramsès IV, l'inscription Goyon 89 mentionne l'arrivée vers le 8 novembre (Péret II.4) du premier prophète d'Horus et d'Isis, Ousermaâtrênakht, dans l'intention de ramener de grandes statues, dont le nombre n'est pas indiqué. Le texte donne des précisions sur la composition de la troupe, modeste puisqu'elle ne se compose que de 406 hommes, et sur leur ravitaillement. Ousermaâtrênakht a fait graver une autre inscription, sans date, du côté nord du ouadi (Montet 238).

En conclusion, on peut affirmer que lorsqu'ils souhaitaient organiser au départ de Coptos une expédition aux carrières du Ouadi Hammamat en vue d'en ramener des blocs de pierre de bekhen, les Égyptiens, avant l'époque perse, ont toujours privilégié la période de l'hiver. Dans l'état actuel de la documentation éditée, une seule mission est attestée de façon certaine à un autre moment, en l'occurrence au milieu de l'automne : c'est l'inscription Goyon 89 de l'an 1 de Ramsès IV.

Si l'on revient sur les inscriptions de l'époque perse qui sont datées au mois près, il apparaît que seules l'inscription n° 5 de l'an 27 de Darius et l'inscription n° 13 de l'an 2 de Xerxès ont été gravées pendant l'hiver : on peut donc penser qu'elles furent gravées durant des travaux dans la carrière. Deux autres (inscriptions n° 1 et 2) le furent en automne de l'an 26 de Darius, la première peut-être à l'arrivée sur le site, la seconde à la fin des travaux. Mais les quatre dernières, qui concernent l'an 27, l'an 28 et l'an 30, portent une date entre fin juillet et la mi-août, qui rend peu probable la conduite sur le site de travaux d'une certaine ampleur [77].

C'est sans doute après avoir visité le site en l'an 26 (inscription n° 11) que le *saris* de Perse Atiyawahy ordonna à Khnemibrê d'extraire des blocs de pierre de bekhen, parmi lesquelles celle qui deviendrait la statue de Suse, lors de deux missions successives en automne et hiver 496-495.

Claude OBSOMER
Université de Namur / Université catholique de Louvain
claude.obsomer@uclouvain.be

76. La préposition *ẖft* est employée.

77. J. Yoyotte (2010), p. 268, énonce comme autres objectifs possibles une inspection des mines d'or situées à proximité, une opération de police ou un trajet vers la mer Rouge.

Traduction des inscriptions

Inscriptions de Khnemibrê

Inscription n° 1 (Posener 12 = Montet 18)

(a) (1) An 26, 2e mois de Ché(mou), jour 10, de (2) Darius, vivant (soit-il) éternellement !

Le responsable des travaux (3) de Haute et de Basse Égypte, contrôleur des travaux dans le pays entier, (4) Khnemibrê, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Âhmose *-sa-Neith.

* Lecture par référence aux autres attestations du nom, car les signes dans le cartouche sont difficiles à identifier.

(b) (1) Le responsable des travaux (2) de Haute et de Basse Égypte, contrôleur des travaux (3) dans le pays entier, (4)Khnemibrê.

Inscription n° 2 (Posener 15 = Montet 91)

(1) An 26, 4e mois de Ché(mou), du Roi de Haute et de Basse Égypte, Darius, vivant (soit-il) éternellement !

(2) Le responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, contrôleur des travaux dans le pays entier, (3) responsable des grands artisans, contrôleur des travaux dans la découpe de colline de toute région montagneuse, (4) Khenmibrê, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, contrôleur des travaux (5) dans le pays entier, Âhmose-sa-Neith, qu'a enfanté la maîtresse de domaine Sat-Néfertoum, (6) fille du (père) divin du Mur (Blanc), Psammétique *, durable durable (soit-il), endurant endurant (soit-il) (7) pour l'éternité !

* Titre et nom par référence à l'inscription n° 6. G. POSENER (1936), p. 106-107, lisait le nom comme *Ppꜣ-ỉʿḥ* (?), mais on peut sans doute identifier les signes comme suit : un *p* et un *s* vertical (identiques), un *m*, un espace vide, un *k* cursif.

Inscription n° 3 (Posener 14 = Montet 92-93)

[93] (1) Le père divin d'Héliopolis, père divin du Mur Blanc, contrôleur des domaines, prêtre *sa-méref*, scribe du livre divin d'Héliopolis, (2) prêtre de Sekhmet qui réside dans le Grand-Temple, prêtre de Khnoum-Rê (qui brille) dans (3) l'« horizon »-*akhet* (chaque) jour *, prêtre de Khonsou-Horus dans Tourah, prêtre (4) de Ptah dans Tourah, prêtre d'Anubis ** maître de Sépa, prêtre des dieux dans (5) la carrière d'Ânou, prêtre de Ptah maître de Maât, prêtre de … (?) *** de Pé, responsable (6) des grands artisans, chef de la troupe, chef des archers, contrôleur des travaux dans le pays entier, (7) responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Khnemibrê, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, (8) Âhmose-sa-Neith, — fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Ânkh-(9)Psammétique, fils du responsable des travaux, Ouahibrê-téni, fils (10) du

responsable des travaux, Neschou(tef)nout, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, (11) responsable de la ville et vizir, Tjaènhébou, fils du responsable (12) des travaux et vizir, Neschou(tef)nout, fils du responsable des travaux et vizir, (13) Tjahébou, fils du responsable des travaux et vizir, Neschou(tef)nout,(14) fils du responsable des travaux et vizir, Tjahébou, fils (15) du responsable des travaux et vizir, Neschou(tef)nout, fils du responsable des travaux et vizir, Tjahébou, (16) fils du responsable des travaux et vizir, Horemsaf, fils du responsable des travaux (17) et vizir, Mér(y)-mér(y), fils du responsable des travaux et vizir, Horemsaf, fils (18) du deuxième prophète, troisième prophète, quatrième prophète et prêtre d'Amon-Rê, Roi des dieux, (19) responsable des travaux, responsable de la ville et vizir, Imen-her-pamechâ, [92] (20) fils du responsable des travaux, responsable de la ville et vizir, Pépy, fils (21) du responsable des travaux, Ser/Our-… (?), fils du responsable des travaux (22) et vizir, M(â)y, fils du responsable des travaux, responsable de la ville (23) et vizir, Néferménou, fils du responsable (24) des travaux, responsable de la ville et vizir, Oudjakhonsou, (25) fils du responsable des travaux et vizir, Baken(26)khonsou, fils du prophète d'Amon-Rê, Roi (27) des dieux, préposé aux affaires confidentielles du domaine de Rê, responsable des travaux (28) de Haute et de Basse Égypte, responsable de la ville et vizir, Râhotep, dont la renommée est plus (grande que celle) du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, responsable de la ville et vizir, ritualiste en chef du Roi de Haute et de Basse Égypte Djoser, Imhotep, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Kanéfer —, qu'a enfanté la maîtresse de domaine Sat-Néfertoum, durable (soit-il) pour l'éternité !

* Titre attesté abrégé du titre attesté avec une lacune sur la table d'offrande de Khnemibrê Caire JE48439. Je propose de restituer : *ḥm-nṯr H̱nmw-Rʿ, (wbn) m ȝḫt rʿ (nb).*
** Le nom *Ỉnp(w)*, qui se lit sur la table d'offrande, est ici altéré en *Ỉnmn*. C. LEITZ (2002), III, 729, pense lire ici le nom d'Amon, mais il s'agirait de la seule attestation connue de ce dieu comme « maître de Sépa ».
*** Le terme noté entre *ḥm-nṯr* et *P* est noté *ḫtyt* dans l'inscription, mais *ḫty* précédé d'un signe non identifiable sur la table d'offrande.

Inscription n° 4 (Posener 23 = Montet 90)

(1) Min de Coptos, (2) le Grand dieu qui donne la vie (à) (3) Khnemibrê, le responsable des travaux.

Inscription n° 5 (Posener 16 = Montet 193)

(1) An 27, 3e mois d'Akhet, du Roi de Haute et de Basse Égypte, Darius, vivant (soit-il) éternellement !

(2) Le responsable des travaux dans la découpe de colline de toute région montagneuse des déserts, chef de la troupe, chef des archers, (3) responsable des grands artisans, contrôleur des travaux dans le pays entier, (4) responsable des travaux en tous les monuments de Haute et de Basse Égypte, Khnemibrê, fils du (5) responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Ahmose-sa-Neith, qu'a enfanté la maîtresse de domaine (6) Sat-Néfertoum,

durable (soit-il) (en) présence de Min, d'Horus et d'Isis, (7) d'Amon, de Mout et de Khonsou, pour l'éternité !

Inscription n° 6 (Posener 18 = Montet 14)

(1) An 27, 4e mois de Péret, jour 13, (2) du Roi de Haute et de Basse Égypte, Maître des Deux Terres, Darius, vivant (soit-il) éternellement !

(3) Le responsable des grands artisans, responsable des travaux dans la découpe de colline (4) de toute région montagneuse des déserts, chef de la troupe, chef des archers, contrôleur des travaux (5) dans le pays entier, responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Khnemibrê, (6) fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Âhmose-sa-Neith, (7) qu'a enfanté la maîtresse de domaine Sat-Néfertoum, (8) fille du père divin du Mur Blanc, Psammétique, durable (9) durable (soit-il), endurant endurant (soit-il) en présence de Min de Coptos, (10) d'Harsiésis, d'Isis la grande, mère du dieu, (11) d'Harpocrate le grand, premier (né) d'Amon, pour l'éternité !

Inscription n° 7 (Posener 19 = Montet 134)

(1) An 28, 1er mois * de Chémou, jour 11, du Roi de Haute et de Basse Égypte, Maître des Deux Terres, Darius, vivant (soit-il) éternellement !

(2) Le responsable de tous les travaux du roi, (3) contrôleur des travaux dans le pays entier, responsable (4) des grands artisans, responsable des travaux dans la découpe de colline de toute région montagneuse (5) des déserts, chef de la troupe, chef des archers **, (6) responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Khnemibrê, (7) fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Âhmose-sa-Neith, (8) qu'a enfanté la maîtresse de domaine Sat-Néfertoum, durable (soit-il) (en) présence de Min, d'Horus et d'Isis de Coptos, pour l'éternité !

* Le signe devant Chémou semble être le signe du mois combiné à un trait vertical.
** Le graveur a noté erronément « chef des travaux des archers » : G. POSENER (1936), p. 111 (c).

Inscription n° 8 (Posener 20 = Montet 135, & Goyon 108)

(1) Le responsable de tous les travaux (2) du roi, (3) Khnemibrê.

Inscription n° 9 (Posener 21 = Montet 190)

(1) An 30, 4e mois de Péret, jour 15, du Roi de Haute et de Basse Égypte, Maître des Deux Terres, Darius, vivant (soit-il) éternellement !, aimé de tout dieu.

(2) Le contrôleur des travaux dans le pays entier, responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Khnemibrê, fils du responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Âhmose-sa-Neith.

Inscription n° 10 (Posener 22 = Montet 186)

(1) An 30, 4e mois de Péret, du Roi de Haute et de Basse Égypte, Maître des Deux Terres, Darius, vivant (soit-il) éternellement !, aimé de tout dieu.

(2) Le contrôleur des travaux dans le pays entier, responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Khnemibrê, fils du contrôleur des travaux (3) dans le pays entier, responsable des travaux de Haute et de Basse Égypte, Âhmose-sa-Neith, qu'a enfanté la maîtresse de domaine Sat-Néfertoum.

Inscriptions d'Atiyawahy

Inscription n° 11 (Goyon 109)

(1) An 26 du Roi de Haute et de Basse Égypte, … (?),(2) Dieu parfait, Maître des Deux Terres, Fils de Rê, (3) Maître des [couronnes], Souverain des Deux Terres, (4) Souverain des souverains, (5) qui possède la puissance, (6) Darius, (7) vivant (soit-il) comme Rê !

(8) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, gouverneur de Coptos, (9) Atiyawahy, (10) fils d'Artamès.

Inscription n° 12 (Posener 24 = Montet 146)

(1) An 36 du Dieu parfait, Maître des Deux Terres, Darius, doué de vie (soit-il) comme Rê !, aimé de Min le grand, qui réside à Coptos.

(2) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, (3) Atiyawahy, fils (4) d'Artamès, qu'a enfanté la maîtresse de domaine (5) Qendjou.

Inscription n° 13 (Posener 25 = Montet 50)

(1) An 2, 1er mois d'Akhet, jour 19, (2) du Dieu parfait, Maître des Couronnes, Maître du rituel, (3) Xerxès.

(4) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, (5) Atiyawahy.

Inscription n° 14 (Posener 26 = Lepsius 283 l)

(1) An 6 du Maître des Couronnes, (2) Xerxès.

(3) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, (4) gouverneur de Coptos, (5) Atiyawahy.

Inscription n° 15 (Posener 27 = Montet 106)

(1) Min le grand, Celui-qui-est-sur-le-reposoir-*ẖt*.

(2) An 10 du Maître des Deux Terres, Xerxès.

(3) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, (4)Atiyawahy.

(4) Ariyawrata.

Inscription n° 16 (Posener 28 = Montet 164)

(1) An 6 du Maître des Deux Terres, Cambyse.

(2) An 36 du Maître des Deux Terres, Darius.

(3) An 12 du Maître des Deux Terres, Xerxès.

(4) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, (5) Atiyawahy, (6) durable (soit-il) en face de Min, Celui-qui-est-sur-le-reposoir-*ẖt* !

Inscription n° 17 (Posener 29 = Montet 148)

(1) An 12 du Dieu parfait, Maître des Deux Terres, Xerxès.

(2) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, (3) Atiyawahy, fils (4) d'Artamès.

Inscription n° 18 (Posener 30 = Montet 13)

(1) An 36 du Dieu parfait, Maître des Deux Terres, Fils de Rê, Maître des couronnes, Darius, vivant (soit-il) comme Rê éternellement !

(2) An 13 de son fils, le Maître des Deux Terres, Fils de Rê, Maître des couronnes, Xerxès, vivant (soit-il) comme Rê éternellement !

(3) Ce qu'a fait le *saris* de Perse, gouverneur de Coptos, (5) Atiyawahy.

Inscriptions d'Ariyawrata

Inscription n° 19 (Posener 31 = Montet 144)

(1) An 5 du Roi de Haute et de Basse Égypte, Maître des Deux Terres, Artaxerxès, vivant (soit-il) éternellement !, aimé des dieux (et) de Min de Coptos, Maître de la chapelle-*sḥnt*.

(3) Ce qu'a fait le chef de Perse, Ariyawrata, fils (4) d'Artamès, qu'a enfanté la maîtresse de domaine Qendjou. Durable (soit) son (nom) en face de Min, d'Horus et d'Isis de Coptos !

Inscription n° 20 (Posener 32 = Montet 145)

(1) An 16 du Dieu parfait, Maître des Deux Terres, (2) Artaxerxès, (3) Pharaon, le Grand (roi), (4) doué de vie (soit-il) éternellement comme Rê !, (5) aimé de (n° 19 : Min de Coptos, Maître de la chapelle-*sḥnt*).

Inscription n° 21 (Posener 33 = Montet 72)

(1a) An 16 du Dieu parfait, Maître des Deux Terres, (2) Artaxerxès, (3) doué de vie (soit-il) éternellement comme Rê !

(1b) An 17.

(4) (Horus) le grand, fils d'Isis, (5) Min, Horus et Isis de Coptos, (6) Amon-Rê, Roi des dieux, Maître du ciel, (7) qui donnent la vie (au) chef de Perse Ariyawrata, surnommé Djedhor, fils d'Artamès, qu'a enfanté la maîtresse de domaine (8) Qendjou. Durable (soit) son (nom) en face de (dieux mentionnés plus haut) !

Inscription n° 22 (Posener 34 = Montet 95)

(1) Min de Coptos, (2) le Maître de la vie.

(3) Le chef de Perse Ariyawrata, fils (4) d'Artamès. Durable (soit) son (nom) en face (5) de Min, Maître de la vie.

Références bibliographiques

Suzanne BICKEL (2002) : « Aspects et fonctions de la déification d'Amenhotep III », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 102, p. 63-90.

Luisa BONGRANI FANFONI et Felice ISRAEL (1994) : « Documenti achemenidi nel deserto orientale egiziano (Gebel Abu Queh - Wadi Hammamat) », *Transeuphratène* 8, p. 75-93, pl. XII-XIX.

Edda BRESCIANI (1998) : « L'Egitto achemenide, Dario I e il Canale del Mar Rosso », *Transeuphratène* 14, p. 103-111.

Pierre BRIANT (1996) : *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris.

Pierre BRIANT (1997) : « Bulletin d'histoire achéménide (*BHAch*) I », *Topoi. Orient-Occident*, Supplément 1, p. 5-127.

Louis-A. CHRISTOPHE (1948) : La stèle de l'an III de Ramsès IV au Ouâdi Hammâmât, nº 12 [avec 1 planche], *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 48, p. 1-38.

Jean COUYAT et Pierre MONTET (1912) : *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdi Hammâmât* (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 34), Le Caire.

Henri GAUTHIER (1929) : « Le "reposoir" du dieu Min », *Kêmi* 2, p. 41-82.

Henri GAUTHIER (1931) : *Les fêtes du dieu Min* (Recherches d'archéologie, de philologie et d'histoire IFAO, 2), Le Caire.

Gérard GERTROUX (2018) : « Dating the Reigns of Xerxes and Artaxerxes », dans Pascal ATTINGER *et alii* (éd.), *Text and Image. Proceedings of the 61e Rencontre Assyriologique Internationale, Geneva and Bern, 22-26 June 2015* (Orbis Biblicus et Orientalis, 40), Leuven, Paris, Bristol, p. 179-206.

Georges GOYON (1957) : *Nouvelles inscriptions rupestres du Wadi Hammamat*, Paris.

Nadine GUILHOU (1998) : « Deux inscriptions perses du ouâdi Hammâmât », *Égypte, Afrique & Orient* 9, p. 27-30.

Labib HABACHI (1969) : *Features of the Deification of Ramesses II* (Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo. Ägyptologische Reihe, 5), Glückstadt.

Walther HINZ (1975) : *Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen* (Göttinger Orientforschungen, III, 3), Wiesbaden.

Frans JONCKHEERE (1954) : « L'Eunuque dans l'Égypte pharaonique », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications* 7.2, p. 139-155.

Ludwig KOEHLER et Walter BAUMGARTNER (1995) : *Hebräisches und aramäisches Lexikon zum Alten Testament*, Leyde.

Christian LEITZ (2002) : *Lexikon der ägyptischen Götter und Götterbezeichnungen*, vol. I-VII (Analecta Orientalia Lovaniensia, 110-116), Leuven.

Carl Richard LEPSIUS (s.d. [1849-1859]) : *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, Berlin.

Eduard MEYER (1912) : *Chronologie égyptienne* (traduit par Alexandre MORET) (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'études, 24, 2), Paris.

Pierre MONTET (1959) : « La saison du travail dans la montagne de Bekhen », *Kêmi* 15, p. 94-103.

Claude OBSOMER (1995) : *Sésostris Ier. Étude chronologique et historique du règne* (Connaissance de l'Égypte ancienne, 5), Bruxelles.

Claude OBSOMER (2012) : *Ramsès II* (Les grands pharaons), Paris.

Claude OBSOMER (2019) : « Mersa Gaouasis sur la mer Rouge et les expéditions vers Pount au Moyen Empire », *Bulletin de l'Académie Belge pour l'Étude des Langues Anciennes et Orientales*, 8, p. 7-66.

Thierry PETIT (1990) : *Satrapes et satrapies dans l'empire achéménide de Cyrus le grand à Xerxès Ier* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 254), Paris.

Georges POSENER (1936) : *La première domination perse en Égypte* (Bibliothèque d'étude IFAO, 11), Le Caire.

Paule POSENER-KRIÉGER (1989) : « Travaux de l'IFAO au cours de l'année 1988-1989 », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 89, p. 291-341.

Cathie SPIESER (2000) : *Les noms du Pharaon comme êtres autonomes au Nouvel Empire* (Orbis Biblicus et Orientalis, 174), Fribourg, Göttingen.

Jan TAVERNIER (2007) : *Iranica in the Achaemenid Period (ca. 550-330 B.C.): Lexicon of Old Iranian Proper Names and Loanwords, Attested in Non-Iranian Texts* (Analecta Orientalia Lovaniensia, 158), Leuven.

Heinz-Josef THISSEN (1979) : « Demotische Graffiti des Paneions im Wadi Hammamat », *Enchoria* 9, p. 63-92.

Claude TRAUNECKER (1992) : *Coptos. Hommes et Dieux sur le parvis de Geb* (Analecta Orientalia Lovaniensia, 43), Leuven.

Claude TRAUNECKER (2002) : « Le panthéon du Ouadi Hammâmât (Inscription n° 58) », *Topoi. Orient-Occident*, Supplément 3, p. 355-383.

Jean TRICHET et François VALLAT (1990) : « L'origine égyptienne de la statue de Darius », dans François VALLAT et Jean PERROT (éd.), *Contribution à l'histoire de l'Iran, mélanges offerts à Jean Perrot,* Paris, p. 205-208.

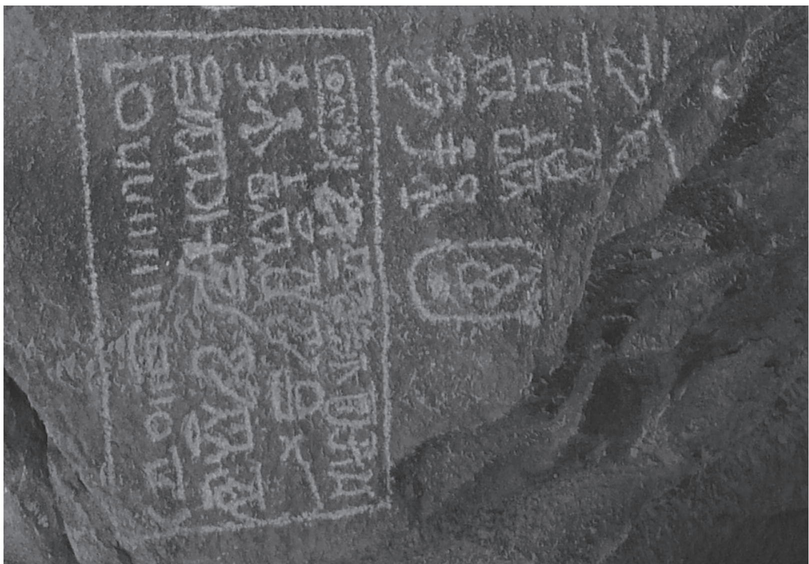
Claude VANDERSLEYEN (1995) : *L'Égypte et la vallée du Nil*, 2. *De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire* (Nouvelle Clio), Paris.

Laure-Anne VANDERSTEEN (2018) : *Les inscriptions multilingues de Darius Ier réalisées en Égypte*, Louvain-la-Neuve, mémoire inédit de master.

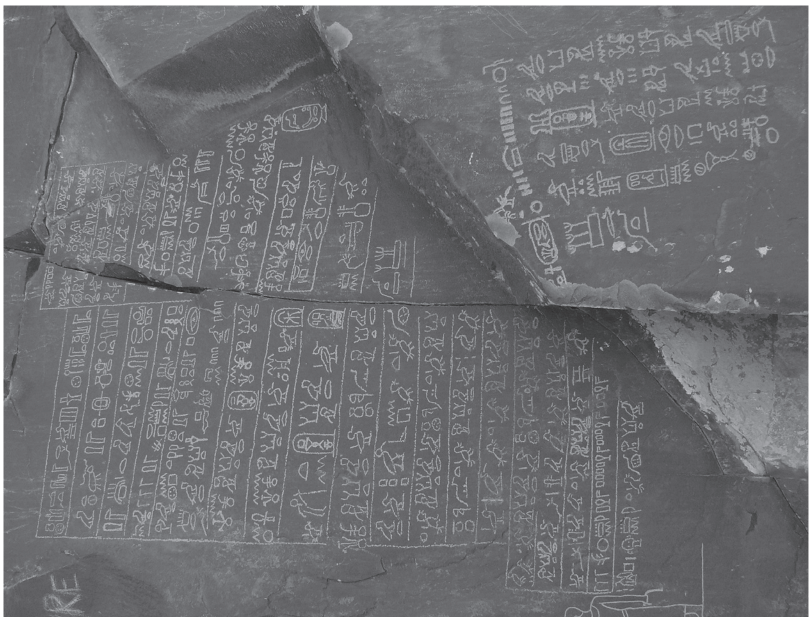
Günter VITTMANN (2004) : « Iranisches Sprachgut in ägyptischer Überlieferung », dans Thomas SCHNEIDER (éd.), *Das Ägyptische und die Sprachen Vorderasiens, Nordafrikas und der Ägäis* (Alter Orient und Altes Testament, 310), Münster, p. 129-182.

Jean YOYOTTE (1972) : « Les inscriptions hiéroglyphiques. Darius et l'Égypte », *Journal asiatique* 260, p. 253-266.

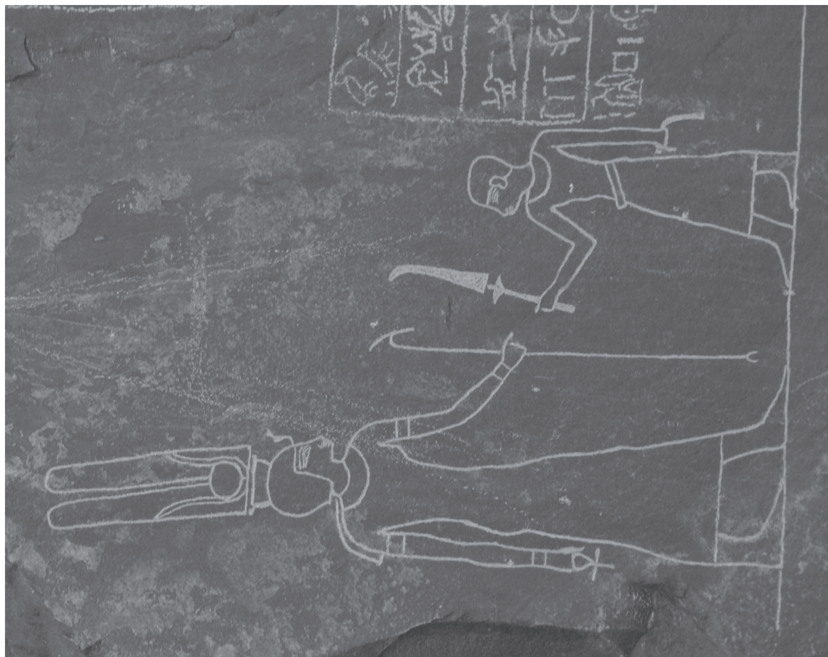
Jean YOYOTTE (2010) : « La statue égyptienne de Darius », dans Jean PERROT (éd.), *Le palais de Darius à Suse : une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone*, Paris, p. 256-299.



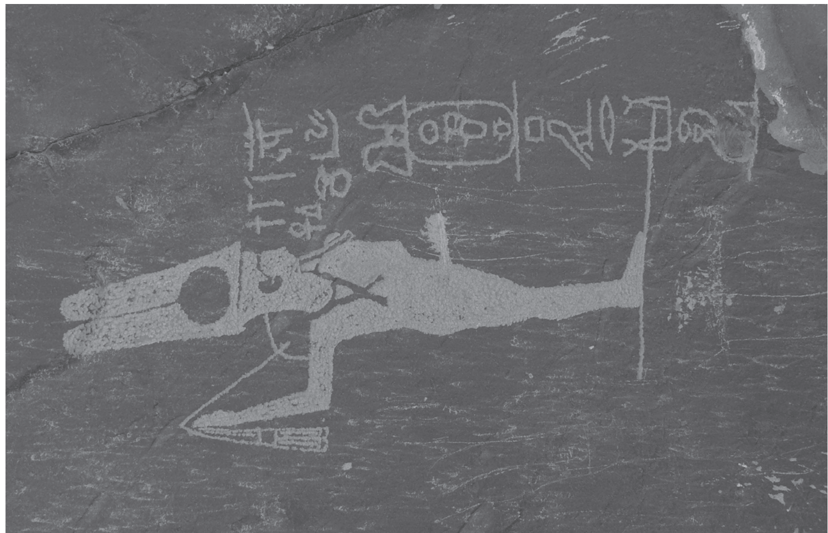
Inscription n° 1 (Montet 18)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



Inscriptions n° 2 et 3 (Montet 91 et 92-93)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



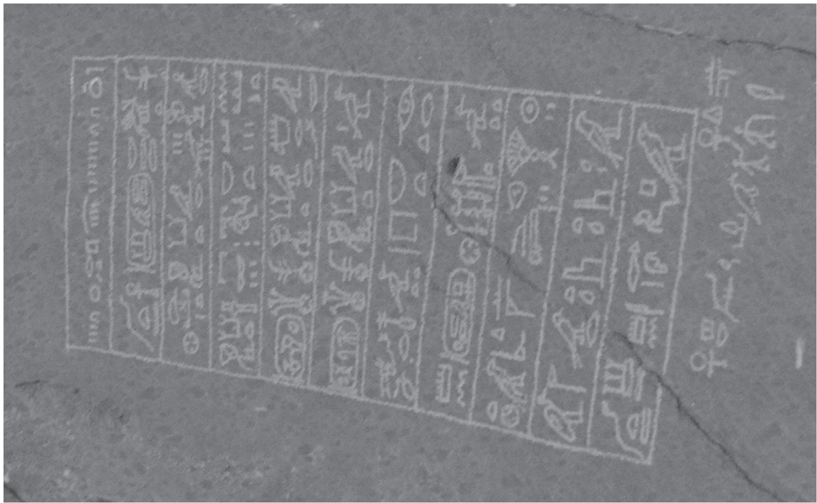
Scène de l'inscription n° 3
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



Inscription n° 4 (Montet 90)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



Inscription n° 5 (Montet 193)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



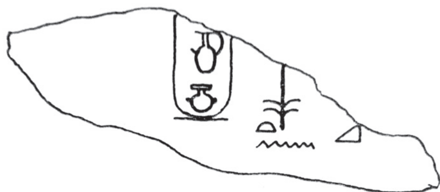
Inscription n° 6 (Montet 14)
Photographie de Claude Obsomer (février 2017)



Inscription n° 7 (Montet 134)
Photographie de Jean Demars (février 2010)



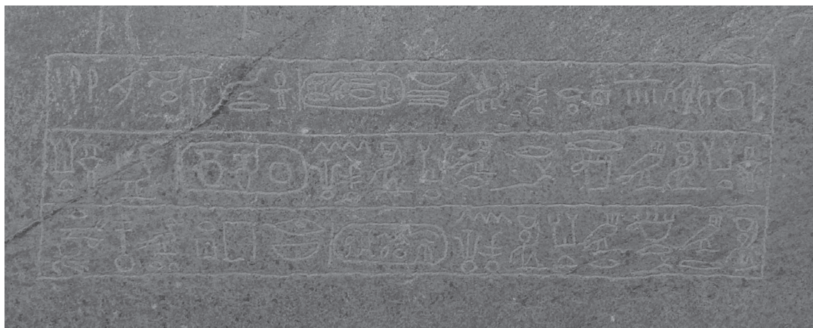
Inscription n° 8
(Montet 135)
Photographie de Guy Vertongen
(février 2010)



Inscription n° 8
(Goyon 108)
G. GOYON (1957), p. 117



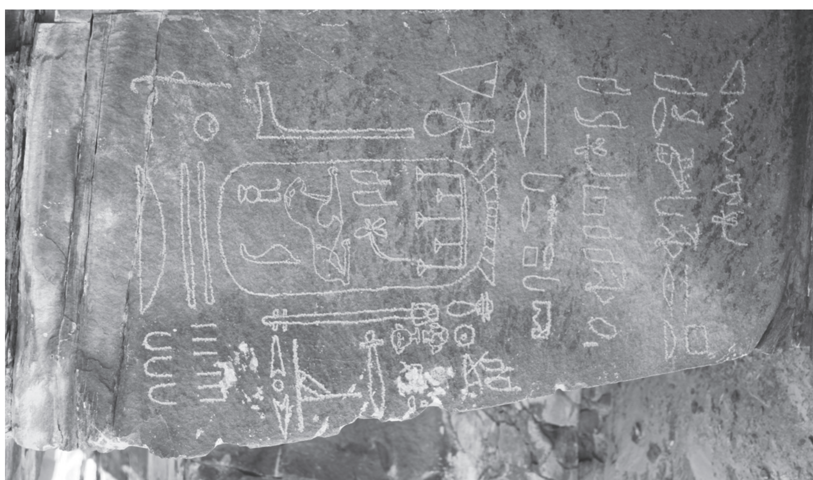
Inscription n° 9 (Montet 190)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



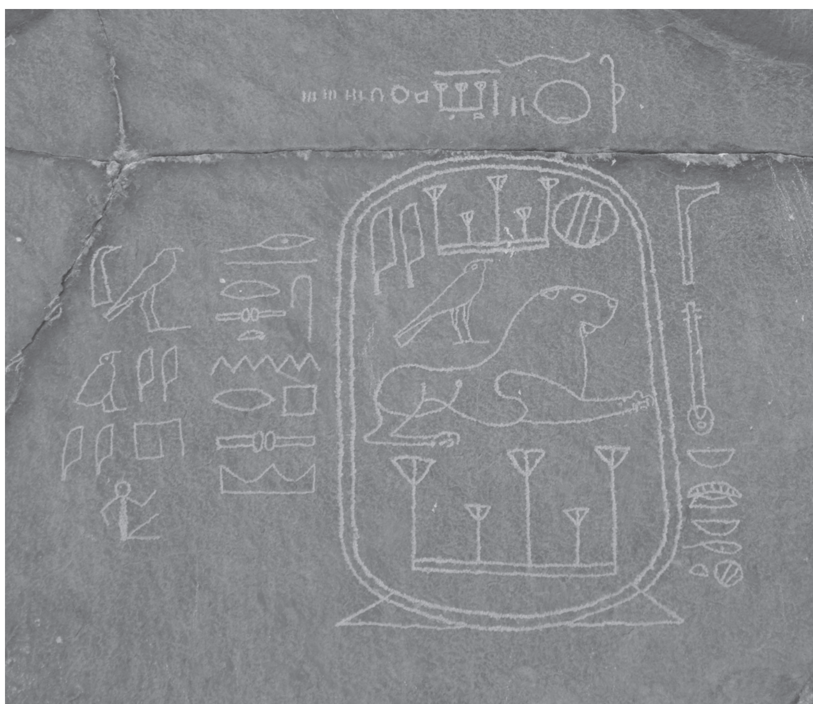
Inscription n° 10 (Montet 186)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



Inscription n° 11 (Goyon 109)
G. GOYON (1957), pl. XXXIV



Inscription n° 12 (Montet 146)
Photographie de Jean Demars (février 2010)



Inscription n° 13 (Montet 50)
Photographie de Guy Vertongen (février 2010)



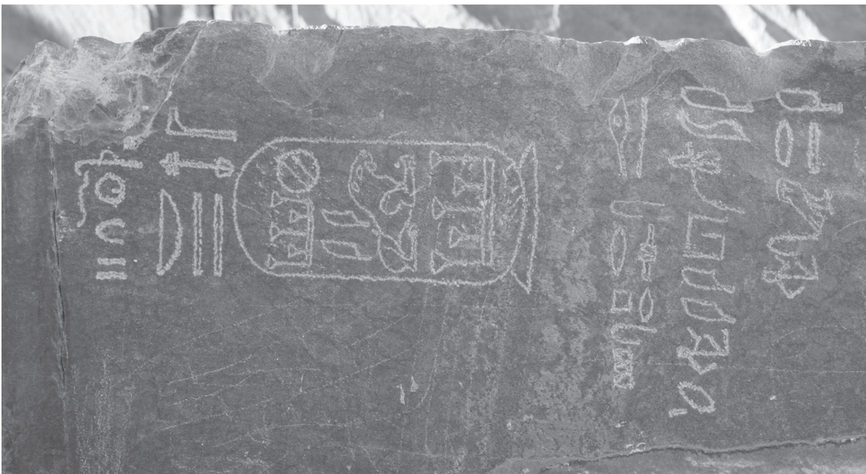
Inscription n° 14 (Montet 266)
C. R. LEPSIUS (s.d.), III, 283 l



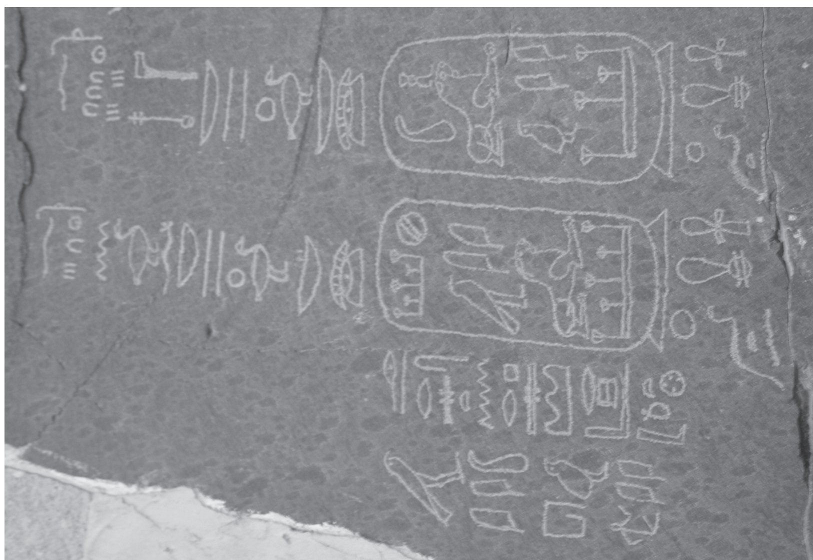
Inscription n° 15 (Montet 106)
Photographie de Philippe Bailly (février 2017)



Inscription n° 16 (Montet 164)
Photographie de Marianne Michel (juillet 2007)



Inscription n° 17 (Montet 148)
Photographie de Marianne Michel (juillet 2007)



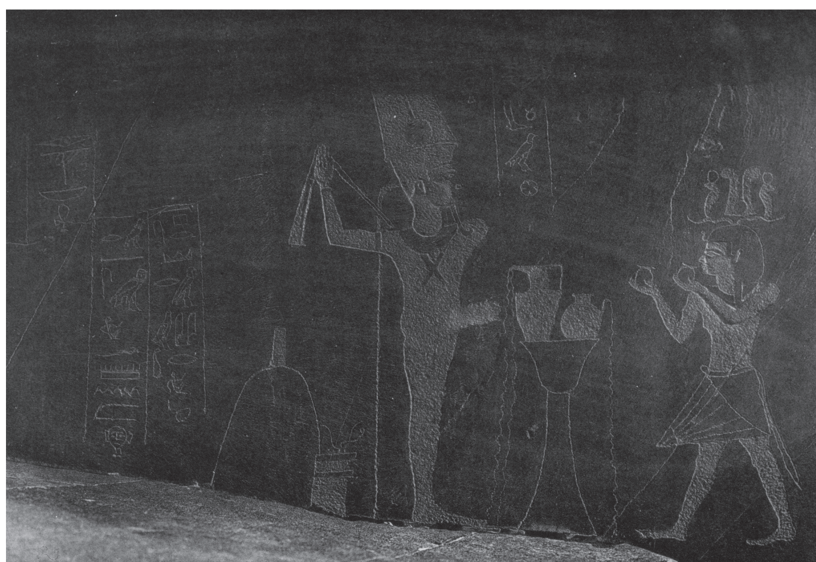
Inscription n° 18 (Montet 13)
Photographie de Marianne Michel (février 2017)



Inscriptions n° 19 et 20 (Montet 144 et 145)
Photographie de Nicolas Gauthier (février 2010)



Inscription n° 21 (Montet 72)
Photographie de Guy Vertongen (février 2010)



Inscription n° 22 (Montet 95)
J. COUYAT, et P. MONTET (1912), pl. XXI

Les Études classiques 88 (2020), p. 263-284.

QUESTION DE PERSPECTIVES ANTHROPOLOGIQUES *

Résumé. — Entre Orient et Occident chrétien, les perspectives anthropologiques sont dans la divergence. La question de la perspective en peinture en manifeste les différences. En effet, selon les aspects, les points de vue, les dimensions que l'on choisit de mettre en œuvre dans les possibilités de l'épure perspective, on induit et on détermine fondamentalement une manière de concevoir la situation de l'homme dans le monde et le mode de son engagement religieux. Le triomphe de la perspective linéaire à la Renaissance a signé le passage de la conscience occidentale à l'humanisme moderne. En Orient, en revanche, l'art religieux chrétien, l'icône, n'a pas suivi ce mouvement, a continué et continue encore à être régi par la perspective inversée et à mettre en œuvre les normes qui la caractérisent.

Abstract. — The Christian East and West have developed divergent anthropological perspectives. The issue of perspective in painting makes plain the differences. Indeed, the aspects, the points of view, and the dimensions selected among the possibilities of the perspective scheme induce and determine a certain way of conceiving man's position in the world and his religious stance. The triumph of linear perspective in the Renaissance marked the transition from Western consciousness to modern humanism. In the East, however, Christian religious art, icon painting, did not join this movement, but continued and still continues to be dominated by the "reverse perspective" and to apply the rules governing it.

L'évolution vers la perspective [1] et son établissement normatif, signe majeur de la technique, du style, de l'épistémologie esthétique, donc des

* Nos citations se font toujours à partir des éditions françaises, dont les signalements figurent dans notre bibliographie finale. Dans l'édition des textes cités de Paul Florensky, certains mots sont mis en gras. Nous avons reproduit ce soulignement particulier.

1. « C'est seulement avec la Renaissance que le terme de "Perspective" prend le sens que nous lui donnons aujourd'hui et que la perspective, patrimoine non plus des philosophes et des mathématiciens, mais des artistes, devient essentiellement, de science de la vision qu'elle était, science de la représentation artistique » (Marisa Dalai Emiliani, dans E. Panofsky [1975], p. 9-10). C'est du reste en prenant comme point d'appui l'émergence de cette acception de « perspective », et les multiples analogies, religieuse, sociale, économique et esthétique concomitantes à cette inauguration que Hans Belting opère la distinction qui donne son titre à son œuvre majeure, *Image et culte. Une histoire de l'art avant l'époque de l'art* (H. Belting [2007]).

évidences de la perception et de la réception artistique dominante au cours des Temps modernes, ont construit les seuils herméneutiques qui, pour la théorie comme pour l'analyse, différencient, en histoire de l'art, d'une part, la peinture dans les Temps modernes, et, d'autre part, la peinture occidentale du Moyen Âge et la tradition iconographique byzantine dans toute sa longueur de temps. La perspective est, en effet, comme l'a parfaitement démontré Erwin PANOFSKY dans son maître livre *La Perspective comme forme symbolique*, un aspect majeur de la révolution métaphysique qui, à la Renaissance, fait de l'homme et de ses diverses facultés le principe gnoséologique, la référence objective et l'horizon sémantique de son être au monde et, de ce fait, rapporte le mode de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il fait à son propre point de vue [2]. Cela se traduit, naturellement, en peinture, par le fait que le tableau est conçu comme section du cône visuel, dans lequel s'inscrit, géométriquement, la « pyramide visuelle » ouvrant le tableau comme « une sorte de "fenêtre" [3] par laquelle, comme l'artiste veut nous le faire croire, notre regard plonge dans l'espace. » (E. PANOFSKY [1975], p. 38.) Certes, les conditions psychophysiologiques de la vision de l'espace par l'œil ne correspondent pas rigoureusement aux rigueurs mathématiques de la perspective géométrique [4], mais cet idéal abstrait demeurera cependant, pour la mise en œuvre moderne de la représentation d'objets tridimensionnels sur une surface bidimensionnelle, un projet de connivence commune et la référence constante de la peinture telle qu'elle s'est imposée à partir du XIVe-XVe siècle en Occident [5].

---

2. Elle établit « un rapport nouveau entre l'œuvre d'art et le spectateur : un rapport de nature purement esthétique et non plus religieuse ou symbolique, comme durant le Moyen Âge » (Marisa DALAI EMILIANI, dans E. PANOFSKY [1975], p. 26). L'art, au sens où les Temps modernes l'entendront, interpose « entre l'aspect visuel de l'image et la compréhension du spectateur un niveau de *sens* nouveau, accordé à l'artiste en tant que tel, qui prend l'image à son propre compte. La crise de l'ancienne image et la naissance du nouveau critère de qualité artistique se conditionnent mutuellement. L'individu prend le pouvoir sur l'image et cherche dans l'art l'application de sa compréhension métaphorique du monde. Naissant désormais et se laissant déchiffrer selon les règles de l'art, l'image s'offre à la réflexion du spectateur. Forme et contenu se désistent de leur sens immédiat en faveur du sens médiatisé de l'expérience esthétique et de l'argument caché » (H. BELTING [2007], p. 26).

3. C'est Léon-Baptiste Alberti (1404-1472) qui, le premier, a retenu cette image pour formuler la nouvelle norme de composition du tableau.

4. Pour une discussion approfondie et nuancée de ces différentielles, on se reportera à l'étude d'Erwin Panofsky, qui expose les diverses possibilités de représentations qui leur sont propres (E. PANOFSKY [1975], p. 42-53), et à celle de Paul Florensky (P. FLORENSKY [1992], spécialement dans sa section XV, aux p. 114 à 120).

5. « La perspective n'est rien d'autre que l'expression concrète du progrès simultanément accompli sur le plan de la théorie de la connaissance et de la philosophie de la nature. […] la pensée abstraite consommait publiquement et de façon décisive la rupture […] avec la vision aristotélicienne du monde en abandonnant la notion d'un

> Cette vision de l'espace est […] celle que le cartésianisme devait plus tard rationaliser et la doctrine kantienne formaliser. […] Elle pousse si loin la rationalisation de l'impression visuelle du sujet que c'est précisément cette impression subjective qui peut désormais servir de fondement à la construction d'un monde de l'expérience solidement fondé et néanmoins « infini », au sens tout à fait moderne du terme. (E. PANOFSKY [1975], p. 159.)

> La perspective ramène le phénomène artistique à des règles stables, d'exactitude mathématique même, mais d'un autre côté elle le fait dépendre de l'homme, de l'individu même, dans la mesure où ces règles font référence aux conditions psychophysiques de l'impression visuelle et où les modalités de leur efficace sont liées à la détermination arbitraire d'un « point de vision » subjectif. C'est pourquoi on est tout aussi justifié à concevoir l'histoire de la perspective comme un triomphe du sens du réel, constitutif de distance et d'objectivité, que comme un triomphe de ce désir de puissance qui habite l'homme et qui nie toute distance, comme une systématisation et une stabilisation du monde extérieur autant que comme un élargissement de la sphère du Moi. (*Ibid.*, p. 160-161 [6].)

---

cosmos édifié autour du centre de la terre considéré comme un centre absolu et enfermé par la sphère externe du ciel considérée comme une limite absolue, et en développant de ce fait le concept d'un infini dont il n'y a pas seulement un modèle en Dieu, mais qui est effectivement réalisé dans la réalité empirique. » (E. PANOFSKY [1975], p. 157).

6. Alors que *La Perspective comme forme symbolique* d'Erwin Panofsky est de 1923-1924, Paul Florensky écrivait en 1919 : « Toute représentation est un **symbole**, toujours, toute représentation, qu'elle soit perspective ou non, quelle qu'elle soit, et les images des arts plastiques se distinguent les unes des autres non parce que les unes sont symboliques et les autres soi-disant naturalistes, mais parce qu'étant aussi peu naturalistes l'une que l'autre, elles sont le symbole de **différentes** faces des objets, de **différentes** conceptions du monde, de différents **degrés** de synthétisme. […] La **perspective** dans les tableaux n'est pas pour autant une propriété des choses, comme le pense le naturalisme vulgaire, mais seulement un procédé d'expression symbolique, un **des** styles symboliques possibles, dont la valeur artistique est soumise à un jugement particulier, mais précisément en tant que telle, **en-dehors** des mots terribles de véracité et de prétention à un "réalisme" patenté. Par conséquent, en discutant la question de la perspective, directe ou inversée, mono- ou pluri-centrique, il faut absolument *a priori* partir de la fonction **symbolique** de la peinture et des autres arts plastiques, afin de s'expliquer quelle place occupe la perspective par rapport aux autres procédés symboliques, ce qu'elle exprime vraiment et à quelles conquêtes spirituelles elle conduit […] la perspective elle aussi, si elle vaut quelque chose, doit être un **langage** témoin de la réalité. » (P. FLORENSKY [1992], p. 104.) Autre coïncidence entre E. PANOFSKY et P. FLORENSKY – à étudier – : ce qui est abordé, par ce dernier, dans la section XIV de *La Perspective inversée* (1919) et ce que le premier étudie dans « Le problème du style dans les arts plastiques » et « Le concept du *Kunstwollen* », écrits en 1915, publiés dans *Zeitschrift für Ästhetik und Allgemeine Kunstwissenschaft*, études qui font suite à *La Perspective comme forme symbolique* dans l'édition, en traduction française, de 1975. On consultera, à propos de Paul Florensky, le récent colloque de Bordeaux, qui comporte notamment deux études intéressantes sur la perspective telle qu'il la concevait (cf. L. GOGOTISHVILI [2013] et N. ROCHER-CHTCHETKINA [2013]).

C'est déjà ce qu'affirmait, de façon péjorative, Paul Florensky, dès 1919 :

> La perspectivité est un procédé qui découle obligatoirement d'une conception du monde dans laquelle on reconnaît une certaine subjectivité comme la base véritable d'objets-représentations à demi-réels, subjectivité elle-même privée de réalité. […] C'est le courant de pensée qu'on appelle volontiers « naturalisme » ou « humanisme », ce qui est né avec la fin du réalisme médiéval et du théocentrisme. (P. FLORENSKY [1992], p. 114.)

Le triomphe de la perspective est tellement apparu, dans le monde occidental, comme un point de non-retour que les historiens de l'art se sont employés à en décrire et à en mesurer les antécédents, les variations et les étapes successives, d'abord dans l'histoire de l'Occident européen, qui en a été le corps de gestation, puis, confrontés à l'exception résistante de l'Orient chrétien, à étudier les aspects, les circonstances et les raisons de cette distance définitivement volontaire [7].

Même si, dans son art religieux, depuis la période paléochrétienne jusqu'à la Renaissance, l'art occidental a été largement tributaire des mêmes principes que l'art byzantin, hérités de la période hellénistique [8], il a connu, en son propre sein, au Moyen Âge, des évolutions et des étapes liées aux modifications successives de la spiritualité, de la théologie, de l'ecclésiologie, de la piété et de la dévotion, mais liées aussi à des spécificités techniques [9] et politiques, et aux contextes économiques et sociaux qui ont

---

7. Certes, l'art profane du monde occidental a pénétré assez largement à Byzance au cours du Moyen Âge et son influence s'est poursuivie, ensuite, en Orient chrétien, dans la ligne inaugurée en Occident à la Renaissance, mais son art religieux est demeuré, jusque de nos jours, décidément fidèle à la tradition iconographique byzantine non perspectiviste.

8. Thomas S. MATHEWS, dans son livre *Les Origines païennes des icônes* (2016), se fonde sur l'intention votive des panneaux religieux peints dans l'Égypte hellénistique pour montrer combien sont continus sinon, bien entendu, identiques, l'intentionnalité, les techniques, le soubassement symbolique, voire les schémas scéniques et la typologie des figurations païennes et chrétiennes de la dévotion privée. Il écrit : « La peinture chrétienne d'icônes se tient, selon nous, dans la droite tradition de l'art antique et constitue l'une des phases les plus inventives de la peinture grecque sur panneau. » (Th. S. MATHEWS [2016], p. 13.)

9. La pratique de la ronde-bosse dans l'art religieux en Occident n'est pas une des moindres différences qui séparent les traditions occidentale et orientale. Si l'Orient l'a abandonnée après le « triomphe de l'Orthodoxie » (843), c'est sans doute pour éviter la tentation idolâtre qu'elle comporte. La perfection de la sculpture grecque, puis la sculpture impériale avaient abondamment donné l'exemple d'une glorification, indue aux yeux des chrétiens, de l'être-là, corporel, tridimensionnel de l'Être qui, auréolé de beauté et de puissance transcendantale, pouvait puissamment susciter la confusion entre une séduction purement esthétique ou politique et la transfiguration chrétienne, certes liée à l'apparence esthétique et à la puissance de la grâce, mais résultant essentiellement du lien établi, par intériorisation spirituelle, entre l'intime de la conscience du

rythmé, en Occident, l'histoire de la chrétienté. Si certaines d'entre ces modifications essentielles ont été indiquées et déjà traitées par Erwin Panofsky, d'autres historiens de l'art après lui se sont employés à en décrire les traits et à en déterminer les modes de réalisation et les étapes. Ce fut le cas notamment de Hans BELTING qui, dans son *Image et culte* (2007), a montré combien l'art de l'image [10] religieuse au Moyen Âge non seulement avait un lien direct avec le culte, mais était en fait un des modes d'expression de la conscience religieuse pour lors intégrale ou, à tout le moins, intégrante du *Sitz im Leben* et de la *Weltanschauung* d'époque.

Pour Hans Belting, comme on le constatera aussi pour Jean Wirth, les icônes, mais aussi les statues et les reliques, et plus généralement les images de vénération sont des « objets de culte » sinon à mettre entre eux sur le même pied, du moins à considérer comme équivalents dans la relation qu'ils peuvent impliquer, pour celui qui les considère [11], avec le monde céleste.

---

regardeur baptisé et la présence d'un être de grâce, traversant le support figuratif. Cf. J.-C. POLET (2011).

10. Dans ce livre, « le terme d'image concerne[ra] essentiellement le portrait d'une personne, l'*imago* […] elle se différenciait de la représentation narrative ou *historia*, qui permettait au spectateur de contempler et de lire en même temps l'histoire du salut » (H. BELTING, p. 5). L'auteur s'y préoccupe surtout de peinture, d'abord à partir et à propos de l'art occidental. Il précise : « L'ère d'une histoire de l'image commune à l'Orient et à l'Occident s'achevant lentement après 1200, il ne sera donc pas question de la peinture d'icônes orientale postérieure. » (*Ibid.*, p. 6.) Il reste cependant que, fidèle, comme tous les historiens de l'art, aux principes de l'iconologie moderne, fondés par Ernst Cassirer et Erwin Panofsky, Hans Belting base son étude sur une documentation qui, pour peu qu'elle ait quelque chose de religieux, rassemble toute forme d'images, indépendamment de leur support, de leur taille, et, surtout, de la spécificité de leurs usages et de leurs fonctions, confondant et niant donc largement ainsi, sous la coupole abstraite du concept d'image, l'intention spirituelle et/ou rituelle, et les fonctionnalités matérielles inhérentes aux divers objets d'art religieux. Car la phénoménologie de la perception de ces objets d'art religieux et la relation spirituelle qu'on entretient avec eux ne sont évidemment pas de la même nature et n'induisent donc pas de catégorisations universalisables si l'on a affaire à des formes ou à des figures en deux ou en trois dimensions, de telle ou telle situation spatiale, de telle ou telle grandeur, sur tel ou tel support, de tel ou tel usage. Structures et ornements architecturaux, ronde-bosse, haut- ou bas-relief, fresque et peinture murale ou tableau et enluminure, objets d'orfèvrerie, vêtements liturgiques, etc., etc., ne sauraient être confondus, ni pour leur signification ni pour leur sens. Or, c'est ce qu'induit et biaise, toute théorie de l'*image*.

11. L'absence de toute attention à la nature de la vision des objets imagés (neutre, engagée, distante, réticente, etc.) et à l'intentionnalité du regard porté sur eux (distrait, attentif, interrogatif, pénétrant, averti, etc.) ignore, à grand frais, tout ce qu'une phénoménologie de la perception des objets imagés et du contexte de leur prise en considération implique et révèle. Une histoire de l'art qui ne se nourrit que de la théorie de l'image, ne saurait se faire qu'à son seul bénéfice et au détriment de l'authenticité du

Cette manière de réduire la démarche religieuse et la spiritualité chrétienne à la notion de « culte » est, loin de la tradition monastique, ascétique et mystique, très marquée par la conception, globalement protestante, de la médiation salvifique, écartant finalement, au profit d'une spiritualité abstraite, la légitimité du « culte » de la Vierge et des saints, la prière pour les morts, la « présence réelle », l'« adoration » du saint-sacrement, et la vénération des icônes, bref les manifestations du lien vécu, absolu, universel, aussi subjectivement intime qu'objectivement sacramentel, avec le monde transfiguré tel que le Christ est venu en établir les prémices. L'avènement de cette conception, décisive, du protestantisme, qui ramène tous les supports d'art religieux à une même perspective sémantique – le « culte » – et permet de considérer tous les « objets de culte » d'un même point de vue herméneutique, n'est pas sans lien avec l'établissement progressif, au cours des XIVe et XVe siècles, de l'iconoclasme final de la Réforme, et avec le triomphe moderne de la perspective et de ses implications abstraites et subjectives, globalement gnoséologiques, et donc pareillement théologiques et anthropologiques. Pour sa part, Jean Wirth [12], fidèle à cette manière, implicitement iconoclaste [13], de considérer la théologie de l'icône comme foncièrement incongrue [14], ne manque pas, cependant, en historien de l'art, exté-

---

sens dont les diverses images, en leurs diverses situations et selon les divers points de vue de leur considération, recèlent de leur dynamisme de relation.

12. C'est ce qui apparaît à travers trois de ses livres principaux, *L'Image à l'époque romane* (J. WIRTH [1999]), *L'Image à l'époque gothique (1140-1280)* (J. WIRTH [2008]), *L'Image à la fin du Moyen Âge* (J. WIRTH [2011]) et qui s'affirme encore dans ses diverses interventions dans *Iconoclasme. Vie et mort de l'image médiévale* (C. DUPEUX, P. JEZLER et J. WIRTH [2001]).

13. Le mystère du dogme de Chalcédoine est ainsi récusé au nom des contradictions et des apories que son paradoxe suscite. On oppose, en dépit de l'unique hypostase qui les conjoint, les deux natures, humaine et divine, du Christ, considérant que l'une est représentable, alors que l'autre est incirconscriptible ; on en vient donc à contester que l'image du Christ, plus encore que l'hypothèse mystérieuse de son unique hypostase, puisse faire l'objet, sans idolâtrie, d'une quelconque représentation.

14. Nostalgique des *Libri Carolini* (790-791) et très en phase avec les fondamentaux iconoclastes de la Réforme, Jean Wirth note, dans les conclusions de son volume sur *L'Image à l'époque romane* (1999) : « Dans l'univers religieux carolingien, les images ne sont que des ornements facultatifs du culte, dépourvus de sacralité. Leur insertion dans une religion axée sur le livre pose un problème : les clercs lettrés dénoncent leur incapacité à représenter l'invisible, auquel le langage accède naturellement, et ne voient en elles qu'un décor mondain destiné au plaisir irrationnel des sens. L'articulation de la religion des clercs sur celle des illettrés à travers des pratiques communes d'adoration privilégie d'autres objets : l'eucharistie, la croix et les reliques. L'adoration des images, entièrement théorisée chez les Grecs, pratiquée à Rome sous leur influence, suscite la méfiance la plus vive. » (J. WIRTH [1999], p. 451.) Ou encore : « La réification eucharistique de Dieu eut les conséquences les plus favorables sur le développement de son image, en balayant les scrupules que provoquait sa nature spiri-

rieur a priori à l'organisation orthodoxe du sens de la révélation chrétienne, et de la christologie qui le fonde, de décrire les moments qu'il identifie et les variations qu'il constate dans l'évolution de l'art médiéval et de montrer, comme Erwin Panofsky [15] l'avait fait avant lui, comment ces différents moments dépendent des modifications de la spiritualité, de la théologie et de l'ecclésiologie dominantes en Occident au cours des siècles médiévaux, ou répondent à leurs diverses articulations spéculatives [16]. C'est dire que son histoire de l'image est autant sinon d'abord une histoire « impartiale » du christianisme catholique médiéval tel qu'il apparaît, examiné, avec érudition, tantôt à la loupe des nombreux textes d'époque produits sur le sujet, tantôt au télescope des évidences acquises depuis le triomphe de la perspective par un esprit réformé sinon laïque. L'intentionnalité qu'il reconnaît à l'art religieux médiéval ne va pas au-delà du concept de *représentation* et, en cette matière – c'est ce que fait son livre *L'Image à la fin du Moyen Âge* –, il décèle tous les signes qui, peu à peu, diversement mais toujours en lien avec ce que la conscience d'époque dit de la conscience religieuse, établissent les changements, les découvertes, les ajustements et les mesures finales qui en arriveront à l'adoption définitive du cadre perspectif de la *représentation*, une *représentation* qui, authentiquement artistique, correspondra à ce que le spectateur d'une « œuvre d'art » est en droit d'attendre : une image exactement belle, envisagée du point de vue de celui qui la regarde, à commencer par son auteur [17]. La grande attention, préférentielle, que Jean Wirth accorde à tous les aspects de la conscience religieuse de l'Occident médiéval, débouche sur l'assainissement spirituel que vient, à ses yeux, apporter la Réforme (c'est ce qu'établit le catalogue *Iconoclasme. Vie et mort de l'image médiévale*). Concomitamment, cet accomplissement ouvre, comme nombre de ses prodromes l'avaient annoncé,

---

tuelle et irreprésentable. On décèle au contraire une insistance sur la fabrication de Dieu par l'artiste comme par le prêtre. » (*Ibid.*, p. 453.) Et il s'est employé, dans ses trois volumes sur l'image au Moyen Âge, à montrer combien les visées purement spéculatives et les arguties conceptuelles, théologiques et philosophiques, justifiant la vénération des icônes étaient tributaires des diverses spiritualités et des successives périodes de conscience religieuse dominante, bien plus que d'une vérité universelle et essentielle au christianisme.

15. Voir E. PANOFSKY (1967).

16. Ainsi, par exemple, il écrit dans *L'Image à l'époque gothique (1140-1280)* : « Le déclin des idéaux théocratiques et ascétiques de la réforme grégorienne commence dans les années 1120, à la fin de la querelle des investitures. […] Les conséquences iconographiques de ce tournant sont immédiates. » (J. WIRTH [2008], p. 140.)

17. C'est ce qui, en critique, en histoire de l'art et en esthétique des Temps modernes, oblige à se référer d'abord à la signature de l'auteur, à ses intentions significatives, au style qui lui est propre, aux éventuelles variations esthétiques qu'il a connues, bien plus qu'au sens de l'image qu'il a produite.

à « l'époque de l'art » telle que l'a définie Hans Belting [18] et, conséquemment, préside à l'ouverture de la peinture profane aux domaines de ses préoccupations spécifiques, notamment à l'imaginaire de la « fable », en l'occurrence la mythologie antique retrouvée, l'art religieux chrétien ne se distinguant plus, en Occident, que par les thèmes choisis pour la *représentation, la perception et la réception* de ses contenus spéciaux, individuellement variées selon les auteurs, et subjectivement variables selon les récepteurs.

*

* *

À la différence de l'art religieux occidental, la tradition iconographique orientale, principalement « byzantine », est demeurée globalement fidèle, aujourd'hui encore, aux canons, résistants, qui ont réglé sa facture, sa stylistique, son esthétique, sa sémantique et son herméneutique [19]. Elle n'a donc pas été, si ce n'est par défaut, jugée à la lumière, pour le coup rétrospective mais sans réelle emprise sur son erre impavide, par les « évidences » de la perspective moderne. C'est ainsi que les historiens de l'art de l'icône, même sensibles aux *défis* de la perspective humaniste [20], se

18. Édouard POMMIER (2007) a bien montré comment, avec Dante, le mot « artiste » est advenu, comment, à partir singulièrement de Giotto, la peinture est passée progressivement des arts mécaniques aux arts libéraux, comment, par Boccace, Pétrarque et, au terme d'une progressive *autorisation*, qui s'achève avec Vasari, les initiateurs de la perspective, conscients de leur nouvelle autorité, se sont montrés en portraits, se sont fait connaître et reconnaître, obtenant par leur individualité affirmée, puis acquérant par l'assentiment de la conscience collective, un statut qui les a fait appartenir, par leur signature, stylistique ou nominale, à la gloire de l'Histoire.

19. André Grabar souligne que la stabilité des images religieuses « fut remarquable, et il serait inexact d'y voir un reflet d'une stagnation de la culture byzantine » (A. GRABAR [1963], p. 140).

20. Ce n'est pas que les Byzantins eussent été incapables de retrouver la perspective antique et de la mener jusqu'à ses ultimes développements. André Grabar remarque : « la peinture des Paléologues a évolué d'une certaine façon qui suppose son indépendance à l'égard de l'art contemporain en Occident. […] contrairement à la peinture italienne, elle a été, dès le milieu du XIIIe siècle, en possession d'un langage pictural largement inspiré par des modèles classiques et capable à la fois d'imiter la nature et de créer un art monumental nouveau. Or par la suite cet art n'a pas évolué dans le même sens, en se perfectionnant graduellement dans l'imitation de la nature, comme en Italie. Peu de temps après 1300, à l'époque des grandes réussites de Giotto, la peinture byzantine ralentit puis arrêta les recherches » et cela en raison de l'influence prépondérante du mouvement hésychaste et de Grégoire Palamas (1296-1359), soucieux de maintenir intact le dispositif de dialogue mystique dont l'esthétique iconographique traditionnelle favorisait, sinon garantissait la pratique et la possible efficacité

sont, et d'autant plus qu'ils étaient originaires de cultures traditionnellement orthodoxes, consacrés à souligner les traits spécifiques de cet art et à montrer combien ces spécificités traduisaient une autre conception de l'image, homologue à une autre dialectique de la production, de la perception et de la réception esthétique et, essentiellement, tributaire d'une autre philosophie, d'une autre théologie, d'une autre anthropologie et d'une autre spiritualité que celles qui se sont succédé au cours du Moyen Âge occidental [21] et, a fortiori, très éloignée des évolutions de la peinture religieuse de l'Occident moderne [22]. André Grabar [23] exposa, par exemple, sans la mettre en cause, « la justification fondamentale de l'image religieuse », soulignant que « ce qui est essentiel » dans l'icône, c'est « la notion de la présence en elle d'un élément irrationnel qu'elle a en commun avec le personnage qu'elle figure » [24] et que cela favorise « le choix d'un style

---

(A. GRABAR [1963], p. 172). Tania VELMANS (2009, p. 14) le souligne pareillement. Thomas F. Mathews, en se référant à l'expérience de saint Pacôme, voit même, dès l'origine, une analogie étroite entre les dynamismes relationnels impliqués par la « prière de Jésus », typique de l'hésychasme, et le rapport à l'icône (voir Th. F. MATHEWS [2016], p. 138-143).

21. Même si les peintures religieuses du Moyen Âge occidental et oriental présentent certaines analogies, en raison de la foi relativement commune du premier millénaire, du fonds commun paléochrétien et des continuités hellénistiques véhiculées, tant en Orient qu'en Occident, par l'iconographie chrétienne, il reste que la peinture du Moyen Âge occidental a progressivement accentué une autonomie que la rupture protestante, le retour des tendances iconoclastes et le concomitant triomphe de la perspective et de ses implications rendront irréversibles.

22. À propos des *Libri Carolini* (790-791), André Grabar souligne : « Cette querelle autour des images, et donc de l'art figuratif, précède d'un demi-siècle la première rupture entre les Églises latine et grecque (cf. Photios et le désaccord sur les mots "filioque" du *Credo*). Cette précocité d'une séparation sur le plan de l'art religieux n'est généralement pas mise en valeur par les historiens ; mais c'est à tort, car le domaine des arts – que ce soit par la création artistique elle-même, ou par le rôle des œuvres d'art dans la dévotion religieuse – est un révélateur puissant du contenu réel de la foi, dans les consciences des différents groupes ethniques, politiques et sociaux. » (A. GRABAR, 1979, p. 164.) Tania Velmans renchérit : « Ces pratiques et ces théories [la sacralisation de l'image byzantine] furent résolument rejetées par l'Occident, grâce à Charlemagne et à Théodulphe, évêque d'Orléans, qui rédigea probablement les *Libri Carolini*, stipulant que l'image ne devait servir qu'à instruire les fidèles et à décorer les édifices du culte. » (T. VELMANS [2009], p. 11.) La conception de l'iconographie comme « bible des illettrés » est déjà attestée chez le Pseudo-Denys et Grégoire le Grand (*ca* 540-604).

23. Il précise d'ailleurs bien qu'il se place, notamment dans son livre *Les Voies de la création en iconographie chrétienne* du point de vue du « sens profond des images religieuses » et il ajoute que, dans son propos « il s'agissait bien d'iconographie et non pas d'histoire de l'art » (A. GRABAR [1979], p. 201).

24. André Grabar note : « on exprime l'irrationnel en établissant un écart entre l'image et la réalité matérielle. [...] Ce sont des "signes" plus que des représentations. » (A. GRABAR [1963], p. 22.) Cette manière, assez sommaire, de présenter les choses fait

grave et majestueux, un hiératisme de l'attitude et des gestes, un refus plus ou moins affirmé d'imiter la plasticité des corps et des choses, ainsi que l'espace et le mouvement qui s'y déploie. » (A. GRABAR [1979], p. 139.) Tania Velmans renchérit : « La sacralisation de l'image byzantine reposait sur la croyance qu'un lien direct existait entre la représentation et le représenté. L'image recevait les émanations, appelées également "énergies", de ceux dont elle traçait le portrait. » (T. VELMANS [2009], p. 11.) Rien là que de très général, très peu théorisant, sans autre analyse que descriptive. On se contente de souligner que ces traits caractéristiques sont liés à de l'« irrationnel » et cultivent une « pratique de l'iconographie de contemplation » (A. GRABAR [1979], p. 139) [25].

Une fois cela admis, la description de l'iconographie peut se faire sans remise en question de ses formes symboliques, liées et correspondant à la conscience religieuse orthodoxe, une conscience fondée sur le dogme de Chalcédoine, qui implique la possibilité de ressentir la présence de la divinité du Christ dans la réalité de son corps [26] et dans la vérité de son image. Paul Florensky l'exprime dans des termes conformes à la pure tradition orthodoxe : « la vénération de l'icône se transporte sur le prototype » (P. FLORENSKY [1992], p. 143) ; « nous sommes en contact ontologique avec le prototype lui-même » (*ibid.*, p. 145) ; bien loin d'être une représentation, « l'icône rappelle un prototype, c'est-à-dire qu'elle éveille dans la conscience une vision spirituelle » (*ibid.*, p. 146) ; « le fondement de l'icône, c'est toujours l'expérience spirituelle » (*ibid.*, p. 149) ; la technique

---

l'économie d'un exposé philosophique et théologique de la relation spirituelle par l'icône telle qu'elle fut fondée par la tradition orthodoxe, une tradition que les partisans modernes de la révolution perspectiviste n'ont pas manqué, pour leur part, de décrire, de scruter, de relativiser ou de contester.

25. Prudent, et assez à distance des théories abstraites et universalisantes de l'image, où seule importe la configuration, l'historien de l'iconographie byzantine tient compte, plus que les autres, de la nature, du support, de la situation et de la fonction de l'image pour en saisir et en organiser le sens. Ainsi, alors que les historiens de l'art médiéval occidental mettent sur un pied d'égalité significative les enluminures et les retables et les unifient sous un même regard, ce qui ramène cet art au propos pédagogique défendu par les *Libri Carolini*, André Grabar souligne, par exemple, que « l'iconographie exégétique byzantine, qui s'apparente à celle des Latins, ne s'est exercée que dans le cadre des psautiers à illustration marginale […] et n'a pas modifié les principes fondamentaux de l'iconographie byzantine » (A. GRABAR [1979], p. 151). Et encore : « Tout ce qui est art chrétien monumental, à Byzance, porte l'empreinte des offices célébrés à l'église, et cela est vrai également d'une partie essentielle des livres illustrés et des arts industriels de luxe. » (A. GRABAR [1963], p. 58.) On est encore loin d'une différenciation des modalités et des intentionnalités de la figuration mais au moins on y fait droit, fût-ce implicitement.

26. Le dogme de Chalcédoine ne fait essentiellement que formuler « théologiquement » l'affirmation de l'Épître aux Colossiens (2, 9) : « En effet, c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité ».

de l'iconographie et ses canons ne sont là que pour « écarter les obstacles nous masquant leur [celle du visage des saints] lumière » (*ibid.*, p. 145). Et André Grabar énumère certains des traits qui caractérisent techniquement cette manière :

> On les voit, en effet, [les Byzantins] en accord parfait avec la spiritualité chrétienne, s'attaquer d'une part à tout ce qui met en valeur la matière – le volume, le poids, les valeurs tactiles – et d'une manière plus générale l'espace un et continu dans lequel se déploie la matière. L'esthétique byzantine tend aussi à éliminer l'accidentel, à ignorer l'instantané pour ne retenir que le typique et le durable. Pour inviter à reconnaître ces valeurs privilégiées aux yeux de la foi, parce que s'approchant davantage du divin immuable, cet art cultive le rythme franc à cadences régulières, la ligne dégagée, les symétries reposantes, les équilibres qui annulent les mouvements contradictoires. L'œil est appelé à distinguer ces images graves et harmonieuses du monde matériel quotidien et à reconnaître en elles le divin. […] l'art faisant écho à l'idée de la perfection du divin et de la vision du monde irrationnel où la foi transporte le croyant. (A. GRABAR [1963], p. 54-55.)

Cette manière de rendre compte d'un monde où le temps et l'espace et toutes les réalités qu'ils conditionnent n'ont pas de pertinence absolue se traduit, logiquement, par des moyens insolites du point de vue de la perspective moderne, en l'occurrence par une série d'incohérences. Tania Velmans les relève notamment à propos du *Songe de Joseph* de la Chapelle palatine de Palerme :

> […] [y] apparaît une enceinte vue à la fois de face et de trois quarts. Elle consiste en une façade haute et étroite, absolument frontale, mais dont la partie supérieure est représentée de trois quarts, avec un angle face au spectateur. La première ne comporte que deux dimensions malgré ses portes ouvertes ; la seconde crée un semblant de profondeur. Les deux parties de cet édifice s'excluent mutuellement en opposant une ligne brisée formant un angle qui vient en avant et une droite la contrecarrant. […] L'incohérence relevée à propos de l'enceinte de la Chapelle palatine n'est pas un trait isolé. En réalité, elle est triple. Elle se produit une première fois dans le sens de la profondeur, puisqu'une façade à deux dimensions se termine par une terrasse à créneaux qui en a trois ; puis une seconde fois sur l'horizontale parce que la position de l'édifice représenté suppose un artiste en mouvement, le contemplant à la fois de face et de trois quarts. Enfin un troisième décalage a lieu sur la verticale, les portes de l'enceinte étant représentées à la hauteur du regard du spectateur, alors que les créneaux, au-dessus d'elles, sont vus d'en haut. Nous appellerons ce triple déplacement du centre de projection « la diversité des points de vue appliquée au même objet ». (T. VELMANS [2009], p. 53-54.)

En effet, « Quant aux édifices, aucune coordination n'existe entre leurs différentes lignes de fuite. […] les artistes s'appliquent à creuser l'espace, tout en contrecarrant cette initiative dans le but de la limiter. » (*Ibid.*, p. 58.) « Les multiples meubles et les architectures sont observés de points de vue

différents et, par conséquent, s'entrechoquent. » (*Ibid.,* p. 60.) Car « Le monde divin n'avait que faire d'un espace profane et de la scène de genre, image de la banalité quotidienne. » (*Ibid.*, p. 64.)

> Les artistes […] représentèrent un espace, ou plutôt un non-espace, réduit à une surface dorée. Ce fond étincelant et vide était un symbole de lumière divine et une figure de l'infini. Les personnages y contribuèrent car ils furent dématérialisés par la quasi-absence de modelé, la souveraineté de la ligne rythmique, et par leur position frontale. Légers et touchant à peine le sol (souvent supprimé), ils flottent dans la lumière rayonnante de l'au-delà. (*Ibid.*, p. 12.)

Ces procédés de composition et de mise en œuvre sont regroupés, par réaction contre les « évidences » modernes de la perspective linéaire, sous l'appellation de « *perspective inversée* [27], parfois aussi de *perspective déformée* ou mensongère » [28] (P. FLORENSKY [1992], p. 70). Si, aux yeux de Paul Florensky, les Anciens avaient certainement, « en raison de leur grande capacité d'observation géométrique », connaissance des règles de la perspective, « ils les trouvaient **superflues** et anti-artistiques » [29] (*ibid.*, p. 76), car elles manquaient le propos du grand art. Et il insiste : « chacun

---

27. C'est le titre d'un article de Paul Florensky écrit en octobre 1919 à l'usage de la Commission de sauvegarde des monuments d'art ancien de la Laure de la Trinité Saint Serge, texte programmatique en l'occurrence. Il sera traduit et constituera une partie importante de *La Perspective inversée. L'Iconostase et autres écrits sur l'art* (P. FLORENSKY [1992]).

28. E. Panofsky, à propos de la perspective inversée, note qu'elle est déjà d'un usage fréquent dès avant le IIe siècle « par exemple dans la célèbre mosaïque aux colonnes du Capitole et même déjà dans des pièces comme la peinture murale d'Anapa datant du IIIe siècle av. J.-C. […] et souvent aussi dans la perspective des vases à ornementation dentelée de l'Italie du Sud. Mais elle n'y a pas encore la portée fondamentale et la généralité auxquelles elle accède dans l'art byzantin paléochrétien et dans l'art médiéval » (E. PANOFSKY [1975], p. 97).

29. P. Florensky insiste : « comment s'imaginer qu'au cours de nombreux siècles des gens experts et profonds, créateurs d'une culture originale, n'auraient pu remarquer un fait aussi élémentaire, aussi immuable, et même frappant, que la convergence des parallèles vers l'horizon ? » (P. FLORENSKY [1992], p. 84). C'est ce que E. Panofsky disait, lui aussi, autrement : « La perspective antique est donc bien l'expression d'une vision bien définie de l'espace et, si cette vision diffère fondamentalement de celle des modernes, on n'en doit pas moins absolument, contrairement à la conception que défendait Spengler, la qualifier de vision de l'espace, et elle est du même coup l'expression d'une idée, tout aussi définie, que les Anciens se faisaient du monde […]. Pourquoi l'Antiquité n'a-t-elle pas, elle déjà, fait ce pas apparemment si simple qui l'aurait amenée à couper la pyramide visuelle par un plan et, de là, entraînée à pousser jusqu'à une construction de l'espace véritablement exacte et systématique ? […] pour la bonne raison que ce sentiment de l'espace, dont les arts plastiques devaient être l'expression, ne revendiquait nullement l'espace systématique ; en ce domaine, les artistes de l'Antiquité étaient exactement dans la même situation que les philosophes de cette même Antiquité. » (E. PANOFSKY [1975], p. 91-92.)

sera spontanément amené par son instinct esthétique à reconnaître la **supériorité** des icônes qui transgressent la perspective. [...] des transgressions **voulues** [relevant d']un système particulier de représentation et de perception de la réalité » (*ibid.*, p. 69). Ces transgressions « sont [d]es procédés de mise en évidence » (*ibid.*, p. 69) qui soulignent que « l'affranchissement vis-à-vis de la perspective ou de la non-reconnaissance initiale de son pouvoir (qui, nous le verrons, est caractéristique du subjectivisme et de l'illusionnisme) est due à une *objectivité religieuse* et à une *métaphysique* » (*ibid.*, p. 73). En revanche, bien loin de l'« art pur », l'application en peinture de la perspective linéaire trouve son origine dans les « décors de théâtre [qui] veulent **remplacer** la réalité par son apparence : l'esthétique de cette apparence est la cohérence interne de ses éléments, et non la marque symbolique du prototype dans l'image incarnée par les moyens de la technique artistique. Le décor est une *duperie*, certes une belle duperie, tandis que la peinture "pure" est – ou du moins cherche à être avant tout – la *vérité* de la vie, une vérité qui ne se substitue pas à la vie, mais qui est seulement la marque symbolique dans sa réalité la plus profonde. » (*ibid.*, p. 75). Très platonisant [30], Paul Florensky considère, en effet, que la créativité de l'« art pur » vise à révéler par la forme, et révèle à qui participe de cette même intention, la réalité idéale sous-jacente aux êtres [31] et touche ainsi, autant que possible, la vérité de leur essence [32]. Le dispositif figuratif auquel l'icône se soumet pour se produire et qui s'impose à la perception du regard de celui qui la contemple vise à permettre cette révélation qui, loin, de ramener aux séductions de la réalité naturelle et ordinaire, conduit à la vérité spirituelle sous-jacente au réel, et à l'espace qui le comprend [33].

30. Son œuvre majeure en cette matière, *La Colonne et le fondement de la Vérité : essai d'une théodicée orthodoxe en douze lettres* (P. FLORENSKY [1994]) en est empreinte.

31. « Ainsi la représentation – quel que soit le principe qui préside à la correspondance entre les points de la représentation et ceux de la chose représentée – ne fait que **signifier**, **indiquer**, suggérer, faire allusion à l'idée de l'original, mais ne donne en aucun cas une copie ou un modèle de cette image. De la réalité au tableau, en fait de ressemblance, il n'y a pas de place : le gouffre béant est enjambé pour la première fois par la raison créatrice de l'artiste et ensuite par la raison reproduisant en elle-même le tableau d'une manière co-créatrice. » Le tableau « est obligatoirement le **symbole** du **symbole** [...] Du tableau le spectateur va à l'enveloppe des choses, et de l'enveloppe, à la chose elle-même » (P. FLORENSKY [1992], p. 110).

32. Pour P. Florensky, cela définit toute figuration, à commencer par les projections géométriques : « une carte de géographie est une représentation et n'en est pas une. Elle ne se substitue pas à l'image véritable de la Terre, fût-ce dans une abstraction géométrique, mais sert seulement à indiquer un de ses signes. » (P. FLORENSKY [1992], p. 109.)

33. C'est le propre de l'esprit humain lorsque la spontanéité de l'enfance n'a pas encore été réduite aux contraintes de la raison. « En ce qui concerne la non-perspective,

Techniquement, visuellement, cela se traduit par diverses dérogations aux lois de la perspective [34], singulièrement par la contradiction qui, majeure, définit la perspective inversée : « Voilà la propriété de cet espace spirituel : plus quelque chose est éloigné, plus cela est grand, et plus quelque chose est proche, plus cela est petit. C'est la **perspective inversée**. » (P. FLORENSKY [1992], p. 94-95). Après avoir développé, parallèlement à l'évidence de la supériorité des icônes, cette charge en règle contre les préjugés perspectivistes et leurs références, à ses yeux anti-artistiques, rationalistes, humanistes et individualistes, P. FLORENSKY, dans *L'Iconostase* (1922), conclut, à propos de « la métaphysique de l'icône » : « que cette métaphysique soit égyptienne, pré-chrétienne ou chrétienne est pour l'instant sans importance » (P. FLORENSKY [1992], p. 208-209) et il ajoute :

> Si la décoration de la momie dissimulait en elle le corps momifié du défunt et que ce corps était pensé comme lié au principe de la vie, pouvait-on considérer cette représentation comme quelque chose en soi et non comme dépendant de la personne ? […] Le parent ou l'ami du défunt disait, et avec raison : « Voici mon père, mon frère, mon ami … » et non « Voici la couleur appliquée sur le visage de mon père » ou « Voici le masque de mon ami » etc. Incontestablement, le masque, dans la conscience religieuse, n'était pas séparé du visage, ne s'opposait pas à lui, **il se pensait avec lui, en lui**, ayant une valeur et une signification grâce à cette relation. Ce masque n'était pas

---

ou plutôt la perspective inversée, les dessins d'enfants rappellent vivement les dessins du Moyen-Âge, malgré les efforts des maîtres pour inculquer aux enfants les règles de la perspective linéaire. » (P. FLORENSKY [1992], p. 84.)

34. P. FLORENSKY remarque : « les artistes eux-mêmes, les théoriciens de la perspective, commettaient tous, absolument tous, de grossières “maladresses” et “erreurs” contre ses exigences ! Mais l'étude des tableaux en question révèle que leur force réside justement dans ces “erreurs” et “maladresses” » (1992, p. 91) ; « des manuels de perspective bien conçus donnent même des conseils sur la manière de transgresser l'unité perspective sans que cela se remarque trop » (*ibid.*, p. 96). « Tous les traités scientifiques imposent […] des limites aux possibilités d'illusion de la perspective. Avant tout, pour pouvoir dire que la représentation perspective est vraiment fidèle à la vision naturelle, il est nécessaire que le peintre, non seulement ait recours à la perspective linéaire (avec laquelle on rend la structure géométrique des corps), mais l'intègre, dans la perspective atmosphérique, au moyen de laquelle on peut enregistrer également les variations d'intensité lumineuse et les gradations des couleurs selon la distance. Pour que l'image construite au moyen de la projection perspective, ou centrale, coïncide scientifiquement avec celle de la vision directe, il faut en outre que l'observateur se plie aux conditions dictées par la construction elle-même : autrement dit qu'il regarde le tableau à partir du même centre visuel que celui adopté par le peintre, à la même distance, et avec un seul œil absolument immobile. » (*Ibid.*, p. 8.) La perspective optique, telle que la géométrie descriptive la définit, ne convient qu'à un usage de dessin industriel. Dès le moment où on entre dans l'examen de la manière dont les tableaux (réduction de la tridimensionnalité sur un espace bidimensionnel) sont construits par le peintre et vus par le spectateur, on est amené à devoir modifier les rigueurs de la perspective optique – et donc à y faire exception –, car la vision binoculaire opère ses changements, et les possibilités de point de vue sont plus variables.

> une dissimulation du mort mais la manifestation de son essence spirituelle plus clairement, plus directement, que l'aspect du visage lui-même. / Le masque dans le culte des défunts était en vérité la **manifestation** du défunt, c'est-à-dire déjà une manifestation céleste, pleine de la grandeur et de la magnificence divine, étrangère aux émotions terrestres, illuminée par la lumière céleste. L'homme de l'Antiquité savait que par ce masque, il avait l'énergie spirituelle de ce même défunt se trouvant à la fois en lui et sous lui. Le masque mortuaire, c'est le défunt **lui-même** et ce non seulement au sens métaphysique mais physique également : il est là, il nous manifeste lui-même son visage. Il ne pouvait exister d'autre ontologie chez les chrétiens d'Égypte. Pour eux, l'icône du témoin n'était **pas une représentation** mais le témoin lui-même témoignant d'elle et par elle [35]. (*Ibid.*, p. 209.)

Affirmation typiquement chrétienne, faisant référence à la destinée spirituelle de la chair, actualisant, par la foi, la grâce et les sacrements, la transfiguration du réel que l'icône à la fois signifie, actualise et anticipe. Gilbert DAGRON (2007) [36], vient rendre raison à l'histoire, à l'analyse philosophique de l'image iconique et à la conscience que la foi orthodoxe en a. Centrée sur l'« icône-portrait », de focalisation frontale, et, potentiellement donc, sur le face-à-face que le regard porté sur l'icône engage, cette étude s'attache à cerner ce qui fait l'originalité de l'icône-portrait [37], dont le parangon est le visage du Christ. Après avoir judicieusement souligné le fait que le portrait échappe à l'ouverture perspective sur le monde, il note :

> […] le portrait isole le modèle pour une réception plus directe et plus forte. « C'est moi », semble dire la personne représentée. « C'est lui », semble répondre en écho celui qui reconnaît le modèle ou apprend son identité par une inscription [38]. Le peintre est censé ne faire que les présentations et, assez

---

35. Gilbert DAGRON l'affirme pareillement : « l'image et le nom se conjuguent. En inscrivant le nom à côté de l'image, on lève le doute sur l'identité de la personne représentée et l'on supprime la peur de l'idole, c'est-à-dire d'une représentation qui ne représenterait qu'elle-même » (2007, p. 67) ; « l'épigraphie a valeur de sceau […]. Mieux, elle transforme l'icône elle-même en un "sceau et une empreinte" (Théodore Stoudite), c'est-à-dire en une image authentifiée par son modèle, qui se reconnaît et se nomme : "Je suis le Christ, la Théotokos, saint Paul." » (*Ibid.*, p. 68-69.)

36. Cet essai reprend des séminaires qu'il a tenus au Collège de France et des articles publiés de 1979 à 2006.

37. Toutes les images religieuses orthodoxes , quelles qu'elles soient, sont, pour des raisons de facilité et de synthèse, appelées « icônes », mais, à vrai dire, l'icône première, au nom de laquelle toutes les icônes et l'iconographie chrétienne fondent leur légitimité, est l'icône du Christ, le Dieu absolu qui, par son Incarnation et sa Résurrection, est donc non seulement représentable mais présent sous diverses espèces, singulièrement les espèces eucharistiques, les autres manifestations sacramentelles, les Écritures et les images de son être divino-humain. Cette présence spirituelle s'adresse aux sens de l'homme éveillé par la foi chrétienne et, potentiellement, à tout « homme de bonne volonté ».

38. Jean-Christophe Bailly, à propos des portraits du Fayoum, a admirablement formulé ce que l'intériorisation de la spiritualité de l'Égypte hellénistique et romaine

> vite, s'effacer. Il y a une différence de degré plutôt que de nature entre l'icône et n'importe quel portrait [39] ainsi défini, l'image de culte poussant seulement au paroxysme tous les éléments de la définition par une frontalité qui accentue le face-à-face, par un acte de foi qui le transforme en dialogue, prière et intercession, par une permanence des types iconographiques qui limite les écarts d'interprétation, par un anonymat de l'artiste et une discrétion de l'art qui permettent de transformer l'œuvre peinte en vision. (G. Dagron [2007], p. 9.)

Ainsi que le précise Gilbert Dagron, se référant à saint Syméon le Nouveau Théologien : « il est difficile de dire […] à propos d'une image du Christ Pantocrator et Panépopte ("tout-puissant" et "voyant tout"), qui regarde et qui est regardé. » (*ibid.*, p. 10). Certes, les représentations du visage charnel du Christ ont été diverses et sont innombrables, mais ce qui importe, c'est la manifestation, progressivement unifiée, de sa stature divino-humaine, du ressuscité dans la Gloire, dont les déclinaisons se feront dans et par les icônes en fonction des situations historiques et culturelles où il sera placé. Cette progressive mise au point se fera dans et par l'Église au fil de son histoire, pour en arriver à une typologie canonique garantissant aussi rigoureusement que possible la vérité spirituelle du dialogue contemplatif susceptible de se produire entre le contemplateur et l'icône et transcendant les

---

lui a permis de pressentir, et qui constitue les prodromes de ce que l'icône orthodoxe, envisagée dans et par la spiritualité cultivée par la foi, propose. Il écrit : « Ce qui est peint, à dire vrai, ce n'est pas le sujet, c'est la personne, c'est le *prosopon* même, mot qui en grec signifie tout à la fois le visage, le masque et la personne grammaticale. » (J.-Chr. Bailly [1997], p. 145.) Et il ajoute : « C'est la personne, en sa liberté relationnelle et en son désarroi ou son ouverture, qui est à la bonne distance, et cette distance est aussi la plus grande : le mystère de la personne qualifie le retrait et la différence de l'individu mieux que ne le fait la posture du sujet, avec la personne vient quelque chose de plus lointain et de plus proche à la fois, quelque chose de plus mobile – que le jeu de mots d'Ulysse devant Polyphème éternise et suspend [On se souvient qu'à la question que Polyphème adresse à Ulysse sur son identité, celui-ci répond « Personne », affirmant par-là l'irréductible ambiguïté du sujet individuel de l'homme, l'irréductibilité de sa nature à sa personne et de sa personne à sa nature]. De ce mystère mobile qui sans fin recompose sous nos yeux la présence de l'autre, le visage est la face, la surface d'apparition. C'est en tout cas lui qu'on voit, qu'on voit ainsi sur les portraits du Fayoum où, malgré la fixité, les « personnes » représentées ont toutes l'air de se comporter en locataires et non en propriétaires de leur forme. C'est cette location, cette apparence que, depuis la tombe, ils nous présentent comme leur seul bien terrestre, un bien qui leur a été prêté et qu'il leur a fallu ou qu'il leur faudra bientôt rendre. » (*Ibid.*, p. 146-148.) La foi chrétienne en la résurrection des corps atteste que ce bien sera rendu à chaque personne en unité, identité et perfection. Les icônes des saints, singulièrement celles du Christ, en manifestent la plénitude acquise et la présence prégnante.

39. À l'exception notoire de l'autoportrait. Son illusoire autonomie soit renvoie le regardeur à son extranéité, soit l'invite, une fois assumé l'aller et retour de la question sur l'identité intime du regardé et du regardeur, à sublimer, relativement, celle de l'ego du peintre.

éventuelles traces (indécises) ou les témoignages écrits (rares et contestables) susceptibles de proposer un portrait du Christ tel qu'il fut « de son vivant terrestre ». Pour ce qui est de la Mère de Dieu et des saints, une pareille stéréotypie s'imposera qui, hormis pour certaines icônes récentes ou censément « ressemblantes », – un nombre finalement restreint –, se contentera des attributs typiques de leur statut ou de stigmates corporels traditionnellement attestés. On les verra donc surtout apparaître, dans la tenue classique où l'on entend évoquer, pour les rassembler au cours de la liturgie, « les ancêtres, les pères, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les prédicateurs, les évangélistes, les martyrs, les confesseurs, les ascètes, et tout esprit juste accompli dans la foi » (Liturgie de saint Jean Chrysostome) [40]. Ce qui est essentiel, et ce que garantit, théoriquement du moins, le nom obligatoirement apposé sur l'icône, c'est, comme le souligne Gilbert Dagron, d'éviter l'équivoque : « Reconnaître, voilà la grande affaire » (G. DAGRON [2007], p. 149), car « dans le portrait plus que dans toute autre peinture, la réception importe autant que la conception et, pour des raisons de normativité religieuse, [elle est] attentivement surveillée » (*ibid.*, p. 11). « L'icône n'est, en somme, qu'un portrait à l'état pur, c'est-à-dire la représentation d'une personne montrée pour elle-même, désignée plutôt que peinte, présente plutôt que représentée. » (*Ibid.*, p. 77.)

C'est ainsi que, dans l'icône-portrait, et dans toute icône [41], il n'y a de vraie perspective que celle qui est reçue par celui qui se tient sous le regard de la figure qui manifeste et diffuse la présence de la sainteté. L'icône est, en effet, d'abord un regard adressé par celui dont le visage est donné à contempler, un regard qui invite au dialogue et à la réponse active de celui qui la contemple, et la baise, réalisant, au plus près, le contact du face-à-face. Gilbert Dagron note : « La vérité "relationnelle" de l'icône » est à concevoir « comme une continuité concrète pouvant assurer l'acheminement de la prière et la réponse espérée d'une sanctification » (G. DAGRON [2007], p. 71) [42]. Et c'est parce que l'initiative du regard vient de l'icône

40. Gilbert DAGRON précise : il faut que l'image iconique des saints, leur représentation soit « théologiquement vraie » (2007, p. 26), concernant des hommes « qui n'étaient pas considérés comme des hommes ordinaires, mais comme des épiphanies, à saisir par les yeux de l'âme » (*ibid.*, p. 27) ; « seul un homme rétabli dans sa dignité d'image de Dieu pourrait être le modèle d'un portrait légitime, disent les sages chrétiens » (*ibid.*).

41. Les icônes scéniques, narratives ou thématiques, proposent non pas un spectacle, une représentation, mais le sens historié d'une présence providentielle et salutaire adressé à celui qui les regarde.

42. L'intention dialogique, la rencontre personnelle, intime, inhérente à la relation iconique est forte : « Les icônes n'étaient pas des leçons de catéchisme en images, mais des foyers d'expériences spirituelles dont on ne pouvait détourner les yeux. » (Th. F. MATHEWS [2016], p. 142.)

qu'elle est ainsi construite selon une « perspective inversée » et qu'elle applique les diverses techniques propres à cette mise en œuvre, techniques forcément insolites, voire aberrantes du point de vue de la perspective linéaire. Dans le cas de l'icône, le sommet du cône perspectif est à situer « derrière » l'icône ; son axe passe entre les deux yeux du visage qui nous regarde ; le « tableau » qui cadre la base de la pyramide perspective est défini par la face de celui qui regarde l'icône ; sa ligne d'horizon est au bout du monde, dans le dos du regardeur, ce monde appelé à recevoir l'énergie de l'Esprit Saint que le Christ et les saints rayonnent.

Cette inversion de la perspective, typique de l'iconographie chrétienne, mais qui ne lui est pas propre, comme le soulignait Paul Florensky, appartient à toutes les religions. Ce qui est spécifique au christianisme et radicalement original, c'est que *Les Regards de l'image* [43] ne sont pas adressés par des hommes ou par des dieux, mais par le Christ en personne, hypostase unique en deux natures, ou par les saints, hommes transfigurés, à l'image du Christ, par l'énergie de l'Esprit Saint. Ils s'adressent aux hommes, hypostases uniques dont la nature humaine est, par participation et par grâce, en espérance, en potentialité ou en travail de ressemblance divine, c'est-à-dire tendant vers la déification de leur hypostase. La contemplation iconique, comme toutes les autres opérations chrétiennes de communion sacramentelle, en constitue la promesse, les prémices, l'actualisation ou l'anticipation. C'est ce que Gilbert Dagron rappelle :

> La théologie de Maxime le Confesseur (580-662) réorientera durablement la tradition des Pères en la désintellectualisant, en se démarquant des modèles antiques, en insistant sur la « déification » de l'homme et sur l'unité du monde visible et sensible à travers lequel Dieu se fait connaître en esquissant […] une anthropologie dans laquelle le corps n'était plus une punition infligée à l'homme, mais participait à sa divinisation. Ce sera désormais le cœur de l'Orthodoxie. (G. DAGRON [2007], p. 35.)

> L'Incarnation n'a pas seulement donné une visibilité à Dieu, elle a aussi changé la nature de l'homme. […] L'Incarnation a engagé ce processus qui rend désormais à l'homme le droit de figurer à nouveau dans une hiérarchie visible allant, sans vraie discontinuité, des hommes ordinaires – morts ou vivants – aux saints ou prophètes, des saints ou prophètes aux anges et des anges à Dieu. (*Ibid.*, p. 62-63.)

L'icône, en effet, témoigne d'une nouvelle anthropologie, radicalement différente de l'anthropologie humaniste, antique ou moderne. C'est ainsi que l'homme, qui se situe sous l'œil et dans la perspective déterminée par le cône perspectif du Christ ou des saints, – les hypostases remplies de l'Esprit de Dieu –, se trouve également, en raison de sa foi et de la puissance sacra-

43. C'est le titre du livre que Roland TEFNIN (2003) a consacré à l'analyse de la *semiosis* de l'image frontale, de tous les temps et de toutes les religions.

mentelle qui l'habite, par commutation [44] de l'Esprit, dans une attitude qui manifeste la réponse de son être-au-monde au regard qui lui est adressé. L'imperfection du regardeur de l'icône, évidente face à la sainteté qui se propose de le visiter, se transforme, par la conscience qu'il en a, en aveu d'insuffisance et en appel, c'est-à-dire en prière. Cependant, quelle que soit la logique de réelle commutation spirituelle où soit engagée cette perspective humaine, elle demeure essentiellement subordonnée, car elle part du regard charnel de l'homme au monde. C'est ce qui fait que, dans l'icône, certains traits de son dessin et de sa composition sont, dans le cadre même de la perspective inversée, tributaires des conditions naturelles, subjectivement perspectivistes, inhérentes à l'expression naturelle de l'esprit humain, notamment pour ce qui concerne la perception sensorielle et les figurations conceptuelles, géométriques et mécaniques, de l'espace-temps. Ce sont, d'ailleurs les signes et les traductions de cette perspective inévitablement quasi linéaire qui permettent de considérer les icônes, surtout les icônes thématiques, scéniques et narratives, comme des *représentations* et, en constatant leurs incohérences, de les trouver en défaut ou en irrégularité de conformité perspectiviste.

*

* *

Le grand mérite d'Erwin Panofsky, et de l'École allemande dont il est un des maîtres, fut de situer l'histoire de l'art au lieu d'intelligence même où se situent les enjeux anthropologiques que l'art exprime et met en œuvre :

> […] la méthode qui se place sur le plan de l'histoire du sens est la seule apte à compléter une étude purement historique, plus apte en tout cas que des réflexions psychologisantes qui, tout en paraissant approfondir l'image historique, ne font en réalité qu'amalgamer art et artiste, sujet et objet, réalité et idée. (1975, p. 218.)

44. Cette commutation s'exprime dans la manière, classique, dont on conçoit l'attitude de l'iconographe qui, par la prière qui précède et accompagne tout son travail, dispose son esprit à recevoir l'ἐνέργεια, c'est-à-dire les énergies du Saint-Esprit qui vont lui permettre d'adopter ou, à tout le moins, de traduire (en se réglant sur la tradition) le regard que l'icône porte sur le monde. L'esprit de l'iconographe, cependant, quelles que soient sa pratique traditionnelle et sa progression personnelle dans la sainteté, demeure, par son enracinement dans le monde, tributaire du point de vue humain, en l'occurrence des contraintes de son optique propre. D'où cette conjonction asymétrique, dans la facture de l'icône, entre le point de vue du regard de l'icône, la perspective inversée, et le point de vue du regard, de perspective linéaire, que l'homme dans le monde porte sur les réalités transfigurées par l'Esprit.

La tradition iconographique orthodoxe a refusé, quant à elle, de prendre l'aiguillage et de suivre la voie où s'est engagé l'humanisme renaissant, au nom d'une anthropologie chrétienne qui ménage, par l'icône, la possibilité de prendre conscience de la destinée divino-humaine de l'humanité : l'invitation à répondre, par le regard et ensuite par le baiser, au regard que le visage de l'Homme-Dieu et celui des hommes qui l'ont authentiquement rejoint adressent à chaque être humain disposé à penser que la vie divine le regarde. Ce lien direct, concret autant qu'intime ne requiert d'autre réponse que celle qui, dans une simplicité sans logistiques herméneutiques, esthétiques ou psycho-philosophiques, appelle tout « homme de bonne volonté » à s'interroger sur cette interpellation silencieuse.

Jean-Claude POLET
Professeur émérite à l'UCLouvain
jean-claude.polet@uclouvain.be

Références bibliographiques

Jean-Christophe BAILLY (1997) : *L'Apostrophe muette. Essai sur les portraits du Fayoum*, Paris, Hazan.

Hans BELTING (2007) : *Image et culte. Une histoire de l'art avant l'époque de l'art.* Traduit de l'allemand par Frank MULLER, Paris, Les Éditions du Cerf [Édition originale : *Bild und Kult. Eine Geschichte des Bildes vor dem Zeitalter der Kunst*, Munich, C. H. Beck, 1990].

Gilbert DAGRON (2007) : *Décrire et peindre. Essai sur le portrait iconique* (Bibliothèque illustrée des histoires), Paris, Gallimard.

Cécile DUPEUX, Peter JEZLER et Jean WIRTH (éd.), en collaboration avec Gabriele KECK, Christian VON BURG et Susan MARTI (2001) : *Iconoclasme. Vie et mort de l'image médiévale.* Catalogue de l'Exposition, Musée d'histoire de Berne, Musée de l'œuvre Notre-Dame, Musées de Strasbourg, Paris, Somogy, Éditions d'art.

Paul FLORENSKY (1992) : *La Perspective inversée. L'Iconostase et autres écrits sur l'art*. Traduits du russe et édités par Françoise LHOEST, Lausanne, L'Âge d'Homme.

Paul FLORENSKY (1994) : *La Colonne et le fondement de la Vérité : essai d'une théodicée orthodoxe en douze lettres*. Traduit par Constantin ANDRONIKOF (Collection Sophia), Lausanne, L'Âge d'Homme.

Lioudmila GOGOTISHVILI (2013) : « Les perspectives offertes par l'"absence de perspective" : la théorie de P. Florenski relative à la corrélation mutuelle entre les procédés picturaux et linguistiques », dans Florence CORRADO-KASANSKI (éd.), *Pavel Florenski et l'Europe*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, p. 129-144. Disponible sur Internet : http://books.openedition.org/msha/3000.

André GRABAR (1953) : *La Peinture byzantine. Étude historique et critique* (Les grands siècles de la peinture), Genève, Skira.

André GRABAR (1963) : *Byzance. L'art byzantin du Moyen Âge (du VIII*[e] *au XV*[e] *siècle)* (L'Art dans le monde. Fondements historiques, sociologiques et religieux. Civilisations européennes), Paris, Albin Michel.

André GRABAR (1979) : *Les Voies de la création en iconographie chrétienne. Antiquité et Moyen Âge* (Idées et recherches), Paris, Flammarion.

Thomas F. MATHEWS (2016) : *Les Origines païennes des icônes*. Avec la collaboration de Norman E. MULLER. Traduit de l'anglais par Farah MEBARKI, Paris, Les Éditions du Cerf.

Maria Giovanna MUZJ (2005) : *Un maître pour l'art chrétien : André Grabar. Iconographie et théophanie*. Texte français établi par André Bernard S.J. (Collection Histoire), Paris, Les Éditions du Cerf.

Erwin PANOFSKY (1967) : *Architecture gothique et pensée scolastique*, précédé de *L'Abbé Suger de Saint-Denis*. Traduction et postface de Pierre BOURDIEU, Paris, Les Éditions de Minuit.

Erwin PANOFSKY (1975) : *La Perspective comme forme symbolique et autres essais.* Traduit sous la direction de Guy BALLANGÉ. Précédé de *La Question de la perspective* par Marisa DALAI EMILIANI. Traduit de l'italien par J. Ch. VEGLIANTE (Collection Le Sens commun), Paris, Les Éditions de Minuit [Édition originale : *Die Perspektive als symbolische Form* (Vorträge der Bibliothek Wartburg, 1924-1925)].

Jean-Claude POLET (2011) : Compte rendu de : Johann Gottfried HERDER, *La Plastique. Quelques perceptions relatives à la forme et à la figure. Tirées du rêve plastique de Pygmalion*. Traduction et commentaire de Pierre PÉNISSON. Préface de Jacqueline LICHTENSTEIN (Bibliothèque franco-allemande), Paris, Les Éditions du Cerf, 2010, dans *Contacts. Revue française de l'Orthodoxie*, 233 (janvier - mars 2011), p. 93-97.

Édouard POMMIER (2007) : *Comment l'art devient l'Art* (Bibliothèque illustrée des histoires), Paris, Gallimard.

Nadejda ROCHER-CHTCHETKINA (2013) : « Trois regards sur la Perspective inversée : de l'espace pictural à l'imaginaire en géométrie », dans Florence CORRADO-KASANSKI (éd.), *Pavel Florenski et l'Europe*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, p. 357-370. Disponible sur Internet : http://books.openedition.org/msha/3000.

Roland TEFNIN (2003) : *Les Regards de l'image. Des origines jusqu'à Byzance*, Anvers, Fonds Mercator - Paris, Éditions de la Martinière.

Tania VELMANS (2009) : *L'Image byzantine ou la transfiguration du réel. L'espace, le temps, les hommes, la mort, le péché, les doctrines*, Paris, Hazan.

Jean WIRTH (1999) : *L'Image à l'époque romane*, Paris, Les Éditions du Cerf.

Jean WIRTH (2008) : *L'Image à l'époque gothique (1140-1280)*, Paris, Les Éditions du Cerf.

Jean WIRTH (2011) : *L'Image à la fin du Moyen Âge*, Paris, Les Éditions du Cerf.

Les Études classiques 88 (2020), p. 285-300.

PLUTARCH ON THE ALPHA

Résumé. — Cet article propose une interprétation d'un passage de Plutarque, *Quaestiones convivales* 9, 2 (737D - 738C), qui soulève la fascinante question de savoir pourquoi la lettre alpha vient en premier dans l'alphabet. Plutarque y mentionne quatre explications différentes, qu'il analyse tour à tour : (1) Protogène donne la réponse traditionnelle élaborée dans les écoles des grammairiens (basée sur la distinction entre voyelles, semi-voyelles et consonnes) ; (2) Ammonius rappelle l'origine phénicienne de l'alphabet et introduit ainsi une perspective historique ; (3) « Plutarque » soutient que le son 'alpha' est le premier que l'on prononce naturellement et (4) Zopyrion évacue la question comme résultant d'une simple coïncidence. La *Quaestio* dans son ensemble illustre ainsi la dynamique de la pensée zététique de Plutarque, qui parvient à rendre justice aux différents aspects d'un problème donné.

Abstract. — This article provides an interpretation of Plutarch's *Quaestiones convivales* 9, 2 (737D-738C), which raises the intriguing question of why the letter alpha is placed first in the alphabet. Plutarch there mentions the following four alternative explanations, which are analysed one by one: (1) Protogenes proposes the traditional answer elaborated in the schools of the grammarians (based on the distinction between vowels, semivowels and consonants); (2) Ammonius recalls the Phoenician origin of the alphabet and thus introduces a historical perspective; (3) "Plutarch", as a staged participant to the discussion, argues that the alpha is the first sound to be naturally uttered; and (4) Zopyrio dismisses the whole issue as a matter of pure coincidence. The whole *Quaestio* thus illustrates the dynamics of Plutarch's zetetic thinking that succeeds in doing justice to the different aspects of a given problem.

This article deals with an ancient banquet of successful teachers – a particularly fitting and appropriate subject for this volume in honour of Lambert Isebaert. The conversations during this banquet were as varied as erudite and mainly deal with linguistic and literary issues. In general, they show a remarkable intellectual versatility that again perfectly fits in with the honorand of this volume.

The ancient banquet took place in Athens, nearly two millennia ago, on the occasion of the festival of the Muses, and is recorded in the last book of Plutarch's *Quaestiones convivales*. It was organized by Ammonius, a well-respected society figure and Plutarch's teacher. Relying on various works of Plutarch, we can gain a detailed idea of Ammonius' intellectual profile. He

appears as a Platonist philosopher with a notable interest for metaphysics and religious topics, endorsing a radical distinction between the phenomenal world of becoming (about which no secure knowledge can be gained) and the divine, intelligible world of true being [1]. Ammonius was also politically active: three times general in Athens [2], he played a prominent part in the local administration of the polis.

After a literary contest in the school of Diogenes, Ammonius has invited the successful teachers to dinner [3]. The company of symposiasts consists of many learned, cultivated people. As usual in Plutarch's *Quaestiones convivales*, we have to do with distinguished members of the intellectual elite and the aristocratic upper-class: scholars and φιλόλογοι, grammarians and teachers of rhetoric, specialists of poetry and literature, but also philosophers, musicians, doctors, geometers and politicians. In short, Ammonius' banquet introduces us to the contemporary high society of πεπαιδευμένοι.

Organizing a dinner party for teachers is, however, a tricky business. The competition and mutual rivalry between different teachers indeed risks forcing its way into the banquet and marring its amiable atmosphere by sharp discussions [4]. Ammonius is faced with this problem and has to put out more than one fire. When he sees that things are getting out of control, he asks Erato to sing to the lyre, whereupon the latter begins with the opening of Hesiod's *Opera* about different kinds of strife [5]. This is an apt choice indeed, and Ammonius uses this opportunity to start a conversation about opportune and inopportune quotations. In this way, he manages to restore peace [6]. Yet the danger is not over and the situation poses a real threat of new conflicts, even more so given the custom at the festival of the Muses of determining by lot who should propose a problem to whom. This practice might give way to close colleagues once again clashing with one another. Hesiod was well aware that men of the same trade often quarrel and that "potter is angry with potter and builder with builder" [7]. Centuries later, nothing really changed: *nil noui sub sole*!

1. See esp. J. OPSOMER (2009).

2. Plutarch, *Quaest. Conv.*, 720C; cf. also 736D; S.-T. TEODORSSON (1996), p. 171-182. Ammonius' name also appears on an inscription from Eleusis; see esp. C. P. JONES (1967); cf. B. PUECH (1992), p. 4835-4836.

3. *Quaest. conv.*, 736D.

4. *Quaest. conv.*, 736E. Such competition often occurs in Plutarch's *Quaestiones convivales*; see L. VAN DER STOCKT (2000), p. 95; J. KÖNIG (2011), p. 189; P. A. STADTER (2011), p. 245.

5. *Quaest. conv.*, 736E (with reference to Hesiod, *Op.*, 11).

6. *Quaest. conv.*, 737D.

7. Hesiod, *Op.*, 25. Plutarch quotes the verse in *De tranq. an.*, 473A and also refers to it in *De cap. ex inim.*, 92A.

Ammonius, however, is wise enough to prevent such conflicts from the very beginning. He cleverly proposes that the order of speaking should not be determined by lot but that a geometer should propose a question to a grammarian and a musician to a teacher of rhetoric, and vice versa [8]. Again, Ammonius thus shows himself an excellent symposiarch [9]. He never forgets that the final goal of a banquet is friendship [10] and therefore anticipates quarrels and takes care that the conversation partners interact with courtesy and benevolence. We join the discussion at the moment when the first question is raised.

1. The problem: why is the alpha placed first in the alphabet?

It is the geometer Hermeias who asks the grammarian Protogenes why the alpha is placed first in the alphabet [11]. For several reasons, it qualifies as an excellent problem. To begin with, Hermeias takes into account Protogenes' field of competence. He does not belong to those scholars who are so preoccupied with their own business that they can at dinner only talk about what they are doing themselves and also bother their interlocutors with these topics, but he comes out of his comfort zone by showing an interest in Protogenes' domain. Moreover, Hermeias' question meets Plutarch's own criteria for good sympotic questions. These criteria can be found in the programmatic first *Quaestio* of the work. There, "Plutarch" [12] argues:

> The matters of inquiry [τὰς ζητήσεις] must be in themselves rather simple and easy [ὑγροτέρας], the topics familiar, the subjects for investigation suitably uncomplicated, so that the less intellectual guests may neither be stifled nor turned away [13].

Hermeias' question is a beautiful example of such ζητήσεις ὑγρότεραι. It is "fluid" in the sense that it has every potential to arouse the curiosity of

8. *Quaest. conv.*, 737E.

9. See esp. *Quaest. conv.*, 1, 4 (620A-622B), where Plutarch elaborates his own view of an ideal symposiarch. See on this *Quaestio* M. Vamvouri Ruffy (2012), p. 37-61; short discussions also in P. A. Stadter (1999), p. 483-485, and Id. (2009), p. 125-126.

10. L. Van der Stockt (2000), p. 94.

11. *Quaest. conv.*, 737E. Hermeias is only known from this section of the *Quaestiones convivales*. On Protogenes, who also appears elsewhere in Plutarch's works, see *infra*, p. 290-291.

12. In this article, "Plutarch" refers to Plutarch as a character in the *Quaestiones convivales*, whereas Plutarch (without inverted commas) refers to the author.

13. *Quaest. conv.*, 614D. The *Quaestio* is discussed in D. M. Schenkeveld (1996) and F. Klotz (2014), p. 210-214. The translations of Plutarchan passages are borrowed from the Loeb Classical Library (sometimes slightly modified), those of the *Scholia Londinensia* on Dionysius Thrax are my own.

all listeners and thus easily spreads over the company [14]. We may indeed presume that everybody, even the less educated, may be interested in the answer and that all thus attentively follow the conversation. In that sense, Hermeias' intriguing question also contributes to the feelings of friendship between those present, and thus to the success of Ammonius' dinner.

2. The answer of Protogenes

Protogenes is not at a loss for an answer. His reply to Hermeias' question consists of three successive argumentative steps:

> (1) First, there was every justification [τῷ δικαιοτάτῳ λόγῳ] for the vowels' taking precedence of the consonants and semivowels; (2) then among the vowels some were long, some short, and others, the so-called ambiguous, long and short; the last were naturally superior by reason of this capacity, (3) and among them, in turn, the leading position belonged to the one that could be prefixed to either, but suffixed to neither, of the others. *Alpha* was of this nature; if placed after *iota* or *upsilon* it refused, he said, to come to terms or fall in with them, to effect the formation of a single syllable from the two vowels; it sprang away, as it were, in distaste, and always tried to make its own start. On the other hand, if given a position before whichever you pleased of the other two, it made use of them, as they harmoniously followed its lead, to form syllables of words [15].

After adding a few out of countless examples to illustrate his point (αὔριον, αὐλεῖν, Αἴαντος, αἰδεῖσθαι), Protogenes concludes that the alpha is like a competitor in the pentathlon: as it has gained three victories, it rightly occupies the first place [16].

Protogenes' theory is introduced by Plutarch as the reason given in the school (τὴν ἐν ταῖς σχολαῖς λεγομένην [αἰτίαν]). It is interesting to see that the *Scholia Londinensia* on the grammar of Dionysius Thrax offers some parallels, as it offers no less than fourteen different explanations:

> 1) The explanation proposed by Protogenes (485, 3-13 Hilgard).
>
> 2) The alpha is found at the end of all parts of speech: nouns (Μοῦσα), verbs (τέτυφα), participles (τετυφυῖα), the article (τά), pronouns (ἐμά), prepositions (ἀνά), adverbs (ἄναντα), and conjunctions (ἀλλά) (485, 13-19 Hilgard).
>
> 3) All other letters end in alpha: βῆτα, γάμμα (485, 19-20 Hilgard).

---

14. See on this concept of ζητήσεις ὑγροτέρας M. Vamvouri Ruffy (2012), p. 67-75.

15. *Quaest. conv.*, 737EF.

16. *Quaest. conv.*, 738A; cf. S.-T. Teodorsson (1996), p. 311 (with further literature): "A competitor who scored a victory in three events won the competition as a whole".

4) Alpha was found first, and therefore it is actually called alpha, for ἀλφεῖν means "to find" (485, 21-23 Hilgard; cf. also 484, 20-21 and 488, 13 Hilgard).

5) The theory of Athenaeus: the alpha consists of three lines (A), and three is the beginning of multitude, and thus of all the letters (485, 23-24 Hilgard).

6) Some of the vowels are pronounced with open lips, such as the η̄, others with closed lips, such as the ῡ and the ō. The alpha is pronounced through a combination of both movements (τὴν κατ' ἀμφότερα κίνησιν) (485, 24-28 Hilgard).

7) The alpha was found by the Phoenicians, who call the house "alpha". It is placed first because Hesiod places the house first (485, 28-31 Hilgard).

8) Children use ᾱ while crying (485, 31-32 Hilgard).

9) It begins and ends with itself (485, 32-33 Hilgard; cf. also 196, 21-23 and 484,8-11 Hilgard).

10) The alpha is the sign of the unit, which is the beginning of number. This explanation is explicitly rejected by the scholiast (τοῦτο δὲ ψευδές) on the ground that the alpha was discovered first and only then became the characteristic of the unit (492, 15-18 Hilgard).

11) The letters with two syllables were placed before those of one syllable, and of these, the alpha is placed first because it can end all singular nouns – masculine (ἱππότα νεφεληγερέτα), feminine (Μοῦσα) and neuter (βῆμα) – as well as dual (Ἀτρείδα) and plural (βήματα) (292, 18-27 Hilgard).

12) The alpha has most powers: in Doric, it can take the place of the ε̄ (e.g. Ἄρταμις instead of Ἄρτεμις) and the η̄ (μᾶνις instead of μῆνις) (492, 27-29 Hilgard).

13) It can have seven different meanings: negation, emphasis, together, evil, few, gathering, and redundancy (492, 30-31 Hilgard).

14) The arrangement of the letters follows that of the numbers, alpha being 1, beta 2 (496, 27-28 Hilgard).

This impressive collection of ancient scholarship [17] shows that we are dealing with a much discussed problem that led to many different solutions throughout the centuries. The learned scholiast indeed provides a full overview of a particularly rich tradition and this largely neglected evidence throws an interesting new light on Protogenes' answer to Hermeias' question.

To begin with, Protogenes' theory corresponds to the first view mentioned in the *Scholia Londinensia*. This suggests that Protogenes, falling back on a well-known, standard view, opts for an easy solution. He could have done much more, as the above list of alternative explanations demonstrates, yet for whatever reason, he limits himself to one simple answer.

17. For a good introduction to this kind of scholarship, see E. DICKEY (2007).

Several theories about the place of the alpha will be mentioned by other participants later in the discussion, and we will have to come back to them in due course, but Protogenes does not allude to them.

Furthermore, he does not even argue the different steps of his theory. He apparently finds it self-evident that vowels should precede semivowels and consonants, but his claim is nowhere justified beyond the general phrase τῷ δικαιοτάτῳ λόγῳ. The scholiast argues his case more carefully, pointing out that the primacy of the vowels rests on their capacity of bringing forward a sound themselves [18]. Moreover, if the vowels should indeed be placed before semivowels and consonants, then why should the alpha not be followed immediately by the other vowels rather than by a mute consonant, the beta? Again, we have to turn to the *Scholia Londinensia* for further clarification [19]. A similar objection can be raised against Protogenes' second step: if the ambiguous vowels' claim to pre-eminence is indeed valid, why is the alpha not immediately followed by iota and upsilon?

All this suggests that Protogenes is not the most painstaking thinker. He is a competent schoolmaster, no doubt, familiar with the basics of his own domain, but he is not really interested in in-depth inquiry. This is precisely how he appears elsewhere in Plutarch's works too. During another banquet, the physician Nicias of Nicopolis criticizes Plato's conviction that drink passes through the lungs [20]. Protogenes seconds this criticism with a learned reference to Homeric verses that imply a distinction between the oesophagus and the windpipe [21]. Protogenes thus actively contributes to the conversation in a constructive way, and his argument rests on a very careful and detailed reading of Homer. Yet he also stays on his own domain – as, indeed, he does in the discussion about the alpha. In a certain sense, this is to his credit. As a matter of fact, grammarians more than once appear in a negative light in Plutarch's *Quaestiones convivales*, usually because they ex-

18. *Schol. Lond. in Dion. Thrac.*, 485, 3-5 Hilgard: ἐχρῆν τὰ στοιχεῖα οὐκ ἀπὸ συμφώνου ἀλλ᾽ ἀπὸ φωνήεντος ἄρξασθαι, ἐπεὶ τὰ φωνήεντα τιμιώτερά εἰσι, καθὸ καθ᾽ ἑαυτὰ φωνὴν ἀποτελεῖ. See also Lucian, *Iudic. voc.*, 5.

19. *Schol. Lond. in Dion. Thrac.*, 492, 32-34 Hilgard: the fact that the alpha is followed by a consonant hints at the combination of consonants and vowels (αἰνιττόμενος τὴν τῶν φωνηέντων πρὸς τὰ σύμφωνα σύνταξιν). In this way, juxtaposing all the vowels one after the other at the beginning of the alphabet was no option (μὴ δεῖ ἑξῆς πλείω φωνήεντα συντάττεσθαι).

20. *Quaest. conv.*, 697F-698D. The *Quaestio* is discussed in Aulus Gellius, 17.11; cf. F. Klotz, K. Oikonomopoulou (2011), p. 235-236.

21. *Quaest. conv.*, 698DE, quoting Homer, *Iliad*, 22, 325 and 328-329 (and probably 24, 641-642; see the text critical note of S.-T. Teodorsson [1996], p. 22).

ceed their competence and thus cause conflicts [22]. Protogenes cannot be blamed for that: he contributes to the discussion what he can offer from his own expertise but avoids overplaying his hands.

Yet this strict limitation to his own field of expertise also shows a certain degree of narrow-mindedness. Protogenes indeed seems to lack the spirit of the true researcher. We have seen that the school theory which he proposes, though ingenious, rests without argument. More fundamentally, we may even wonder whether it offers a real answer to the question. Again, a parallel from another *Quaestio* may throw further light on this matter. At a dinner party in the house of Sospis, the conversation is about the reason why wreaths of palm are awarded at all athletic festivals. Protogenes intervenes with the remark that teachers of rhetoric are not the only ones who are able to discuss the issue. He recalls how he has recently read in a history of Athens that Theseus tore off a branch of the sacred palm tree when he founded a new athletic competition in Delos. And this, so he adds, is the reason why such a branch is called σπάδιξ [23]. This is an interesting piece of knowledge, characteristic of the grammarian's general erudition, and not irrelevant in the context of the general discussion about palm trees. In that sense, Protogenes' intervention bears some resemblance with his reference to Homer in the discussion about drink and the lungs. Yet essentially, his contribution does not provide a deeper insight into the question under discussion. Praxiteles rightly points out that they want to know why Theseus tore off a branch of the palm tree rather than of laurel or olive [24]. This is a very pertinent remark indeed! Protogenes, for all his erudition and familiarity with literature, often stays at a fairly superficial level, adds some learned comments borrowed from earlier authors, but never really delves into the problem; in short, he is no ζητητικός [25]. This also appears from his answer to Hermeias' question about the position of the alpha. His explanation casts light upon the peculiar nature of the alpha, yet the question remains as to whether this really explains the choice for the alpha as opening letter of the alphabet. Protogenes never refers to the person of the στοιχειώτης and his concerns. His view, then, is elaborated *ad hoc* and *a posteriori*.

---

22. For the generally negative view of the grammarian in Plutarch's works (and particularly in the *Quaestiones convivales*), see esp. K. Eshleman (2013); cf. also M. Horster (2008) [p. 620 on Protogenes].

23. *Quaest. conv.*, 723F-724A (= *FGrHist* IIIb, 329 F 5); cf. also Pausanias, VIII, 48, 3.

24. *Quaest. conv.*, 724A.

25. The notion of ζήτησις is of paramount importance in Plutarch's conception of philosophy; see, e.g., J. Opsomer (1998), p. 189 and 191; M. Bonazzi (2008); E. Kechagia (2011), p. 80 and 93-104; G. Roskam (2017), p. 200-203.

This, however, holds true for nearly all the theories mentioned in the *Scholia Londinensia*. In that sense, this ahistorical approach does not seem to reflect Protogenes' intellectual limitations but rather the bias of Greek grammatical thinking in general. This, apparently, is the way in which ancient Greek grammarians approached this problem.

3. The proposal of Ammonius

When Protogenes has finished, Ammonius turns to "Plutarch" and asks him whether he, as a Boeotian, would rather support Cadmus the Phoenician:

> Aren't you, as a Boeotian, going to give any support to Cadmus, who is said [φασι] to have placed *alpha* first because it is the Phoenician name for an ox, which they reckoned not the second or the third, as Hesiod did, but the first of necessities [26]?

This is a short but interesting intervention. First, Ammonius once again shows himself an ideal symposiarch. While seeing the limits of Protogenes' explanation, he does not attack him but prefers to suggest another answer thus keeping the discussion going. Moreover, his intervention also characterizes him as an ideal teacher. Indeed, he addresses the young "Plutarch", one of his students at that moment, and stimulates him to develop this view [27]. Ammonius thus provides the impetus for further inquiry and discussion and in this way offers his gifted student the opportunity to develop his own talents [28].

Second, Ammonius' theory is intelligent and proves that he is familiar with the general debate about the issue. The vague reference to earlier sources (φασι) indeed suggests that he does not come up with his own theory but like Protogenes makes use of a theory that has been proposed before. As a matter of fact, his theory also occurs in the above list of the *Scholia Londinensia* (number 7). The full version is as follows:

> Or because it is an invention of the Phoenicians, and the Phoenicians call the house "alpha". Since Hesiod says: "first a house and a woman". Therefore the alpha is put first [29].

This passage contains all the elements that constitute the core of Ammonius' explanation: the Phoenicians as the inventors of the Greek alphabet, the connection with Hesiod, and the meaning of the alpha in the

26. *Quaest. conv.*, 738A.
27. On Ammonius as an ideal teacher, see G. Roskam (2004), p. 108-113.
28. In this, *experto crede*, he was a far precursor of the honorand of this volume!
29. *Schol. Lond. in Dion. Thrac.*, 485, 28-31 Hilgard (with reference to Hesiod, *Op.*, 405): ἢ ὅτι Φοινίκων ἐστὶν εὕρημα, Φοίνικες δὲ τὴν οἰκίαν ἄλφα λέγουσιν· ἐπεὶ οὖν Ἡσίοδος ἔφη οἶκον μὲν πρώτιστα γυναῖκά τε, διὰ τοῦτο τὸ ᾱ πρῶτον τέτακται.

Phoenician language. Yet there is also an important difference. The scholiast interprets the position of the Phoenicians through the lens of Hesiod's saying, which results in an *interpretatio Graeca*: alpha means "house" because Hesiod puts house first. The scholiast, for all his learning, here makes an obvious mistake. Ammonius does better. He knows the correct meaning of the alpha, that is, "ox" [30], and therefore also knows that the passage from Hesiod is not directly relevant. His reference to it has no longer any argumentative power, nor should it be regarded as a mere rhetorical *flosculus*, but it is added as a tacit and erudite correction of the tradition.

Finally, Ammonius' answer improves on that of Protogenes in the sense that it does not merely explain the initial position of the alpha through *a posteriori* reflections on its character but rather places the whole discussion into its proper perspective, that is, the origin of the alphabet. The place of the alpha should indeed be traced back to the decision of the στοιχειώτης. Ammonius does not deal with the matter as if the letters were fallen from the sky [31] but points to the Phoenician origin [32] and tries to find out Cadmus' motivations. From a methodological point of view, this is a sound and promising approach that would definitely repay further elaboration. Ammonius' proposal to his student is an excellent one.

4. The view of "Plutarch"

Yet "Plutarch" does not accept his teacher's present. Rather than developing Ammonius' suggestion, he comes with a different explanation which he borrows from his grandfather:

> My grandfather Lamprias, you see, used to say that of all articulate sounds the first to be naturally uttered is that which has the phonetic value of *alpha*. He argued that the breath in the mouth is mainly shaped by the movements of the lips; their first movement is their vertical separation as they are opened, which emits this sound, an absolutely simple one that requires no effort, and neither asks for nor submits to assistance from the tongue, being pronounced while that organ remains in its original position, which is of course the reason why babies utter this sound first [33].

30. In fact, "house" is the name of the second letter of the alphabet, i.e. "beta" (cf. Bethlehem).

31. A theory that was actually defended by some people; see *Schol. Lond. in Dion. Thrac.*, 182, 18-19 Hilgard; cf. also 185, 20 Hilgard.

32. That the Greeks borrowed their alphabet from the Phoenicians was a theory that was often accepted in antiquity. Herodotus tells that the Phoenicians who came with Cadmus introduced the alphabet into Greece (5, 58) and this view appears frequently in later sources; see esp. J. Schneider (2004), p. 126-133, for a rich overview; much material can also be found in S. J. V. Malloch (2013), p. 223-224.

33. *Quaest. conv.*, 738AB.

If Ammonius is an ideal teacher, then "Plutarch" in several respects qualifies as the ideal student. He is not content with slavishly parroting his teacher's ready-made answer but follows his own path, which clearly suggests a critical mind and an independent judgement. At the same time, he makes it clear that he does not propose his own view but rather sides with his grandfather, thus showing a respect for his grandparents that is fitting for a young man and adding praiseworthy *pietas* to critical acuteness.

The core of the explanation which "Plutarch" here proposes is that alpha is the first sound that is naturally uttered. This observation, however, is further supported by several traditional arguments. The *Scholia* on Dionysius Thrax indeed show that "Plutarch" incorporates two different theories in his view. The argument from the movements of the lips returns in the above list from the *Scholia Londinensia* as number 6. The scholiast there actually defends a more sophisticated view. He argues that some vowels (such as the ēta) are uttered by opening the lips, whereas others (such as the upsilon and the omicron) are pronounced by closing the lips. The alpha, however, needs the two movements (τὴν κατ᾽ ἀμφότερα κίνησιν ἔχει) and is therefore placed first[34]. This is an odd theory, and the more simple claim of "Plutarch" that the mere opening of the lips suffices to pronounce the alpha may well be yet another tacit correction of the scholarly tradition. Moreover, this view enables him to combine his explanation with another observation, that is, the crying of babies. This element is mentioned by the scholiast as well (number 8 in the above list), yet whereas the scholiast juxtaposes the empirical observations regarding the lips and the babies as two entirely different explanations, "Plutarch" succeeds in combining them into one coherent theory.

And that is not all. "Plutarch" develops his explanation with further arguments:

> And that, he would say, is why the perception of the sound of the voice is called *aḯein* (to hear), and there are many parallels, for example *āídein* (to sing), *auleîn* (to play a wind-instrument), *alalázein* (to yell). And I believe (οἶμαι) that *aírein* (to raise) and *anoígein* (to open) are also names appropriate to the opening and raising of the lips that accompanies the emission from the mouth of the sound *a*. For this reason all the mute letters, with one exception, have names that employ an added *alpha*, as a kind of light to their darkness. Only *pi* lacks this sound, for *phi* and *chi* are to be counted as aspirated *pi* and *kappa*[35].

The different etymologies proposed in this passage have no parallel in the *Scholia* on Dionysius Thrax. This suggests that they reflect Plutarch's own

34. *Schol. Lond. in Dion. Thrac.*, 485, 24-28 Hilgard.
35. *Quaest. conv.*, 738BC.

interests[36], and it is perhaps no coincidence that “Plutarch” here completes his grandfather’s explanation. The emphatic οἶμαι indeed marks the transition from Lamprias’ theory to the view of “Plutarch” himself. “Plutarch” thus also contributes something of his own, and this addition again adds to the general coherence of his explanation, as it has to do with the movement of the lips.

His last point, concerning the names of the mute letters, returns in the *Scholia* (number 3 in the above list), yet here too, “Plutarch” is more careful than the scholiast. Whereas the latter oversimplifies the matter by vaguely alluding to all the other letters, “Plutarch” is much more accurate: he correctly points out that he is only speaking of the mutes and that even this group still has one exception. The ἀκρίβεια of “Plutarch” is clearly on a level with that of his teacher Ammonius.

The explanation proposed by “Plutarch”, then, is erudite, well-argued and coherent, yet from a methodological point of view, it resembles that of Protogenes rather than that of Ammonius. Again, we are dealing with an explanation *ad hoc* and *a posteriori* that brackets the relevance of the στοιχειώτης. Nevertheless, the theory of “Plutarch” has some advantages as compared to that of Protogenes. The initial position of the alpha is now not based on a quite sophisticated theory concerning vowels, semivowels and consonants but on the simple fact that the alpha is, in a way, the most natural sound. This makes the hypothesis, and the additional *a posteriori* arguments in support of it, much more plausible.

5. The position of Plutarch

The question remains, though, whether Plutarch in the end sides with “Plutarch”. Nowhere in this *Quaestio*, Plutarch explicitly gives preference to one explanation. Yet we find a general pattern in his oeuvre according to which the last answer to such questions is the most convincing[37]. The first tend to introduce the reader to the problem by laying bare its different dimensions. Gradually, more essential aspects are dealt with, before the last answer provides the most plausible and rich explanation. Repeatedly, this final alternative is also characterized as Plutarch’s own contribution to the debate[38]. In this *Quaestio* as well, we have seen that the last answer, which

36. For Plutarch’s great interest in etymological thinking, see esp. A. Strobach (1997), p. 55-141.

37. See, e.g., J. Opsomer (1996), p. 83 and Id. (1998), p. 203; M. Meeusen (2016), p. 88-89.

38. It is often introduced by phrases such as ὅρα δὲ μή or σκόπει δὲ μή; cf. J. Opsomer (1996), p. 77; see, however, also the caveat in M. Meeusen (2016), p. 90-91.

is ascribed to the young "Plutarch", in several respects surpasses that of Protogenes.

Yet it would be rash to conclude that Plutarch regarded the last explanation as the last word on the matter and that he thus rejected the previous alternatives. As a rule, Plutarchan *Quaestiones* show a subtle combination of an ascending order of plausibility and a fundamental respect for the value of every explanation [39]. In other words, the answers proposed by Protogenes and Ammonius, far from being worthless, shed light on the problem from their own perspective and therefore also deserve mention. Protogenes recalls several typical features of the alpha. His discussion of the alpha is not wrong, of course, and underscores the special place of the letter vis-à-vis other letters. Ammonius' theory better takes into account the question of the origin, thus filling an important lacuna left by the other views. These explanations, then, contain significant elements that are not tackled by the young "Plutarch". All three answers are interesting. To a certain extent, they do not exclude one another, yet they cannot be combined into one oversimplifying theory either.

This conclusion is further corroborated by the striking reaction of Hermeias: he replies that he accepts both explanations [40]. This evaluation shows a truly symposiastic spirit. As so often in Plutarch's *Quaestiones convivales*, we witness a conversation among friends. In such discussions, theories are seldom rejected. The friends usually approve the view of the speaker before adding complementary arguments or putting forward a different hypothesis [41]. Yet Hermeias' acceptance is not merely a matter of courtly *politesse* among friends: it should also be understood against the background of Plutarch's "zetetic" approach, that is, his careful inquiry into all aspects of a given problem. Hermeias indeed shows such an approach by not agreeing with just one view but recognizing the relevance of different points of view.

Yet Hermeias' evaluation is also surprising: he indeed accepts *both* (ἀμφοτέρους) theories, whereas we have seen that the discussion has actually yielded *three* explanations. Hermeias thus ignores Ammonius' theory. The explanations proposed by Protogenes and "Plutarch" both share the same *a posteriori* approach and can easily be regarded as complementary. Ammonius' theory, however, is different. Moreover, it is never really elaborated. These factors probably explain why it is overlooked by Hermeias.

---

39. Cf. G. Roskam (2011), p. 425 and 430; Id. (2017), p. 201-203.
40. *Quaest. conv.*, 738D: ἀμφοτέρους ἀποδέχεσθαι τοὺς λόγους.
41. L. Van der Stockt (2000), p. 94.

Nevertheless, in this respect his evaluation is a bit negligent, and Plutarch's ζήτησις proves more painstaking than that of Hermeias.

Moreover, that is not the end of the discussion. As a matter of fact, there is still a fourth explanation to follow, after a discussion about the number of the letters in the alphabet. "Plutarch" and Hermeias deal with this issue in the next *Quaestio*, but this need not detain us here. When Hermeias concludes, Zopyrio the grammarian dismisses all the foregoing speculations as utter nonsense [42]. In his view, both the number of the letters and their order is a matter of pure coincidence [43]. This, of course, is a completely different explanation. In view of the previous erudite hypotheses and the many theories mentioned in the *Scholia* on Dionysius Thrax, this solution is characterized by a challenging, even offensive down-to-earthness. All erudition now becomes mere φλυαρία, the over-subtle *a posteriori* rationalization of mere coincidence.

In my view, Zopyrio's intervention is a particularly telling illustration of Plutarch's open-mindedness. Plutarch, indeed, was not afraid of the truth. He did his best to explain the phenomenon as well as he could, yet he knew that he could never claim absolute certainty. Every explanation is plausible at best [44] and thus it can never be really excluded that it is all just a matter of coincidence. Rather than explaining this away or keeping silent about it, Plutarch places it at the very end of the whole discussion. We have seen that this is usually the place for the most plausible alternative. The theory of the young "Plutarch", which concluded the talk about the initial position of the alpha, now receives a crucial addendum in the retrospective criticism of Zopyrio. This is an important caveat, a sober warning and a challenge for further thinking. Plutarch realized very well that there are no easy solutions for difficult problems and he did not write his *Quaestiones convivales* for easy-going readers.

6. Conclusion

Zopyrio's reaction is not the end of the banquet. Maximus, a teacher of rhetoric, puts him a question regarding the interpretation of a passage from Homer and the intellectual conversation goes on for a long time. The whole

42. *Quaest. conv.*, 738F-739A (φλυαρίαν τὰ τοιαῦτα πολλὴν ἀπεκάλει). Zopyrio is not known from other sources. S.-T. Teodorsson (1996), p. 320, suggests that he was an Epicurean on the basis of Plutarch's use of the verb καταγελᾶν, but this is too weak a basis to rely on.

43. *Quaest. conv.*, 739A.

44. On the importance of plausibility (τὸ πιθανόν or τὸ εἰκός), see, e.g., E. Kechagia (2011), p. 95-96 and 99-104; M. Meeusen (2014), p. 331-334, and (2016), p. 321-328.

book, in which the discussion about the place of the letter alpha is only one highlight, shows the impressive erudition of Plutarch. It is to be placed in a world of refined intellectuals who in their conversations over wine explore all kinds of paths that may lead to deeper insight and who combine remarkable erudition and virtuosity with conviviality and *savoir vivre*. It is not difficult to find in these refined and highly cultured πεπαιδευμένοι the ancient precursors of Lambert Isebaert, the brilliant and amiable honorand of this volume.

Geert ROSKAM
KU Leuven
Faculty of Arts
Blijde-Inkomststraat 21 pb 3318
B-3000 Leuven
geert.roskam@kuleuven.be

Bibliography

M. BONAZZI (2008): "L'offerta di Plutarco. Teologia e filosofia nel *De E apud Delphos* (capitoli 1-2)", *Philologus* 152, p. 205-211.

E. DICKEY (2007): *Ancient Greek Scholarship: A Guide to Finding, Reading, and Understanding Scholia, Commentaries, Lexica, and Grammatical Treatises, from Their Beginnings to the Byzantine Period* (American Philological Association, Classical Resources Series), Oxford, University Press.

K. ESHLEMAN (2013): "'Then Our Symposium Becomes a Grammar School': Grammarians in Plutarch's *Table Talks*", *SyllClass* 24, p. 145-171.

M. HORSTER (2008): "Some Notes on Grammarians in Plutarch", in A. G. NIKOLAIDIS (ed.), *The Unity of Plutarch's Work. 'Moralia' Themes in the 'Lives', Features of the 'Lives' in the 'Moralia'*, Berlin - New York, p. 611-624.

C. P. JONES (1967): "The Teacher of Plutarch", *HSCPh* 71, p. 205-213.

E. KECHAGIA (2011): "Philosophy in Plutarch's *Table Talk*. In Jest or in Earnest?", in F. KLOTZ and K. OIKONOMOPOULOU (2011), p. 77-104.

F. KLOTZ (2014): "The Sympotic Works", in M. BECK (ed.), *A Companion to Plutarch*, Malden, p. 207-222.

F. KLOTZ and K. OIKONOMOPOULOU (eds.) (2011): *The Philosopher's Banquet. Plutarch's Table Talk in the Intellectual Culture of the Roman Empire*, Oxford.

J. KÖNIG (2011): "Self-Promotion and Self-Effacement in Plutarch's *Table Talk*", in F. KLOTZ and K. OIKONOMOPOULOU (2011), p. 179-203.

S. J. V. MALLOCH (2013): *The Annals of Tacitus, Book 11. Edited with a Commentary*, Cambridge.

M. MEEUSEN (2014): "Plutarch and the Wonder of Nature. Preliminaries to Plutarch's Science of Physical Problems", *Apeiron* 47, p. 310-341.

M. MEEUSEN (2016): *Plutarch's Science of Natural Problems. A Study with Commentary of* Quaestiones Naturales, Leuven.

J. OPSOMER (1996): "Ζητήματα: structure et argumentation dans les *Quaestiones Platonicae*", in J. A. FERNÁNDEZ DELGADO and F. PORDOMINGO PARDO (eds.), *Estudios sobre Plutarco: Aspectos Formales. Actas del IV Simposio Español sobre Plutarco. Salamanca, 26 a 28 de Mayo de 1994*, Salamanca, p. 71-83.

J. OPSOMER (1998): *In Search of the Truth. Academic Tendencies in Middle Platonism*, Brussels.

J. OPSOMER (2009): "M. Annius Ammonius, a Philosophical Profile", in M. BONAZZI and J. OPSOMER (eds.), *The Origins of the Platonic System. Platonisms of the Early Empire and their Philosophical Contexts*, Leuven, p. 123-186.

B. PUECH (1992): "Prosopographie des amis de Plutarque", *ANRW* 2.33.6, p. 4831-4893.

G. ROSKAM (2004): "Plutarch on Self and Others', *AncSoc* 34, p. 245-273.

G. ROSKAM (2011): "Two *Quaestiones Socraticae* in Plutarch", in J. M. CANDAU MORÓN, F. J. GONZÁLEZ PONCE and A. L. CHÁVEZ REINO (eds.), *Plutarco transmisor. Actas del X Simposio internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas. Sevilla, 12-14 de Noviembre de 2009*, Seville, p. 419-431.

G. ROSKAM (2017): "On the Multi-Coloured Robes of Philosophy. Plutarch's Approach in *On Isis and Osiris*", in M. ERLER and M. A. STADLER (eds.), *Platonismus und spätägyptische Religion. Plutarch und die Ägyptenrezeption in der römischen Kaiserzeit*, Berlin - Boston, p. 199-218.

D. M. SCHENKEVELD (1996): "Plutarch's First Table Talk (612E-615C)", in L. VAN DER STOCKT (ed.), *Plutarchea Lovaniensia. A Miscellany of Essays on Plutarch*, Leuven, p. 257-264.

J. SCHNEIDER (2004): "Les traditions relatives à l'origine de l'alphabet grec dans les scholies de la Τέχνη de Denys le Thrace", *BAGB* 1, p. 120-157.

P. A. STADTER (1999): "Drinking, Table Talk, and Plutarch's Contemporaries", in J. G. MONTES CALA, M. SÁNCHEZ ORTIZ DE LANDALUCE and R. J. GALLÉ CEJUDO (eds.), *Plutarco, Dioniso y el vino. Actas del VI Simposio Español sobre Plutarco. Cádiz, 14-16 de mayo de 1998*, Madrid, p. 481-490.

P. A. STADTER (2009): "Leading the Party, Leading the City. The Symposiarch as *Politikos*", in J. RIBEIRO FERREIRA *et al.* (eds.), *Symposion and Philanthropia in Plutarch*, Coimbra, p. 123-130.

P. A. STADTER (2011): "Competition and its Costs: φιλονικία in Plutarch's Society and Heroes", in G. ROSKAM and L. VAN DER STOCKT (eds.), *Virtues for the People. Aspects of Plutarchan Ethics*, Leuven, p. 237-255.

A. STROBACH (1997): *Plutarch und die Sprachen. Ein Beitrag zur Fremdsprachenproblematik in der Antike*, Stuttgart.

S.-T. TEODORSSON (1996): *A Commentary on Plutarch's Table Talks,* Vol. III *(Books 7-9)*, Gothenburg.

M. VAMVOURI RUFFY (2012): *Les vertus thérapeutiques du banquet. Médecine et idéologie dans les* Propos de Table *de Plutarque*, Paris.

L. VAN DER STOCKT (2000): "Aspects of the Ethics and Poetics of the Dialogue in the *Corpus Plutarcheum*", in I. GALLO and C. MORESCHINI (eds.), *I generi letterari in Plutarco. Atti del VIII Convegno plutarcheo. Pisa, 2-4 giugno 1999*, Naples, p. 93-116.

Les Études classiques 88 (2020), p. 301-327.

UN POÈME DE GISLAIN BULTEEL À HENRI MEUCHENIUS : Grandeur et humilité des manuels scolaires humanistes

Résumé. — L'article se penche sur l'élégie VI, 11 des *Miscellanea* d'un humaniste des anciens Pays-Bas, Gislain Bulteel d'Ypres (1555-1611). Adressée au médecin Henri Meuchenius, l'élégie fait l'éloge d'un ouvrage pédagogique (intitulé *Epistolae Graeco-Latinae* et inconnu par ailleurs) composé par ce dernier. L'article propose une contextualisation historique, une édition, une traduction et un commentaire de ce poème. Enfin, l'angle d'approche original proposé par le poète (celui de la manipulation des livres par les écoliers) est l'occasion d'un prolongement sur le thème de l'usage des livres scolaires dans les écoles latines des anciens Pays-Bas au seizième siècle, tel qu'il est représenté et révélé dans les colloques scolaires et dans l'iconographie.

Abstract. — The article deals with the elegy *Miscellanea*, VI, 11 by the Netherlandish humanist Gislenus Bultelius from Ypres (1555-1611). The poem, dedicated to the physician Henricus Meuchenius, praises a pedagogical work (the otherwise unknown *Epistolae Graeco-Latinae*) written by the latter. The article offers a historical contextualization, an edition, a translation, and a commentary of the elegy. Finally, taking up the original storyline adopted by the poet (i.e. the handling of books by schoolchildren), it gives some information about how schoolbooks were used in the Latin schools of the Low Countries in the sixteenth century, as it can be deduced from the *colloquia scholastica* and the iconographic sources.

Il y a une vingtaine d'années, un mémoire de licence rédigé sous la direction bienveillante et éclairée du professeur Lambert Isebaert me permettait de faire mes premiers pas dans les lettres néo-latines, qui allaient devenir une passion durable et l'objet principal de mes recherches. Ce mémoire était consacré à la poésie d'amour conjugal d'un humaniste de nos régions, Gislain Bulteel d'Ypres (1555-1611), connu par une monographie de Louis Bakelants (avec une édition des sept livres de *Miscellanea* conservés par un manuscrit bruxellois) parue en 1968 [1]. Je souhaiterais aujourd'hui, en l'honneur de l'éméritat de Lambert Isebaert, revenir sur ce corpus et pro-

1. L. Bakelants (1968). Pour une présentation succincte de la vie et de l'œuvre de Bulteel, voir la notice de Guy Cambier (1979). Le manuscrit conservant l'œuvre poétique de Bulteel est le n° 15681-15682 de la Bibliothèque royale de Belgique.

poser quelques réflexions sur une élégie des *Miscellanea* de Bulteel (élégie VI, 11). Il s'agit cette fois d'un poème consacré, non pas à la vie sentimentale du poète, mais à l'éloge d'un ouvrage à vocation pédagogique (intitulé *Epistolae Graeco-Latinae*) composé par un membre de son entourage, le médecin Henri Meuchenius.

Je procéderai en trois temps. Tout d'abord, après avoir brièvement rappelé les données relatives à Bulteel et à ses *Miscellanea,* je tenterai de documenter aussi précisément que possible la personnalité (très mal connue) d'Henri Meuchenius et la nature de son recueil (hélas perdu) de lettres gréco-latines. Dans un second temps, je proposerai une édition, une traduction et une analyse détaillée de l'élégie VI, 11 des *Miscellanea* de Bulteel. Dans un dernier temps enfin, je proposerai un prolongement sur le thème des livres scolaires dans les écoles latines des anciens Pays-Bas au seizième siècle, sous l'angle de vue original que suggère le poème de Bulteel : celui de la manipulation de ces livres par les écoliers. J'exploiterai en particulier en ce sens le corpus des colloques scolaires, avant de finir par un petit dossier iconographique (représentations d'élèves avec leurs livres, mais aussi livres et cahiers portant des dessins enfantins).

Le poète, le destinataire, l'œuvre célébrée

Né à Ypres en 1555, Gislain Bulteel fit des études de droit à Louvain, à Dole et à Rome. La prise d'Ypres par les réformés en 1578 le força à s'exiler quelques années à Bailleul, où il rencontra sa future épouse Louise de Cortewille, souvent chantée dans ses vers, et sans doute aussi le médecin Henri Meuchenius sur lequel le présent article se penchera. La capitulation d'Ypres en 1583 permit à Gislain de rentrer dans sa ville natale, où il occupa à plusieurs reprises la charge d'avoué et où il s'éteignit en 1611. À sa mort, son œuvre poétique était restée inédite (à part l'une ou l'autre pièce liminaire ou contribution à recueil collectif) [2], mais elle avait suffisamment circulé parmi ses contemporains pour être vantée par A. Sanderus qui, dans son *De scriptoribus Flandriae,* décrit Bulteel comme un *poeta perquam suavis,* auteur de poèmes *multo condita melle* [3]. Le manuscrit n° 15681-15682 de la Bibliothèque royale à Bruxelles conserve, dans une écriture soignée, le reste de l'abondante œuvre poétique de Bulteel, à savoir : sept livres de *Miscellanea,* six livres de *Divinae consolationes,* quatre livres de *Pia carmina,* un livre *De lapsu et reparatione generis humani* et un livre de

2. G. Cambier (1979) signale une contribution de Bulteel à un volume d'hommage à Juste Lipse (*Justi Lipsi sapientiae et litterarum antistitis fama postuma*, Anvers, Jean Moretus, 1607, p. 75-77) ainsi qu'un poème liminaire à l'édition par Pierre Pantin d'un texte de Basile de Séleucie (P. Pantinus [1608]).

3. Voir A. Sanderus (1624), p. 62, *s.v. Gislenus Bultelius.*

Strenae christianae. Le recueil des *Miscellanea* (édité par L. Bakelants) rassemble des poèmes de toutes les périodes de la vie de Bulteel ; sa mise en ordre semble avoir été assez tardive, au plus tôt en 1598 [4].

Le destinataire de l'élégie VI, 11, Henri Meuchenius, n'est pratiquement connu que par l'œuvre de Bulteel [5]. Louis Bakelants a résumé les informations que l'on peut tirer des *Miscellanea* [6] : né à Bonn (origine germanique dont il semble avoir été très fier et sur laquelle Bulteel le taquine à de nombreuses reprises) [7] mais arrivé en Flandre (plus précisément à Anvers) à un très jeune âge [8], médecin de profession, Meuchenius avait épousé une fille d'Antoine de Meyer [9], directeur de l'école latine d'Arras, et était lui-même installé à Bailleul [10]. Le couple eut au moins deux enfants, un garçon et une fille [11]. Il soigna comme médecin la maison du comte d'Egmont [12].

Pour préciser ce tableau, quelques éléments complémentaires peuvent être apportés ici. Dans les *Poemata* de Franciscus Haemus (Anvers, 1578), figurent deux épithalames pour le mariage d'Henri Meuchenius avec Catherine de Meyer [13]. Les poèmes, assez topiques, ne fournissent malheureusement pas beaucoup de détails biographiques supplémentaires, et ils ne sont pas datés. Il est donc seulement possible d'en conclure que ce mariage a eu lieu en 1578 au plus tard [14].

Parmi les liminaires de la *Tabula sacrorum carminum* de Petrus Bacherius figure un petit poème de 16 vers signé par *Henricus Meuchenius Bonnensis medicus* et daté *ex nostro museo Duaci xii. Kalendarum Augusti anno 1579* [15]. Le terme *museum* renvoie à un bureau, un cabinet de travail

---

4. Voir L. BAKELANTS (1968), p. 108.

5. Voir les poèmes *Misc.*, I, 18 ; II, 14 ; II, 15 ; VI, 4; VI, 11. Des poèmes adressés à Meuchenius figurent aussi dans les *Carmina pia* de BULTEEL (I, 13 et III, 4).

6. Voir L. BAKELANTS (1968), p. 70, 113, 231

7. *Misc.*, II, 14 et VI, 4.

8. *Misc.*, II, 14, vers 3-6 et 17-18 : Meuchenius fut *in cunis* dans la ville d'Anvers.

9. *Misc.*, VI, 4, vers 58 : Meierus reconnaît Meuchenius comme gendre.

10. *Misc.*, II, 14 et VI, 4, v. 62.

11. *Misc.*, VI, 4, vers 47-49, qui citent une *nata* et un *parvulus Meuchenius*.

12. *Misc.*, II, 15, 45-52.

13. F. HAEMUS (1578), p. 234, *In nuptias M. Henrichi Meuchenii et Catharinae Meyeriae epithalamion dicolon distrophon* (138 vers) et p. 238, *Eisdem novis coniugibus* (en distiques élégiaques, 34 vers).

14. Notons que les noms des deux époux apparaissent également à la fin d'une élégie de la *Threnodia* d'Antoine de Meyer, commémorant la mort de Sébastien Scrofa, médecin à Cambrai et parrain de baptême de Catherine de Meyer (A. MEIERUS [1592], p. 97-99, v. 55-56).

15. P. BACHERIUS (1579), deuxième poème liminaire.

ou un lieu dédié à l'étude [16]. Peut-on en inférer que Meuchenius a fait (au moins en partie) ses études de médecine à l'université de Douai alors nouvellement fondée (la faculté de médecine fut ouverte en 1562) ? Aucun livre matricule n'est malheureusement conservé pour Douai ; et ceux de l'université de Louvain présentent une lacune entre août 1569 et février 1616. Nous savons que l'université de Louvain a connu une situation difficile pendant les conflits des années 1570 et 1580 et a même dû fermer tout à fait en 1578 et 1579. Or l'interdiction faite aux sujets de Philippe II, à partir de 1570, de fréquenter des universités extérieures à sa souveraineté, faisait de Douai la seule alternative pour les études de médecine (à moins d'obtenir une dispense auprès du Conseil privé) [17].

Le poème II, 15 contient des indices biographiques prometteurs, mais dont l'éclaircissement s'avère difficile. Nous y trouvons, aux vers 45-52, l'anecdote relative à la famille d'Egmont. Promettant à Meuchenius l'approbation de la postérité pour ses œuvres, Bulteel l'assure de celle que lui accordera certainement le *comes Aegmundus* (vers 45-46). Il fait alors allusion à un épisode au cours duquel Meuchenius fut le seul à pouvoir soigner la maison de ce comte, souffrant d'une grave maladie et abandonnée par tous les autres médecins. Il est difficile de savoir à quel personnage et à quelle date se rapporte cet épisode. Le comte peut difficilement être le célèbre Lamoral d'Egmont, qui fut exécuté en 1568, alors que Bulteel n'avait que treize ans environ. Parmi ses trois fils, Charles d'Egmont (1567-1620) semble être un bon candidat. Charles fut en effet prévôt du chapitre de la collégiale de Saint-Pierre d'Aire, à une trentaine de kilomètres de Bailleul, dans les années 1588-1591 [18], et il semble qu'il y résida effectivement au moins deux ans [19]. En outre, il était étroitement lié d'amitié avec un autre humaniste de la région, François Modius, à qui il fournit une prébende de chanoine à Aire en 1590. En 1591, suite à la mort de son frère aîné Philippe, Charles résigna sa prévôté et quitta l'état ecclésiastique pour se marier avec

16. Les deux premières traductions sont proposées par le *Lexique de la prose latine de la Renaissance* de René HOVEN (2006), p. 349. La troisième est inspirée du dictionnaire de Calepin (édition de Venise, 1573), *s.v.* : *transfertur ad omnia loca studiis dicata*.

17. Voir H. DE RIDDER-SYMOENS (2003), p. 56-58.

18. A. ROERSCH (1908), p. 80, cite une sentence rendue par le conseil de Malines le 25 août 1640, qui indique que le comte d'Egmont a été mis en possession de cette prévôté le 4 avril 1588 et a fait son entrée le 4 juin 1589. H. Dussart, sur la base du registre des conclusions capitulaires de l'église collégiale Saint-Pierre d'Aire, donne les dates du 15 mars 1588 pour la nomination et du 21 juin 1589 pour la réception (H. DUSSART [1889], p. 35 ; cf. aussi A. ROERSCH [1900], p. 467).

19. Cf. J. ROUYER (1858), p. 86. H. DUSSART (1889, p. 35) signale que Charles d'Egmont était présent au chapitre général de 1590, et porté absent en 1591 et 1592 ; il ne figure ensuite plus sur les listes.

Marie de Lens, baronne d'Aubigny, dont il eut quatre enfants [20]. Il est difficile d'établir si le couple a ensuite encore résidé dans la même région.

Par ailleurs, le poème II, 15 s'ouvre sur l'évocation de la chance qu'a Meuchenius d'être rattaché à une cour florissante (*aula,* v. 1) et de jouir de la faveur d'un prince (*princeps,* v. 7) qui lui permet de jouir d'un *nobile otium* (v. 14). S'agit-il du comte d'Egmont ou d'un autre personnage important de la région ? Aux vers 17-32, Bulteel encourage son ami à chanter le nom de son patron, qui est appelé à être le digne successeur de son père en guerre comme en paix, refrénant les troubles par ses activités militaires. Plus tard, aux vers 61-65, s'étonnant des velléités de Meuchenius d'écrire en langue française, Bulteel émet l'hypothèse qu'il ait appris cette langue à la cour de son protecteur.

Grâce au poème II, 4, nous savons que Meuchenius avait assumé des charges publiques dans la ville de Bailleul (*Misc.*, II, 14, vers 9-11). La magistrature de Bailleul, renouvelée chaque année, comportait les charges suivantes : un avoué (*voogd*), fonction la plus élevée ; neuf échevins ; quatre « apaiseurs », chargés d'apaiser les querelles des habitants ; et un trésorier. Les documents publiés par Ignace de Coussemaker indiquent que dans l'équipe entrée en fonction le 31 mai 1596, un dénommé Me Henderick Meuchen était apaiseur de Bailleul ; le nom n'apparaît plus pour l'équipe entrée en fonction le 1er juin 1597 ; dans l'équipe du 14 juin 1598, figure parmi les apaiseurs « Jean Corbeel, à la place de Me Hendrick Meuchen, décédé » [21]. Ceci nous donne donc une fourchette assez précise pour le décès de Meuchenius. Sachant qu'une épidémie de peste avait ravagé la famille de Meyer au mois d'octobre 1597 [22], nous pouvons en outre poser l'hypothèse que Meuchenius ait succombé à la même maladie [23].

Que savons-nous de la production littéraire de Meuchenius ? Des textes de ses amis (Bulteel, Haemus, Antoine de Meyer), il ressort que Meuchenius pratiquait aussi bien le grec que le latin, et la prose que la poésie. Les sujets qu'il aurait illustrés (ou que ses amis s'attendaient à le

---

20. Voir J. Rouyer (1858), p. 84 ; J. Lefèvre (1960), lettre 108, p. 45 ; J.-Ch.-J. de Vegiano d'Hovel (1865), p. 712.

21. Voir I. de Coussemaker (1873), p. 2-3, 5, 7.

22. Cf. A. Meierus (1598), p. 174-176 : par la *Vita Antonii Meyeri* en vers d'André Hoius, nous apprenons qu'Antoine de Meyer est mort d'une *lues pestilens* le 27 octobre 1597 ; par l'épitaphe composée par Philippe de Meyer pour son épouse (Magdalena Hersinia), nous apprenons que celle-ci est décédée le 28 octobre 1597, d'une *lues* qui a aussi emporté sa petite fille (*parvula filia*) et deux de ses sœurs. Le dernier poème est un tombeau pour la fillette (décédée le 5 octobre 1597) composé par son père Philippe.

23. Il s'agit sans doute d'un des épisodes de l'épidémie qui sévit sur toute la Flandre de 1595 à 1605, touchant cruellement Douai, Dunkerque, Lille et Bruges notamment : cf. A. Faidherbe (1889), p. 64.

voir illustrer) relèvent aussi bien de la médecine (ou plus largement de la philosophie naturelle) que de l'histoire contemporaine et la poésie encomiastique.

Ainsi, dans le premier épithalame de Haemus (v. 13-17), Meuchenius est vanté pour son éloquence aussi bien grecque que latine. Dans une élégie de sa *Threnodia* (1592), Antoine de Meyer s'étonne que Meuchenius, à côté de ses activités médicales et de ses responsabilités familiales, trouve encore le temps de se consacrer aux Muses et de composer « un poème que Rome elle-même approuverait » [24]. Le poème I, 18 des *Miscellanea* de Bulteel constitue la réaction vexée de Bulteel à un poème latin que Meuchenius lui avait envoyé. Dans ce poème où il évoquait l'état malheureux de la Flandre, Meuchenius avait trouvé le moyen de citer tous les grands hommes de Bailleul, y compris Josse de Cortewille, le beau-père de Bulteel, mais il n'avait daigné introduire nulle part le nom de Bulteel lui-même. Comme déjà évoqué plus haut, le poème II, 15 des *Miscellanea* encourage Meuchenius à chanter le nom de son patron et ses activités militaires, et cela en vers ou en prose (v. 16-27) ; il lui suggère aussi d'écrire un ouvrage médical sur la peste (v. 33-35). Ce poème aborde également la question de la langue d'écriture : Meuchenius, qui a déjà composé en latin et en grec (v. 57-58), envisagerait désormais le français (langue de son épouse, v. 63-64 et 73-76, et aussi de la cour qu'il fréquente, v. 62-63). Bulteel qualifie par ailleurs son ami de quadrilingue (v. 67 – pour la quatrième langue, s'agit-il du flamand ou de l'allemand ?) [25]. Enfin, il lui reproche d'avoir souvent payé ses proches de vaines promesses (v. 85-86).

Malgré toutes ces allusions à la production littéraire du médecin, il semble que Meuchenius n'ait en fin de compte jamais rien publié. Il est en tout cas absent des ouvrages biographiques de référence et aucun livre ne semble avoir été imprimé sous son nom. Tout au plus trouvons-nous de lui quelques pièces liminaires. J'ai déjà signalé celle qui figure dans les pages d'ouverture de la *Tabula* de Bacherius ; en outre, selon L. Bakelants, quatorze distiques élégiaques de Meuchenius apparaissent à la page 113 de l'*Ursus* de son beau-père Antoine de Meyer – mais l'exemplaire que j'ai pu consulter se termine à la page 112 [26].

---

24. A. MEIERUS (1592), p. 78 : *In elegiam sequentem ad doctorem Meuchenium generum, praefatiuncula,* v. 1-4 : *Dum medicam, Gener, exerces feliciter artem / Corporaque unus alis plura domumque regis, / Otia miramur tibi Musis esse colendis, / Carmen et effingi Roma quod ipsa probet*.

25. Ailleurs Bulteel se moque de Meuchenius qui n'a pas du tout l'accent allemand : *Misc*., VI, 4, v. 3-4 : *Quem nec Bonna suum, quem nec Germania civem / agnoscant : adeo dissona lingua tibi est* ; v. 6 : *nec vox Teutonico murmure rauca sonat* ; v. 42 : *ad patrium vox tibi inepta sonum*.

La correspondance de Christophe Plantin révèle deux lettres adressées par l'imprimeur au médecin Henri Meuchenius de Bonn, respectivement le 17 juin et le 20 août 1587. Dans la première lettre (en latin), Plantin fait part à Meuchenius de son regret de ne pouvoir imprimer le livre qu'il lui a confié, faute de subsides et en raison d'une pénurie de papier. Dans la seconde lettre (en français), Plantin renouvelle son refus, malgré les quinze florins que Meuchenius a offert de payer pour cent exemplaires – somme insuffisante selon l'imprimeur [27]. L'ouvrage dont il est question correspondrait-il aux *Epistolae Graeco-Latinae* qui font l'objet du poème de Bulteel ? Il est tentant de le conjecturer, même si les preuves font défaut … Cela expliquerait en tout cas pourquoi cet ouvrage se révèle introuvable dans la production imprimée de l'époque.

En quoi consistait exactement ce recueil ? Il visait, selon l'élégie VI, 11 de Bulteel, un public scolaire (*pueri*), c'est-à-dire probablement les enfants fréquentant les classes supérieures des écoles latines [28]. Parmi les textes grecs habituellement au programme de ces classes, nous ne trouvons que rarement des textes de type épistolaire – des *Epistolae selectae* de Platon apparaissent cependant au moins une fois comme lecture conseillée pour les élèves de la plus haute classe [29]. Quelques documents relatifs à des écoles des anciens Pays-Bas évoquent également des exercices de composition d'épîtres grecques [30] ; et nous savons qu'en latin la rédaction de lettres était une compétence bien exercée. Une compilation d'*Epistolae Graecae* (en grec sans traduction) était déjà parue à Louvain en 1520 [31] : elle rassemblait des lettres de Philostrate, de Platon, d'Aristote, d'Apollonius de Tyane, de Synésius, de Cratès de Thèbes, d'Anacharsis, de Denys (patriarche d'Antioche), d'Alciphron, de Théophylacte, de Basile de Césarée, de Libanios, de Phalaris, ainsi que les *Épîtres Saturnales* de Lucien de Samosate. Nous pouvons donc supposer que l'ouvrage de Meuchenius consistait en un recueil du même genre, mais sous une forme bilingue grec-

---

26. A. MEIERUS (1580) : exemplaire de l'université de Gand numérisé sur Google Books.

27. J. DENUCÉ (1918), p. 240 (lettre 1267, *Archives Plantiniennes,* X, fol. 147) et p. 271-272 (lettre 1290, *Archives Plantiniennes,* X, fol. 155). Remarquons une coquille dans l'adresse de la seconde lettre : Menchenius au lieu de Meuchenius.

28. Sur l'organisation de l'enseignement « secondaire » à cette période et les textes au programme, voir M. A. NAUWELAERTS (1978), p. 273-300 ; R. HOVEN (1980), p. 118-126.

29. Dans le programme d'études (idéalisé) d'école latine décrit par S. VEREPAEUS (1573), p. 152.

30. C'est le cas pour les écoles d'Utrecht en 1565 et de Kampen en 1599 (cf. R. HOVEN [1980] , p. 126).

31. ANONYMUS (1520).

latin (avec soit des lettres grecques accompagnées de leur traduction latine, soit un mélange d'exemples en l'une et l'autre langue).

Texte et traduction de l'élégie VI, 11 des *Miscellanea* de Bulteel [32]

In Henrici Meuchenii Epistolas Graeco-Latinas

Cum posses aequare stylo graviore priores
Artis Apollineae [33] *quos celebravit honos,*
Herbarum vires doctis committere chartis,
Tradere pestiferis pharmaca certa malis,
Quid Lunae instabiles cogat, quid porrigat orbes [34]*,*
Unde venit refluum, quo fugiatve mare,
Et cur bruma dies breviores, cur habet aestas
Mox longas et cur haec calet, illa gelat,
Quid generet tonitru medioque sub aere fulmen,
Et cur, commoto cardine, terra tremat,
Et quid contineat spatiosa volumina mundi,
Et qui tam discors tam bene quadret opus,
Naturae secreta adeo indagare latentis [35]*,*
Eius et abstrusos perpenetrare sinus ;
Posses invicti, docte, tractare Philippi
Gesta, foris pulcre plurima, multa domi,
Insanos plebis verbis aequare furores,
Sive soluta placent, sive ligata magis ;
Omnibus his positis, pueris das Graeco-Latinas !
(Ne [36]*, dilata magis quam posita esse velis !)*
Illa tamen, pueris quae tradis, talia certe
Apparent, ut ab his caetera nota putem.
Ut bene venator cognoscit ab ungue leonem,
Plumae aquilam produnt [37]*, cornua torva bovem,*
Sic quae missa manu totoque leguntur ab orbe [38]*,*
Henriche, ingenii prima elementa tui.
Haec praejudicio [39] *quae de his, quae clausa tenentur*
Scripta domi, nobis spes sit habenda docent.

---

32. Je reprends le texte édité par L. BAKELANTS (1968), p. 421-422, que j'ai collationné avec le manuscrit et corrigé en certains endroits (cf. notes). J'adapte librement la ponctuation et je fournis en note les *loci similes* les plus frappants du corpus latin antique.

33. *Ars Apollinea* : cf. Ovide, *Ibis,* 264 ; *Tristes,* III, 3, 10

34. Horace, *Épîtres,* I, 12, 18 : *Quid premat obscurum, Lunae quid proferat orbem*.

35. Cicéron, *De finibus bonorum et malorum,* 5, 21, 58 : *consideratio cognitioque rerum caelestium et earum quas a natura occultatas et latentes indagare ratio potest* …

36. Ce *ne* doit probablement être compris comme l'adverbe d'affirmation.

37. Je corrige *prodeunt* en *produnt,* pour des raisons de sens et de métrique.

38. L'expression *legi toto in orbe* se retrouve plusieurs fois chez Martial : V, 13, 3 ; VI, 61, 1-2 ; VI, 64, 25 ; VIII, 61, 3 ; voir aussi Ovide, *Tristes*, IV, 10, 128.

39. L'édition de L. Bakelants donne *prae judicio* en deux mots.

Sic cecinit culicem, qui tradidit « arma virumque » [40] *;*
A ranis magnos scribis, Homere, duces ;
Sic tamen ut ranae facilesque culexque futuri
Indubitata operis signa notaeque forent [41]*.*
Sic quoque, qui toto orbe placet, succrevit [42] *Erasmus,*
Formavit pueros explicuitque Nucem.
Et tamen illius libros, monumenta laborum,
Vix una atque patens bibliotheca capit [43]*.*
Ingenii faciles hac spe nos, idque libenter
Laudamus fœtus, excipimusque tui.
Sed quid agis, pueris qui tantum, Henriche, laboras ?
Nulla magis libris turba molesta [44] *siet !*
Sic petulans tractat doctorum turba [45] *libellos*
Auriculis poene ut pagina nulla vacet [46]*.*
Quid ? Cum mens lapsa est, et lectio dicta magistro [47]
Excidit, ut miseras expetat ille nates,
Quae tum doctorum veniunt convicia [48] *libris !*
Si qua errant, lacrumis pagina tota natat.
Ni metus impediat, Vulcano caetera tradant,
Aut piperi [49] *thecas zinziberique parent ;*
Quod possunt, male sit libro auctorique precantur,
Sed fere habent surdos impia vota Deos [50]*.*
Quid tibi, cum Satyros et turpia monstra, Chimaeras
Margine depingunt, semi-virosque boves [51] *?*
Quid, cum impulsa cadit cubito petulante lucerna,
Pallade suffundens Palladiae artis opus [52] *?*

40. Martial, VIII, 56, 19-20 : *protinus Italiam concepit et « arma uirumque » / qui modo uix Culicem fleuerat ore rudi*.

41. Le raisonnement est inspiré de la préface de Stace à ses *Silves* : *Sed et Culicem legimus et Batrachomachiam etiam agnoscimus, nec quisquam est illustrium poetarum qui non aliquid operibus suis stilo remissiore praeluserit*.

42. Je corrige sur la base du manuscrit la leçon *secrevit* éditée par L. Bakelants.

43. Martial, XIV, 190, 2 : *quem mea non totum bibliotheca capit* (il s'agit ici de Tite-Live).

44. Martial, I, 42, 6 : *i nunc et ferrum, turba molesta, nega*.

45. L'expression *turba petulans* est utilisée pour un groupe de grenouilles chez Phèdre, I, 2, 20.

46. Martial, III, 69, 4 : *At mea luxuria pagina nulla uacat*.

47. Horace, *Épîtres,* I, 18, 13-14 : *ut puerum saeuo credas dictata magistro / reddere …*

48. Properce, III, 8, 11 : *quae mulier rabida iactat conuicia lingua !*

49. Horace, *Épîtres,* II, 1, 269-270 : *deferar in uicum uendentem tus et odores / et piper et quidquid chartis amicitur ineptis*.

50. Properce, III, 24, 20 : *exciderant surdo tot mea uota Ioui* ; Ovide, *Pontiques*, II, 8, 28 : *per numquam surdos in tua uota deos*.

51. Ovide, *Art d'aimer,* II, 24 : *semibouemque uirum semiuirumque bouem* (le second hémistiche apparaît également en Ovide, *Tristes,* IV, 7, 18).

52. Martial, VI, 13, 2 : *uel quis Palladiae non putet artis opus ?*

Sed tamen et pueris debentur multa[53]*, nec omnes,*
Unum si noris[54]*, te bene nosse puta :*
Invenies aliquem[55] *turba fortassis in illa*[56]
Qui libros oculis plus amet ipse suis[57].
Non haec parva etiam dicet, qui scilicet inde
Tam facilem sciet ad magna patere viam.

Pour les « Lettres gréco-latines » du médecin Henri Meuchenius

Toi qui pourrais, d'une plume plus sérieuse, te faire l'égal des Anciens
Que le prestige de la science médicale a rendus célèbres,
Confier à des pages savantes quelles sont les vertus des plantes,
Attribuer des remèdes avérés aux affections malignes,
Expliquer ce qui fait croître et décroître l'orbe changeant de la lune,
D'où vient la mer qui monte et où va sa fuite en avant,
Et pourquoi l'hiver a des jours plus courts, l'été des jours plus longs,
Pourquoi il fait chaud dans le second, froid dans le premier,
Ce qui peut engendrer le tonnerre et la foudre au milieu de l'air,
Et pourquoi la terre tremble parfois sur son axe ébranlé,
Ce qui peut bien contenir les cercles immenses de l'univers,
Et qui assure si bien l'harmonie d'un monde si disparate,
Investiguer enfin sur les secrets de l'insaisissable Nature,
Et pénétrer au plus profond de ses replis cachés ;
Toi qui pourrais, en érudit, traiter élégamment des hauts faits
De Philippe l'invincible, innombrables au-dehors, nombreux au pays,
Reproduire fidèlement en tes mots les fureurs irréfléchies de la plèbe,
En prose ou sous forme poétique, selon ta préférence ;
Tu renonces à tout cela pour donner aux enfants des épîtres gréco-latines
(Ou, plutôt que renoncer, puisses-tu seulement reporter) !
Toutefois, cette œuvre que tu livres aux enfants m'apparaît telle
Que je pense pouvoir déjà en déduire toutes les autres.
De même que le chasseur reconnaît facilement le lion à sa griffe,
Que les plumes trahissent l'aigle, et les cornes recourbées, le bœuf,
Ainsi les œuvres que tu envoies dans le vaste monde et qui sont lues en tout lieu
Représentent, Henri, les premiers éléments de ton génie.
Elles permettent de présumer de l'espoir que doivent nous inspirer
Les écrits que tu gardes encore enfermés chez toi.
Il chanta d'abord un moucheron[58], celui qui nous donna « les armes et le héros » ;
Toi, Homère, c'est en partant des grenouilles[59] que tu narres les grands
[guerriers ;

53. Juvénal, XIV, 47 : *maxima debetur puero reuerentia*.

54. Térence, *Phormion,* 265 : *Unum quom noris, omnis noris*.

55. Ovide, *Tristes,* I, 1, 27 : *Inuenies aliquem qui me suspiret ademptum*.

56. Ovide, *Art d'aimer,* I, 175 : *Quis non inuenit turba, quod amaret, in illa ?*

57. Catulle, 3, 5 : *quem plus illa oculis suis amabat* (le moineau de Lesbie) ; Catulle, 14, 1 : *ni te plus oculis meis amarem*.

58. Le *Culex* est l'une des pièces rassemblées dans l'*Appendix Vergiliana.*

59. Allusion à la *Batrachomyomachia* ou « bataille des grenouilles et des souris », petit poème épique burlesque qui fut parfois attribué à Homère lui-même.

Mais les grenouilles comme le moucheron étaient des signes indubitables
Et des indices évidents de l'œuvre à venir.
Érasme lui aussi, qui plaît au monde entier, a grandi progressivement :
Il a formé des enfants et commenté le *Noyer* [60].
Et pourtant ses livres, monuments de ses travaux,
Sont à peine contenus dans une bibliothèque de grande dimension.
C'est dans cet espoir que nous louons et accueillons bien volontiers
Les fruits faciles de ton inspiration.
Mais quelle idée, Henri, de travailler seulement pour les enfants !
Aucun public ne pourrait être plus défavorable aux livres !
Leur troupe effrontée manie si bien les petits livres des doctes
Que presque toutes les pages en sont écornées [61].
Mais quand leur mémoire a failli, quand la leçon récitée au maître
Tourne court, amenant ce dernier à châtier leurs pauvres fesses,
Que de malédictions retombent alors sur les livres des doctes !
Si les enfants commettent quelque erreur, toute la page est trempée de larmes.
S'ils n'étaient pas retenus par la peur, ils jetteraient tous les livres au feu,
Ou en feraient des sachets pour emballer le poivre et le gingembre.
Faute de pouvoir davantage, ils prient pour le malheur du livre et de son auteur ;
Mais les vœux impies trouvent en général les dieux sourds.
Et que dire quand ils dessinent, dans les marges, des monstres affreux,
Satyres, Chimères et créatures mi-hommes mi-bœufs !
Et quand ils renversent leur lampe à huile d'un coude maladroit,
Tachant des fruits de Pallas les œuvres écrites sous l'égide d'Athéna [62] !
Et pourtant, beaucoup de choses sont dues aux enfants ; et ne va pas non
Parce que tu en connais un, que tu les connais tous. [plus penser
Dans cette foule, tu trouveras peut-être un garçon
Qui aime les livres plus que ses propres yeux.
Celui-là n'estimera pas que ton ouvrage est une petite chose : il saura
Qu'il lui ouvre un chemin bien facile vers les sommets.

La grandeur des petites choses

Pour valoriser la production de Meuchenius, Bulteel opère *a contrario* : il commence par souligner sa petitesse par opposition aux œuvres considérées comme prestigieuses : d'une part les productions « scientifiques » relevant du champ de la médecine et, plus largement, de la philosophie naturelle (v. 1-14) ; d'autre part, l'écriture de l'histoire nationale (v. 15-18). Le

---

60. En 1524, Érasme publie (en même temps que le commentaire de deux hymnes du Prudence) un commentaire du poème *Nux* attribué à Ovide, qu'il dédie à John More, le fils de Thomas.

61. Pour le sens d'*auricula* en ce contexte, voir le colloque scolaire *Munditia Librorum* du jésuite J. PONTANUS (1589), colloque n° 81, p. 331-332 : *Quam habent oras paginarum infimas et summas introrsus inflexas ? quas auriculas asinorum solemus vocare.*

62. Jeu de mots sur l'huile d'olive, fruit de Pallas Athéna, et les productions intellectuelles auxquelles préside la même déesse.

premier domaine correspond évidemment au champ de spécialité de Meuchenius, qui était médecin. Quant à la philosophie naturelle ou physique, elle était (avec la logique, l'éthique et la métaphysique) l'une des quatre grandes parties du cursus philosophique suivi à la faculté des arts ; l'enseignement dispensé dans la faculté supérieure de médecine s'appuyait sur ses bases. Les exemples de sujets donnés par Bulteel se concentrent principalement sur le chapitre des « corps mixtes imparfaits » ou « météores » [63], que les philosophes divisaient en « impressions ignées » (par exemple la foudre), « impressions humides » (par exemple les marées, dont le lien avec les phases de la lune était discuté) et « impressions sèches » (par exemple les tremblements de terre) [64]. Dans le domaine historique, Bulteel envisage le récit des hauts faits de Philippe II (le souverain espagnol de la partie des Pays-Bas restée fidèle aux Habsbourg et au catholicisme), mais aussi celui des « fureurs irréfléchies de la plèbe ». Bulteel a certainement en tête ici les troubles politico-religieux qui ont secoué les villes de Flandre en cette fin du seizième siècle ; lui-même avait fait dans ses *Miscellanea* le récit détaillé de la prise d'Ypres par les réformés en 1578 [65].

Petitesse, donc, de la production de Meuchenius qui ne relève d'aucun de ces domaines prestigieux. L'argument *a priori* dépréciatif se retourne pourtant bientôt à l'avantage de Meuchenius (vers 21 : *tamen*). Sans remettre en question l'échelle de valeurs communément appliquée aux différents types de production littéraire, Bulteel démontre en effet que la petitesse n'est pas seulement l'opposé de la grandeur : elle peut aussi en être la partie, l'indice, le commencement ou le stimulant ; sans compter que la grandeur de l'objet est relative à la grandeur du sujet qui le considère.

Bulteel commence par développer l'idée que la petitesse peut être la partie constitutive et donc, par ses caractéristiques renvoyant au tout, l'indice de la grandeur de l'ensemble. Il donne ici les exemples de la griffe du lion, de la plume de l'aigle et des cornes du taureau (v. 23-24). De ces trois espèces emblématiques des qualités de taille et de puissance, Bulteel cite ici des parties du corps qui sont en elles-mêmes petites, mais ont valeur d'attributs ou d'armes naturelles typiques [66]. Donc, de la même façon que la

63. Selon la définition géophysique du terme, cf. le *Trésor de la Langue Française* en ligne, *s.v.* : « Phénomène, perceptible dans l'atmosphère ou à la surface du globe, qui peut consister en une manifestation aqueuse, gazeuse, électrique ou optique ».

64. Voir par exemple le *Tractatus de corporibus mixtis* dans Eustache DE SAINT-PAUL (1609), p. 225-253.

65. *Misc.,* VII, 4 : *De urbe Hypra ab haereticis occupata eademque regi Philippo restituta.*

66. Se mêlent peut-être ici des souvenirs de vers célèbres d'Horace, *Satires,* II, 1, 50 (chacun se sert des armes que la nature lui a données, le loup de ses dents et le

vue d'une seule griffe de lion ou d'une seule plume d'aigle suffit au connaisseur d'animaux (ici, un chasseur) pour reconstituer mentalement la bête toute entière et dans toute sa splendeur, le petit livre de Meuchenius a des qualités telles qu'à sa seule lecture, le connaisseur de littérature qu'est Bulteel est capable de le réintégrer mentalement dans une œuvre magistrale.

De cette œuvre magistrale supposée, le recueil d'épîtres n'est pas seulement un prolongement périphérique (comme une griffe, une plume ou une corne) ; il en est aussi, dans une perspective diachronique, la première pièce, la première étape. Les grandes choses n'ont pas seulement de petites parties, elles ont aussi bien souvent de petits commencements. Cette perspective diachronique est introduite au vers 26 avec l'expression *prima elementa.* Bulteel enchaîne avec les exemples anciens et modernes de grands auteurs qui ont préludé à leur œuvre par des compositions moins ambitieuses. Les deux premiers sont des poètes anciens : Virgile avec son *Moucheron*, Homère avec la *Batrachomyomachie* (v. 29-32). Ces exemples ne sont évidemment valides que pour autant que l'on accepte, d'une part l'attribution de ces œuvres aux auteurs en question, d'autre part leur antériorité chronologique par rapport à l'*Énéide* et à l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Mais Bulteel parle ici sous le contrôle de Stace, qui se servait de ces deux mêmes exemples dans la préface à ses *Silves* pour justifier l'humilité de son recueil [67]. Et si nous en croyons l'édition de la *Batrachomyomachia* par Glareanus en 1547, la *frequentior opinio* à cette époque était que ce poème constituait les *progymnasmata* d'Homère, comme le *Culex* pour Virgile et la *Nux* pour Ovide [68]. Le poème *Nux* d'Ovide apparaît justement dans le troisième et dernier exemple, mais par le détour d'un commentateur moderne : Érasme (v. 33-36). Plutôt que la place de la *Nux* dans l'œuvre d'Ovide, c'est donc la place de ce commentaire dans l'œuvre d'Érasme que va souligner Bulteel. Or, au moment où paraît le *Commentarius in Nucem Ovidii*, à Bâle chez Froben en 1524, Érasme a déjà au moins 55 ans et une belle carrière littéraire derrière lui. On ne peut donc pas vraiment parler d'œuvre de jeunesse … Ce dernier exemple est toutefois judicieux sous un autre aspect : il permet à Bulteel de se rapprocher un peu plus du type de production illustré par Meuchenius. La « petite œuvre » que pointe Bulteel dans la vaste production érasmienne est en effet un commentaire de texte

---

taureau de ses cornes) et *Odes*, IV, 4, 29-32 (les caractéristiques des espèces – taureaux, chevaux, aigles – se transmettent au fil des générations).

67. Sur le double *topos* traditionnel de l'œuvre de jeunesse et de l'œuvre-prélude, voir par exemple Nicolas Bourbon, *Nugae* ou *Bagatelles*, 1533 (cf. S. Laigneau-Fontaine [2008], p. 54).

68. Voir H. Glareanus (1547), p. 3 (lettre au lecteur de Glareanus).

destiné à la formation de la jeunesse – et qui semble effectivement avoir été utilisé dans les écoles à cette période [69].

Avec le *sed* du vers 39, le poème prend un nouveau tournant, en s'intéressant cette fois au lectorat visé par l'œuvre de Meuchenius. Une fois encore, l'argument commence par être dépréciatif : les lecteurs sont des *pueri*, communément connus pour être peu respectueux envers leurs livres d'école… Mais là encore il se retourne (v. 55, *sed tamen*) : les enfants méritent tous nos efforts (souvenir de Juvénal), ils ne se ressemblent pas tous, et dans cette foule il pourra s'en trouver un qui reconnaîtra dans cette petite production (*haec parva*) un chemin vers de grandes choses (*via ad magna*). À nouveau la petitesse apparaît comme le commencement de la grandeur – ou plutôt comme son stimulant puisque, plutôt que de ce qui est amené à grandir, il est question ici de ce qui est amené à faire grandir autrui. Enfin, la dernière façon ici envisagée de rendre grand ce qui est petit, c'est de le regarder à travers les yeux d'un enfant.

Entre le poème encomiastique et la satire

Une comparaison de l'élégie de Bulteel avec d'autres poèmes liminaires parus à la même époque et dans la même région dans des ouvrages à vocation (au moins en partie) scolaire permet à la fois de réinscrire son texte dans une tradition encomiastique bien établie, et de mieux mesurer son caractère personnel et original.

Le paradoxe entre, d'une part, la taille et/ou le contenu souvent modestes de ces publications et, d'autre part, l'importance des fruits qu'ils sont susceptibles de produire chez leur public, apparaît comme un lieu commun de ce genre de liminaires. Par exemple, les deux poèmes composés par Matthaeus Raimerius, chanoine d'Ypres, pour le recueil de colloques scolaires du Lillois Joannes Silvius évoquent les *commoda multa* que le petit livre (*libellus*) apportera à la jeunesse studieuse, même s'il est d'apparence menue (*in speciem licet minutus*) [70]. On retrouve des considérations similaires dans le poème composé par Meuchenius pour la *Tabula sacrorum carminum* de Petrus Bacherius : l'ouvrage de Bacherius (qualifié de *fasciculus*) rassemble *sub brevitate* des textes pieux que le lecteur n'aurait

---

69. Dans le programme d'études imaginé par Simon VEREPAEUS (1573), p. 102, le poème *De nuce* est conseillé comme lecture poétique pour les élèves de la quatrième classe (en décompte inversé). M. A. NAUWELAERTS (1978), p. 280, signale que des éditions de ce poème avec le commentaire d'Érasme étaient parues à Anvers chez M. Hillen en 1526, 1530, 1536 et 1540.

70. J. SILVIUS Insulensis (1568), p. 5 : *Matthaeus Raimerius Iprensis canonicus studiosae pubi,* spécialement vers 2, et *Eiusdem Hendecasyllabon*, spécialement vers 3-6.

pu réunir lui-même qu'au prix de longues recherches et de voyages coûteux ; le poète promet au lecteur qu'il trouvera plus de fruit dans ce seul volume que dans toute l'*Énéide* de Virgile et qu'il en retirera des *commoda larga* [71]. Dernier exemple : le poème que Simon Verepaeus adresse aux élèves des écoles latines, en ouverture à son propre *De ingenuis scholasticorum moribus libellus,* présente le *libellus* en question comme un *donum ingens, ... / Non mole magnitudinis, / Ast argumenti magna ipsius utilitate* [72] (« un cadeau immense, non par son volume, mais par la grande utilité de son sujet »).

Pour que les ouvrages puissent porter les fruits promis, les jeunes lecteurs sont invités à les lire attentivement et assidûment. Cette image de la lecture assidue des écoliers (réelle ou souhaitée) constitue un autre *topos* de ce type de pièces liminaires. À l'entrée des colloques de Silvius, le poème déjà cité de Raimerius invite la jeunesse studieuse à feuilleter (*versare*) le livre en y consacrant ses efforts et ses veilles (*vigili summoque labore*) ; à la page suivante, un poème de Gualterus Monsius renchérit : *vobis necessum est* […] / *hunc mane librum vesperique volvere* [73]. Enfin, Jacobus Sluperius recommande le *Cato Christianus* d'Antoine de Meyer comme un ouvrage qui mérite que « la troupe vigilante de l'honnête jeunesse, nuit et jour, le consulte et le manie de ses mains ferventes » [74].

Bulteel reprend cette image, mais avec moins d'optimisme pédagogique : les livres scolaires sont beaucoup feuilletés, certes, mais les jeunes lecteurs n'en intègrent pas forcément le contenu pour autant … Surtout, Bulteel renouvelle le *topos* en concentrant son attention, non pas sur le destin de l'élève, mais sur celui de l'objet livre : dans un premier temps, les lectures régulières mais peu soigneuses entraînent déjà des désagréments sous forme de pages écornées ; quand le succès scolaire n'est pas au rendez-vous, le ressentiment ou la détresse de l'enfant ont d'autres conséquences peu agréables pour les livres : injures, malédictions, pages baignées de larmes, velléités de brûler le livre ou de le transformer en sachets à nourriture. D'autres « mauvais traitements » infligés aux livres sont liés au besoin

71. Poème cité plus haut, spécialement vers 3-4 et 9-16. Si Meuchenius n'évoque pas explicitement la jeunesse des écoles, la lettre dédicatoire de Bacherius montre bien qu'il pensait en particulier à ce public-là.

72. S. Verepaeus (1583), p. 8 : *Ad juventutem Latinae linguae candidatam S.V.* (vers 3-5).

73. J. Silvius (1568), p. 5, premier poème de Raimerius, vers 9-10 ; p. 6 : *D. Gualterus Monsius Divi Martini apud Ipranos canonicus, studiosis adolescentibus,* vers 6-7.

74. A. Meierus (1598), p. 172 : *In Catonem christianum Antonii Meyeri epigramma Jacobi Sluperii,* vers 1-4 : *liber* / *dignus* […] *quem vigil* / *noctu diuque grex juventutis probae* / *ferventibus volvat teratque dexteris*.

de se distraire ou à la maladresse des enfants, qui tantôt dessinent des monstres dans les marges des livres, tantôt y renversent l'huile de leur lampe.

Le poème de Bulteel prend ici une coloration satirique, confirmée par l'intertexte : tout le poème est parcouru de *loci similes* tirés des œuvres de Martial, de Juvénal, ainsi que des *Épîtres* d'Horace. Bulteel aurait-il tiré son inspiration de la tradition littéraire de satire de l'école et des écoliers – une tradition qui remonte, dans le corpus latin, à la satire VII de Juvénal, et qui semble avoir été bien vivace dans les Pays-Bas du XVIe siècle ? La confrontation des passages satiriques consacrés à l'école dans l'*Éloge de la folie* en prose d'Érasme (1511) [75] et dans les satires versifiées 2 et 7 de Lambertus Hortensius (Utrecht, 1552) [76] fait ressortir un certain nombre de *topoi* partagés : l'école apparaît comme un lieu sale, bruyant, inconfortable, surpeuplé, où les punitions corporelles sont monnaie courante. Chez Érasme comme chez Hortensius reviennent les termes de *clamores* (les cris), *paedor* et *sordes* (la crasse), *virgae* (les baguettes) ; Érasme évoque les troupeaux d'enfants (*puerorum greges*) et Hortensius y ajoute encore le froid, la puanteur et, pour les élèves, l'inconfort d'être assis par terre [77]. Si Érasme vise surtout la folie des maîtres (dont il condamne fermement, ailleurs dans son œuvre, les méthodes violentes) [78], Hortensius, lui, s'attaque plutôt aux mauvais écoliers. De ces derniers, deux catégories ressortent, qui peuvent se combiner : d'une part, les enfants gâtés et couvés par leurs parents ; d'autre part, les enfants sans prédispositions intellectuelles, qui n'apprendront jamais rien. Ce dernier thème est celui de « l'âne à l'école », que l'on retrouve aussi dans l'œuvre d'Érasme [79] ainsi que dans la célèbre gravure réalisée d'après Bruegel par Hieronymus Cock (cf. **fig. 1**), qui synthétise sous forme visuelle la plupart des *topoi* ici évoqués [80].

---

75. ÉRASME (1979), p. 138, lignes 244-255.

76. L. HORTENSIUS (1552).

77. L. HORTENSIUS (1552), satire II, spécialement vers 104-106 (cris et saleté), 129-134 (rigueurs climatiques, coups, cris) et 153-155 (mauvaise odeur, sol dur, punitions corporelles).

78. En particulier dans son *De pueris*, cf. ÉRASME (1990), p. 66-76.

79. Notamment ÉRASME (1990), p. 74 ; adage 335 (*Asinus ad lyram*).

80. Sur cette gravure et les croisements avec l'œuvre d'Érasme, cf. M. A. NAUWELAERTS (1969), p. 132-137.



Fig. 1. ***L'âne à l'école*** **(*De ezel in school*),**
gravure de Pieter van der Heyden d'après Pieter Bruegel (I), 1557.
Rijksmuseum Amsterdam, RP-P-1883-A-7221.

Bulteel par contre ne fait pas un tableau effrayant des conditions de vie scolaire. Il n'a pas, comme Érasme, l'étoffe d'un réformateur de la pédagogie (même s'il s'inspire de la remarque de Juvénal chère aux pédagogues humanistes, *maxima debetur puero reverentia*) : il évoque sans état d'âme apparent les punitions corporelles que subissent alors traditionnellement les enfants incapables de réciter leur leçon. Mais il n'a pas non plus, comme Hortensius, d'indignation violente contre les mauvais élèves. Ses cancres ne sont pas bien méchants … et si réalistes que nous avons presque l'impression de les connaître. Quant à ses bons élèves, aussi rares soient-ils, ils semblent bien trouver en l'école un lieu où épanouir leur intelligence. Bulteel, en réalité, ne se scandalise ni de la condition des étudiants ni de celle des maîtres : son poème n'est pas une satire, mais un tableau de genre empli de bonhomie, où le poète jette un regard amusé et attendri aussi bien sur les cancres que sur le jeune élève passionné par les livres – élève qu'il a

lui-même été, à en croire son poème autobiographique où il raconte, au sujet de ses années à l'école latine de Gand (*Miscellanea,* V, 7, v. 39-42) [81] :

Si mihi quid pater aut mater non dura dedisset
Aeris, erat lucro, bibliopola, tibi.
Nunc mihi Nasonem pretio quocumque parabam,
Nunc te cum sociis, docte Tibulle, tuis.

L'analyse ici menée aboutit finalement à la même conclusion que celle que j'avais pu tirer à propos de la représentation de la vie familiale et de la division des tâches entre époux dans le poème VI, 3 des *Miscellanea* de Bulteel [82] : entre les *topoi* de la louange encomiastique et ceux de l'exagération satirique, Bulteel parvient à tracer une voie médiane et toute personnelle, qui s'inscrit dans le réalisme de la vie quotidienne et où dominent surtout l'humour, la complicité et la tendresse.

Prolongement : les livres scolaires entre les mains des élèves des écoles latines

Est-il possible de toucher de plus près à la vie quotidienne des élèves du XVIe siècle [83] ? Quel était précisément leur rapport aux livres : en possédaient-ils beaucoup, s'agissait-il d'objets coûteux, et comment les manipulaient-ils ?

Les recherches les plus récentes indiquent que, contrairement à certaines idées reçues, la possession de livres par les écoliers de cette époque était courante [84]. Ce point est confirmé par le corpus des « colloques scolaires » néo-latins, ces petits dialogues fictifs entre écoliers composés par des maîtres et destinés à fournir aux élèves des écoles latines le vocabulaire et les tournures utiles pour évoquer en latin leur vie de tous les jours [85]. Ces colloques évoquent régulièrement le thème des achats de livres scolaires : nous y voyons des élèves discutant entre eux ou avec le maître de la liste des titres à se procurer et du prix des volumes [86], se rendant eux-mêmes

81. G. CAMBIER (1979, p. 72) fait également le lien entre ce passage autobiographique et l'élégie VI, 11.
82. Voir A. SMEESTERS (2011).
83. Sur cette question, voir A. WILLEMSEN (2008a); EAD. (2008b).
84. Cf. A. WILLEMSEN (2008b), p. 55.
85. Cf. F. BIERLAIRE (1998), p. 255-285.
86. Par exemple : P. MOSELLANUS (1518), dialogue IX (deux élèves passent en revue les livres et auteurs du semestre prochain : il s'agit des *Rudimenta utriusque linguae,* de comédies de Térence, du *De officiis* de Cicéron, de passages de Virgile, des hymnes de Prudence et de l'*Enchiridion militis Christiani* d'Érasme) ; C. HEGENDORF (1520), dernier dialogue : *de coemendis libris* (un élève conseille à un autre d'acheter des éditions de Térence et de Cicéron) ; H. BARLANDUS (1528), *Colloquium praeceptoris et disciouli* (un maître conseille l'achat des lettres de Cicéron, des épîtres

chez le libraire, marchandant parfois [87], ou écrivant à leurs parents des lettres sollicitant de l'argent pour de tels achats [88]. Les auteurs et titres qui sont cités correspondent au programme des premières années de l'école latine (les classes de « grammaire » [89]), niveau d'études auquel appartient aussi le public cible des colloques scolaires. Les noms de Cicéron et de Térence y sont récurrents. Il apparaît que les livres à acquérir étaient relativement nombreux et représentaient un budget certain ; ce qui n'empêchait pas certains étudiants d'acheter également des ouvrages pour leur lecture personnelle (comme nous l'avons déjà vu aussi dans le poème autobiographique de Bulteel). Par exemple, dans l'un des colloques de Mathurin Cordier [90], deux écoliers comparent leurs livres. Tous les deux possèdent des *Rudimenta grammaticae,* des *Colloquia scholastica* (forcément !), un dictionnaire, un Nouveau Testament en langue vernaculaire, un livre de psaumes avec un catéchisme, et enfin un cahier pour noter les leçons dictées par le maître. L'un des deux élèves mis en scène par Cordier possède en outre des éditions de Caton, de Térence et des lettres de Cicéron. Pourquoi, s'interroge l'autre, posséder des livres qui ne sont pas étudiés en classe ? Le premier lui répond qu'il les lit parfois pendant ses moments de loisir. Dans un autre colloque du même Cordier [91], un élève se montre fier d'un Térence *deauratus,* qu'il a acheté de son propre argent chez le libraire. En apprenant le bas prix de ce livre d'aspect élégant, son camarade demande à se faire conduire lui aussi à cette librairie. L'émerveillement face aux dorures et aux illustrations qui ornent certains livres reparaît également dans un colloque de Pontanus, où il est question cette fois des livres offerts aux bons élèves dans le cadre de la distribution des prix [92].

Plus rares sont les colloques qui évoquent le soin à apporter aux livres après leur acquisition. Pontanus consacre toutefois tout un dialogue à la propreté des livres (*Progymnasma*, 81 : *Munditia librorum*). Un élève en ac-

---

de Pline le Jeune, des comédies de Térence, des œuvres de Virgile, Horace, Tite-Live, Salluste et César, et parmi les modernes, Ange Politien, Antonius Sabellicus et Érasme). Cf. aussi J. PONTANUS (1589), Progymnasma LXXVIII : *Auctores scholastici.*

87. Par exemple : C. CROCUS (1534), *Bibliopola et licitator* (les livres que l'élève souhaite acheter sont les colloques d'Érasme et les comédies de Térence).

88. J. PONTANUS (1589), Progymnasma XXVII : *Emendatio scriptionis.*

89. Sur les programmes, voir M. A. NAUWELAERTS (1978).

90. Première édition : M. CORDIER (1564). Le colloque en question (*Bibliotheca et librorum usus*) apparaît à partir de l'édition de Leipzig, 1605 (contenant cinq livres de colloques) sous le numéro I, 34. Dans l'édition de Berne, 1740, il porte le numéro II, 10.

91. Colloque n° I, 31 dans l'édition de 1564, n° II, 6 dans l'édition de Berne, 1740.

92. J. PONTANUS (1589), Progymnasma XXXI : *Praemia.* Les élèves ont reçu des éditions de Virgile et de Festus. Sur ce sujet, voir l'étude très complète de J. SPOELDER (2000).

cuse un autre de maltraiter ses livres : il les abîme en y posant le coude ; ses livres sont couverts de taches aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, et toutes les pages en sont écornées. L'autre se défend en invoquant son assiduité à l'étude. Le petit dialogue est suivi d'un paragraphe d'*annotationes,* où l'auteur reconnaît que posséder des livres toujours impeccables n'est pas bon signe : cela signifie qu'on ne les lit pas très souvent ; mais à l'inverse, posséder des livres en mauvais état n'est pas pour autant la marque infaillible d'un usage fréquent ! Certains ont en effet le défaut de salir tout ce qui leur tombe sous la main. Pontanus conclut en faisant remarquer que tout artisan doit prendre soin de ses outils : or les livres sont les précieux instruments du *studiosus litterarum* !

Un autre groupe de sources est constitué par les représentations iconographiques de l'époque. Plusieurs représentent des scènes d'école où les écoliers sont pourvus de livres dans lesquels ils lisent, ou de cahiers reliés dans lesquels ils écrivent [93]. Les deux illustrations ici proposées donnent deux versions, l'une plus satirique (**fig. 1**), l'autre probablement plus réaliste (**fig. 2**), d'un intérieur de classe dans les anciens Pays-Bas du seizième



Fig. 2. Gravure sur bois ornant la page de titre de Cornelis CRUL,
***Eenen gheestelijcken Abc*, Anvers, Ameet Tavernier, *ca* 1564.**
Allard Pierson, Universiteit van Amsterdam, KL 08-15.

93. Un dossier iconographique particulièrement riche, relatif à la vie scolaire en général, a été rassemblé par A. WILLEMSEN (2008b).

siècle ; le lien avec des abécédaires (dessinés sur le sol dans la gravure d'après Bruegel, tandis que la seconde gravure illustre précisément la page de titre d'un *gheestelijcken Abc* proposant des exemples pour des exercices d'écriture) indique qu'il s'agit plutôt de classes élémentaires. Le troisième document (**fig. 3**) est une aquarelle tirée d'un des exemplaires manuscrits du

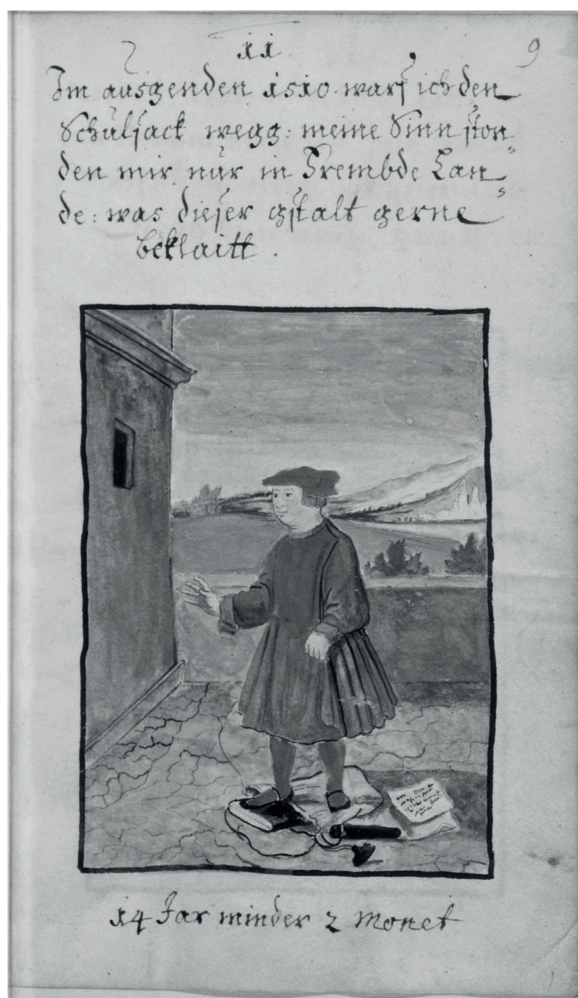


Fig. 3. Aquarelle dans les *Dessins des costumes portés par Matthäus Schwarz d'Augsbourg*, entre 1520 et 1560.
Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, Allemand 211, fol. 9r.

Livre des costumes autobiographique de l'allemand Matthäus Schwarz (1497 - vers 1574) [94]. Elle représente une scène située en dehors des murs de l'école, mais révélatrice des attitudes parfois peu respectueuses des enfants envers leurs livres scolaires : on y voit un jeune élève qui, à la fin de l'année, jette au sol et piétine ses livres et cahiers …

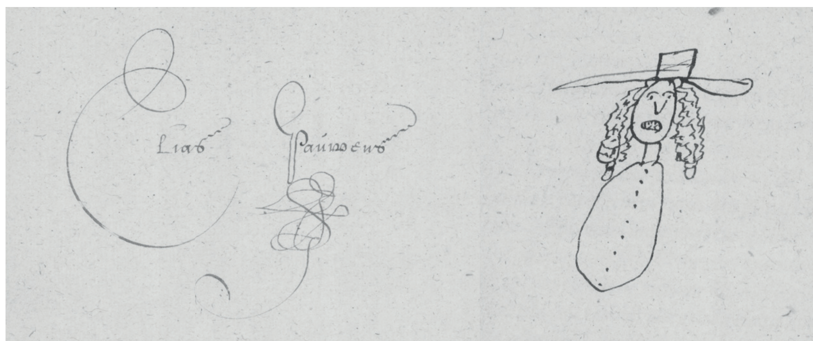


Fig. 4. Signature et dessin à la main
dans une édition scolaire des épîtres d'Horace :
Q. Horatii Flacci Epistolarum liber primus in usum studiosae juventutis,
Anvers, Verdussen, 1631.
Universiteitsbibliotheek Gent, BIB.CL.000904/2 [95].

Enfin, une dernière piste consiste à considérer les traces physiques laissées par les jeunes lecteurs dans les livres et cahiers d'école des XVIe et XVIIe siècles qui sont parvenus jusqu'à nous. Si ces objets portent régulièrement des taches et marques de toutes sortes, liées à l'usure et/ou au temps, les dessins marginaux (objet des vers 51-52 du poème de Bulteel) sont plus difficiles à trouver. Un exemple célèbre, mais qui n'émane pas d'un enfant, est évidemment constitué par les dessins d'Hans Holbein dans les marges d'un exemplaire de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme. Les notes de cours universitaires portent également souvent des illustrations : dessins, mais aussi gravures collées (emblèmes, frontispices, gravures de Callot …), plus ou moins en lien avec le sujet traité [96]. Des dessins dont la maladresse évoque davantage une main enfantine se retrouvent enfin au hasard des ou-

94. Matthäus SCHWARZ, *Trachtenbuch (Livre des Costumes*), ouvrage connu par plusieurs manuscrits, notamment au musée Herzog Anton Ulrich de Brunswick, à la bibliothèque de Hanovre et à la bibliothèque nationale de France à Paris. Un second *Trachtenbuch* est dû à Veit Konrad Schwarz, fils du premier.

95. La signature apparaît sur la dernière page blanche avant le début du texte imprimé, et le dessin, sur la deuxième page blanche après la fin du texte imprimé.

96. Sur les notes de cours historiques de l'université de Louvain, voir G. VANPAEMEL *et al.* (2012), en particulier l'article de M. VAN VAECK et J. VERBERCKMOES, « Humor in collegedictaten », p. 187-212.

vrages des seizième et dix-septième siècles dédiés à la *studiosa juventus* (**fig. 4**), ou encore sur les quelques cahiers d'écoliers qui ont traversé le temps jusqu'à nous (**fig. 5**) [97]. Christine Bénévent et Xavier Bisaro signalent toutefois, dans leur récent volume consacré aux *Cahiers d'écoliers de la Renaissance* (2019), la rareté des « usages ludiques, fantaisistes, ou ne serait-ce que désinvoltes » de tels cahiers : si quelques dessins, caricatures et essais de plumes se rencontrent parfois dans les derniers feuillets, contreplats et marges, dans l'ensemble « le sérieux qui les caractérise plaide en faveur d'un objet dont on sait la valeur, en raison de son support certes […], mais aussi de son contenu intellectuel » [98].

Aline SMEESTERS
Chercheuse qualifiée du FNRS
UCLouvain
aline.smeesters@uclouvain.be

97. Voir d'autres exemples de dessins d'enfants retrouvés au couvent d'Alpirsbach en Forêt-Noire, et qui remonteraient aux années 1556-1595, reproduits dans A. WILLEMSEN (2008b), p. 107 et ill. 250 et 262.

98. C. BÉNÉVENT et X. BISARO (2019), p. 225-226.

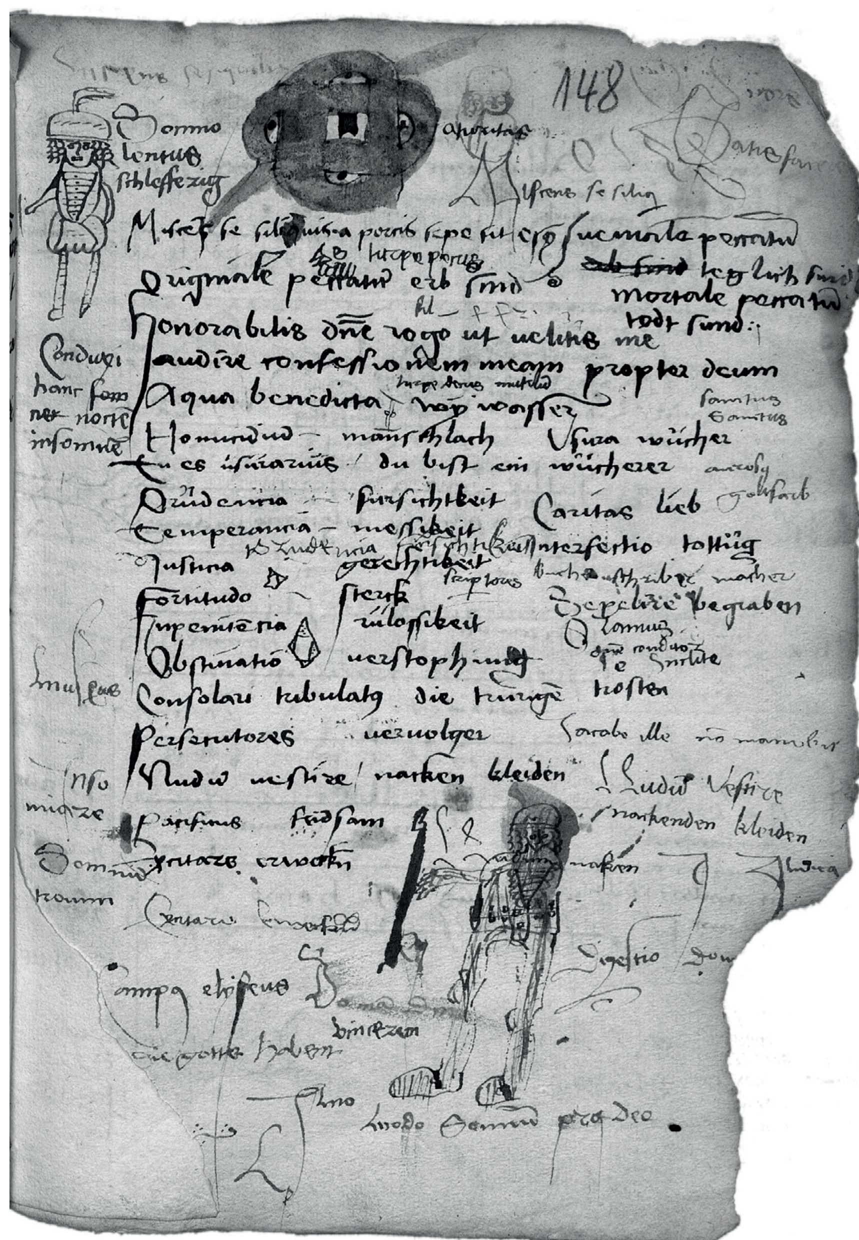


Fig. 5. Dessins dans le cahier d'écolier manuscrit de Guillaume Gisenheim à l'École latine de Sélestat, 1494.
Bibliothèque humaniste de Sélestat, ms. 131, fol. 148r.

Références bibliographiques

ANONYMUS (1520) : *Epistolae Graecae elegantissimae, ex diversis autoribus diligenter selectae. Luciani Saturnalia. Eiusdem Cronosolon, i. Saturnalium legum lator. Eiusdem Epistolae saturnales,* Louvain, Theodoricus Martinus.

Petrus BACHERIUS (1579) : *Tabula sacrorum carminum piarumque precum enchiridion*, Douai, Joannes Bogardus.

Louis BAKELANTS (1968) : *La vie et les œuvres de Gislain Bulteel d'Ypres, 1555-1611. Contribution à l'histoire de l'humanisme dans les Pays-Bas*, éd. G. CAMBIER, Bruxelles, Latomus.

Hadrianus BARLANDUS (1528) : *Dialogi XLII ad profligandam e scholis barbariem utilissimi*, Anvers, Hillenius.

Christine BÉNÉVENT et Xavier BISARO (éd.) (2019) : *Cahiers d'écoliers de la Renaissance,* Tours, Presses Universitaires François Rabelais.

Franz BIERLAIRE (1998) : « Colloques scolaires et civilités puériles au XVIe siècle », dans Egle BECCHI et Dominique JULIA (éd.), *Histoire de l'enfance en Occident de l'Antiquité au XVIIe siècle,* Paris, Seuil, 1998, p. 255-285.

Guy CAMBIER (1979) : « Gislain Bulteel » dans *Biographie Nationale,* tome 41 (Supplément, tome 13), Bruxelles, p. 71-81.

Mathurin CORDIER (1564) : *Colloquiorum scholasticorum libri quatuor ad pueros in sermone Latino paulatim exercendos*, Genève, Henri Estienne.

Ignace DE COUSSEMAKER (1873) : *Le magistrat de la ville de Bailleul de 1596 à 1792*, Bailleul, Vanneufville-Bernoux.

Cornelius CROCUS (1534) : *Colloquiorum puerilium formulae,* Cologne, Gymnicus.

Jan DENUCÉ (1918) : *Correspondance de Christophe Plantin,* tomes VIII et IX, Anvers - La Haye, De Groote Boekhandel - Nijhoff.

Henri DUSSART (1889) : *Le dernier manuscrit de l'historien Jacques de Meyer. Recherches sur le manuscrit 730 de la Bibliothèque de Saint-Omer,* Saint-Omer, D'Homont.

ÉRASME [Desiderius Erasmus] (1979) : *Moriae encomium id est stultitiae laus,* éd. C. H. MILLER, Amsterdam, North-Holland.

ÉRASME [Desiderius Erasmus] (1990) : De pueris. *De l'éducation des enfants,* avec traduction de Pierre SALAT et introduction et notes de Bernard JOLIBERT (Philosophie de l'éducation, 7), Paris, Klincksieck.

Alexandre FAIDHERBE (1889) : *Les médecins des pauvres et la santé publique en Flandre et particulièrement à Roubaix,* Roubaix, Reboux.

Henricus GLAREANUS (1547) : *Homeri Batrachomyomachia graece. Eadem a Joachimo Mynsingero dentato latino carmine reddita. Cum Henrichi Glareani* […] *annotatione*, Fribourg-en-Brisgau, Gravius.

Franciscus HAEMUS (1578) : *Poemata,* Anvers, Plantin.

Christophorus HEGENDORF (1520) : *Dialogi pueriles,* Leipzig, Valentinus Schumann.

L. HORTENSIUS Montfortius (1552) : *Satyrae VIII ad nobilem virum D. Theodoricum Zulenum* […]. *Eiusdem epithalamiorum liber,* Utrecht, Borculous.

René HOVEN (1980) : « Enseignement du grec et livres scolaires dans les anciens Pays-Bas et la principauté de Liège de 1483 à 1600. Deuxième partie : 1551-1600 », *Gutenberg-Jahrbuch* 55, p. 118-126.

René HOVEN (2006) : *Lexique de la prose latine de la Renaissance*, 2e édition, Leyde - Boston, Brill.

Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE (2008) : *Nicolas Bourbon, Nugae – Bagatelles, 1533,* édition critique, introduction et traduction (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 446), Genève, Droz.

Joseph LEFÈVRE (1960) : *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas. Deuxième partie, tome IV (1592-1598)*, Bruxelles, Palais des Académies.

Antonius MEIERUS [Antoine DE MEYER] (1580) : *Ursus sive de rebus Divi Vedasti episcopi Atrebatensis libri III,* Paris, Charles Roger.

Antonius MEIERUS [Antoine DE MEYER] (1592) : *Ex Antonii Meieri Threnodia illustrium aliquot virorum epicedia et tumuli, cum quatuor hominis novissimis,* Arras, Gulielmus Riverius.

Antonius MEIERUS [Antoine DE MEYER] (1598) : *Cato Christianus sive institutio paraenetica ad pietatem*, Arras, Gulielmus Riverius.

Petrus MOSELLANUS (1518) : *Paedologia in usum puerorum conscripta,* Mayence, Scheffer.

Marcel A. NAUWELAERTS (1969) : « Bruegel, Erasmus en de volkswijsheid », *Ons Heem* 23, p. 132-137.

Marcel A. NAUWELAERTS (1978) : « Drukkers en schoolboeken te Antwerpen tot 1600 », *Varia Historica Brabantica*, 6-7, p. 273-300.

Petrus PANTINUS (éd.) (1608) : *Basilii Seleuciae in Isauria episcopi* De vita ac miraculis D. Theclae ..., Anvers, Jean Moretus.

Jacobus PONTANUS (1589) : *Progymnasmatum latinitatis sive dialogorum volumen primum, cum annotationibus. De rebus literariis,* 3e édition, Ingolstadt, Sartorius.

Hilde DE RIDDER-SYMOENS (2003) : « Étude du rayonnement national et international d'une université sans livres matricules : le cas de l'université de Douai », dans Michel BIDEAUX et Marie-Madeleine FRAGONNARD (éd.), *Les échanges entre les universités européennes à la Renaissance,* Genève, Droz, p. 45-60.

Alphonse ROERSCH (1900) : « La Bibliothèque de François Modius et de Richard de Pan à Aire et à Saint-Omer », *Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie* 10/192, p. 463-481.

Alphonse ROERSCH (1908) : « Particularités concernant François Modius », *Le Musée Belge. Revue de Philologie classique* 12, p. 73-85.

Jules ROUYER (1858) : « Recherches historiques sur le chapitre et l'église collégiale de Saint-Pierre d'Aire », *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie* 10, p. 65-387.

Eustache DE SAINT-PAUL (1609) : *Tertia pars Summae philosophicae, quae est Physica*, Paris, Chastellain.

Antonius SANDERUS (1624) : *De scriptoribus Flandriae libri tres*, Anvers, Gulielmus a Tongris.

Joannes SILVIUS Insulensis (1568) : *Puerorum privatae collocutiones*, Anvers, Plantin.

Aline SMEESTERS (2011) : « Amour conjugal et paternité chez Rycquius, Scholirius et Bultelius », dans P. GALAND et J. NASSICHUK (éd.), *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance,* Genève, Droz, p. 401-426.

Jan SPOELDER (2000) : *Prijsboeken op de Latijnse school. Een studie naar het verschijnsel prijsuitreiking en prijsboek op de Latijnse scholen in de Noordelijke Nederlanden, ca. 1585-1876, met een repertorium van wapenstempels*, Amsterdam - Maarssen, APA - Holland Universiteits Pers.

R. VAN BASTELAER (1908) : *Les estampes de Peter Bruegel l'Ancien,* Bruxelles, Van Oest.

Geert VANPAEMEL *et al.* (éds.) (2012) : Ex cathedra. *Leuvense collegedictaten van de 16de tot de 18de eeuw*, Louvain, Universiteitsbibliotheek.

Jean-Charles-Joseph DE VEGIANO D'HOVEL (1865) : *Nobiliaire des Pays-Bas et du comté de Bourgogne,* vol. II, Gand, Gyselynck.

Simon VEREPAEUS (1573) : *Institutionum scholasticarum libri tres*, Anvers, Bellerus.

Simon VEREPAEUS (1583) : *De ingenuis scholasticorum moribus. Libellus primae puerorum institutioni non utilis tantum, sed etiam valde necessarius*, Cologne, Joannes Knuverus.

Annemarieke WILLEMSEN (2008a) : « Looking through Classroom Windows: Daily Life at a Latin School in the Netherlands around 1500 », dans Anne Margreet W. AS-VIJVERS *et al.* (éd.), *Manuscript Studies in the Low Countries. Proceedings of the "Groninger Codicologendagen" in Friesland, 2002,* Groningen, Egbert Forsten, p. 3-19.

Annemarieke WILLEMSEN (2008b) : *Back to the Schoolyard. The Daily Practice of Medieval and Renaissance Education,* Turnhout, Brepols.

Les Études classiques 88 (2020), p. 329-349.

GRAMMAIRE COMPARÉE, MÉTRIQUE INDO-EUROPÉENNE ET LINGUISTIQUE GÉNÉRALE :
Deux lettres de Nikolaj Troubetzkoy à Antoine Meillet

Beim ersten Internationalen Linguistenkongress sagte Meillet auf Trubetzkoy hinweisend: 'Er ist der stärkste Kopf der modernen Linguistik'. – 'Ein starker Kopf', bestätigte jemand. – 'Der stärkste', widerholte nachdrücklich der scharfsichtige Sprachforscher.

(R. JAKOBSON [1939], p. 64.)

Résumé. — La correspondance échangée entre le prince Nikolaj Troubetzkoy et Antoine Meillet, bien que peu étendue, témoigne du profond respect mutuel entre ces deux grands linguistes du premier tiers du XXe siècle. Deux lettres de Troubetzkoy à Meillet, conservées dans le « Legs Meillet » (Paris), sont éditées ici avec une analyse introductive. La première lettre, d'octobre 1922, nous informe sur la situation personnelle de Troubetzkoy, savant exilé. La deuxième lettre, de juillet 1923, est un commentaire détaillé de Troubetzkoy sur l'ouvrage de Meillet *Les origines indo-européennes des mètres grecs* (1923).

Abstract. — The correspondence between Prince Nikolaj Troubetzkoy and Antoine Meillet, though not very extensive, provides evidence of the mutual respect between these two major figures of early 20th-century linguistics. Two letters of Troubetzkoy to Meillet, conserved in the "Legs Meillet" (Paris), are edited here, preceded by an introductory analysis. The first letter, of October 1922, informs us about the difficult private situation of Troubetzkoy as a scholar in exile. In the second letter, of July 1923, Troubetzkoy offers a detailed commentary on Meillet's work *Les origines indo-européennes des mètres grecs* (1923).

En hommage à notre ancien compagnon d'études, collègue et ami Lambert Isebaert nous offrons ici l'édition de deux lettres [1] envoyées par le

1. Les deux lettres sont conservées dans les Archives Meillet, au Collège de France. Nous tenons à remercier feu M. le Prof. Yves Laporte (ancien administrateur du Collège de France) et M. le Prof. Gérard Fussman de nous avoir donné accès à cette documentation et de nous avoir autorisé à en publier des extraits (cf. notre édition des lettres d'Émile Benveniste à Meillet ; P. SWIGGERS [1993]). Un premier inventaire du Fonds Meillet conservé au Collège de France a été dressé par S. BOUQUET (1988) ; pour des corrections et additions, voir P. SWIGGERS (1991). Nous remercions également M. le

prince Nikolaj Sergeevič Troubetzkoy[2] (1890-1938) à Antoine Meillet (1866-1936) : deux figures emblématiques de la linguistique européenne de la première moitié du XXe siècle[3]. Deux figures qui incarnent deux versants enchevêtrés dans la recherche et l'enseignement du récipiendaire de ce recueil, et cela dès ses années comme étudiant de licence en philologie classique et orientale et comme doctorant : la grammaire comparée et la phonologie (structuraliste)[4].

La correspondance conservée de Troubetzkoy à Meillet est mince – elle se limite à six lettres[5] –, mais elle n'est pas dépourvue d'intérêt, tant pour des raisons de biographie intellectuelle que pour des raisons d'ordre proprement scientifique. Les deux lettres de Troubetzkoy à Meillet que nous publions ici datent de la période pendant laquelle le prince russe quitta Sofia, où il s'était établi en 1920, et s'installa à Vienne (en octobre 1922). Le double intérêt, biographique et scientifique, se répartit sur les deux lettres.

La première lettre, datant du 10 octobre 1922, a été envoyée de Baden (bei Wien)[6], juste après le séjour de Troubetzkoy à Bled, dans le nord de la

---

Prof. Patrick Sériot (Univ. de Lausanne) pour les renseignements fournis à propos du mouvement eurasiaste et concernant la correspondance Troubetzkoy – Jakobson.

2. Nous adoptons la translittération « française » (plutôt que les translittérations Trubetzkoy ou Trubeckoj) du nom russe. C'est cette translittération que l'auteur utilisait en principe pour signer ses articles (et ses lettres) rédigés en français.

3. Cf. G. MOUNIN (1972), p. 38-47, 97-110 ; O. SZEMERÉNYI (1971), p. 54-67, 70-73. Pour des notices bio- et bibliographiques de Troubetzkoy, voir R. JAKOBSON (1939), B. HAVRÁNEK (1939) et R. LEWICKI (2009) ; sur la vie et l'œuvre de Meillet, voir J. VENDRYES (1937), É. BENVENISTE (1937), E. F. K. KOERNER (1989), J. LOICQ (2006), G. BERGOUNIOUX et Ch. DE LAMBERTERIE (éd.) (2006), P. SWIGGERS (2009) et les contributions dans Cl. RAVELET et P. SWIGGERS (éd.) (2010). Une source particulièrement importante pour la biographie de Troubetzkoy est sa correspondance avec R. Jakobson, éditée dans R. JAKOBSON (éd.) (1975) et traduite dans P. SÉRIOT (éd.) (2006) ; cf. J. C. MORENO-CABRERA (1983). Claude HAGÈGE (1967) a édité en français une sélection de la correspondance de Troubetzkoy concernant des questions de phonologie. Une grande partie des textes théoriques de Troubetzkoy a été rendue accessible en traduction anglaise par A. LIBERMAN (éd. 2001).

4. Voir L. ISEBAERT (1977) et ID. (1980).

5. Dans son édition de lettres de Troubetzkoy, Roman JAKOBSON (éd.) (1975), p. 449-452, a édité quatre (autres) lettres, toutes de l'année 1922, de Troubetzkoy à Meillet ; ces quatre lettres datent respectivement du 22 juillet, du 8 août, du 14 août et du 10 décembre 1922. Les trois premières ont été envoyées de Bled, la quatrième de Baden bei Wien. Il est sûr que Troubetzkoy avait été en contact avec Meillet avant 1922 : en 1922, les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* incluaient deux articles de Troubetzkoy (N. S. TROUBETZKOY [1922b] et ID. [1922c]), et le *Bulletin* un autre (N. S. TROUBETZKOY [1922d]). Voir aussi *infra*, note 10.

6. La ville de Baden [bei Wien] se situe à 26 km au sud de Vienne. Déjà dans l'Antiquité, Baden était connue comme station thermale réputée pour ses sources chaudes ; depuis juillet 2014, la ville est inscrite sur la liste du patrimoine mondial

Slovénie, où il passa les vacances d'été avec sa famille, en faisant en même temps des démarches pour obtenir un poste à Vienne. Apparemment, en octobre 1922, le destin académique de Troubetzkoy était encore très incertain[7]. Ayant finalement obtenu la chaire de slavistique à Vienne[8], au seuil de l'année académique 1922-1923, Troubetzkoy déménagea en octobre 1922, à Baden[9].

Dans sa lettre d'octobre 1922[10], Troubetzkoy, alors récemment installé à Baden, remercie Meillet de l'envoi de son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Ce manuel, un véritable 'classique' des études indo-européennes, en était à sa cinquième édition en 1922[11]. Troubetzkoy en loue les qualités scientifiques et pédagogiques.

Cette lettre nous apprend aussi que, en dépit de sa situation d'intellectuel exilé, Troubetzkoy était soucieux des conditions de travail scientifique dans la Russie postrévolutionnaire : étant resté en contact avec

---

comme grande ville d'eaux d'Europe. L'adresse de Troubetzkoy à Baden était : Kaiser-Franz-Ring 21.

7. Voir à ce propos la lettre de Troubetzkoy à R. Jakobson du 12 août 1922 (cf. P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 54-58, plus particulièrement p. 56-57 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 27-32, plus particulièrement p. 30-31), dans laquelle Troubetzkoy explique sa situation précaire.

8. Voir le passage suivant dans une lettre de Troubetzkoy à R. Jakobson datant du 20 décembre 1922 : « Vous êtes sans aucun doute au courant du tournant advenu dans mon destin : j'ai accepté l'invitation à occuper la chaire de slavistique à l'Université de Vienne et j'attends ma nomination officielle d'un jour à l'autre. Je devrai travailler beaucoup, mais les conditions de travail sont excellentes. » (P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 65 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 38.) Troubetzkoy entama son enseignement à Vienne au semestre d'été 1923 (avec deux cours : « Grammaire historique du russe » et « Vieux-slave de l'Église »).

9. Voir le post-scriptum de la lettre que Troubetzkoy envoya à R. Jakobson, le 12 août 1922 [cf. *supra*, note 7] : « Je resterai ici, à Bled, probablement jusqu'au premier septembre. Après quoi, mon adresse sera la suivante : Baden bei Wien, Marchetstrasse 78 (c'est l'adresse de mon oncle Georgij Nikolajevič Trubeckoj, qui me fera parvenir votre lettre, si elle arrive avant moi). » (P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 58 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 32.) Dans sa lettre à Meillet du 10 octobre 1922, Troubetzkoy a francisé le nom de Baden en « Bade ». Comme on l'apprend par la seconde lettre conservée, en juillet 1923, Troubetzkoy avait pris domicile à Vienne.

10. Cette lettre fait suite aux trois premières lettres à Meillet publiées dans R. JAKOBSON (éd.) (1975), p. 449-451 – lettres du 22 juillet, du 8 août et du 14 août 1922 – ; celles-ci témoignent d'un échange épistolaire assez intense entre les deux linguistes. Dans la première de ces lettres, Troubetzkoy mentionne une lettre antérieure de Meillet (« Votre lettre est arrivée à Sofia pendant mon absence »), qui doit dater de juin ou début juillet 1922. Mais les échanges épistolaires entre les deux linguistes ont dû commencer plus tôt, si l'on prend en compte le fait qu'en 1921 Troubetzkoy publia un article dans la *Revue des études slaves*.

11. La première édition fut publiée en 1903 ; elle a été suivie de sept rééditions : 1908[2], 1911[3], 1915[4], 1922[5] ; 1924[6] ; 1934[7] et 1937[8].

d'anciens collègues russes, il s'informe auprès de Meillet sur la possibilité de faire parvenir des publications occidentales – en l'occurrence françaises – à des bibliothèques moscovites. S'il ne donne aucune précision à ce sujet, on peut supposer qu'il pensait en premier lieu à des revues et publications périodiques auxquelles Meillet était directement ou indirectement lié : le *Bulletin* et les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, la *Revue des études slaves,* et la *Revue des études arméniennes* [12].

À cet égard, il est important de rappeler que Troubetzkoy n'a jamais perdu les attaches, intellectuelles, culturelles et affectives avec sa Russie natale et qu'il se sentait plutôt mal à l'aise en Europe centrale. D'un côté, ses convictions eurasiastes [13], qui le liaient à Petr Nikolaevič Savickij (1895-1968) et à Roman Jakobson (1896-1982), l'amenaient à percevoir une opposition fondamentale entre la mentalité russe et la mentalité occidentale ; d'autre part, il devait constater que de nombreux collègues d'Europe centrale et occidentale étaient incapables de saisir la nouveauté et la pertinence de la phonologie (et de la morphophonologie). Très révélatrice à ce propos est la lettre que Troubetzkoy envoya, en mai 1934 [14], à Roman Jakobson, à son retour de Londres (où il fit des conférences à la University of London) et de Paris (où il fit une conférence, le 17 mars 1934, à la Société de linguistique de Paris) [15].

---

12. La *Revue des études slaves* avait commencé à paraître en 1921, la *Revue des études arméniennes* en 1920. En 1923 la *Revue des études latines*, autre revue à laquelle Meillet était lié, commença son existence.

13. Sur le courant eurasiaste, voir P. SÉRIOT (1999), et tout particulièrement le chapitre II de la première partie (P. SÉRIOT [1999], p. 31-75). Les textes clés de Troubetzkoy en rapport avec ses convictions eurasiastes sont accessibles en traduction française dans N. S. TROUBETZKOY (1996) ; la plupart d'entre eux parurent en russe dans la revue *Evrazijskij vremennik*. Signalons que le mouvement eurasiaste – qui sera réprimé par les autorités national-socialistes – s'exprimait à travers diverses publications périodiques : à côté d'*Evrazijskij vremennik*, il faut mentionner *Evrazijskaja xronika* et *Evrazijskie tetradi*. Pour une présentation sommaire, datant de la fin des années 1920, du courant eurasiaste, voir D. S. MIRSKY (1927).

14. La lettre ne porte pas de date, mais doit être datée de mai 1934.

15. Voir P. SÉRIOT (éd.) (2006), p. 348-355 ; nous citons quelques extraits illustratifs : « À Londres, tout s'est passé pour le mieux. Des linguistes au sens strict du terme, je n'en ai pas vu. Il semble qu'il n'y en ait pas. On trouve des gens qui traitent les phénomènes de langue avec une curiosité quasiment enfantine, de façon sportive, à l'anglo-saxonne, et qui aiment s'en amuser. Cela prend la plupart du temps une forme de polyglossie. Des gens de la sorte, il semble y en avoir beaucoup, mais de vrais linguistes point. Si la phonologie y rencontre quelque succès, c'est précisément en tant qu'objet de curiosité : tout le monde s'amuse énormément que dans une langue quelconque deux sons totalement dissemblables soient perçus comme un seul et même phonème. Cela ne va pas plus loin. […] À Paris, j'ai dû […] improviser un exposé à la Société de linguistique. […] Au retour de Londres, les slavistes parisiens m'ont invité à déjeuner […]. Naturellement, nous avons évité de parler de phonologie, pour ne pas gâ-

De nature très différente – et rédigée dans un français moins soigné, surtout du point de vue de l'orthographe –, la seconde lettre publiée ici a trait à la lecture, attentive et serrée, que Troubetzkoy avait faite de l'ouvrage de Meillet, *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, publié en 1923. Par sa correspondance avec R. Jakobson, nous savons que Troubetzkoy lut l'ouvrage, dont il avait reçu un exemplaire d'auteur, en juillet 1923.

> Meillet vous a-t-il envoyé son livre Les origines indoeuropéennes des mètres grecs ? Je viens de le lire, c'est fort intéressant.
>
> [Lettre de Troubetzkoy à R. Jakobson, du 18 juillet 1923 ; traduction française dans P. SÉRIOT (éd.) (2006), p. 85 ; texte original dans R. JAKOBSON (éd.) (1975), p. 97.]

Sa lettre du 18 juillet 1923 à Meillet constitue sa réaction [16] à cet ouvrage de 1923, qui occupe une place un peu marginale dans la production de Meillet [17]. Avant d'examiner le contenu, de nature technique, de la lettre de Troubetzkoy, il convient de rappeler le but de Meillet et les résultats auxquels il avait abouti.

Comme l'indique explicitement Meillet, son livre sur les origines indo-européennes des mètres grecs est un ouvrage de linguistique comparative, et

---

cher l'appétit (le repas était d'ailleurs excellent). En fait, l'attitude des linguistes envers la phonologie me semble positive, alors que celle des slavistes est négative. » Cf. aussi les propos négatifs de Troubetzkoy concernant le manque de compréhension des « linguistes viennois » (lettre à R. Jakobson du 27 mai 1930 ; cf. P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 193 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 158), du psychologue et philosophe autrichien Karl Bühler (lettre à R. Jakobson du 20 décembre 1935 ; P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 408 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 356) et du slaviste hollandais Nicolaas van Wijk (lettre à R. Jakobson du 26 septembre 1936 ; P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 422 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 369). Sur l'auto-positionnement de Troubetzkoy comme « linguiste », voir l'extrait suivant de sa lettre du 18 février 1926 à R. Jakobson : « Comme vous le pouvez constater, mes intérêts ont pris une tout autre direction pendant l'interruption de notre correspondance. Cela dit, au plus profond de moi, je reste avant tout linguiste et je serai heureux de pouvoir de nouveau m'adonner entièrement à la linguistique quand ce sera possible. » (P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 117 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 87.)

16. Une réaction foncièrement enthousiaste : « Vos idées sont lumineusement convaincantes » ; « Du reste, votre démonstration est lumineusement convaincante sans ça », écrit Troubetzkoy.

17. Meillet a publié relativement peu de travaux consacrés à des questions de métrique : parmi ses livres, il faut mentionner, outre *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, les *Trois conférences sur les Gâthâ de l'Avesta* (A. MEILLET [1925a]). En préparation de son livre de 1923, Meillet avait publié quelques brefs articles de métrique : « Le témoignage de la langue homérique et les exigences du vers » (*Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 21, 1918-1919, p. 28-30), « Sur le rythme quantitatif de la langue védique » (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 21, 1919, p. 193-207) ; « Métrique éolienne et métrique védique » (*Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 22, 1921, p. 16-17).

non de métrique [18]. S'il renvoie régulièrement [19] à des travaux de métrique, comme ceux de Wilhelm SCHULZE (1892), Otto SCHROEDER (1908), Hermann OLDENBERG (1888, 1909), Karl MEISTER (1921), Ulrich VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (1921), ou, plus fréquemment, Paul MASQUERAY (1899), le but que se propose Meillet est de remonter aux origines de la métrique indo-européenne [20].

> Il vaut donc la peine de serrer de près, s'il est possible, le problème de la métrique indo-européenne. La grammaire comparée des langues indo-européennes, maintenant établie, permet de le poser d'une manière exacte. [A. MEILLET (1923), p. 5.]

Cette remontée n'est possible selon lui que par la comparaison et, dans ce cas précis, par la *seule* comparaison du grec et du védique [21]. Plus parti-

---

18. Il n'entre pas dans notre propos d'évaluer ici l'apport de l'ouvrage de Meillet, dont les conclusions concernant le grec ont été intégrées aux éditions subséquentes de l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (A. Meillet [1913]). Nous nous bornerons à constater que ses conclusions quant aux coïncidences entre les mètres védique et grec (et leurs origines indo-européennes) n'ont rien perdu de leur validité. Son hypothèse concernant l'influence égéenne sur l'introduction de l'hexamètre est intéressante, mais une explication « interne » (à savoir un développement à partir d'un mètre catalectique ⏓ - ⏑ ⏑ - -) reste possible. L'ouvrage de Meillet a suscité des travaux visant à intégrer les anciens mètres slaves (cf. R. JAKOBSON [1952]) et celtiques (cf. C. WATKINS [1963]) dans la reconstruction de la métrique indo-européenne. La tentative de synthèse de M. L. WEST (1973) se base de manière cruciale sur les apports de Meillet, R. Jakobson et C. Watkins ; dans son élargissement de perspectives, ce travail comporte beaucoup d'incertitudes et de points obscurs. M. L. West rejoint la thèse centrale de Meillet : *The important thing, however, is that all the cola of Vedic verse, and some of the stanza-forms, are shown to continue IE. prototypes; and the degree of agreement in detail between the Greek and Vedic cola allows us to see to what extent their prosodic form was fixed in IE. times.* [M. L. WEST (1973), p. 169.]

19. Curieusement, Meillet ne renvoie jamais à R. WESTPHAL (1892), ouvrage qu'il connaissait par ailleurs, ni à d'importants travaux sur la métrique védique comme ceux de R. KÜHNAU (1886), de R. PISCHEL et K. F. GELDNER (1889-1901), et d'E. V. ARNOLD (1905). Signalons que Kühnau se proposait de montrer l'évolution parallèle de la métrique védique et de la métrique grecque (cf. R. KÜHNAU [1886], p. 10). Pour une critique de ce point central de l'ouvrage de R. Kühnau, voir H. JACOBI (1886), avec la réaction de R. KÜHNAU (1887).

20. Dans laquelle Meillet reconnaît une *institution* : « La métrique indo-européenne aurait ainsi sa place parmi les "institutions" d'une nation dont la comparaison des langues attestées permet d'entrevoir la langue, et dont l'influence qu'elle a exercée permet, sinon de mesurer, du moins d'estimer jusqu'à un certain point le degré de culture. » (A. MEILLET [1923], p. 5.)

21. La comparaison ouvre des perspectives en amont et en aval : « Nulle part, dans les textes actuellement connus, on n'a retrouvé des vers aussi exactement comparables entre eux que le sont les vers védiques et les vers grecs anciens. Mais ces deux vers permettent de remonter à des types communs dont la structure est propre à faire comprendre le développement ultérieur des éléments populaires de la métrique grecque. » (A. MEILLET [1923], p. 78.) Pour l'étude de la métrique du texte de la

culièrement, au sein de la littérature grecque versifiée, il n'y a qu'un type qui puisse servir à la comparaison avec le vers védique : c'est le vers lyrique de la chanson grecque (les deux autres types, non utilisables, sont le vers de la grande lyrique et le vers déclamé)[22].

En dépit de leur caractère archaïque, Meillet exclut la métrique avestique, le vers saturnien latin[23] et le vers de la lyrique orale lituanienne[24] : dans le cas de l'avestique et du latin, les alternances quantitatives ne jouent pas de rôle essentiel et en lituanien l'accent a trop modifié les anciennes structures quantitatives.

> Les coïncidences signalées ici, entre les types grecs et les types védiques, ne sont pas fortuites : elles sont trop complètes, trop précises dans le détail pour qu'on y voie de purs accidents, ou pour qu'on les explique toutes par le parallélisme de types linguistiques. [A. MEILLET (1923), p. VII[25].]

La comparaison entre le vers grec de la chanson et le vers védique est possible à partir de la conception du vers comme structure libre, non régulée par le principe de pieds réguliers. Celle-ci sous-tend la comparaison permettant de remonter aux origines indo-européennes :

> Si l'on fait abstraction de la régularité des pieds, il est possible de comparer le vers grec ancien au vers védique : en effet le vers védique n'est pas divisible en pieds. Il ne devient comparable au vers grec qu'à partir du moment où la théorie du vers grec n'est plus dominée par le pied. [A. MEILLET (1923), p. 30.]

Si la stylisation strophique des vers grecs et des vers védiques est différente (les strophes des hymnes védiques étant stéréotypées et plus monotones), les vers grecs et les vers védiques ont en commun l'emplacement fixe de syllabes longues et brèves. Meillet définit cette communauté dans les termes suivants :

Ṛgveda, il faut se baser maintenant sur l'édition de B. A. VAN NOOTEN et G. B. HOLLAND (1994).

22. Voir à ce propos A. MEILLET (1923), p. 25-30 ; les vers de la grande poésie lyrique comprennent les vers poétiques d'Alcman, de Pindare et de Bacchylide, ainsi que ceux des parties lyriques du drame.

23. Troubetzkoy n'évoque pas la question du vers saturnien dans sa lettre à Meillet. Mais peu de temps après, dans une lettre du premier septembre 1922 envoyée à R. Jakobson, il en parle assez longuement et envisage un rapport avec les métriques germanique et celtique (cf. P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 60-61 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 33-34).

24. Tout en les excluant de son examen comparatif, Meillet reconnaît qu'ils continuent des types indo-européens.

25. Le principe de concordances et de coïncidences spécifiques, non fortuites, est au cœur de la méthode comparative : dans son ouvrage *La méthode comparative en linguistique historique*, Meillet a insisté sur ce principe (cf. A. MEILLET [1925b], p. 2, 25, 27, 29, 105).

> [U]n vers est un ensemble de syllabes, dont le nombre est fixe, et dont la dernière a une quantité indifférente, s'opposant à la quantité fixe de celles qui précèdent immédiatement. On conçoit que la syllabe qui termine le groupe n'ait pas une quantité définie ; car le silence qui caractérise la fin du groupe rendrait illusoire la différence de brève et de longue à cette place » [A. MEILLET (1923), p. 31-32.]

Meillet étudie ensuite deux types fréquents de vers védiques : le *jagatī* (12 syllabes) et le *triṣṭubh* (11 syllabes), qui diffèrent seulement par les cinq ou quatre syllabes finales (*jagatī* : - ᴗ - ᴗ ⏓ ; *triṣṭubh* : - ᴗ - ⏓). Cette différence correspond à celle qu'on connaît dans la lyrique grecque entre le vers acatalectique (12 syllabes ou 8 syllabes) et le vers catalectique (11 syllabes ou 7 syllabes). Qui plus est, les vers grecs et les vers védiques présentent une concordance quant à la partie intérieure : de façon caractéristique, on trouve à l'intérieur du vers un temps faible, constitué soit par une brève (ᴗ) ou par un groupe de deux brèves (ᴗ ᴗ) [26].

Le vers grec de la chanson et le vers védique présentent plus de différences à l'initiale. Le vers védique admet une grande liberté quantitative pour les syllabes précédant la coupe. En grec, cette liberté a existé, comme l'attestent les vers glyconique, phalécien et asclépiade, ou le vers priapéen de la comédie (cf. A. MEILLET [1923], p. 40), mais cette liberté [27] a été restreinte par le développement de l'art poétique.

La conclusion de l'examen comparatif des mètres grecs et des mètres védiques est la suivante : les mètres originels – ceux de la chanson et du rituel religieux – remontent à un type indo-européen reposant non pas sur une division en pieds égaux, mais sur des alternances de quantité ; alternances de temps forts et de temps faibles, correspondant à des places définies dans le vers, mais qui n'impliquent pas une division du vers en portions de durée égale.

> Ces concordances sont significatives, surtout si l'on tient compte du temps – sûrement plus d'un millier d'années – qui s'est écoulé depuis la séparation définitive des dialectes destinés à devenir l'indo-iranien, d'une part, le grec, de l'autre – de la différence profonde des genres, la lyrique de la chanson, d'une part, la lyrique du rituel religieux, de l'autre – et, enfin, des tendances différentes qui ont dominé dans la littérature de l'Inde et dans celle de la Grèce. […] Dès lors, la précision des concordances observées entre les vers védiques et les vers de la chanson grecque est probante : il y a eu dans le monde indo-européen des vers définis par des alternances quantitatives réglées. [A. MEILLET (1923), p. 41-42.]

---

26. A. MEILLET (1923), p. 36-37, signale toutefois la coexistence de ᴗ ᴗ et de - ᴗ ᴗ (= type binaire) chez Anacréon, Alcée, Sappho et Corinne.

27. Meillet, s'appuyant sur O. SCHROEDER (1908), p. 26, y voit les traces d'une ancienne « tradition de la liberté quantitative » (A. MEILLET [1923], p. 40).

Selon Meillet, l'hexamètre, caractérisé par six temps forts, repose sur une innovation métrique, à savoir l'égalité établie entre deux brèves et une longue. Il s'agit d'un fait « énigmatique » (A. MEILLET [1923], p. 57) – c'est-à-dire, dont l'origine (égéenne ?) reste assez obscure [28] – qu'il faut situer entre la période de l'indo-européen et le dégagement de la branche hellénique (« la période historique du grec », A. MEILLET [1923], p 57) [29].

Dans sa lettre, Troubetzkoy fait d'emblée le lien avec la métrique slave. Meillet lui-même n'avait pas pris en compte la métrique slave dans son ouvrage, vu que, contrairement au mètre védique et au mètre grec de la chanson, les alternances quantitatives ne jouent pas de rôle fondamental dans le mètre slave. Or Troubetzkoy essaie de rendre compte [30] du développement de la métrique slave par un fait de structure linguistique [31], à savoir l'existence de trois degrés de quantité en slave commun [32]. Une des consé-

28. L'hypothèse de l'origine étrangère de l'hexamètre avait déjà été proposée par K. MEISTER (1921), p. 56-58.

29. Cf. A. MEILLET (1923), p. 62-63, 74 : « Mais, si profondément que les Hellènes aient nationalisé tout ce qu'ils ont emprunté, si entièrement qu'ils aient imposé leur caractère propre à tout leur art, ceci n'exclut pas que, au début, quand les Hellènes étaient encore des « barbares », les poètes qui paraient de leur art les réunions de l'aristocratie, aient reçu les leçons des poètes épiques qui participaient aux fêtes des princes égéens. Hors de la Grèce, l'épopée homérique n'a aucun pendant exact dans le monde indo-européen. […] Les vers de la grande lyrique étaient faits pour porter une musique savante, composée en vue de chaque pièce. Ils sont de forme différente dans chacun des poèmes. […] La grande lyrique grecque résulte d'un développement savant, parti surtout d'Asie-Mineure et où des influences non helléniques sont sans doute intervenues en une large mesure. »

30. Ce faisant, il remet la métrique slave dans la perspective d'une évolution à partir de l'indo-européen commun. Troubetzkoy indique d'ailleurs que certains mètres du slave commun (mais non les vers décasyllabes) peuvent « remonter directement » à des mètres indo-européens.

31. Dans son ouvrage, Meillet insiste sur le lien entre la structure (rythmique) de la langue et les règles de métrique, et il observe que « Tout changement profond de la structure linguistique entraîne donc un changement des règles plus ou moins avoué. » (A. MEILLET [1923], p. 7.) C'est un principe auquel souscrivait également Troubetzkoy. Il est intéressant à ce propos de lire son reproche à l'égard de l'ouvrage de R. Jakobson sur le vers tchèque (*O češskom stixe*, 1922) : « Je n'ai pas de critiques de fond à faire. Sinon que vous avancez d'une manière trop catégorique la thèse de l'indépendance de la métrique par rapport aux propriétés de la langue. Toute métrique est, bien entendu, une violation, mais, d'un autre côté, chaque langue a ses limites de tolérance et, d'habitude, ces limites ne sont pas très larges. » (P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 63-64 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 36.)

32. Troubetzkoy exposera ses vues sur le vocalisme slave dans un article de portée plus générale (N. S. TROUBETZKOY [1929]) ; dans une longue lettre à R. Jakobson, datée du 16 avril 1929, il explicite son point de vue (cf. P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 154-158 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 121-126).

quences de ce fait a été l'introduction du principe d'une coupe obligatoire dans la métrique slave.

Troubetzkoy ne s'engage pas dans une discussion de la métrique de la chanson grecque ; à la différence de Meillet, qui avait analysé en détail le vers alcaïque et le vers saphique, il s'intéresse à des parallèles entre des évolutions ultérieures de la métrique grecque et des développements métriques en sanskrit classique (en l'occurrence les mètres *galinī*, *vatōrmī*, *indravajrā* et *vaṃgasthā*)[33], observant l'évolution générale vers une métrique réglée[34] par le principe de pieds égaux. Pour la métrique du sanskrit classique, il avance l'idée que ces mètres seraient des développements soit du *triṣṭubh* védique, soit du *jagatī* védique. Troubetzkoy pointe aussi un parallèle entre les mètres *prākṛtāh* et l'hexamètre grec, et fait l'hypothèse d'une origine étrangère (respectivement dravidienne et égéenne) dans les deux cas.

Concluons. Les deux lettres conservées de Troubetzkoy et de Meillet témoignent de l'intérêt que le prince russe portait aux travaux du grand comparatiste français. Au long de sa carrière en Europe centrale, Troubetzkoy s'est senti redevable à Meillet : celui-ci avait, dès le début des années 1920, accueilli ses travaux dans la *Revue des études slaves*, dans le *Bulletin* et dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* et l'avait invité à collaborer à l'œuvre collective *Les langues du monde*[35]. Comme on l'apprend par la correspondance éditée ici, Meillet a envoyé aussi des publications à Troubetzkoy ; d'autre part, Meillet a fait un compte rendu d'une des publications de Troubetzkoy (cf. A. MEILLET [1928])[36]. Ces données nous permettent de comprendre qu'à la mort du grand linguiste français Troubetzkoy ait écrit une lettre très affectueuse à la veuve de Meillet, dans laquelle il dit sa dette à son égard :

> Chère Madame !
>
> Permettez[-]moi de vous exprimer le profond et douloureux regret que j'éprouve en apprenant le décès de Monsieur Meillet. Notre science subit une énorme perte, chaque linguiste le sait et le comprend – surtout ceux parmi nous qui, comme moi, ont eu le bonheur de connaître Monsieur Meillet personnellement. Son attitude toujours bienveillante, son intérêt pour le travail de ses confrères, son jugement si clair et si impartial m'ont toujours

33. Aucun de ces mètres n'est examiné par A. MEILLET (1923).

34. Troubetzkoy parle de vers « normalisés ».

35. Voir à ce propos les quatre lettres de Troubetzkoy à Meillet éditées dans R. JAKOBSON (éd.) (1975), p. 449-452 : il y est question des manuscrits soumis par Troubetzkoy pour publication à Paris (N. S. TROUBETZKOY [1921], [1922a], [1922d], [1923], [1924]).

36. Meillet publia aussi un compte rendu du volume 4 des *Travaux du Cercle linguistique de Prague* (A. MEILLET [1931]).

inspiré la plus grande estime et la plus sincère admiration. Je garderai toujours les meilleurs souvenirs des deux jours que j'ai passé[s] chez vous à Ch[â]teaumeillant et j'ai bien souvent regretté que l'éloignement et les circonstances rendaient si rares les entrevues avec Monsieur Meillet. Je lui suis profondément obligé, il m'a beaucoup aidé en me patronnant dans les commencements de ma carrière scientifique [37], et c'est avec un souvenir reconnaissant que je penserai toujours à lui.

Ma femme me prie de vous transmettre ses condoléances sincères.

Agréez, chère Madame, l'expression de mon sincère dévouement.

Pr. N. S. Trubetzkoy

[Lettre de Troubetzkoy à Mme Meillet, du 23 septembre 1936 ; texte cité, avec des corrections, d'après l'édition originale dans R. JAKOBSON (éd.) (1975), p. 465 ; lettre reprise dans P. SÉRIOT (éd.) (2006), p. 521.]

Toutefois, Troubetzkoy ne fut pas un admirateur aveugle de Meillet. Si cela apparaît déjà dans la seconde lettre publiée ici, où le phonologue russe fournit un certain nombre d'observations complémentaires à l'ouvrage *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, on sait aussi par la correspondance échangée entre Troubetzkoy et R. Jakobson que l'ouvrage que Meillet publia en 1924 sur *Le slave commun* reçut un accueil réservé de la part de Troubetzkoy [38]. Du reste, les rapports entre Troubetzkoy et les slavistes français étaient plutôt « difficiles » [39]. On devine aussi que Troubetzkoy aura regretté le peu d'intérêt que Meillet portait à la phonologie.

---

37. Troubetzkoy pensait ici au fait que Meillet avait accueilli ses premiers travaux de phonologie dans la *Revue des études slaves* (cf. N. S. TROUBETZKOY [1921], [1922a]).

38. Voir sa lettre à R. Jakobson, du 12 janvier 1927 (traduction française dans P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 136 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 104-105) : « Je suis en train de travailler sur le compte rendu du "Slave commun" pour Slavia. Mais après avoir commencé, j'ai réalisé que je m'étais chargé d'une tâche très désagréable et délicate. Car je serai obligé d'en dire du mal, et je n'en ai pas envie. C'est spécialement difficile maintenant, car ma désapprobation peut être interprétée comme une « vengeance » contre le dernier fascicule de la Revue. Et, par ailleurs, je n'ai pas envie de critiquer Meillet, tout d'abord, pour une raison d'ordre général (car il est, quand même, le meilleur linguiste de notre temps), mais aussi en vertu de considérations personnelles (c'est bien lui qui m'a mis dans le circuit). Je devrai donc insérer des louanges et simplement fermer les yeux sur beaucoup de choses ». Cf. aussi sa lettre à R. Jakobson du 22 décembre 1926 (traduction française dans P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 128 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 97).

39. À en juger par sa correspondance avec R. Jakobson, Troubetzkoy n'avait pas une très haute opinion d'André Mazon (1881-1967), d'André Vaillant (1890-1977) et de Lucien Tesnière (1894-1954) ; voir P. SÉRIOT (éd.) (2006), p. 226, 346, 457 et 470 [concernant A. Mazon], p. 295, 341, 343 et 386 [à propos d'A. Vaillant], p. 408 [à propos de L. Tesnière] (= R. JAKOBSON [éd.] [1975], resp. p. 189, 297, 401 et 413 ; p. 249, 292, 294, et 336 ; p. 356).

Les deux linguistes se rencontraient sur le champ de la comparaison linguistique et de ses implications culturelles : comme le montre fort bien la seconde lettre publiée ici, Troubetzkoy applaudit au projet de Meillet de remonter aux origines d'une institution enracinée dans la langue et la culture de l'indo-européen commun : la métrique, étroitement liée à la chanson et au rituel populaires.

Pierre SWIGGERS
Onderzoeksgroep Comparatieve, Historische en Toegepaste Taalkunde
Blijde-Inkomststraat 21 - bus 3308
3000 Leuven
pierre.swiggers@kuleuven.be

Édition[40] des lettres de Nikolaj Sergeevič Troubetzkoy à Antoine Meillet

[1]

Cher Monsieur !

Mon séjour à Bled s'est prolongé plus longtemps que je ne l'avais voulu. Ce n'est que depuis quelques jours que je suis arrivé à Bade. J'y ai trouvé avec grand plaisir votre « Introduction » que vous aviez eu l'amabilité de m'envoyer. Je vous remercie beaucoup pour cet envoi. J'ai toujours considéré votre « Introduction » comme un chef-d'œuvre de netteté et de concision. Je n'ai pas encore eu le temps d'étudier la 5me édition pour voir ce que vous avez jugé nécessaire d'y ajouter et d'y changer pour rendre cette œuvre encore plus parfaite qu'elle ne l'était, – ce qui toutefois me semble impossible.

Les lettres que je reçois de certains collègues de Moscou déplorent amèrement le manque de livres étrangers nouvaux[41] qui ne parviennent en Russie que fort rarement et dans un nombre très restreint. Ne pourrait on[42] pas faire parve-/**2**/nir aux bibliothèques de Moscou quelques dernières publications[43] des sociétés et des institutions scientifiques françaises ? Ce serait vraiment une œuvre de charité !

Ma situation personnelle est encore tout à fait incertaine. J'espère pouvoir l'éclaircir en allant dans quelques jours à Prague. En attendant j'emploie mon loisir involontaire à travailler en profitant de la bibliothèque de Vienne[44].

Votre très sincèrement dévoué

prince N. Troubetzkoy

10/X 1922

---

40. Les corrections de langue ont été reléguées en note. Les sauts de page sont indiqués par des chiffres en gras entre barres obliques.

41. *Corr.* : nouveaux.

42. *Corr.* : pourrait-on.

43. Plutôt : quelques-unes des dernières publications.

44. Cf. à ce propos les éclaircissements fournis dans une lettre du 12 août 1922 à R. Jakobson : « J'attends. Mais j'avoue que je suis inquiet. J'ai bien l'impression que je vais rester assis encore longtemps entre deux chaises. Si j'étais seul, cela serait tout simple. Mais j'ai une famille, ce qui complique les choses. J'ai décidé de m'installer à Vienne en attendant, la vie y est bon marché et j'y ai de la parenté. Je commencerai par m'y soigner ; car ma santé s'est fortement détériorée (cela vient des intestins ou c'est nerveux, mais en tout cas je ne vais pas bien du tout). Et plus tard, je crois qu'il me faudra faire un voyage en Tchécoslovaquie, à Prague ainsi qu'à Brno, car il est impossible de tout faire par correspondance. Je vous prie de ne rien dire à personne de mes pourparlers avec Vienne, car cela pourrait me nuire. » (P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 57 ; texte original dans R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 31.)

[2]

18/VII 1923

Cher Collegue[45] !

Je vous remercie chaleureusement pour l'aimable envoi de votre étude sur « Les origines indo-européennes des mètres grecs ». Vos idées sont lumineusement convaincantes. J'ai lu votre livre avec d'autant plus d'interêt[46] et de plaisir que tout ce dernier temps j'avai[47] beaucoup réfléchi sur différents problèmes de la metrique[48] slave, et que les résultats de mes réflexions s'accordent parfaitement avec vos vues sur ce sujet. Il me semble seulement que l'élimination du principe quantitatif (ou, plutôt, l'extension sur le vers entier de la liberté metrique[49], limitée primitivement au début du vers) a été amenée en slave-commun[50] par le fait que le système phonétique slave comportait non plus deux mais trois degrés de quantité (a, u, y, i, ě – o, e – ъ, ь), ce qui devait bouleverser tout le rythme de la langue. Quoi qu'il en soit, cette élimination totale du principe quantitatif a été le fait fondamental de la reforme[51] metrique[52] du slave-commun. Toute[53] les autres particularités de la metrique[54] slave n'en sont que des conséquences. En détruisant les anciennes règles quantitatives le slave-commun était obligé, – pour maintenir la régularité metrique[55], – de regler[56] plus sévèrement l'usage de la coupe : si la coupe du triṣṭubh et du ǰagatī flotte entre la 4me et la 5me syllabe, la coupe des mètres slaves a toujours une place fixe. Mais il est remarquable que dans les mètres communs à tous les slaves[57] (Serbes, Bulgares, Tchèques, Slovaques, Polonais et Petits-russes) la coupe tombe toujours après la 4me (4+3, 4+4, 4+6) ou après la 5me syllabe (5+3, 5+5). Les vers coupés après la 3me ou après la 6me syllabe ne sont connus que dans le folc-lore[58] polonais et petits-russe[59] et même là ne joue[60] pas un rôle important. En védique, où la coupe ne joue qu'un rôle secondaire et où le principe quantitatif constitue l'essence du rythme, il y avait des mètres à 8 syllabes sans coupe obligatoire. En slave-com-/**2**/mun, où la coupe était le seul instrument me-

45. *Corr.* : Collègue.
46. *Corr.* : intérêt.
47. *Corr.* : j'avais.
48. *Corr.* : métrique.
49. *Corr.* : métrique.
50. Troubetzkoy écrit systématiquement *slave-commun* avec trait d'union.
51. *Corr.* : réforme.
52. *Corr.* : métrique.
53. *Corr.* : Toutes.
54. *Corr.* : métrique.
55. *Corr.* : métrique.
56. *Corr.* : régler.
57. *Corr.* : Slaves.
58. *Corr.* : folklore.
59. *Corr.* : petit-russe.
60. *Corr.* : jouent.

trique[61], des mètres de ce genre sont devenus impossibles, et il en resulte[62] la règle générale que non seulement un vers, mais chaque segment metrique[63] dépassant 6 syllabes doit avoir au moins une coupe obligatoire. Et comme la première coupe tombe toujours après la quatrième ou après la cinquième syllabe, un vers de 12 syllabes doit avoir au moins 2 coupe[64] (4 + 4 + 4, 4 + 3 + 5, 5 + 3 + 4, etc.). – Tout cela n'est que la conséquence de l'élimination du principe quantitatif. – Parmi les mètres qu'on peut avec beaucoup de certitude attribuer au slave-commun, les mètres 4 + 3, 4 + 4, 5 + 3, 4 + 4 + 3, 4 + 4 + 4 et 4 + 3 + 5 peuvent donc remonter directement à des mètres indo-européens. Il est plus difficile d'affirmer la même chose pour les mètres 4 + 6 et 5 + 5 : tous deux sont slaves-communs (4 + 6 apparaît déjà dans la Chronique de Nestor : rusi jestĭ / veselije piti – ne možemŭ / bezŭ togo byti – réponse de St.[65] Vladimir au[66] Bulgares qui cherchent à le convertir à l'Islam)[67] ; mais ni en grec ni en védique les vers de 10 syllabes ne jouent un role[68] important (la dvipad-viraǰ[69] est plutôt un mètre de 5 syllabes).

Je ne me suis jamais occupé de la metrique[70] grecque, et je ne me sens pas autorisé à émettre quelque opinion à ce sujet. Il me semble que certains traits de l'évolution que vous supposez pour le grec auraient pu être illustrées[71] par des parallelles indiennes[72]. La metrique[73] du sanskrit classique manifeste la même tendance à éliminer la liberté primitive et à généraliser certaines combinaisons metriques[74] en fixant la quantité de toutes les syllabes du vers. Les mètres galinī (- - - - /- ᴗ - - ᴗ - -), vatōrmī (ᴗ - - - ᴗ ᴗ - - ᴗ - -), indravaǰrā (- - ᴗ -/ ᴗ ᴗ- - ᴗ - -) etc. ne sont que des généralisations de differentes[75] combinaisons possible[76] du trișțubh védique ; le mètre vaṃgasthā (ᴗ - ᴗ - - ᴗ ᴗ - ᴗ - ᴗ -) **/3/**) est un ǰagatī normalisé. Parfois deux combinaisons du même mètre se contaminent : le mètre vasantatilaka (- - ᴗ - ᴗ ᴗ ᴗ

61. *Corr.* : métrique.
62. *Corr.* : résulte.
63. *Corr.* : métrique.
64. *Corr.* : coupes.
65. *Corr.* : St (sans point final).
66. *Corr.* : aux.
67. Signalons que ces vers (*Rusi estь / veselie piti // Ne možemъ / bezъ togo byti*) sont également cités (comme exemple de vers « masculins », c'est-à-dire avec coupe après la quatrième syllabe) dans une lettre que Troubetzkoy envoya le 19 septembre 1926 à R. Jakobson (R. JAKOBSON [éd.] [1975], p. 90 ; trad. française dans P. SÉRIOT [éd.] [2006], p. 121).
68. *Corr.* : rôle.
69. À corriger en : *dvipadā virāj* (ou *virāǰ*, en conformité avec la translittération de Troubetzkoy). Il s'agit d'un type de vers court.
70. *Corr.* : métrique.
71. *Corr.* : illustrés.
72. *Corr.* : parallèles indiens.
73. *Corr.* : métrique.
74. *Corr.* : métriques.
75. *Corr.* : différentes.
76. *Corr.* : possibles.

- ᴗ ᴗ - ᴗ - -) est sans doute la contamination des combinaisons « triṣṭubhiques » - - ᴗ - ᴗ ᴗ - ᴗ - - et - - ᴗ - - ᴗ ᴗ - ᴗ - - . On apperçoit [77] la tendence [78] à remanier les anciens schèmes de manière à optenir [79] des mètres composés de « pieds » égaux : ainsi la drutavilambita (ᴗ, ᴗ ᴗ -, ᴗ ᴗ -, ᴗ ᴗ -, ᴗ-) est un remaniement du jagati [80] et le mètre - ᴗ ᴗ, - ᴗ ᴗ, - ᴗ ᴗ , -- (son nom indien a échappé à ma mémoire) un remaniement du jagati [81]. Sous l'influence des cansons [82] populaires on arrive à la notion de la « résolutions [83] » des longues. C'est par une « résolution » que la vaṃgasthā (ᴗ - ᴗ - - ᴗ ᴗ - ᴗ - ᴗ -) se transforme en ručira [84] (ᴗ - ᴗ - ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ - ᴗ -). Enfin, les mètres dits « prākṛtāh » (par exemple le gāthā ou āryā) présentent l'égalité ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ = - - comparable à l'égalité ᴗ ᴗ = - du grec, à ceci près que dans certaines parties du vers ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ peut être remplacé non seulement par - -, - ᴗ ᴗ et ᴗ ᴗ -, mais même par ᴗ - ᴗ. Et comme ces mètres ne se laissent pas rattacher aux mètres védiques et qu'ils figurent surtout dans des chansons prakrites, chantées dans les classe [85] inférieures, on est tenté de soupçonner ici aussi une influence étrangère (dravidienne ?), tout comme pour l'hexametre [86] grec.

À propos de l'hexametre [87], il me vient à la mémoire que la seule inscription cohérente qu'on ait trouvée jusqu'à present [88] en langue thrace est rédigée en hexametre [89] : le fait que ce mètre était employé non seulement par les grecs [90], mais aussi par d'autres peuples du bassin de la Mer Egée appuie votre hypothèse sur son origine étrangère. Du reste, votre démonstration est lumineusement convaincante sans ça.

Je vous remercie encore une fois, cher Collegue [91], pour le grand plaisir que vous m'avez procuré par l'envoi de votre interessante [92] étude.

---

77. *Corr.* : aperçoit.
78. *Corr.* : tendance.
79. *Corr.* : obtenir.
80. *Corr.* : ǰagatī (en conformité avec la graphie adoptée par Troubetzkoy).
81. Il doit s'agir d'une erreur de Troubetzkoy : il faut comprendre ici « un remaniement du triṣṭubh [catalectique] ». Toutefois, il n'est pas clair à quel mètre triṣṭubhique de onze syllabes Troubetzkoy pense ; sa notation ne correspond à aucun des cinq types communs (*indravajrā*, *upendravrā*, *upajāti*, *śālinī*, *rathoddhatā*).
82. *Corr.* : chansons.
83. *Corr.* : résolution.
84. Troubetzkoy aurait dû écrire *ručirā*, la voyelle finale étant longue. Il renvoie ici au rucirā du type triṣṭubh, c'est-à-dire un mètre de onze syllabes (on connaît aussi un mètre sanskrit rucirā de 13 syllabes). Toutefois, le rucirā de onze syllabes a le quatrième, le cinquième, et les deux derniers pieds longs, ce qui ne correspond pas à la notation de Troubetzkoy.
85. *Corr.* : classes.
86. *Corr.* : hexamètre.
87. *Corr.* : hexamètre.
88. *Corr.* : présent.
89. *Corr.* : hexamètre(s).
90. *Corr.* : Grecs.
91. *Corr.* : Collègue.
92. *Corr.* : intéressante.

Votre très sincèrement dévoué

Prince N. Troubetzkoy

P.S. Après une lutte longue et acharnée je suis enfin en **/4/** possession (cette fois ci[93] définitive, je l'espère !) d'un logement à Vienne. Mon adresse est : Dorotheerstrasse 12^{III} (Wien I).

N.T.

93. *Corr.* : fois-ci.

Références bibliographiques

Edward Vernon ARNOLD (1905) : *Vedic Metre in its Historical Development*, Cambridge, University Press.

Émile BENVENISTE (1937) : « Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 38, p. 43-68.

Gabriel BERGOUNIOUX et Charles DE LAMBERTERIE (éd.) (2006) : *Meillet aujourd'hui*, Paris - Louvain, Peeters.

Simon BOUQUET (1988) : « Les Archives d'Antoine Meillet au Collège de France. Présentation et catalogue provisoire », *Archives et documents de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage* 8, p. 113-140.

Claude HAGÈGE (1967) : « Extraits de la correspondance de Troubetzkoy », *La Linguistique* 1, p. 109-136.

Bohuslav HAVRÁNEK (1939) : « Bibliographie des travaux de N. S. Trubetzkoy ». *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 8 (*Études phonologiques dédiées à la mémoire de M. le Prince N. S. Trubetzkoy*), p. 335-342.

Lambert ISEBAERT (1977) : *Bijdrage tot de Indo-Tocharische fonetiek*. [Mémoire de licence en philologie orientale, KU Leuven.]

Lambert ISEBAERT (1980) : *De Indo-Iraanse bestanddelen in de Tocharische woordenschat: vraagstukken van fonische productinterferentie, met bijzondere aandacht voor de Indo-Iraanse diafonen a, ā*. [Thèse de doctorat, KU Leuven.]

Hermann JACOBI (1886) : Compte rendu de R. KÜHNAU (1886), *Göttingische gelehrte Anzeigen* (1886), p. 960-966.

Roman JAKOBSON (1939) : « Nikolaj Sergeevič Trubetzkoy (16. April 1890 - 25. Juni 1938) », *Acta Linguistica* 1, p. 64-76. [Réimpression dans Th. A. SEBEOK (ed.), *Portraits of Linguists*, Bloomington, Indiana University Press, 1966, p. 526-542.]

Roman JAKOBSON (1952) : « Studies in Comparative Slavic Metrics », *Oxford Slavonic Papers* 3, p. 21-66. [Réimpr. dans R. JAKOBSON, *Selected Writings*, vol. IV, The Hague, Mouton, 1966, p. 414-463.]

Roman JAKOBSON (éd.) (1975) : *N. S. Trubetzkoy's Letters and Notes*. Prepared for publication by Roman JAKOBSON, with the assistance of H. BARAN, O. RONEN, Martha TAYLOR, The Hague - Paris, Mouton. [Réimpr. Berlin, W. de Gruyter, 1985.]

E. F. Konrad KOERNER (1989) : « Meillet, Saussure et la linguistique générale », dans E. F. K. KOERNER, *Practicing Linguistic Historiography*, Amsterdam - Philadelphia, Benjamins, p. 401-415.

Richard KÜHNAU (1886) : *Die Trishṭubh-Jagatī Familie. Ihre rhythmische Beschaffenheit und Entwicklung. Versuch einer rhythmischen und historischen Behandlung der indischen Metrik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Richard KÜHNAU (1887) : *Rhythmus und indische Metrik. Eine Entgegnung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Roman LEWICKI (2009) : « Trubetzkoy, Prince, Nikolai Sergeyevich », dans H. STAMMERJOHANN (éd.) (2009), p. 1522-1525.

Anatoly LIBERMAN (éd.) (2001) : *N. S. Trubetzkoy : Studies in General Linguistics and Language Structure*, Durham, Duke University Press.

Jean LOICQ (2006) : « Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006) », *Studia Indo-Europaea* 3, p. 5-169.

Paul MASQUERAY (1899) : *Traité de métrique grecque*, Paris, Klincksieck.

Antoine MEILLET (1903) : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette. [Pour les rééditions de cet ouvrage, voir note 11.]

Antoine MEILLET (1913) : *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, Hachette. [1965[7], Paris, Klincksieck.]

Antoine MEILLET (1923) : *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, Paris, P.U.F.

Antoine MEILLET (1925a) : *Trois conférences sur les Gâthâ de l'Avesta* (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation, 44), Paris, Geuthner.

Antoine MEILLET (1925b) : *La méthode comparative en linguistique historique*, Oslo - Paris, Aschehoug - Champion.

Antoine MEILLET (1928) : Compte rendu de N. S. TROUBETZKOY, *K probleme russkogo samopoznanija* (Paris, 1927), *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 28, p. 51-52.

Antoine MEILLET (1931) : Compte rendu des *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 4, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 32, p. 13.

Antoine MEILLET et Marcel COHEN (éd.) (1924) : *Les langues du monde*, Paris, Champion.

Karl MEISTER (1921) : *Die homerische Kunstsprache*, Leipzig, Teubner.

Dmitrij Sergeevič MIRSKY (1927) : « The Eurasian Movement », *The Slavonic Review* 7, p. 311-320.

Juan Carlos MORENO-CABRERA (1983) : « Ideas literarias y lingüísticas de N. S. Trubetzkoy a través de sus cartas a R. Jakobson », *Revista española de lingüística* 13, p. 381-389.

Georges MOUNIN (1972) : *La linguistique du XX[e] siècle*, Paris, P.U.F.

Barry A. VAN NOOTEN et Gary B. HOLLAND (1994) : *Rig Veda: A Metrically Restored Text with an Introduction and Notes*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

Hermann OLDENBERG (1888) : *Die Hymnen des Ṛgveda. Metrische und textgeschichtliche Prolegomena*, Berlin, Hertz.

Hermann OLDENBERG (1909) : « Zur Geschichte des Śloka », *Nachrichten der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen 1909*, p. 219-245. [Réimpr. dans H. OLDENBERG, *Kleine Schriften*, vol. 2, ed. Klaus L. Janert, Wiesbaden, Steiner, 1967, p. 1188-1215.]

Richard PISCHEL et Karl F. GELDNER (1889-1901) : *Vedische Studien*, Stuttgart, Kohlhammer (3 vols).

Claude RAVELET et Pierre SWIGGERS (éd.) (2010) : *Trois linguistes (trop) oubliés : Antoine Meillet, Sylvain Lévi, Ferdinand Brunot* (Anamnèse, 5), Paris, L'Harmattan.

Otto SCHROEDER (1908) : *Vorarbeiten zur griechischen Versgeschichte*, Leipzig - Berlin, Teubner.

Wilhelm SCHULZE (1892) : *Quaestiones Epicae*, Gütersloh, Rettelsmann.

Patrick SÉRIOT (1999) : *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, P.U.F.

Patrick SÉRIOT (éd.) (2006) : *N. S. Troubetzkoy : Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Édition établie par Patrick Sériot ; traduit du russe par Patrick Sériot et Margarita Schönenberger, Lausanne, Payot.

Harro STAMMERJOHANN (éd.) (2009) : *Lexicon grammaticorum. A Bio-Bibliographical Companion to the History of Linguistics*, 2 vols. Second edition, revised and enlarged, Tübingen, Max Niemeyer.

Pierre SWIGGERS (1991) : « Les archives Meillet au Collège de France : additions et corrections à l'inventaire », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 86, p. 367-370.

Pierre SWIGGERS (1993) : « 'Recevoir de vous lumière et flamme' : Lettres d'Émile Benveniste à Antoine Meillet », dans L. ISEBAERT (éd.), *Miscellanea linguistica Graeco-Latina*, Namur, Société des Études Classiques, p. 349-358.

Pierre SWIGGERS (2009) : « Meillet, Antoine [Paul Jules] », dans H. STAMMERJOHANN (éd.) (2009), p. 997-999.

Oswald SZEMERÉNYI (1971) : *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft*. I: *Von Saussure bis Bloomfield, 1916-1950*, Heidelberg, Carl Winter.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1921) : « La valeur primitive des intonations du slave commun », *Revue des études slaves* 1, p. 171-187.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1922a) : « Essai sur la chronologie de certains faits phonétiques du slave commun », *Revue des études slaves* 2, p. 217-234.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1922b) : « Remarques sur quelques mots iraniens empruntés par les langues du Caucase septentrional », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 22, p. 247-252.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1922c) : « La forme slave du nominatif-accusatif singulier des thèmes neutres en *-n-* », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 22, p. 253-258.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1922d) : « Les consonnes latérales des langues caucasiques septentrionales », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 33, p. 184-204.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1923) : « Les adjectifs slaves en *-ъkъ* », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 34, p. 130-137.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1924) : « Les langues caucasiques septentrionales », dans A. MEILLET et M. COHEN (éd.) (1924), p. 327-342.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1929) : « Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme », *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 1, p. 39-67.

Nikolaj S. TROUBETZKOY (1996) : *L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et paralinguistiques*. Trad. et notes par Patrick Sériot, Liège, Mardaga.

Joseph VENDRYES (1937) : « Antoine Meillet », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 38, p. 1-42.

Calvert WATKINS (1963) : « Indo-European Meter and Archaic Irish Verse », *Celtica* 6, p. 194-249.

Martin L. WEST (1973) : « Indo-European Metre », *Glotta* 51, p. 161-187.

Rudolf WESTPHAL (1892) : *Allgemeine Metrik der indogermanischen und semitischen Völker auf Grundlage der vergleichenden Sprachwissenschaft*, Berlin, S. Calvary.

Ulrich VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (1921) : *Griechische Verskunst*, Berlin, Weidmann.

Les Études classiques 88 (2020), p. 351-373.

DU BOIS « INDO-IRANIEN » EXOTIQUE EN MÉSOPOTAMIE

Résumé. — Dans cet article, plusieurs types de bois exotiques mentionnés dans les textes documentaires mésopotamiens sont étudiés. Les deux premiers sont aussi attestés dans les inscriptions royales des Achéménides. Le troisième et le quatrième ont un lien avec l'Iran par leur nom. Le cas problématique de l'*elammakku* est aussi discuté.

Abstract. — This article focuses on five types of exotic wood that are attested in Mesopotamian documents. The two first kinds of wood also occur in the Achaemenid royal inscriptions. The third and fourth ones have a link with Iran through their names. The last one, *elammakku*, is more problematic than the others, as will be demonstrated below.

1. Introduction [1]

Durant toute son histoire, l'humanité a toujours été fascinée par les produits exotiques. Pensons aux fréquentes missions diplomatiques et commerciales des États européens en Perse (cf. A. Gabriel [1952]). En outre, plusieurs auteurs ont écrit des ouvrages sur l'Iran qui parlent abondamment des produits exotiques. Un exemple est Engelbert Kaempfer (1651-1716), qui utilisa le mot « exotique » dans le titre même de son ouvrage *Amoenitatum exoticarum politico-physico-medicarum, fasciculi V, quibus continentur variae relationes, observationes & descriptiones rerum Persicarum & ulterioris Asiae, multa attentione, in peregrinationibus per universum Orientem*, publié en 1712. N'oublions pas non plus la fascination européenne pour la Chine et son art au XVIII[e] siècle.

Les Mésopotamiens ne firent pas exception à un tel engouement. Déjà vers 5000 av. J.-C., une pierre précieuse telle que le lapis lazuli, originaire de l'actuel Afghanistan (cf. G. Herrmann [1968]), était présente en Mésopotamie et, par extension, dans tout le Proche-Orient (cf. G. Herrmann et P. R. S. Moorey [1980-1983], p. 490-491 ; D. T. Potts [2013], p. 235). L'ardeur des Mésopotamiens pour les produits exotiques ne

1. Les abréviations se basent sur la liste du CDLI (http://cdli.ox.ac.uk/wiki/abbreviations_for_assyriology). Une abréviation non reprise dans cette liste est PF = Persepolis Fortification Tablets.

se limita pas au lapis lazuli déjà mentionné, mais se développa aussi pour l'argent de l'Anatolie et d'Oman, les aromates de l'Arabie méridionale, etc. (cf. D. T. POTTS [2007]). Les diverses fouilles archéologiques en Mésopotamie ont livré beaucoup d'objets d'origine non mésopotamienne ; ainsi, des perles en lapis lazuli découvertes à Tepe Gawra et datées de l'époque d'Uruk (cf. E. A. SPEISER [1935], p. 110, 134-135, 143 ; M. ROAF [1990], p. 66). Pour ce qui est des sources textuelles, une des inscriptions du roi Ur-Nanshe, qui régnait sur Lagash vers 2500 av. J.-C., mentionne que le roi « avait des navires apportant du bois comme tribut des pays étrangers » (RIME 1 E1.9.1.2:1-6).

Une des raisons de cet attrait est que la Mésopotamie est une région qui ne peut profiter d'une grande abondance de ressources naturelles. C'était justement pour acquérir ces ressources, comme les métaux, les pierres précieuses ou le bois, que les Mésopotamiens ont établi un grand réseau de commerce international. Une autre manière de se procurer les matières souhaitées, souvent employée par les rois néo-assyriens, consistait à mener des expéditions militaires.

Grâce à ce commerce et à ces campagnes militaires, une grande quantité de bois exotique entrait en Mésopotamie. Dans cet article, quatre types d'arbre ayant un lien avec l'Iran seront étudiés. Les deux premiers, le *musukkannu* et l'*ušû*, sont aussi attestés dans les inscriptions royales achéménides. Pour deux autres, le *sinda* et le bois *liyan*, le lien oriental se trouve dans leurs noms. Finalement, un cinquième type, l'*elammakku*, sera aussi présenté et étudié.

C'est pour moi un véritable plaisir de dédier cet article à mon cher collègue et ami Lambert Isebaert, éminent philologue et linguiste, spécialiste de la langue latine et de langues indo-européennes orientales telles que vieux perse et le tokharien. Lambert Isebaert est un collègue très érudit et coopératif et, de plus, une personne qui m'a toujours soutenu. Je me suis toujours réjoui des dialogues que j'ai noué avec lui dans le couloir orientaliste de notre Faculté. Ces discussions furent parfois très académiques (par exemple sur différents aspects de la phonologie paléo-iranienne), d'autres fois plus profanes. Un très bel exemple de cette dernière catégorie sont nos conversations sur le très beau village de Vichte (Flandre occidentale), village qui nous a laissé de bons souvenirs à tous les deux (cf. **Annexe**).

Je présente à Lambert un article que j'espère stimulant car multidisciplinaire et impliquant un grand nombre de langues, non seulement indo-européennes, mais aussi sémitiques ou encore isolées. Bien évidemment, je lui en souhaite une fructueuse lecture.

2. *Musukkannu* (fig. 1)

Plusieurs types de bois exotique sont attestés dans les textes mésopotamiens. Le premier est le Dalbergia sissoo (sumérien *mes.má.gan.na*, akkadien *musukkannu*[2], vieux perse *yakā-*[3]), un arbre qui pousse originellement dans les zones frontalières indo-iraniennes et qui est fréquemment utilisé dans les secteurs de la menuiserie et de l'ébénisterie. Il est déjà attesté dans des textes de la seconde moitié du IIIe millénaire av. J.-C. Dans des textes paléo- et médio-babyloniens, il apparaît comme matériau pour la fabrication des meubles (paléo-babylonien : CT 47 83:4-5,6 ; O 342 ii 18,20,22. Moyen-babylonien : BE 15 6:4). Il apparaît aussi dans un document paléo-babylonien de dot (cf. S. DALLEY [1980], p. 66). À Mari, il est attesté pour la fabrication des chaises, un tabouret, un lit, un char et le manche d'un rasoir (cf. J.-R. KUPPER [1992], p. 166).



Fig. 1. Arbre *musukkannu* (Dalbergia sissoo) [4]

2. Et ses variantes *mesukannu, meskannu, mismakannu* et *usukannu* (CAD M/2, p. 237).

3. Cf. I. GERSHEVITCH (1957) ; W. EILERS *apud* W. F. LEEMANS (1960, p. 289, n. 1) ; A. SALONEN (1961, p. 99) ; ID. (1963, p. 221-222) ; J. N. POSTGATE (1992, p. 183) ; M. TENGBERG et D. T. POTTS (1999, p. 131-132) ; T. ABUSCH et D. SCHWEMER (2016, p. 512).

4. Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Dalbergia_sissoo.jpg. Photographie : Khalid Mahmood (GNU Free Documentation License).

Pendant les périodes néo-assyrienne, néo-babylonienne et même achéménide, le *musukkannu* fut surtout utilisé comme matériau de construction, de décoration ou comme matériau pour la fabrication des meubles (R. C. Thompson [1949], p. 316 ; cf. aussi CAD M/2, p. 237-239). Le plus souvent, l'arbre fut utilisé comme matériau architectural pour les palais royaux (portes, poutres, toiture) :

1) Assurnasirpal II (883-859) : CTMMA 4 154:61,66 ; RIMA 2 A.0.101.2:57,60, A.0.101.23:18,21, A.0.101.26:59,64, A.0.101.30:25.
2) Sargon II (721-705) : A. Fuchs [1994] 1.1:63, 1.2.1:34, 1.2.2:33, 1.2.3:23, 1.2.4:15, 1.3:19, 2.1:61, 2.2:35,36, 2.3:424,432, 2.4:158,161, 2.5.2:122,26, 2.5.3:31, 2.5.4:98,103, 2.5.5:34,37.
3) Sennachérib (704-681) : RINAP 3 1:79, 3:56, 4:84, 15 vi 42', 16 vi 53, 17 vi 14,viii 60, 18 viii 17'', 39:29, 40:2', 42:28,50', 43:20,100, 44:42, 46:124,160, 138 Vo ii' 14.
4) Esarhaddon (680-669) : RINAP 4 1 vi 10,97, 57 iv 25, 104 iii 33, 105 iv 27, v 16, 106 iii 32, 114 iv 13, 116 Vo 13.
5) Assurbanipal (668-631) : RINAP 5 12 i 16', 22 i 15', 23:68, 105:36.
6) Nabuchodonosor II (604-562) : PBS 15 79 i 54,62 ; VAB 4 98 i 21, 118 ii 43, 126 iii 41, 138 ix 9, 148 iii 28, 158 vi 11,39 ; YOS 1 44 i 17.
7) Nabonide (555-539) : AOAT 256 2.8 i 40, 2.9 1 ii 4, 2.13 iii 16.
8) Darius I (521-486) : DSaa 14 ; DSf$_p$ 34, DSf$_b$ 24, DSf$_e$ 30 ; DSz 31.

À plusieurs reprises, le bois est attesté comme matériau de décoration des palais ou pour la fabrication des meubles, comme des lits ou des tables (cf. G. van Driel [1992], p. 174).

1) Tukulti-Ninurta II (890-884) : RIMA 2 A.0.100.5:71.
2) Tiglath-phalazar III (744-727) : RINAP 1 47 Vo 23'.
3) Esarhaddon (680-669) : RINAP 4 48:91.
4) Assurbanipal (668-631) : RINAP 5 6 i 27',38', 7 i 7', 10 i 31,46, 12 i 22', 13 ii 2', 15 ii 14, 22 i 18', 23:46,48,63,73, 61:29.
5) Assur-etel-ilani (630-627) : RINAP 5 2 o 9.
6) Sin-šarri-iškun (626-612) : RINAP 5 17:3, 18:8.
7) Nabuchodonosor II (604-562) : CTMMA 4 165 i 13.
8) Nabonide (555-539) : AOAT 256 2.21:6 ; Nbn. 171:1 ; TuM 2/3 218:5.

9) Darius I (521-486) : Dar. 189:7,14, 418:5, 530:4 ; TuM 2/3 2:24,26.

Ces sources montrent à l'évidence que c'est surtout sous les règnes des derniers rois assyriens que le bois fut utilisé comme matériau pour la fabrication des meubles, tandis que les rois antérieurs préféraient l'utiliser comme matériau de construction.

Une grande part de la politique de ravages de l'empire néo-assyrien consistait à couper les arbres et à détruire les plantations de l'ennemi. Ainsi, Tiglath-phalazar III explique qu'il a coupé les vergers et les arbres *musukkannu* dans les environs de la ville de Šape, la capitale de Bit-Amukani en Mésopotamie méridionale (RINAP 1 47 Ro 23). Ceci confirme l'existence de ces plantations d'arbres, étant donné que le *musukkannu* n'y est pas indigène. De telles plantations sont aussi attestées dans plusieurs inscriptions de Sennachérib (704-681 av. J.-C.), qui se vante d'avoir planté des *musukkannu* dans un marais artificiel et signale que ces arbres poussaient bien (RINAP 3 17 viii 53, 42:49', 43:99, 46:159, 138 ii' 33 ; restauré dans RINAP 3 18 viii 12''). Le nom géographique néo-babylonien *Bitqa ša mesmaganna* qui renvoie à un lieu non loin de Sippar (cf. S. J. SHERWIN [2003], p. 521 n. 34) peut lui aussi faire référence à une telle plantation.

En tant que partie du tribut de Nabu-bel-šumati, le *musukkannu* est attesté dans les inscriptions de Sennachérib (RINAP 3 2:17, 3:17, 4:15, 8:15, 15 i 36', 16 i 75, 17 i 65, 18 i 1'', 22 i 54, 23 i 50, 138 i 12', 213:56). Déjà avant cela, le roi Tigath-phalazar III avait reçu du bois *musukkannu* comme une partie du tribut des rois syriens, araméens et chaldéens (RINAP 1 47 Vo 23'). De surcroît, le roi Salmanazar III (858-824) mentionne le *musukkannu* comme tribut d'Adinu, le roi de Bit-Dakkuri, et de Mušallim-Marduk, le roi de Bit-Amukkani (RIMA 3 A.0.102.5 vi 7, 61:1).

Le bois du *musukkannu* apparaît aussi, d'une façon plus générale, dans les inscriptions royales (Assurnasirpal II : RIMA 2 A.0.101.30:43) et dans les lettres néo-assyriennes et néo-babyloniennes (cf. CAD M/2, p. 239). Dans le domaine religieux, trois textes rituels mentionnent le *musukkannu*, dont sont faits des fuseaux (KAR 223:2) et des clous (Racc 14:27, 18 iv 22). Une fonction particulière du bois du *musukkannu* est son usage pour la production de tablettes en bois, comme attesté dans un colophon : [^{giš}LI].U$_5$.UM ^{giš}MES.MÁ.KÁN.NA « (Copie faite) [d'une ta]blette de *musukkannu* » (CT 51 222:1, colophon du Ier millénaire av. J.-C.).

L'arbre *musukkannu* n'est pas fréquemment employé dans la médecine mésopotamienne. En tant que plante, il est mentionné dans le texte BAM 1

iv 18 ($^{ú.giš}$MES.MÁ.GAN.NA ; A.DAR ; KUR *mim-ma-šá* TAG_4) et dans le commentaire médical CTMMA 2 69 Ro 3 (2e moitié du Ier millénaire), où il est identifié à l'arbre *mēsu*, à l'« arbre *mēsu* divin »[5] (sum. ^{giš}MES.AN) et au platane oriental (akk. *dulbu*). Toutefois, les médecins mésopotamiens connaissaient et utilisaient surtout les feuilles (^{giš}PA) du *musukkannu* (cf. BAM 173:9 et 280:4). Ces feuilles pouvaient être séchées, écrasées et tamisées, ainsi que le montrent les exemples suivants qui, en outre, sont liés à diverses maladies :

1) BAM 11:30 « Tu écraseras et tamiseras les feuilles séchées d'un *musukkannu* » (J. SCURLOCK [2014], p. 559 ; contre le mal à la tête).
2) BAM 33:4 « Tu sècheras à l'ombre, tu écraseras et tu tamiseras ensemble ces neuf plantes (dont une est le *musukkannu*) » (J. SCURLOCK [2014], p. 430 ; contre une éruption cutanée sur la tête). Bien qu'elles ne soient pas mentionnées explicitement, il s'agit en toute probabilité des feuilles, étant donné les actions à accomplir (sécher, écraser et tamiser).
3) BAM 480 iii 17 : « Tu sècheras, écraseras et tamiseras les feuilles d'un *musukkannu* » (J. SCURLOCK [2014], p. 426 ; contre une fièvre).

Le bois du *musukkannu* est souvent appelé un « bois durable » (*iṣ-ṣi da-re-e* ; *iṣ-ṣi da-ru-ú*).

1) Assurbanipal (668-631) : RINAP 5 6 i 27',38', 7 i 7', 10 i 31,46, 13 ii 2', 15 ii 15, 23:48,68,74, 61:29.
2) Assur-etel-ilani (630-627) : RINAP 5 2 o 9.
3) Sin-šarri-iškun (626-612) : RINAP 5 17:3, 18:8.
4) Nabonide (556-539) : AOAT 256 2.9 1 ii 4, 2.21:6.

L'usage de cette épithète est intéressant, car elle rappelle le passage biblique Isaïe 40:20, où l'on lit : *ha-m^{e}sukkān ... ʿēṣ lō yirqab* « Le *musukkannu* …, bois qui ne pourrit pas » (cf. M. B. DICK [1999], p. 22-23 et n. j). De plus, cet usage n'est attesté que lorsque le bois sert à fabriquer des meubles.

Nous faisons également remarquer que l'arbre *mēsu*, un arbre indigène qui était au moins similaire au *musukkannu*, dont le nom signifie « arbre *mēsu* de Magan »[6], est appelé aussi « bois durable » (GIŠ *da-ru-ú*) dans une

5. *Contra* : I. FINKEL (2005, p. 281), qui préfère « *Divine heroic tree* ».
6. Cf. B. LANDSBERGER (1924, p. 217, n. 2) ; R. C. THOMPSON (1949, p. 317) ; AHw, p. 678 ; H. SCHAUDIG (2001, p. 645).

inscription du roi babylonien Simbar-Šipak (1025-1008 av. J.-C. ; RIMB 2 B.3.1.1:23).

Le lien iranien de cet arbre se trouve dans une inscription royale achéménide, plus précisément DSf, une inscription du roi Darius I (cf. R. Schmitt [2009], p. 14-15 et 127-134). Ce document, comme l'inscription babylonienne DSaa et l'inscription élamite DSz, relate la construction du palais de Darius à Suse. Un des matériaux de construction est le *musukkannu*, appelé en vieux perse *yāka* et en élamite, d'après le vieux perse, *ia-*ka_4. Ces textes nous informent que le bois arrivait à Suse de Gandhara (nord-ouest de l'actuel Pakistan) et de Kerman[7] : *yakā hacā Gandārā ā*[*bar*]*iya utā* [*hacā*] *Kṛmānā* (DSf 34-35) « Et le bois *yaka* a été apporté de Gandhara et du Kerman »[8]. La version élamite de DSf (lignes 30-31) et l'inscription parallèle élamite DSz s'expriment de la même manière (lignes 31-32) : *a-ak* ^{giš}*ia-*ka_4*-um* ^{aš}*kán-da-ráš-mar tin-ki-ik ku-ut-tá* ^{aš}*kur-ma-na-mar* « Et le bois *yaka* a été apporté de Gandhara et de Kerman »[9]. Particulièrement intéressant ici est le mot choisi pour le bois dans la version élamite de DSf : [^{giš}]*še-iš-šá-ba-ut*, un lexème qui peut être rapproché du védique *śiṁśapā* et du pali *siṁsapā*, un arbre, probablement le Dalbergia sissoo[10]. La version akkadienne de DSf (lignes 24-25) traduit la phrase vieux-perse comme suit : [^{giš}MES].MÁ.GAN.NA *šá a-gan-na ip-šu ul-tu* ^{kur}*Gan-da-ri u* ^{kur}[*Kar-ma-na*] *na-šá-a* « Le bois *yakā* qui a été employé ici du Gandhara et de la Carmanie fut apporté »[11]. L'inscription DSaa (ligne 14) se limite à une énumération des matériaux, dont le *musukkannu* (^{giš}MES.MÁ.GAN.NA ; cf. F. Vallat [1986], p. 278-279).

Enfin, le bois figure aussi dans un autre document achéménide. Il s'agit d'un des documents de l'Archive des Fortifications de Persépolis. Selon ce texte, trois charpentiers et deux serviteurs furent envoyés de Suse vers Atek avec un mandat royal pour abattre du bois *yakā* : ^{aš}[*Šu-ša*]*-an-mar* ^{aš}*A-tú-*[*ik š*]*i-in-nu-ba* ^{giš}GIŠ^{meš} [*i*]*a-*ka_4*-na máš-zí-iš-da* (PF 1246). Le texte date du règne de Darius I.

7. Cf. I. Gershevitch (1957, p. 317) ; R. Schmitt (2014, p. 289).
8. Trad. F. Vallat (2010, p. 304).
9. Trad. F. Vallat (2010, p. 309).
10. Cf. T. W. Rhys Davids et W. Stede (1921-1925, p. 708) ; W. Hinz et H. Koch (1987, p. 1150).
11. Trad. M.-J. Steve (1974, p. 159).

3. *Ušû* (fig. 2)

Le deuxième arbre est l'ébène [12] (sum. *esi*, akk. *ušû* [13]), dont le nom à cette époque signifie aussi la diorite (cf. CAD U/W, p. 326, prudent dans son interprétation). Le lexème est attesté dès la période paléo-akkadienne, mais pour désigner un arbre il apparaît pour la première fois à l'époque de Gudea de Lagash (c. 2144-2124), qui raconte qu'il utilisait le bois comme matériau de construction (RIME 3/1 E3/1.1.7.CylA xii 6,xv 16).

Un texte paléo-babylonien nous renseigne sur la valeur de ce bois : « 5 mines de bois *ušû*, sa valeur étant de 10 sicles » (TLB 1 56:3). Que ce bois fût assez cher, cela est aussi démontré par deux documents de Mari [14]. Le premier donne l'équivalent de 20 sicles d'argent pour 14 sicles d'ébène (ARM 9 254:6-7), tandis qu'on débourse 3,5 mines d'argent pour acheter 1 talent et 45 mines d'ébène (RA 64 28 no. 13). À Mari, il fut utilisé pour la fabrication des meubles [15].

Dans la période paléo-babylonienne/paléo-assyrienne, l'arbre ou, plus précisément, son bois, est attesté à deux reprises dans des inscriptions royales. Dans une inscription (RIME 4 E4.2.14.9:33) de Rim-Sin I de Larsa (1822-1763), le bois est nommé comme butin, tandis que Šamši-Adad I (1807-1775) le mentionne comme matériau pour fabriquer des meubles (RIMA 1 A.0.39.5:13). Le bois figure avec la même fonction dans un document de succession paléo-babylonien (cf. B. GRONEBERG [1997], p. 54, dans la formule de datation). Enfin, un sceau paléo-babylonien mentionne le bois dans un contexte énigmatique : (1) *ze-ru-um ša bu*-DU-*um-tum* (3) *ša Tu-uk-ri-i*[*š*] (4) *ša ki-ma ú-ši-i-im* « The seed (alt. the nut) of the terebinth of Tukriš which is like (the seed of) the *ušûm*-tree » (cf. K. VAN LERBERGHE [1979], p. 31-32).

De plus, le bois apparaît dans trois lettres de Boğazköy (KBo 28.4 Vo 12' [= E. EDEL (1994a) no. 46], 33:16' [= E. EDEL (1994a) no. 92] ; KUB 3.52:5 [= E. EDEL (1994a) no. 3]). Il s'agit trois fois des poutres d'ébène qui sont offertes comme cadeaux par le pharaon égyptien Ramsès II (et son épouse Néfertary) au roi et à la reine hittites Hattusili III et Puduḫepa.

L'ébène en guise de cadeaux (objets et meubles) est fréquente à Amarna (cf. E. EDEL [1994b], p. 37). Les cadeaux viennent tous de l'Égypte (EA 5,14,24,31,43), sauf ceux mentionnés dans EA 22, une liste de présents of-

12. Pour l'identification avec l'ébène (Diospyros melanoxylon), cf. K. VAN LERBERGHE (1979, p. 46-47), W. HINZ et H. KOCH (1987, p. 89), J.-R. KUPPER (1992, p. 168), M. MAYRHOFER (1976, p. 331) et J. N. POSTGATE (1992, p. 185).

13. Et ses variantes *ašû*, *ešû*, *ezû* et *išû*.

14. Cf. J.-R. KUPPER (1982, p. 116) ; ID. (1992, p. 168) ; D. T. POTTS (2007, p. 133).

15. Cf. J.-R. KUPPER (1992, p. 168).

ferts par Tušratta, le roi de Mitanni, au pharaon. En deux occasions, les arbres eux-mêmes sont mentionnés en tant que cadeaux : dans la lettre EA 31, le pharaon donne 100 arbres-ébènes à Tarhundaradu, le roi d'Arzawa, et dans la lettre 34, du roi de Chypre au pharaon, le premier demande 14 arbres.



Fig. 2. Arbre *ušû* (Diospyros melanoxylon) [16]

Toutefois, l'*ušû* est beaucoup plus fréquent dans les périodes néo-assyrienne, néo-babylonienne et même achéménide, où il fut surtout utilisé pour la construction [17] ou la décoration ou comme matériau pour fabriquer des meubles (cf. R. C. THOMPSON [1949], p. 316). En tant que matériau de construction il est attesté chez

1) Sargon II (721-705) : A. FUCHS (1994) 1.1:63, 1.2.1:34, 1.2.2:32, 1.2.3:23, 1.2.4:4, 1.3:18, 2.1:60, 2.2.35, 2.3:424, 2.4:158, 2.5.2:21, 2.5.3:30, 2.5.4:98, 2.5.5:34.

16. Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Diospyros_melanoxylon_(2396198302).jpg. Photographie : Dinesh Valke (Creative Commons cc-by-sa-2.0).

17. Notamment pour la construction des portes, cf. A. SALONEN (1961, p. 41 et 100).

2) Sennachérib (704-681) : RINAP 3 40:40”, 41:5”, 42:28,36’, 43:21,88, 44:42,65, 46:124,149, 49:22, 138 Vo ii’ 14.
3) Esarhaddon (680-669) : RINAP 4 1 vi 10, 48:97, 57 iv 24, 106 iii 31, 114 iv 13.
4) Assurbanipal (668-631) : RINAP 5 12 i 16’, 22 i 15’.
5) Nabuchodonosor II (604-562) : VAB 4 118 ii 43, 138 ix 11.
6) Darius I (521-486) : DSaa 15 ; DSf_p 40-41 ; DSf_b 28 ; DSz 37.

Comme matériau de décoration ou pour la fabrication des meubles, l’*ušu* est mentionné dans des inscriptions des rois suivants :

1) Assurnasirpal II (883-859) : CTMMA 4 154:67 ; RIMA 2 A.0.101.17 v 19, A.0.101.26:64.
2) Šamši-Adad V (823-811) : RIMA 3 A.0.103.2:27’.
3) Tiglath-phalazar III (744-727) : RINAP 1 47 Vo 23’.
4) Assurbanipal (668-631) : RINAP 5 12 i 22’, 13 ii 8’, 22 i 2’,18’, 23:51,63.
5) Nabu-balassu-iqbi (VIIe siècle) : CTMMA 4 177 iii 10.

Il faut remarquer qu’en tant que matériau pour les meubles, l’*ušû* peut être appelé, comme le *musukkannu*, un bois durable (Assurbanipal : RINAP 5 12 i 2’, 13 ii 8’, 22 i 2’, 23:51).

L’*ušu* pouvait aussi fonctionner comme butin ou tribut :

1) Assurnasirpal II (883-859) : RIMA 2 A.0.101.1:88 [18].
2) Salmanazar III (858-824) : RIMA 3 A.0.102.6 ii 53, 8:29’, 60:1, 61:1, 91:1.
3) Tiglath-phalazar III (744-727) : RINAP 1 15:3, 27:7, 32:9, 47 Ro 28, 48:6’, 51:19.
4) Sargon II (721-705) : A. FUCHS (1994) 2.3:124,397,449, 2.4:148. TCL 3:353,354,355,356,389,406.
5) Sennachérib (704-681) : RINAP 140 Vo 20.
6) Esarhaddon (680-669) : RINAP 4 1 ii 76, 2 i 25, 9 ii’15’, 1019:35.

Ce tribut/butin venait de plusieurs régions :

- Assurnasirpal II : Phénicie.

18. Ce roi nous donne aussi un aperçu des plantes qu’il avait vues pendant ses campagnes militaires. Parmi ces plantes figure l’ébène (RIMA 2 A.0.101.30:42).

- Tiglath-phalazar III : Anatolie, Arabie, Bit-Yakin, le Levant (Syrie, Palestine), Phénicie.
- Salmanazar III : Bit-Amukkani, Bit-Dakkuri, Patina, Unqi.
- Sargon II : Arabie, Égypte, Saba, Urartu, Yadnana.
- Sennachérib : le Levant (Syrie, Liban, Palestine).
- Esarhaddon : Phénicie.

Rarement, mais plus fréquemment que le *musukkannu*, l'ébène figure dans les textes médicaux et, quand il y est attesté, ce sont ses graines [19] qui sont utilisées comme ingrédients de médicaments (cf. CAD U/W, p. 327). Voici quelques exemples :

1) BAM 1 i 63 : « Les graines de l'arbre *ušû* sont une plante contre *ašû*. Elles doivent être broyées et frottées doucement et mélangées avec de l'huile » (cf. J. SCURLOCK [2014], p. 280).
2) BAM 112 Ro i 6 : un des ingrédients d'un remède contre entre autres de l'urine sanglante.
3) BAM 237 iv 24 : « Tu rôtiras et moudras les graines d'un arbre *ušû* et tu les envelopperas dans une touffe de laine » (cf. J. SCURLOCK [2014], p. 581). Contre une maladie vénérienne.
4) BAM 237 iv 30 : ici, les graines doivent être écrasées.
5) BAM 313 Ro i 5 : contexte fragmentaire.
6) BAM 426 ii 28' : contexte fragmentaire.
7) BAM 580 Ro iii 27' : contre une maladie de la peau.
8) BAM 7 2 Ro i 39 : contre le rétrécissement de la vessie ; écraser.
9) BAM 7 9b Vo iii 8' : contre une maladie rectale ; piler et tamiser.
10) BAM 7 16q Ro ii 15' : contre une maladie rectale.

Comme le *musukkannu*, l'ébène est aussi attestée dans les inscriptions de Darius I. Il s'agit du même texte DSf, où le roi achéménide explique que l'argent et l'ébène, utilisés dans son palais à Suse, venaient d'Égypte : *ṛdatam utā asā dāru hacā Mudrāyā ābariya* (DSf 40-41) : « Et l'argent

19. Les graines d'ébène avaient une bonne réputation chez les Mésopotamiens. Elles n'étaient pas seulement utilisées dans la médecine, mais sont aussi attestées parmi les tributs payés par l'Égypte, l'Arabie et les Sabéens à Sargon II. De plus, elles apparaissent dans la série d'incantations *Maqlû*, tablette 3, ligne 179 (cf. K. VAN LERBERGHE [1979], p. 48).

comme l'ébène ont été apportés d'Égypte »[20]. Il est très intéressant de voir que l'expression vieux-perse (*asā dāru*) pour l'ébène se traduit littéralement « pierre-bois », ce qui reflète parfaitement l'usage suméro-akkadien avec ses deux sens de « diorite » et d' « ébène ». L'inscription élamite DSz 37-38 dit *a-ak* KÙ.BABBAR^{meš} *a-ak* ^{giš}*áš-šá* ^{giš}GIŠ^{meš} *hu-pè* ^{aš}*mu-ṣi-ri-ia-mar tin-ki-ik* « Et l'argent comme l'ébène ont été apportés d'Égypte »[21]. Le nom du bois dans la version élamite de DSf n'est malheureusement pas conservé. La version babylonienne de DSf (lignes 28-29) a K[Ù.BABBAR *u* ^{giš}E]SI *šá a-gan-na ip-šu ul-tu* ^{kur}*Mi*-[*ṣir na-š*]*á-a* « L'argent et l'ébène qui ont été employés ici d'Égypte furent apportés »[22]. L'inscription akkadienne DSaa (ligne 15 ; F. VALLAT [1986], p. 278-279) a ^{giš}*ú-šu-ú*.

4. *Sindaya*

La troisième espèce d'arbre étudiée dans cette contribution n'est guère fréquente dans notre documentation historique du Proche-Orient ancien. En fait, seules les inscriptions royales du roi néo-assyrien Sennachérib (704-681 av. J.-C.) mentionnent le *sindaya*[23]. Il y apparaît neuf fois, mais uniquement dans trois contextes clairs et un contexte fragmentaire :

1) Comme élément d'architecture dans le palais royal : É.GAL^{meš} … ^{giš}*si-in-da-a* (RINAP 3 17 vi 18, 44:42, 46:124, 49:23).
2) Pour des colonnes : ^{giš}*tim-me* … ^{giš}*si-in-da-a* « Colonnes de bois *sindaya* » (RINAP 3 17 vii 37, 44:65, 46:150).
3) Pour des portes (cf. A. SALONEN [1961], p. 100) : ^{giš}IG^{meš} … ^{giš}*si-in-da-a* « Portes de bois *sindaya* » (RINAP 3 17 vi 28).
4) Contexte fragmentaire : [… ^{GIŠ}]⸢*si*⸣-*in*-⸢*da*⸣-[*a* …] : RINAP 3 49:2'''.

Clairement, cet arbre était seulement utilisé pour la construction dans le palais du roi Sennachérib, qui malheureusement ne nous fournit aucun indice sur l'origine ou sur d'autres aspects de cet arbre. Comme il n'est pas attesté ailleurs dans les textes mésopotamiens, cet arbre doit en tout cas avoir été une espèce très rare et exotique[24].

---

20. Trad. F. VALLAT (2010, p. 305).
21. Trad. F. VALLAT (2010, p. 309).
22. Trad. M.-J. STEVE (1974, p. 159).
23. La lecture *si-in-du* (OIP 2 123:35) a été corrigé en *ta-ti-du* (RINAP 3 43:88), ce qui fait de *si-in-da-a* la seule lecture du nom de ce bois.
24. Il est possible que le nom de personne *Sin-di-ia* (UET 4 1 sceau 7, 2:37, sceau 13), avec la variante *Si-in-di-ia* (UET 4 10:5,9,13, 53:18), soit dérivé du nom de ce type de bois ou de celui de l'Indus.

Néanmoins il y a unanimité sur la signification du mot *sindaya*. Comme le *musukkannu*, l'arbre *sindaya* fut nommé d'après son origine, car *sindaya* est simplement la formation *nisbe* de *Sindu* « Indus »[25] (cf. sanscrit *Sindhu*). Il s'agit donc de l' « arbre indien »[26]. Cet arbre indien se retrouve dans d'autres langues, le mot *sindaya* étant attesté en syriaque *sedjānā* et arabe *sindiyān* « chêne vert » (cf. H. ZIMMERN [1915], p. 53 ; AHw, p. 1046).

L'aspect le plus intéressant de cette plante est son nom. La forme *sindaya* suppose la forme indienne et non iranienne du nom de l'Indus. Ce nom était en effet *Hinduš* en iranien (avec la transformation régulière en *h* du *s* indo-européen initial devant voyelle[27]) qui a donné la forme (*h*)*indu* des textes babyloniens et élamites de l'époque achéménide (cf. J. TAVERNIER [2007], p. 26 nos. 1.3.14-15, 59 no. 2.2.33, 71 nos. 2.3.20-21).

R. C. THOMPSON (1949, p. 252) considère le *sindaya* comme une espèce de chêne[28]. Cette analyse se fonde sur la signification des correspondants syriaque et arabe. Selon B. LANDSBERGER (1964-1966, p. 261), le *sindaya* n'est autre que le *musukkannu*, ce qui confirmerait le caractère indien de ce dernier. Toutefois, comme Sennachérib mentionne régulièrement le *musukkannu*, l'idée de Landsberger est à écarter. Plus récemment, S. DALLEY (2013) suggère une identification avec le santal, tandis que Sh. MUTHUKUMARAN (2016, p. 54) privilégie le teck. Dans le premier cas, l'identification de l'*elammakku* (cf. R. C. THOMPSON [1949], p. 300) avec le santal n'est plus défendable.

5. Le bois de Liyan

Il s'agit ici d'un type de bois qui n'est attesté qu'une seule fois dans les sources proche-orientales. Un texte appartenant à l'archive de l'Acropole de Suse (MDP 9 171:5), datant d'env. 600-580 av. J.-C., mentionne l'arbre ^{giš}*Li-ia-an*, nommé d'après sa probable région d'origine. Le texte fragmentaire nomme 50 sicles de bois de Liyan (l'actuel Bushehr en Iran occidental), mais ne donne pas plus d'information sur cet arbre.

---

25. A. SALONEN (1961, p. 100) n'est pas certain de cette signification (cf. le point d'interrogation qu'il emploie).

26. La remarque de D. T. POTTS (2007, p. 133) selon laquelle la côte indienne pourrait être un lieu d'origine du bois importé en Mésopotamie est donc bien pertinente.

27. Cf. e.a. R. G. KENT (1953, p. 40) ; M. MAYRHOFER (1989, p. 12) ; L. ISEBAERT et J. TAVERNIER (2012, p. 307).

28. Cf. aussi T. BAQIR (1953, p. 233) ; A. SALONEN (1961, p. 100) ; AHw, p. 1046.

6. *Elammaku* [29]

À première vue, cette espèce de bois semble tirer son nom de l'Élam et c'est pour cette raison que M. J. GELLER (2005, p. 145) traduit le ^{giš}*e-lam-ma-ku* par « *"Elamite" wood* » dans un texte médical contre une maladie rénale ou rectale. Le bois est surtout utilisé pour fabriquer des objets, comme des meubles et des instruments de musique. Il apparaît déjà dans quatre textes documentaires de l'époque d'Ur III, où des tables d'*elammakku* sont mentionnées : ^{giš}BANŠUR E.LAM.MA.GÚM (OrNS 47 37:1 ; UET 3 816:2'), ^{giš}BANŠUR E.LI.MA.GÚM (UET 3 828:2') et ^{giš}ZAG.BAR E.LU.MA.GÚM (UET 3 1498 vi 41). Il apparaît aussi dans des inscriptions royales :

Anam, roi d'Uruk (XIXe siècle av. J.-C.) : ^{giš}IG GAL.GAL ERIN.A ^{giš}E.LAM.MA.KUM « Grandes portes de cèdre et d'*elammakku* » (RIME 4 E4.4.6.2:23) [30].

Yaḫdunlim, roi de Mari (env. 1817-1803 av. J.-C.) : *A-na* KUR ^{giš}ERIN *ù* ^{giš}TAŠKARIN KUR-*i ra-bu-tim i-ru-um-ma* ^{giš}TAŠKARIN ^{giš}ERIN ^{giš}ŠU.ÚR.MAN *ù* ^{giš}*e-lam-ma-ka-am iṣ-ṣí an-nu-ti-in ik-ki-is* « (Le roi) pénétra dans les montagnes de cèdres et de buis, montagnes élevées, du buis, du cèdre, du cyprès et du bois [*elammakku*], ces arbres il coupa » (RIME 4 E4.6.8.2:52-56 ; trad. G. DOSSIN [1955], p. 13-14).

Šamši-Adad V, roi assyrien (823-811 av. J.-C.) : RIMA 3 A.0.103.2:26' : butin pris par le roi assyrien au roi babylonien Baba-aḫ-iddina (c. 812 av. J.-C.).

Sennachérib, roi assyrien (704-681 av. J.-C.) : RINAP 3 15 vi 44, 16 vi 55, 17 vi 18, 39:31, 40:3', 42:29, 43:21, 44:42, 46:124, 49:23¸ 138 Vo ii' 15.

L'arbre est cinq fois mentionné dans les lettres d'Amarna (toutes des listes de cadeaux de Tušratta, roi de Mitanni, envoyés au pharaon) :

1) 1 ^{giš}DÍLIM *ša e-lam-ma-ki* « Une cuillère d'*elammakku* » : EA 22 iv 6.
2) 4 ^{giš}BÚGIN.TUR *e-lam-ma-kum* « 4 coffres d'*elammakku* » : EA 22 iv 34.
3) [1] *al-tap*-[*pí-pu*] ^{giš}*e-lam-ku* KÙ.GI KÙ.BABBAR GAR « 1 coffre [ ] d'*elammakku*, recouvert d'or et d'argent » : EA 25 iv 30.
4) 20 ^{giš}BÚGIN.TUR ^{giš}*e-lam-ma*-[*ku*] « 20 coffres d'*elammakku* » : EA 25 iv 63.

---

29. Et ses variantes *elimakku*, *elumakku*, *elammaḫḫu* et *elamkû* (CAD E, p. 75). En sumérien, il apparaît comme E.LI.MA.GÚM (UET 3 828:2') ou E.LU.MA.GÚM (UET 3 1498 vi 41), empruntés à l'akkadien.

30. Cf. A. SALONEN (1961, p. 19 et 97).

5) 20 ^{giš}DÍLIM^{meš} *e-lam-ma-ku* « 20 cuillères d'*elammakku* » : EA 25 iv 64.

Enfin, deux textes littéraires font aussi mention de cet arbre. D'abord, il y a le texte scolaire de Suse MDP 18 54, qui a ^{giš}*e.lam.kum = e-la-ma-ku-um*. L'épopée de Gilgameš aussi mentionne l'*elammakku* : *ú-še-ṣa-am-ma* ^{giš}BANŠUR ^{giš}*e-la-ma-kum ra-b*[*a-a*] « il a sorti une grande table en bois » (Gilg. VIII 215). Un texte documentaire de Nuzi mentionne une partie d'un lit en bois *elammakku* : [ ]-*me šá* ^{giš}NÁ *a-na* ^{giš}KU^{meš} *ù* ^{giš}*e-lam-ma-ḫ*[*i*] « un [ ] d'un lit de buis et d'*elammakku* » : RA 36 147:15.

On peut déduire de ces sources historiques que l'*elammakku* était un arbre apprécié par les Mésopotamiens, dès la période d'Ur III, mais qui cependant ne figure pas très fréquemment dans les textes. Il s'agit probablement d'une espèce de bois plus rare et plus luxueuse, en comparaison par exemple avec le cyprès.

Toutefois, malgré la ressemblance superficielle avec le nom d'Élam, le nom du bois ne veut probablement pas dire « bois d'Élam » (cf. J.-R. KUPPER [1992], p. 164). Quelques arguments laissent penser que les origines du bois *elammakku* se trouvent plutôt à l'Ouest, au Liban et en Syrie ; il y a d'abord l'inscription du roi Yaḫdun-Lim de Mari, qui dit explicitement qu'il a coupé du bois *elammakku* au Liban (forêt de cèdre). Cet argument est renforcé par les correspondants sémitiques du mot akkadien *elammakku*. L'ougaritique connaît un mot *almg*, attesté dans deux textes administratifs. En hébreu, le mot *ʾalmuggīm* (une fois *ʾalgummīm*) indique aussi une espèce de bois[31]. Il est attesté dans trois passages dans l'Ancien Testament, dont deux (1 Rois 11, 11-12 ; 2 Chroniques 9, 10-11) sont presque identiques. Le bois y apparaît comme matériau pour la construction du temple et pour la confection de lyres et harpes. Il est importé par une flotte conjointe de Hiram I, roi de Tyr (Xe siècle av. J.-C.), et de Salomon. La troisième attestation biblique (2 Chroniques 2, 8) mentionne le bois comme matériau pour la construction du temple. De nouveau, un contexte occidental s'impose. Un troisième argument est que l'identification entre hébreu *ʾalmuggīm* et sanskrit *valgu*/*valguka* « santal »[32] n'est pas tenable, parce que *valgu* veut dire « agréable, beau » en sanskrit et qu'un lexème *valguka*

31. C'est T. K. CHEYNE (1898, p. 472) qui a le premier identifié les lexèmes hébreu et akkadien. Selon le même auteur (T. K. CHEYNE [1898], p. 472 ; ID. [1899], p. 239), l'origine du bois *almug*/*elammakku* se trouve en Élam ou à Hermon (à la frontière syro-libanaise). Le nom viendrait de celui d'Élam, mais l'arbre fut de bonne heure importé au Levant.

32. Cf. C. LASSEN (1847, p. 538) ; F. Max MÜLLER (1861, p. 191) ; S. V. VISWANATHA (1928, p. 61) ; J. T. MILIK (dans M. BAILLET, J. T. MILIK et R. DE VAUX [1962], p. 251).

« santal »[33] est seulement attesté dans un lexique tardif, le *Śabdakalpadruma*[34]. Le quatrième argument concerne la position de l'*elammakku* dans les inscriptions de Sennachérib. Là, il se trouve toujours juste après une série de bois occidentaux : cèdre, cyprès, éventuellement le genévrier *daprānu* et le genévrier.

Il semble donc plus plausible que les origines du bois *elammakku* ne soient pas orientaux mais occidentaux, plus précisément les collines boisées du Liban et de la Syrie[35]. Ceci plaiderait bien évidemment contre une affiliation élamite du mot akkadien.

L'*elammakku* a été identifié depuis Celsus en 1748 au santal[36]. Si depuis lors cette identification a été généralement acceptée, elle s'avère pourtant improbable puisque le santal ne pousse pas au Liban. Aujourd'hui, les auteurs ont tendance à l'identifier à l'aloès[37].

7. Conclusion

Cette contribution s'est penchée sur cinq arbres exotiques attestés dans les textes mésopotamiens et vieux-perses ainsi que sur un arbre mentionné dans les textes élamites. Le point commun de tous ces arbres est qu'ils ont un lien certain ou, dans le cas de l'*elammakku*, possible avec l'Iran. Deux d'entre eux, le *musukkannu* (sum. ^{giš}MES.MÁ.KAN.NA « arbre de Magan ») et l'*ušû* (sum. ^{giš}ESI « ébène »), sont attestés dans les inscriptions royales achéménides. Deux espèces, le *sindaya* « arbre de l'Inde » et le *liyan* « arbre de Liyan », sont liés à l'Iran par leur nom. Le cinquième, l'*elammakku*, est, malgré sa similarité phonétique avec le nom d'Élam, probablement sans lien avec l'Élam ou l'Iran.

Les Achéménides ont utilisé les bois *musukkannu* (Dalbergia sissoo) et *ušû* (ébène) comme un matériau important de construction. Un cas spécifique est le palais de Darius I à Suse, dont la construction est décrite dans trois inscriptions royales achéménides : DSf (vieux perse), DSz (élamite) et DSaa (babylonien). La deuxième est une traduction élamite de DSf, tandis que DSaa présente quelques particularités et ne peut donc être considérée comme une simple traduction babylonienne de DSf. Une des différences est

---

33. Le mot sanskrit habituel pour « santal » est *candana*.
34. Cf. W. E. Clark (1920, p. 106-107) ; J. C. Greenfield et M. Mayrhofer (1967, p. 84-85) ; M. Mayrhofer (1976, p. 165).
35. Cf. AHw, p. 196 ; J. C. Greenfield et M. Mayrhofer (1967, p. 87) ; W. G. E. Watson (2007, p. 130).
36. Cf. O. Celsus (1748, p. 172) ; F. Briquel-Chatonnet (1992, p. 255, n. 152, avec références bibliographiques). Ajoutons G. Dossin (1955, p. 14), qui lui aussi accepte cette identification.
37. Cf. F. Briquel-Chatonnet (1992, p. 255-258) ; W. G. E. Watson (2004, p. 113).

que DSf et DSz indiquent la région d'origine des matériaux utilisés dans le palais. Ainsi, le *musukkannu* vient de Gandhara et de Kerman, deux régions à l'est et au nord-est de Suse et du Fars. Gandhara est situé au nord-ouest de l'actuel Pakistan, Kerman se trouve à l'est de l'Iran actuel. Contrairement à l'origine orientale du *musukkannu*, celle de l'*ušû* se trouve en Occident, plus précisément en Égypte.

L'usage du *musukkannu* et de l'*ušû* comme matériaux de construction n'est pas une innovation des Perses. Le premier était très populaire chez les rois néo-assyriens et néo-babyloniens, le second était déjà mentionné avec cette fonction dans une inscription de Gudea de Lagash. Par conséquent, les Achéménides ont simplement continué une pratique mésopotamienne. Que le premier type de bois soit seulement attesté comme matériau de construction au premier millénaire av. J.-C., douze siècles après la première attestation du deuxième, est probablement dû au fait que les régions d'origine de l'*ušû* étaient plus proches de la Mésopotamie que celles du *musukkannu*, bien que celui-ci soit déjà rarement utilisé pour la confection de meubles au II[e] millénaire av. J.-C. L'usage du *musukkannu* pour faire des meubles est aussi attesté dans quatre textes documentaires datant du règne de Darius I.

Deux types de bois ont un lien avec l'Iran par leur nom : l'arbre *liyan* et l'arbre *sindaya*. Le premier est nommé d'après l'importante ville élamite de Liyan. Cette ville est située près de l'actuel Bushehr dans l'Iran du sud-ouest, à la côte du golfe Persique et constituait le port le plus important des royaumes élamites. Le *sindaya* vient d'encore plus loin, puisque le nom signifie « l'indien ». Les deux types sont rarement attestés dans la documentation historique. Le *liyan* figure une fois dans un texte néo-élamite peu informatif. Le *sindaya* n'apparaît que dans les inscriptions du roi néo-assyrien Sennachérib comme matériau de construction. Il est remarquable que le nom avec son *s*- initial ne s'explique pas par la forme iranienne du nom de l'Indus (*Hinduš*), mais par la forme indienne elle-même. Ceci indique qu'il y avait des contacts commerciaux directs entre des peuples de langue indo-aryenne et les Assyriens.

La dernière espèce de bois discutée ici est un cas plus problématique. À première vue, le nom *elammakku* semble être lié au nom d'Élam, mais déjà dans la période paléo-babylonienne (1[ère] moitié du II[e] millénaire av. J.-C.), les textes akkadiens nous informent que cet arbre poussait dans le Levant, ce qui contredirait le lien avec l'Élam. Toutefois, une étymologie sémitique convaincante n'a pas encore été proposée.

Si cette contribution n'a pas résolu toutes les questions posées, on peut espérer que l'éminent linguiste qu'est Lambert Isebaert sera, après lecture de cet article, enthousiaste à explorer plus profondément les aspects linguistiques de cette étude.

Jan TAVERNIER
Université catholique de Louvain
Faculté de philosophie, arts et lettres
Centre d'études orientales
Place Blaise Pascal 1 Bte L3.03.32
B-1348 Louvain-la-Neuve
jan.tavernier@uclouvain.be

Références bibliographiques

Tzvi ABUSCH et Daniel SCHWEMER (2016) : *Corpus of Mesopotamian Anti-Witchcraft Rituals*, Volume Two (Ancient Magic and Divination, 8/2), Leiden, Brill.

Maurice BAILLET, Józef Tadeusz MILIK et Roland DE VAUX (1962) : *Les petites grottes de Qumrân : exploration de la falaise ; les grottes 2Q, 3Q, 5Q, 6Q, 7Q à 10Q ; le rouleau de cuivre* (Discoveries in the Judaean Desert, 3), Oxford, Clarendon.

Taha BAQIR (1953) : « The Trees and Plants of Ancient Iraq », *Sumer* 9, p. 193-239.

Françoise BRIQUEL-CHATONNET (1992) : *Les relations entre les cités de la côte phénicienne et les royaumes d'Israël et de Juda* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 46), Leuven, Peeters.

Olavus CELSUS (1748) : *Hierobotanicon, sive de Plantis Sacrae Scripturae, Dissertationes Breves*, Amsterdam, J. Wetstenius.

Thomas Kelly CHEYNE (1898) : « Almug Trees with a Study of the Passages Referring to Them », *The Expository Times* 9, p. 470-473.

Thomas Kelly CHEYNE (1899) : « Textual Criticism in the Service of Archaeology », *The Expository Times* 10, p. 238-240.

Walter Eugene CLARK (1920) : « The Sandalwood and Peacocks of Ophir », *AJSL* 36, p. 103-119.

Stephanie DALLEY (1980) : « Old Babylonian Dowries », *Iraq* 42, p. 53-74.

Stephanie DALLEY (2013) : *The Mystery of the Hanging Garden at Babylon: An Elusive World Wonder Traced*, Oxford, University Press.

Michael B. DICK (1999) : « Prophetic Parodies of Making the Cult Image », dans Michael B. DICK (éd.), *Born in Heaven Made on Earth. The Making of the Cult Image in the Ancient Near East*, Winona Lake, Eisenbrauns, p. 1-53.

George DOSSIN (1955) : « L'inscription de fondation de Iaḫdun-lim, roi de Mari », *Syria* 32, p. 1-16.

Elmar EDEL (1994a) : *Die ägyptisch-hethitische Korrespondenz aus Boghazköi in babylonischer und hethitischer Sprache.* Band I: *Umschrift und Übersetzungen* (Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, 77), Opladen, Westdeutscher Verlag.

Elmar EDEL (1994b) : *Die ägyptisch-hethitische Korrespondenz aus Boghazköi in babylonischer und hethitischer Sprache.* Band II: *Kommentar* (Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, 77), Opladen, Westdeutscher Verlag.

Irving FINKEL (2005) : « No. 69 : Explanatory Commentary on a List of Materia Medica », dans Ira SPAR et Wilfred G. LAMBERT (éd.), *Literary and Scholastic Texts from the 1st Millennium B.C.* (CTMMA 2), New York, The Museum - Turnhout, Brepols, p. 279-283.

Andreas FUCHS (1994) : *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, Göttingen, Cuvillier.

Alfons GABRIEL (1952) : *Die Erforschung Persiens. Die Entwicklung der abendländischen Kenntnis der Geographie Persiens*, Wien, Holzhausen.

Markham J. GELLER (2005) : *Renal and Rectal Disease Texts* (BAM, 7), Berlin, de Gruyter.

Ilya GERSHEVITCH (1957) : « Sissoo at Susa (Opers. *yakā-* Dalbergia sissoo Roxb.) », *BSOAS* 19, p. 317-320.

Jonas C. GREENFIELD et Manfred MAYRHOFER (1967) : « The *ʾalgummīm*/*ʾalmuggīm*-Problem Reexamined », dans *Hebräische Wortforschung. Festschrift zum 80. Geburtstag von Walter Baumgartner* (Supplements to Vetus Testamentum, 16), Leiden, Brill, p. 83-89.

Brigitte GRONEBERG (1997) : « Eine altbabylonische Erbteilungsurkunde aus der Sammlung Dr. Martin », *Altorientalische Forschungen* 24, p. 49-56.

Georgina HERRMANN (1968) : « Lapis lazuli: The Early Phases of its Trade », *Iraq* 30, p. 21-57.

Georgina HERRMANN et Peter Roger Stuart MOOREY (1980-1983) : « Lapislazuli », *RlA* 6, p. 489-492.

Walther HINZ et Heidemarie KOCH (1987) : *Elamisches Wörterbuch* (AMI. Erg. 17), Berlin, Reimer.

Lambert ISEBAERT et Jan TAVERNIER (2010) : « Le vieux perse », *Res Antiquae* 9, p. 299-346.

Engelbert KAEMPFER (1712) : *Amoenitatum exoticarum politico-physico-medicarum, fasciculi V, quibus continentur variae relationes, observationes & descriptiones rerum Persicarum & ulterioris Asiae, multa attentione, in peregrinationibus per universum Orientem*, Lemgovia, Wilhelm Meyer.

Roland G. KENT (1953) : *Old Persian: Grammar, Texts, Lexicon* (AOS, 33), New Haven, American Oriental Society.

Jean-Robert KUPPER (1982) : « Les prix à Mari », dans Jan QUAEGEBEUR (éd.), *Studia Paulo Naster oblata II. Orientalia antiqua* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 13), Leuven, Peeters, p. 115-121.

Jean-Robert KUPPER (1992) : « Le bois à Mari », *Bulletin on Sumerian Agriculture* 6, p. 163-170.

Benno LANDSBERGER (1924) : « Über die Völker Vorderasiens im dritten Jahrtausend », *ZA* 35, p. 214-238.

Benno LANDSBERGER (1964-1966) : « Einige unerkannt gebliebene oder verkannte Nomina des Akkadischen », *Die Welt des Orients* 3, p. 246-268.

Christian LASSEN (1847) : *Indische Alterthumskunde I. Geographie und die älteste Geschichte*, Bonn, H. B. Koenig - London, Williams & Norgate.

W. F. LEEMANS (1960) : « The Trade Relations of Babylonia and the Question of Relations with Egypt in the Old Babylonian Period », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 3, p. 21-37.

Manfred MAYRHOFER (1976) : *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des Altindischen.* Band III: Y-H. Nachträge und Berichtigungen (Indogermanische Bibliothek. Zweite Reihe: Wörterbücher), Heidelberg, Carl Winter.

Manfred MAYRHOFER (1989) : « Vorgeschichte der iranischen Sprachen ; Uriranisch », dans Rüdiger SCHMITT (éd.), *Compendium Linguarum Iranicarum*, Wiesbaden, Reichert, p. 4-24.

Friedrich Max MÜLLER (1861) : *Lectures on the Science of Language Delivered at the Royal Institution of Great Britain in April, May, and June, 1861*, London, Longman, Green, Longman, and Roberts.

Sureshkumar MUTHUKUMARAN (2016) : *An Ecology of Trade: Tropical Asian Cultivars in the Ancient Middle East and the Eastern Mediterranean*, Diss. Doct., London, University College London.

John Nicholas POSTGATE (1992) : « Trees and Timber in the Assyrian Texts », *Bulletin on Sumerian Agriculture* 6, p. 177-192.

Daniel T. POTTS (2007) : « Babylonian Sources of Exotic Raw Materials », dans Gwendolyn LEICK (éd.), *The Babylonian World* (The Routledge Worlds), New York - London, Routledge, p. 124-140.

Daniel T. POTTS (2013) : « Trade in the Ancient Near East », dans Nicola CRÜSEMANN, Margarete VAN ESS, Markus HILGERT et Beate SALJE (éd.), *Uruk: First City of the Ancient World*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, p. 235-241.

Thomas William RHYS DAVIDS et William STEDE (1921-1925) : *The Pali Text Society's Pali-English Dictionary*, Chipstead, The Pali Text Society.

Michael ROAF (1990) : *Cultural Atlas of Mesopotamia and the Ancient Near East*, New York, Facts on File.

Armas SALONEN (1961) : *Die Türen des alten Mesopotamien: eine lexikalische und kulturgeschichtliche Untersuchung* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Ser. B, Tom. 124), Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia.

Armas SALONEN (1963) : *Die Möbel des alten Mesopotamien nach sumerisch-akkadischen Quellen: eine lexikalische und kulturgeschichtliche Untersuchung* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Ser. B, Tom. 127), Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia.

Hanspeter SCHAUDIG (2001) : *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros' des Großen samt den in ihrem Umfeld entstandenen Tendenzschriften. Textausgabe und Grammatik* (AOAT 256), Münster, Ugarit-Verlag.

Rüdiger SCHMITT (2009) : *Die altpersischen Inschriften der Achaimeniden*, Wiesbaden, Reichert.

Rüdiger SCHMITT (2014) : *Wörterbuch der altpersischen Königsinschriften*, Wiesbaden, Reichert.

JoAnn SCURLOCK (2014) : *Sourcebook for Ancient Mesopotamian Medicine* (Writings from the Ancient World, 36), Atlanta, Society of Biblical Literature.

Simon J. SHERWIN (2003) : « In Search of Trees: Isaiah XLIV 14 and its Implications », *Vetus Testamentum* 53, p. 514-529.

Ephraim Avigdor SPEISER (1935) : *Excavations at Tepe Gawra. Volume I: Strata I-VIII* (Publications of the Baghdad School. Excavations, 1), Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Marie-Joseph STEVE (1974) : « Inscriptions des Achéménides à Suse », *Studia Iranica* 3, p. 135-169.

Jan TAVERNIER (2007) : *Iranica in the Achaemenid Period (ca. 550-330 B.C.). Lexicon of Old Iranian Proper Names and Loanwords, Attested in Non-Iranian Texts* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 158), Leuven, Peeters.

Margareta TENGBERG et Daniel T. POTTS (1999) : « ^{giš}mes.má-gan-na (Dalbergie sissoo Roxb.) at Tell Abraq », *Arabian Archaeology & Epigraphy* 10, p. 129-133.

Reginald Campbell THOMPSON (1949) : *A Dictionary of Assyrian Botany*, London, British Academy.

François VALLAT (1986) : « Table accadienne de Darius Ier (Dsaa) », dans Léon DE MEYER, Hermann GASCHE et François VALLAT (éd.), *Fragmenta Historiae Elamica. Mélanges offerts à M.-J. Steve*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, p. 277-287.

François VALLAT (2010) : « Les principales inscriptions achéménides de Suse », dans Jean PERROT (éd.), *Le palais de Darius à Suse. Une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone*, Paris, PUPS, p. 300-317.

Govert VAN DRIEL (1992) : « Woods, Reeds and Rushes. A Note on Neo-Babylonian Practical Texts », *Bulletin on Sumerian Agriculture* 6, p. 171-176.

Karel VAN LERBERGHE (1979) : « An Enigmatic Cylinder Seal Mentioning the *Ušûm*-Tree in the Royal Museum of Art and History, Brussels », dans Marten STOL, *On Trees, Mountains, and Millstones in the Ancient Near East* (Mededelingen en Verhandelingen van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap « Ex Oriente Lux », 21 / Mémoires de la Société d'Études Orientales « Ex Oriente Lux », 21), Leiden, Ex Oriente Lux, p. 31-49.

Sekharipuram Vaidyanatha VISWANATHA (1928) : *Racial Synthesis in Hindu Culture*, London, Routledge.

Wilfred G. E. WATSON (2004) : « A Botanical Snapshot of Ugarit. Trees, Fruit, Plants and Herbs in the Cuneiform Texts », *Aula Orientalis* 22, p. 107-155.

Wilfred G. E. WATSON (2007) : « Additional Botanical Items in the Ugaritic Texts », *Aula Orientalis* 25, p. 129-139.

Heinrich ZIMMERN (1915) : *Akkadische Fremdwörter als Beweis für babylonischen Kultureinfluss*, Leipzig, Hinrichs.

Annexe



Le château médiéval de Vichte [38]

38. Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Oud_Kasteel_van_Vichte.jpg. Photographie : Karel Demeulemeester (GNU Free Documentation License).

Les Études classiques 88 (2020), p. 375-382.

ZEUS, HÉRA ET HÉPHAÏSTOS (*République*, II, 378d3-5) Les versions contradictoires du mythe au service de la critique platonicienne [*]

Résumé. — Dans la *République*, II, 378d3-5, Platon rappelle sommairement un récit mythique portant sur des affrontements de Zeus, Héra et Héphaïstos et lié à l'infirmité de ce dernier. Ce passage présente une fusion discrète de deux versions contradictoires du mythe. J'interprète cette incohérence comme un procédé délibéré par lequel l'auteur suggère l'aspect aléatoire de la tradition mythologique des Grecs qu'il cherche à discréditer. La créativité littéraire du philosophe contribue ainsi à sa critique du mythe et de la poésie.

Abstract. — In *Republic*, II, 378d3-5, Plato summarily recalls a mythical account of confrontations between Zeus, Hera and Hephaestus in relation to the last's infirmity. The passage contains an inconspicuous fusion of two contradictory versions of the myth. I interpret this inconsistency as a deliberate strategy by the author to highlight the arbitrary nature of the Greek mythological tradition which he seeks to discredit. The philosopher's literary creativity thus underpins his critique of myth and poetry.

La critique – relative et nuancée [1] – de Platon à l'encontre des mythes courants et de la poésie mimétique est bien connue et a fait l'objet de nombreuses publications [2]. Par ailleurs, les « mythes » platoniciens qui

---

* Je tiens à remercier mes collègues Herman Seldeslachts (UCLouvain et UNamur) et Toon Van Hal (KU Leuven) pour leur relecture et leurs suggestions judicieuses.

1. Malgré les attaques virulentes de Platon contre les poètes et leurs mythes néfastes, il ne faut en effet pas oublier que Platon reconnaît certaines qualités aux mythes « courants », c'est-à-dire aux mythes de la tradition. Ainsi, Socrate défend le mythe de l'enlèvement d'Oreithyia par Borée dans le *Phèdre* (229c-230a) et s'oppose à sa rationalisation, parce que le mythe véhicule des concepts permettant à l'homme de comprendre son existence ; voir E. Lorkovic (2014). Pareillement, la poésie n'est pas définitivement proscrite de la cité idéale : le philosophe n'exclut pas l'admission de la tragédie moyennant sa reconversion, comme le montre G. W. Bakewell (2017) à l'aide des citations d'Eschyle dans la *République*.

2. Il serait vain de prétendre à donner ne fût-ce qu'une sélection représentative des publications sur le sujet. Pour une entrée dans la matière, on peut lire (et obtenir des orientations bibliographiques dans) A. Avgousti (2012) et consulter quelques passages majeurs de Platon dans l'édition et le commentaire de P. Murray (1996). La

ouvrent un accès à une vérité profonde par le biais d'un récit qui, tout en étant forgé par le philosophe, se veut complémentaire et non pas opposé à l'argumentation rationnelle [3] ont également retenu l'attention des chercheurs [4], même si l'interprétation de chaque récit fictif de Platon pose souvent problème et que de nouvelles lectures continuent à être proposées [5]. Voilà deux aspects du rapport complexe de Platon au mythe et à la mythologie, auxquels il convient d'ajouter moult précisions et réserves [6]. Dans la présente modeste contribution, je propose d'interpréter un exemple de la créativité discrète avec laquelle Platon présente un mythe « traditionnel » pour le discréditer. Le sujet relève donc plutôt de la thématique générale de la critique de la poésie chez Platon, qui, paradoxalement, s'y profile en même temps comme un μυθοποιός habile créant une trame narrative jusque-là inconnue.

C'est dans la seconde moitié du livre II de la *République* que Platon entame son examen scrupuleux de l'apport de la poésie à la cité et, par conséquent, des conditions auxquelles les poèmes doivent répondre pour avoir – littéralement – droit de cité. La discussion entre Adimante et Socrate amènera ce dernier à proposer, pour ne pas dire imposer, deux τύποι qui clôturent le livre II : il s'agit de définir les modèles ou les critères que les poètes devront suivre lorsqu'ils représentent les dieux (379a5-6 : οἱ τύποι περὶ θεολογίας τίνες ἂν εἶεν;). Avant cette formalisation du débat, Socrate évoque une série de récits fâcheux qui illustrent la représentation inacceptable des dieux et de leurs vices dans la tradition grecque, fortement influencée par Homère et les autres poètes (377d-378e). Il cite ainsi l'exemple tout à fait représentatif du couple divin Zeus - Héra et de leur fils Héphaïstos :

---

critique des mythes traditionnels n'est pas limitée à l'*Ion* et la *République* ; voir l'article de D. S. WERNER (2012) à propos de l'*Euthyphron*.

3. Voir, par exemple, le conte que le Socrate de Platon invente au livre III de la *République* pour sanctionner religieusement son système des trois classes et l'harmonie dans la cité, et l'analyse de ce passage par L. BRISSON (2007), qui met en avant la complémentarité entre récit mythique et discours rationnel.

4. Parmi la vaste bibliographie, citons quelques titres des deux dernières décennies : C. PARTENIE (éd.) (2009), C. COLLOBERT, P. DESTRÉE et F. J. GONZALEZ (éd.) (2012), M. DIXSAUT (2013) et H. HAARMANN (2015), dont le chapitre consacré à Platon et intitulé « Myth into Philosophy. Plato as Mythologist », p. 209-234.

5. Voici deux exemples relativement récents : le mythe de l'attelage ailé (*Phèdre*, 246a-254e), qui a fait couler beaucoup d'encre, a récemment été réinterprété par rapport à la psychologie – au sens étymologique – de Platon par P. CARELLI (2015). Un autre grand récit du corpus platonicien, le mythe de Prométhée dans le *Protagoras* (320d-322d), est soumis par S. YONA (2014-2015) à une relecture centrée sur la figure d'Hermès.

6. Ainsi, le mythe peut avoir une fonction moins noble comme outil stratégique d'un personnage de dialogue qui se sent démuni vis-à-vis de son interlocuteur ; voir R. WEISS (2005-2006).

> Ἥρας δὲ δεσμοὺς ὑπὸ ὑ έ ο ς καὶ Ἡφαίστου ῥίψεις ὑπὸ πατρός, μέλλοντος τῇ μητρὶ τυπτομένῃ ἀμυνεῖν, καὶ θεομαχίας ὅσας Ὅμηρος πεποίηκεν οὐ παραδεκτέον εἰς τὴν πόλιν, οὔτ᾽ ἐν ὑπονοίαις πεποιημένας οὔτε ἄνευ ὑπονοιῶν (378d3-7)[7].

Tel est le texte imprimé par tous les éditeurs de la *République*, alors que la tradition manuscrite et indirecte (Stobée, Photios et la Souda) donne υἱέος, à l'exception d'un manuscrit d'Eusèbe qui lit Διός[8]. Si Διός est à juste titre rejeté par les éditeurs, personne ne semble avoir essayé de justifier le maintien du texte transmis (quitte à préférer la forme ὑέος à υἱέος)[9]. Dans la suite de cet article, j'argumenterai à partir de la leçon retenue (ὑέος ou, le cas échéant, υἱέος) pour mettre en évidence une stratégie de Platon dans le cadre de sa critique du mythe.

Les mots Ἡφαίστου ῥίψεις ὑπὸ πατρός, μέλλοντος τῇ μητρὶ τυπτομένῃ ἀμυνεῖν sont une référence claire à un épisode célèbre de l'*Iliade* (I, 590-594), dans lequel Héphaïstos rappelle à Héra que Zeus l'avait jadis lancé en bas de l'Olympe afin de le punir pour l'aide apportée par Héphaïstos à sa mère : Héra avait été suspendue à l'Olympe par son mari avec une enclume à chacun de ses pieds (*Iliade*, XV, 18-24 et Ps.-Apollodore, *Bibliothèque*, II, 7, 1). La chute d'Héphaïstos fut alors la cause de son infirmité (Ps.-Apollodore, *Bibliothèque*, I, 3, 5). Selon une autre version, Héphaïstos serait boiteux de naissance (*Odyssée*, VIII, 311-312) et ce serait alors sa mère qui, honteuse, l'aurait précipité du haut de l'Olympe (*Iliade*, XVIII, 394-405). Pour se venger, le dieu humilié envoya à sa mère un trône d'or dans lequel des chaînes l'attachèrent dès qu'elle s'y fut installée (Alcée, fr. 349 LP)[10]. Il est aisé de reconnaître dans Ἥρας δὲ δεσμοὺς ὑπὸ ὑέος un écho à cette

7. « Mais de raconter qu'Héra a été chargée de chaînes par son fils, qu'Héphaïstos a été précipité par son père pour avoir voulu défendre sa mère contre les coups de son époux, et que les dieux se sont livré tous les combats imaginés par Homère, voilà ce que nous n'admettrons pas dans notre république, qu'il y ait ou non allégorie dans ces fictions » (trad. É. CHAMBRY [1947], p. 82).

8. Ici je résume la transmission du texte assez schématiquement d'après les apparats critiques des éditions courantes. On pourrait ajouter que υἱέος se trouve dans l'édition de K. F. HERMANN (1922), p. 60. En ce qui concerne la variante la plus importante, il faut préciser qu'Eusèbe cite le texte de Platon à deux reprises dans sa *Préparation évangélique* et que la leçon Διός, que les éditeurs attribuent à Eusèbe, ne figure que dans un seul manuscrit (A) du premier des deux passages (*Préparation évangélique*, II, 7) ; les autres manuscrits d'Eusèbe lisent dans II, 7 υἱέος, qui est la leçon unanime dans XIII, 3 ; voir l'apparat critique de S. R. SLINGS (2003), p. 76.

9. J. ADAM (1965), p. 114, affirme seulement que « Διός *is a false reading derived from a mistaken reference to* Il. *XV 18 ff.* », sans expliquer en quoi cette référence serait erronée : pourquoi exclure *a priori* que Platon ait pu écrire Διός et alluder ainsi à la peine infligée par Zeus à Héra selon le passage du 15e chant de l'*Iliade* ?

10. Ce récit nous est accessible notamment dans des sources plus tardives, comme Pausanias, I, 20, 3.

version. Cela implique que Platon renvoie dans cette phrase à deux versions contradictoires du mythe étiologique de l'infirmité d'Héphaïstos : le dieu serait invalide depuis sa naissance d'après le groupe nominal Ἥρας δὲ δεσμοὺς ὑπὸ ὑέος, qui résume la vengeance du fils, mais en même temps son handicap serait survenu ultérieurement comme conséquence de Ἡφαίστου ῥίψεις ὑπὸ πατρός.

Ces deux versions ne peuvent être admises rationnellement comme étant toutes les deux valables. C'est ici que la leçon Διός d'Eusèbe devient intéressante. En effet, il peut paraître tentant de résoudre le problème de l'illogisme dans le texte de Platon par un recours à cette variante : Ἥρας δὲ δεσμοὺς ὑπὸ Διός au début de la phrase est le prélude à l'intervention d'Héphaïstos en faveur de sa mère (μέλλοντος τῇ μητρὶ τυπτομένῃ ἀμυνεῖν) et à la sanction punitive de Zeus (Ἡφαίστου ῥίψεις ὑπὸ πατρός). Le texte de Platon relierait de façon irréprochable les deux passages d'Homère cités ci-dessus (*Iliade*, I, 590-594 et XV, 18-24).

Je propose néanmoins de maintenir le texte reçu [11], parce qu'il donne un sens plus riche au passage platonicien, et ce malgré son caractère incohérent ou plutôt en raison de celui-ci. En effet, Platon peut avoir introduit délibérément cette contradiction : rapporter deux versions incompatibles du même mythe revient à suggérer l'aspect aléatoire non seulement des récits relatifs à Héphaïstos, Héra ou Zeus, mais de toute la tradition mythologique des Grecs. C'est bien une attaque massive à l'encontre de cette tradition, véhiculée par la poésie, que le philosophe mène aux livres II et III de la *République*, en réponse à la question posée au début de cette longue discussion : τίς οὖν ἡ παιδεία; (376e3). Si Socrate veut faire croire à son interlocuteur que la tradition fournit le point de départ idéal pour trouver la meilleure éducation possible pour les futurs gardiens (ἢ χαλεπὸν εὑρεῖν βελτίω τῆς ὑπὸ τοῦ πολλοῦ χρόνου ηὑρημένης; [376e3-4]), ce n'est que de l'ironie, comme la suite va montrer à travers le démantèlement quasi complet du modèle mythologique traditionnel. Un moyen pour arriver à cette fin – parallèlement à l'argumentation logique qui caractérise le dialogue – est de mettre en avant l'existence de variantes parfois contradictoires des mythes, car ce sont précisément ces inconséquences qui ont contribué à la

11. Un argument contextuel pour cette leçon, si besoin est de la défendre, réside dans la suite ὑέος - πατρός - μητρί (et non pas Διός - πατρός - μητρί), qui fait écho à l'importance des liens familiaux dans les lignes précédentes (l'histoire d'Ouranos, Kronos et Zeus [377e8-378a2, avec ὑέος au 378a2], les rapports conflictuels entre un fils et son père [378b1-5, avec πατέρα au 378b3], les inimitiés entre des dieux et leurs proches [378c5-6, avec πρὸς συγγενεῖς τε καὶ οἰκείους αὐτῶν au 378c6] et enfin l'éducation morale que les petits enfants peuvent recevoir auprès des personnes âgées, sans doute dans le cadre familial [378c9-d1, avec παιδία, γέρουσι et γραυσί]).

prise de conscience chez les Grecs de l'imposture des poètes [12]. Il est intéressant de noter par ailleurs que le mot δεσμός, que Platon utilise dans la version selon laquelle Héphaïstos attache sa mère au trône (Ἥρας δὲ δεσμοὺς ὑπὸ ὑέος), pourrait être une allusion à la présence de ce mot chez Homère dans le passage qui met précisément en scène la violence commise cette fois-ci par Zeus à l'égard de Héra (*Iliade*, XV, 19-20 : περὶ χερσὶ δὲ δεσμὸν ἴηλα / χρύσεον ἄρρηκτον) : cette réminiscence homérique potentielle – voire assez probable vu le fait que l'extrait du chant XV est l'une des sources pour le mythe repris dans la *République* – renforce la formation d'un amalgame entre les deux versions concurrentes.

Le texte qui fait l'objet de cette analyse fait partie d'un passage dans lequel Platon incrimine ouvertement les récits poétiques pour leur influence néfaste sur les (jeunes) lecteurs, qui risquent de prendre les dieux vicieux pour modèle (377e-378e). L'auteur y présente tantôt des exemples concrets tirés notamment d'Homère et d'Hésiode, tantôt des situations plus générales (comme au 378b8-9 : ὡς θεοὶ θεοῖς πολεμοῦσί τε καὶ ἐπιβουλεύουσι καὶ μάχονται) et n'a de cesse de répéter la valeur pédagogique plus que douteuse de ces récits. À côté de ces mises en garde explicites, Platon semble ici mettre en œuvre une stratégie plus implicite, qui consiste à déprécier le mythe par la force suggestive d'une référence intentionnellement embrouillée au mythe de l'infirmité d'Héphaïstos. Il réprouve ainsi ledit mythe à la fois explicitement, pour le danger moral qu'il représente pour la cité, et implicitement, pour son caractère intrinsèquement erroné, puisqu'il est transmis dans des versions divergentes, voire opposées.

Que cette double critique ait valeur de loi aux yeux de Platon apparaît à travers l'usage du pluriel généralisateur δεσμούς et ῥίψεις. S'il est possible de lire dans la forme plurielle δεσμούς une allusion aux chaînes utilisées par Héphaïstos pour lier sa mère au trône [13], telle ne saurait être la valeur du plu-

---

12. Cette idée trouve son expression proverbiale chez Solon (fr. 29 West) : πολλὰ ψεύδονται ἀοιδοί.

13. L'usage de ὑπό avec le génitif ὑέος et le parallélisme avec le complément d'agent ὑπὸ πατρός montre que δεσμός s'apparente ici à un nom d'action. Le parallélisme s'étend d'ailleurs à la structure d'ensemble des deux groupes nominaux Ἥρας δὲ δεσμοὺς ὑπὸ ὑέος et Ἡφαίστου ῥίψεις ὑπὸ πατρός (complément du nom au génitif + le nom au centre + complément d'agent) ; le complément au génitif est un nom propre dans les deux cas et le complément d'agent est constitué d'un nom de parenté. On remarque par ailleurs que les deux groupes nominaux sont isosyllabiques (à condition d'ajouter dans le calcul la particule coordinative καί au second groupe ou de soustraire la particule de liaison δέ au premier groupe). Tous ces éléments formels révèlent que Platon a conçu δεσμός pratiquement comme un nom d'action à l'instar du plus rare δέσις ; il s'agit d'un usage assez peu attesté de ce nom qui indique généralement un objet qui sert à lier (voir Hérodote, III, 145, 2 pour un usage quelque peu similaire de δεσμός).

riel du nom d'action ῥῖψις ('le fait de lancer ou d'être lancé'). Héphaïstos a été jeté du haut de l'Olympe une seule fois par son père … Le pluriel semble donc bien indiquer un type de récits et viser par extrapolation tous les récits propagés dans la poésie grecque qui – à l'instar des histoires portant sur Héphaïstos, Héra et Zeus – sont pernicieux et manifestement faux (car contradictoires) [14].

Dans ce passage, Platon procède donc à une fusion habile de deux versions contradictoires du mythe dans le but précis de disqualifier la mythologie lorsqu'elle prétend au statut de parole véridique. Cette stratégie circonspecte affermit la critique ouverte qui marque ces pages de la *République*. Elle nous fait voir l'unité de son auteur dans sa double nomenclature de philosophe et littéraire. Loin de fournir un résumé du mythe, Platon recrée les récits traditionnels à la façon des poètes qu'il bannit de sa cité. En même temps, il triomphe des poètes condamnés en les battant sur leur propre terrain, celui de l'invention et de la créativité. Une telle stratégie d'argumentation implicite n'est certainement pas un cas isolé et mériterait une étude systématique dans le corpus platonicien [15].

Koen VANHAEGENDOREN
Langues et Littératures Classiques
Département des Sciences de l'Antiquité
Université de Liège - Faculté de Philosophie et Lettres
Place du 20-Août, 7 - Bât. A1
4000 Liège (Belgique)
koen.vanhaegendoren@uliege.be

14. On pourrait traduire ce pluriel par 'des récits sur' ou 'des récits tels que celui portant sur'.

15. Limitons-nous à deux exemples, dont l'un se trouve dans la discussion qui suit directement le contexte du passage étudié dans cet article, alors que le second est tiré d'un autre dialogue. Après avoir élaboré un premier critère de composition de textes au sujet des dieux, Socrate passe en revue quelques vers qui ne respectent pas le principe selon lequel Dieu n'est la source que du bien. Ainsi, la première des quatre citations épiques au 379d reprend les vers 527-528 du chant XXIV de l'*Iliade*, non sans des modifications significatives (notamment κηρῶν au lieu de δώρων et l'ordre de mots ἐσθλῶν - δειλῶν au lieu de κακῶν - ἑάων). Il semble que Platon cherche d'abord à noircir l'image du poète à travers l'insertion d'un mot aux connotations plus négatives pour ensuite suggérer sa propre vision de l'origine du bien et du mal par le biais d'un changement de place des mots désignant ces réalités. Par un procédé un peu différent, l'auteur critique la technique rhétorique du sophiste Gorgias dans le dialogue qui porte son nom en recourant à un moyen oblique, à savoir la parodie du rhéteur par son antagoniste Socrate, qui use abondamment du polyptote, une figure associée essentiellement à la technique de Gorgias ; voir B. LEVETT (2005).

Références bibliographiques

James ADAM (1965) : *The Republic of Plato*, edited with critical notes, commentary and appendices. Second edition with an introduction by D. A. REES, vol. I. Books I-V, Cambridge, University Press (1902[1]).

Andreas AVGOUSTI (2012) : « By Uniting It Stands: Poetry and Myth in Plato's *Republic* », *Polis. The Journal for Ancient Greek Political Thought* 29, p. 21-41.

Geoffrey W. BAKEWELL (2017) : « The Voice of Aeschylus in Plato's *Republic* », dans Niall W. SLATER (éd.), *Voice and Voices in Antiquity* (Mnemosyne, Suppl. 396 ; Orality and Literacy in the Ancient World, 11), Leiden, Brill, p. 260-276.

Luc BRISSON (2007) : « Analysis and Interpretation of Plato's *Republic* III 414b8-415d6 », *Méthexis* 20, p. 51-61.

Paul CARELLI (2015) : « Psychic Representation in Plato's *Phaedrus* », *Apeiron. A Journal for Ancient Philosophy and Science* 48, p. 76-98.

Émile CHAMBRY (1947) : *Platon, Œuvres complètes*, tome VI. *La République, livres I-III*, texte établi et traduit par Émile CHAMBRY avec introduction d'Auguste DIÈS (Collection des Universités de France), Paris, Les Belles Lettres.

Catherine COLLOBERT, Pierre DESTRÉE et Francisco J. GONZALEZ (éd.) (2012) : *Plato and Myth. Studies on the Use and Status of Platonic Myths* (Mnemosyne, Suppl. 337), Leiden, Brill.

Monique DIXSAUT (2013) : « Donner à voir : fonction et signification des mythes platoniciens », dans Evangelos A. MOUTSOPOULOS, Maria PROTOPAPAS-MARNELI et Christina SINOU (éd.), *Plato, Poet and Philosopher. In Memory of Ioannis N. Theodoracopoulos, Proceedings of the 3rd International Conference of Philosophy, Magoula, Sparta, 26-29 May 2011*, Athènes, Academy of Athens, Research Center for Greek Philosophy, p. 119-134.

Harald HAARMANN (2015) : *Myth as Source of Knowledge in Early Western Thought. The Quest for Historiography, Science and Philosophy in Greek Antiquity*, Wiesbaden, Harrassowitz.

Karl Friedrich HERMANN (1922) : *Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi* (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, vol. IV), Leipzig - Berlin, Teubner (1851[1]).

Brad LEVETT (2005) : « Platonic Parody in the "Gorgias" », *Phoenix* 59, p. 210-227.

Edvard LORKOVIC (2014) : « Losing the Monstrous and the Multiform: The Lessons of Myth in Plato's *Phaedrus* », *Philosophy and Literature* 38, p. 462-478.

Penelope MURRAY (1996) : *Plato on Poetry: Ion; Republic 376e-398b9; Republic 595-608b10* (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge, University Press.

Catalin PARTENIE (éd.) (2009) : *Plato's Myths*, Cambridge - New York, Cambridge University Press.

S. R. SLINGS (2003) : *Platonis Rempublicam* recognovit brevique adnotatione critica instruxit S. R. SLINGS (Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis), Oxford, University Press.

Roslyn WEISS (2005-2006) : « The Strategic Use of Myth in the *Protagoras* and *Meno* », *Interpretation. A Journal of Political Philosophy* 33, p. 133-152.

Daniel S. WERNER (2012) : « Myth and the Structure of Plato's *Euthyphro* », *International Philosophical Quarterly* 52, p. 41-62.

Sergio YONA (2014-2015) : « What About Hermes? A Reconsideration of the Myth of Prometheus in Plato's *Protagoras* », *Classical World* 108, p. 359-383.

Les Études classiques 88 (2020), p. 383-403.

ROMAN MODELS AND CONTEMPORARY EXPERIENCE IN JOHANNES BRANTIUS'S IMAGE OF THE PERFECT SENATOR (1633) *

Résumé. — En 1633, l'humaniste et magistrat anversois Jean Brant (Johannes Brantius) publia son traité *Senator sive de perfecti et veri senatoris officio libri duo*. En tant que tel, le travail appartient au sous-genre des miroirs de conseillers qui fleurissait aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Comme nous essayons de le démontrer, le traité de Jean Brant se distingue d'autres miroirs de conseillers par la perspective nettement locale et anversoise adoptée par l'auteur, ainsi que par sa touche cicéronienne. En effet, Brantius essayait de faire revivre le langage cicéronien de l'humanisme civique à une époque profondément empreinte d'un discours politique tacitéen.

Abstract. — In 1633 the Antwerp humanist and lawyer Jan Brant (Johannes Brantius) published his lengthy treatise *Senator sive de perfecti et veri senatoris officio libri duo*. While it belongs to the sub-genre of so-called mirror-for-counselors, it distinguishes itself from other treatises on the same subject by its strong emphasis on a local, specifically Antwerp perspective and its unmistakably Ciceronian flavor. As I will try to show, Brantius aimed to revive the Ciceronian language of civic humanism in an age that was profoundly imbued with a strongly Tacitean political discourse.

Whether fashionably conceived of as a company providing particular services and products (teaching, scientific output, expert opinions, diplomas reflecting acquired skills and competences, etc.) or, more traditionally, as a commonwealth or *res publica* governed by specific laws and customs, the contemporary university is an environment that is, perhaps more than ever before, characterized by processes of deliberation, consultation and decision-making, and, concomitantly, by a seemingly constant proliferation of deliberative or decision-making bodies. Far from limiting him- or herself to academic teaching and doing research, a professor is nowadays supposed to take part, on a more or less regular basis, in one or more advisory or executive boards situated on a local, intermediate, or top level (research unit

* I should like to thank Dr. Ingrid Sperber for having corrected my English.

or department, faculty, the university as a whole). Throughout his career, Lambert Isebaert has done more than his fair share of such deliberative and executive jobs. As a modest tribute to this honorable but all too easily neglected part of his academic life, I would like to focus on a late humanist treatise from the Southern Netherlands in which the profile of the ideal senator or councilor is defined in some detail. Published in 1633 by Balthasar Moretus, the *Senator sive de perfecti et veri senatoris officio libri duo* was written by the Antwerp humanist and lawyer Jan Brant or Johannes Brantius (1559-1639). Although it does not seem to have been particularly successful from a commercial point of view (it was never reprinted in Antwerp or elsewhere), it nonetheless constitutes an intriguing specimen of a humanist subgenre that gradually came to light in the second half of the sixteenth century and appears to have flourished especially during the seventeenth century: the so-called mirror-for-counselors or councilors. Distinct from, but similar to, the much more widespread and by now thoroughly studied genre of mirror-for-princes, these texts set out to delineate the necessary virtues and required functions of those early modern men who assisted the sovereign prince or local authorities by giving advice either on an individual basis or, more commonly, as members of an advisory board or council[1].

Despite the fairly recent scholarly interest in early modern political counsel, in general, and, more specifically, the figure of the early modern counselor as such, Brantius's treatise has thus far received no scholarly attention at all[2]. This is all the more regrettable as his work distinguishes it-

1. Martinus LIPENIUS offers a good indication of the richness of the available texts in his *Bibliotheca realis philosophica*, Frankfurt am Main, Johannes Fridericus, 1682, tom. 1, p. 336-337, *s.v.* '*consiliarius politicus*' and tom. 2, p. 383, *s.v.* '*senator*'. No attention whatsoever is paid to this admittedly minor sub-genre of "mirror-for-counselors" in the recent standard works on Neo-Latin literature, viz. Philip FORD, Jan BLOEMENDAL and Charles FANTAZZI (eds.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World* (The Renaissance Society of America. Texts and Studies Series, 3), Leiden - Boston, Brill, 2014; Sarah KNIGHT and Stefan TILG (eds.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin*, Oxford, University Press, 2015; and Victoria MOUL (ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature*, Cambridge, University Press, 2017. By contrast, the closely related sub-genre of "mirror-for-diplomats" is briefly discussed by Erik DE BOM in his contribution "Diplomacy and Court Culture", in *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World*, *op. cit.* (above), p. 958-959.

2. The most important publications in the field are Jacqueline ROSE, "Kingship and Counsel in Early Modern England", *The Historical Journal* 54.1 (2011), p. 47-71; C. CURTIS, "Advising Monarchs and their Counsellors: Juan Luis Vives on the Emotions, Civil Life and International Relations", *Parergon* 28 (2011), p. 29-53; Cédric MICHON (ed.), *Conseils et conseillers dans l'Europe de la Renaissance, v. 1450-1550*, Rennes, Presses Universitaires, 2012; Nicole REINHARDT, *Voices of Conscience: Royal Confessors and Political Counsel in Seventeenth-Century Spain and France*, Oxford, University Press, 2016; and Jacqueline ROSE, *The Politics of Counsel in England and Scotland, 1286-1707*, Oxford, University Press, 2016.

self from other literature on the subject by its strong emphasis on a local perspective and its unmistakably ancient Roman flavor. Indeed, as I will try to show in the following pages, Brantius's work on the ideal senator is heavily dependent on the author's personal experience as a member of the Antwerp City Council. He systematically refers to this body as a senate populated by councilors who are expected to imitate and emulate ancient role models – first and foremost Roman senators from the republican era, among whom Marcus Tullius Cicero takes pride of place. In so doing, Brantius attempted, somewhat anachronistically, to reinvigorate the thoroughly Ciceronian language of civic humanism that flourished in Italy in the early Renaissance but which from the second half of the sixteenth century onwards had been gradually replaced with a new, outspokenly Tacitean political discourse, a discourse that appeared to be more suited to capture the subtle features of the new political reality of those days – the world of powerful princes and their courts.

A Man of Ciceronian Letters

Nowadays Jan Brant is probably best known, if at all, as Peter Paul Rubens's first father-in-law. In 1609 the famous painter and diplomat married Brant's daughter Isabella, by whom he had three children. However, it was a happy marriage cruelly ended by Isabella's untimely death in 1626, when she fell victim to the plague. By that time, Brantius had retired as city secretary (*ab actis*), an office which he had held for 31 years from January 1591 onwards. In honor of his exceptionally long and good services, he was unanimously elected member of the Antwerp City Council, an honorable position which he occupied until his death in 1639 [3].

Throughout his busy career, Brantius ardently pursued his much-cherished humanist projects. He published a huge collection of philological comments and political observations on Julius Caesar's *De Bello Gallico* and *De Bello Civili*, as well as on Aulus Hirtius's *De Bello Alexandrino* (Frankfurt, 1606). When Rubens's brother Philip, a former student of Justus Lipsius, died in 1611, Brantius wrote a laudatory biography for his colleague and relative, which he issued together with Philip's literary remains

3. A brief overview of Brantius's life and work is offered by Auguste VANDER MEERSCH in his article "Brandt, Jean", *Biographie nationale de Belgique* 2 (Bruxelles, 1868), cols. 905-907, as well as by Max ROOSES and Ch. RUELENS in *Correspondance de Rubens et documents épistolaires concernant sa vie et ses œuvres*, tome 2 (1609 - 25 juillet 1622), Anvers, Jos Maes, 1898, p. 16-19. Some additional details can be culled from older bio-bibliographical works, such as Franciscus SWEERTIUS, *Athenae Belgicae, sive nomenclator infer. Germaniae scriptorum*, Antwerp, Gul. A Tungris, 1628, p. 400, and Valerius ANDREAS, *Bibliotheca Belgica*, Leuven, Iacobus Zegers, 1643, p. 466-467.

(Antwerp, 1615)[4]. By that time, Brantius had already published his main literary work, the *Elogia Ciceroniana Romanorum domi militiaeque illustrium* (Antwerp, 1612). This was an ambitious history of Rome focusing on the life and deeds of illustrious (mainly republican) figures and recounted on the basis of historical anecdotes found in the work of the man he admired more than anyone else, the Roman politician, orator, and philosopher Marcus Tullius Cicero. As can be inferred from the dedicatory letter to the influential lawyer Petrus Peckius, it was especially the Antwerp Jesuit Andreas Schottus (1552-1629) who had urged his friend to embark on this literary enterprise – an enterprise that clearly served more than merely antiquarian purposes. Indeed, it was Brantius's firm intention to offer his readers exemplary models of conduct worthy of imitation and emulation – a lofty intention which, as we shall see, can also be traced in his later treatise *Senator.*

With the publication of the *Elogia Ciceroniana*, Brantius proved himself to be an important ally of Andreas Schottus in his indefatigable battle to defend Cicero's good name and propagate his style and ideas in an age that had become increasingly infatuated with Tacitus, his concise, elliptic way of writing, and his "realistic", if not cynical, views on political life[5]. In writing the history of Rome through Cicero's lens, Brantius applied the very principles which Schottus had expounded to Jesuit school teachers in his *Tullianae Quaestiones* of 1610, a milestone in the Neo-Ciceronian countercurrent of the late sixteenth and early seventeenth centuries, of which Schottus was one of the leading representatives and to which Brantius contributed in his own, admittedly more modest way[6]. It is certainly no coin-

---

4. Philip was appointed city secretary of Antwerp in January 1609; two months later he married Maria de Moy and thus became Brantius's brother-in-law. See Dirk SACRÉ, art. "Filips Rubens" in Jeanine DE LANDTSHEER, Dirk SACRÉ and Chris COPPENS (eds.), *Justus Lipsius (1547-1606). Een geleerde en zijn Europese netwerk* (Supplementa Humanistica Lovaniensia, 21), Leuven, University Press, 2006, p. 378-379 (with further literature).

5. On the waning of Ciceronianism as a political language and its replacement by Tacitism in early modern Europe, see, among others, Peter BURKE, "Tacitism, Scepticism, and Reason of State", in J. H. BURNS, with the Assistance of M. GOLDIE (ed.), *The Cambridge History of Political Thought, 1450-1700*, Cambridge, University Press, 1991, p. 479-498, and Alexandra GAIDA, "Tacitus and Political Thought in Early Modern Europe, c. 1530-1640", in A. J. WOODMAN (ed.), *The Cambridge Companion to Tacitus*, Cambridge, University Press, 2009, p. 253-268.

6. On Andreas Schottus, see the brief biographical overview by Gilbert TOURNOY, "Schott, André", in Colette NATIVEL (ed.), Centuriae Latinae. *Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à Jacques Chomarat* (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 314), Genève, Droz, 1997, p. 749-753. On Schottus's impact on Jesuit historical education in early modern times, see Paul NELLES, "*Historia magistra*

cidence, then, that Peter Paul Rubens depicted his father-in-law on an oil canvas of 1635 as a man of Ciceronian letters. Wearing a sober but elegant garment (black coat, white ruff), he looks the spectator right in the eye. He holds a book in his left hand. On the book-shelf behind him, in the upper right corner of the painting, we notice a number of other books. Two of them are clearly identifiable: his commentary on the writings of Julius Caesar and, much more conspicuously, the collected works of Cicero [7].

In 1633 Brantius published the *Senator*, his second major literary work [8]. Aptly dedicated "to the consuls and senators of Antwerp" (*ad consules et senatores Antverpienses*), it sought to offer its readers an instructive "mirror-for-councilors", containing precepts and admonishments which are almost exclusively illustrated by means of quotations from classical, predominantly Roman, antiquity. Already in the letter of dedication, Brantius announces that Cicero will be his main mentor and guide. More than anyone else, he can teach how to govern the commonwealth, how to speak well on the public forum and how to live an honorable life, in short how to become an accomplished senator. With typical modesty, feigned or not, Brantius asserts that while he cannot aspire to express the perfect senator he has in mind by imitating him in actual practice, he may nonetheless hope to express him adequately in words, especially by following, so to speak, in the footsteps of his greatly admired master [9].

Although it cannot be proven as such, it is very well possible that the author was at least partly prompted to write his treatise by a work which his friend Andreas Schottus had published in 1618 and which basically dealt with the same subject-matter. In his *De consilio et consiliarii senatorisque officio tractatus*, Schottus offered his readers, collected in one neat volume, three sixteenth-century treatises on the virtues and functions of a counselor. One was written by the Spanish humanist Fadrique Furió Ceriol (Fredericus

---

antiquitatis. Cicero and Jesuit History Teaching", *Renaissance Studies* 13.2 (1999), p. 130-172.

7. See Erich STEINGRÄBER, *Alte Pinakothek, München: kurzes Verzeichnis der Bilder*, München, Hirmer, 1969^3, p. 78, n° 354, and Hans VLIEGHE, *Rubens, Portraits of Identified Sitters Painted in Antwerp* (Corpus Rubenianum – Ludwig Burchard, 19.2), London, Harvey Miller Publishers, 1987, p. 58-59, n° 78.

8. Peter Paul Rubens possessed a copy of this treatise, along with Brantius's other lucubrations. See Prosper ARENTS, *De Bibliotheek van Pieter Pauwel Rubens: een reconstructie*. Eindredactie: Alfons K. L. THIJS, Antwerpen, Vereniging der Antwerpse Bibliofielen, 2001, p. 281, N9, 302, R19, 302, R20, 302, R 21.

9. *Senator*, letter of dedication, p. *4^v: *Quem* [*sc. perfectum senatorem*] *si imitando exprimere non possumus, at qualis esse debeat, poterimus fortasse dicere, maxime viam praeeunte magno illo duce ac magistro* M. Tullio Cicerone, *cuius vestigia usquequaque persecuti sumus.*

Ceriolanus Valentinus) and the other two by far less renowned authors, Pietro Magno (Petrus Magnus Parmensis) and Hippolyt a Colli (Hippolytus a Collibus) [10]. Be that as it may, together with the numerous observations on counsel and counselors in the political treatises of Johannes a Chokier de Surlet (1571-1656), a humanist lawyer and former student of Lipsius who made a career as vicar general and member of the Secret Council of the Liège prince-bishop Ferdinand, and Nicolaus Vernulaeus (1583-1649), professor of rhetoric and Latin at the university of Leuven [11], these works constitute an excellent frame of reference which allows us to determine with a sufficient degree of precision the specific nature and purport of Brantius's *Senator*.

A Roman Republican Setting

The most striking difference between Brantius and his forerunners is undoubtedly the fact that the former pays no attention at all to the relationship between counselor / councilor and sovereign ruler. Whereas the other authors go to great lengths to explain how a prince should choose his ad-

10. On Fadrique Furió Ceriol (1527-1592) and his treatise on counsel and counselors, first published in Spanish in Antwerp in 1559, see, among many other scholarly contributions, especially *Raison et altérité chez Fadrique Furió Ceriol, philosophe politique espagnol du XVIe siècle*. Introduction, édition, traduction de 'Concejo y Consejeros del principe', par Henri MÉCHOULAN, Paris, Mouton, 1973. Petrus Magnus Parmensis dedicated his treatise to Ottavio Farnese, Duke of Parma and Piacenza from 1547 until 1586. The original manuscript of the work is still preserved. See Paul Oskar KRISTELLER, *Iter Italicum*, vol. V 5, London, The Warburg Institute - Leiden, Brill, 1990, col. 518a. Neither Petrus Magnus nor Ottavio Farnese are mentioned in Paola Medioli MASOTTI (ed.), *Parma e l'umanesimo italiano. Atti del convegno internazionale di studi umanistici* (Medioevo e umanesimo, 60), Padova, Antenore, 1986. On Hippolyt a Colli (1561-1612) and his treatise *Consiliarius*, first published in 1596, see Emil Julius Hugo STEFFENHAGEN, art. "Colli, Hippolyt von", in *Allgemeine Deutsche Biographie* 4 (1876), online version on http://www.deutsche-biographie.de/.

11. Johannes A CHOKIER DE SURLET, *Thesaurus politicorum aphorismorum*, first issued in Rome in 1611 by Bartholomeo Zannetti; Nicolaus VERNULAEUS, *Institutiones politicae*, first issued in Leuven by Philippus Dormalius in 1623. Both works were frequently reprinted in the course of the seventeenth century. On the life and political work of J. Chokier de Surlet, see now Erik DE BOM, "Aphorisms and Examples, History and Politics. Chokier's *Thesaurus Politicorum Aphorismorum*, 1611, and Lipsius's Political Works", *Lias. Sources and Documents Relating to the Early Modern History of Ideas* 34 (2007), p. 21-44, and ID., *Geleerden en politiek. De politieke ideeën van Justus Lipsius in de vroegmoderne Nederlanden*, Hilversum, Verloren, 2011, p. 179-198. On Vernulaeus and his views on political counsel, see now Toon VAN HOUDT and Erik DE BOM, "The Artistry of Civil Life. Deliberative Rhetoric and Political Pedagogy in the Work of Nicolaus Vernulaeus (1583-1649)", *Rhetorica* 35.3 (2017), p. 259-284.

visers and how he has to behave towards them, the sovereign ruler – or his representative – is conspicuously absent from Brantius's *Senator* [12].

In the first chapters of his treatise, Brantius explains the genesis of human society, the gradual organization of human beings in autonomous cities and states which are originally governed by "rulers and keepers" (*rectores et conservatores*) who act as God's representatives on earth [13]. After a brief discussion of the natural, inevitable transformation of states, famously described by Plato, into monarchy, aristocracy and democracy [14], the author sketches how in ancient Rome the kingdom was replaced by a republican regime which rested on the executive power of two annually elected consuls and the authority of a permanent council (the Senate), which functioned as "the true custodian, guardian and defender of the commonwealth" (*Reipublicae custodem, praesidem, propugnatorem*) and on whose behalf all Roman magistrates, their servants so to speak (*quasi ministros*), performed their public duties [15]. This constitutional system forms the very basis of Brantius's further elaborations on the need for political commitment and the nature of true nobility, which gradually pave the way for the corner piece of his treatise, a prolific discussion of the virtues and tasks of the accomplished contemporary senator. As the transition from ancient Roman Senate to contemporary councilors is made in a perfectly smooth and seamless way, the reader gets the strong impression that the ideal senator depicted by Brantius functions, as it were, in a Roman republican setting.

Such a setting was, of course, not entirely congruous with the political reality of the Spanish-Habsburg Netherlands as a whole in the first half of the seventeenth century. With some minor adaptations and reinterpretations, however, it could be applied to the local level of towns and cities which, especially in Brabant, preserved much of their autonomy throughout the first half of the seventeenth century and anxiously defended it against regular attempts at bureaucratization and centralization made by the central government [16]. This is exactly what the Jesuit author Carolus Scribani (1561-1629)

---

12. Especially J. CHOKIER DE SURLET devotes many pages to the relationship between counselor and prince in his lengthy *Thesaurus politicorum aphorismorum*, Köln, Ioannes Antonius Kinchius, 1649, pars 1, lib. 4, p. 331-360. Much shorter are the observations made by Nicolaus VERNULAEUS in his *Institutionum politicarum libri quatuor*, Leuven, Ioannes Vryenborch, 1647, lib. 2, tit. 4, p. 172-176.

13. Johannes BRANTIUS, *Senator*, lib. 1, cap. 1, p. 1-4.

14. *Senator*, lib. 1, cap. 3, p. 9. Cf. Plato, *Politicus*, 300c-303d. Interestingly enough, Brantius refrains from telling which constitution he deems best.

15. *Senator*, lib. 1, cap. 5, p. 14-15. The sentence contains a hidden quotation from Cic., *Sext*., 65, 137.

16. See Paul JANSSENS, "De lokale machten: de politieke cultuur van de stedelijke elites", in ID. (ed.), *België in de 17de eeuw: de Spaanse Nederlanden en het prinsbisdom Luik*, Gent, Snoeck, 2006, p. 177-183.

had tried to do in his treatise on the origins of the people of Antwerp, issued in 1610, in which he systematically compares the ancient Roman social stratification and republican institutions with those of contemporary Antwerp. His conclusion is strikingly simple: the similarities are so great that one would be inclined to think that the ancient Romans and the people of Antwerp are related by blood [17]! It should be added that Scribani readily admits that the comparison is not entirely valid, in so far as the role played by consuls of Antwerp in some respects comes closer to that of Roman consuls under the principate than to the functions fulfilled by their republican predecessors [18]. Such a relativizing note is not found in Brantius's treatise. Whereas Scribani adopted a Roman framework that left at least some space for a sovereign ruler and his representatives on a local administrative and judicial level, this is not the case in the *Senator*; in his work Brantius exclusively focuses on senators who, assembled in a council (the senate), lend their authority to local magistrates and support them with their sound advice. All in all they seem to be living and working in a self-contained political realm, a city-state in its own right, cut off from the larger context of a state governed by the sovereign prince, his representatives and collaborators [19]. It goes without saying that such a framework was, at least to a certain extent, fictional. It is equally clear, however, that this framework was superbly suited to inflate the political relevance of local councilors and functionaries alike: as Antwerp seemed to look so similar to republican Rome, its major political actors could boast to play a role as important as that played by Roman senators and magistrates in the republican era.

This republican framework, subtly suggested rather than sharply outlined, underpins Brantius's political program, which turns out to be a modified version of civic humanism, the political ideology and language that was developed in the fifteenth century by Florentine humanists such as Leonardo Bruni and Coluccio Salutati. Strongly inspired by the writings of Aristotle, Polybius, Sallust, and especially Cicero, they sought to promote a politically active lifestyle for the citizens of Florence, or at least for those

17. Carolus SCRIBANI, *Origines Antverpiensium*, Antwerp, Ioannes Moretus, cap. 15, p. 128: *Magna cum Romanis affinitas, ut consanguineum arbitreris populum*. For C. Scribani's political ideas, especially in relationship to J. Lipsius's *Politica*, see Erik DE BOM, *Geleerden en politiek, op. cit.* (n. 11), p. 346-364. For his treatises on Antwerp and its origins, see the brief survey by L. BROUWERS, *Carolus Scribani S.J. (1561-1629). Een groot man van de Contra-Reformatie in de Nederlanden*, Antwerpen, Ruusbroecgenootschap, 1961, p. 187-203.

18. *Origines Antverpiensium*, cap. 15, p. 132-133.

19. It is only in his discussion of magistrates (lib. 1, cap. 33) that Brantius takes into account the broader framework of a central state run by magistrates who, among other things, deliberate and decide on imposing taxes on cities and citizens. But even here he omits to refer to the sovereign ruler.

among them who could claim to possess virtue (*virtus*); as virtuous men, they were expected to commit themselves to the common good of the Florentine Republic, the city-state that guaranteed their political freedom [20]. Some of the major themes and concepts of this political program were recuperated by Brantius, albeit with significant changes and without any reference to the seminal works of the Quattrocento Florentine humanists, which he does not seem to have known or used.

To begin with, Brantius holds an ardent plea in favor of the *vita activa* against the *vita contemplativa*, although he is willing to accept that a politically active life does not suit all people equally well. However praiseworthy a life devoted to philosophical contemplation may be – after all, Cicero himself had praised it as the most desirable and excellent good given to humankind by the gods – [21], active participation in government is to be considered superior, for the very basic (Aristotelian) reason that man is essentially a "political animal", by nature destined to live together, to communicate and cooperate with other people in the context of a political association [22]. Consequently, philosophical reflection which does not lead to concrete action in the political community remains hopelessly crippled and defective [23]. Following the lead of Plato and Aristotle, Brantius only grants exceptionally gifted persons the right to retreat into otiose study [24]. Much harsher is Brantius's condemnation of people who philosophically endorse, or actually live, a life devoted to lust and pleasure: they simply deny their human nature by degrading themselves to the level of animals void of any

---

20. The literature on civic humanism is vast, not in the least because the concept has become hotly debated in recent times. For a brief history of the various interpretations of the concept, see Athanasios MOULAKIS, art. "Civic Humanism", in Edward N. ZALTA (ed.), *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (2011), accessible through https://plato.stanford.edu/entries/humanism-civic/ (accessed on 14 March 2019). See further the various contributions in James HANKINS (ed.), *Renaissance Civic Humanism* (Ideas in Context), Cambridge, University Press, 2000 and in Wyger VELEMA and Arthur WESTSTEIJN, "Introduction. Classical Republicanism and Ancient Republican Models", in ID. (eds.), *Ancient Models in the Early Modern Republican Imagination*, Leiden - Boston, Brill, 2018, p. 1-19 (esp. p. 1-7).

21. Cic., *Leg.* 1, 22, 58. The passage is quoted by Brantius in his *Senator*, lib. 1, cap. 6, p. 19.

22. Cf. Arist., *Pol.*, I, 2. Needless to say, Aristotle's argumentation is more sophisticated than Brantius's simplifying paraphrase.

23. *Senator*, lib. 1, cap. 7, p. 25.

24. *Senator*, lib. 1, cap. 6, p. 23. On Plato's and Aristotle's defense of the "quiet", philosophical life as opposed to the hustle and bustle of political engagement, see Eric BROWN, "False Idles: The Politics of the 'Quiet Life'", in Ryan K. BALOT (ed.), *A Companion to Greek and Roman Political Thought*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2009, p. 485-500 (esp. p. 488-489).

reason [25]. On the other hand, the author shows at least some understanding for those who are reluctant to play a public role because they consider it too laborious and toilsome to be compatible with the tranquility of mind they eagerly seek to find or maintain [26]. Difficult and arduous as it may be, participation in the government of one's political community yields a particularly rich reward, Brantius retorts: namely the acquisition of glory, which he defines, rather grandiloquently, as "that illustrious and widespread fame of one's numerous and great merits among one's own citizens, in one's fatherland, or even among humankind as a whole" [27]. Thirst for glory drives truly great men, glory ensures them eternity – a statement which the author corroborates by calling to witness the great heroes of the Roman Republic – "the Bruti, Camilli, Ahalae, Decii, Curii, Fabricii, Maximi, Scipiones, Lentuli, Aemilii and innumerable others who by stabilizing the Roman state have been given a place among the immortal gods" [28].

According to Brantius, in principle all men should try to reach the glory which a virtuous commitment to the common good of the state engenders. At first sight, such a statement reads like an unequivocal profession of unalloyed civic humanism. However, the author hastens to qualify his initially broad viewpoint. First of all, he admits that thirst for glory, inextricably linked to the *vita activa*, is not found in all people but only in the "good" (*boni*), or perhaps even only in the very best (*optimi*), that is to say in "the greatest minds and the most splendid talents" [29]. They are the ones who truly value honor and fame on the public forum more than, for example, the possession of riches. This limitation subtly paves the way for one of the following chapters in which the author unambiguously states that while all virtuous and educated men may be eligible for public honors and functions, the

25. *Senator*, lib. 1, cap. 6, p. 21-22.

26. *Senator*, lib. 1, cap. 6, p. 20-21, with reference to, among other ancient works, Seneca's *De Tranquillitate animi*. For the ancient Stoic defense of the non-political life, see now Eric BROWN, "False Idles: The Politics of the 'Quiet Life'", *op. cit.* (n. 24), p. 497-498.

27. *Senator*, lib. 1, cap. 8, p. 29: *Ea est illustris ac pervagata multorum et magnorum vel in suos cives, vel in patriam, vel in omne genus hominum fama meritorum*. This is a hidden quotation from Cic., *Marc*., 8, 26, in which the crucial semantic aspects of the Roman conceptualization of glory – widespread fame, gained by successful, remarkable deeds, which results in recognized intense prestige – are neatly combined with one another. See further Jean-François THOMAS, Gloria et laus. *Étude sémantique* (Bibliothèque d'Études Classiques, 31), Leuven, Peeters, 2002, p. 88-91.

28. *Ibidem*: *Hinc Brutos, Camillos, Ahalas, Decios, Curios, Fabricios, Maximos, Scipiones, Lentulos, Aemilios, innumerabiles alios, qui Remp. Rom. stabiliverunt, in Deorum immortalium coetu ac numero reposuerunt*. This is a hidden quotation, with small modifications, from Cic., *Sest*., 68, 142.

29. *Senator*, lib. 1, cap. 6, p. 23: *Neque omnibus insita atque innata est hominibus, sed in maximis animis, splendidissimisque ingeniis plerumque elucet*.

pursuit of glory through political merits nonetheless befits the nobility in the first place. And he leaves no doubt as to the true nature of the nobility which he has in mind. While in good humanist fashion stressing the need for virtue and education, he makes it abundantly clear that nobility is first and foremost a matter of blood and lineage. The author simply takes it for granted that this nobility of the blood has easier access to public honors and functions than other citizens, and what holds true for one generation applies almost automatically to the next generation: provided that they incarnate the virtues of their forebears, it is only natural for the younger scions of a noble family to follow in their footsteps. In bestowing public honors and functions on its offspring, the state rightly acknowledges and honors a noble family's prevailing glory, firmly based on previously proven political merits [30].

However, Brantius hastens to add that the glory acquired through virtue and great deeds is not the exclusive prerogative of noble men; other people can and should achieve it as well. Therefore, he deems it proper that a man of lowly birth but endowed with personal talent tries "to surpass nobility with virtue and live in such a manner that he sheds light on his obscure family" [31]. Unsurprisingly, Brantius presents Marcus Tullius Cicero, by far the most famous *homo novus* of Roman antiquity, to make his point. It is an example which must have been very dear to the author who in a way was a *homo novus* himself [32].

While developing his program of civic humanism, Brantius tackles two issues which appear to have been of topical interest in his own lifetime. The first centers around the question of what choice of life a great man should make when he sees his country in the grip of turmoil, sedition, or even full-scale civil war: should he remain politically active despite the dangers involved or rather flee from his ruined country or at the very least retreat into

30. *Senator*, lib. 1, cap. 15, p. 52 and cap. 17, p. 57-58.

31. *Senator*, lib. 1, cap. 15, p. 53: *cohortandi sunt, ut per virtutem nobilitatem anteveniant; ita vivant, ut familiam suam obscuram in lucem vocent*. The first sentence is a quotation from Sall., *Iug*., 4, 7.

32. His father, Jan Brant Senior (1518-1595), was a wine merchant and innkeeper in Antwerp. Born in Valkenburg, he acquired citizenship in Antwerp in 1546. Brantius profusely praises Cicero for having achieved glory by his own merits only and clearly presents him as a role model. It is interesting to note that he omits to mention the fact that Cicero's early career was boosted by his marriage with Terentia, a wealthy and noble woman. Similarly, it was especially thanks to his marriage with Clara de Moy that Brantius obtained the position of city secretary, and thus became a colleague of his father-in-law, Hendrik de Moy. When Brantius retired from office in 1632, he was in turn succeeded by his own first-born son Hendrik. See Auguste VANDER MEERSCH, art. "Brandt, Jean", *BN* 2 (Bruxelles, 1868), col. 905, and H. DOUXCHAMPS *et al.*, "Rubens et ses descendants", *Le Parchemin. Recueil généalogique et héraldique* 25 (1977), p. 130-131.

the peace and quiet of a strictly private life? While the quotations adduced in the chapter suggest that the author is first and foremost thinking about the turbulent period of the late Roman Republic, his sad laments for the miserable condition of the Netherlands, torn apart by a calamitous civil war, make it abundantly clear that he also has in mind the traumatizing circumstances under which he was forced to live and work [33]. Unsurprisingly, he advises his readers to follow the lead of those wise Roman men who, faced with a situation in which they were unable to play a significant role in the senate or on the forum, decided to withdraw and lend support to the commonwealth by thinking and writing about ethics and politics, and by trying to find ways to restore the state to its old freedom and dignity. Although Cicero is not explicitly mentioned, it is obvious that he constitutes an exemplary model of the *otium cum dignitate* which the author recommends [34].

The other issue has everything to do with the existence of a large and influential community of merchants and businessmen in Antwerp, a city which even after the closure of the mouth of the Scheldt in 1585 remained an important commercial and financial center for many decades to come. Especially from 1576 onwards, various members of this highly visible community became eager to turn their economic power into political weight, mainly in order to safeguard their commercial interests [35]. Contrary to ancient Roman republican ideology as it was represented by his main guide and mentor Cicero, Brantius sees no reason not to grant honest businessmen access to political honors and functions [36]. He readily dismisses the widespread view that merchants are unfit for political office as they let themselves be completely absorbed by their lust for money, and refutes the equally widespread opinion, based on Aristotle, that a life devoted to lucre is a petty life incompatible with the magnanimity required of politically ac-

---

33. *Senator*, lib. 1, cap. 21, p. 65-67. In 1621, the Twelve Years' Truce between the Spanish king and the United Provinces had come to an end, leading to an intensification of war activities in the Netherlands. On the devastating impact of those war activities on the local population, see e.g. Myron P. GUTMANN, "De nasleep van de oorlog", in Paul JANSSENS (ed.), *België in de 17de eeuw*, *op. cit.* (n. 16), p. 83-95. They created a fertile climate for the reception of the Neo-Stoic message of constancy in times of public calamity which Justus Lipsius had divulged in his popular treatise *De Constantia* which was first published in 1584 but remained a "steady-seller" throughout the first half of the seventeenth century.

34. *Senator*, lib. 1, cap. 21, p. 65-67.

35. See Hugo SOLY, "Sociale relaties in Antwerpen tijdens de 16de en de 17de eeuw", in Jan VAN DER STOCK and Hans DEVISSCHER (eds.), *Antwerpen, verhaal van een metropool, 16de-17de eeuw*, Gent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1993, p. 37-47 (esp. p. 39-40).

36. On Cicero's (and other Romans') depreciation of commerce, especially in comparison with farming, see e.g. Jed W. ATKINS, *Roman Political Thought* (Key Themes in Ancient History), Cambridge, University Press, 2018, p. 73-75.

tive men [37]. Trade and business are in and by themselves good and even indispensable activities, Brantius stresses with a reference to Plato, in so far as they ensure that material goods which a city abounds in are exchanged for others of which it is in need [38]. Especially when businessmen use their wealth to support their family and friends or people who solicit their financial help rather than avariciously hoarding it, they fully deserve to be accepted as honorable members of the political community, eligible for public honors and functions. In his opinion, this is absolutely not the case with those businessmen who occupy themselves with the sordid and illiberal activity of lending money at exorbitant interest rates – the so-called *feneratores* [39]. Interestingly enough, Brantius has nothing but contempt for *nouveaux riches* who use their money to buy themselves into the nobility [40].

Roman Virtues for Antwerp Councilors

In good humanist fashion, Brantius enumerates the various moral and intellectual qualities which a senator ought to possess. According to the author, both nature and nurture play a role in molding the ideal councilor: innate *virtus* and acquired *doctrina* should go hand in hand. When compared to the list of qualities found in the sixteenth-century treatises on counsel and counselors published by Andreas Schottus in 1618, Brantius's catalogue strikes the reader as fairly traditional: the author basically agrees with his

---

37. *Senator*, lib. 1, cap. 35, p. 109, with reference to Arist., *Pol.* 7, 9, 1328b33.

38. *Senator*, lib. 1, cap. 35, p. 108-109, with reference to Plato, *Pol.*, 2, 370e-371b. With typical selectivity, Brantius omits to add that Plato severely condemned commercial exchange of goods that are not essential for life. See e.g. Plato, *Pol.*, 2, 372d-374e. See further Louis BAECK, *The Mediterranean Tradition in Economic Thought*, London - New York, Routledge, 1994, p. 66-71.

39. *Senator*, lib. 1, cap. 35, p. 110-111. Brantius distances himself from Vernulaeus's more restrictive standpoint that members of the plebeian order, to which merchants and businessmen belong, can only be allowed to execute lower offices if, and only if, they have enough time to do so. As Nicolaus VERNULAEUS wryly remarks, this is hardly ever the case for merchants and businessmen. See his *Institutionum politicarum libri quatuor*, Leuven, Ioannes Vryenborch, 1647, lib. 2, tit. 8, cap. 5, p. 200-201.

40. *Senator*, lib. 1, cap. 15, p. 55: *Enimvero ut nunc mos viget, postquam paupertas probro haberi, divitiae honori esse coeperunt, easque gloria, imperium, potentia secutae sunt, simul ac homines humiles ad opes pervenerint, omnes se esse volunt nobiles*. The passage contains a quotation from Sall., *Cat.*, 12, 1. It is a rather unsubtle allusion to the process of "aristocratization" that took place in Antwerp in the late sixteenth and seventeenth centuries. See Hugo SOLY, "Sociale relaties in Antwerpen ...", *op. cit.* (n. 35), p. 43, and Karel DEGRYSE, "De stadsbevolking: de elites", in Paul JANSSENS, *België in de 17de eeuw*, *op. cit.* (n. 16), p. 311-312.

forerunners on the list of essential virtues and competences with which a senator should be endowed; many, if not most, of them can easily be traced back to the list of civic virtues and concomitant "ancestral excellences" which Cicero had drawn up in his *Republic*, *Tusculan Disputations* and *On Duties* [41].

First of all, a senator should be cultivating justice (*iustitia*), a cardinal virtue that is closely linked to piety (*pietas*), goodness (*bonitas*), generosity or kindness (*liberalitas*), and friendliness (*benignitas*) [42]. Justice should be combined with prudence (*prudentia*), which is defined as the proper virtue of leading men. Shunning both temerity and negligence, a senator has to be provident: however difficult it is to foresee the future, it is his prime task to determine as precisely as possible what might happen and, on the basis of that prudent assessment, suggest the right course of action [43]. Magnanimity (*magnanimitas*) is also an important asset for a senator: it ensures that he is not broken by ill fortune, retains his dignity in difficult circumstances and, most importantly, shows constancy and determination in steering the ship of state, however much it is shaken by storms and wild seas, towards a safe harbor [44]. The passage is revealing in so far as it transfers a moral virtue traditionally ascribed to sovereign rulers to members of a senate which, as we have already observed, is represented in Brantius's treatise as the true cornerstone of the *res publica*. To a certain extent, a similar transfer can be traced in the author's discussion of private modesty (*modestia*), which he says should be combined with a public display of magnificence (*magnificentia*), as well as in his insistence on the need for "accessibility": avoiding arrogance and superciliousness, a senator should be easy and pleasant in his dealings with other people – with his peers but also with common folk. However, Brantius emphasizes that comity (*comitas*) and affability (*affabilitas*) should be combined with dignified gravity (*gravitas*), which is to be preserved under all circumstances, as a senator should always be aware of the fact that he is a public figure, operating so to speak on a

---

41. See the list of qualities and a brief discussion of them in Malcolm SCHOFIELD, "Republican Virtues", in Ryan K. BALOT (ed.), *A Companion to Greek and Roman Political Thought*, *op. cit.* (n. 24), p. 199-213. Compare Jed W. ATKINS, *Roman Political Thought*, *op. cit.* (n. 36), p. 76-79.

42. *Senator*, lib. 1, cap. 24, p. 73; cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 74-77, 179-183, 183-189, 268-269, 297-302.

43. *Senator*, lib. 1, cap. 34, p. 74; cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 63-71, 242-243.

44. *Senator*, lib. 1, cap. 34, p. 75; cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 81-82, 189-192 (*fortitudo et constantia*).

public scene[45]. In that respect, too, a senator does not fundamentally differ from a sovereign prince[46].

Apart from moral qualities, an accomplished senator possesses a number of specific skills and competences. To begin with, he is well-versed in history which expands his personal experience and is thus a vital source of prudence and political wisdom – a stock theme in humanist literature, in general, and, more particularly, in the popular genre of "mirror-for-princes"[47]. Furthermore, a consummate senator has a thorough knowledge of civil law and masters several languages so as to be able to communicate with foreigners[48]. On a more general level, he has imbued himself with all the liberal arts, including philosophy, as those are the true teachers of continence, modesty, vigilance, patience and many other virtues, and moreover enable a senator to discuss various great matters with sufficient dignity and abundance. As is to be expected, Brantius corroborates his viewpoint by referring to several Republican heroes, such as Gaius Laelius, Lucius Furius and Marcus Porcius Cato, all of whom are said to have attained and nourished virtuousness by cultivating the liberal arts. Among those figures, Marcus Tullius Cicero is given pride of place[49].

It can easily be inferred from this brief overview that Brantius's ideal senator masters the art of speaking well. Contrary to his forerunners, however, the Antwerp author is inclined to tone down the importance of senatorial eloquence a little. Indeed, he emphatically states that he prefers wisdom without eloquence to loquacious foolishness, and corroborates his

---

45. *Senator*, lib. 1, cap. 31, p. 94, and cap. 32, p. 99. Cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 82 (*modestia*).

46. This explains why Brantius is so fond of quoting the *Panegyrici Latini*: the praise bestowed on an ancient Roman emperor is effortlessly transferred to the perfect senator of the seventeenth century as conceived of by the Antwerp author. A similar procedure of transferring ancient imperial qualities to early modern counselors can be observed in the political works of Vernulaeus and Chokier de Surlet, albeit with markedly different purposes. Contrary to Brantius, Vernulaeus and Chokier de Surlet systematically depict the counselor as an instrument or extension of the sovereign prince; as such he shares, at least partly, in his virtues. See further Toon VAN HOUDT and Erik DE BOM, "The Artistry of Civil Life …", *op. cit.* (n. 11), p. 268.

47. *Senator*, lib. 1, cap. 27, p. 83. Cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 151-157 and 248-256. Quoting Cicero's famous definition of history as *testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae, nuntia vetustatis* (*Or.*, 2, 36), Brantius deems the study of history befitting for princes and kings, but absolutely indispensable for senators.

48. *Senator*, lib. 1, cap. 28, p. 85 and cap. 29, p. 89. Cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 149-151 and 261-263 (*linguarum peritia*) and p. 247-248 (*iurisprudentia*).

49. *Senator*, lib. 1, cap. 30, p. 92. Cf. Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 157-159 and 244-247.

standpoint by quoting Cicero's well-known opinion that "wisdom without eloquence is of little benefit to states, but eloquence without wisdom is generally a great hindrance and never helpful" [50]. In Cicero's intellectual career, this opinion paved the way for his later, more mature viewpoint that wisdom and eloquence should be combined with one another as the ideal orator he had in mind ought to be equipped with all the noble arts [51] – a viewpoint which, as we have noticed, Brantius ultimately endorses by applying it to his perfect senator. Nevertheless, the author eagerly stresses the subordinate role of senatorial eloquence: in his opinion, it should merely function as "wisdom's little handmaid and waiting-woman" [52]. Perfectly in line with this standpoint, Brantius refrains from giving detailed rules about the specific types and levels of rhetoric to be used by a councilor. Rather he contents himself with remarking that a future senator should learn from an early age onwards to speak in public with confidence [53]. Elsewhere he adds that while addressing a council, a senator should speak as briefly and concisely as possible, and be frank without becoming impudent [54].

It has become sufficiently clear by now that Brantius casts his image of the perfect seventeenth-century senator in a distinctly ancient framework. While his ideal senator possesses nearly all the moral and intellectual qualities which Brantius's predecessors had already ascribed to him [55], the Antwerp author takes the trouble of systematically explaining and illustrating all those virtues and competences with a truly plethoric amount of ancient, especially Latin, quotations and ancient, especially Roman, examples.

---

50. Lib. 1, cap. 29, p. 87: *Existimabat enim sapientiam sine eloquentia parum prodesse civitatibus, eloquentiam vero sine sapientia nimium obesse plerumque, prodesse numquam*. This is a hidden quotation from Cic., *Inv. Rhet*., 1, 1.

51. James M. MAY, "Cicero as Rhetorician", in William DOMINIK and Jon HALL (eds.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2007, p. 250-263 (esp. p. 251).

52. Lib. 1, cap. 29, p. 87: *Sic censeo, perfectum Senatorem* […] *recte facturum, si eloquentiam sapientiae tamquam ancillulam pedissequamque, adiungat*.

53. *Senator*, lib. 1, cap. 29, p. 90.

54. *Senator*, lib. 2, cap. 12. Both issues – brevity and liberty of speech – were discussed much more profusely by Nicolaus VERNULAEUS in his *Institutiones politicae*, lib. 2, tit. 1, cap. 3 and cap. 6. See further Toon VAN HOUDT and Erik DE BOM, "The Artistry of Civil Life …", *op. cit.* (n. 11), p. 270-273.

55. There are two notable exceptions. Contrary to his forerunners, Brantius does not consider it important for his councilor to broaden his horizon and expand his experience by travelling; nor does he want his senator to be well-versed in military art. These topics are simply not addressed. See, by contrast, Andreas SCHOTTUS (ed.), *De consilio et consiliarii senatorisque officio*, p. 164-168 and 263-265. The omissions in Brantius's *Senator* are at least to a certain extent due to the strictly local perspective which he adopts: his senator is supposed to be active within the confines of his own city.

In yet another, more specific respect, however, Brantius markedly distances himself from his predecessors. Contrary to other writers of "mirrors-for-counselors", he completely avoids tackling the delicate question of whether or not a senator is allowed to make use of simulation and dissimulation. Under the influence of Machiavellianism, Tacitism and the prevailing discourse of reason of state, this issue came to play an important role in the political writings of the late sixteenth and the first half of the seventeenth centuries. Abandoning or enlarging the traditional Christian-Ciceronian framework with its heavy emphasis on virtuous behavior, political authors gradually shifted their attention to the underlying mechanisms of contemporary political power-play, and this entailed, among other things, a ruler's use of fraud and deceit. Introducing the notorious concept of mixed prudence (*prudentia mixta*) in his influential but controversial treatise *Politica*, first issued in 1589 and re-issued with some modifications so as to make it more digestible for a Catholic readership in 1596, Brantius's friend Justus Lipsius had sought to make a careful distinction between licit and illicit forms of princely deceit [56].

In so far as a counselor was widely considered to be an instrument or an extension of the sovereign ruler whom he served, it was only logical that the discussion about fraud and deceit spilled over from "mirrors-of-princes" to "mirrors-of-counselors". It comes as no surprise, then, that sixteenth-century writers like Petrus Magnus Parmensis, Fredericus Ceriolanus Valentinus and Hippolytus a Collibus, whose treatises had been gathered and published by Andreas Schottus in 1618, all devote some pages to the thorny issue of whether or not a counselor is allowed to make use of simulation and dissimulation. Contrary to later authors such as Nicolaus Vernulaeus and Johannes a Chokier de Surlet, they unanimously condemn such a practice as being incompatible with the virtue of veracity which in their opinion a counselor should incarnate under all circumstances, especially in his dealings with his "employer", the prince. According to these authors, the use of fraud and deceit is a perverted form of prudence typical of

56. See Jan WASZINK, "Introduction", in Jan WASZINK, *Justus Lipsius,* Politica. *Six Books of Politics or Political Instruction. Edited, with Translation and Introduction* (Bibliotheca Latinitatis Novae), Assen, Royal Van Gorcum, 2004, p. 99-100, and Jan PAPY, Toon VAN HOUDT and Marijke JANSSENS, "Introduction", in *Justus Lipsius,* Monita et exempla politica *(1605). Edited with English Translation and Commentary* (Bibliotheca Latinitatis Novae), Assen, Van Gorcum, in the press, n° 3.4. Brantius became friends with Lipsius soon after the latter's return to the Southern Netherlands and was well-acquainted with his major works. See *Iusti Lipsi Epistolae*, pars VI: 1593, ed. Jeanine DE LANDTSHEER (Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België), Brussel, Paleis der Academiën, 1994, letters 93 02 06 and 93 02 27.

dishonest courtiers who try to ingratiate themselves with their prince. On the other hand, they do insist on the counselor's obligation to remain silent towards third parties about the advice he gives and the decisions his prince makes: the so-called *arcana imperii* should be kept secret at all costs [57].

More aware of the reality of political counseling, Vernulaeus and Chokier de Surlet take a different position on the issue. As far as they are concerned, a counselor can, and in certain cases even has to, make use of simulation and dissimulation in order to execute his tasks properly. Sometimes the best way of giving advice and winning a debate may be to be frank and outspoken; in other cases, however, it may be more efficient to have recourse to stratagems and express an opinion that does not reflect one's true conviction. Flexibility is the keyword here. In the works of Vernulaeus and Chokier de Surlet, simulation and dissimulation appear to be quintessentially rhetorical strategies widely available to counselors who are aware of the fact that they are operating on a public forum, not unlike a theatre, and consequently adopt various personas according to the varying circumstances with which they are confronted. Only in their direct dealings with a prince are counselors obliged to be open, honest and truthful [58]. As I have mentioned before, not a single trace of such a discussion of a counselor's use or abuse of simulation or dissimulation is to be found in Brantius's *Senator*, which is all the more remarkable as the author likewise places senators in an outspokenly theatrical context [59]. In all likelihood, Brantius's complete reticence on the subject-matter can be explained by his

57. Andreas SCHOTTUS, *De consilio et consiliarii senatorisque officio tractatus*, p. 83-84 and 86 (Petrus Magnus Parmensis), p. 190-191 (Fredericus Ceriolanus Valentinus), p. 271-274 and 390-391 (Hippolytus a Collibus). For the early modern concept of *arcana imperii* ("mystery of state"), see especially Michael STOLLEIS, Arcana imperii *und* Ratio status. *Bemerkungen zur politischen Theorie des frühen 17. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1980; Peter S. DONALDSON, *Machiavelli and Mystery of State*, Cambridge, University Press, 1988; and Michel SENELLART, *Les arts de gouverner. Du* regimen *médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995, p. 245-277.

58. VERNULAEUS, *Institutiones politicae*, lib. 2, cap. 4, p. 157, and cap. 7, p. 167; CHOKIER DE SURLET, *Thesaurus politicorum aphorismorum*, lib. 3, cap. 2, p. 244-247. In the passages quoted, the authors stress that a counselor's good conscience and piety should be preserved undamaged. Vernulaeus's and Chokier's views on a counselor's role-playing appear to be pretty much in line with Lipsius's theatrical conception of government, on which see Toon VAN HOUDT, "The Spectacle of Power. Lipsius' Model of Princely (and Humanist) Conduct in His *Monita et exempla politica* (1605)" in Maria BERGGREN and Christer HENRIKSÉN (eds.), Miraculum Eruditionis. *Neo-Latin Studies in Honour of Hans Helander* (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Latina Upsaliensia, 30), Uppsala, Uppsala Universitet, 2007, p. 13-30 (esp. p. 16-20). On Chokier de Surlet's viewpoints on the use of simulation and dissimulation, see also Arne MERTENS, "The Royal Counsellor: Jean Chokier de Surlet's Thesaurus and Justus Lipsius' Political Works", Leuven, unpublished research paper, 2018.

lofty, highly idealized conception of the accomplished councilor, as well as by his loyal adherence to the virtue ethics of his main, equally idealized ancient hero and guide, Marcus Tullius Cicero [60].

Conclusion

Delineating the profile of the ideal senator, the Antwerp humanist Johannes Brantius wrote a treatise that strikes the reader as being charmingly outmoded, yet at the same time refreshingly original. Contrary to other writers of "mirrors-for-counselors", the author took the Roman Republic and his heroes – Roman senators – as a framework and model for his idealized image of contemporary civic life, centered around the functioning of an autonomous city council populated with men embodying classical virtues and imbued with the ancient Roman thirst for glory which they regard as the proper reward for their unwavering commitment to the common good of the entire *res publica*. In Brantius's lofty vision, there is no place for a sovereign ruler who, directly or indirectly through his representatives, interferes in the political dealings of the city-state; in his treatise *Senator*, the Spanish king is conspicuously absent and senators deliberate as if they were members of a free senate, the true cornerstone of a republican city-state. Endowed with classical virtues, Brantius's senators behave honorably and honestly, having no recourse to such morally dubious tricks and devices as simulation and dissimulation.

Brantius of course created a fiction, a powerful myth that was aimed at exhorting his fellow-citizens, or at least the best elements among them (scions of the nobility, talented youngsters from more humble families), to take upon their shoulders the burdensome but noble task of governing their own city by becoming councilors or senators. But the author was not naïve. There is no reason to assume that he did not realize the fictional, idealized character of his picture. In fact, he idealized both contemporary local coun-

---

59. *Senator*, lib. 1, cap. 23, p. 71: [*senatores*] *in quos omnium civium, ac paene gentium oculi coniecti sunt: quid agant, quemadmodum vivant, anquiritur; et tamquam in clarissima luce versentur, et in aliquot orbis terrarum theatro, ita nullum potest nec dictum illorum, nec factum obscurum esse*. See also lib. 1, cap. 31, p. 99: *Populo et scenae, ut dicitur, serviendum*.

60. The idealization of Cicero and his moral viewpoints becomes apparent when reading Chokier de Surlet's chapter on a counselor's use of simulation and dissimulation. The author explicitly refers to Cicero to confirm his standpoint that efficient political counseling can only be achieved if advisers "simulate and dissimulate many things against their will". *Thesaurus politicorum aphorismorum*, lib. 3, cap. 2, p. 244, with reference to Cic., *Epist. ad Fam.*, 10, 8. On p. 246, the author refers to Velleius Paterculus to prove that Cicero himself, as a politician, mastered the art of protean flexibility. Cf. Vell., *Hist. Rom.*, 2, 62.

cilors and their exemplary models, the senators of the Roman Republic. This can be easily inferred from those few passages in which he abandons, however reluctantly, his glorifying stance and reveals at least a glimpse of the less than perfect aspects of ancient Rome and the Netherlands of his own days. Thus his treatise contains a brief but vehement attack on the detrimental factionalism of the Roman senators who ultimately caused the downfall of the Republic and the irrevocable end of their own political freedom, as well as a heartfelt complaint about the civil war in the Netherlands which had led to the separation of the country, a pitiful state of affairs which the author seems to impute primarily to a lack of concord among the nobility [61].

As Brantius, a devoted Ciceronian, knew all too well, Cicero had defined the senate as a deliberative body which consists, almost by definition, of wise, elderly men [62]. The Antwerp author does not go to the trouble of determining the specific age that, either in ancient Rome or in his idealized version of Antwerp, was required for entering the senate; in fact, he finds moral and intellectual maturity more relevant than biological age [63]. By contrast, Vernulaeus stipulated as a general rule that counselors should be appointed when they are between thirty and sixty years old [64]. Brantius himself was well over seventy years old when he was elected member of the Antwerp City Council. Despite feeling the burden of old age, he continued to execute his civic duties with exemplary self-abnegation, while at the same time using his limited spare time to pursue his humanist projects and ambitions by writing and publishing, among other things, his treatise *Senator*. Fortunately, Lambert Isebaert has been accorded the status of professor emeritus at the age of sixty-five. Finally exempt from administrative duties and participation in deliberative or executive bodies, he can now fully

---

61. *Senator*, lib. 1, cap. 3, p. 9-10, lib. 1 and cap. 21, p. 66, which should be read in close connection with lib. 1, cap. 37, p. 114-115, and lib. 2, cap. 21, p. 192-193. As the quotations in these passages show, Brantius's ardent plea for harmony and concord among the nobility of his time is at least partly based on deeply-rooted ancient ideas about the value of civic harmony and the detrimental effects of civic discord. On this topic, see e.g. David E. HAHM, "The Mixed Constitution in Greek Thought", in Ryan K. BALOT (ed.), *A Companion to Greek and Roman Political Thought*, *op. cit.* (n. 24), p. 178-198 (esp. p. 178) and Daniel J. KAPUST, *Republicanism, Rhetoric, and Roman Political Thought. Sallust, Livy, and Tacitus*, Cambridge, University Press, 2011, p. 43-50 and *passim*.

62. Cic., *Sen*. 6: *Consilium, ratio, sententia nisi essent in senibus, non summum consilium maiores nostri appellassent senatum*. Brantius quotes this sentence as well as the following one in his *Senator*, lib. 1, cap. 26, p. 79.

63. *Senator*, lib. 1, cap. 26, p. 78-81.

64. *Institutiones politicae*, lib. 2, cap. 2, p. 155.

begin to enjoy the *otium cum dignitate* that was by and large denied to Brantius.

Toon VAN HOUDT
Onderzoeksgroep Latijnse Literatuur, KU Leuven
toon.vanhoudt@kuleuven.be

Les Études classiques 88 (2020), p. 405-429.

The Vernacular through the Greek Lens: JOHN PALSGRAVE'S FRENCH GRAMMAR (1530) AND HIS MODEL THEODORE GAZA REVISITED

Résumé. — La présente étude conteste l'idée que Jean Palsgrave, humaniste anglais et auteur de la première grammaire française (*Lesclarcissement de la langue francoyse*, 1530), ne fut guère inspiré par l'œuvre du savant byzantin Théodore Gaza. Nous tentons de démontrer que J. Palsgrave était très bien placé pour avoir une connaissance approfondie de la grammaire de Gaza grâce à ses études en Angleterre, à Paris et à Louvain, et que cette connaissance se reflète effectivement dans son *Lesclarcissement*. Cette familiarité se remarque dans son traitement de certains aspects de la langue française, principalement la prononciation, l'orthographe, les parties du discours et la variation régionale. L'analyse que propose J. Palsgrave de l'article et du passé simple français est particulièrement notable, puisqu'il offre une interprétation minutieuse et bien étayée des deux phénomènes, en s'appuyant sur des notions grammaticales d'origine grecque.

Abstract. — This contribution challenges the idea that the English humanist John Palsgrave, in his pioneering French grammar of 1530 (*Lesclarcissement de la langue francoyse*), was barely influenced by the work of the Byzantine scholar Theodore Gaza. I argue that Palsgrave was in an excellent position to be intimately familiar with Gaza's grammar through his studies in England, Paris, and Leuven, and that this familiarity is indeed reflected in his *Lesclarcissement*. Palsgrave's acquaintance with Greek grammar is particularly obvious in his discussion of aspects of French pronunciation, orthography, parts of speech, and regional variation. His analysis of the article and the simple past in French is especially remarkable, since he offers an accurate and well-founded interpretation of both phenomena while using Greek grammatical concepts.

Introduction

> But farthermore/ folowyng the order of Theodorus Gaza/ in his gra[m]mer of the Greke tonge/ I haue also added vnto my former labours a thirde boke/ whiche is a very co[m]ment and exposytour vnto my seconde. So that the accidentes/ vnto the partes of reason in the Frenche tong/ and other preceptes gra[m]maticall/ whiche I haue but brefely and in a generaltee touched in my seco[n]de boke/ and so/ as vnto an Introduction dothe suffise. In my said

> thirde boke co[n]sequently & in due ordre be declared/ dilated/ & sette forthe at the length [1].

In his dedicatory letter to king Henry VIII, the Englishman John Palsgrave (d. 1554) left no doubt about an important source of inspiration for his pioneering grammar of French, entitled *Lesclarcissement de la langue francoyse* (*The clarification of the French language*) and published in 1530 by Richard Pynson and John Hawkins in London. Rather atypically, Palsgrave did not refer to one of the many available Latin grammars. Instead, it was the popular Greek grammar by the Byzantine émigré Theodore Gaza (ca. 1410/1415 - ca. 1475/1476) which he explicitly cited as the model for his *Lesclarcissement*. Why did Palsgrave make this surprising decision? And how did he accommodate his description of French to concepts from Greek grammaticography? It is these questions I want to address in the present contribution for two reasons.

The first reason is scholarly. Modern researchers have thus far refrained from confronting Palsgrave's work with Greek grammatical thought in detail. This is surprising since his linguistic ideas have attracted copious attention from such researchers as Douglas A. Kibbee and especially Gabriele Stein. In her standard work on Palsgrave, Stein has suggested that the reference to Gaza "may have been less the fact that Gaza, too, had added a third book to his grammar than to impart more authority to his work", whereas Kibbee even argues that "the only direct evidence is the division of the work into three books, with the third expanding upon the morphology and syntax found in the second" [2]. In this paper, I want to explore whether these conclu-

---

1. John PALSGRAVE, *Lesclarcissement de la langue francoyse*, [London], the imprintyng fynysshed by Johan Haukyns, 1530, sig. A.iiii.[R] (facsimile: Genève, Slatkine, 1972). See also the edition and French translation in S. BADDELEY (ed.), *John Palsgrave. L'éclaircissement de la langue française (1530). Texte anglais original. Traduction et notes* (Textes de la Renaissance, 69), Paris, Honoré Champion, 2003. An earlier edition with introduction is F. GÉNIN (ed.), *L'éclaircissement de la langue française par Jean Palsgrave, suivi de la Grammaire de Giles du Guez* (Collection de documents inédits sur l'histoire de France. Deuxième série. Histoire des lettres et des sciences), Paris, Imprimerie nationale, 1852. All early modern texts are cited in their original form. Abbreviations have been resolved between square brackets. I thank one of the anonymous reviewers for their valuable suggestions.

2. G. STEIN, *John Palsgrave as Renaissance Linguist. A Pioneer in Vernacular Language Description*, Oxford, Clarendon Press, 1997, particularly p. 70-72 on Gaza as a model (here p. 70); D. A. KIBBEE, *For to Speke Frenche Trewely. The French Language in England, 1000-1600. Its Status, Description and Instruction* (Studies in the History of the Language Sciences, 60), Amsterdam - Philadelphia, John Benjamins, 1991, esp. p. 199-201 (here p. 200). Cf. also S. BADDELEY, *John Palsgrave* (as in n. 1), p. 21 (n. 1): *Bien que Palsgrave se réclame de ce modèle prestigieux, il n'emprunte à la grammaire de Gaza que la disposition de l'ouvrage en trois parties*.

sions are tenable or Palsgrave's French grammar does betray a more fundamental influence from Greek grammatical tradition through Gaza.

My second reason for picking this topic is honorary. John Palsgrave took a renowned Hellenist as his model in a distinctly multilingual approach. This seems an appropriate topic to honor professor and polyglot Lambert Isebaert, who, having taught me languages as various as French, Latin, Tocharian A, and Old Church Slavonic, kindled in particular my fascination with Greek, first at KU Leuven, then at UCLouvain across the Dutch-French language border. His didactic enthusiasm and tremendous knowledge made it easy to bear the endless train rides between Leuven and Louvain-la-Neuve. My paper therefore wants to honor a humanist language pedagogue of the present by investigating a kindred spirit from the past.

1. John Palsgrave (d. 1554), humanist language teacher [3]

John Palsgrave was born at some point in the 1480s either in London or in Norfolk. Of Palsgrave's youth nothing is known; it is at the university of Cambridge that we first find him in 1503, where he graduated bachelor of arts one year later. He obtained his MA in Paris, where he also learned French. This made him an excellent candidate as tutor of Princess Mary, Henry VIII's sister, who was to marry the French king Louis XII in 1514, one year after Palsgrave's appointment to this position. He joined the princess on her travel to France and acted as her secretary; the princess' correspondence with Cardinal Wolsey shows that she held her teacher in high esteem. Yet after her wedding on October 9, 1514, Palsgrave's services were no longer required, and he had the occasion to pursue further studies in Leuven. At this humanist center in Brabant, where he arrived at the very end of 1516, he studied law. More notably, his stay in the Low Countries provided him with the occasion to increase his knowledge of the classical languages, not only Latin but also Greek. The study of the latter tongue was taking root in Leuven since scholars who had studied in Paris under the polyglot humanist Girolamo Aleandro (1480-1542) established themselves in the university city in the early 1510s and began teaching the basics of the Greek language. This teaching acquired a more permanent form with the establishment of the *Collegium Trilingue* (Three Language College) in 1517 by Desiderius Erasmus, made possible by the funds of the deceased jurist

3. Information on Palsgrave's life and work is principally based on the account in G. STEIN, "Palsgrave, John (*d.* 1554)", in *Oxford Dictionary of National Biography*, online edition, 2004 <http://www.oxforddnb.com/view/10.1093/ref:odnb/ 9780198614128.001.0001/odnb-9780198614128-e-21227> (last accessed September 11, 2019). See also G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 1-36.

and humanist Hieronymus van Busleyden[4]. Palsgrave did not witness the foundation of the college, however, as he was back in England in the summer of 1517. Yet during the six months or so he was in Leuven, he likely did receive help from Erasmus in pursuing his studies, as requested by Thomas More in a letter to Erasmus from December 4, 1516. In this document, More also expressed his high regard of Palsgrave, whom he presented as a mutual and loyal friend delivering letters between him and Erasmus[5]. Back in England, Palsgrave made a career as acolyte with the help of, among others, Thomas More, and he became part of Henry VIII's entourage. In 1525, he took up the position of schoolmaster to Henry Fitzroy, the king's illegitimate son who had recently been created duke of Richmond. As he became frustrated with the endeavor of teaching Henry, Palsgrave gave up the position in 1526 and tried to make ends meet by teaching prominent young men. After acquiring the degree of bachelor of theology from Oxford university in 1532, he was ordained priest in 1533 and pursued a clerical career. This brought him wealth and as he did not object to the English Reformation, he was able to live his life in relative calm. Palsgrave died in the summer of 1554.

Palsgrave's pedagogical approach was in line with humanist ideals, connecting the study of language and literature with moral education. This didactic dualism is also apparent from his two main publications: his *Lesclarcissement* of 1530, on the one hand, which offers moralizing examples for linguistic phenomena, and his English translation of a Neo-Latin comedy by Willem de Volder (Fullonius; 1493-1568), published in 1540, on the other. The focus was, however, clearly on humanist language and literature studies, including not only the classical tongues, but especially the vernacular ones, both his native English and French. His *Lesclarcissement*, on which he worked for about twenty years, is a most impressive scholarly feat, aimed at bringing "the frenche tong vnder any rules certayn & precepts gra[m]maticall/ lyke as the other thre p[ar]fite to[n]ges be", namely Latin, Greek, and Hebrew[6]. In more than a thousand pages the work presents the

4. On the study of Greek at the Trilingue, see R. Van Rooy and T. Van Hal, "Studying Ancient Greek at the Old University of Leuven. An Outline in a European Context", in J. Papy (ed.), *The Leuven Collegium Trilingue 1517-1797. Erasmus, Humanist Educational Practice and the New Language Institute Latin - Greek - Hebrew*, Leuven - Paris - Bristol, Peeters, 2018, p. 129-153 (particularly p. 131-133).

5. D. Erasmus, *The Correspondence of Erasmus. Letters 446 to 593. 1516-1517*, translated by R. A. B. Mynors and D. F. S. Thomson, annotated by James K. McConica, Toronto - Buffalo, University of Toronto Press, 1974, p. 162-163.

6. J. Palsgrave, *Lesclarcissement* (as in n. 1), letter to the king, sig. A.iii.[v]. See M. Glatigny, "À l'aube de la grammaire française. Sylvius et Meigret", *Histoire Épistémologie Langage* 9 (1987), p. 135-155 (here p. 138-139).

grammar and lexicon of French to English speakers in a highly detailed and organized fashion. Palsgrave based his description of French both on literary texts and colloquial speech and inserted what could be dubbed phonetic transcriptions of French texts to make his audience familiar with the sounds of this Romance language. The fact that he chose English as his metalanguage led him to pay a great amount of attention to this tongue as well, describing and analyzing it in much the same manner as he did for French. As a result, his *Lesclarcissement* can be regarded as a unique forerunner to vernacular contrastive grammar. At the same time, he developed the necessary terminology in English by borrowing and calquing terms from the Latin grammatical tradition, including *adverb* and *interjection* – and perhaps also from Greek (see section 3.4 below). However, Palsgrave's *magnum opus* did not enjoy wide recognition in its own day and age. Only one edition appeared, and it became a rare yet cherished book very soon, to be rehabilitated only by modern researchers [7].

2. Palsgrave and Gaza

In order to understand Palsgrave's choice for Gaza, I should briefly recall the place of Gaza's grammar in the Renaissance curriculum before 1530, for which I principally rely on Paul Botley's detailed study [8]. Theodore Gaza, a Byzantine scholar who arrived in Italy in 1440 and is better-known for his Aristotle translations, compiled his Greek grammar book in Rome, likely in 1461-1462, even though there is some non-compelling evidence that might suggest an earlier date of composition. It is a language manual in four books, originally written in Greek. The first book is a palpable introduction to Greek grammar, treating the alphabet, article, noun, verb, participle, pronoun, preposition, adverb, and conjunction. Gaza accommodated the often complex subject matter to his Western audience, reducing the number of conjugations from thirteen, as was common in Byzantine tradition, to five. In the second book, the grammarian treated the same topics as in the first, but this time in greater depth, the approach which Palsgrave later copied. Book three concerned the thorny matter of Greek accentuation as well as orthography and prosody, whereas book four outlined Greek syntax in a notoriously obscure manner, following the likewise difficult works by Apollonius Dyscolus ('Apollonius the Difficult'), Maximus Planudes, and Michael Syncellus.

---

7. D. A. KIBBEE, *For to Speke Frenche Trewely* (as in n. 2), p. 201.

8. P. BOTLEY, *Learning Greek in Western Europe, 1396-1529. Grammars, Lexica, and Classroom Texts* (Transactions of the American Philosophical Society Held at Philadelphia for Promoting Useful Knowledge, 100.2), Philadelphia, American Philosophical Society, 2010, p. 14-25.

Gaza's grammar immediately became popular after its publication in the early 1460s. It was soon used by other Byzantine teachers such as Andronicus Callistus and Demetrius Chalcondyles as well as by Italian humanists including Angelo Poliziano in the 1460s-1480s. In the late 1470s, Callistus traveled across the Alps in the company of another Byzantine scholar: the copyist and teacher George Hermonymus of Sparta, who seems to have been responsible for introducing Gaza's grammar in France and, indirectly, in England as well. Hermonymus also started copying the books of Gaza's work separately, which was possible because they were aimed at students of different levels. This possibility of copying the work in distinct parts likely stimulated its popularity. It is unclear how exactly the work reached England, but it was there in November 1484 at the latest, when the Byzantine scribe Ioannis Servopoulos produced his first dated copy of the grammar there. Servopoulos copied the work at several occasions in the following decade in Reading, and these copies may have been commissioned by the Italian professor Cornelio Vitelli, active in England in this period. It is likely that Gaza's grammar reached England in other ways, too; John Shirwood (d. 1494), for instance, was on a mission to Rome on behalf of king Edward IV in 1479, on which occasion he bought a copy of the grammar produced in the very same year, now preserved at Cambridge University Library.

In other words, Gaza's grammar was already well-known in England before its first printed edition, which came off the Aldine presses in Venice on Christmas Day 1495, together with Apollonius Dyscolus' work on syntax and a brief treatise on Greek numerals. It was a product of fine printing, but the large format must not have been very handy for users, and the combination of Gaza's difficult third and fourth books with Apollonius Dyscolus' complex treatment of Greek syntax did not make the volume an easy read, especially since the text was entirely in Greek, without Latin translation or commentary. Yet Erasmus likely used the 1495 edition in his Greek classes in Cambridge in 1512, as a copy that probably belonged to Erasmus' friend Henry Bullock (d. 1526) suggests. Other scholars from England also possessed the grammar book, including Cuthbert Tunstall (1474-1559), who studied Greek and Hebrew in Italy.

In the meantime, Gaza's grammar had also won popularity on the continent, especially in Paris in the early 1500s through the teaching of Denys Lefèvre and, particularly, Girolamo Aleandro, who had the first book of Gaza's grammar printed there in 1511, then only the second printing of the work. The availability of this print and the success of Aleandro's lectures made Erasmus switch from Manuel Chrysoloras' grammar to that of Gaza, whose star was now rising to outshine all other manuals by Byzantine

émigrés in England and elsewhere. At Corpus Christi College, Gaza's grammar was promoted as the best Greek handbook since 1516, and Richard Croke likely used it in his Cambridge classes between 1517 and 1520. In Leuven, Hellenists like Adrien Amerot (d. 1560) were studying Gaza's manual in greater depth around 1515 under the impulse of the Parisian lectures of Aleandro [9]. To make the grammar more accessible, parts of it were soon translated into Latin. Erasmus did so for the first book in 1516, printed by the Leuven presses of Thierry Martens in July of that year, only some months before John Palsgrave was in that city to further develop his Greek competence. Erasmus' translation of the second book appeared in 1518 in the same city, as did a reprint of the first book. Croke made a Latin version of the difficult fourth book on syntax (Leipzig, 1516), which was, however, widely considered to be rather deficient. To give an indication of the popularity of the work in the years leading up to the publication of Palsgrave's *Lesclarcissement*, I list here the known printed editions of (parts of) Gaza's grammar up to 1529: 1495 (Venice), 1511 (Paris), 1512 (Venice), 1514 (Alcalá de Henares, Strasbourg), 1515 (Florence [2]), 1516 (Basel, Florence, Leipzig, Leuven [3], Paris [2]), 1517 (Venice), 1518 (Basel, Leuven [3]), 1520 (Cologne, Florence, Paris, Tübingen), 1521 (Basel, Cologne [2], Leuven, Paris), 1523 (Basel, Cologne [2], Leuven [2]), 1524 (Leuven), 1525 (Cologne, Venice), 1526 (Florence, Paris), 1527 (Venice), and 1529 (Basel, Paris [2]) [10]. It is especially striking that in 1516, the year in which Palsgrave was in Leuven and surroundings, continental Europe witnessed no less than eight (partial) editions of Gaza's grammar, among which three in Leuven, thus more than doubling the number of editions available until then (from seven to fifteen).

Theodore Gaza's grammar was, in conclusion, widely known in humanist milieus in England, France, and the Low Countries in the early 1500s, and John Palsgrave must have had numerous opportunities to study the highly popular manual, most notably in Paris and Leuven, but certainly also in England. There, it had been used in teaching since 1484 at the latest, and in particular by Palsgrave's acquaintance Erasmus at Cambridge university since 1511. If he did not read the grammar in the Greek original, he was

9. See R. VAN ROOY, "Adrien Amerot vraagt raad aan zijn voormalige leraar, Girolamo Aleandro, over het Griekse accent", in J. PAPY (ed.), *Erasmus' droom. Het Leuvense Collegium Trilingue 1517-1797. Catalogus bij de tentoonstelling in de Leuvense Universiteitsbibliotheek, 18 oktober 2017 - 18 januari 2018*, Leuven - Paris - Bristol, Peeters, 2017, p. 345-347.

10. This list is based on P. BOTLEY, *Learning Greek in Western Europe* (as in n. 8), p. 119-154, and on a query in the Universal Short Title Catalogue (USTC), conducted in October 2019. The numbers between square brackets point to different editions in a specific city in the same year.

able to rely on the numerous Latin versions available, not least those of Erasmus.

3. Greek grammar in Palsgrave's *Lesclarcissement*

Clearly, Palsgrave was in a position to obtain a thorough knowledge of Gaza's grammar. Does this manifest itself in his *Lesclarcissement*? Or is it indeed the case that Palsgrave only followed Gaza on a macro-level, namely in the structure of his work, in order to meet the demands of his royal patrons, who wanted him to elaborate on certain aspects of French grammar? In this view, Palsgrave, instead of rewriting his first two books, would have opted to compose a third book treating French grammar in more detail, a *modus operandi* he wanted to grant authority by dropping the name of a scholarly authority such as Theodore Gaza. Yet several observations by Palsgrave suggest that he went far beyond mere namedropping and was influenced by Greek grammatical tradition on a more profound level when describing various aspects of the French language.

3. 1. *Stress*

The first indication that Palsgrave was closely acquainted with Greek grammar occurs early in his *Lesclarcissement*, in his discussion of the French stress accent [11]. He noticed that Greek could have its accent only on the three last syllables and Latin only on the penultimate and sometimes antepenultimate syllables [12]. The French, however, preferred to put the accent on the last syllable and, exceptionally, on the penultimate syllable. Yet Palsgrave went to great lengths to demonstrate that the mystical number three, present in the Greek accent, was present in some other way in the French stress accent:

> But to the intent that these thynges vsed of the frenche men in theyr pronounciation/ and all others concernyng the very grounde of theyr analogie/ may nat seme vtterly fortuyt and done by chaunce/ but rather by some secret mistery gyuen by maner of a syngular priuiledge vnto this most christened nation. Let vs se howe ternarius numerus/ that is to say/ the nombre of thre/ whiche of all other is most parfyte/ excellent/ and also mystycall/ dothe secretly with them/ and thorowly worke in this behalfe [13].

He proceeded by treating the environments in which the French stress accent moved from the last to the penultimate syllable. This was most closely related to the nasal pronunciation of the three vowels *a*, *e*, and *o* before *m* and *n* or when the vowel *e* was in the last syllable. In other words,

11. See also G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 65-67.
12. Palsgrave did not, however, mention the original musical quality of the Greek accent.
13. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), introduction, sig. B.i.[R].

Palsgrave wanted to force the number three into his discussion of the French accent, perhaps not only because of its theological importance (e.g., Trinity) but also because of its central importance in the Greek accentual system. For, apart from the three possible positions for the accent in a word, the Greek language also had three different accents, namely *acutus*, *gravis*, and *circumflexus*, not mentioned by Palsgrave here. Yet he was no doubt aware of it, as it is likely that he took his information on the three-syllable rule in Greek from the second book of Gaza’s grammar, where he could read which Greek accents could occupy which positions [14].

3. 2. *Orthography and pronunciation*

In the very same passage on the Greek accent in Gaza’s work, which was in fact a treatment of Greek diacritic marks in general, Palsgrave likely found information on the Greek habit of inserting an apostrophe (<’>) where vowels collided and the first one disappeared [15]. He noticed here another similarity between Greek and French, adding hyperbolically that the French “be more curious in the obseruyng of the figure called Apostrophe/ than the Grekes be themselfe” [16]. This observation on parallels in Greek and French orthography is not a unique case. Palsgrave displayed a close familiarity with Greek orthography and pronunciation elsewhere, too. Observing that French had loanwords from Greek containing the digraphs <ph> and <th>, he explained that the French pronounce the former like the Greeks do, namely as [f]. *Phantasie*, for instance, sounded like *fantasie*. Palsgrave went on to discuss the digraph <th> and its utterance in French:

> As for th it is in maner agaynste the nature of theyr tonge/ to gyue hym suche sounde as the Grekes do/ no more than they can sownde the wordes of our tonge/ whiche we writte with th/ so that for *theologie*, *theorique*, *Theophile*, *mathematicque*, *dipthóngue*, *orthographie*, they sounde *teologie*, *teoricque*, *Teophile*, *matematicque*, *diphtongue*, *ortographie*, soundyng t in the stede of th […] [17].

The point is that the French cannot pronounce the Greek letter <θ> and the English <th>, which sounded, and still sound, very similar as [θ]. This observation indicates that Palsgrave was familiar with the Greek pronunciation of the day and suggests that he attended Greek classes, where this

14. See Th. GAZA, *In hoc uolumine hæc insunt. Theodori Introductiuæ gra[m]matices libri quatuor. Eiusdem de Mensibus opusculum sanequa[m] pulchru[m]* […], Impressum Venetiis in ædibus Aldi Romani, 1495, sig. b β v^{R} (in the section “On accent” [Περὶ προσῳδίας]). In the present paper, I will quote from this Renaissance edition, since no reliable modern edition is available.

15. Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. b β v^{V}.

16. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), introduction, sig. B.i.^{V}.

17. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. viii^{R-V}.

vernacular-style Greek [θ] was omnipresent. This sound obviously reminded him of his native language.

The fact that Palsgrave discussed the three digraphs <ch>, <ph>, and <th> under one heading ("Howe ch/ ph/ and th/ be sounded in the frenche tonge", fol. viii^{R-V}) also suggests that he had the Greek class of aspirated voiceless plosives in mind, even though <ch> corresponded to a [ʃ] sound in French rather than to the vernacular Greek pronunciation of <χ> as [x]. Gaza also had described these three sounds together with related plosives, as most other Greek grammarians did [18].

Palsgrave moreover noticed that the French had great difficulties in pronouncing the original Greek sound conveyed by the letter psi <ψ> in loan words such as *psalme* and *psaltere*, which they uttered as *salme* and *saltere*, "bycause they can nat gyue ps/ whiche is a greke letter/ his true sounde". The French encountered similar difficulties with the "true sownde" of the Greek letter xi <ξ>, which they likewise uttered as a simple [s] at the beginning of words like *xenotrophe* and *xylobalsome*, rendered as *seno-trophe* and *sylobalsome* [19]. Finally, Palsgrave also linked the presence of the letter <k> in French orthography to nouns of Greek as well as Dutch provenance. This letter is, in other words, imported and "the very true frenche tong of itselfe/ vseth neuer k" [20].

In sum, as far as spelling and pronunciation are concerned, Palsgrave mainly stressed the differences between Greek and French; yet to be able to discern these, a thorough mastery of both languages was required.

3. 3. *French variation and Greek "dialecta"*

Still in his exposition of French orthography and pronunciation, Palsgrave inserted a lengthy treatment of the French <r> [21]. This letter had the same sound in French as it had in Latin, even though Parisians uttered it as [z] in words like "Pazis" for "Parys" (the city of Paris) and "chaize" for "chayre" ('chair'). Erasmus had also noticed this Parisian peculiarity in his well-known dialogue on the pronunciation of Latin and Greek [22]. Palsgrave believed that the Parisians should not be followed in this feature, even

---

18. Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. b β v^{R} (grouping the letters together as κ χ γ - π φ β - τ θ δ). See also already sig. α ii^{R}.

19. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. ix^{R}.

20. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. xii^{V}.

21. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. xiii.^{V}.

22. See D. ERASMUS, *De recta Latini Græciq*[*ue*] *sermonis pronu*[*n*]*tiatione* [...] *Dialogus* [...], Apud inclytam Basilæam, in officina Frobeniana, 1528, p. 52, where it is paralleled with an [r]/[s] alternation among Greek dialects in words like *tharreîn* (θαρρεῖν) vs. *tharseîn* (θαρσεῖν). Notably, Erasmus also used the example of *Maria* vs. *Masia*, corresponding to Palsgrave's *Mary* vs. *Mazy*.

though they were the linguistic model in most other respects. This observation induced him to reflect at greater length on the norm for French and its regional extent. Apart from Paris, he also looked at the speech of those

> cou[n]treys that be conteygned bytwene the ryuer of Seyne and the ryuer of Loyre/ which the Romayns called somtyme Gallya Celtica: for within that space is contayned the herte of Fraunce/ where the tonge is at this day moost parfyte/ and hath of moost auncyente so contynued/ so that I thynke it but superfluous/ and vnto the lernar but a nedelesse confusyon/ to shewe the dyuersite of pronuncyacion of the other frontier countreys [23].

What is more, all self-respecting authors and public officials used this Île-de-France French, wherever in France they were active. Indeed, the inhabitants of Hainaut, Romance-speaking Brabant, and neighboring areas did not use their native Walloon language in writing, but resorted to the "parfyte frenche tonge" of Paris and surroundings [24]. Here, Palsgrave drew attention to a notable difference between French and Greek. Whereas the Greeks used various dialects in writing for literary purposes, the French could not, he argued in the following anacoluthic sentence:

> But if there were dyuersite in writyng amo[n]gest them of the frenche tonge/ lyke as there were so[m]tyme among the Grekes *Dialecta*/ so that euery man wrote in his owne tonge/ lyke as the grekes somtyme dyd [25].

Although pointing out a mismatch between French and Greek, this passage seems to reveal a close acquaintance with Greek scholarship on Palsgrave's part. The word of Greek provenance *dialect* was in 1530 only known to a select group of Hellenists, including Erasmus, who used it either in the Greek original form *diálektos* (διάλεκτος) or – more rarely – in its Latinized form *dialectus*, exclusively in order to discuss variation in the Greek language [26]. What is more, Palsgrave even seems to provide the first attestation in a vernacular text thus far retrieved, even if it is in the somewhat enigmatic form "*Dialecta*" [27]. It is not unlikely that this is a typo for "*Dialectoi*" or "*Dialecti*", the nominative plural of the Greek and Latin word, respectively. These nominative plural forms would fit in well with the

---

23. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. xiii.^{v}.

24. For Palsgrave's ear for French (and English) regional variation, see G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), especially Chapter 3.

25. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. xiii.^{v}.

26. On the uncommon development of this word from antiquity to the Renaissance, see R. VAN ROOY, "Διάλεκτος, *Dialectus*, *Dialect*. A Word's Curious Journey from Ancient Greek to (Neo-)Latin and Beyond", *Latomus. Revue d'études latines* 78 (2019), p. 733-770.

27. Palsgrave's use of "*Dialecta*" can be taken as an addition to the account in R. VAN ROOY and J. CONSIDINE, "Between Homonymy and Polysemy. The Origins and Career of the English Form *Dialect* in the Sixteenth Century", *Anglia. Journal of English Philology* 134/4 (2016), p. 639-667.

rest of the sentence syntactically: "lyke as there were so[m]tyme among the Grekes *Dialectoi / Dialecti*". Early attestations of the word *dialect* exhibit hesitation more often, especially in their Latin form, as it was still naturalizing as a full-fledged (Neo-)Latin word at this stage [28]. 1530 was, however, a turning point in the history of the Latin word *dialectus*, as it then featured for the first time prominently on the title page of a successful manual for Greek dialectal variation compiled by the Franco-Flemish Hellenist Adrien Amerot (ca. 1495-1560). What is more, during his stay in Leuven, Palsgrave might have met Amerot, who taught Greek there in private around that time and was held in high esteem by Erasmus [29].

Briefly, French variation reminded Palsgrave of Greek diversity and the term *dialect* closely associated with it. He must have become familiar with the Greek dialects during his study of this classical language, a familiarity still relatively rare at that point in time. Yet he seems to have been struck more by the differences in status of French and Greek dialects, as he pointed out the lack of literary status of French varieties as opposed to their Greek counterparts. In this regard, he differed from the French humanist Geoffroy Tory (1480-1533), who chose to present Greek as a model situation for regulating French in his *Champ fleury*, published one year before Palsgrave's *Lesclarcissement* and read by Palsgrave:

> *Nostre langue est aussi facile a reigler et mettre en bon ordre, que fut iadis la langue Grecque, en la quelle ya cinq diuersites de la*[*n*]*gage, qui sont la langue Attique, la Dorique, la Aeolique, la Ionique, & la Comune, qui ont certaines differences entre elles en Declinaisons de noms, en Coniugatio*[*n*]*s de verbes, en Orthographe, en Accentz & en Pronunciation. Co[m]mme* [sic] *vng Aurheur* [sic] *Grec nomme Ioa*[*n*]*nes Gra*[*m*]*maticus, & plusienrs* [sic] *autres traictent & enseignent tresamplement. Tout ainsi pourrions nous bien faire, de la langue de Court & Parrhisiene, de la la*[*n*]*gue Picarde, de la Lionnoise, de la Lymosine, & de la Prouuensalle* [30].

> Our language is as easy to regulate and put in good order as the Greek language once was, in which there are five diversities of speech, which are the Attic language, the Doric, the Aeolic, the Ionic, and the Common; these have

28. See R. Van Rooy, "Διάλεκτος, *Dialectus*, *Dialect*" (as in n. 26).

29. See R. Van Rooy, "A Professor at Work. Hadrianus Amerotius (*c.* 1495-1560) and the Study of Greek in Sixteenth-Century Louvain", in N. Constantinidou and H. Lamers (eds.), *Receptions of Hellenism in Early Modern Europe. 15th-17th Centuries* (Brill's Studies in Intellectual History, 303), Leiden - Boston, Brill, 2019, p. 94-112, with further references.

30. G. Tory, *Champ fleury. Au quel est contenu Lart & Science de la deue & vraye Proportio*[*n*] *des Lettres Attiques, quo*[*n*] *dit autreme*[*n*]*t Lettres Antiques, & vulgairement Lettres Romaines proportionnees selon le Corps & Visage humain*, A Paris, par Maistre Geofroy Tory de Bourges [...] et par Giles Gourmont, 1529, fol. IV v-V r. On Palsgrave and Tory, see G. Stein, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 58-59, p. 106-112, p. 114-115, p. 118, p. 142, p. 174. English translations in this paper are mine.

> certain differences among them in noun declensions, verb conjugations, orthography, accents, and pronunciation, as a Greek author named John the Grammarian and several others discuss and teach in great detail. We could very well do exactly the same for the language of the court and Paris, the Picard language, the Lyonnais, the Limousin, and the Provençal.

Even though Palsgrave did not entirely agree with Tory, it is telling that both scholars intuitively linked French to Greek variation, an association encouraged by their familiarity with the Greek grammatical tradition. In Palsgrave's case, the clearest clue for his acquaintance with Greek scholarship on the dialects is his usage of the term *dialect*, in 1530 still a rare and learned word. Palsgrave no doubt encountered information on the Greek dialects in Gaza's grammar, which refers to dialect forms at various places, albeit inconsistently and while only very sporadically using the term *diálektos*[31]. It is therefore not excluded that Palsgrave had picked up the word elsewhere, but where? To answer this, the *Champ fleury* perhaps offers a clue: Tory was more explicit about his background as a Hellenist by referring to a well-known and widely distributed early Byzantine treatise on the Greek dialects ascribed to John the Grammarian[32], which uses the term throughout and was usually printed together with two other treatises on the Greek dialects ascribed to Plutarch and Gregory of Corinth.

3. 4. *The parts of speech: The Greek and French article*

> Partes of reason/ if we shall here in take example of the Romayns/ they haue thryse.iii.for besydes the.viii.partes of speche co[m]men betwene them and the latines/ that is to say/ Nowne/ pronowne/ verbe/ participle/ preposytion/ aduerbe/ coniunction/ and interiection/ they haue also a nynth part ofreason whiche I call article/ borowyng the name of the Grekes[33].

Palsgrave took over the eight traditional parts of speech from Roman grammar, which was an adaptation, however slight, of the Alexandrian Greek system. The Romans had discarded the article category in favor of the interjection – or in Quintilian's (1, 4, 19) words: "our speech does not require articles, which is why they are distributed among the other parts of speech, but the interjection is added to the abovementioned ones"[34]. Palsgrave felt that French did require the article and included it on the au-

---

31. See e.g. Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. d δ viii^{v}.

32. On the distribution of John the Grammarian's treatise and other Byzantine works on the Greek dialects in the Renaissance, see P. TROVATO, "'Dialetto' e sinonimi ('idioma', 'proprietà', 'lingua') nella terminologia linguistica quattro- e cinquecentesca (con un'appendice sulla tradizione a stampa dei trattatelli dialettologici bizantini)", *Rivista di letteratura italiana* 2 (1984), p. 205-236.

33. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), introduction, sig. B.iii.^{v}.

34. *Noster sermo articulos non desiderat ideoque in alias partes orationis sparguntur, sed accedit superioribus interiectio*.

thority of the Greek language and grammaticographic tradition[35]. As a result, he surpassed the traditional number of parts of speech, just like, for instance, Antonio de Nebrija had already done in his 1492 grammar of Castilian Spanish, the first of a vernacular language to appear in print[36].

In his introduction, Palsgrave apparently presented the French article as being poorer in terms of form and accidents[37]. He seems to have implied that whereas Greek had an entire declension for the article with numerous forms and three accidents (case, gender, and number), French only had two forms *un* and *le*, which had two accidents: gender and number[38]. With the benefit of hindsight, it might seem strange that Palsgrave saw these two forms as a sign of poverty, while, in fact, he had correctly distinguished between the definite article *le* and the indefinite article *un*[39]. This feeling of estrangement grows when one considers that he did not point to the fact that Greek lacked an indefinite article like French *un(e)* and English *a(n)*.

In the second book, Palsgrave treated the French parts of speech. Notably, his discussion started with the article. Even though he did not mention his indebtedness to Greek tradition here, he was no doubt inspired by Greek grammar books like Gaza's, in which the article was also usually described as the first part of speech[40]. This was an innovation vis-à-vis Ancient Greek and Byzantine tradition and likely to be explained by the fact that Latin grammars lacked a separate discussion of this part of speech, even though it was marginally present in them[41]. Whereas in the grammar of Gaza and other Byzantine scholars the article was still listed in its traditional fourth position, Palsgrave put it before the traditional eight Latin ones at the very beginning of the second book of his *Lesclarcissement* and included it among the declined parts of speech together with the noun, pronoun, verb, and par-

---

35. On Palsgrave's division into parts of speech, see, e.g., also J. JULIEN, "La terminologie française des parties du discours et de leurs sous-classes au XVI[e] siècle", *Langages* 23/92 (1988), p. 65-78 (*passim*); G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 71-72.

36. A. DE NEBRIJA, […] *Gramatica* […] *sobre la lengua castellana* [...], En la mui noble ciudad de Salamanca, s.n., 1492, sig. .d.v.[R].

37. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), introduction, sig. B.iii.[V] : "Articles they haue but twayne/ Vng/ and Le/ & they haue but two accidentes/ as I declare in the begynnyng of the seconde boke."

38. Cf. M. GLATIGNY, "À l'aube de la grammaire française" (as in n. 6), p. 139.

39. Cf. G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 71.

40. See Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. α ii[R-V].

41. On this innovation in early Renaissance Greek grammars, see Robert H. ROBINS, *The Byzantine Grammarians. Their Place in History*, Berlin - New York, Mouton de Gruyter, 1993, p. 238. On the article in Latin tradition, see the recent discussion by T. DENECKER and P. SWIGGERS, "The *articulus* According to Latin Grammarians up to the Early Middle Ages. The Complex Interplay of Tradition and Innovation in Grammatical Doctrine", *Glotta* 94 (2018), p. 127-152.

ticiple [42]. He went on to offer the declension of the article on the same page. This morphological overview shows that he did not blindly follow what he found in Greek grammar books, as he excluded case from the accidents of the article. What is more, he refrained from taking over the rather clumsy distinction between prepositive and postpositive article made in Greek tradition to refer to the Greek definite article and the Greek relative pronoun, respectively. It seems probable that he correctly recognized the postpositive article as a relative pronoun, as other humanists had before him, including, for instance, the Italian humanist Urbanio Bolzanio [43]. He does seem to have followed Greek tradition in noticing the congruence between the article and the noun which it accompanies.

Palsgrave's most interesting comment on the French article, however, appeared in an unexpected context, when he explained that certain French conjunctions were prone to elide their final vowel before a word beginning with a vowel. Palsgrave added that a similar process takes place with the articles *le* and *la*, even though this word class did not derive from Latin tradition, unlike the conjunction. In fact, he consciously opposed French to Latin here and aligned it with English and Greek, an observation worth quoting in full:

> Besydes these wordes aboue rehersed/ the[re] be two other whiche haue the same propertie: That is to saye/ *Le* and *la*, whiche I haue nat rehersed vnder any of the.viii.partes of speche/ of the latyn tonge: for the latyns haue no suche wordes/ but we in our tonge haue wordes of lyke signification/ whiche is this worde/ The: as where they saye in frenche/ *Le máistre la dáme*, we say in our tonge/ the mayster the lady: So that this worde/ the/ with vs/ counter vayleth bothe *le* and *la*. And therfore sythe the latyn tonge hath no suche wordes/ and that the frenche tong hath certayne other that be of lyke sorte/ I shall in the seconde boke whe[re] I make rehersall of the partes of speche in the frenche tonge call them articles/ borowyng a name for them of the grekes/ whiche also haue wordes of lyke signifycation and propertie in their tonge […] [44].

Without offering an exact definition, Palsgrave seems to have arrived at a very accurate conception of what constituted a definite article by comparing French *le* to English *the* and to the Greek definite article *ho* (ὁ), which

---

42. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 2, fol. xxxi.[R]: "In the frenche tong be .ix. partes of speche/ article/ nowne/ pronowne/ verbe/ participle/ aduerbe/ preposition/ coniunction/ and interiection.of whiche .v. be declined/ that is to say/ varie their last letters/ article/ nowne/ pronowne/ verbe/ & participle.and the other.iiii.be vndeclined/ that is to say/ remayne unuaried in their last letters for all maners of spekyng."

43. U. BOLZANIO, *Institutiones Graecae grammatices*, Venetiis, in aedibus Aldi Manutii, 1497, sig. b i[R].

44. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 1, fol. xvli.[R].

is, however, not explicitly mentioned[45]. What is more, he motivated his choice for *article*, an Anglicized term from Greek grammar (*árthron* / ἄρθρον) through Latin *articulus*, because the Greeks had words with similar meaning and features. Even though he could have known the *articulus* category and concept through Latin tradition, he deliberately chose to tie the French (and English) definite article to its Greek equivalent. He did not, however, go so far as to posit a close genealogical kinship between French and Greek, as several sixteenth-century French scholars did[46]. It seems that he conceived the similarities between French, English, and Greek in the first place as a kind of typological correspondences rather than as traces of a historical relationship, which his choice for the English verb *to counter vayle* appears to confirm.

One might object that the fact that Palsgrave did not mention any word form of the Greek definite article can suggest that he did not know Greek, or at least not very well. However, it seems at least as likely that he wanted to avoid confusing his audience of English speakers who wanted to learn French, not Greek, especially since other passages of his grammar do point to a thorough acquaintance with this ancient language and its grammaticographic tradition.

3. 5. *"Curyous as the Grekes be": The dual and French*

In his discussion of the second accident of nouns, namely number, Palsgrave once again tied French to Greek. Indeed, setting apart these two tongues from Latin, he granted them a third number next to singular and plural, namely the dual, a number designating natural pairs, such as eyes and feet. Even though this category could have been known to Palsgrave through Latin grammar, where it slumbered as a kind of phantom concept, it is clear that he was drawing on his acquaintance with Greek grammar. Indeed, traditional Latin grammars, for instance that of Donatus, did not always connect the dual prominently with the Greeks, in contrast to Palsgrave, who in other respects followed the Donatian model of Latin grammar[47]. What examples did the Englishman provide for French dual

45. Cf. G. A. PADLEY, *Grammatical Theory in Western Europe 1500-1700. Trends in Vernacular Grammar II*, Cambridge, University Press, 1988, p. 425 & 427.

46. See, e.g., L. GIARD, "L'entrée en lice des vernaculaires", in S. AUROUX (ed.), *Histoire des idées linguistiques*, vol. 2: *Le développement de la grammaire occidentale*, Liège, Mardaga, 1992, p. 206-225 (here p. 209-210).

47. See, most recently, T. DENECKER, "Ambo legēre? The 'Dual Number' in Latin Grammaticography up to the Early Medieval *artes*", *Glotta* 95 (2019), p. 101-134. On Palsgrave and Donatus, see G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 71. Cf. also M. GLATIGNY, "À l'aube de la grammaire française" (as in n. 6), p. 136.

forms? Understanding the nature of the dual correctly, he interpreted it as referring to things that come in pairs, including pants and glasses:

> Nombres if we shulde herin be curyous as the Grekes be/ they haue also thre/ for besydes the syngular nombre and the plurell commyn betwene them and the latines/ they vse to expresse all suche substantyues as we in our tong circu[m]locute by payres/ by one onely worde in the plurel letter/ as for a payre of hosen/ a payre of tong[es]/ a payre of spectacles/ they say Vnes chauces/ vnes tenailles/ vnes lunettes […] [48].

In sum, Palsgrave interpreted phrases such as *unes lunettes* as Greek-style duals in the introduction to his grammar, in which case he was likely inspired by his reading of Gaza's handbook, which teems with references to the Greek dual. Already on the very first page, in his discussion of the accidents of the Greek article, the Byzantine scholar mentioned the dual number [49]. In the third book, however, Palsgrave followed more in Latin tradition by designating these words as *pluralia tantum*, words that only appear in the plural, rather than as dual forms [50]. This tension remains unresolved, and the reader is left to wonder how these two viewpoints are to be reconciled. Apparently, Palsgrave was working with multiple models, making *ad hoc* decisions about which to implement when.

About gender, another accident of the category of the noun, Palsgrave noted that French observed it as perfectly as the three revered languages Greek, Hebrew, and Latin, even if the printers of his day were utterly careless in rendering this quality of French also in printing [51]. Remarkably, Palsgrave named Greek rather than Hebrew first when listing the three so-called sacred languages. This might also suggest a predilection for this tongue on the grammarian's part. What is more, Greek tradition might resonate in Palsgrave's other observations on gender in French. As noted by Gabriele Stein, he innovated by introducing the category of "doubtful gender" when discussing French nouns [52]. This also might echo his Greek grammar studies, as manuals for the Greek language usually distinguished several extra genders next to the three traditional ones commonly found in Latin tradition: masculine, feminine, neuter. These extra classes included a

---

48. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), introduction, sig. B.iv.^{R}.
49. Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. α ii^{R}.
50. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 3, fol. xii^{R}.
51. See J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 3, fol. v^{R}: "[…] I wolde therby gyue the frenchmen occasion to regarde and value of ryght/ the parfection of their owne tonge/ in whiche I fynde as constant agrement/ concernyng their genders/ as I do in any of the thre tonges parfite/ Greke/ Hebrieu/ or latyn: And to thentent also/ that the printers in Fraunce might vse more dilygence/ that the bokes of their owne tonge shulde nat by their ouersight be so vnparfite".
52. G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 75.

"common" and, especially, a "supercommon" one: κοινός (*koinós*) / *communis* versus ἐπίκοινος (*epíkoinos*) / *supercommunis*, respectively. The former contained nouns which could be both of masculine and feminine gender, depending on the article preceding them, whereas the latter referred to nouns which had both genders at the same time. This is again information which Palsgrave could have easily found in Gaza's grammar and which could have inspired him to posit "common" and "doutfull" gender classes for French [53]. Especially in proposing the class of "doutfull gendre", Palsgrave was likely inspired by Greek scholarship and encouraged by his reading of French authors, who, he noticed, used six words "incertaynly/ sometyme as masculynes/ sometyme as femynines: and therfore I calle theym of the doutfull gendre". Yet it must be granted that he might also have been inspired by Donatian tradition [54]. On the neuter gender, Palsgrave insightfully observed that French lacked it, "resemblyng therin the Hebrew tonge" [55]. In conclusion, Palsgrave's introduction of extra gender classes suggests that the influence of Greek grammatical tradition could work more latently as well, without acknowledgement. A closer investigation of Palsgrave's extensive work might reveal more such implicit currents of influence.

3. 6. *Past tenses in Greek and French: Between aorist and augment*

I will finish my overview by treating a case in which influence of the Greek grammatical tradition is undeniable, namely Palsgrave's account of certain features of the French verbal system. Most remarkably, the English grammarian appropriated and adapted the Greek aorist concept to French. In his notes on the French verb, he inserted a paragraph carrying the following title:

> To knowe therfore howe and whan the frenche men vse their preter imparfyte tence/ and whan their indiffynyte tence/ whiche name I borowe of the grekes/ for they haue a tence whiche they call *Aoristus*, that is to say *indifinitus*, whiche moche resembleth this tence in [the] frenche tonge [56].

In this section, Palsgrave developed a remarkable account of the French usage of the so-called *passé simple* versus the *imparfait*. Today, the *passé simple* ('simple past') is traditionally taken as an exclusively literary verb form used to describe past actions, conceived as completed, at the fore-

---

53. Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. b β vi^{R}.

54. See, e.g., Sedulius Scotus, *In Donati artem maiorem* (ed. B. LÖFSTEDT [1977]), part 2, p. 110.

55. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 2, fol. xxxi^{V}.

56. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 3, fol. C.xxii^{R}. In this section, I aim to complete and nuance the very brief remarks of G. A. PADLEY, *Grammatical Theory in Western Europe 1500-1700* (as in n. 45), p. 465.

ground of the main thread. The *imparfait* ('imperfect'), in contrast, is considered a past tense marking actions setting the stage for the main thread, the duration of which is often emphasized. The distinction between both tenses is, in other words, largely narrative and pragmatic with aspectual implications. The *passé simple* marks punctual events which move the action forward (the pragmatic focus), whereas the *imparfait* sketches longer-lasting contextual events (topic)[57]. Palsgrave already intuitively grasped this structural opposition in the French verbal system:

> Whan the frenche men write an hystory or make rehersall of any acte or mater that is passed/ intendyng to declare the cyrcumstances or maners howe the same hystorye or acte was done/ haue chefely their consyderacion vpon the tyme whiche was present whan the same actes were in doynge. And all suche partyculer dedes as aboute that tyme were begon/ and incontynently aboute the same present tyme ended and ouer passed/ all suche maner of dedes expresse they by their indyfinyte tence/ and all suche dedes as at the same tyme were in doynge and had contynuaunce after the same present tyme/ all suche actes expresse they by their preter imparfyte tence. So that their preter imparfyte tence serueth to expresse [the] chefe actes that they wyll speke of and their indiffynyte tence to declare [the] partyculer actes and cyrcu[m]stances whiche ouerpassed in [the] meane whyle/ as if I wolde shewe one [that] I was yesterday at yorke/ & what thynges chaunced me in [the] meane season [that] I was there/ as I met there with a man whiche salued me & talked with me of many thynges/ they say/ *Ie estoýs hier a Yorke la ie recontraý vng homme qui me salua et men parla de plusieurs choses*[58].

Palsgrave, however, inversed the narrative-pragmatic value of both tenses. In his view, forms in the *passé simple* expressed small-scale background events, whereas the *imparfait* marked the main acts. Yet he did correctly sense the aspectual implications of this verb form opposition. According to Palsgrave, the *passé simple* had a punctual value, expressing clearly delimited events that were rounded off; these events occurred in the timeframe constituted by *imparfait* forms, the durative character of which Palsgrave understood.

It is tempting to interpret Palsgrave's remarkable understanding of the *passé simple - imparfait* contrast as a result of his familiarity with the Greek language and literature. In fact, he named the French *passé simple* after the Greek aorist – "indiffynyte tence/ whiche name I borowe of the grekes" – a verb stem with a predominantly aspectual value typically used to express punctual and completed events. In Greek grammar, the term for this verb

57. See, e.g., A. MOLENDIJK, *Le passé simple et l'imparfait. Une approche reichenbachienne*, Amsterdam - Atlanta, Rodopi, 1990, especially the first chapter (p. 5-60).

58. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 3, fol. C.xxii^{v}.

stem is *aóristos* (ἀόριστος), an adjective derived from privative alpha and the verb *horízō* (ὁρίζω), 'to determine'. This word means 'indefinite' and is therefore typically rendered by Latin *indefinitus*, notably in early sixteenth-century translations of Gaza's Greek grammar and his treatment of the aorist. Palsgrave, perhaps citing from memory, rendered *aóristos* in Latin as *indifinitus*, which resulted in English *indiffynyte* (variants: *indyfinyte*, *indiffynite*). In this form, the *de*-prefix came to be replaced by the *dis*-prefix, with assimilation to the following [f] sound. The terms *aóristos*, *indefinitus*, and *indiffynyte* reflect an age-old erroneous interpretation of the Greek verb stem still known as *aorist* today. Ever since antiquity, the aorist had been usually taken as indicating that the event described occurred at an unspecified point in the past, hence 'indefinite' tense. The imperfect tense, on the other hand, referred to events in the recent past that had just or almost ended[59]. It is surprising that Palsgrave did not adopt this dominant interpretation but rather chose to grant the French *passé simple* and, by extension, the Greek aorist, an aspectual and pragmatic-narrative value. This likely suggests that his understanding of the *passé simple* (aorist) - *imparfait* (imperfect) contrast was to a great extent usage-based, in the sense that he had read both French and Greek literary texts. In both corpora, he found a similar verb form opposition, which he did not understand in terms of determinedness, as Greek grammarians traditionally did, but rather in aspectual and functional terms. Palsgrave further exemplified his interpretation of the two verb forms by citing a paragraph from a work by Jean Lemaire de Belges (ca. 1473 - ca. 1524). He concluded by emphasizing that this distinction had the power of a general rule for the French language and by offering an example from Alain Chartier (ca. 1385-1430) in which the durative aspect of the *imparfait* was prominently present[60]. The fact that

59. See J. LALLOT, "Aorist (aóristos), Ancient Theories of", in G. K. GIANNAKIS (ed.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, online edition, 2013 <http://dx.doi.org/10.1163/2214-448X_eagll_SIM_00000416> (last accessed October 22, 2019), with further references.

60. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 3, fol. C.xxii^V^-C.xxiii^R^. It may be worthwhile to quote here in full Palsgrave's second example and his comments on the durative aspect of the *imparfait*: "*Quant en France estoye, Ie entretenoye, Seurte par voye, Par les villes quoye, Si que nulz ny meffaisoient, toutes gens alloye[n]t, quel part qui vouloyent, et ne se melloýent, ne ia ne parloyent, fors de liesse et de ioýe, de gens la peuploye, la foy augmentoye, iustice gardoýe, sience ý mettoýe, et tous en surte venoyent. Les marchans gaigneoýent, nobles voyagoyent, et chascun planté de monnoýe, riche la tenoye, les bons sustenoýe, honneur mayntenoye, gens ý amenoye, tous estrangiers ý venoient, les princes donnoyent, les grans despendoýent, pouers ý parloýent, tous en amendoient, cestoyt de honneur la montioýe, las trop faict memore &c.* In this place hath Alayne Chartier styll contynued the preter imparfyte tence/ for his intent is to declare that durynge the tyme that peace was honoured in Fraunce/ all

Theodore Gaza did not define the aorist in the traditional way in his grammar might have given Palsgrave the freedom to come up with an entirely new interpretation of the aorist - imperfect contrast. In fact, Gaza had given a rather obscure definition of the aorist in his notoriously difficult fourth book, regarding it as a tense pointing to an action "that is past and complete, but not distinguished as far as activeness and passiveness is concerned" [61]. In sum, even though modern linguistic concepts such as aspect, topic, and focus were obviously unknown to Palsgrave, the English humanist was inventive enough to describe these phenomena in an embryonic fashion by reading French – and likely also Greek – texts. In doing so, he was able to surpass the erratic interpretation of the aorist in traditional Greek grammar by looking at actual usage.

Before moving on to the conclusions, I should point out that there is one last passage in which Palsgrave showed himself to be drawing on his competence in Greek grammar. After offering the paradigms for the French verbs *parler* and *convertir*, he praised the simplicity of the French verb system in contrast to Latin and Greek, especially with regard to past tense formation:

> for the frenche tonge vseth neuer augme[n]tation neyther chronical nor sillabical in theyr fyrst sillables/ as the Grekes vse to do through all theyr preterit tenses/ nor mutation from one vowell to another by reason of composicio[n]/ like as the Latins do: nor in the mean sillables any changyng of consona[n]tes/ other than the present tens hath/ as the Grekes moch vse: nor sondrie terminations of the preterit tenses/ lyke as the Latins vse: for the fyrst and mean sillables of all verbes of these.ii.coniugations remayne euer vnchanged/ saue that I fynde sixe verbes/whiche hauyng in the.iii.parsons of theyr singular no[m]bre/ in theyr present tenses/this diphthong *ev*/ change it through all the residue of theyr coniugatynge into *ov* […] [62].

This passage reveals once again Palsgrave's close acquaintance with Greek, which marked past tenses by using two types of augments, either a syllabic one *e-* (ἐ-) as in *élabon* (ἔλαβον), 'I took', or a temporal one as the *ē-* (ἠ-) in *ḗkousa* (ἤκουσα), 'I heard', from *akoúō* (ἀκούω). As the above quote demonstrates, Palsgrave knew this, just as he knew that the Greeks had all kinds of consonantal infixes in present stems, as in *lambánō* (λαμβάνω), 'to take', the aorist stem of which is *lab-* (λαβ-).

---

these actes by the meane of her were in doynge in the realme/ and by her preserued in contynuaunce so longe as she endured."

61. Th. GAZA, *In hoc uolumine* (as in n. 14), sig. i ι v[V]: Ὁ δὲ ἀόριστος, τὸ παρεληλυθὸς μὲν καὶ τέλειον, οὐ χωρισμένον δὲ τὰ περὶ τὴν ἐνέργειαν ἢ τὸ πάθος. On the notorious difficulty of his fourth book on syntax, indebted to, among others, the ancient grammarian Apollonius Dyscolus, see P. BOTLEY, *Learning Greek in Western Europe* (as in n. 8), p. 23-24.

62. J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 2, fol. xl[R-V].

4. Conclusion

This contribution has shown that Palsgrave's dependence on Greek grammatical tradition, in general, and on Theodore Gaza's popular manual, in particular, was much greater than modern scholars have thus far maintained. He was familiar with Greek peculiarities absent from Latin and resorted to Greek grammar rather than Latin when discussing French phenomena which were difficult to tie to the Latin language, including especially the French article, its usage of the simple past, and the presence of variation in the Gallo-Romance linguistic sphere. The fact that I have had to uncover this influence through a meticulous analysis has various grounds, two of which seem to be most compelling. Firstly, there was in 1530 not yet a tradition of printing Greek typeface in England, which only developed in the last decades of the sixteenth century [63]. This might explain why such rare words as *dialect* did not appear in Greek font, especially since at this stage this was barely naturalized as a Latin word and was still more than three decades away from being introduced into the English lexicon [64]. Secondly, and more importantly, Palsgrave probably did not want to confuse his readers, native speakers of English who wanted to learn French, by overwhelming them with too much information on the particularities of Greek grammar. In fact, he seems to have avoided even Latin terminology in his grammatical exposé, even though it is not altogether absent.

It is unclear in which language Palsgrave studied Gaza's Greek grammar. It is likely that it was predominantly Latin, for instance in one of the many editions of Erasmus' translations of the first two books. His remarkably early usage of the word *dialect* – in the odd form *dialecta* – probably also suggests that he was familiar with Greek grammatical texts, especially since at his time of writing *dialectus* was not yet fully naturalized as a Latin word and many humanists used it only with hesitation. Something similar holds for his early usage of the term *aoristus* next to Latin *indifinitus* / *indefinitus*.

Could it be that Palsgrave was acquainted with Greek grammatical tradition via another way than Gaza? If so, which other grammar manuals could he have known? As can be gathered from Paul Botley's overview, Palsgrave could indeed have relied on other handbooks; the most probable candidates are the popular grammars of Gaza's compatriots Manuel Chrysoloras (ca. 1355-1412) and Constantine Lascaris (1434-1501) and that

---

63. See M. LAZARUS, "Greek in Tudor England", at *George Etheridge's Encomium on Henry VIII addressed to Elizabeth I – British Library Royal MS 16 C X* <http://hellenic-institute.uk/research/etheridge/Lazarus/Tudor-Greek.html> (last accessed October 22, 2019).

64. See R. VAN ROOY, "Διάλεκτος, *Dialectus*, *Dialect*" (as in n. 26).

of the Italian Urbano Bolzanio (1442-1524), which were widespread before and also after humanists started to produce their own grammars locally from 1512 onwards, first in the German-speaking sphere but gradually also in France and the Low Countries [65]. However, since Palsgrave only mentions Gaza by name and Gaza's work seems to suffice to explain Palsgrave's debt to Greek tradition, it seems an unnecessary complication to assume that he relied on other handbooks, too. What is more, Gaza was the reference grammar for English Hellenists after Erasmus' teaching on the island and probably the only one to which Palsgrave had continuous access in the twenty years or so during which he worked on his *Lesclarcissement*. Ockham's razor, then, seems to favor Gaza as Palsgrave's number one source on Greek grammar, even if it is not entirely impossible that further research might reveal that the Englishman had a secondary access to the newfound grammatical tradition. Indeed, his usage of the term *dialecta* might already suggest that he also relied on popular Byzantine treatises on the Greek dialects such as the one by John the Grammarian, which Palsgrave's source Tory certainly knew.

It has, of course, not been my intention to claim that Palsgrave only looked at the Greek grammatical tradition in composing his *Lesclarcissement*. As previous scholars have noted, he also eagerly relied on Latin-style (Donatian) grammaticography, on the one hand, and his observation of French and his native English usage, on the other. There is even the occasional reference to Hebrew particularities, whether or not shared by French; this suggests that Palsgrave might have fulfilled the humanist ideal of the trilingual scholar – not unusual for someone with a history in Paris and Leuven, both home to trilingual colleges. Palsgrave's eclecticism is captured nicely in one of the poems by the English rhetorician Leonard Cox (ca. 1495 - ca. 1549), prefixed as a liminary piece to his *Lesclarcissement* and addressed to Geoffroy Tory:

CAMPO QVOD toties Gefride docte
In florente tuo cupisti, habemus.
Nam sub legibus hic bene approbatis
Sermo Gallicus ecce perdocetur.
Non rem grammaticam Palæmon ante
Tractarat melius suis latinis,
Quotquot floruerant ue posterorum.

65. P. BOTLEY, *Learning Greek in Western Europe* (as in n. 8). It seems unlikely that Palsgrave made use of manuals from the German-speaking sphere, which only gradually and scantily reached more western parts of Europe. The short compendium of Jean Chéradame (Paris, 1521) seems also improbable because of its poor diffusion (it only ran through one edition) and because it appeared when Palsgrave was already back in England.

Nec Græcis[66] *melius putato Gazam,*
Instruxisse suos libris politis,
Seu quotquot prætio[67] *prius fuere,*
Quam nunc Gallica iste noster Tradit.
Est doctus, facilis, breuisq[ue] quantum
Res permittit, et inde nos ouamus,
Campo quod toties GEFRIDE *docte*
In florente tuo cupisti, habentes.

We now possess, learned Geoffroy, what you have so often wished in your *Champ fleury*. For here, by means of well-approved rules, the French tongue is taught in detail, look! [5] Neither Palaemon nor his numerous successors had treated the matter of grammar in earlier times better for their Latin audience. And do believe that Gaza did not instruct his Greeks through elegant books [10] – and the same goes for his worthy predecessors, however numerous – any better than our man here now teaches French. He is learned, straightforward, and brief, in as far as the subject matter allows it, and now we rejoice because we possess what you, learned Geoffroy, have so often [15] wished in your *Champ fleury*[68].

In this hendecasyllabic poem, Cox suggested that Palsgrave did a better job describing French than the very first recorded Latin grammarian Quintus Remmius Palaemon (d. ca. 62/72 AD) and his successors and the entire Greek scholarly tradition up to Theodore Gaza, one of its very last representatives. Palsgrave, in other words, surpassed all previous work by making eclectic use of Latin and Greek grammatical tradition, a method he combined with a hands-on approach to written and spoken French and English.

I have not been able to discuss every detail in which Palsgrave might have been inspired by Greek grammatical scholarship, and I have focused on passages where he was explicit about his indebtedness to Greek tradition. It is, however, conceivable that Palsgrave relied on his knowledge of Greek grammar in other parts of his work as well, as his description of the gender classes of French nouns seems to suggest[69]. Whatever the case, Palsgrave's *Lesclarcissement* urges scholars to reconsider the impact of the renewed interest in the Greek heritage on Renaissance language studies, all the more so since the influence of Greek grammar is not always transparent. Antonio de Nebrija's debt to the Greek tradition, for instance, should perhaps be

66. *Sic pro* "*Græcos*".

67. *Sic pro* "*pretio*".

68. See J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), verso side of the title page (= sig. A.i.^{v}). The corrections are taken from F. GÉNIN (ed.), *L'éclaircissement* (as in n. 1), p. 1135. Génin also offers a French translation (p. 11).

69. Perhaps his account of "mean verbs" might be indebted to Greek tradition as well. See J. PALSGRAVE, *Lesclarcissement* (as in n. 1), book 2, fol. xlvi^{v}. Cf. G. STEIN, *John Palsgrave* (as in n. 2), p. 319-320, p. 322-324.

reassessed in a similar fashion. Not only did he consciously transfer Greek concepts such as the article to Spanish in his grammar of 1492, but he probably also studied Greek by means of Theodore Gaza's grammar in Italy under Andronicus Callistus [70].

In conclusion, I hope to have shown that there is a real need for a closer comparison of the study of Greek grammar and the analysis of vernacular tongues during the Renaissance, when humanists broadened their linguistic horizons and explored their descriptive possibilities to the fullest. John Palsgrave in particular looked at English, Latin, Hebrew, and – in Theodore Gaza's tracks – Greek, when laying down the rules of French, thus roaming far and wide in the early modern "garden of languages" [71].

Raf VAN ROOY
Postdoctoral fellow fundamental research
of the Research Foundation - Flanders (FWO) [12V4818N]
at KU Leuven
raf.vanrooy@kuleuven.be

70. P. BOTLEY, *Learning Greek in Western Europe* (as in n. 8), p. 17.

71. For this image, see T. VAN HAL, L. ISEBAERT and P. SWIGGERS (eds.), *De Tuin der Talen. Taalstudie en taalcultuur in de Lage Landen, 1450-1750*, Leuven - Paris - Walpole, Peeters, 2013.

Les Études classiques 88 (2020), p. 431-450.

NOMS DE LA TÊTE EN HITTITE

Résumé. — Les termes relatifs aux parties du corps constituent un champ d'étude très fécond. Le hittite, comme d'autres langues indo-européennes, possède de nombreux noms de parties du corps, qui jusqu'à présent n'ont pas fait l'objet d'une étude systématique. Dans cet article, nous revenons sur les noms connus en hittite pour désigner la « tête ». L'existence de synonymes constitue un problème fondamental. Les termes étudiés suscitent plusieurs questions, qui peuvent concerner l'identification des parties du corps, l'étymologie, la motivation et l'emploi métaphorique des termes.

Abstract. — Body part terms are a very fecund field of study. Hittite, like other Indo-European languages, has many body part names, which have not been systematically studied so far. In this contribution, we shall return to the various Hittite words for the "head". The existence of synonyms is a fundamental problem. The terms raise several questions, which concern the identification of the body parts, their etymologies, motivations, and metaphorical uses.

Peu d'études systématiques ont été consacrées au vocabulaire des parties du corps en hittite [1]. Parmi les quelque quatre-vingt termes recensés, certains ne posent pas de problèmes, comme le nom de la « main », du « genou » ou celui du « sang » dont le sens et l'étymologie sont assurés, mais beaucoup d'autres présentent des difficultés. Il en est ainsi pour les termes relatifs à la tête (**kar*, *ḫaršar*, *ḫala*, *ḫalanta*), sur lesquels nous nous proposons de revenir. L'existence de plusieurs termes pose d'abord la question toujours délicate des synonymes. À cela s'ajoutent les problèmes de l'analyse morphologique et sémantique, qui doit en principe permettre de poser une étymologie. La nature des textes, leur caractère souvent laconique et lacunaire rendent le travail complexe.

Les phénomènes attestés en hittite ne se distinguent guère de ce que l'on sait par ailleurs. Le vocabulaire des parties du corps connaît, en effet, différents processus [2] comme la grammaticalisation vers des prépositions ou adverbes à valeur locative (par exemple, hitt. *ḫant-* « face » > dat.-loc. *ḫanti*

1. Cf. S. ALP (1957) ; H. A. HOFFNER (1996) ; P. DARDANO (2002) ; J. SCHINDLER (1966) ; E. NEU (1972) ; J. PUHVEL (1976) ; ID. (1988) ; ID. (2002). On ajoutera S. VANSÉVEREN (2020) et EAD. (à paraître).

2. Cf. D. P. WILKIN (1996).

« contre »), les glissements et des élargissements de sens (hitt. *keššar* « main » et « bras »), les emplois figurés, métaphoriques (hitt. *ḫastai-* « os » > « solidité, force de résistance »). La tête occupe une place importance parmi les parties du corps. Elle est caractéristique d'un organisme vivant et se trouve à l'extrémité du corps, extrémité qui peut se définir comme sommet du corps humain[3]. En hittite, différents emplois métaphoriques font référence à l'idée d'extrémité et de sommet, dans un sens spatial ou temporel. Cet emploi caractérise aussi une personne, une chose perçue comme importante, capitale. Par métonymie, la tête peut aussi servir à désigner la « personne ».

Le terme ancien pour la « tête » est **kar*. Attesté depuis le vieux hittite, il ne survit que sous forme grammaticalisée dans l'adverbe *kitkar* « à la tête, au sommet » et est analysé comme univerbation de *kit* (instr./abl. du démonstratif *ka-*) et *kar* comme nom de la tête[4]. On rapproche hitt. **kar* du gr. κάρη « tête », ἐπὶ κάρ « sur la tête, en se précipitant », ἀνὰ κάρ « en haut »[5]. Les formes sont généralement interprétées comme d'anciens locatifs sans désinence. Le terme hittite véhicule un sens nettement spatial, mais peut faire référence à la tête en tant que partie du corps d'un être humain ou d'un animal. La construction ancienne avec génitif ou avec possessif enclitique permet encore d'entrevoir la valeur ancienne et concrète de **kar* comme nom de la tête[6] :

KBo 17.1 iv 21[7] *ne* LUGAL-*aš* MUNUS.LUGAL=*ašša* [*ki*]*tkar=šamet tēḫḫi*

Je les [des objets rituels] place à la tête du roi et de la reine.

Les constructions plus récentes présentent un dat.-loc. apposé :

KUB 30.16 i 9[8] *n=an kitkar=ši ḫaddanzi*

Ils le [le bœuf] transpercent à la tête.

KBo 17.60 vo 8[9] *n=an ANA* DUMU *kitkar teḫḫi*

Je le place à la tête de l'enfant.

3. Cf. É. Dhorme (1923), p. 22, 26 *passim*.

4. Également abl. *ketkarza*, forme secondaire, cf. A. Kloekhorst (2008), *s.v. ketkar*.

5. Cf. *Il.*, 16, 392 : μεγάλα στενάχουσι ῥέουσαι | ἐξ ὀρέων ἐπὶ κάρ « (des torrents) gémissent fortement en s'écoulant avec précipitation depuis les montagnes ».

6. Cf. E. Neu (1980), p. 20-28.

7. C. Montuori (éd.), *Quattro rituali antico-ittiti per la coppia reale*, hethiter.net/: CTH 416 (TX 08.02.2017, TRit 24.07.2015), § 43 ; A. Mouton (2016), p. 47-87.

8. M. Kapełuś (éd.), *Funerary Ritual. Day 1-2*, hethiter.net/: CTH 450.1.1.1. (TX 17.08.2011, TRen 17.08.2011), § 4.

9. G. M. Beckman (1983), p. 60-65 (Texte D).

KBo 20.48 vo 10 [10] GAL GEŠTIN É.ŠÀ-*ni* GIŠ.NÁ-*aš* *kitkar* *karū* *k*[*itta*

une coupe de vin se trouve déjà dans la chambre intérieure, à la tête du lit.

Deux autres termes servent à désigner la « tête » : *ḫaršar* (n.) et *ḫala*- (c.) [11]. Le terme le plus fréquent est *ḫaršar*. Il s'agit d'un thème hétéroclitique *ḫaršar, ḫarš(a)n*-, bien attesté depuis le vieux hittite. Le sens en est assuré par l'équivalence du sum. SAG, SAG.DU et par le dérivé hitt. *ḫaršanalli*- (n.) « couronne ». Dans beaucoup de ses emplois, *ḫaršar* véhicule encore un sens concret. On observe aussi des emplois métonymiques pour désigner la « personne » ainsi que des emplois métaphoriques pour dénoter l'idée de « capital, responsable ». L'autre terme semble *a priori* peu représenté, les dictionnaires ne relèvent que trois occurrences possibles [12]. Toutefois, un certain nombre de passages présentent des formes ambiguës, où SAG.DU est suivi de complément phonétique de genre commun [13]. La question est alors de savoir s'il faut poser une formation secondaire *ḫaršana*- (c.) [14] ou s'il faut compter avec plus d'attestations de *ḫala*-.

Le neutre *ḫaršar* désigne la tête, tant pour les hommes que pour les animaux (tête d'un animal sacrificiel, d'un aigle, d'un léopard, d'une vache, d'un loup, etc.). La mention de la tête humaine est attestée une fois, dans un rituel vieux-hittite pour le couple royal :

KUB 17.1 + 25 ro i 22'-23' [15]

2 ^{D}*Ḫantašepuš ḫarwani* G[IŠ-*aš*] *ḫarkánzi=ma=an*

^{D}*Ḫantašepeš anduḫšaš ḫarš*|*a*[*rr*]*=a* ^{GIŠ}ŠUKUR<.ḪI>.A=*ya*

Nous tenons deux divinités Ḫantašepa de bois. Ces divinités Ḫantašepa tiennent des têtes d'homme et des lances.

10. A. Lombardi (1999), p. 242-243.

11. Voir J. Friedrich et A. Kammenhuber (1991), *s.v. ḫala-*, *ḫaršar* ; J. Puhvel (1991), *s.v. ḫala-*, *ḫaršar*.

12. VBoT58 iv 6, KBo 8.73 ii 5, KUB 7.17 17. On peut d'emblée éliminer KUB 7.17 17, qui se comprend plutôt comme suit : 1 ^{UZU}ḪA.LA 1 *ḫupparaš šemeḫ*[*unaš* || KU$_6$.ḪI.A-*an ḫāl*[*iš* « une ration de viande, une coupe š., une portion de poisson ». Ainsi M. Popko (1994), p. 138-139. J. Puhvel (1991), *s.v. ḫala*-, p. 11, donne 1 ^{UZU}*ḫala* 1 *ḫupparaš* « one skull, one bowl », qui implique de faire de *ḫala* un neutre. Le sens de crâne est déduit de la présence de *ḫupallaš*, rapproché de *ḫuppara*- « bol ». Cependant, le même texte se retrouve *s.v. ḫali*-, p. 23 1 ^{UZU}ḪA.LA 1 *ḫupparaš* [...] KU$_6$.ḪI.A-*an ḫāl*[*iš* « one portion of meat, one jar, one fish-ration ». Pour *ḫali*- « portion », voir aussi KBo 10.31 vo iv 22' KU$_6$[.ḪI.]A *ḫa-a-li* (I. Singer [1984], p. 104).

13. Nom.sg. SAG.DU-*aš*, acc.sg. SA.DU-*an*, acc.pl. SAG.DU-*uš*.

14. Ainsi H. A. Hoffner (1997), p. 189, qui suppose aussi que le terme de genre commun correspondrait à l'emploi métonymique (tête → personne, individu). Cf. également H. A. Hoffner et H. C. Melchert (2008), p. 52.

15. A. Mouton (2016), p. 52-87 ; C. Montuori, *op. cit*. (n. 7), § 11.

Le nom de la tête est fréquemment attesté dans des rituels qui donnent une liste de parties du corps. Ces listes sont organisées du haut vers le bas et placent donc la tête au sommet :

KUB 43.53 ro i 1-5 [16]

… SAG.DU-*ŠU*

[*A-NA* SAG.]DU=*ŠU dākki* KAxKAK=[*ŠU ANA* K]Ax[K]AK=*ši dākki*

[IGI.ḪI.A=*Š*]*U ANA* IGI.ḪI.A=*šaš dākki* GEŠ[TU.ḪI.A]=*ŠU ANA* GEŠTU.ḪI.A=*ŠU*

[*dākk*]*i aiš=šit=apa* KAxU-*i dā*[*k*]*ki*

[EME=*Š*]*U ANA* EME *dākki kapru=šet=apa kaprui dākki*

Sa tête correspond à sa tête, son nez correspond à son nez, ses yeux correspondent à ses yeux, ses oreilles correspondent à ses oreilles, sa bouche correspond à sa bouche, sa langue correspond à sa langue, son *kapru*- correspond à son *kapru*-.

La suite du texte poursuit les correspondances (bras, poitrine, cœur, foie, poumon, épaules, parties génitales, estomac, chair, pénis, cuisse, genoux, pieds). C'est également dans une liste que l'on trouve la seule attestation assez nette de *ḫala*- dans le sens de « tête ». Il s'agit d'un rituel de purification où chaque partie du corps de la personne à purifier est mise en correspondance avec celle d'un bélier, pour en ôter la maladie. Le terme est clairement mis en parallèle avec SAG.DU, dans une structure similaire à celle de l'extrait précédent.

KBo 8.73 ii 1'-10' [17]

^{D}*kamrušepašš=a* DINGIR.MEŠ-*aš* EGI[R-*pa tezzi*] [*ītten=wa* DINGIR.MEŠ-*eš*]

kāšma ^{D}*ḫabantal*[*i* ^{D}UTU-*aš* UDU.ḪI.A-*ŠU wešiya*]

nu=kan 12 UDU.NITÁ.MEŠ *kar(a)šte*[*n*$^{?}$] [*nu* ^{D}*telipinuwaš warkuš=šuš*]

aniyat[*ten*]

[S]AG.DU-*SÚ ḫalaš=šan t*[*akki*]

[SA]G.KI-*šaš=šan ḫanza*-[…] [$^{UZ]U}$KIR$_{14}$

^{UZU}*aiš=ši*[*t* …]

[*kapr*]*uš=šuš*$^{?}$ *ḫurḫ*[*urti=šši*...]

16. V. HAAS (1971), p. 415-416.

17. Je suis l'édition de E. RIEKEN *et al.* (éd.), *CTH 370.I.16 - Mythologisches Fragment*, hethiter.net/: CTH 370.I.16 (TX 2009-08-31, TRde), § 1'-2' ; cf. A. ARCHI (1993), p. 405-406.

[^{UZU}*ḫ*]*aḫri=šši* $^{\text{UZ[U}}$ ...]

[… ^{UZU}*gēn*]*u=ššit ta*[*kki*]

Kamrušepa dit aux dieux : allez, ô Dieux ! Voyez ! Apportez les moutons du Soleil à Ḫabantali, séparez douze béliers et traitez le *warku-* de Telipinu. Sa tête correspond à sa tête ; son visage correspond à son visage ; son nez (correspond à son nez) ; sa bouche (correspond à sa bouche) ; son *kapru-* (correspond) à sa gorge ; son poumon (correspond à son poumon) ; (son genou) correspond à son genoux.

Autre exemple dans le rituel de Tunnawi qui fait état des douze parties du corps. Rien ne s'oppose *a priori* à poser le hitt. *ḫalaš* pour SAG.DU-*aš* :

KUB 9.34 ii 22-27 [18]

kinun=an anniškimi kūn] UD.KAM-*an* 12 ^{UZU}ÚR.ḪI.A

[*ḫandāmi* SAG.DU-*aš*= *kan* SAG.DU-*i*] *ḫandanza tarnaš=ma=kan*

[*tarni ḫandanza* ^{UZU}GEŠTU-*aš=ma=ka*]*n* ^{UZU}GEŠTU-*ni* KI.MIN

[^{UZU}ZAG.LU=*kan* ^{UZU}ZAG.LU*ni* KI.MIN] ^{UZU}*išḫunaš=ma=kan*

[^{UZU}*išḫuni ḫ*]*andanza* ŠU-*aš=ma=kan* ŠU.ḪI.A KI.MIN

[UMBIN-*aš=kan A-NA* UM]BIN.ḪI.A *ḫandanza*

Mais maintenant, je le traite ce jour : j'arrange les douze parties du corps : la tête est arrangée avec la tête (SAG.DU), la gorge est arrangée avec la gorge (*tarnaš*), l'oreille pareillement avec l'oreille (GEŠTU), l'épaule pareillement avec l'épaule (ZAG.LU), le bras est arrangé avec le bras (*išḫuna-*), la main avec les mains pareillement (ŠU), l'ongle est arrangé avec les ongles (UMBIN).

Dans le mythe de la disparition du Soleil, il est possible que *ḫala-* désigne la « tête », mais les faits sont délicats à interpréter. Voici le passage important :

VBoT 58 iv 4-12 [19]

[… GÙ]B-*lit*$^{?}$ *aḫḫati š=at UL daḫḫun* ZAG-*nit=a*

[…] *aḫḫati n=apa d[aḫ]ḫun* DINGIR.MEŠ-*an uddār n=e=z=ša*[*n*$^{?}$]

[…] *šuḫḫaḫḫun aīš=mit ḫalaš=miš ḫattal*[*u*]

[…]-*ma išgarakkaš n=aš=šan šer teḫḫun* ^{UZU}*ḫarš*[*a*$^{?}$- …]

[DING]IR.MEŠ-*aš uddār UL kuitki ḫarninkun mān=šan*

^{D}*telipinuš=a kuedanikki nakkešzi ūg=a* DINGIR.MEŠ-*aš ud*[*dār*

[*me*]*maḫḫi t=an mugami* ^{D}UTU-*š=a tezzi* DINGIR.MEŠ-*aš uddār pāi*[*ddu*]

---

18. M. HUTTER (1988), p. 32.

19. E. RIEKEN (éd.), *CTH 323.1 - Vom Verschwinden und der Wiederkehr der Sonnengottheit*, hethiter.net/: CTH 323.1 (TX 2009-08-26, TRde 2009-08-26), § 10''-11''.

[*tar*]*naz=miš=a ma(n)=wā UMMA* DINGIR.MAḪ *nu mān* DUTU-*uš āššu kueda*[*ni*

[*pai*]*tti tug=a* 9-*an pāu kuiš* LÚMAŠDA *nu=tta* 1 UDU *pāu*

Je … à gauche et je ne l'ai pas pris. Je … à droite … et j'ai repris les paroles des dieux. Je les ai versées … Ma bouche [et] mon/ma *ḫalaš* [sont] le verrou, … mais [est] l'*išgarakka*-. Je les ai mis dessus … tête (UZU*ḫarš*[*a*). Je n'ai pas détruit les paroles des dieux de quelque façon que ce soit. Mais si Telipinu devient oppressant pour quelqu'un, je prononcerai les paroles des dieux et l'appellerai. Et le dieu soleil dit : que les paroles des dieux aillent. Mais mon allocation ([*tar*]*naz*), comment est-elle ? La Déesse Mère [parle] comme suit : Si toi, dieu soleil, tu donnes du bien à quelqu'un, qu'il te donne neuf [moutons]. Que celui qui est pauvre te donne un mouton.

La personne qui parle au début est mentionnée l. 3 f*annannaš ēšmi* « je suis une femme *annanna*- ». Plusieurs termes restent obscurs dans ce passage, difficile à comprendre : *aḫḫati*, sans doute une forme verbale [20], *išgarakkaš* de sens indéterminé. D'autres interviennent dans la question des noms de la tête en hittite : *ḫalaš* (l. 6), UZU*ḫarš*[*a*?] (l. 7), [*tar*]*naz* (l.11). À la l. 6, la présence de *aīš* « bouche » incite à voir dans *ḫalaš* également un nom de partie du corps. Les deux termes semblent associés avec *ḫattalu*- « système de fermeture, verrou ». Le passage pourrait se comprendre comme « ma bouche et ma tête sont le verrou » [21]. Le texte ne fait pas pour autant pleinement sens, d'autant que UZU*ḫaršar* paraît bien mentionné une ligne plus loin et qu'il est question de quelque chose de placé sur la tête (*šer teḫḫun* UZU*ḫarš*[*a*). Faut-il dès lors voir dans *ḫala*- une partie du corps proche de la tête, mais différente ? L'équivalence claire entre *ḫalaš* et SAG.DU dans la liste de KBo 8.73 contredit cette hypothèse. Par ailleurs, des noms du crâne, de la nuque sont connus, ce qui n'aide pas à y voir plus clair. Une autre possibilité est de voir dans *ḫala*- non pas un terme hittite mais le sum. ḪAL.LA (hitt. *tarnatt*-) « partie, allocation ». F. Pecchioli Daddi et A. M. Polvani comprennent dans un sens figuré « *la mia bocca è la mia parte, l'ho fissata* (??) [*col legno del*] *chiavistello et l'ho posta in alto* [*sopra la*] *testa* » [22]. Cette interprétation repose sur l'idée que la tâche de l'intervenante est de conserver et prononcer les paroles divines. L'idée est intéressante mais se heurte à une difficulté : le sens de *tarnatt*- semble toujours concret et désigner proprement une « partie, ration, allocation » [23]. Le terme apparaît par ailleurs un peu plus loin lorsque le Soleil demande ce qu'il en est de sa ration (*tarnaz*, l. 11), et la réponse de Ḫannaḫanna établit cette ration, qui se traduit bien en données matérielles (neuf moutons ou un

20. E. RIEKEN, *op. cit.* (n. 19), note 36.
21. Ainsi E. RIEKEN, *op. cit.* (n. 19), note 37.
22. Voir F. PECCHIOLI DADDI et A. M. POLVANI (1990), p. 68 et note 28.
23. Cf. I. SINGER (1983), p. 147-149.

mouton)[24]. Il paraît donc difficile de comprendre *ḫalaš=miš* autrement que comme désignation d'une partie du corps, sans toutefois que le sens du texte ne soit éclairé.

Le dernier terme possible pour désigner la « tête » n'apporte guère d'éclairage, au contraire. Attesté dans une liste de vocabulaire (KBo 1.42 ii 11[25]), le terme est un hapax. L'équivalence est donnée entre sum. GÚ, akk. *rēšu* et hitt. *ḫalanta*. Le sum. GÚ désigne la nuque (cf. GÚ-*tar*, hitt. *kuttar*) et l'akk. *rēšu* la tête. Hitt. *ḫalanta* pourrait donc signifier soit « tête », soit « cou », ou renvoyer à une zone en rapport avec ces parties du corps[26].

En tant que partie du corps, la tête représente un élément vital, siège de la vie. C'est une partie du corps que l'on peut rendre malade, blesser, détruire. Le terme est souvent employé au génitif avec des noms relatifs à la maladie (*ḫultaramma*-, *inan*-, *irman*-/GIG) :

> KUB 17.8 iv 7[27] *nu=wa ḫaršanaš=šaš* GIG-*aš kammaraš kišaru n=at nepi*[*ša*] *paiddu*
>
> Que la maladie de sa tête devienne fumée et qu'elle aille dans le ciel.
>
> KUB 9.34 ii 38[28] S[AG.DU-*aš=kán* SAG.DU-*aš* GIG-*an*] *karpdu tarnaš tarnašš=a* GIG-*an* KI.MIN
>
> Que la tête emporte la maladie de la tête, la gorge la maladie de la gorge pareillement.

Un autre emploi assez fréquent se trouve avec des verbes signifiant « blesser », notamment dans les Lois[29] :

> KBo 6.2 i 13 [*takk*]*u* LÚ.U$_{19}$.LU-*aš* SAG.DU=*SÚ kuiški ḫūnikzi karū* 6 GÍN KÙ.BABBAR *pišker*
>
> Si quelqu'un blessait la tête d'un homme, ils donnaient auparavant 6 sicles d'argent.
>
> KBo 6.4 i 22-23 *takku* LÚ *ELLUM* SAG.DU=*SÚ kuiški ḫapallašaizzi*
>
> *šaktaizzi=an pedi=šši=ma* UN-*an pāi*

24. Voir aussi G. KELLERMAN (1987), p. 113.

25. T. S. SCHEUCHER (2012), p. 517 et note à ii 11'. J. PUHVEL (1991), *s.v. ḫala*-, évoque la possibilité d'une forme dérivée *ḫalant*- (avec une forme *ḫalanta* fautive pour **ḫalanza*), mais ceci reste invérifiable.

26. Cf. hitt. *kuttar* qui renvoie à une zone incluant nuque et épaules, cf. S. VANSÉVEREN (2020).

27. Cf. Francesco FUSCAGNI (éd.), *Mythos und Beschwörung des Feuers*, hethiter.net/: CTH 457.1 (TX 05.02.2013, TRde 05.02.2013), § 3.

28. M. HUTTER (1988), p. 33-34.

29. H. HOFFNER (1997), p. 23-24 (§ 9 ; § IX).

Si quelqu'un blesse grièvement la tête d'un homme libre, il apportera des soins et il donnera à sa place une personne [pour travailler dans sa maison].

Les autres verbes dont la tête est souvent l'objet sont *ištark*- « rendre malade », *kuer*- « couper », *arḫa duwarnai*- « briser », *walḫ*- « frapper ». On relève des forme d'acc.sg. c. SAG.DU-*an*. Exemples :

KBo 10.2 ii 46-48 [30]

nu ᵐ*Tawannagaš māri*[*n*]

arḫa peššer LUGAL.GAL=*ma*=*an*=*kán* SAG.DU=*SÚ*

kueršun

Ils jetèrent au loin la lance de Tawannaga, mais (moi) le grand roi, j'ai coupé sa tête.

KUB 31.68 ro 13' [31]

ᴰUTU-*ŠI*=*ma*=*wa*=*mu*=*kan UL* SAG.DU-*an*=*pat kuerzi mān*=*wa UL pāimi*

Sa Majesté ne va-t-elle pas me couper la tête si je n'y vais pas ?

KBo 6.29 ii 25-27 [32]

pāiweni=*war*=*an*=*kan kuenummeni nu*=*wa*=*tta* SAG.DU-*an menaḫḫanda utummēni*

Nous viendrons et nous le tuerons. Nous rapporterons sa tête devant toi.

La référence à la décapitation [33] est attestée une fois dans les Lois :

KBo 6.26 ii 11-14 [34]

takku DIN LU[GA]L *kuiški*] *ḫullazzi*

É=*SÚ pupulli kīša* [*t*]*akku DIN* ᴸᵁDUGUD

kuiški ḫulliyazzi SAG.DU-*SÚ*

INAKKISÚ

Si quelqu'un rejette un jugement du roi, sa maison deviendra un champ de ruines ; si quelqu'un rejette un jugement du juge, on lui coupera la tête.

La destruction de la tête représente par métaphore la destruction de la personne :

---

30. S. De Martino (2003), p. 21-79.
31. R. Stefanini (1962), p. 22-27.
32. Pour le texte, cf. J. Puhvel (1984), *s.v. menaḫḫanda*, p. 145 ; *The Chicago Hittite Dictionary*, vol. L-N, *s.v. menaḫḫanda*, p. 283-284.
33. Sur la peine de mort, voir S. De Martino et E. Devecchi (2012), p. 191-202.
34. H. A. Hoffner (1997), p. 138 (§ 173).

KUB 43.38 vo 2-5 [35]

… *kiwa*]

[*ŪL š*]*umenzan=wa* SAG.DU.MEŠ-*KUNU nu=w*[*ar=at*]

[*mān ŪL-ma*] *paḫḫašteni nu=wa=šmaš* DINGIR.MEŠ *Q*[*ATAMMA* SAG.DU.MEŠ-*KUNU*

[*arḫa duw*]*arnandu*

Ceux-ci ne sont pas [des pots], ce sont vos têtes. Si vous ne conservez pas [votre parole], puissent les dieux les détruire de même.

KUB 14.3 vo iv 49-51 [36]

SAG.DU-*an kurandu mān=ma=*[*tta tuel* UN-*aš* INIM-*an waḫn*]*ut*

nu=kán apūn UN-*an* SAG.DU-*an ku*[*randu=pát* SAG.DU-*an=m*]*a*

kuin kuranzi n=an=kán marri[*yandu* …]

… qu'on lui coupe la tête. Si ton homme a détourné mon message à toi, qu'on coupe la tête de cet homme, et la tête qu'on coupe, qu'on la réduise en morceaux !

Un exemple associe SAG.DU et NÍ.TE (employé ici au pluriel, « membres » pour désigner l'ensemble de la personne) :

KBo 2.3+ i 48-49 [37]

[*nu k*]*iššan memai* SAG.D[U.MEŠ*=w*]*a=šmaš* NÍ.TE-*aš*

[*ḫ*]*ūmand*[*aš*] *tarpalliš* UDU GE$_6$

Elle parle ainsi : pour vos têtes et votre personne toutes entières, le substitut est un mouton noir.

L'expression métaphorique *ḫaršanaz šarnink*- « payer de sa tête » signifie « payer de sa vie ». Dans le passage ci-dessous l'expression est rapprochée de *kuen*- « tuer », qui en explicite le sens. Par ailleurs, les deux syntagmes *ḫarsana šuwaye/a*- « regarder vers la tête » avec de mauvaises intentions (qui renvoie à des projets de meurtre) et SAG.DU-*az* (*ḫarsanaz*) *šarnink*- se complètent :

KBo 3.1 ii 51-54 [38]

kuiš ŠEŠ.MEŠ-*na* NIN.MEŠ-*na ištarna idālu iyazi nu* LUGAL-*waš*

ḫaršana šuwāyezzi nu tuliyan ḫalzišten mān=apa uttar=š[*e*]*t paizzi*

35. N. Oettinger (1976), p. 18-19.
36. H. A. Hoffner (2009), p. 312.
37. J. L. Miller (2004), p. 61-107 ; cf. aussi A. Mouton (éd.), *Rituel de Maštigga de Kizzuwatna contre des querelles domestiques*, hethiter.net/: CTH 404.1.I (TX 07.05.2012, TRfr 21.03.2012), § 22.
38. A. Gilan (2015), p. 150-151.

nu SAG.DU-*naz* *šarnikdu* *duddumili=ma* ᵐ*Zuruwaš*

ᵐ*Dānuwaš* ᵐ*Taḫurwailiyaš* ᵐ*Taruḫšušš=a iwar lē* [*k*]*unanzi*

É-*ri=šši=šši ANA* DAM=*ŠU* DUMU.MEŠ=*ŠU idālu lē takkiššanzi*

Si quelqu'un fait le mal parmi ses frères et sœurs et regarde vers la tête du roi[39], appelez l'assemblée. Si sa parole est rejetée, il paiera avec sa tête. Mais qu'on ne tue pas secrètement, comme Zuruwa, Tanuwa, Taḫurwaili et Taruḫšu. Qu'on ne commette pas de mal contre sa maison, son épouse et ses fils.

La suite du texte reste aussi claire (l. 55-58) et met en parallèle *ḫarkiške/a*- « mourir » :

takku DUMU LUGAL=*ma waštai nu* SAG.DU-*az*=*pat* *šarnikdu ANA* É-*ŠU=ma=šši=ššan*

Ù ANA DUMU.MEŠ-*ŠU idālu lē takkiššanzi* DUMU.MEŠ LUGAL=*ma kuedani*

[(*še*)]*r* *ḫarkiškántari* *ŪL ANA* É.MEŠ=*ŠUNU* A.ŠÀ.ḪI.A=*ŠUNU* ᴳᴵᵂKIRI₆.GEŠTIN.ḪI.A=*ŠUNU*

[*AR*]*DI*.ḪI.A=*ŠUNU* SAG.GÉME.ARAD.MEŠ=*ŠUNU* GUD.ḪI.A=*ŠUNU* UDU.ḪI.A=*ŠUNU*

Si, cependant, un prince commet un crime, alors lui seul paiera avec sa tête. Mais qu'on ne fasse pas de mal à sa maison et à ses fils. Car ce pour quoi les princes meurent ne concerne pas leurs maisons, leurs champs, leurs vignes, leurs serviteurs, leurs servantes, leurs domestiques, leurs bœufs et leurs moutons.

Le sens de l'expression est cependant différent dans la prière de Puduḫepa, qui fait allusion au fait que les dieux favorisent les sages-femmes[40]. La reine insiste aussi sur le zèle dont elle fait preuve dans ses tâches. Ceci est exprimé au moyen d'expressions métaphoriques qui se présentent dans des contextes quasiment identiques : *=za* SAG.DU-*az pai*- « donner avec sa propre tête » et *=za* SAG.DU-*az šarnink*- « payer avec sa propre tête », c'est-à-dire « se dévouer, donner/payer de sa personne ». La tête est ici employée par métonymie, renvoyant à la personne dans son individualité :

KUB 21.27 ii 16-18[41]

ḫarnāuwaš=wa MUNUS-*nī* DINGIR-*LUM kāri tiy*[*az*]*i*

---

39. Nous suivons ici l'interprétation de I. Hoffmann (1984), p. 123-144, et T. P. J. van den Hout (1997), p. 197 et note 54. Nous comprenons donc *ḫaraššana šuwaye/a*- comme « regarder vers la tête », c'est-à-dire « conspirer ».

40. KUB 21.27 ii 15, voir G. Beckman (1986), p. 20, et Id. (1993), p. 38.

41. E. Rieken (éd.), *CTH 384.1 - Gebet der Puduḫepa an die Sonnengöttin von Arinna*, hethiter.net/: CTH 384.1 (TX 2017-10-29, TRde 2017-10-29), § 6".

ammuqq=a=z(a) [f]*Puduḫepaš ḫarnāwaš* MUNUS-*z*[(*a*)]

ANA DUMU-*KA šer* SAG.DU-*az piyan ḫarmi*

La divinité traite avec bienveillance la femme de la chaise d'accouchement. Moi aussi, Puduḫepa, je me suis dévouée en tant que femme de la chaise d'accouchement personnellement pour ton fils.

Dans la même prière, la reine revient sur cette idée, ici exprimée avec *=za* SAG.DU-*az šarnink*- « payer avec sa propre tête » :

KUB 21.27 vo iv 35'-38' [42]

ḫarnāwaš=za kuit MUNUS-*z(a)*

ANA DINGIR-*LIM* EN-*YA šer* S[AG.D]U-*za šarninkan ḫarmi*

nu=mu=kan DINGIR-*LUM* EN-*YA ANA* [D][IM] *ABI-KA Ù ANA* [D]UTU [URU]PÚ-*na* AMA-*KA*

uwāinut

Puisque, [en tant que] femme de la chaise d'accouchement, j'ai payé de ma personne pour la divinité, mon seigneur, aie pitié de moi, dieu, mon seigneur, avec le [dieu de l'orage], ton père, et avec la déesse du Soleil d'Arinna, ta mère.

La reine insiste aussi sur les efforts consentis par le roi Ḫattušili pour la restauration de Nerik. Ce dernier point est rendu par une autre expression, *=za* SA]G.DU-*an uššaniška*- « mettre en jeu, mettre dans la balance sa propre tête ». Le verbe *uššaniya-/ušniya*- renvoie à la notion de vendre/acheter et signifie proprement « mettre dans la balance » [43], et au figuré « mettre en jeu ». Dans ces deux passages, on note un acc. SAG.DU-*an*.

KUB 21.27 vo i 33'-36'

[*AN*]*A* KUR [URU]*N*[*er*]*ik Ù ANA* KUR [URU][*Ḫakpiš*]

[*ap*]*ēl* SAG.DU-*an apēll=a* [

[*ušš*]*aniške*t *kuitman ANA* LU[GAL

[*mena*]*ḫḫanda* KASKAL-*an iyat*

Pour le pays de Nerik et pour le pays de Ḫapkiš, il a mis en jeu sa propre tête, jusqu'à ce qu'il fasse campagne contre le roi [d'Égypte].

KUB 21.27 vo iv 38'-42'

[m]*Ḫattušili*[*šš*]*=a* ARAD-*KA ANA* ZI DINGIR-*LIM*

šer dariyat nu=za apē[*l* SA]G.DU-*an* ZI-*ŠÚ=ya*

uššanišket kuitman [*ŠA* DING]IR-*LIM* EN-*YA*

42. E. Rieken (éd.), *op. cit.* (n. 41), § 15''''.
43. H. C. Melchert (2015), p. 413-414.

> ^{URU}*Neriqqan āššiyant*[*an* UR]U-*an* EGIR-*pa*
>
> *wetet*
>
> Ḫattušili, ton serviteur, s'est donné du mal pour l'esprit de la divinité et il a mis en jeu sa tête et son esprit [sa personne et sa volonté] jusqu'à ce qu'il reconstruise la ville de Nerik, la ville aimée de la divinité.

On note encore ^{D}U *ḫaršannaš* « dieu de l'orage personnel » (KUB 33.15 + vo iii 14'[44]), ^{D}U SAG.DU « dieu de l'orage de la personne [du roi] » (KUB 17.14 ro 8'[45]).

Certains passages permettent d'entrevoir le processus d'élargissement de sens à l'œuvre, comme dans l'extrait suivant, où le verbe *waggariye/a-* donne des indices intéressants. Le verbe fait référence de façon générale à la révolte, avec une connotation concrète d'action, de piège, d'attentat[46]. Il renvoie probablement à l'idée de mouvement physique, peut-être de tremblement[47]. Dans ce cas, *ḫaršar* peut encore désigner la tête en tant que partie du corps : KUB 1.16 ii 65[48] *attaš=taš=wa* SAG.DU=*šet waggariya* « révolte-toi contre la personne de ton père », que l'on peut comprendre littéralement comme « rends vacillante la tête de ton père ». L'emploi métonymique se trouve encore confirmé dans le passage suivant :

> KBo 16.46 15'[49] TI SAG.DU=*ŠU* DAM=*ŠU* DUMU.MES=*ŠU*
>
> La vie de sa personne, de son épouse, de ses fils.
>
> KBo 3.28 ii 17[50]
>
> *attaš=maš ḫaršanī* ^{D}ÍD-*ya mekkeš papreškir*
>
> Beaucoup étaient coupables à l'égard de la personne de mon père auprès du dieu fleuve.

Dans les Lois, SAG.DU fait référence à l'individu comme partie de la société :

---

44. E. Rieken (éd.), *CTH 326 - Der Wettergott der Königin Ašmunikkal*, hethiter.net/: CTH 326 (TX 2009-08-18, TRde 2009-08-26), § 5".

45. H. M. Kümmel (1967), p. 60, 84. SAG.DU apparaît ici comme une épithète ou une partie du nom du dieu, du même type que ^{D}U AN-*E* « dieu de l'orage du ciel », ^{D}U ḪI.ḪI « dieu de l'orage de l'éclair ».

46. G. Del Monte (1986), p. 74-75.

47. A. Kloekhorst (2008), *s.v. wakkariye/a-*.

48. A. Gilan (2015), p. 74.

49. M. Giorgieri (1995), p. 322-324. En revanche, l'exemple de KUB 36.91 + § 12' reste ambigu, dans la mesure où le sens du terme *ḫali-* est loin d'être assuré : *nu=ššan* DINGIR.MEŠ-*aš idālu uddār apēl=pat ḫaršani=šši ḫali=šši=ya* [… *z*]*aḫten* « que la mauvaise parole des dieux frappe sur sa propre tête et son entourage(?) », cf. E. Rieken (éd.), *CTH 389.2 - Fragmente der Gebete*, hethiter.net/: CTH 389.2 (TX 2015-08-21, TRde 2014-11-28), § 12'.

50. M. Marazzi (éd.), *Königserlass (Mursili I?) (CTH 9.6)*, hethiter.net/: CTH 9.6 (TX 16.07.2012, TRde 02.10.2011), § 3'.

KBo 6.3 i 1-3 (Lois)[51]

[*takku* LÚ-*an n*]*ašma* MUNUS-*an š*[*ulla*]*nn*[*a*]*z kuiški kuenzi*

[*apun arnuz*]*i Ù* 4 SAG.DU *pāi* LÚ-*naku* MUNUS-*naku*

[*párna=šše=a*] *šuwāezzi*

Si quelqu'un, lors d'une querelle, tue un homme ou une femme, il l'apportera (pour funérailles) et il donnera quatre personnes, homme ou femme, et il regardera dans sa maison pour cela.

KBo 3.4 ro ii 77[52]

ᵐ*Tapalazunauliš=ma=kan* 1-*aš* SAG.DU-*aš išparzašta*

Une seule personne s'échappa, Tapalazunauli.

C'est également par métonymie que s'explique l'expression SAG.DU *aggatar*/ÚŠ-*tar* « peine capitale, peine de mort ». Le sens de l'expression est clairement explicité dans le passage suivant, qui instruit les prêtres sur la manière d'éviter la corruption : SAG.DU-*aš* ÚŠ-*tar* 2-*uš=pát=at akkándu* « c'est une peine capitale ; que tous les deux meurent » (KUB 13.4 ii 50'[53]). Le syntagme se comprend littéralement comme « mort de la tête », « mort de la personne ». Il se distingue nettement de SAG.DU-*aš waštul* « faute capitale »[54], c'est-à-dire « faute grave », qui renvoie à l'emploi de *ḫaršar* pour désigner une extrémité supérieure :

KUB 13.4 iii 15-20[55]

ŠÀ É=*ŠU=ma=za a*[*nd*]*a ITTI* DAM=*ŠU lē kuiški šešzi*

kuin=ma INA É=*ŠU* GAM-*an wemianzi n=at=ši* SAG.DU-*aš waštúl*

nu É.MEŠ DINGIR.MEŠ *mekki marri paḫḫašten nu=šmaš tesḫaš*

lē ēšzi namma=šmaš ḫāli arḫa šarran ēšdu

n=ašta kuedani ḫāli waštul anda kīša

n=aš aku lē=aš=kan wēḫtari

Que personne ne dorme avec sa femme dans sa maison ; celui qu'on trouve dans sa maison, pour lui c'est une faute capitale. Surveillez avec vigilance les temples. Il ne doit pas y avoir de sommeil pour vous. En outre, que la garde soit partagée entre vous. Si une faute se produit pendant une garde, qu'il meure, il n'y aura pas d'échappatoire.

---

51. H. A. Hoffner (1997), p. 17.
52. J.-P. Grélois (1988), p. 63, 81.
53. A. Taggar-Cohen (2006), p. 33-85 (« *capital penalty* », p. 76).
54. J. L. Miller (2013), p. 255, 263, traduit indifféremment les deux expressions par « *capital offense* ». Sur ces deux expressions, voir aussi P. Dardano (2002), p. 361, n. 113. À côté de SAG.DU-*aš* ÚŠ-*tar*, le hittite présente aussi SAG.DU-*aš ḫarka*- « disparition, fin », SAG.DU-*aš* ÚŠ « mort ».
55. A. Taggar-Cohen (2006), p. 56, 78 ; J. L. Miller (2013), p. 256-257.

À bien y regarder, en effet, SAG.DU-*aš waštul* désigne une faute grave mais qui n'entraîne pas forcément une peine capitale. Le passage explique deux types de faute : la première est de dormir avec sa femme chez soi ; la seconde concerne précisément la garde, pendant laquelle aucune faute ne peut être commise sous peine d'encourir une sentence de mort.

Deux expressions permettent de saisir l'emploi métaphorique de la tête comme extrémité. Dans la lettre de Milawata, le roi hittite rappelle à son destinataire les méfaits commis par le père de celui-ci [56]. Le texte est souvent très mutilé, mais quelques passages nous permettent de comprendre que le personnage a souvent été hostile envers le pouvoir hittite. Il refuse de rendre des otages, ce qui constitue pour le roi hittite une affaire de la plus haute importance :

KUB 19.55 + KUB 48.90 31'-32' [57]

ammuk=ma ABU=KA kuit kui[*t* ...]

kāš INIM-*aš* SAG.DU-*aš* INIM URU[*Utima Ù* URU*Atriya* ...]

Ú-UL ēšta nu kūn INIM URU[*Utima Ù* URU*Atriya* ...]

ANA ABU=KA AŠPUR

Mais quoi que ton père (ait fait) contre moi, ceci est la principale affaire ; concernant l'affaire d'Utima et d'Atriya … il n'était pas … J'ai écrit à ton père pour l'affaire d'Utima et d'Atriya.

Si le sens général paraît assez clair, le détail des faits l'est moins. On isole généralement le syntagme INIM-*aš* SAG.DU-*aš* pour lequel les interprétations varient : « tête de l'affaire » [58], ou « affaire de la tête » [59]. *A priori*, l'état du texte ne permet pas de trancher. On se demandera si une troisième voie peut être envisagée, où l'on isolera d'une part *kāš* INIM-*aš* (*memiyaš*) « cette affaire (des villes d'Utima et d'Atriya) et d'autre part SAG.DU-*aš* INIM « (est) une affaire de la tête ». Pour le sens, il est question d'une affaire importante, capitale, ce qui tend à privilégier l'analyse de SAG.DU-*aš* comme génitif (SAG.DU-*aš* INIM « affaire de la tête » → « affaire d'importance capitale »). L'expression serait ainsi parallèle à SAG.DU-*aš waštul* « faute de la tête » → « faute grave ». La suite du texte permet de conforter cette analyse, dans la mesure où on y trouve l'expression INIM-*aš* SAG.DU-*aš* avec un autre sens. Le roi rappelle ici encore les actes du père qui lui ont fait du tort. On trouve une seconde métaphore,

56. Le roi est Tudḫaliya IV et le destinataire Tarkašnawa de Mira, cf. T. Bryce (1985), p. 13-23 ; H. Hoffner (2009), p. 315.

57. H. Hoffner (2009), p. 313-321 (n° 102).

58. M. Weeden (2011), p. 518.

59. Ainsi J. Puhvel (1991), p. 187 ; P. Dardano (2002), p. 361, n. 113 (*ḫaršanaš memiya-*/INIM « question d'importance capitale »).

associant la tête à l'idée d'élément premier : ḪUL-*uwaš* INIM.MEŠ-*aš* INIM-*aš* SAG.DU-*aš* se comprend littéralement comme « la tête de la cause des mauvaises affaires », c'est-à-dire la « cause principale, première des mauvaises affaires » :

KUB 19.55 + KUB 48.90, coin inf. 1-4 [60]

ABU=KA=za [x-x-x] *kuiš ammel* ḪUL SIG$_5$-*uwa ilališkez*[*i ANA* ^{D}UTU-*ŠI=ma*]

ḪUL-*uwaš* INIM.MEŠ-*aš kuiš* INIM-*aš* SAG.DU-*aš nu=mu apāt iš*-[... *ABU=KA=za=kán*]

ammel ARAD$^{!?}$-*iš waliat nu=za=kán karū kuwapí* ^{URU}TÚL-*nan wal*[*iat nu=mu memišta* ...]

šiwariya[*w*]*i*$_5$ GIM-*an=ma=mu ABU=KA* ^{LÚ}*LI<ṬÙTUM>* ^{URU}*U<tima>* ^{URU}*At<riya>* NU SUM

Ton père, qui souhaitait sans cesse le mal contre moi et qui fut la principale cause de mauvaises affaires pour ma majesté … Ton père se vantait de détenir mes sujets et quand il se vantait de détenir la ville d'Arinna, il me dit … « je refuserai ». Mais quand ton père ne m'a pas donné les otages d'Utima et d'Atriya …

On peut ainsi distinguer deux types de syntagmes à valeur métaphorique : *ḫaršanaš*/SAG.DU-*aš* (gén.) + nom, pour indiquer quelque chose d'important (SAG.DU-*aš waštul* « faute grave », SAG.DU-*aš* INIM « affaire de la plus haute importance ») et *ḫaršar*/SAG.DU + génitif « tête de … », dénotant le principe, l'origine (INIM-*aš* SAG.DU « cause principale »). Ce dernier emploi se retrouve dans les syntagmes du type de *ḫalkiaš ḫaršār* « tête du blé », ZÍZ.ḪI.A=*ašša ḫaršār* « tête de l'épeautre », avec valeur temporelle, *I-NA RI-EŠ* ITU.KAM « au début du mois », MU.KAM-*aš* SAG.DU « début de l'année ».

L'idée de cause, de responsabilité peut s'appliquer à des individus ou des villes. On trouve SAG.DU employé seul pour désigner le responsable dans une affaire. Les annales de Muršili relatent un épisode de rébellion, où les responsables sont désignés par SAG.DU « tête, leader, chef » :

KBo 14.19 ii 15-23 [61]

namma parā I[*NA* ^{URU}]*At*[*ḫuli*]*šša pāun nu* ^{m}*Pendumliš*

^{m}*Pizzumuriš*[*š=a-kuit* [LÚ.M]EŠ [GA]L ^{URU}*Atḫulišša*

BAL *dapariyan ḫarkir n≠a*[*š*] *ēpun n=aš=kan* LÚ.MEŠ=*ŠU*[*NU*]

ḫantī tiyēr BAL=*man=wa iēr mān=war=at INA* [^{URU}*Gašga*]

EGIR-*pa pāir nu=šmaš=kan memiyaš katta āšta*

60. H. A. Hoffner (2009), p. 313-321 (n° 102).
61. Ph. H. J. Houwink Ten Cate (1966), p. 174, 182.

n=aš IŠTU GU$_4$ UDU *arnunun*

nam-ma-ya ku-i-e-eš ud-da-ni-i SAG.DU.MEŠ *e-šir*

[*n*]*u a-pu-u-uš-kán ḫu-u-ma-an-te-eš IŠTU* NAM.RA.MEŠ GU$_4$.MEŠ UDU.ḪI.A

[*ar-nu-nu-*]*un*

Ensuite, j'allai à la ville d'Atḫulissa et, parce que Pendumlis et Pizzumuris, nobles de la ville d'Atḫulissa avaient décidé une rébellion, je les ai capturés et leurs gens les ont dénoncés : « ils auraient fait une rébellion, ils seraient retournés au pays Gasga ». L'affaire resta sur eux [ils furent reconnus coupables] et je les ai emmenés avec leur bétail. Ceux qui étaient les responsables dans cette affaire, je les ai tous emmenés avec des prisonniers, des bœufs, des moutons.

L'affaire de Mašḫuiluwa est celle de la révolte d'un ancien vassal, qui entraîne d'autres villes avec lui. La révolte sera matée par le roi Muršili. Le texte est lacunaire, mais compréhensible.

KUB 14.24 iii 24 (et dupl. KBo 9.77 7) [62]

SAG.DU-*uš* URU.DIDLI.ḪI.A GUL-*aḫta n=aš arḫa ḫarnikta*

Il a frappé les villes responsables et les a détruites.

On relève par ailleurs l'idée de ville « principale, importante » :

KBo 3.4+ i 32-33 [63]

nu=šši ^{D}UTU-*ŠI pāun nu ŠA* KUR ^{URU}*Gašga kuieš* SAG.DU.MEŠ KUR.KUR.ME[Š ^{URU}*Ḫalil]aš*

^{URU}*Duddušgašš=a ešir n=aš GUL-un*

Moi, ma majesté, j'allai contre lui. Les villes de Ḫalila et de Duddušga qui étaient les villes principales du pays Gasga, je les ai détruites.

KBo 10.2 ro ii 3-4 [64]

^{URU}*Parmannaš=ma=kan apedaš ANA* LUGAL[.MEŠ]

SAG.DU-*aš ēšta* KASKAL.ḪI.A-*aš=šmaš apāš*

peran takšannišket

Parmanna était la tête pour ces rois : elle avait l'habitude d'aplanir le chemin devant eux.

Des termes examinés ici, seul *ḫaršar* connaît des emplois variés et remplace visiblement **kar*, qui constitue le vieux nom indo-européen de la « tête » (cf. gr. κάρ, κάρα, sk. *śíras*, *śīrṣṇ-*, **ḱŕ̥̥h$_2$-s-n-*). Les deux autres

62. Ph. H. J. Houwink Ten Cate (1979), p. 273, 275.
63. J.-P. Grélois (1988), p. 56, 76.
64. S. De Martino (2003), p. 48-49 et note 142.

termes, _ḫala-_ et _ḫalanta_, restent problématiques. La « tête » dénotée par _ḫaršar_ représente la partie supérieure du corps, vue avant tout comme un ensemble. La partie de la tête où poussent les cheveux est désignée plus spécifiquement par _ḫuppalaš_. Le terme connaît des emplois concrets, métonymiques et métaphoriques. En tant que partie du corps qui comprend les organes sensoriels (yeux, bouche, nez, oreilles), la tête représente la personne _pars pro toto_. Deux emplois métaphoriques se dégagent : celui qui fait de la tête le sommet, associé à l'idée d'importance et d'origine (SAG.DU-_aš waštul_, INIM-_aš_ SAG.DU-_aš, ḫalkiaš ḫaršār_ « tête du blé ») ; l'autre métaphore associe la tête à la personne et à la vie (_ḫaršanaz šarnink-_, SAG.DU-_an uššaniška-_, SAG.DU-_aš aggatar_). On ne trouve pas, en revanche, d'expressions du type de « baisser/lever la tête », bien attestée ailleurs pour dénoter la fierté ou la soumission. Ces emplois sont dévolus en hittite à _kuttar_[65]. Sur le plan formel et étymologique, les analyses qui ramènent _ḫaršar_ au même étymon *_ḱr̥h$_2$-s-n-_ se heurtent à des difficultés sur le plan phonétique[66]. Deux autres explications ont été proposées, qui font de _ḫaršar_ une formation motivée. La première considère la tête comme « ce qui est en haut, ce qui est élevé », en comparant gr. ὄρος « montagne » et en posant *_h$_3$er-_. Du point de vue sémantique, l'hypothèse n'est pas invraisemblable, d'autant que l'idée de sommet est bien attestée pour le nom de la tête en hittite. La seconde explication envisage _ḫaršar_ comme partie du corps de forme arrondie, à rapprocher de ^{NINDA}_ḫarši-_ « gros pain » et ^{DUG}_ḫarši-_ « coupe, bol »[67]. Cette dernière analyse a pour elle des exemples parallèles où des noms de parties du corps renvoient à la forme : hitt. _paltana-_ « épaule, omoplate », lat. _palma_ « paume », gr. παλάμη « paume » (*_pl(e)h$_2$-_ et *_pl(e)th$_2$-_) ; « ce qui est large, plat », cf. sk. _pr̥thú-_, gr. πλατύς « large ») ; hitt. _ḫupparatt-_ « bassin » (cf. _ḫuppara-_ « pot, coupe ») ; gr. στέρνον « poitrine », v. h. a. _stirna_ « front » (*_sterh$_3$-_ ; « ce qui est étendu ») ; gr. ἀγκών « coude » (*_h$_2$enk-_ ; « ce qui est courbé », cf. ἀγκύλος « courbé », sk. _añc-_ « courber »).

Sylvie VANSÉVEREN
Université libre de Bruxelles
Langues et lettres anciennes
Sylvie.Vanseveren@ulb.ac.be

65. Voir S. VANSÉVEREN (2020).

66. Il est, en effet, impossible de poser une initiale *_ḱ_ pour le hitt. _ḫ_. Voir A. NUSSBAUM (1986), p. 21 et note 4 ; A. KLOEKHORST (2008), _s.v. ḫaršar_. L'hypothèse est toutefois retenue par J. PUHVEL (1991), _s.v. ḫaršar_, sur la base du parallèle sémantique.

67. Voir E. RIEKEN (1999), p. 310-311, avec les références.

Références bibliographiques

StBoT = Studien zu den Boğazköy-Texten, Wiesbaden, Harrassowitz.

Sedat ALP (1957) : « Zu den Körperteilnamen im Hethitischen », *Anatolia* 2, p. 1-47.

Alfonso ARCHI (1993) : « Kamrušepa and the Sheep of the Sun-God », *Orientalia* NS 62, p. 404-409.

Gary BECKMAN (1983) : *Hittite Birth Rituals* (StBoT, 29), Wiesbaden.

Gary BECKMAN (1986) : « Proverbs and Proverbial Allusions in Hittite », *Journal of Near Eastern Studies* 45, p. 19-30.

Gary BECKMAN (1993) : « From Cradle to Grave: Women's Role in Hittite Medicine and Magic », *Journal of Ancient Civilizations* 8, p. 25-39.

Trevor BRYCE (1985) : « A Reinterpretation of the Milawata Letter in the Light of the New Join Piece », *Anatolian Studies* 35, p. 13-33.

Paola DARDANO (2002) : « "La main est coupable", "le sang devient abondant" : sur quelques expressions avec des noms de parties et d'éléments du corps humain dans la littérature juridico-politique de l'Ancien et du Moyen Royaume hittite », *Orientalia* NS 71, p. 333-392.

Stefano DE MARTINO (2003) : *Annali e Res gestae antico ittiti* (StudMed, Series Hethaea, 2), Pavia.

Stefano DE MARTINO et Elena DEVECCHI (2012) : « Death Penalty in the Hittite Documentation », dans Robert ROLLINGER *et al.* (éds), *Strafe und Strafrecht in den antiken Welten. Unter Berücksichtigung von Todesstrafe, Hinrichtung und peinlicher Befragung*, Wiesbaden, p. 191-202.

Giuseppe DEL MONTE (1986) : *Il trattato fra Muršili II di Ḫattuša e Niqmepa' di Ugarit*, Roma.

Édouard DHORME (1923) : *L'emploi métaphorique des noms de parties du corps en hébreu et en akkadien*, Paris.

Johannes FRIEDRICH et Annelies KAMMENHUBER (1991) : *Hethitisches Wörterbuch*, Band III: *Ḫ*, Heidelberg.

Mauro GIORGIERI (1995) : *I testi ittiti di giuramento* (Tesi di dottorato), Firenze.

Amir GILAN (2015) : *Formen und Inhalte althethitischer historischer Literatur* (THeth, 29), Heidelberg.

Jean-Pierre GRÉLOIS (1988) : « Les annales décennales de Muršili II (CTH 61, 1) », *Hethitica* 9, p. 17-145.

Volkert HAAS (1971) : « Ein hethitisches Beschwörungsmotiv aus Kizzuwatna: seine Herkunft und Wanderung », *Orientalia* NS 40, p. 415-416.

Inge HOFFMANN (1984) : *Der Erlaß Telipinus* (THeth, 11), Heidelberg.

Harry A. HOFFNER (1996) : « From Head to Toe in Hittite: the Language of the Human Body », dans Joseph E. COLESON et Victor H. MATTHEWS (éds), *"Go to the Land I Will Show You". Studies in Honor of Dwight W. Young*, Winona Lake, p. 247-259.

Harry A. HOFFNER (1997) : *The Laws of the Hittites*, Leiden - New York - Köln.

Harry A. HOFFNER (2009) : *Letters from the Hittite Kingdom* (SBL Writings from the Ancient World, 15), Atlanta.

Harry A. HOFFNER et H. Craig MELCHERT (2008) : *A Grammar of the Hittite Language*, I, Winona Lake.

Philo H. J. HOUWINK TEN CATE (1966) : « Mursilis' Northwestern Campaigns – Additional Fragments of His Comprehensive Annals », *Journal of Near Eastern Studies* 25, p. 162-191.

Philo H. J. HOUWINK TEN CATE (1979) : « The Mashuiluwas Affair: A Join (KBo XIX 46) and a Duplicate (KBo IX 77) to Mursilis's Comprehensive Annals (12th Year of his Reign) », dans Onofrio CARRUBA (éd.), *Studia Mediterranea Piero Meriggi Dicata*, Pavia, p. 267-292.

Manfred HUTTER (1988) : *Behexung, Entsühnung und Heilung* (OBO, 82), Göttingen.

Galina KELLERMAN (1987) : « La déesse Ḫannaḫanna : son image et sa place dans les mythes anatoliens », *Hethitica* 7, p. 109-148.

Alwin KLOEKHORST (2008) : *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leiden, Boston.

Hans Martin KÜMMEL (1967) : *Ersatzrituale für den hethitischen König* (StBoT, 3), Wiesbaden.

Alessandra LOMBARDI (1999) : « Una festa per Ḫuwaššanna celebrata da una regina ittita », *SMEA* 41, p. 219-244.

H. Craig MELCHERT (2015) : « Reciprocity and Commerce in Bronze and Iron Age Anatolia », dans Alfonso ARCHI (éd.), *Tradition and Innovation in the Ancient Near East: Proceedings of the 57th Rencontre Assyriologique Internationale (Rome, 4-8 July 2011)*, Winona Lake, p. 409-416.

Jared L. MILLER (2004) : *Studies in the Origins, Development and Interpretation of the Kizzuwatna Rituals* (StBoT, 46), Wiesbaden.

Jared L. MILLER (2013) : *Royal Hittite Instructions and Related Administrative Texts* (SBL Writings from the Ancient World, 31), Atlanta.

Alice MOUTON (2016) : *Rites, mythes et prières hittites*, Paris.

Erich NEU (1972) : « Hethitisch *genu-*/*ganu-* "Knie" », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 86, p. 288-295.

Erich NEU (1980) : *Studien zum endungslosen "Lokativ" des Hethitischen* (IBS Vorträge und kleine Schriften, 23), Innsbruck.

Alan NUSSBAUM (1986) : *Head and Horn in Indo-European*, Berlin - New York.

Norbert OETTINGER (1976) : *Die militärischen Eide der Hethiter* (StBoT, 22), Wiesbaden.

Franca PECCHIOLI DADDI et Anna Maria POLVANI (1990) : *La mitologia ittita*, Brescia.

Maciej POPKO (1994) : *Zippalanda: ein Kultzentrum im hethitischen Kleinasien*, Heidelberg.

Jaan PUHVEL (1976) : « "Finger" in Greek, Latin and Hittite », *Indogermanische Forschungen* 81, p. 25-28.

Jaan PUHVEL (1984) : *Hittite Etymological Dictionary: Words beginning with M*, Berlin - New York.

Jaan PUHVEL (1988) : « “Shoulder” and “Corner” in Hittite », dans Yoël L. ARBEITMAN (éd.), *A Linguistic Happening in Memory of Ben Schwartz: Studies in Anatolian, Italic, and Other Indo-European Languages,* Louvain-la-Neuve, p. 255-258.

Jaan PUHVEL (1991) : *Hittite Etymological Dictionary: Words beginning with H*, Berlin - New York.

Jaan PUHVEL (2002) : « Latin *guttur* and Hittite *kuttar*: an Amicable Separation », dans Lea SAWICKI et Donna SHALEV (éds), *Donum grammaticum. Studies in Latin and Celtic Linguistics in Honour of Hannah Rosén*, Leuven - Paris - Sterling, p. 295-297.

Elisabeth RIEKEN (1999) : *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen* (StBoT, 44), Wiesbaden.

Tobias Simon SCHEUCHER (2012) : *The Transmissional and Functional Context of the Lexical Lists from Hattusha and from the Contemporaneous Traditions in Late-Bronze-Age Syria*, Diss. Universiteit Leiden.

Jochem SCHINDLER (1966) : « Hethitisch *liššì* “Leber” », *Die Sprache* 12, p. 77-78.

Itamar SINGER (1983) : *The Hittite KI.LAM Festival*, Part One (StBoT, 27), Wiesbaden.

Itamar SINGER (1984) : *The Hittite KI.LAM Festival*, Part Two (StBoT, 28), Wiesbaden.

Ruggero STEFANINI (1962) : « Studi ittiti », *Athenaeum* 40, p. 1-36.

Ada TAGGAR-COHEN (2006) : *Hittite Priesthood* (THeth, 26), Heidelberg.

Theo P. J. VAN DEN HOUT (1997) : « The Proclamation of Telipinu », dans William W. HALLO *et al.* (éds), *The Context of Scripture*, Leiden - Boston, p. 194-198.

Sylvie VANSÉVEREN (2020) : « Lat. *guttur*, hitt. *kuttar* : un cas d’école ? », dans Benoît SANS et Charlotte VANHALME (éds), *À l’école de l’Antiquité. Hommages à Ghislaine Viré* (Collection Latomus, 163), Bruxelles, p. 181-191.

Sylvie VANSÉVEREN (à paraître) : « The Vocabulary of the Body Parts in Hittite in the Perspective of Indo-European Comparison », dans Actes du séminaire interdisciplinaire *The Individual and his Body in the Ancient Mediterranean Basin*, organisé par Alice Mouton (CNRS, UMR 8167).

Mark WEEDEN (2011) : *Hittite Logograms and Hittite Scholarship* (StBoT 54), Wiesbaden.

David P. WILKIN (1996) : « Natural Tendencies of Semantic Change and the Search for Cognates », dans Mark DURIE et Malcolm ROSS (éd.), *The Comparative Method Reviewed. Regularity and Irregularity in Language Change*, New York - Oxford, p. 264-304.

Les Études classiques 88 (2020), p. 451-464.

Bhagavadgītā à Copacabana S.I. : LITTÉRATURE DÉVOTIONNELLE TRADUITE DE LA LANGUE « INDIENNE » AU XVI[e] SIÈCLE

Résumé. — Cette étude s'intéresse aux débuts de la « philologie missionnaire » jésuite à la fin du XVI[e] siècle, à travers, d'une part, pour les Indes orientales, les premières références (à partir de 1559) à des manuscrits et aux contenus du texte hindou de la *Bhagavadgītā*, et, d'autre part, pour les Indes occidentales, à une prière miraculeusement révélée en langue indigène par la Vierge andine de Copacabana, dont la version latine par le poète et rhéteur jésuite Francesco Benci (1589) connut un certain succès au cours du XVII[e] siècle, notamment traduite en polonais par le poète Stanisław Grochowski en 1611. L'ouvrage de ce dernier, *Cudowne wiersze z indyjskiego języka* (« Merveilleux vers de la langue indienne »), recueil de divers poèmes dévotionnels en plus de celui qui lui inspire son titre, a malencontreusement été parfois présenté comme une traduction ... de la *Bhagavadgītā*.

Abstract. — The paper "Bhagavadgītā in Copacabana S.I.: devotional literature translated from the 'Indian' language in the 16[th] century" deals with the beginnings of Jesuit 'missionary philology' at the end of the 16[th] century, through, on the one – East Indian – side, the first references (starting in 1559) to manuscripts and textual contents of the Hindu *Bhagavadgītā*, and, on the other – West Indian – side, to a prayer miraculously revealed in the indigenous language by the Andean Virgin of Copacabana, whose Latin translation by the Jesuit poet and rhetorician Francesco Benci (1589) enjoyed some success in the 17[th] century, notably translated into Polish by the poet Stanisław Grochowski in 1611. The latter's book, *Cudowne wiersze z indyjskiego języka* ("Wonderful Verses from the Indian Language"), a collection of various devotional poems in addition to the one which provides its title, was unfortunately sometimes presented as a translation ... of the *Bhagavadgītā*.

Dans un ouvrage indianiste paru à Louvain, auquel contribua substantiellement celui auquel le présent article est offert en amical hommage [1], une collègue polonaise a écrit [2] :

---

1. L. ISEBAERT, « Felix Nève and the Beginnings of Sanskrit Teaching in Louvain », dans G. POLLET (éd.), *Indian Epic Values:* Rāmāyaṇa *and Its Impact* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 66), Leuven, Peeters, 1995, p. 101-113.

2. L. SUDYKA, « Translations and Adaptations of *Rāmāyaṇa* in Poland », dans G. POLLET (éd.), *op. cit.* (n. 1), p. 89-93 (l'extrait ici reproduit se trouve p. 89). L'article a été republié dans L. P. VYAS (éd.), *Ramayana around the World*, Delhi, B. R. Publishing Corporation, 1997, p. 107-112.

> As early as 1611 a priest, Stanisław Grochowski (b.1542, d.1612), published a book entitled *Cudowne wiersze z indyjskiego języka* (Wonderful Verses from the Indian Language). It was nothing other than a translation of the *Bhagavadgītā*, which was first translated from Sanskrit into Latin by an Italian poet, Francisco Benci (b.1542, d.1594), and then from Latin into Polish by the priest Grochowski. Benci was a Jesuit missionary who stayed in India for some time, where he had the opportunity to learn Sanskrit. He then came to Poland and lectured in a well-known Jesuit college in Pułtusk. Grochowski was a student and later a professor at this college. These translations, however, lost a lot of their Indian spirit, because both translators tried to convey some Christian ideas in them, but still they were the earliest translations from the *Mahābhārata* in Europe.

Cette mention d'une traduction latine de la *Bhagavadgītā* dès avant 1594, elle-même traduite ensuite en polonais au tout début du XVIIe siècle, pose pour le moins question. Certes, le texte le plus fameux de l'hindouisme était déjà connu par une lettre du jésuite Luís Fróis (Ludovicus Froes, 1532-1597)[3] rédigée au Collège Saint-Paul à Goa et datée de décembre 1560, parue en version latine à Louvain en 1566[4]. Un passage de ce texte relate une discussion entre un Père jésuite et un yogin dont est mise à l'épreuve la foi en les (faux) prophètes (*propheta* = *r̥ṣi*) que sont [l'auteur de la] *Guitaa* (sur cette apparente confusion des noms de l'œuvre et de son auteur, voir ici plus

---

3. Dont on signalera l'intéressant petit *Traité* comparatif de 1585 *sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais* (traduit du portugais, Paris, Chandeigne, 1993, rééd. avec une préface de Claude LÉVI-STRAUSS, 2003).

4. *Epistolae Indicae de stupendis et praeclaris rebus, quas diuina bonitas in India, & variis insulis per Societatem nominis Iesu operari dignata est, in tam copiosa gentium ad fidem conuersione*, Louvain, Rutgerus Velpius, 1566, p. 376-380, pour le passage qui nous concerne ; cf. (avec variantes) *Epistolae indicae de praeclaris, et stupendis, rebus* … [noter l'inversion des mots] *Secunda editio auctior*, mêmes lieu, éditeur et date, p. 275-278, et *Epistolae Indicae et Iapanicae de multarum gentium ad Christi fidem, per Societatem Iesu conuersione. Item de Tartarorum potentia, moribus, & totius pene Asiae religione*. *Tertia editio cum indice castigatior & auctior*, même lieu et éditeur, 1570, p. 209-211. L'original portugais a été édité par J. WICKI, *Documenta Indica* IV (Monumenta Historica Societatis Iesu, 78), Roma, MHSI, 1956, p. 786-809 (= n° 104, voir le § 26), lequel ajoute les références aux versions castillane (*Copia de algunas cartas que los padres y hermanos de la compañia de Iesus, que andan en la India, y otras partes orientales, escriuieron a los de la misma compañia de Portugal. Desde el año de M.D.LVII. hasta el de lxj. Tresladadas de Portugues en Castellano*) et italienne (*Nuoui Auisi dell'Indie di Portogallo, riceuuti dalli Reuerendi Padri della compagnia di Giesu, tradotti dalla lingua Spagnuola nell'Italiana. Terza parte*), imprimées respectivement à Coimbra (Ioan de Barrera) et à Venise (Michele Tramezzino) en 1562, et note que la version italienne apparaît comme la source directe de la première version latine (p. 786, cf. p. 316).

bas) et *Detatriaa* (Dattātreya)[5]. La *Gītā*, présentée comme étant en dix-huit « volumes » / parties[6] qui correspondent à ses chapitres, enseignerait, de façon contradictoire, dans les deux premiers (*duobus prioribus voluminibus* ; plus loin : *prioribus eius libris*) que « les idoles doivent être vénérées et les rites païens (*ritus ethnicos*) observés » (cf. plus loin : *idolatriam docuerit*), mais dans le treizième (*in decimo tertio volumine*) qu'« aucun hommage ni culte n'est à rendre aux idoles » (cf. plus loin : *ut idolis servire impium esse censeret*)[7], ce à quoi le yogin, plus jésuite que son interlocuteur, répond en expliquant le paradoxe et concluant qu'il n'y a « rien d'absurde ni de contradictoire dans les livres de [la] *Guitaa* »[8]. Cette référence assez dé-

5. Yogin, mythique auteur de l'*Avadhūta-gītā* sanskrite, interlocuteur dans plusieurs *upaniṣad*s du yoga ou du renoncement, et auquel, divin guru et avatar de Viṣṇu, sont attribués divers autres textes, y compris en marathi (cf. *infra*, n. 10), langue de la région principale de ses sectateurs. Le nom est absent de la version castillane (f° 95r).

6. Le yogin à qui le Père jésuite (qui serait Francisco Rodrigues, cf. *infra*, n. 13) commence par demander à qui il accorde de préférence foi « répond "à *Guitaa*" ; celui qu'on a dit plus haut avoir laissé pour la postérité dix-huit volumes que nous avons désormais chez nous » (*respondet ille*, *Guitaæ* ; *qui traditur supra octodecim volumina quæ etiam domi nostræ habemus*, *posteritati reliquisse*, p. 376-377) – ces volumes (manuscrits) et d'autres furent en effet dérobés au profit des jésuites, par l'entremise d'un converti, à un malheureux pandit qui, dans une lettre précédente de Luís Fróis (datée de novembre 1559) ici en référence, est présenté comme « un brahmane agissant avec le plus grand zèle pour sa perfide nation, lui qui, tristement et laborieusement, a déjà passé huit ans à transcrire les livres et à rassembler en un seul les ouvrages de différents auteurs, s'intéressant néanmoins de préférence aux livres d'un je ne sais quel Veacus (= Vyāsa, cf. port. Veaço, ital. Veaco), qu'ils considèrent comme leur principal prophète (cf. port. *seu profeta principal*, ital. *loro principal profeta*), et qui a laissé dix-huit volumes de commentaires sur les lois ancestrales et autres règles des différents docteurs de son temps » (*de Brachmanis quendam patriæ perfidiæ studiosissimum agere*, *qui octo iam annos in transcribendis libris*, *variorumque authorum operibus in unum consarcinandis nequiter & laboriosè prodegisset*, *versantem autem potissimum in libris nescio cuius Veaci*, *quem tanquam principem, & coripheum æstimant*, *quique 18. commentariorum volumina in patrias leges, aliasque constitutiones variorum doctorum suo tempore reliquit*, 1re éd., p. 295, cf. 2e éd., p. 228 ; 3e éd., p. 156-157 avec variantes, ainsi que l'original portugais édité par J. WICKI, *op. cit.* [n. 4], p. 335 = n° 40, § 12, et la version italienne, *op. cit.* [cf. n. 4], f° 98r).

7. La remarque n'est pas dénuée de pertinence, mais les références à mettre en contraste seraient plus précisément d'un côté *Bhagavadgītā*, 3, 8-20, et, de l'autre, *Bhagavadgītā*, 16, 17, 18, 66. Voir à ce propos É. LAMOTTE, *Notes sur la Bhagavadgītā*, [Bruxelles] - Paris - Louvain, Société belge d'études orientales (éditeur scientifique) - Paul Geuthner (libraire-diffuseur) - J.-B. Istas (imprimeur), 1929, p. 104-108.

8. *Verùm ille lubrica se intorquens circunductione respondit*, *haud ignotum esse legumlatores, quòd imperitæ plebi se condere leges sciant* ; *simili verborum rudi contextu prout* [var. lect. 1570 : *uti, ut*] *in sensum communem facilè cadant* : *sapientibus verò viris & ingenio perspicaciori pollentibus alia longè* [add. 1570 : *sublimiora*], *& quæ captum vulgi excedant. Ex iisdem elicienda relinquunt* [var. lect. 1570 : *relinquere*] ; *quòd ratione magis quàm sensu ducantur* : *Deum nimirum qui videri nequit*, *colendum esse*, *& Guitaam aliquam huius rei perficiendæ rationem*

taillée au contenu théologique de la [*Bhagavad-*]*gītā* est intéressante[9], même si J. Wicki a noté[10] que le manuscrit indien obtenu par les jésuites s'avère avoir été plus précisément celui du commentaire (versifié) en vieux marathi de la *Bhagavadgītā* par le saint viṣṇuite et *nātha*-yogin Jñāneśvara (XIII[e] siècle), et que c'est via un rendu fragmentaire en portugais (par un converti-informateur) d'une portion de cette *Bhāvārtha-dīpikā* plus connue sous le nom de *Jñāneśvarī* (dont les éditions comme les manuscrits entrecoupent habituellement le texte des vers sanskrits originaux), texte fonda-

---

inuenisse constanter dicebat ; *in eum finem cæremonias instituisse*, & *idola colere docuisse confirmans*, *ut his quasi gradibus ad diuiniora eueherentur* : *externi certè ritus nihil aut parum adiumenti ferunt*, *ait* [var. lect. 1570 : *ait* post *nihil*], *fine interno cultu* ; *quod decimo tertio volumine conscripsit* [var. lect. 1570 : *scriptum reliquit*], *ubi cum sapientibus hominibus*, *non cùm profano vulgo egit* : *filum autem quod gestarent*, *symbolum id esse interioris fidei*, *quam inclusam animæ ad Trinitatis* [cf. auparavant l'explication du Père sur la Trimūrti : *vox quæ Trinitati significandæ subiecta est*, *tres diuersos Deos sonat*, *quorum alterum altero priorem*, & *ex Deo quodam*, *nomine Parabrama*, *quem primæuum existimant*, *hos tres cepisse communem originem fabulantur*] *honorem quisque tenebat*. *Ex quibus omnibus intelligi posset*, *nihil aut absurdum*, *aut contrarium in libris Guitaæ reperiri* (1[re] éd. p. 379-380, cf. 2[e] p. 277-278, 3[e] p. 210-211, l'original portugais édité par J. Wicki, *op. cit.* [n. 4], p. 804-805, la version italienne, *op. cit.*, f° 222r, tandis que la version castillane abrège le passage, *op. cit.* [cf. n. 4], f° 96r).

9. Les premiers indianistes à avoir signalé l'importance de ces témoignages jésuites sur la *Bhagavadgītā* sont H. Hosten, *Journal & Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* NS 9 (1913), p. 150, et A. J. de Jong, Afgoderye der Oost-Indische Heydenen *door Philippus Baldaeus, opnieuw uitgegeven en van inleiding en aanteekeningen voorzien*, 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, p. ix-xi, cf. W. Caland, « De Ontdekkingsgeschiedenis van de Veda », *VMKAW* 5[e] série, t. 3 (1918), p. 261-334 (spéc. p. 274-275), Th. Zachariae, compte rendu du précédent, *GGA* (1921), p. 151-152 (traduit en anglais par H. Hosten, *JIH* 2 [1923], p. 130-131), J. Charpentier, *JIH* 3 (1924), p. 178, et *The* Livro da seita dos Indios orientais *(Brit. Mus. MS. Sloane 1820) of Father Jacobo Fenicio, S.J., edited with an introduction and notes* (Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond, 40), Uppsala, Almquist & Wiksells Boktryckeri-A.-B., 1933, p. xliv.

10. J. Wicki, *op. cit.* (n. 4), p. 802, n. 37, avec renvoi à sa notule dans *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* 11 (1955), p. 145. La référence du manuscrit jésuite (ARSI, *Goa* 46) contenant une portion significative du 13[e] chapitre de la *Jñāneśvarī* adaptée en portugais se trouve dans son article « Die ältere katholische Mission in der Begegnung mit Indien », *Saeculum* 6 (1955), p. 345-367 (p. 349, n. 20) ; le résumé des contenus dans « Old Portuguese Translations of Marathi Literature in Goa: c. 1558-1560 », *Indica* 12 (1975), p. 22-26 (cf. p. 25 ; suit la traduction d'un *Livro de Datatraia* ou *Hiogirazatalicu*, c'est-à-dire du *Yogarājaṭiḷaka* d'Amṛtānanda en marathi). Ce dernier article *in fine* annonçait une édition par J. Wicki de ces premières « traductions » portugaises de textes indiens (que contient aussi un manuscrit jésuite similaire, peut-être une copie du premier, conservé à la Bibliothèque d'Evora ; cf. la description conjointe des contenus des deux manuscrits par Panduronga S. S. Pissurlencar, « A propósito dos primeiros livros maratas impressos em Goa », *Boletim do Instituto Vasco da Gama* 73, 1956, p. 55-79, ici p. 59-61 ; ainsi que W. Sweetman,

teur d'un bhāgavatisme vedāntique (*advaita-bhakti*) marathe particulier, que le contenu de la *Gītā* fut alors approché [11] ; le nombre de « volumes » du manuscrit auquel il est fait allusion correspond en effet mieux à cette œuvre volumineuse en ± 9000 vers qu'à la *Bhagavadgītā* originale (de Vyāsa) en ± 700 *śloka*s. J. Charpentier a en outre remarqué [12] que le nom *Guitaa* en tant que celui de l'auteur doit ici moins être considéré comme une erreur par confusion (auteur-œuvre) que comme une abréviation de Gītā-Vyāsa (composé recréé sur le parallèle Veda-Vyāsa), correspondant à l'occurrence dans les sources italiennes et portugaises (néanmoins postérieures) du nom composé *Gita Veaco* [13].

« The Absent Vedas », *JAOS* 139/4 [2019], p. 781-803, n. 8), à paraître dans *Archivio Italiano per la Storia della Pietà* ; mais cette édition n'a jamais vu le jour.

11. Cf., avec parfois des approximations ou des inexactitudes dans l'interprétation de ces données, D. F. LACH, *Asia in the Making of Europe. Volume 1. The Century of Discovery. Book 1*, Chicago, University of Chicago Press, 1965, p. 280, 438-439 ; St. NEILL, *A History of Christianity in India*, t. 1, Cambridge, University Press, 1984, p. 237, 476 ; W. HALBFASS, *India and Europe. An Essay in Understanding*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 37, 464 n. 10 ; Â. BARRETO XAVIER & I. G. ŽUPANOV, *Catholic Orientalism. Portuguese Empire, Indian Knowledge (16th-18th Centuries)*, New Delhi, Oxford University Press, 2015, p. 133-134 ; et, plus précis, W. SWEETMAN, art. cité (n. 10), p. 783-784, qui ajoute (n. 12) les références aux trois manuscrits jésuites d'origine goanaise conservés la Bibliothèque de Braga, de la fin du XVIe siècle, contenant des textes originaux (en transcription latine approximative) en konkani (pour deux d'entre eux) et en marathi ; parmi ces derniers, une *Bhagavadgītā-ṭīkā* (*Bhagavata-Guitechi-tticá*, ff° 209-233v) par un certain Nivr̥tti-deva (*Nivriti-deva* ; Nivr̥tti est le nom du frère aîné et guru de Jñāneśvara), selon la lecture de S. S. PISSURLENCAR (art. cité [n. 10], p. 62 ; mais L. A. RODRIGUES, « Glimpses of the Konkani Language at the Turn of the Sixteenth Century, XIII: Ramayana and Mahabharata », *Boletim do Instituto Menezes Bragança* 163 [1991], p. 43-72, qui fournit une description plus détaillée des contenus du manuscrit, p. 65, ne lit qu'un *Bhagvata Gitechi Katha* = *Bhagavadgītā-kathā*, « [16.] p. 401-447 »), ainsi qu'un dialogue (*saṃvāda*) entre Kr̥ṣṇa et Arjuna (*Crusnna-Arjunachá Sanvadu*, ff° 285-287, Pissurlencar ; *Krishna Arjunacha Sanvadu*, « [26.] p. 541-544 », Rodrigues) ; il pourrait donc bien, comme le remarque aussi W. Sweetman, se trouver là une pièce (extraite, adaptée et/ou commentée) de la *Jñāneśvarī*, ainsi qu'un autre bref résumé de la *Gītā*.

12. J. CHARPENTIER, « Supplementary Notices on the Discovery of the Vedas », *Journal of Indian History* 3 (1924), p. 161-187 (cf. p. 178).

13. D. BARBOSA MACHADO, *Bibliotheca Lusitana, historica, critica, e cronologica*, t. 2, Lisboa, Ignacio Rodrigues, 1747, p. 240 (cf. *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. 2, Lisboa, Antonio Gomes, 1786, p. 113) fait ainsi référence à la contribution du jésuite Francisco Rodrigues (recteur du Collège de Goa en 1556-1565, cf. J. WICKI, *DHCJ*, t. 4 [2001], p. 3387), dans l'œuvre de traduction en portugais « des livres de Gita Veaco » (*os livros de Gita Veaco*). L'expression *Gità Veaco*, à côté de *Gità* ou (=) *Veaco* seuls, se trouve auparavant notée en rapport avec ce même Père dans l'ouvrage monumental de D. BARTOLI, *Dell'historia della Compagnia di Giesu. L'Asia*, t. 1 (livre VII), Roma, Manelfi, 1653, p. 677, 718-719 (cf. *Gita Veacus* dans la traduction latine, *Asiaticæ historiæ Societatis Jesu*, t. 2, Lyon, A. Demen, 1667, p. 215-216, 253), quand

Il est aussi fait allusion à une « 9e partie de la *Bhagavadgītā* » (*na parte 9.ª da Banguinita*) dans un passage sur les croyances hindoues d'une *Histoire* de la Compagnie de Jésus aux Indes orientales rédigée à Goa en 1614 [14], et un résumé latin de la *Gītā* doit aussi se trouver dans un résumé des contenus du *Mahābhārata* placé dans un recueil manuscrit de traditions hindoues, compilées au Malabar et à Goa et traduites (du marathi essentiellement) par le jésuite espagnol Dom Francisco Garcia (1580-1659) entre 1610 et 1633, dont seule la partie en portugais a été intégralement éditée [15].

---

il relate le vol des 18 volumes, leur traduction en portugais (par le converti) et la discussion avec le yogin (cette fois ce sont les 12 premiers volumes avec lesquels les 6 suivants sont dits en contradiction). L'orthographe *Veaco* même en portugais (plutôt que *Veaço* des premières lettres) incite à voir ici l'ouvrage italien comme la source de l'expression que l'on retrouve ensuite aussi chez F. de Sousa, *Oriente Conquistado a Jesu Christo pelos padres da Companhia de Jesus da Provincia de Goa*, t. 1, Lisboa, Valentim da Costa Deslandes, 1710, p. 152-154, 187-188 (récit manifestement inspiré du précédent, non des lettres originales, *contra* Th. Zachariae, art. cité [n. 9], p. 151, n. 2 ; H. Hosten, art. cité [n. 9], 1923, p. 130, n. 9).

14. J. Wicki (éd.), *Primeira parte da Historia dos religiosos da Companhia de Jesus e do que fizeram com a divina graça na conversão dos infieis a nossa sancta fee catholica nos reynos e provincias da India Oriental, composta pello P.ᵉ Sebastiam Gonçalves, religioso da mesma Companhia, português, natural de Ponte de Lima (Original, Bibl. Nacional, Fundo Geral 915)*, t. 3, Coimbra, Atlântida, 1962, p. 35 ; cf. p. 36-37, 40, 43, 63, pour les mentions respectives de Dattātreya (*profeta Detatria*, cf. *supra*, n. 5), du Bhāgavata[-purāṇa] (*no livro de Baganata*), du discours de Śuka(-deva) fils de Vyāsa au roi Parīkṣit (*Sucadeu*, *filho do profeta Veassu*, *nos sermões que fez a el-rey Parachite … os prophetas Veaço e Sucadeu*, *seu filho* ; ce qui correspond au contexte du *Mahābhārata*), et de brahmanes ayant atteint par l'union avec Parabra[h]ma la félicité de l'état d'*avadhūta* (*abdutos*) ou yogin (*eugis*), dans trois chapitres sur l'hindouisme qui, selon J. Wicki (*ibid*., p. 39, n. 4-5 ; p. 65, n. 1), seraient basés sur le manuscrit goanais de 1559 donné en référence *supra* (n. 10 ; cf. Id., art. cité n. 10 [1975], p. 24-26). La figure du dieu suprême *Parabramà* est aussi discutée par le jésuite Alessandro Valignano (1539-1606) dans son *Historia del principio y progresso de la Compañía de Jesús en las Indias Orientales (1542–64)*, conclue en 1583-1584 (éd. J. Wicki, Roma, Institutum Historicum S. I. [Bibliotheca Instituti Historici S.I., 2], 1944, p. 32-34 ; p. 85*-89* pour la date), lui-même suivi par l'historien de son ordre Giovanni Pietro (Giampietro) Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, Florentiae, Ph. Iuncta, 1588 (nombreuses autres éditions ; on cite ici celle de Venise, D. Zenarius, 1589), lequel, en plus de *Parabramma*, évoque les types de brahmanes ascètes *Abdutos* (*id nomen ordini*) et *Iogui* (f° 21).

15. Par J. Wicki, *O Homem das trinta e duas perfeições e outras histórias (Ms. Opp. NN. 192 do Arq. Rom. S.J.). Escritos da literatura indiana, traduzidos por Dom Francisco Garcia S.J.*, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1958 ; cf. p. xxviii, où est donné le détail des ff° concernés de ce manuscrit : « Fol. 154[-156] : Sequitur Bhisma parva » dans le poème composé par *Veasuzalmo* (= Vyāsa-śarman).

Le problème demeure ici qu'aucune traduction de la *Gītā* n'est assignable au jésuite italien (né à Aquapendente, province de Viterbe, et décédé à Rome) Francesco Benci (Franciscus Bencius), lequel, si l'on se fie à ses biographes, n'a d'ailleurs jamais été missionnaire et n'est jamais allé en Inde. Philologue, rhéteur (enseignant réputé en la matière) et poète latin (il prit d'abord le nom de Plaute avant d'adopter celui de François lors de son noviciat tardif), dont l'œuvre reste encore en partie à éditer, disciple de l'humaniste français Marc Antoine Muret (Muretus, 1526-1585) et ayant entretenu une correspondance cordiale avec le louvaniste Juste Lipse (1547-1606)[16], F. Benci s'intéressa certes aux Indes (orientales et occidentales), mais ce fut de façon indirecte, d'abord en tant que rédacteur en chef des *Annuae litterae* jésuites (volumes officiels compilant les rapports annuels des missions) pour les années 1586-1591 (publiées de 1589 à 1594, année de son décès), et ensuite et surtout comme auteur d'un poème épique, *Quinque Martyres*, en six livres, célébrant la mort en martyrs de cinq missionnaires[17] au village de Cuncolim (Salcete, région de Goa) en 1583, récit qui allait pour longtemps imprimer dans les esprits occidentaux l'image du brâhmane perfide[18]. Ce poème héroïque, paru pour la première fois à Venise en 1591 et récemment réédité avec une traduction anglaise[19], montre que F. Benci n'avait de l'Inde qu'une connaissance de seconde main, lui qui, par exemple, nomme les membres de l'aristocratie militaire

16. Pour une présentation générale du personnage et de son œuvre, voir E. LAMALLE, *DHGE*, t. 7, 1934, col. 1047, R. NEGRI, *DBI*, t. 8, 1966, p. 192-193, M. ZANFREDINI, *DHCJ*, t. 1, 2001, p. 405-406 (qui seul donne la date du 21 octobre 1543, plutôt que 1542, pour sa naissance), ainsi que, pour le détail des œuvres, C. SOMMERVOGEL et Augustin & Aloys DE BACKER, *BCJ*, t. 1, 1890, col. 1285-1292, t. 8, 1898, col. 1812.

17. Cf. le récit édifiant de P. SUAU, *Les bienheureux Martyrs de Salsette. Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons de la Société de Jésus*, Lille, Société de Saint-Augustin - Desclée, De Brouwer & Cie, 1893. Le premier récit du martyre fut donné par A. Valignano (cf. *supra*, n. 14 ; alors Provincial des Indes orientales) dans une lettre de Goa datée du 28 décembre 1583 ; cf. *BCJ*, t. 8, col. 403-404 (5.c), pour les références à l'impression latine originale, une version française de 1584, ainsi qu'une seconde latine et une italienne de 1585, année où paraissait aussi sa présentation dans les *Annuae litterae* pour l'année 1583 ; voir aussi D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), t. 1/1, 1965, p. 446, 448, et p. 255-262, 280, sur l'œuvre d'A. Valignano, avec son jugement contrasté sur les cultures japonaise et indienne.

18. Cf. D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), t. 2/2 (*A Century of Wonder*), 1977, p. 218-219.

19. P. G. GWYNNE, *Francesco Benci's Quinque Martyres: Introduction, Translation and Commentary*, Leiden, Brill (Jesuit Studies, 12 ; Jesuit Neo-Latin Library, 1), 2018.

(*kṣatriya*) indienne des *Naires*[20], c'est-à-dire des Nairs ou Nâyars, caste de la noblesse guerrière propre au Kérala mais absente de la région de Goa.

La *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* nous indique[21] une autre composition de F. Benci, qui fournit les premiers éléments de réponse à la question restée ici posée : *Hymnus piissimus [de Passione Domini,] quem diva Virgo Indum quendam regni Peruani ab inflatione tibiarum liberans docuit, eum ex lingua Indica [fideliter] vertit [in Latinam Pater] Franc. Bencius, soc. J.* Ce titre est emprunté à un recueil de 1660 reprenant l'hymne en sa version latine attribuée à F. Benci[22] ; mais une étude récente[23] a identifié plusieurs éditions antérieures du texte de F. Benci, devenu alors une prière célèbre pour soulager l'inflammation des tibias, inspirée par la Vierge miraculeuse de Copacabana (en Bolivie, sur les rives du lac Titicaca, dans l'ancienne vice-royauté du Pérou, qu'on ne confondra pas avec la fameuse plage brésilienne homonyme), à commencer par l'édition originale de F. Benci qu'il publia lui-même dans les *Annuae litterae* de

20. Cf. éd. GWYNNE, p. 206-207 etc. ; la note de ce dernier, p. 509 n. 637 : « *Naires*: the Hindu warrior caste; not to be confused with the Nairs (Nayars) of southern India » est équivoque. Le mot latin *Naires* est bien celui utilisé pour rendre le malayalam *nāyar*, comme le montre par exemple l'ouvrage de G. P. Maffei (*op. cit. supra*, n. 14), qui déjà extrapolait aussi à l'Inde entière la situation sociale particulière du Malabar (il apparaît donc comme la source directe la plus probable de F. Benci sur ce point) ; cf. D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), 1965, p. 448-452. G. P. Maffei lui-même s'est à l'évidence fondé pour le passage sur les Nairs (qui suit celui sur la religion des brahmanes, *op. cit.*, ff° 21v-22v) sur l'ouvrage (manuscrit) antérieur d'A. Valignano (offrant la même séquence thématique), lequel, dans sa propre description pour le reste assez précise des *naires*, commençait par dire que la caste se trouve dans la partie de l'Inde qui va de Goa au cap Comorin (*op. cit.*, p. 37-39). Et tel l'aristocrate A. Valignano, à la différence d'un F. Benci (quoique probablement aussi via G. P. Maffei), le comte et académicien Pomponio Torelli (1539-1608) mit en évidence la fière noblesse de ces *Nairi* du Malabar dans son traité sur la chevalerie universelle (*Trattato del debito del Caualliero*, Parma, Erasmo Viotti, 1596, f° 15v, cf. f° 27), cf. D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), t. 2/2, 1977, p. 219.

21. C. SOMMERVOGEL et Augustin & Aloys DE BACKER, *op. cit.* (n. 16), t. 1, 1890, col. 1291 (sans identification précise de l'original).

22. Gedeon FORSTER, *Fasciculus Myrrhae, seu memoriale SS. Passionis Dominicae, et* [*augustissimorum*] *v. vulnerum Christi [...]. Pars posterior*, Straubingae, Simon Gallus, 1660, p. 217-219 (ouvrage ascétique apparemment composé pour l'usage d'une congrégation du crucifix, selon le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, t. 13, 1857, p. 220-221 ; pour le clergé du diocèse de Ratisbonne, selon Trevor JOHNSON, *Magistrates, Madonnas and Miracles*, Farnham, Ashgate, 2009, p. 103-105).

23. A. EICHMANN OEHRLI, « Copacabana en el escenario de la primera mundialización. Un episodio significativo », dans N. CAMPOS VERA & M. PEREIRA (éd.), *Migraciones & Rutas del Barroco. VII Encuentro international sobre Barroco*, La Paz, Fundación Visión Cultural - Fundación Altiplano, 2014, p. 369-379.

l'année 1589 parues en 1591 [24]. Il s'agit donc bien là d'un poème traduit de l'indien … occidental ; non directement d'un parler indigène local (aymara ou quechua) par F. Benci, lequel a seulement alors procédé à la mise en vers latins d'une traduction, en castillan ou en italien, auparavant réalisée par un confrère jésuite sur place, qui la lui aura communiquée avec son rapport de mission. Le miracle même de la Vierge de Copacabana, qui apparut et révéla à un pèlerin indigène, paralysé des jambes et venu vénérer son image, ce poème salvateur (sur la Passion du Christ) dans sa propre langue, avait déjà été raconté dans un volume antérieur des *Annuae litterae* édité par F. Benci (celui pour les années 1586-1587, publié en 1589) [25].

---

24. *Annuae litterae Societatis Iesu anni MDLXXXIX ad patres et fratres eiusdem Societatis*, Romae, in Collegio Societatis Iesu, 1591, p. 407-409. L'édition originale de F. Benci insère sa traduction dans le contexte d'un rapport sur la mission installée à Juli (*sedes Iuliensis*, dans l'actuel Pérou, à quelques kilomètres de Copacabana qui en constituait alors une des quatre paroisses). Cf. ensuite la reproduction de l'hymne latin (précisé désormais comme révélé par la « divine Vierge des Indes » de Copacabana et traduit de l'indien par F. Benci) par Giovanni BOTERO, *Le relationi universali divise in quattro parti*, Venetia, Giorgio Angelieri, 1596, Partie 4, p. 59-60 (non noté par A. EICHMANN OEHRLI, art. cité [n. 23] ; cf. autres éditions de cet ouvrage en 1601 et 1605) ; Ioannes BONIFACIUS, *Historia virginalis de Beatissimae Mariae perpetuae Virginis Matris praepotentis Dei vita et miraculis*, Paris, Michel Sonnius, 1605, p. 282-283 ; Ioannes DE CARTHAGENA, *Homiliae catholicae de sacris arcanis Deiparae et Iosephi*, t. 3, Romae, Iacobus Mascardi, 1616, p. 629-630 (*Liber ultimus*, § 106) ; Hippolytus MARRACCI, *De Diva Virgine Copacavana in Peruano Novi Mundi regno celeberrima. Liber unus, quo eius origo & miracula compendio descripta*, Romae, apud Haered. Colinii, 1656, p. 84-86 (basé sur I. Bonifacius, sans mention de F. Benci) ; ou encore (non notés par A. EICHMANN OEHRLI, art. cité [n. 23]) – en plus de G. FORSTER, *op. cit.* (*supra*, n. 22) – Antoine DE BALINGHEM, *Parnassus Marianus, seu flos hymnorum, et rhythmorum de SS*[a] *Virgine Maria* […], Douai, Baltazar Bellère, 1624, p. 516-517, et Petrus COURCIER, *Negotium sæculorum Maria sive Rerum ad Matrem Dei spectantium chronologica epitome*, Dijon, Philibert Chavance, 1662, p. 320 (extrait).

25. Cf. A. EICHMANN OEHRLI, art. cité (n. 23), p. 369-370, qui traite aussi (p. 373 et s.) de la version castillane (indépendante du texte latin) parue en 1609, de la version quechua transcrite en 1650, et des autres versions locales conservées. Voici la note originale de F. Benci précédant sa version de l'hymne (*loc. cit.* [n. 24 : *Annuae* ...], p. 408-409) : *Ego actum non agam* : *nisi quod reponam hymnum*, *quem uti accepistis*, *beata Virgo docuit hominem*, *quem liberauit inflatione tibiarum*. *Dudum verba ipsa non acceperam* : *nunc accepta reddo*, *eodem fere numero*, *atque ordine*, *quo descripta sunt Indica lingua* : *sunt enim talia*, *ut propter breuitatem metri referant anapæstum* : *et seruaui*, *quantum potui*, *simplicem illam dictionem*, *remotam ab omni lenocinio*. *Utinam conatus euentui respondeat*. *Sunt autem de Christo patiente.* (Suit l'hymne, puis la remarque :) *Ex filo ipso videtur longior fuisse hymnus*, *sed hominem rusticum cepit obliuio reliquorum*. Quant au récit (par F. Benci aussi) du miracle et de la révélation de l'hymne, précédemment paru dans les *Litterae Societatis Iesu duorum annorum MDLXXXVI et MDLXXXVII ad patres et fratres eiusdem Societatis*, Romae, in Collegio eiusdem Societatis, 1589, p. 504 : *In oppido Copacabani imago est Beatissimae Virginis plurimis illustrata miraculis. De qua*, *inter cetera illud narratur. Laborabat quidam inflatione tibiarum*, *ac debilitate pedum, impedito prorsus incessu.*

Rien en réalité ne permet de soutenir l'affirmation [26] du fait, très peu probable, que F. Benci soit allé en Pologne pour enseigner un temps au collège jésuite de Pułtusk, où l'aurait rencontré le prêtre Stanisław Grochowski [27]. En revanche, l'examen des deux exemplaires numérisés de l'opuscule de ce dernier, *Cvdowne Wiersze z Indiyskiego Ięzyka przełozone: albo Záłobá Pánny Naświętszey, o męce Páná Jezusá Syná iey, z krotką o tymże Hystorią. Przydane są do tego niektore insze rytmy teyże máteriey służące* [28], paru à Cracovie en 1611 (impr. B. Skalski, 24 p.), confirme sa description dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* [29] selon laquelle il s'agit bien, entre autres, d'une traduction du poème de F. Benci par S. Grochowski (*Carmina miraculosa ex Indica lingua versa, hoc est : Francisci Bencii Jesuitae luctus Matris Sanctissimae ob passionem Christi versus et alia carmina spiritualia per Stanisl. Grochowski*). Le titre général de l'ouvrage (p. 1) correspond (comme cela arrive souvent pour des recueils) au titre du premier poème (p. 3 : *Cvdowne Wiersze z Indiyskiego Ięzyka na łaćinski y na polski przełozone: albo Záłobá Pánny Naświętszey o męce Páná Jezusá Syná iey, z krotką o tymże Hystorią*) ; celui-ci est suivi d'une brève introduction, évoquant la Vierge de Copacabana (*Kápákábáno*) dans la province (péruvienne) d'El Collao (*Kolláo*), laquelle s'avère être la traduction fidèle de la présentation du poème de F. Benci (qui dans l'introduction à sa propre édition ne cite aucun de ces deux toponymes) dans sa réédition par Giovanni Botero [30] ; ensuite vient, après deux premières lignes

---

Cum ad templum, ubi ea est imago, se ferret, apparuit ei Virgo (uigilantine, an dormienti ? neutrum ad me praescriptum : utrumque in medio relinquam), docuitque populari lingua de Christo Patiente ac Resurgente canticum, quale nec suspicari quidem Indorum ingenia potuissent. Deinde etiam sanitati restituit.

26. De L. SUDYKA, art. cité (n. 2), dans le passage reproduit en tête de cet article.

27. Sur la vie duquel, cf. St. WINDAKIEWICZ, « Stanisław Grochowski: studyum biograficzno-literackie », *Roczniki Towarzystwa Przyjaciół Nauk Poznańskiego* 18/1 (1891), p. 33-85, et la notice de J. LEWAŃSKI dans *Polski Słownik Biograficzny*, t. 8, 1959-1960, p. 597-599.

28. British Library (https://books.google.com/books?id=uUFoAAAAcAAJ) et Université Jagellonne de Cracovie (Jagiellonian Digital Library, https://jbc.bj.uj.edu.pl/dlibra/publication/240823/edition/229182).

29. *Op. cit.* (n. 16), t. 1, 1890, col. 1291.

30. *Op. cit.* (n. 24), p. 59. Cf. le texte de G. Botero : *Nella Prouintia di Collao è una terra, che si chiama Capacabano, oue si uede una imagine della Santissima Vergine chiara e illustre per molti miracoli, tra'quali famosissimo è questo, s'erano gonfie a un'Indiano le gambe, e i piedi in modo, che non poteua fermare il passo. A costui la Madonna insegnò in sogno, ò altramente, una Canzone deuotissima su la Passione di nostro Signore, uoltata poi da Francesco Bencio in versi Latini, in questo modo* (suit l'hymne latin). Et celui de S. Grochowski : *W Prowinciiey Kolláo iest iedno miásto, ktore zwą Kápákábáno, kędy widáć obraz jeden Naświętszey Pánny sławny między ktoremi ten przednieyszy y wielą cudów słynący. Jeden człowiek rodem z Indyiey ták spuchłe miał nogi, iż niemogł postąpić ná nich. Tego Naświętsza Panná*

de la version latine, la traduction polonaise en vers, elle-même suivie (p. 4-5) du texte latin complet (dont une édition supplémentaire est ainsi fournie). Cette pièce est précédée (p. 2) d'un poème de dédicace qui a été repris dans l'édition des œuvres poétiques de S. Grochowski [31]. La troisième pièce (titre polonais et deux premières lignes latines p. 5, traduction polonaise p. 6-7, et texte latin complet p. 7-8) correspond à un extrait du *De partu Virginis* de Jacopo Sannazaro (Naples, 1526) [32]. La quatrième pièce (titre polonais et première ligne latine p. 9, version polonaise p. 9-11, et texte latin complet p. 11-14) est un poème à la Vierge, dépeignant les affres de la crucifixion (première strophe de cinq lignes : *Aetheris alti*, *Plangite ciues*, *Magnus enim Rex*, *Stipite fixus*, *Pendet in aethra* ; dernière : *Nos trahe post te*, *Inclyta virgo* : *Condito Christi*, *Pectore nostro*, *Mater, amorem*) [33]. Les trois pièces versifiées suivantes, en polonais, sont aussi attribuables à S. Grochowski, sans certitude cependant : lamentations des femmes juives (en cinq parties, p. 15-17), plainte de Marie-Madeleine (p. 18-22, avec une ligne d'introduction en latin : *Tulerunt Dominum meum, & nescio ubi posuerunt eum*, adaptation dans le chant grégorien de Jean 20,13), et, *in fine*, une prière à Jésus-Christ (p. 23-24) [34].

---

náuczyła przez sen ábo też ná iáwi pieśni iedney nabożney o męce Syná swego, *którą potym Fráńciszek Bencius przetłumáczył ná wiersze łacińskie*, *á teraz Polskim ięzykiem wydána*. S. Grochowski n'a donc pas eu besoin de rencontrer F. Benci pour prendre connaissance de son poème ! C'est M. Mejor (cf. *infra*, n. 37 ; communication personnelle du 25 octobre 2019) qui m'a heureusement incité à retourner voir la présentation de G. Botero, laquelle s'impose en effet comme la source directe de S. Grochowski.

31. K. J. TUROWSKI (éd.), *Poezye Ks. Stanisława Grochowskiego*, t. 1 (*Wiersze i inne pisma co przebrańsze*), Kraków, Nakładem Wydawnictwa Biblioteki Polskiej (Biblioteka Polska, 26-27, 34-35), 1859, p. 276-277 (« *Do J. M. P. Kaspra Maciejowskiego, lubelskiego kasztelana, starosty parczewskiego* »).

32. La version polonaise de S. Grochowski est reproduite par R. MAZURKIEWICZ dans l'anthologie de poésie mariale qu'il a éditée, *Przedziwna Matka Stworzyciela Swego. Antologia dawnej polskiej poezji maryjnej*, Warszawa, Wydawnictwo Księży Marianów, 2008, p. 296-298 (sans référence là au poème original de J. Sannazaro).

33. Version polonaise de S. Grochowski aussi donnée par R. MAZURKIEWICZ, *op. cit.* (n. 32), p. 299-300. Celui-ci, en outre (communication personnelle du 25 octobre 2019), émet l'hypothèse que la version latine, par ailleurs non identifiée, serait aussi l'œuvre de S. Grochowski, et m'informe que la version polonaise est devenue un chant d'église traditionnel (connu sous le titre de sa première ligne : *Wszyscy mieszkańcy domu niebieskiego* ...) dès le XVIIe siècle (les éditions du chant n'offrent cependant que 10 strophes, alors qu'il y en a 16 ici).

34. Les titres abrégés des trois dernières pièces sont repris par K. ESTREICHER, *Bibliografia Polska*, t. 17 : *Stólecie XV-XVIII*, *w układzie abecadłowym* (titre allemand : *Polnische Bibliographie*, III. Abtheilung, Band VI [= der ganzen Sammlung Band XVII] : *Jahrhundert XV. bis XVIII.*, *alphabetisch geordnet*), Kraków, Druk. Uniwersytetu Jagiellońskego, 1899, p. 376, dans une brève description de l'ouvrage de S. Grochowski. R. Mazurkiewicz (communication personnelle) me signale que la pre-

On reste donc surpris, après cette description sommaire, qu'un tel ouvrage, tout dévotionnel qu'il soit, ait pu être ainsi considéré comme une traduction / adaptation de la *Bhagavadgītā*, ou du moins, en s'arrêtant à son seul titre, comme une traduction de quelque poésie de langue indienne … d'Inde [35]. Or sa réputation en ce sens paraît bien assise dans l'histoire (ou plutôt la légende dorée) de l'indianisme polonais, ainsi parfois même invoqué dans les discours diplomatiques rappelant l'ancienneté des relations indo-polonaises. L'auteur du paragraphe cité au début de cet article m'a pour sa part, en complément d'information [36], expliqué qu'elle tenait cette tradition de son propre professeur de sanskrit, Sławomir Cieślikowski (°1926), lequel avec une collègue de l'Université de Varsovie, Grażyna Spychalska-Wiczurawa, quand ils avaient parcouru le volume *Cudowne wiersze z indyjskiego języka*, en avaient bien considéré *le* texte (sans se rendre compte qu'il s'agissait d'une collection de *plusieurs* pièces différentes) comme représentant une adaptation, christianisée, de la *Bhagavadgītā*, tandis qu'elle-même y avait reconnu une division en chants et un texte davantage comparable aux lamentations des femmes dans le *Strīparvan* du *Mahābhārata* ; et d'en outre me préciser que l'adjectif *indyjski* en polonais (moderne) désigne toujours l'Inde (orientale) et n'est jamais utilisé pour les Indiens d'Amérique, pour lesquels il existe un autre adjectif : *indiański*. C'est là pourtant négliger le fait que rien dans le lexique ne

---

mière de ces trois pièces (les lamentations en cinq parties) se trouve déjà, sans attribution d'auteur, dans le volume *Hierozolimska Processia*, Kraków, Druk. Łázárzowey, 1607, p. 44-47 (autre édition, s.l., s.d. [± 1610-1611], p. 206, 217-218), reprenant des textes, hymnes et prières, pour une procession locale, et qui offre en son début un poème de dédicace signé S. Grochowski ; à l'examen, la deuxième de ces pièces (Marie-Madeleine) se trouve là aussi donnée anonymement (p. 68, 59, 80-82).

35. Ainsi J. Tuczyński, *Motywy indyjskie w literaturze polskiej*, Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1981, p. 28-29 ; ou Daniel Kalinowski, « Pradzieje buddyzmu w literaturze polskiej », *Zwoje (The Scrolls)* 39/2 (2004), jadis en ligne, qui (n. 27) a, lui, plutôt imaginé le phénomène littéraire d'une poésie chrétienne « pseudo-indienne » (d'Inde) en l'honneur de la Vierge Marie (*Osobnym problemem komparatystycznym, w którym należałoby podjąć kwestię konfrontacji obcych sobie kultur byłaby pseudoindyjska poezja chrześcijańska. Chodzi tu o bardzo ciekawe zjawisko literackie XVII-wiecznych druków o katolikach indyjskich. W literaturze polskiej znana jest pieśń ku czci Matki Boskiej pt.* Cudowne wiersze z indyjskiego języka na łacińskie przez Franciszka Bencjusza, a teraz z łacińskiego na polski przełożone *wydane w 1611 roku przez Stanisława Grochowskiego*) ; il n'a pu être vérifié si l'extrait ici cité a été repris dans son ouvrage co-rédigé avec A. Kuik-Kalinowska, *Trzy Skarby. Motywy buddyjskie w kulturze polskiej*, Słupsk, Wydawnictwo Naukowe Akademii Pomorskiej, 2013.

36. Lidia Sudyka, communication personnelle du 22 août 2011. Le fait de discuter ici sur un point précis, et somme toute mineur, les vues de notre estimée collègue, ne constitue en rien une mise en cause générale de la qualité de son travail d'indianiste, que nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier.

distinguait à l'époque de S. Grochowski l'Inde ou les Indes « occidentale(s) » et « orientale(s) » si ce n'est leur épithète géographique, et le même substantif ou adjectif « indien » pouvait alors, dans toutes les langues européennes (cf. ainsi les noms des compagnies commerciales fondées à l'époque, par exemple les néerlandaises Vereenigde Oost-*Indische* Compagnie en 1602, et Geoctroyeerde West-*Indische* Compagnie en 1621), être indifféremment utilisé en référence aux unes comme aux autres.

Le comble est que près de dix ans avant la publication de l'article en question, le médiéviste Mieczysław Mejor[37], de l'Académie polonaise des sciences, en réaction déjà à cette vision indianiste (orientale) infondée[38], avait publié un bref article[39] où il corrigeait cette erreur de jugement, en reprenant notamment le texte de la présentation originale du poème par F. Benci tel que paru dans les *Annuae litterae*, et en insistant, sur la base aussi de l'introduction de S. Grochowski (qui n'avait manifestement pas lu celle de F. Benci ; on a vu ici plus précisément qu'il a copié celle de G. Botero), sur l'évidence du fait que la « langue indienne » dont le poème latin était traduit relevait de l'*India occidentalis*, non de l'*India orientalis*[40]. Il ne paraît néanmoins pas avoir été suffisamment entendu par ses collègues[41].

Il n'empêche, en guise de conclusion synthétique, que tant avec la *Bhagavadgītā* à Goa qu'avec le poème indien de Copacabana, on assiste au prémices d'une *philologie* (distincte d'une linguistique) *missionnaire* jésuite

---

37. Je remercie Roman Mazurkiewicz de m'avoir fourni cette référence, alors que ce travail touchait à sa fin, ainsi que Mieczysław Mejor pour m'avoir aussi promptement transmis le texte de son article.

38. Telle qu'exprimée par J. Tuczyński, *op. cit.* (*supra*, n. 35).

39. « Orientalistyczne nieporozumienie », *Meander* 7-8 (1984), p. 371-375.

40. Cf. l'*argumentum* final, dans les règles d'une tradition scientifique qui met encore le latin à l'honneur (art. cité [n. 39], p. 375) : *Pertractatur carmen de Christo patiente saec. XVI a quodam incola Peruano lingua vernacula – instinctu B. Mariae Virginis ut dicebatur – compositum*, *quod deinde a Francisco Bentio Soc. Jesu sacerdote in Latinum translatum est*, *de quo in Annuis Litteris Soc. Jesu Romae anno 1591 editis pp. 408-9 scriptum est. Versus illi ex lingua Latina in Polonum* [*sic*] *a Stanislao Grochowski (saec. XVI/XVII) redditi ab Indo quodam lingua Indica scripti apud Polonos false credebantur*, *qui error ortus est inde*, *quod nomen India tum Indiae orientali tum occidentali confuse olim tribueretur*, *ipse vero poeta Polonus Francisci Bentii relationem non legisse*, *sed carmen Latine redditum a Caspro Maciejowski*, *castellano Lublinensi, accepisse videatur.*

41. Quoique plus récemment l'article d'I. Milewska, « The *Mahabharata* Epic, Its Translations and Its Influence on Polish Intellectual Circles and General Readers », *Źródła Humanistyki Europejskiej - Iuvenilia Philologorum Cracoviensium* 5 (2012), p. 287-315, qui traite notamment des traductions polonaises de la *Bhagavadgītā*, ignore heureusement S. Grochowski et débute son étude au XIX[e] siècle.

qui mérite d'être étudiée de façon plus générale[42] dans ses principes et méthodes propres de sélection, d'édition, de traduction, d'interprétation ou de diffusion, des textes religieux indigènes, chrétiens ou non.

Christophe VIELLE
F.R.S.-FNRS & UCLouvain
Institut orientaliste
Place Blaise Pascal 1
B - 1348 Louvain-la-Neuve
christophe.vielle@uclouvain.be

42. Cf. déjà, pour l'Inde orientale, même si c'est davantage au prisme épistémologique de l'orientalisme ou de la rencontre des religions, l'ouvrage d'Â. BARRETO XAVIER & I. G. ŽUPANOV (*op. cit. supra*, n. 11), et l'introduction historiographique de W. SWEETMAN, « Reading Jesuit Readings of Hinduism », *Jesuit Historiography Online*, Brill, version de septembre 2019.

Les Études classiques 88 (2020), p. 465-489.

DOING THINGS REVERENTLY AMONG THE LUWIANS [*]

Résumé. — Bien que le lien entre *izzi(ya)-*$^{(di)}$ ‘faire’, un des verbes les plus fréquents de la langue louvite, et la racine indo-européenne **Hi̯aĝ* ‘honorer, vénérer’ soit établie de manière convaincante, les détails de l’évolution formelle et sémantique de ce verbe sont restés obscurs jusqu’à présent. Dans cette contribution, je reconstruis la combinaison **izzi* + *a-*$^{(di)}$ ‘agir, accomplir révérencieusement’, qui fonctionnait comme l’équivalent de **a-*$^{(di)}$ ‘faire’ dans un style plus élevé.

Abstract. — One of the most common Luwian verbs, *izzi(ya)-*$^{(di)}$ ‘to do, make’, has been convincingly connected with the Proto-Indo-European root **Hi̯aĝ* ‘to honour, worship’, but the details of its formal and semantic development have not been clarified up to now. The goal of this contribution is to demonstrate that we are dealing with the historical phrase **izzi* + *a-*$^{(di)}$ ‘to do or make reverently’, which was specialized as the acrolect equivalent of *a-*$^{(di)}$ ‘to do, make’.

1. Historical Prologue

One of the major accomplishments of Ancient Near Eastern Studies in the twentieth century was the decipherment of Anatolian Hieroglyphs. This indigenous writing system was deployed in Anatolia and northern Syria between the 14th and 8th centuries BCE and is mostly known through monumental inscriptions. In the early part of the twentieth century, they were known as “Hittite Hieroglyphs”, while the language associated with the relevant texts was called “Hieroglyphic Hittite”. Only gradually scholars came

* This paper is written under the auspices of the international project “Luwili: Luwian Religious Discourse between Anatolia and Syria”, co-directed by Alice Mouton and Ilya Yakubovich and funded by the ANR (France, ANR-17-FRAL-0007-01) and DFG (Germany, YA 472/2-1). Its preliminary versions were presented as a part of the invited talk “New Steps in the Decipherment of the Luwian Language” at the University of Munich in April 2013 and at the second workshop “Luwic Dialects: Inheritance and Diffusion” in Barcelona in October 2014. I am grateful to the audience of both these gatherings for their engaged feedback. In addition, the content of this paper has benefited from the discussions with Stephen Durnford, Alwin Kloekhorst, †Anna Morpurgo-Davies, Elisabeth Rieken, and David Sasseville. Furthermore, Alwin Kloekhorst graciously shared with me his paper on a related subject ahead of its publication, while Stephen Durnford and Alice Mouton helped me with the English and French style of this contribution. It goes without saying that none of the people mentioned or implied in this footnote are to be blamed for my possible shortcomings.

to the understanding that the Anatolian hieroglyphic inscriptions were written in Luwian, a language related to Hittite but not identical to it, and which is also attested in cuneiform transmission through incantations embedded in Hittite texts.

The crucial final confirmation of the linguistic equivalence between the hieroglyphic and cuneiform representations came from the revised phonetic values of several important glyphs, which came to be known as the New Readings (see J. D. Hawkins *et al.* [1974]). The signs previously read as <a>, <i>, <ā> and <ī> received the new interpretation as <i>, <ia>, <zi> and <za> respectively. The New Readings effectively eliminated the majority of linguistic discrepancies between the Luwian texts in cuneiform transmission and "Hieroglyphic Hittite" inscriptions. For example, the proximal deictic stem in hieroglyphic transmission, which had previously been read as *ī-a-*, obtained the new reading *za-a-*, which exactly matched its reading *za-a-* in cuneiform transmission. In the same vein, a nominative plural ending of the common gender, previously read as *-a-i*, obtained the new reading *-i-zi*, which is perfectly compatible with its reading *-in-zi* in cuneiform transmission, since pre-consonantal /n/ is not reflected in hieroglyphic orthography.

There was, however, one fairly common item, for which the New Readings created problems, rather than solving them. This was the stem of the verb 'to do, make', previously read as *a-i-ā-* /*a-i-a-* /*a-i-*, which received the interpretation *i-zi-ia-* / *i-zi-i-* / *i-zi-* under the New Readings. By this time, it had already been established that the Luwian verb 'to do, make' attested in cuneiform transmission had two stems, *a-* and *aya-*. Hitt. *ie-*, *iya-* 'to do, make' and Lyc. *a-* 'id.' had been acknowledged as its cognates alongside the "Hieroglyphic Hittite" **aya-* (see E. Laroche [1959], p. 23-24). The new values of the Anatolian glyphs would sever the last link[1].

David Hawkins, Anna Morpurgo-Davies, and Günter Neumann, the scholars responsible for the New Readings, acknowledged the problem, but they failed to offer a convincing solution to it. They admitted that "this is the one occasion in which the new readings do not bring Hiero[glyphic] closer to Cun[eiform] Luwian and that the breaking of this link rests on the reading of not one but two signs" (J. D. Hawkins *et al.* [1974], p. 186). They followed up with a cautiously expressed proposal that the -*z*- element

1. The detailed discussion of the extra-Anatolian connections of Luw. *a-* and Hitt. *ie-*, *iya-* remains beyond the scope of this paper. For my views on this subject, see I. Yakubovich (2010a, p. 57), for the critique of some of these views, cf. F. Sommer (2014, p. 317-318). Under both accounts, Tocharian A *ya-*/ *ypa-* 'to do, make' must be treated as the closest external cognate of the Anatolian verb. The Luwian stem *aya-* was analyzed as the original reduplicated variant of *ya-* in I. Yakubovich (2010a, p. 56).

attested in *i-zi-ia-* may be related to the Hittite iterative suffix *-šša-* (*ibid.*, p. 187). This supposition did not find a following in subsequent literature (for its flat rejection, cf. already E. RIEKEN [2007], p. 263). We know now that Proto-Anatolian **s* was preserved as such in Luwian in intervocalic position (H. C. MELCHERT [1994], p. 257). In particular, the cognate of Hittite *-ssa-* is the identical Luwian *-ssa-* (H. C. MELCHERT [1987], p. 200). Neither did Proto-Anatolian **s* undergo affricatization before **i̯* in Luwian: for example, the inherited genitive in **-osi̯o* is reflected as *-a-si* in Luwian hieroglyphic texts (H. C. MELCHERT [2012], p. 179).

Thus, hieroglyphic *i-zi-ia-* / *i-zi-i-* / *i-zi-* initially found itself in company with certain other forms that seemingly complicated the New Readings, albeit to a lesser extent (for a list of them, see A. MORPURGO-DAVIES [1975], p. 124). Very quickly, however, scholars recognized that alongside *i-zi-ia-* / *i-zi-i-* / *i-zi-* the Anatolian hieroglyphic texts also preserved the more rare verb *á-* / *á-ia*, also meaning ‘to do, make’ (cf. J. D. HAWKINS [1975], p. 130, 141; A. MORPURGO-DAVIES [1975], p. 128). This restored the availability of a formal match with the Luwian stems *a(-a-)* and *a-a-ya-* / *a-i-ya-* attested in cuneiform transmission. The symmetrical discovery had to wait longer: this was the identification 3sg. prs. med. *iz-zi-ya-at-ta-ri* ‘appears’ in a Hittite catalogue entry (VBoT 133 obv. 7) as either a loanword from Luw. *i-zi-ia-* or a Luwian foreign word in a Hittite context (see H. C. MELCHERT *apud* E. RIEKEN [2007], p. 264)[2]. Thus, a counterpart of the hieroglyphic form *i-zi-ia-* / *i-zi-i-* / *i-zi-* is also attested in cuneiform. Even apart from these insights, the cumulative evidence for the new values <i>, <ia>, <zi> and <za> was so overwhelming that the majority of scholars did not see a few problematic lexemes as an obstacle to appreciating the New Readings. Consequently, the hypothesis that the Anatolian hieroglyphic texts were written in a dialect of Luwian gradually won universal acceptance.

The lexical problem, however, remains as acute as it was in 1974: are the Luwian verbs *a(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ ‘to do, make’ historically related and how to explain their synchronic coexistence[3]? In what follows, I will

---

2. Contrast the transliteration and translation of the same form as GIŠ<.HUR>*-zi-at-ta-ri* ‘gives a sign’ in P. DARDANO (2006, p. 80-81). The bound transliteration *izziyattari* is found in J. PUHVEL (1984, p. 504), but without a plausible etymological solution.

3. For the conventions of Luwian interpretative transliteration adopted in this paper, which is meant to serve as the common denominator of the Luwian forms attested in cuneiform and hieroglyphic transmission, see I. YAKUBOVICH (2015). In the light of the present knowledge, it appears to be distinct from Luwian transcription. In particular, what it does not reflect is vowel length, which, as convincingly argued in A. VERTEGAAL (2018), represents an important parameter of the Luwian phonetic sys-

try to address this problem, as well as certain other issues of Luwian grammar, which must be clarified for the purpose of its adequate treatment. I present my musings as a small token of respect and gratitude to Professor Lambert Isebaert, whose warm hospitality and wide erudition made my recent visits to Louvain-la-Neuve so enjoyable.

2. Specialized meanings of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ and its cognates

There is no way around acknowledging noteworthy similarities in the synchronic behaviour of *a(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ 'to do, make'. First, as should be clear from their interpretative transliterations, both verbs belong to the Luwian *di*-conjugation, showing the lenited endings in the third singular. Second, both of them can appear in the medio-passive voice with the meaning 'to become' (1-2), although medio-passive forms are generally infrequent in Luwian. The form *iz-zi-ya-at-ta-ri* 'appears', mentioned in the previous section, is likewise medio-passive, although it shows deviations in both meaning and conjugation type [4]. The third parallel is the use of the reflexive pronoun marking the specialized meaning 'to treat, celebrate' with a god as the object (3-5). If *izzi(ya)-*$^{(di)}$ in this meaning is a finite verb, it is accompanied by the reflexive pronoun. It is worth mentioning that Hitt. *ie*-, *iya*- 'to do, make', the undisputed cognate of Luw. *a(ya)-*$^{(di)}$, does not have the intransitive meaning 'to become', which is expressed instead by the deponent verb *kiš*- (cf. J. PUHVEL [1984], p. 344).

(1) KUB 35.54 ii 42'-43' (CTH 758), cf. F. STARKE (1985, p. 67)

[tap-p]a-ša	ti-ya-am-mi-iš	na-a-wa	a-a-ya-ri
heaven.NOM.SG	earth.NOM.SG	not	make.3SG.PRS.MED

'Earth does not become heaven.'

---

tem, potentially significant for Luwian phonology, too. A set of relevant forms addressed in the present paper includes 1sg. prs. *i-zi-i-wa/i*, 3sg. prs. *i-zi-i-ti*, 1sg. prt. *i-zi-i-ha*, 3sg. prt. *i-zi-i-ta*, etc. (cf. **Table 1** below). The consistent plene spellings in the contracted forms of cuneiform *izzi(ya)-*$^{(di)}$ presumably encode the result of contraction, as will be discussed in more detail in Section 5. On the other hand, since I am not aware of a single Luwian minimal pair establishing vowel length as contrastive phonological feature, its omission in interpretative transliteration is unlikely to cause confusion, while there are too many cases where vowel length in Luwian lexemes cannot be established with certainty or varies across the paradigm. The capital letters in transliteration indicate the impossibility to distinguish between voiceless and voiced stops, for example, *tarPa* can stand for both [tarpa] and [tarba].

4. The competition among several 3sg. prt. medio-passive forms of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ represents a problem. The easiest one to interpret is ALEPPO 6 § 3 *izzitta* (11 c. BCE), which corresponds to 3sg. prs. med. *iz-zi-ya-at-ta-ri*, attested in cuneiform transmission, but shows the Late Luwian contraction (cf. Section 5). For 3sg. prt. med. *izziyasi*, presumably a secondary counterpart to 3sg. prs. med. *izziyari*, see E. RIEKEN (2004/2005). For KIRÇOĞLU § 3 *izidatta*, see I. YAKUBOVICH (2016, p. 81, with fn. 22).

(2) KARATEPE 1 § 53, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 55)

kwa/i-pa-wa/i	za	(“CASTRUM”)há+ra/i-ní-sà-za
kwippa=wa	za	harnissanza
indeed=PTCL	this.NOM.SG.N	fortress.NOM.SG

i-zi-ia-ru	(DEUS)BONUS-sa	(DEUS)VITIS-sá-há
izziyaru	kumarmas(sa)	tiPariyas(sa)=ha
make.3SG.IMPV.MED	Grain-god.GEN	Wine-god.GEN=and

‘Let this fortress become (the abode) of the Grain-god and Wine-god.’

(3) HİSARCIK 1 § 2, cf. J. D. HAWKINS (2000, II, p. 483)

a-wa/i-mi	|MONS-ti-na	|ha+ra/i-ha+ra/i-na
a=wa=mi	wattin	harharan
PTCL=PTCL=1SG.REFL	mountain.ACC.SG	Harhara.ACC.SG

9|-ta	(CAPRA)i+ra/i-wa/i-ti-i	|á-ha
nuwatta	irwadi	aha
nine.times	gazelle.INSTR	make.1SG.PRT

‘I celebrated Mount Harhara nine times with gazelle (offerings).’

(4) KIRŞEHİR lead strip § 23, cf. R. AKDOĞAN and J. D. HAWKINS (2010, p. 3)

|wa/i-mi-i	DEUS-ni-na	i-zi-i-ha
wa=mi	massanin	izziha
PTCL=1SG.REFL	god.ACC.SG	make.1SG.PRT

‘I celebrated a god.’

(5) ALEPPO 6 § 4, cf. J. D. HAWKINS (2011, p. 44-45)

z[a-t]i-i(a)-za-pa-wa/i	DEUS.DOMUS(-)ha-tà-zi!	kwa/i-i-sa
zattiyanz(a)=ba=wa	DEUS.DOMUS(-)hadanz(a)	kwis
these.DAT.PL=but=PTCL	temple.DAT.PL	REL.NOM.SG.C

PES-wa/i-i-ti	DEUS-ní	i-zi-u-na
awidi	massani	izziuna
come.3SG.PRS	god.DAT.SG	make.INF

‘Whoever comes to these temples to celebrate the god.’

These traits common to the verbs *a(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ ‘to do, make’ may either be due to secondary convergence or reflect their historical relationship. The first explanation was preferred in E. RIEKEN (2007) and followed in I. YAKUBOVICH (2010a). According to the former paper, the verb *izzi(ya)-* represents a reflex of PIE *Hiĝ-i̯é/ó-, formed from the root *Hi̯aĝ. This root had traditionally been reconstructed with the meaning ‘to honour, worship’ (H. RIX [2001], p. 224-225), but E. RIEKEN (2007, p. 273) suggested that its original meaning was ‘to do, make’, in accordance with the basic meaning of Luw. *izzi(ya)-*$^{(di)}$. The meanings attested in the non-Anatolian Indo-European languages, e.g., Vedic *yája-*^{te} ‘to worship, sacrifice’ and Greek ἅγιος ‘holy’, developed, according to her, in the context of the ritual

jargon via the notions of ‘performing ritual (for someone)’ or ‘treating (someone) ritually’. We have already seen that Luw. *a(ya)-*$^{(di)}$ and Luw. *izzi(ya)-*$^{(di)}$ both feature secondary meanings referring to ritual treatment.

But the most remarkable aspect of this polysemy is that several cognates of the verb *izzi(ya)-*$^{(di)}$ occur exclusively in ritualistic contexts. In the contexts below, we find *izziyatt(a/i)-* ‘offering$^{?}$’ (6), *izziyana-* ‘ritual$^{?}$’ (7), *izziyatr(a)-* ‘cult$^{?}$’ (8), *izzista-*$^{(i)}$ ‘to honour’ (9), and *izzista-* ‘reverence’ (10). While the precise translation of some of these terms may still be refined, their common association with the sphere of ritual is beyond reasonable doubt. In all the instances except for (6), this association was noted in J. D. Hawkins (2000) on the strength of contextual evidence alone. Here one observes a clear distinction between *a(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$: although both verbs have specialized religious meanings, only the latter one features a large family of derivatives reflecting religious or moral values.

(6) EMİRGAZİ 1a § 11, cf. J. D. Hawkins (1995, p. 88-89)

i(a)-zi/a-tá-sa-wa/i-tá	STELE
izziyattas=wa=tta	waniza
offering.GEN=PTCL=PTCL	stele.NOM.SG

*a-pa-sa	hwa/i-sa-ti-sa	i(a)-zi/a-i(a)-ru
abas	hwasattis	izziyaru
come.3SG.PRS	sacred.stone.NOM.SG	make.3SG.IMPV.MED

‘Let that sacred stone become an offering stele [5].’

(7) IZGIN 2 § 9, cf. J. D. Hawkins (2000, I, p. 316)

a-wa/i	*a-pa-sa-ha	^{I}á-za-mi-sa	i-zi-ia-na-zi
a=wa	abas=ha	azzamis	izziyananzi
PTCL=PTCL	that.NOM.SG=and	Azzami.NOM.SG	ritual.ACC.PL

i-zi-i-tú	*a-pa-sa-na	(DOMINUS)na-ni	CUM-ni
izzidu	abassan	nanni	anni
make.3SG.IMPV	that.POSS-DAT.SG	lord.DAT.SG	along

‘Let also that Azzami perform rituals (?) alongside his lord.’

(8) MARAŞ 14 § 8, cf. J. D. Hawkins (2000, I, p. 266)

a-wa/i	[|z]a-a-ti-i	^{I}á-sa-ti-wa/i-su-sá-na	|(“STATUA”)ta-ru-ti
a=wa	zatti	astiwasussan	tarudi
PTCL=PTCL	this.DAT.SG	Astiwasu.POSS-NOM.SG	statue.DAT.SG

5. Of all the examples cited in Section 2, this one is the most problematic. Its tentative interpretation presented here owes much to the focused discussion of the relevant passage with the participation of Michele Cammarosano, Elisabeth Rieken, David Sasseville and myself.

|za-a	|i-zi-i-ia-tara/i-za-a	|sa-tu
za	izziyatranza	stu
this.NOM.SG.N	cult.NOM.SG	be.3.SG.IMPV

‘Let there be this cult (?) to this statue of Astiruwa.’

(9) KARKAMIŠ A1b § 2, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 92)

*a-wa/i-ti	*a-mi-i-sa	VIR-ti-i-sa
a=wa=di	amis	zidis
PTCL=PTCL=3SG.REFL	my.NOM.SG.C	husband.NOM.SG

kwa/i-i-ta	kwa/i-i-ta	|á-lá/í-ma-za	i-zi-i-sa-ta-i
kwitta	kwitta	alamanza	izzistai
where	where	name.ACC.SG	honour.3SG.PRS

‘Wherever my husband honours his own name [6] …’

(10) KARKAMIŠ A6 § 15, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 125)

i-zi-i-sa-ta+ra/i-wa/i-ma-za	|zi-la	|(“L314”)ka-tú-ni-zi
izzistari=wa=manza	zila	kaTuninzi
reverence.INSTR=PTCL=they.DAT	thereupon	k-object.ACC.PL

|(MANUS)i-sà-tara/i-i	(“PONERE”)tú-wa/i-há
istri	tuwahha
hand.DAT.SG	put.1SG.PRT

‘Then I reverently put the *katuni*-objects into their hands.’

Thus, the reconstruction *izzi(ya)-*$^{(di)}$ < **Hiĝ-i̯é/ó-* advanced in E. RIEKEN (2007) was capable of bridging between the ritualistic terms attested in Luwian and non-Anatolian Indo-European languages. In this sense, it clearly represented progress over the preceding state of affairs. The reflection of Proto-Indo-European *-*ĝy*- as an affricate in Luwian is expected, given that Luw. *zuwa*- ‘food’ is commonly taken as a derivative of PIE **ĝi̯euh*$_{1/3}$ ‘to chew’ (E. RIEKEN [2007], p. 270, with ref.). The specialization of the derivatives of the basic verb ‘to do, make’ in the religious sphere has numerous typological parallels: cf., e.g., Old Norse *gørningar* ‘deeds, acts; magical acts, witchcraft’ derived from *gørva* ‘to do, make’; or Russ. *čáry* ‘spells’; *čaro-déj* ‘wizard’, ultimately derived from PIE **k*^{w}*er*, the same root that yields Vedic *kar* ‘to do, make’. Furthermore, the synchronic polysemy of *a(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$, illustrated by examples (3-5) above, supports the reality of the proposed semantic specialization in Luwian.

The comparison of Luw. *izzi(ya)-*$^{(di)}$ with **Hi̯aĝ* ‘to honour, worship’ was followed in some form in all the research works dealing with the etymology of this Luwian verb. There are, however, two problems that com-

6. Cf. KULULU 4 § 12 *a-wa/i* OMNIS-*mi sa-na-wa/i-sa*$_8$ CUM-*ní i-zi-i-sa-ta-ha* ‘I promoted everyone’s well-being’ with the further semantic specialization of *izzista-*$^{(i)}$ in a secular context.

plicate E. Rieken's analysis. To begin with, as long as the Proto-Anatolian ancestor of *izzi(ya)-*[(di)] is reconstructed as a verb with the generic meaning 'to do, make', we are not gaining any rationale for its long-term co-existence with its synonym, the archetype of Hitt. *ie-*, *iya-* and Luw. *a(ya)-*[(di)] 'to do, make'. More importantly, one would have to assume that *izzi(ya)-*[(di)] has alone retained the original meaning of the root, while all of its internal Luwian and external Indo-European cognates have independently undergone the same specialization in the religious sphere. In purely configurational terms, the opposite solution would be considerably more economical: one could accept the traditional interpretation of PIE **Hyaĝ* as 'to honour, worship', and argue that the verb *izzi(ya)-*[(di)] but not its derivatives have undergone semantic bleaching in Luwian. Unfortunately, this is a case where phylogeny clashes with typology: the specialization of the basic verb 'to do, make' as a religious term is a relatively trivial process, whereas the development in the opposite direction would be highly unusual and require special pleading.

A while ago I attempted to present a scenario based on contamination as a way out of this conundrum (I. YAKUBOVICH [2010a], p. 54-62). The starting point of my reasoning was the observation that *izzi(ya)-*[(di)] and its derivatives are only attested in those dialects of Luwian that also feature the productive imperfective in *-zza-*, namely the dialect of Hattusa and its descendant, Iron Age Luwian. A large group of texts, primarily Luwian religious incantations associated with the ritualistic tradition of Zarpiya, Puriyanni and Kuwattalla, lack both of these features. I interpreted these facts as compatible with the re-interpretation of the verb *izzi(ya)-*[(di)] 'to honour, worship' as an imperfective of *a(ya)-*[(di)] 'to do, make' in a group of Luwian dialects. In other words, the same link between the two verbs that was tentatively entertained as a genuine historical connection in J. D. HAWKINS *et al.* (1974) was presented as influenced by folk etymology in I. YAKUBOVICH (2010a). The purpose of my analysis was to explain the semantic change 'to honour, worship' > 'to perform' > 'to do, make', running in the opposite direction to the typologically common pattern, as well as the remarkable similarity of the synchronic meaning sets that characterize *a(ya)-*[(di)] and *izzi(ya)-*[(di)].

Ten years after the publication of my monograph I have to acknowledge that my idea of folk-etymological reinterpretation failed to find followers, and probably for good reasons. The contamination of two roots is generally a rare process, which is why proving it requires a constellation of impeccable arguments. This was hardly the case of the proposed analysis of *izzi(ya)-*[(di)], whose alleged contamination with the suffix *-zza-* was based on one shared consonant. The verb under discussion reflects a different stem to that in the imperfectives in *-zza-*, and their respective conjugations are also

different. Furthermore, it is not the case that the Luwian dialects lacking the imperfectives in -*zza*- used *izzi(ya)*-$^{(di)}$ in a different set of meanings; they simply do not feature any attestations of this root. While I continue to regard both dialectal isoglosses under discussion as empirically founded, this second glance at my attempt to tie them to one another forces me to retract this hypothesis.

There are, however, two assumptions underlying my proposal that I consider as valid as ever. First, the original meaning of PIE *Hi̯aĝ must have been 'to honour, worship', and second, making sense of the attested meanings of *izzi(ya)*-$^{(di)}$ and its cognates requires a non-trivial linguistic explanation. In what follows I intend to present a revised historical account of this verb, which also takes into consideration its semantic affinities with *a(ya)*-$^{(di)}$ 'to do, make; become; treat'.

3. *izzi(ya)*-$^{(di)}$ as a compound verb

I submit that the key to tracing the origin of *izzi(ya)*-$^{(di)}$ is tackling its stem formation. The table below contains the finite active forms of this verb that are attested in hieroglyphic transmission. It includes the potentially relevant spelling variants (such as plene writings), but excludes spelling variation that is deemed fully irrelevant for the derivational issues (e.g., <ha> vs. <há>). The set of forms can be verified through the online *Annotated Corpus of Luwian Texts (ACLT)*, as well as in A. KLOEKHORST (2019).

	1sg.	2sg.	3sg.	3pl.
prs.	i-zi-i-wa/i-i i-zi-i-wa/i i-zi-ia-wa/i		i-zi-i-ti i-zi-i-ti-i i-zi-ti i-zi-i-ri+i	i-zi-ia-ti
prt.	i-zi-a-ha i-zi-i-ha i-zi-ha i-zi-i-ha-a i-zi-ia-ha		i-zi-i-tà i-zi-i-tà-a i-zi-tà i-zi-lá/í i-zi/a-ia-tà	i-zi-ia-ta i-zi-ia-tá
impv.		i-zi-ia-a	i-zi-i-tu	i-zi-ia-tú

Table 1. The inflectional subparadigm of Luw. *izzi(ya)*-

The data presented above illustrate the distribution of the allomorphs of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ with and without contraction. In 3pl. it is always *izziya-*, and so is it in 2sg. imperative. On the contrary, in 1sg. and 3sg. the contraction appears to be the norm, although some forms without contraction are also retrievable. The same dataset is sufficient to demonstrate that the verb under discussion lenites the inflectional endings of the third person singular. The indicators of this phonetic process include the present form with rhotacism *i-zi-i-ri+i* (cf. A. Morpurgo-Davies [1982/1983]), archaizing preterit *i-zi-lá/í* (cf. E. Rieken and I. Yakubovich [2010], p. 215), and most crucially, the regular spelling of 3sg. prt. with the sign <tà> standing for /da/ (cf. E. Rieken [2008]).

Now, there is another Luwian verb with a similar meaning, which displays a comparable variation between stems in *-i-* and *-iya-* and likewise lenites endings in third singular. This is *anni(ya)-*$^{(di)}$ 'to cause, inflict' attested in cuneiform transmission. Its known forms include 3sg. prs. *a-an-ni-ti*, [*a*]*-an-ni-i-ti*, *a-a-an-ni-i-t*[*i*] and 2sg. impv. *a-ni-ya* (cf. H. C. Melchert [1993], p. 17). The historical analysis of this verb, undertaken in I. Yakubovich (2010b), led to the reconstruction of the prefix *anni* fused with *a-*$^{(di)}$ 'to do, make'. In fact, the same verb is attested in hieroglyphic transmission without a fusion as CUM-*ni á-*, where CUM-*ni* = *anni* is the prefix encoding the addition of an indirect object to the sentence argument structure. This implies that the semantics of *anni(ya)-*$^{(di)}$ 'to cause, inflict' can be compositionally derived (cf. S. Boroday and I. Yakubovich [2018], p. 8-11). The proposed interpretation of *anni(ya)-*$^{(di)}$ as a result of fusion is now followed (with certain differences in phonological detail) in the recent dissertation of David Sasseville, which offers for the first time a comprehensive analysis of verbal derivation in the Luwic languages.

The morphological parallelism of *anni(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ has been outlined above. Since the expected phonological outcome of PIE **Hiĝ-i̯é/ó-* would be ***izzi-*$^{(ti)}$, without lenition, E. Rieken (2007, p. 273) suggested that the paradigm of *anni(ya)-*$^{(di)}$ may have exercised secondary influence upon the conjugation of this verb. The strength of such a hypothesis should naturally depend upon the robustness of the morphological class exemplified by *anni(ya)-*$^{(di)}$ 'to cause, inflict'. According to the *communis opinio*, this is not a productive stem in Luwian, so E. Rieken's proposal is to be interpreted in terms of lexical contamination rather than analogical leveling. This weakens it to a considerable extent, since lexical contamination, as noted above in connection with my own hypothesis, represents the last resort solution in historical linguistics. Given the independent semantic problem addressed in the preceding section, one can only repeat that the etymology offered in E. Rieken (2007) is in need of fine-tuning. But the observa-

tion that *anni(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ must be considered together was, in my opinion, a step in the right direction.

At the time when E. Rieken's paper was first published, the analysis of *anni(ya)-*$^{(di)}$ as a result of the fusion *anni-* + *a-*$^{(di)}$ was not available yet. Given the present state of our knowledge, it is legitimate to wonder whether *izzi(ya)-*$^{(di)}$ may likewise be accounted for as a combination of two roots, but the credibility of such a claim would obviously depend on finding independent confirmation for *izzi-* as the first element of a verbal compound. Luckily, the evidence is to hand: the verb *i-zi-i-sa-ta-* 'to honour' [cf. (9) above] can be analyzed as a compound of *izzi-* and **stā-* 'to stand'. The sheer length of the stem under discussion complicates its alternative derivational analysis unless one is willing to accept the chain of suffixes *-ssa-* and *-tta-* (cf. E. RIEKEN [2007], p. 266). Although the verb 'to (come to) stand' is preserved in Luwian as *ta-*$^{(i)}$, with the expected initial cluster simplification (cf. A. KLOEKHORST [2008], p. 879-880), the original cluster /st/ should be preserved in old compounds. As for the initial element **izzi*, let us explore the hypothesis that it functioned as an adverbial modifier, as was also the case of /anni/. In this case, however, the convincing root etymology offered in E. RIEKEN (2007) implies that this was not a local adverb but rather a derivative of the verbal root 'to honour, worship'. Therefore, one can tentatively suggest the analysis of *izzi-sta-*$^{(i)}$ as 'to stand (up) honouring'. The interpretation of *izzi-sta-*$^{(i)}$ as a combination of two verbal roots is now accepted in D. SASSEVILLE (2018, p. 286-287).

Combining the segmentation results obtained for *anni(ya)-*$^{(di)}$ and *izzista-*$^{(i)}$ yields yet another formally unproblematic interpretation of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ as a compound verb consisting of the adverbial element **izzi* and *a-*$^{(di)}$ 'to do, make'. The presumed literal meaning of such a compound is 'to do, make reverently'. In order to account for the contraction *izziya-* > *izzi-* one has to assume that the first adverbial element carried the stress in the new compound[7].

The advantage of the proposed analysis over the one offered in E. RIEKEN (2007) is twofold. On the one hand, the lenition of 3sg. inflectional endings in the verb under discussion no longer requires special pleading but rather follows directly from the conjugation pattern of *a-*$^{(di)}$ 'to do, make'. On the other hand, the basic meaning *izzi(ya)-*$^{(di)}$ 'to do, make' now follows logically from the basic meaning of *a-*$^{(di)}$ 'to do, make', while the similarity between the secondary meanings of *a-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ also ob-

7. A parallel for the preverbal element carrying the accent in the compound after its fusion with the verbal form is Luw. *aw-i-*$^{(di)}$ 'to come', 3pl. *aw-inti* vs. *i(ya)-*$^{(di)}$ 'to go', 3pl. *iyanti*. The reconstruction of the stress on the prefix *aw-* is necessary for explaining the contraction in 3pl., cf. **Table 2** below.

tains its logical explanation. The meanings of the Luwian cognates of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ discussed in Section 2, which all pertain to the religious or moral sphere, likewise logically follows from the basic meaning of *Hiĝ-i̯e/o- 'to honour, worship' and the absence of fusion with *a-*$^{(di)}$ 'to do, make' in the respective lexemes. At the same time, the use of the plene spelling in both *i-zi-i-* < *izzi a- 'to do' and *i-zi-i-sa-ta-* < *izzi-sta- 'to honour' underscores the synchronic connection between the two verbs. The difference in compositional syntax follows from the syntactic properties of the roots involved: *ta-*$^{(i)}$ is the intransitive verb, so the compound *izzista-*$^{(i)}$ takes the object of its modifier, while *a-*$^{(di)}$ is the transitive verb, and therefore the historical compound *izzi(ya)-*$^{(di)}$ projects the direct object of its former syntactic head.

Now it is time to return to the question of synchronic differences between *a-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$. Only the former verb occurs in the Luwian cuneiform texts of the second millennium BCE. The reconstructed compound *izzi(ya)-*$^{(di)}$ begins to compete with *a-*$^{(di)}$ in the royal hieroglyphic inscriptions emanating from the Kingdom of Hattusa, but it is difficult to generalize about their distribution in this period, in part because the early hieroglyphic inscriptions are in general so hard to understand. The form *iz-zi-ya-at-ta-ri* 'appears' embedded in a Late Hittite text likewise suggests that the compound verb was known to Hattusa scribes in the 13th century BCE but is not conducive to further conclusions.

The distribution between the two verbs in the Iron Age is more interesting. As noted in I. YAKUBOVICH (2010a, p. 59), all of the inscriptions of the first millennium BCE that contain *a-*$^{(di)}$ or *aya-*$^{(di)}$ are composed by private individuals (cf. J. D. HAWKINS [2000], II, p. 469, for the dataset), while the texts of this period emanating from the chanceries of post-Hattusa rulers invariably use *izzi(ya)-*$^{(di)}$. These facts are consistent with the hypothesis that the compound form was spreading from above, as the acrolect equivalent to the inherited stems *a-*$^{(di)}$ and *aya-*$^{(di)}$. The historical function of the preverb *izzi* in combination with *a-*$^{(di)}$ may have been a politeness marker to be used in official settings (cf. English 'I humbly accept/request'). But the synchronic meaning of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ in Late Luwian was probably closer to 'perform/produce' as opposed to the plain *a-*$^{(di)}$ 'to do, make' (similarly A. KLOEKHORST [2019]).

It remains, however, necessary to demonstrate how the secondary verbal compounds could come into being in the Luwian language, since this is not a category that is usually reconstructed for Proto-Indo-European or Proto-Anatolian. In the following section I will attempt to place the proposed etymology in perspective by addressing this more general question.

4. Complex predicates in Late Luwian

A phenomenon that has long been noticed but never, to my knowledge, systematically addressed, is the group of Luwian adverbial modifiers, which have the same shape as Luwian verbal stems (or one of its variants). Thus *wala* 'fatally' in (11) contrasts with *wala-* 'to die' in (12), *tarbi* 'aggressively' (*vel sim.*) in (13) cannot be separated from *tarb(a)i-*$^{(di)}$ 'to march, attack' in (14), while the possibly cognate adverb *tarPa* in (15), apparently having a similar meaning, can be compared with *tarPa-*$^{(di)}$ 'to tread, trample'. An additional likely example of the same category is *ariya* 'in exaltation' *(vel sim.)*, an adverb paired with PUGNUS-*la/i/u-mi* 'strongly' in KARKAMIŠ A15b § 2 (cf. J. D. HAWKINS [2000], I, p. 131-132). As argued in D. SASSEVILLE (2018, p. 19-20), this form should not be separated from the Luwian verb *ariya-*$^{(ti)}$ 'to take up, carry', attested in cuneiform transmission.

(11) KULULU 5 § 8, cf. J. D. HAWKINS (2000, II, p. 486)

wa/i-tu-ta	za-zí	DEUS-ni-zi	wa/i-la
wa=du=tta	zanzi	massaninzi	wala
PTCL=he.DAT=PTCL	this.NOM.PL.C	god.NOM.PL	fatally

"PES"-tu
awintu
come.3PL.IMPV

'Let these gods come fatally against him.'

(12) TELL AHMAR 1 § 11, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 240)

|á-na(REGIO)-pa-wa/i-sa	|kwa/i-i	|*ARHA*	("MORI")wa/i-la-tá
ana=ba=wa=as	kwi	ahha	walatta
Ana.DAT.SG=but=PTCL=he.NOM.	when	away	die.3SG.PRT

'But when he died in (the country) Ana.'

(13) CEKKE § 22, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 146)

|ní-pa-wa/i-sa	za-ti	STELE-ri+i
niba=wa=as	zatti	waniri
or=PTCL=he.NOM.SG	this.DAT.SG	stele.DAT.SG

(SCALPRUM)tara/i-pi	CRUS-ia
tarbi	taya
aggressively	stand.3SG.PRS

'Or if he stands (up) aggressively against this stele.'

(14) KARKAMIŠ A2 § 11, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 109)

*a-pa-ti-pa-wa/i-ta	|za-sa	kar-ka-mi-si-za-sa(URBS)
abatti=ba=wa=tta	zas	karkamasizzas
that.DAT.SG=but=PTCL=PTCL	this.NOM.SG.C	of.Carchemish.NOM.SG.C

(DEUS)TONITRUS-sa	|("L464")ha-tà-ma	|(PES$_2$.PES)tara/i-pi-i-tu
tarhunzas	hadamma	tarbidu
Tarhunt.NOM.SG	ruinously (?)	march.3SG.IMPV

'Let this Tarhunt of Carchemish march ruinously$^{?}$ against that one.'

(15) ALEPPO 2 § 25, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 237)

NEG$_2$-pa-wa/i	^{I}ara/i-pa-ia	|kwa/i-sa	|("CORNU")tara/i-pa
naba=wa	arpaya	kwis	tarPa
or=PTCL	Arpa.DAT.SG	any.NOM.SG.C	aggressively

|CRUS-i
tai
stand.3SG.PRS

'Or if anyone stands (up) aggressively against Arpa.'

(16) KARKAMIŠ A6 § 11, cf. J. D. HAWKINS (2000, I, p. 124)

|a-wa/i	ta-ní-mi	|SUPER+ra/i-a	|("PES$_2$.PES")tara/i-pa-lá/í
a=wa	tanimmi	sarra	tarPara
PTCL=PTCL	every.DAT.SG	above	trample.3SG.PRT

'And he trampled on top of everyone.' = 'And he was superior to everyone.'

In all the instances mentioned above, the adverbial formations form a syntactic unit with the finite verbal forms that follow immediately afterwards. While it is formally possible to take them as dative-case nominal forms, such a solution has no intrinsic value, given that no other case forms of the same hypothetical nouns are attested. Therefore, one can analyze /wala awintu/ and similar forms as complex predicates, on a par with combinations involving local adverbs. The Latin compound verbs of the type *cale-facere* 'to heat', *pate-facere* 'to throw open', coexisting with prefixal verbs, such as *afficere* 'to treat etc.' or *conficere* 'to complete etc.' offer themselves as potential comparanda.

In fact, the significance of this parallel is more than merely typological. J. JASANOFF (1978, p. 121) makes a convincing case for the late character of fusion in Latin compounds, since otherwise the historical process of unstressed vowel reduction would have yielded ***cale-ficere* etc. The comparison with *calēre* 'to be hot' and other statives suggests that *cale-facere* < **calē-facere* reflects iambic shortening, but what was the original function of the first element **calē*? The solution offered in J. JASANOFF (1978, p. 122-125) and endorsed in subsequent publications of the same scholar is to

analyze it as an adverbial formation containing the etymological instrumental singular in *-eh_1, a case that is no longer present in Latin. As a parallel, J. Jasanoff cites Vedic instrumental forms *gúhā* 'in hiding', used as part of a complex predicate, and *mṛ́ṣā* 'in vain', deployed as a stand-alone predicate in its only Rigvedic occurrence. Attractive as it is from the formal viewpoint, this solution requires a certain leap of faith, because the adverb **calē* is not synchronically attested in Latin.

I submit that the Luwian lexemes *wala*, *tarPa*, and *ariya* represent a missing link in the proposed explanation of Latin compound verbs. On the one hand they are adverbs: whether one takes them as etymological instrumentals in *-eh_1, allatives in *-eh_2 or "*a*-stem" datives in *eh_2-*ei*, in the absence of the contrasting case forms this is an element of reconstruction. On the other hand, they clearly represent independent phonetic words, just as is the case of the bulk of the local adverbs in Luwian. Furthermore, just as the factitives of the type *cale-facere* are productive in Latin, so apparently are the Luwian compound predicates. One likely innovation that characterizes the derivation of adverbs from verbal roots within Luwian is their alignment with the shape of the respective verbal stems. This tendency can be formulated in terms of a proportional analogy, e.g., 1sg. prs. *tarPa-wi* : *tarPa* = 1sg. prs. *tarbiwi* : X → X = *tarbi*[8]. As for the adverb **izzi* 'reverently', although the matching verbal stem **izzi*- 'to honour, worship' is not attested in our corpus, this would be the expected outcome of PIE **Hiĝ-yé/ó-* 'id.'. A possible reason for the disappearance of the base verb **izzi*- could be the competition with the innovative compound *izzi-sta-*$^{(i)}$ used in the same meaning 'to honour, worship'[9].

What remains to be contextualized is the merger of the adverb **izzi* and *a-*$^{(di)}$ yielding the stem *izzi(ya)-*$^{(di)}$. This process finds several parallels involving both local and non-local adverbs in Luwian. For example, *tarPa* 'aggressively' merged with *ari-*$^{(ti)}$ 'to rise' yielding the new stem *tarPari-*$^{(ti)}$ 'to befall (*vel sim.*)', while the combination of the local adverb *pari* 'forward, away' and *ara-*$^{(i)}$ 'go' was lexicalized as *parira-*$^{(i)}$ 'to become irrelevant (*vel sim.*)'. The use of these new formations is illustrated by the examples (17) and (18) below. All the three cases of merger mentioned in this

8. This was, however, still a tendency, not an absolute synchronic rule, witness the variant *tara/i-pi-wa/i* 'aggressively' (SULTANHAN § 21 etc.), which can hardly be aligned with any Luwian verbal stem.

9. Note that the second iteration of combining elements with these historical meanings is available in KARATEPE § 47 (Hu.) *wa/i-na* |*i-zi-sa-tu-na ta-ia* ("FLUMEN")*há-pa+ra/i-sá* |OMNIS-*MI-i-sá* 'The whole valley will begin to honour him' (lit. 'stand up for honouring him'). The combination of the infinitive and *ta-*$^{(i)}$ 'to stand (up)' apparently yielded the inceptive verbal phrases, which is a typologically common pattern.

paragraph imply the reconstruction of vowels on both sides of the morpheme boundary, the environment that increases the likelihood of sandhi effects.

(17) HAMA 4 § 12, cf. J. D. HAWKINS (2000, II, p. 405)

EGO-pa-wa/i	á-mi-za	ara/i-za
ammu=ba=wa	aminz(a)	aranz(a)
I.DAT=but=PTCL	my.DAT.PL	time.DAT.PL

NEG$_2$	a-tá	(“L218”)ta+ra/i-pa-ri+i-ti	ara/i-tà
na	anta	tarParitti	arada
not	in	befall.3SG.PRS	(disaster).NOM.PL

‘In my times the *arada*-disasters do not befall me.’

(18) ASSUR letter c § 5, cf. J. D. HAWKINS (2000, II, p. 535)

|á-pi-ha-wa/i-tu-u-ta	|ni-i-′	*ARHA*-′
appi=ha=wa=du=tta	ni	ahha
then=and=PTCL=thou.DAT=PTCL	PROHIB	away

|ma-nu-ha	pa+ra/i-ra+a-wa/i
manuha	parirawi
at.all	become.irrelevant.1SG.PRS

‘Then let me not become irrelevant to you by any means!’

Although the merger between adverbs and verbs without vocalic sandhi was more sporadic, it is nevertheless attested in Luwian. Thus, as proposed in I. YAKUBOVICH (2013, p. 332-333), although the Luwian local adverb *ahha* ‘away’ is usually spelled separately from the following morpheme in cuneiform texts, in the instance of *ah(ha)sa*- ‘to abandon’ we are exceptionally dealing with the historical univerbation of this preverb and *sa*-$^{(i)}$ ‘to release’. As argued above in this paper, a similar process is apparently attested in the instance of *izzi-sta*-$^{(i)}$ ‘to honour, worship’. Since the historical adverbs tend to form closer syntactic units with the nouns than with the verbs throughout the Luwic languages, one way to account for this rare phenomenon is to assume that *izzi-sta*-$^{(i)}$ represents a derivative of the noun *izzi-sta*- ‘reverence’, cf. example (10) above. Alternatively, the rise of the complex verb *izzi(ya)*-$^{(di)}$ may have triggered the merger in the instance of *izzi-sta*-$^{(i)}$. Whichever historical scenario one chooses, *cale-facere* and similar Latin forms remain viable typological parallels, since in this case the verbal roots also begin with consonants.

5. Alternative etymology

The few years that have passed since the initial presentation, in the form of academic talks, of the ideas put forward in this paper witnessed a renewed debate on the etymology of *izzi(ya)-*$^{(di)}$. In the concluding section of this paper I intend to contrast my scenario with the recent suggestion offered in A. KLOEKHORST (2019). While the present paper has been written on the assumption that my account is more plausible than the proposed alternative, its substantial discussion should help the readers to draw their own conclusions.

The main point of criticism advanced by A. Kloekhorst against the solution advocated in this paper concerns the chronological distribution in the paradigm of *izzi(ya)-*$^{(di)}$. A. Kloekhorst claims that all the forms showing the variant *izziya-*, outside 3pl., can be dated to the 8th century BCE, the terminal period of Anatolian hieroglyphic literacy. In contrast, the stem *izzi-* is present throughout all the periods of the attestation of this stem in hieroglyphic transmission (12th-8th century BCE). This speaks, on face value, for the more archaic character of the stem *izzi-* (very frequently spelled *i-zi-i-*). The exception seen in 3pl. forms is consistent, because of the segmentation *izziy-anti*, *izziy-anta*, which implies that the stem is still *izzi-*. In A. Kloekhorst's view, since the stem variant *izziya-* is late, it is impossible to derive *izzi(ya)-*$^{(di)}$ from *izzi* + *a-*$^{(di)}$. He explains the spread of *izziya-* via analogical levelling based on 3pl. forms.

Another argument advanced in the same paper against the fusion hypothesis is that it does not explain per se the absence of contraction in 3pl., which yields *izziyanti* as opposed to ****izzinti*, etc. One can contrast here several other types of Luwian stems featuring an ending in -*i*-, only one of which shows a third person plural form of the type -*iy-anti*[10]. The data below prompt A. Kloekhorst to assign *idi* / *iyanti* and *izzidi* /*izziyanti* to the same synchronic class and to propose the reconstruction **ih$_2$ĝ-éi-ti / *ih$_2$ĝ-i-énti* on the model of **h$_1$éi-ti / *h$_1$i-énti* 'to go'. The assumed meaning of the reconstructed verb was 'to perform, construct, execute' or something similar.

10. **Table 2** below is taken almost wholesale from A. Kloekhorst's paper, except for implementing my principles of interpretative transliteration. Accordingly, the Indo-Anatolian reconstructions in this table are those of A. Kloekhorst. For the systematic character of distinction between the representative classes 1 and 4, see already A. MORPURGO-DAVIES (1982/1983, p. 265-268) and H. C. MELCHERT (1993, p. v). Note that classes 2 and 3 are represented by one verb each. A more detailed discussion of Luwian stem formation is now available in D. SASSEVILLE (2018).

	CLuw.	HLuw.	origin
1. _-i-tti_ / _-i-nti_	3sg. prs. _aritti_ ‘to raise’ 3pl. prt. _arinta_	3sg. prt. AUDIRE-_titta_ ‘to hear’ --	*_-i̯é/ó-_
2. _-i-di_ / _-i-nti_	3sg. prs. _awidi_ ‘to come’ 3pl. prt. _awinta_	3sg. prs. PES-_wiri_ ‘id.’ 3pl. prs. PES-_winti_	*_Hóu-_h_1_ei-ti_ / *_Hóu-_h_1_i-enti_
3. _-i-di_ / _-iy-anti_	3sg. prt. _ida_ ‘to go’ 3pl. imp. _iyantu_	3sg. prt. _ira_ ‘id.’ --	*h_1_éi-ti_ / *h_1_i-énti_
4. _-i-di_ / _-ai-nti_	3sg. prs. _tubidi_ ‘to strike’ 3pl. prs. _tubainti_	3sg. pres. _tupiri_ ‘id.’ 3pl. pres. _tubainti_	*_-éi̯e/o-_

Table 2. Luwian verbal stems ending in -*i*-

To begin with the status of *izziya*- outside 3pl., A. Kloekhorst’s stratification of the relevant forms in the hieroglyphic corpus is definitely a step forward, although one can add that the distribution between the stem variants *izzi*- and *izziya*- also has a geographic component. On the one hand, all of the diagnostic forms coming from the area of Carchemish, including those of the 8th century BCE, show the stem variant *izzi*-[11]. On the other hand, the Tabal inscriptions, which are all dated back to the 8th century BCE, show both stem variants in diagnostic forms, with some predilection for *izziya*-. Therefore, the analogical extension of *izziya*- beginning from the north-western periphery of the Luwian epigraphic area in the 8th century BCE appears the most likely scenario. A piece of data that is not addressed in A. Kloekhorst’s paper is 3sg. prs. med. *iz-zi-ya-at-ta-ri* ‘appears’, a form in cuneiform transmission which dates back to the 13th century BCE, thus predating all the hieroglyphic forms mentioned in the same paper. Yet the earliest attestation of *izziya*- is hardly the probative one, because *izziyattari* probably represents a dialectal replacement of the earlier 3sg. prs. med. *izziy-ari* (cf. the discussion in Section 2).

Thus, A. Kloekhorst can be credited with discovering a new chronological isogloss, which is potentially relevant for the dating of Luwian hiero-

11. According to A. KLOEKHORST (2019), the gerundives *iz-zi-ya-mi-na* occurring in the inscriptions CEKKE and KARKAMIŠ A4a show the secondary stem *iz-zi-ya*-. In my opinion, however, these forms are to be excluded from the discussion of the relative chronology because the variant ***iz-zi-mi-na* is not attested and may never have existed. A likely environment blocking the contraction was the position before a nasal vowel, on which see below.

glyphic inscriptions[12]. Nevertheless, I fail to see why the absence of the variant *izziya-* in diagnostic verbal forms in the 12th - 9th centuries BCE should be incompatible with my hypothesis. The only assumption that is needed to accommodate A. Kloekhorst's observation is that the fusion of **izzi* + *a-*^(di)^ was immediately followed by contraction in 1sg. and 3sg. finite forms. In fact, an independent piece of evidence can corroborate this claim. As discussed in Section 3, the formal starting point of my new proposal is grouping together *izzi(ya)-*^(di)^ 'to do, make' and *anni(ya)-*^(di)^ 'to cause, inflict' as members of the same paradigmatic class. A. Kloekhorst does not comment on the origin of this verb, although he shares my scepticism with regard to reconstructing it as a *-*i̯e/o-* present. One of the corollaries of my reconstruction *anni(ya)-*^(di)^ < **anni* + *a-*^(di)^ in I. YAKUBOVICH (2010b) is the dialectal character of this process: the fully contracted 3sg. prs. form *annidi* is attested several times in cuneiform transmission in the second millennium BCE, whereas the compound verb without fusion, CUM-*ni a-*^(di)^ = *anni a-*^(di)^, is known from Late Luwian[13]. In principle, one could use this non-trivial dialectal distribution as an argument against my etymology, but so far this has not happened, presumably because the similarity between *anni(ya)-*^(di)^ and *anni* + *a-*^(di)^ with identical meanings is too close to be ignored. This comparison shows, however, that the result of fusion *anni* + *a-*^(di)^ had already been followed by contraction in the dialects where it had occurred by the 13th century BCE. The same process of contraction is, of course, attested for *-*i̯é/ó-* verbs in Luwian cuneiform texts (cf. H. C. MELCHERT [1993], p. v).

The question of the origin of the alternation 3sg. *izzidi* ~ 3pl. *izziyanti* is likewise aptly put, but here I can offer the answer that actually supports the proposed historical explanation of this verb. An areal innovation shared by Luwian and Lycian is the formation of nasalized vowels at the phonetic level (cf. I. YAKUBOVICH [2010a], p. 324-325). Whether the Late Luwian form *izziyanti* was pronounced [itsijãnti] or [itsijãti], the segment after the glide was phonetically distinct from normal [a] and therefore could block the contraction. In contrast, the contraction of **ariyanta* > *arinta* and sim-

12. This is, for example, the case of the TOPADA inscription, the date of which again became debatable in the light of the recent attempt to connect its historical narrative with the events of 12th century BCE (L. D'ALFONSO [2019]). I share the traditional view that this is an archaizing text of the 8th century BCE and regard A. Kloekhorst's generalization as one more argument in favour of such a dating.

13. One has to acknowledge that the dialectal distribution of *anni(ya)-*^(di)^ and *izzi(ya)-*^(di)^ was not identical. The second verb occurs once as a code-switch embedded in a Hittite cuneiform text, which presumably reflects the dialect of Hattusa, and is found profusely in hieroglyphic texts. Since fusion is a lexical process, one naturally should not expect here the regularity typical of sound laws.

ilar forms of *-*i̯é/ó*- verbs may be seen as preceding the formation of the nasalized vowels. Naturally, this explanation only holds water if one accepts that the form *izziyanti* arose at the point within the history of Luwian when the contraction **ariyanta* > *arinta* had already taken place. The hypothesis of the fusion [itsi] + [ãnti] is perfectly in line with the suggested relative chronology.

So far I have concentrated on demonstrating why none of A. Kloekhorst's arguments undermines the etymology of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ laid out in the preceding sections. It is now time to weigh it up against A. Kloekhorst's own reconstruction of **ih*$_2$*ĝ-éi-ti* / **ih*$_2$*ĝ-i-énti*. First of all, I submit that the formal parallel between *izzidi* / *izziyanti* and *idi* / *iyanti* is far from being perfect. According to the statistics of A. Vertegaal (2018, p. 176), *izzi(ya)-*$^{(di)}$ occurs some ten times more frequently with plene than non-plene spellings. This distribution, on face value, supports the hypothesis that the plene spellings in [itsi:di] and similar forms reflect the recent phonetic contraction[14]. In contrast, although the Luwian stem *i-* 'to go' is phonetically spelled more than ten times in the available hieroglyphic corpus, but there are no occurrences of the plene spelling *i-i-*. In the instance of *awi-*$^{(di)}$ 'to come', which is commonly taken as a prefixal derivative of *i-*$^{(di)}$ 'to go', the ratio between plene and non-plene spellings is 1/3 according to A. Vertegaal (2018, p. 177). This is arguably due to the fact that the contraction **ei* > *i* was Common Luwic in origin, and so its orthographic notation was sporadic at best[15]. What is no less important is the complete absence of secondary forms in -*ya*- in the attested paradigm of *i(ya)-*$^{(di)}$ 'to go', which could be compared with the progressive generalization of the stem *izziya-* in Late Luwian. In fact, the attestation gap precludes us from establishing with certainty whether 3pl. impv. *iyantu*, attested as such in cuneiform transmission, had a counterpart in Late Luwian or the proportion *awidi* : *awinti* = *idi* : *X* yielded the analogical contraction **iyanti* > *inti* etc.

14. If Assyriological conventions were followed in Luwian studies, one might be tempted to use the transliteration *izzî-* to mark the contracted vowel. One reason not to do it is the extent to which the practice of plene spellings in Luwian hieroglyphic texts is likely to be mediated by purely graphic considerations. Thus, the plene spellings are common not only in the paradigm of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ but also in *i-zi-i-sa-t(a)-* 'to honour, worship'. The orthography of the last verb appears to have been influenced by that of the more frequent verb 'to do, make' (cf. Section 3 above).

15. While I agree in principle with A. Vertegaal (2018) that any phonetically long vowel could occasionally be written plene in Luwian hieroglyphic texts, the unparalleled regularity of the application of this device in the instance of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ requires a special explanation. Note that the plene spellings in PES-*wa/i-i-ha* and similar forms may have also served the function of disambiguating vowel quality after the <wa/i> sign.

The absence of ***iyadi* and other forms showing analogical leveling in the opposite direction represents an argument in favour of the second solution.

Since the paradigms of frequently attested verbs are particularly likely to exhibit irregularities, the lack of synchronic congruence between the Late Luwian paradigms of the verb ‘to go’ and ‘to do, make’ would be of little consequence for the reconstruction of **ih$_2$ĝ-éi-ti* / **ih$_2$ĝ-i-énti* if it could be maintained on independent historical grounds. This is, however, not the case. There is simply no independent evidence for the suffix *-*éi*-/-*i*- within Anatolian (in the instance of **h$_1$éi-ti* the diphthong, of course, belongs to the verbal root). Furthermore the reconstruction of **ih$_2$ĝ-éi-ti* / **ih$_2$ĝ-i-énti* is virtual, i.e. it is not based on the parallel juxtaposition of the same root and the same suffix in any (non-Anatolian) Indo-European language. In those rare cases where the suffix *-*éi*- / -*i*- is reconstructed for (non-Anatolian) Indo-European, it is attached to the historical roots of the *CVC* structure and decreases transitivity (**d^{h}g^{wh}ei*, **tk̑ei*, see H. RIX [2001], p. 150, 643). Therefore, the attempt to find this suffix in combination with the Anatolian transitive verb most commonly reconstructed as **Hyaĝ* can be fairly described as the last resort solution. The only synchronic motivation of this endeavour is the perceived similarity of the alternations *idi* ~ *iyanti* and *izzidi* ~ *izziyanti*. We have, however, seen that, first, there are differences in the conjugation of these two verbs in Late Luwian and, second, a language-internal explanation is available for the paradigm of the second verb. If correct, it renders their remaining similarities epiphenomenal.

In contrast, the hypothesis that Luw. *anni(ya)-*$^{(di)}$ ‘to cause, inflict’ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ ‘to do, make’ belong to the same synchronic class does not require any special pleading. The two verbs share the semantic field and have an identical syllable structure, while their stems obviously consist of more than one morpheme. We have seen that E. RIEKEN (2007) has already compared their inflection, even though she attributed their similarities to analogical readjustment rather than common historical origin. While A. KLOEKHORST (2019), takes issue with E. Rieken’s etymological analysis of *anni(ya)-*$^{(di)}$, he does not address the question of its synchronic inflectional class, because 3pl. finite forms are not attested for this verb in Luwian. But the combination of 3sg. prs. *annidi* and 2sg. impv. *anniya* matches precisely the combination of 3sg. prs. *izzidi* and 2sg. impv. *izziya* (cf. **Table 1** above). I regard this proportion as no less significant than the one addressed in the previous paragraph [16]. In contrast, there is no evidence that *i(ya)-*$^{(di)}$ ‘to go’ ever had the imperative form **iya*, and judging by the

16. The absence of contraction in *anniya* and *izziya* is compatible with the reconstruction of the stress pattern **anni á* and **izzi á* in 2sg. impv.

Anatolian and extra-Anatolian cognates of this verb, such a hypothesis appears to be unlikely. If so, this is one more argument for assigning *i(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ / *anni(ya)-*$^{(di)}$ to different synchronic verbal classes [17].

It is appropriate to end this discussion at the point where we have started. The non-trivial functional resemblance of the Luwian verbs *a(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ 'to do, make', which hampered the decipherment of the Luwian language in the last century, still requires a historical explanation. The account of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ as the historical compound *izzi* + *a-*$^{(di)}$ 'to do, make reverently' provides a straightforward solution to this problem, also taking into consideration the observed sociolinguistic distribution between the two verbs. All the forms and historical processes that have been invoked for the derivation of *izzi(ya)-*$^{(di)}$ are independently attested within Luwian. I submit that A. Kloekhorst's alternative account is not illuminating with regard to the semantic relationship between Luw. *a(ya)-*$^{(di)}$, *anni(ya)-*$^{(di)}$, and *izzi(ya)-*$^{(di)}$. Furthermore, I have argued that it posits an *ad hoc* Proto-Indo-European stem in order to achieve its objectives. At the same time, I am glad to acknowledge the impact of Alwin Kloekhorst's insightful audit of my work, which has helped me to sharpen my own thoughts on the subject.

Ilya YAKUBOVICH
Russian Academy of Sciences
sogdiana783@gmail.com

---

17. Two more verbs are assigned to the same inflectional class as *anni(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$ in D. SASSEVILLE (2018). These are *wam(m)i(ya)-* 'to find' and *wari(ya)-*$^{(di)}$ '?'. The first of them is clearly related to Hitt. *wemiya-* 'to find' and Lyd. *fa-kat-wãmi-* 'to encounter', which suggests the Anatolian reconstruction **wémiye/o-* (*vel sim.*). Unfortunately, it seems impossible at present to assign Luw. *wam(m)i(ya)-*$^{(di)}$ to a specific synchronic class: the stem of this verb is only attested in hieroglyphic transmission, where it is usually hidden under the semi-logographic orthography *wa/i-mi-*LITUUS-. In contrast, if all the forms assigned to *wari(ya)-*$^{(di)}$ in D. SASSEVILLE (2018) are indeed verbal, this verb does belong to the same class as *anni(ya)-*$^{(di)}$ and *izzi(ya)-*$^{(di)}$, but its precise meaning cannot be contextually determined. A more detailed discussion of these issues must await the publication of David Sasseville's dissertation.

Bibliographical references

ACLT = Ilya YAKUBOVICH (with the participation of T. ARKHANGELSKIJ, S. BORODAY and A. KASSIAN), *Annotated Corpus of Luwian Texts*. Public resource available at http://web-corpora.net/LuwianCorpus/search/.

StBoT = Studien zu den Boğazköy-Texten, Wiesbaden, Harrassowitz.

VBoT = Albrecht GÖTZE, *Verstreute Boğazköy-Texte*, Marburg, 1930.

Rukiye AKDOĞAN and J. David HAWKINS (2010): “The Kirşehir Letter: a New Hieroglyphic Luwian Text on a Lead Strip”, in Aygül SÜEL (ed.), *Acts of the VII[th] International Congress of Hittitology, Çorum, August 25-31, 2008*, Ankara, Anıt, p. 1-16.

Sergey BORODAY and Ilya YAKUBOVICH (2018): “Hittite Local Adverbs in Comparative Perspective”, in Elisabeth RIEKEN (ed.), *100 Jahre Entzifferung des Hethitischen. Morphosyntaktische Kategorien in Sprachgeschichte und Forschung: Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 21. bis 23. September 2015 in Marburg*, Wiesbaden, Reichert, p. 1-22.

Lorenzo D’ALFONSO (2019): “War in Anatolia in the Post-Hittite Period: The Anatolian Hieroglyphic Inscription of Topada Revised”, *Journal of Cuneiform Studies* 71, p. 133-152.

Paola DARDANO (2006): *Die hethitischen Tontafelkataloge aus Hattuša (CTH 276-282)* (StBoT, 47), Wiesbaden, Harrassowitz.

J. David HAWKINS (1975): “The Negatives in Hieroglyphic Luwian”, *Anatolian Studies* 25, p. 119-156.

J. David HAWKINS (1995): *The Hieroglyphic Inscription of the Sacred Pool Complex at Hattusa (SÜDBURG)* (StBoT, 3), Wiesbaden, Harrassowitz.

J. David HAWKINS (2000): *Corpus of Hieroglyphic Luvian Inscriptions.* Volume I. Part I, II: *Texts*; Part III: *Plates*, Berlin - New York, W. de Gruyter.

J. David HAWKINS (2011): “The Inscriptions of the Aleppo Temple”, *Anatolian Studie*s 61, p. 35-54.

J. David HAWKINS, Anna MORPURGO-DAVIES and Günter NEUMANN (1974): “Hittite Hieroglyphs and Luwian, New Evidence for the Connection”, *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen (Philologisch-historische Klasse)* 6, p. 145-197.

Jay JASANOFF (1978): *Stative and Middle in Indo-European*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.

Alwin KLOEKHORST (2008): *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leiden, Brill.

Alwin KLOEKHORST (2019): “The Etymology of Hieroglyphic Luwian *izi(ya)-[di]* ‘to do, to make’: an Athematic *i*-Present in Anatolian”, in Ignasi ADIEGO *et al.* (eds.), *Luwic Dialects and Anatolian, Inheritance and Diffusion*, Barcelona, Universitat de Barcelona, p. 163-180.

Emmanuel LAROCHE (1959): *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris, Adrien-Maisonneuve.

H. Craig MELCHERT (1987): “PIE Velars in Luvian”, in Calvert WATKINS (ed.), *Studies in Memory of Warren Cowgill (1929-1985)*, Berlin - New York, W. de Gruyter, p. 182-204.

H. Craig MELCHERT (1993): *Cuneiform Luwian Lexicon*, Chapel Hill (NC) [self-published].

H. Craig MELCHERT (1994): *Anatolian Historical Phonology*, Amsterdam, Rodopi.

H. Craig MELCHERT (2012): “Genitive Case and Possessive Adjective in Anatolian”, in Vincenzo ORIOLES (ed.), *Per Roberto Gusmani. Linguistica storica e teorica. Studi in ricordo*, Udine, Forum. Vol. 1, p. 273-286.

Anna MORPURGO-DAVIES (1975): “Hieroglyphic Hittite”, *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* 2, p. 121-133.

Anna MORPURGO-DAVIES (1982/1983): “Dentals, Rhotacism and Verbal Endings in the Luvian Languages”, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 96, p. 245-270.

Jaan PUHVEL (1984): *Hittite Etymological Dictionary.* Vol. 1: *Words beginning with A.* Vol. 2: *Words beginning with E and I*, Berlin, Mouton.

Elisabeth RIEKEN (2004-2005): “Das Präteritum des Medio-Passivs im Hieroglyphen-Luwischen”, *Historische Sprachforschung* 117, p. 179-188.

Elisabeth RIEKEN (2007): “Hieroglyphen-luwisch *i-zi-ia-*: ein Beitrag zur Rekonstruktion der urindogermanischen Kulturgeschichte”, in Wolfgang HOCK and Michael MEIER-BRÜGGER (eds.), Daru Slovesiny. *Festschrift für Christoph Koch zum 65. Geburtstag*, Munich, Sagner, p. 263-275.

Elisabeth RIEKEN (2008): “Die Zeichen <ta>, <tá> und <tà> in den hieroglyphen-luwischen Inschriften der Nachgroßreichszeit”, *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici* 50, p. 637-649.

Elisabeth RIEKEN and Ilya YAKUBOVICH (2010): “The New Values of Luwian Signs L 319 and L 172”, in Itamar SINGER (ed.), Ipamati kistamati pari tumatimis. *Luwian and Hittite Studies Presented to J. David Hawkins on the Occasion of His 70th Birthday*, Tel Aviv, Institute of Archaeology, p. 199-219.

Helmut RIX (2001): *Lexikon der indogermanischen Verben, Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen* (2nd ed.). In collaboration with Martin KÜMMEL, Thomas ZEHNDER, Reiner LIPP and Brigitte SCHIRMER, Wiesbaden, Reichert.

David SASSEVILLE (2018): *The Pre-History of the Verbal Stem Formation in the Luwic Languages*, University of Marburg doctoral dissertation [unpublished].

Florian SOMMER (2014): “Schwarze Magie im Indoiranischen und ihr indogermanischer Hintergrund: altindisch *yātú-* und jungavestisch *yātu-*”, in H. Craig MELCHERT *et al.* (eds.), *Munus Amicitiae Norbert Oettinger a collegis et amicis dicatum*, Ann Arbor, Beech Stave Press, p. 315-330.

Frank STARKE (1985): *Die keilschrift-luwischen Texte in Umschrift* (StBoT, 30), Wiesbaden, Harrassowitz.

Alexander J. J. VERTEGAAL (2018): “Signs of Length: Towards an Interpretation of Non-filling Plene Spellings in Hieroglyphic Luwian”, *Indogermanische Forschungen* 123, p. 159-210.

Ilya YAKUBOVICH (2010a): *Sociolinguistics of the Luvian Language*, Leiden, Brill.

Ilya YAKUBOVICH (2010b): “Hittite *aniya*- ‘to do’”, in R. I. KIM, E. RIEKEN, N. OETTINGER and M. J. WEISS (eds.), *Ex Anatolia Lux: Anatolian and Indo-European Studies in Honor of H. Craig Melchert on the Occasion of his Sixty-Fifth Birthday*, Ann Arbor, Beech Stave Press, p. 375-384.

Ilya YAKUBOVICH (2013): “The Reading of Luwian *ARHA* and Related Problems”, *Altorientalische Forschungen* 39, p. 321-339.

Ilya YAKUBOVICH (2015): “The Luwian Language”, *Oxford Handbooks Online* (21 Oct. 2015), <http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199935345.001.0001/oxfordhb-9780199935345-e-18>.

Ilya YAKUBOVICH (2016): “Some Transitive Motion Verbs and Related Lexemes in Late Luwian”, *Indogermanische Forschungen* 121, p. 69-92.